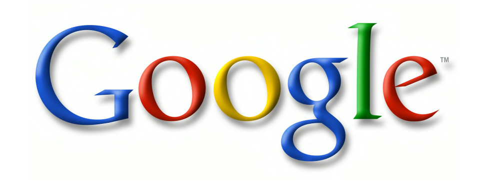
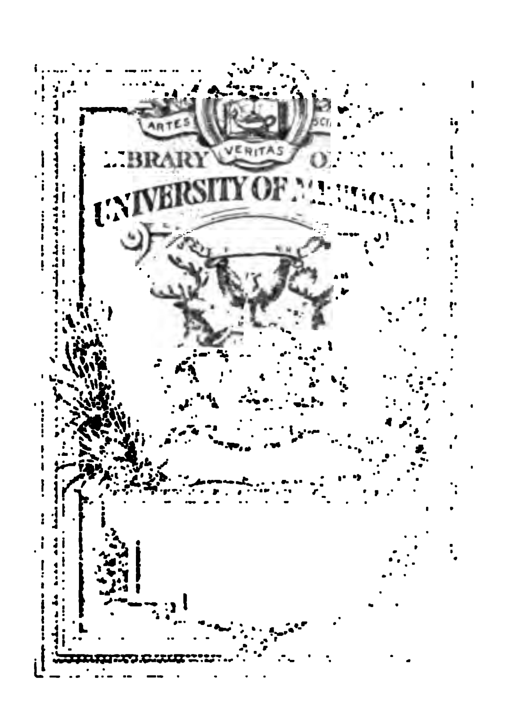





ARTES
VERITAS
BRARY
UNIVERSITY OF



HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ALSACE

A LA FIN DU XVe ET AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE G. FISCHBACH, SUCCr DE G. SILBERMANN

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DE L'ALSACE

A LA FIN DU XVe ET AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE

PAR

CHARLES SCHMIDT

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE STRASBOURG,
Membre étranger
de l'Académie royale des sciences de Munich,
de la Société générale d'histoire suisse, de la Société historique de Bâle, de la Société
de l'histoire de Belgique, du Musée historique de Mulhouse, etc.
Chevalier de la Légion d'honneur.

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR
33, RUE DE SEINE, 33

1879

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ALSACE

A LA FIN DU XV[e] ET AU COMMENCEMENT DU XVI[e] SIÈCLE.

LIVRE QUATRIÈME

COLLABORATEURS ET DISCIPLES DE WIMPHELING.

Les trois auteurs que nous avons essayé de caractériser dans notre premier volume méritent, malgré leurs imperfections, qui sont en grande partie celles de leur temps, la place d'honneur ; ils ont été les maîtres, c'est eux principalement qui ont réveillé les esprits et secoué les consciences pour arriver à l'accomplissement de leur vœu d'une réforme des études et des mœurs. Autour d'eux vient se ranger un groupe de collaborateurs et de disciples, de talents inégaux, mais professant les mêmes principes et poursuivant le même but par des moyens divers. Humanistes, poètes, historiens, géographes, pédagogues, traducteurs, ils ont mis en pratique et en circulation les idées nouvelles; l'examen de leurs œuvres très-variées ajoutera quelques traits au tableau de la vie intellectuelle de leur époque. Comme la plupart d'entre eux ne se sont pas occupés d'une seule branche de la science, il serait difficile de les classer d'après les matières qu'ils ont traitées; nous nous proposons de les énumérer, autant que possible, d'après l'ordre chronologique.

CHAPITRE PREMIER.[1]

PIERRE SCHOTT.

1458-1490.

Le premier qui, en Alsace, se consacra aux études classiques de la Renaissance fut le chanoine strasbourgeois Pierre Schott. Mort jeune, avant que Wimpheling et Brant fussent revenus dans leur province natale, il n'exerça que peu d'influence sur ses compatriotes; il ne fut pour ainsi dire que le précurseur de l'humanisme. Ses œuvres ne se composent que de lettres, les unes familières, les autres officielles, de harangues, de consultations juridiques ou casuistiques, de poésies latines, d'un petit traité de morale religieuse et d'un autre sur la prosodie : toutes choses qui passeraient peut-être inaperçues si elles venaient d'une époque plus féconde et plus avancée; mais quelque peu que cela paraisse, c'est plein d'intérêt quand on se reporte à la fin du quinzième siècle; on y trouve des matériaux suffisants pour se faire une idée de l'existence d'un jeune et riche savant strasbourgeois et pour apprécier l'état intellectuel de son temps.

Pierre Schott appartenait à une des principales familles de la bourgeoisie patricienne de notre ville. Depuis le treizième siècle on rencontre des Schott parmi les membres du magistrat et parmi les chanoines des chapitres secondaires[2]. Il en est qui cultivèrent les arts; vers 1464 Frédéric Schott fut graveur et sculpteur; son fils, Martin,

[1] Les savants dont il sera traité dans ce chapitre sont morts, les uns dans les dernières années du XV[e] siècle, les autres dans les premières du XVI[e]; s'il ne s'agissait que de chronologie, j'aurais dû parler aussi de Jean Burkart, de Strasbourg, maître des cérémonies de la cour pontificale, auteur d'un *Diarium* important pour l'histoire des papes, et mort seulement en 1506; mais par ses tendances et par sa manière d'écrire il appartient au XV[e] siècle bien plutôt qu'à la période de l'humanisme; j'ai donc cru devoir le réserver.

[2] Les Schott de Strasbourg avaient des armoiries bourgeoises, un arbre avec ses racines, tel qu'on le voit, avec les initiales P. S., à la fin des *Lucubratiunculæ* de Pierre. Ind. bibl. 214. C'est aussi la marque de l'imprimeur Jean Schott. La famille noble des Schott d'Artolsheim et celle des Schott de Haguenau avaient des insignes différents. Bernhard Hertzog, *Elsässische Chronik*, Lib. 6, p. 203; Lib. 9, p. 163.

gendre de Mentel, devint imprimeur; Jean, fils de Martin, fit de bonnes études latines et continua d'exercer la typographie. Un des plus distingués de la famille fut Pierre, quatre fois *ammeister* dans l'intervalle de 1470 à 1488; pendant les guerres de Charles le Téméraire avec les Suisses, il commanda, avec le chevalier Frédéric Bock, les secours que les Strasbourgeois envoyèrent aux confédérés; en 1474 il fut un des juges du bailli Pierre de Hagenbach et, lorsque en automne de l'année suivante on appréhenda chez nous une attaque du duc de Bourgogne, il fut un des huit notables chargés de veiller à la défense de la ville. Sa connaissance des affaires le fit choisir à diverses reprises pour être député dans des négociations importantes; il fut plusieurs fois envoyé en Suisse, en 1490 il assista à une conférence à Oppenheim pour s'entendre avec les délégués des villes du Rhin sur le poids des monnaies d'or. C'était un homme religieux et bienfaisant envers les pauvres[3]; dans sa maison il recevait avec honneur les ecclésiastiques et les savants étrangers; il aimait les lettres et les arts; il fit don à la bibliothèque de la cathédrale de quelques livres[4]; sur le désir d'une de ses filles, il fit ériger en 1494, dans l'église de Sainte-Marguerite, un autel avec des peintures qui lui coûta 200 florins; pour sa propre maison il avait fait exécuter une crèche artistement sculptée en bois[5]. Sa femme, Susanne de Cöllen, lui était égale en piété et en noblesse de caractère. Ils avaient un fils et quatre filles. Une de celles-ci, Anne, devint religieuse à Sainte-Agnès, puis à Sainte-Marguerite, et se fit remarquer par ses connaissances; une autre, Odile, épousa Pierre de Cöllen et en secondes noces Zeisolf d'Adelsheim, qui, conjointement avec ses frères, vendit en 1496 le château et le bourg de Wasselonne à la ville de Strasbourg; une fille d'Odile, de son premier mariage et nommée comme elle, devint la femme du chevalier Martin Sturm de Sturmeck, dont le fils Jacques fut plus tard un des citoyens les plus illustres de notre République. Les deux autres filles de Schott étaient Marguerite, femme de Guil-

3 Geiler, *Pater noster*, f° F, 3. Ind. bibl. 184.

4 Schadäus, *Summum templum Argent.*, p. 79.

5 Sur le devant de l'autel on voyait ses armoiries et celles de sa femme. Reichardt, *Wappenbuch*, vol. 4 (manuscrit brûlé). V. aussi les notes généalogiques de M. l'abbé Straub, sur la famille Schott, dans le Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. T. 9, p. 82.

laume Betscholt, et Marie, femme du négociant Florent Mueg. Le fils, probablement le plus jeune des enfants, s'appelait Pierre, comme le père [6]; c'est de lui que nous allons nous occuper.

Il naquit le 9 juillet 1458, une année après Sébastien Brant, dont il devint l'ami intime. Son père l'envoya de bonne heure, en lui donnant pour gouverneur Jean Müller, de Rastatt, à l'école de Schlestadt que Müller lui-même avait fréquentée. Le jeune Schott y eut pour condisciples quelques Alsaciens, qui bientôt figurèrent comme lui parmi les restaurateurs des lettres : Jacques Merswin, de Strasbourg, qui s'acquit de la réputation comme jurisconsulte; Sébastien Murr, de Colmar; Jodocus Gallus, de Rouffach. On sait que, quelque bonnes que fussent les intentions du recteur de l'école, Louis Dringenberg, le latin qu'il enseignait à ses élèves était encore loin de l'élégance classique. A peine âgé de dix ans, Pierre Schott dut s'exercer à faire des vers, dont voici un échantillon qui caractérise le goût littéraire et le tact pédagogique du maître :

Inveterata peti non simea debet in œdes,
Ursus silvestris, presbiter et juvenis.

Le texte allemand que Dringenberg lui avait fourni pour ce distique, était un proverbe usité dans la province [7]. Outre la grammaire, Schott apprit à Schlestadt un peu de dialectique, d'après un des manuels qui bientôt après deviendront la risée des humanistes. Les quelques notions de littérature classique qu'il rapporta de l'école de Dringenberg, lui inspirèrent le désir d'en savoir davantage. Quand il fut revenu à la maison paternelle, Jean Müller, qui en 1470 obtint le bénéfice de la cure de Dambach, continua de diriger son instruction [8]. Son père le destinait à la carrière du droit; mais avant d'en-

6 En 1481 un Schott est cité parmi les dominicains du couvent de Strasbourg; en 1471, une Marguerite Schott parmi les religieuses de Ste Marguerite.

7 *Primiciæ carminum Petri Schotti nondum decennis. Lucubrat.*, fº 154. — Le proverbe allemand est: *Alt aff, jung Pfaff, darzu wild Bären, sol nieman in sin hus begeren.* Ib. Le même est cité par Geiler dans un de ses sermons, *De arbore humana*, fº 91. Ind. bibl. 189.

8 Bohuslaw de Lobkowicz, *Oratio de Petro Schotto. Lucubrat.*, fº 181. — En 1450 l'évêque Robert avait uni la paroisse de Dambach à l'hôpital de Strasbourg; ce dernier percevait les dîmes, à condition de fournir au vicaire perpétuel ou curé sa portion congrue. Le 18 août 1470 les administrateurs de l'hôpital nommèrent à cette place *Johannes Molitoris de Rastetten.* Arch. des hospices.

trer en cette faculté, il dut suivre les cours d'une faculté des arts. A cet effet, on l'envoya à Paris, accompagné de son précepteur. Avec son compatriote et ami Jean Rot, il suivit dans la célèbre université des leçons de physique, d'astronomie, d'éthique, de dialectique. L'année de son arrivée dans la capitale de la France, 1473, était une époque importante dans l'histoire de la philosophie scolastique en décadence; Louis XI venait d'interdire l'étude du nominalisme; dans les bibliothèques, les ouvrages des docteurs de cette école avaient été mis à l'abri au moyen de chaînes de fer qui ne se détachaient plus pour les étudiants. Parmi les réalistes triomphants il y avait Jean Heynlin *a Lapide*, que Schott retrouvera plus tard à Bâle comme ami de Brant, et l'Alsacien Jean *Scriptoris*, de Kaysersberg, qui avait étudié avec Geiler à Fribourg et qui à Paris avait assisté, en qualité de professeur de la faculté des arts, à l'assemblée convoquée pour condamner le nominalisme [9]. C'est sous Scriptoris que Schott étudia la philosophie de Duns Scot, un des docteurs dont l'édit royal autorisait l'usage. Il s'exerça à construire et à transformer des syllogismes, à composer des argumentations d'après les nombreuses figures de la logique du temps, et prétend y avoir trouvé les jouissances les plus vives [10]. Une disputation sur des thèses en apparence inextricables lui procura le grade de bachelier ès arts [11]. C'est tout ce qu'il gagna à Paris; à cette époque l'aurore de la Renaissance ne s'était pas encore levée sur la grande université. Il revint à Strasbourg en automne 1476. Après avoir passé trois mois dans la maison paternelle, à laquelle il était tellement attaché que, même plus tard, quand il fut devenu chanoine, il ne voulut jamais en habiter d'autre, il partit avec son précepteur Müller pour Bologne, pour y acquérir, selon le désir de son père, le grade de docteur en droit civil et canonique.

En Italie le mouvement de la Renaissance, commencé dès les premières années du siècle, était devenu plus ardent, plus général, depuis l'introduction de l'imprimerie et l'arrivée des Grecs de Con-

[9] En 1484 Jean Scriptoris est prédicateur à Mayence.

[10] ... *Nonnunquam tortuosis dialecticæ nodis certantes, nunc sillogismos complectendo, eosque complexos convertendo, nunc entileumatibus, nunc dyleumatibus reducendis intenti...* A Jean Rot, 15 sept. 1478, Bologne. *Lucubrat.*, f° 5.

[11] Bohuslaw, *Oratio de P. Schotto*. O. c., f° 182.

stantinople; l'érudition classique était la passion des prêtres, des savants, des nobles; on oubliait la langue de Dante et de Boccace pour parler celle de Cicéron; on voulait redevenir Romain, souvent même dans les mœurs. On recherchait les manuscrits des anciens auteurs, on en publiait des éditions rapidement écoulées; on venait d'imprimer Térence, Virgile, Horace, Cicéron; poètes et orateurs imitaient à l'envi ces glorieux modèles; Ange Politien, l'ami de Côme de Médicis, écrivait des vers qu'on vantait presque à l'égal de ceux de Virgile. Bologne, une des plus anciennes et des plus illustres écoles de droit, était en même temps un des plus brillants foyers des lettres classiques. Urcéus et Béroalde enseignaient la littérature latine; sous ces professeurs, Pierre Schott entreprit l'étude de la poésie et de l'art oratoire; Antoine Manlius *Britonoriensis* lui apprit le grec [12]. Quel sujet d'étonnement pour le jeune homme, quand pour la première fois il entendit les anciens lus et expliqués par des professeurs enthousiastes! Quel contraste avec ce qu'il avait vu jusque-là! Après les vers raboteux du Doctrinal, la poésie gracieuse de Virgile et d'Horace; après la prose indigeste des commentateurs de la dialectique et l'obscure philosophie de Scot, l'admirable langage de Cicéron et sa sagesse pratique et claire! Au lieu de se fatiguer l'esprit par des règles stériles ou des questions oiseuses, il est initié à un monde nouveau, plein de charmes; séduit par l'harmonieuse élégance d'un style dont il avait à peine entrevu les richesses, il se hâte de s'en approprier, sinon l'esprit, du moins les formes; la mythologie elle-même, qui a imprimé son cachet païen à la Renaissance italienne, est un sujet de ravissement pour lui; il s'en empare avec une avidité naïve, croyant y trouver une mine inépuisable de métaphores brillantes. Il ne tarda pas à faire lui-même des discours et des vers, plus attiré par ces exercices que par l'étude du droit. Cependant, pour obéir à la volonté paternelle, il persévéra dans cette étude; il y avança même assez vite, pour que bientôt, selon le témoignage d'un ami, il n'y eût plus d'énigme trop obscure, de nœud trop embrouillé pour sa sagacité [13].

En 1478, une peste qui éclata à Bologne le força de revenir à

[12] O. c., fº 42.

[13] Bohuslaw, *Oratio*. O. c., fº 183.

Strasbourg. Il y apporta son enthousiasme littéraire; il l'exprima dans une lettre à Brant, alors à Bâle, auquel il fit aussi l'éloge de Reuchlin, dont il suivait avec admiration les efforts pour rétablir une meilleure latinité et pour propager l'étude du grec [14]. Le printemps suivant il retourna à Bologne, en compagnie de son ami Frédéric Büchsener, d'une ancienne famille de patriciens strasbourgeois; cette fois-ci son précepteur Müller ne l'accompagna plus. Il lui restait à étudier le droit canonique; après s'en être occupé pendant deux ans, il obtint en 1481 le grade de docteur *utriusque juris*.

Pendant ses deux séjours à Bologne il s'était lié avec plusieurs jeunes gens qui, quelques années plus tard, se distinguèrent dans des carrières diverses : avec le Flamand Gaultier d'Haluvin, dans la suite bailli de Bruges; avec Henri Moser, qui devint avocat à Constance; avec Ulric Buck, précepteur d'Albert, fils du prince Louis de Bavière, et surtout avec un jeune seigneur de Bohème, le baron Bohuslaw de Lobkowicz. Bohuslaw, destiné à l'état ecclésiastique, étudiait avec Schott le droit canon, et cultivait comme lui l'éloquence et la poésie [15]. L'amitié des deux jeunes gens fut pour eux une source de plaisirs intellectuels; ils auraient voulu passer leur vie ensemble, loin des affaires, uniquement voués à l'étude des anciens. A Bologne ils s'adressaient des vers, en mètre élégiaque, pour se dire, avec un grand renfort d'hyperboles et d'expressions mythologiques, des choses agréables. Un jour, Schott ayant fait pour Bohuslaw quelques distiques élogieux, celui-ci lui en envoya d'autres, où il dit : „De même que Phébus, sortant des ténèbres de l'océan, surpasse en splendeur tous les astres du ciel, toi, issu d'un sang barbare, nous te voyons supérieur à tous les poètes; loin de nous, Latins ! célébrez votre Virgile à votre aise ! notre Rhin sera plus illustre que l'Éridan.“ Schott, flatté du compliment, quoique choqué d'être appelé fils de barbare, répliqua par un morceau de 120 vers; il se lamente de n'avoir pas assez de talent pour louer dignement son ami : „Comment, dit-il, c'est moi qui dois te chanter, toi qui sembles né au bord même de l'Hippocrène? toi, le favori du fils de Cithère et des Muses? toi, dont les accents forcent l'impétueux Aufide de suspendre son cours? Les

14 A Seb. Brant, 12 déc. 1478, Strasbourg. O. c., f° 6.

15 V. sur Bohuslaw : Cornova, *Der grosse Böhme Bohuslaw von Lobkowicz und zu Hassenstein, nach seinen eigenen Schriften geschildert.* Prague 1808.

tigres et les lions de Numidie s'arrêtent étonnés quand ils entendent ta voix; Homère t'abandonne l'éloge d'Ulysse, les nymphes champêtres refusent d'écouter Virgile, Ovide sera privé de sa couronne de laurier et de myrte, car elle est plus digne de ton front. Tu surpasses les plus grands poètes, autant qu'ils surpassent eux-mêmes l'inepte Chérilus.“ Dans ce qui suit, Schott prouve qu'il est injuste d'accuser les Allemands de barbarie, il vante leurs vertus, leur puissance, leur zèle pour l'étude, leurs universités, leurs poètes qui ne le cèdent à ceux d'aucun autre peuple. Bohuslaw lui répond de nouveau: il accorde que les Germains ne sont pas des barbares, si le mot barbarie est pris comme synonyme d'ignorance; ils sont barbares dans le sens que les anciens ont attribué à ce mot; puis il décline les flatteries de Schott et l'accable à son tour d'un flux de louanges érudites; il dit entre autres: „Une chose qui m'a pénétré d'une douleur profonde, c'est que tu as laissé tomber de ta bouche cette parole impie: pour moi, je n'ai pas droit à la gloire! Tu oses le dire, toi qui es né pour les triomphes!... Personne, fût-il originaire du Latium même, ne connaît mieux que toi les règles de la grammaire latine; Aristote, dont le nom est dans toutes les bouches, ne possédait pas comme toi l'art de la logique. Que dirai-je de l'éloquence du grand Cicéron et de la lyre d'Homère? Orateur, tu tonnes comme si tu étais l'oiseau de Tégée, comme si tu devais arrêter les eaux du Phlégéton. Poète, tes chants sont plus doux que le miel de l'Hymette, plus agréables que les parfums de l'Assyrie. A ta voix, des fleuves entiers sortent de la source castalienne, et les arbres de la forêt sacrée verdoient et se couvrent de fleurs“ [16]. Schott s'étant plaint un jour du long silence de Bohuslaw, celui-ci s'excusa par une maladie et lui envoya le morceau suivant: „Je vis, quoique peut-être Némésis en veuille à mes jours; mais la *diva parens*, qui ouvre l'accès à l'Olympe, ne permet pas que mon âme quitte le corps terrestre avant d'avoir effacé par des larmes ses péchés antérieurs. Ni Lachésis, ni Clotho, ni Atropos ne pourront s'emparer de moi; la mère adorable de Jupiter tonnant me protège, elle à laquelle obéissent l'océan, la terre et les astres. Elle m'a secouru dans ma détresse, elle m'a retiré des eaux du Styx quand j'étais sur le point de voir les feux du Phlégéton“ [17]. On le

[16] *Lucubrat.*, f° 154 et suiv.
[17] O. c., f° 20.

voit, les deux amis ne s'épargnaient ni les compliments, ni les hardiesses mythologiques. L'admiration que ces poésies d'écoliers excitèrent un peu plus tard chez les plus graves de nos humanistes, nous montre avec quelle naïveté on confondait encore l'aptitude pour l'imitation avec le talent naturel.

C'est à Bologne que Schott apprit la nomination de Geiler de Kaysersberg comme prédicateur de notre cathédrale. Geiler avait dû cette place principalement aux efforts du père du jeune savant; celui-ci félicita sa ville natale d'avoir acquis un docteur pareil, dont Brant lui avait loué le talent et la piété et qu'il avait peut-être appris à connaître en passant par Bâle pour se rendre en Italie. Ce qu'il voyait en ce pays, lui faisait sentir plus vivement le besoin d'une réforme de la prédication : „L'Italie, écrivit-il, a beaucoup de prédicateurs dont elle se vante; ils sont éloquents, je ne le nie pas, pleins de science; mais ils n'aspirent qu'à se faire admirer pour leur mémoire ou pour leur faconde; ils appuient leurs assertions, non sur les Évangiles ou sur les Pères, mais sur les philosophes et les poètes profanes; souvent, pour exciter davantage la curiosité des auditeurs, ils se provoquent réciproquement à des disputes, se disent des injures, se qualifient l'un l'autre d'hérétiques; ne pouvant se défendre par la religion, ils se font des partisans dans la foule.“ Schott communiqua ces détails à Geiler [18], qui, pour témoigner sa reconnaissance au père du jeune homme, avait envoyé à ce dernier quelques conseils sur ses études; il désirait qu'il se vouât à la théologie plutôt qu'à la profession du droit. Schott était disposé à suivre ce conseil; il n'avait pas plus de goût pour les Décrétales que pour le Code, et s'il n'interrompit pas brusquement sa carrière juridique, il ne le fit que par déférence pour son père. Celui-ci, après quelque hésitation, consentit à ce qu'il s'occupât de théologie [19]; sa fille Anne, la religieuse de Sainte-Marguerite, contribua à lui faire prendre cette résolution. Lors du départ de Pierre pour l'Italie, elle avait été moins préoccupée du droit qu'il allait étudier et qu'elle appelait une science folle [20], que du bonheur

18 30 janv. 1480, Bologne. O. c., f° 8.

19 Schott à Geiler, 20 déc. 1480, Ferrare; au même, 5 mars 1481. O. c., f° 7, 10.

20 *Eine dorehte kunst.* Schott à sa sœur Anne, 3 mars 1476, Bologne. Chez Weislinger, *Armamentarium catholicum*, p. 680. L'original de la lettre, dont Weislinger n'a pas exactement reproduit le texte, a existé à la bibliothèque de Strasbourg.

qu'il aurait de visiter le sépulcre de saint Dominique; elle lui avait recommandé de prier pour elle devant le corps du saint. Grâce à ses instances, jointes aux conseils de Geiler, Pierre Schott finit par céder à la prière de son fils de quitter le droit pour la théologie. J'ignore sous quels professeurs il aborda en Italie cette science, dans laquelle, en tout cas, il ne paraît pas avoir pris de grade.

Pendant l'hiver de 1480 à 1481 il aurait voulu passer quelques mois à Rome; il en fut empêché par une épidémie qui régnait en cette ville. Ce n'est qu'après sa promotion au doctorat en droit qu'il quitta Bologne, assez précipitamment, à cause d'une querelle entre des Allemands et des Italiens [21]. En février 1481 il fut à Ferrare, avec son ami Bohuslaw de Lobkowicz; il passa le carême à Rome, „afin d'avoir vu au moins la ville, si par accident elle était bientôt prise par les Turcs" [22]. En juin il retourna par Ferrare et Venise à Strasbourg.

Avant de quitter l'Italie, il avait expédié par les soins d'un négociant des caisses renfermant ses livres ainsi que ceux que son ancien précepteur Müller et quelques amis d'Alsace l'avaient chargé d'acheter pour eux en Italie. Outre des classiques latins, il s'était procuré, pour 12 ducats, les commentaires de Nicolas de Sicile sur les Décrétales, imprimés à Venise. Pour le chanoine Thomas Wolf, l'aîné, il avait acheté un Digeste; pour le prévôt de Surbourg, le commentaire de Donat sur Térence; pour Müller, plusieurs ouvrages de droit canonique et de théologie, une Bible, un traité de prosodie, un *Mammotrectus*, un vocabulaire grec, ayant coûté 2 ducats d'or; les Épîtres de Cicéron, les Satires d'Horace, les *Argonautica* de Valérius Flaccus, les œuvres d'Hésiode [23].

Pour un jeune humaniste revenant d'Italie, le séjour de Strasbourg était peu attrayant. On ne connaissait pas encore chez nous les charmes de la vie littéraire; on s'occupait, comme dit Schott dans une lettre

21 A Geiler, 20 déc. 1480; à Vitus Mäler, 29 juin 1481; au prof. de Bologne Jérôme de Zanctivis, 27 juin 1485. *Lucubrat.*, f° 8, 10, 41.

22 ... *ut si a thurcis sit capienda, prius eam viderim.* A Geiler, 6 mars 1481, Bologne. O. c., f° 11. — Fin mai il est à Ferrare, fin juillet à Strasbourg.

23 A Jean Müller, *in arce Badensi*, s. d. Bologne. *Lucubrat.*, f° 110. Schott donna la caisse au négociant Antoine de Matugliano, pour l'expédier avec ses marchandises à Venise, d'où elle devait être envoyée à Strasbourg au négociant Wolf Kammerer.

de 1485, bien plus de festins et d'exercices militaires, que d'éloquence ou de poésie [24]. Sauf de très-rares exceptions, les laïques, ceux mêmes qui avaient fait quelques études, les médecins, les juristes, n'avaient pas de goût pour les lettres ; dans les chapitres et dans les couvents quelques rares érudits ne cultivaient que la théologie ou le droit canon. En fait de littérature classique, Schott en savait plus que tous les docteurs de la ville, il était le seul qui eût quelque connaissance du grec [25]. Quant à la jurisprudence, il ne songea pas un instant à la pratiquer ; il ne fréquenta ni les tribunaux civils ni ceux de l'évêque et des archidiacres ; il reprit avec d'autant plus d'ardeur ses études théologiques, non pour se faire moine, disait-il, ni pour convoiter des dignités sacerdotales, mais parce que ces études étaient plus conformes à son désir de mener une vie tranquille ; ses confrères, le voyant si peu disposé à s'occuper de ce qui pouvait le détourner de ses lectures et de ses méditations religieuses, lui donnèrent le surnom de docteur béguinal [26]. Le 21 décembre 1482 il fut consacré prêtre [27] ; comme les fonctions actives dans l'Église ne répugnaient pas moins à sa nature un peu indolente que la pratique judiciaire, sa famille fit des démarches pour lui obtenir une prébende canoniale ; par égard pour son père, le magistrat appuya la demande auprès du pape et de quelques cardinaux ; chose singulière, le jeune homme lui-même dut rédiger ces lettres ; à la cour romaine il fut soutenu par le franciscain Éméric Kémel, du couvent d'*Ara-Cœli*, qui peu de temps auparavant était venu à Strasbourg comme nonce apostolique et avait été reçu avec distinction dans la maison de l'*ammeister* Schott [28]. En sa qualité de fils d'un riche patricien, il fut pourvu d'un canonicat à Saint-Pierre-le-Jeune ; c'est le seul bénéfice qu'il ait jamais sollicité et pos-

[24] *Atque ita manere apud nostros cogor, ubi amplior est epulis atque armis locus quam literis.* A Antoine Manlius, 6 oct. 1485. O. c., f° 42.

[25] *Quamvis quamplures aliarum facultatum doctos socios studiorum habeam, ego tamen unus in urbe nostra, id parum quod novi græcarum litterarum præferre possum. Atque ita omne tempus partim lectioni accommodo, partim ocio et corporis refocillacioni.* 6 oct. 1485. O. c., f° 42.

[26] *Extra domum, nihil ago publici. Amicos aliquando convenio. Judicium neque seculare neque spirituale ullum vidi. Adeo ut me doctores plerique beginalem doctorem vocent, qui predicationes quam iudicia plus visitem.* A Bohuslaw, 5 sept. 1481. O. c., f° 14.

[27] A Thomas Wolf l'aîné, 23 déc. 1482. O. c., f° 17.

[28] G. c., f° 97 et suiv.; f° 18.

sédé. En février 1483 il dit sa première messe; d'ordinaire cette solennité était l'occasion d'un grand concours de curieux et d'un festin pour les amis; Schott refusa de suivre cet usage, qui lui semblait peu digne de la gravité de l'acte; il ne célébra sa messe qu'en présence des chanoines et des vicaires de son chapitre et des membres de sa famille, auxquels après la cérémonie il adressa un petit discours de remercîment [29]. Après avoir fait, conformément aux statuts capitulaires, son année de résidence, il voulut se rendre à Paris pour y étudier la théologie avec plus de méthode qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors. Comme sa santé était peu robuste, ses parents hésitèrent à le laisser partir; il ne put obtenir qu'à grand'peine leur consentement. Il demanda des lettres de recommandation à son ancien professeur, le docteur Scriptoris, qui en 1478 avait rempli à Paris les fonctions de prieur de la Sorbonne et qui depuis peu remplissait celles de prédicateur à Mayence; en outre il écrivit à Jean Müller, en ce moment à Paris comme précepteur de Jacques, fils du margrave Christophe de Bade, pour le prier de le faire admettre au nombre des élèves de la Sorbonne. Tout était prêt pour le voyage, son *famulus* Gangolphe et les malles étaient en route, lorsqu'une lettre de Müller, annonçant que la peste régnait dans la capitale, fit de nouveau ajourner le départ [30]. D'abord il ne devait être remis qu'au printemps prochain; mais la sollicitude inquiète de ses parents finit par détourner définitivement le jeune chanoine de son projet tant caressé. Il se soumit à regret, car à Strasbourg il ne trouvait nuls moyens de se perfectionner; Geiler n'avait pas le loisir de s'occuper de son instruction; pour faire des études sans maître il lui aurait fallu des livres, et parmi ceux qu'on avait imprimés à cette époque il y avait plus de médiocres que de bons. A son âge, du reste, il avait encore besoin que la parole vive d'un professeur s'ajoutât à l'étude d'un texte; il le savait par l'expérience qu'il en avait faite en Italie. Il suivit donc les leçons que le docteur Conrad de Bondorf, lecteur des franciscains, prédicateur estimé, faisait dans son couvent sur le quatrième livre des questions de Duns Scot sur les Sentences, devant un

29 A Thomas Wolf, 1er mars 1483; — *Gratiarum actio facta his qui primiciis suis interfuerunt.* O. c., fo 22, 121.

30 A Bohuslaw, 16 nov. 1482; à Jean Müller, 5 mars, 23 juillet, 30 nov. 1484; à Jean Scriptoris, 30 juillet 1484. O. c., fo 20, 30, 32, 33, 35.

nombreux auditoire de moines et de prêtres séculiers [31]. Bientôt il se crut obligé à défendre l'honneur de Scot.

Le suffragant de l'évêque de Strasbourg, le dominicain Jean Ortwin de Vendenheim, évêque *in partibus* de Mathone [32], peiné de voir un jeune homme que tout le monde vantait pour ses talents se mettre du côté des scotistes, entreprit de le faire revenir de sa préférence pour le Docteur subtil; il lui envoya les œuvres de Thomas d'Aquin, en lui faisant observer qu'on y trouve plus de vraie science et plus de traces du Saint-Esprit que dans celles de Scot; l'Église, dit-il, qui doit savoir ce qu'elle fait, l'a prouvé en canonisant Thomas sans accorder le même privilége au théologien des franciscains. Pour lui citer un exemple, Ortwin appela son attention sur la doctrine des deux scolastiques relativement à la question : les démons peuvent-ils connaître les pensées des hommes? Schott lui répondit qu'il n'était pas assez savant pour décider entre de si graves docteurs; cependant il essaya d'examiner le problème et conclut que la solution négative de Thomas ne lui semblait pas assez claire. L'évêque de Mathone se mit en demeure de la lui éclaircir, mais ne paraît pas y avoir réussi [33]. D'ailleurs les querelles entre les thomistes et les scotistes sur des questions de cette espèce étaient fort indifférentes à Schott, qui, sous l'influence de Geiler, s'adonnait à une théologie plus édifiante. Il ne manquait aucun des sermons du pieux et original prédicateur; il prit l'habitude, en les écoutant, de noter les morceaux les plus saillants, les préceptes, les comparaisons qui le frappaient le plus. Après sa mort on trouva parmi ses papiers une série de ces passages traduits en latin [34]. Geiler lui inspira aussi le goût de la théologie mystique, telle qu'elle était enseignée dans les livres de Gerson. Lorsqu'il publia lui-même les œuvres de l'illustre chancelier de Paris, il fit rédiger par Schott, pour être mise en tête de l'édition, une courte notice sur les mérites de l'auteur [35], dont la tendance contemplative

31 O. c., f° 30.

32 Il mourut en 1514; sa pierre tombale, avec son image sculptée en relief, était conservée au Temple-Neuf; elle a été brisée en partie par le bombardement de 1870.

33 *Lucubrat.*, f° 102 et suiv.

34 *Imitatiunculæ morales similitudinum et sententiarum quas ex doctore Joh. Kaisersbergio in lingua vernacula audivit et deinde in latinum traduxit.* O. c., f° 191 et suiv.

35 *Compendiosa laus Joh. de Gerson. Opera Gersonii*, T. 1. Ind. bibl. 174. — *Lucubrat.*, f° 149.

avait plus d'attrait pour le jeune chanoine que les syllogismes des scolastiques. Il admettait les dogmes sans vouloir les démontrer, comme on prétendait le faire dans les écoles; il disait même, avec un peu trop de modestie, qu'il était peu versé dans l'Écriture sainte. Cependant il prêchait parfois et rédigeait des méditations sur quelques parties de la Bible. Ces méditations étaient toutes pratiques et intimes, la conscience religieuse y avait plus de part que le raisonnement [36]. Il écrivit à un ami qui venait d'être nommé à une cure : „Il te faut l'art des arts, non celui que les dialecticiens se vantent de nous enseigner, mais l'art que Dieu seul donne à ceux qu'il aime et qui consiste à paître ton troupeau en lui offrant l'exemple de tes bonnes œuvres et la vérité de la doctrine" [37]. Entraîné par ses goûts mystiques et en général par l'esprit du siècle, il se plaisait à chercher des allégories. Le frère Jean Negwiller, de la chartreuse de Strasbourg, le pria de raconter, en vers sans doute, la navigation de sainte Ursule. Il essaya, mais ne réussit point; ce qu'il écrivait, dit-il, lui semblait aride et sec, puisque au lieu de reproduire la légende dans un langage plus ou moins orné, il se laissait aller à en faire des applications aux destinées de l'Église militante, ce qui n'était pas ce que le chartreux désirait [38]. Il a exposé ses principes religieux dans un petit traité pour son ami Bohuslaw de Lobkowicz. Dans une pièce de vers qu'il avait faite pour ce dernier, lors de leur commun séjour à Bologne, il avait exprimé l'espoir que quand Bohuslaw serait revenu dans sa patrie, il s'efforcerait de faire rentrer ses compatriotes hussites dans le sein de l'Église catholique [39]. Bohuslaw, devenu archichancelier de Bohème et secrétaire d'État de Hongrie, se prononçait en effet contre le schisme, mais composait en même temps des satires contre la corruption du clergé et contre les abus commis à la cour de Rome [40]. En août 1487 il écrivit à Schott qu'il se consacrait à la réconciliation des deux partis religieux en Bohème et le pria de rédiger pour lui un traité qui pût lui servir à ce but. Bientôt après il

[36] ... *Scripturæ sanctæ, quarum ego sum imperitus.* 1485. O. c., f° 36. — Il a existé de lui des notes manuscrites sur quelques chapitres de l'Évangile de S. Jean.

[37] A Jean Rot, nommé curé de Dambach, 12 juin 1480, Bologne. O. c., f° 9.

[38] Au frère Negwiler, 23 déc. 1485. O. c., f° 36.

[39] O. c., f° 156.

[40] Cornova, p. 162 et suiv.

lui fit parvenir quelques ouvrages évidemment hussites, dont Schott fut effrayé; il les trouva „pleins de perfidies hypocrites, capables de séduire les esprits simples"; ce n'étaient pas des productions de Bohuslaw lui-même, autrement Schott n'aurait pas dit que sans aucun doute son ami s'était aperçu du poison caché sous le miel [41]. Il lui envoya quelques pages sur la conduite d'un chrétien vivant au milieu des vices d'une cour et entouré d'hérétiques [42]. Selon son propre aveu, il n'y consigna que des préceptes qu'il tenait de Geiler; le chrétien, dit-il, doit suivre une autre sagesse que celle des philosophes païens; le principe de cette sagesse est la foi, qui se manifeste par la charité envers les hommes, par la soumission à la volonté divine, par le zèle dans l'accomplissement des devoirs. Le moyen d'acquérir ces vertus est la prière, la récompense en est la félicité céleste. Dans ce traité Schott ne réfute aucune des opinions des hussites; il se borne à conseiller à Bohuslaw de ne pas se laisser gagner par leurs doctrines; obligé de vivre en contact avec eux, qu'il leur enseigne par son exemple les qualités qui naissent de l'orthodoxie. Ce petit écrit n'a nulle prétention théologique; Schott ne cite ni un Père ni un docteur, et tandis que d'autres prêtres du temps en appelaient indistinctement aux classiques et aux catholiques, il dit que, quand on veut connaître les principes de la foi et de la vie chrétiennes, il faut mettre de côté tout ce qu'on a appris chez les rhéteurs et les philosophes. Il ne se préoccupait que du côté pratique de la religion; de là aussi ses désirs de réforme morale.

Indigné de l'abus du cumul et content pour sa personne d'une seule prébende, il aurait voulu que tous les prêtres et surtout ses amis fussent aussi sévères que lui-même. Un de ses anciens condisciples, le docteur Vitus Mäler, de Memmingen, occupait à Rome le poste lucratif de solliciteur de lettres apostoliques, tout en jouissant de plusieurs prébendes en Allemagne. Ce personnage prenait une large part au trafic organisé à la cour romaine, où les grâces, les dispenses, les prébendes se vendaient au plus offrant, quelles que fussent ses capacités ou ses mœurs. Schott lui écrivit des lettres nombreuses pour le rappeler au devoir. „Je crains, lui dit-il un jour en

41 Bohuslaw à Schott, 10 août 1487, Hassenstein; Schott à Bohuslaw, 10 sept. 1487 et 5 fév. 1488. *Lucubrat.*, f° 65, 64, 65.

42 *De christiana vita salubriter instituenda.* O. c., f° 66 et suiv.

faisant un jeu de mots significatif, que les *lettres apostoliques* ne t'aient fait oublier les *préceptes apostoliques*". Une autre fois il lui reproche de demander autant de bénéfices que dans sa jeunesse il avait désiré de florins de rente; ou bien il lui représente les dangers auxquels il expose le salut de son âme en voulant servir à la fois Mammon et Jésus-Christ[43]. Il ne fit une exception que pour son ancien précepteur Jean Müller. A plusieurs reprises il essaya de lui procurer des prébendes en Alsace, bien qu'il fût déjà doyen de Pforzheim et doyen de Bade. Enfin en 1490 il lui annonça „que Dieu avait bien voulu le faire nommer", par suite de premières prières impériales, chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux; il prêta lui-même le serment en son nom et avança pour lui les 20 florins d'or exigés par les statuts du chapitre[44].

Si dans cette occasion la reconnaissance de Schott pour son maître l'emporta sur l'honnêteté habituelle de ses principes, ce fut une de ces inconséquences auxquelles à cette époque les meilleurs mêmes se laissaient entraîner. Il la compensa par le concours qu'il prêta à

[43] 20 oct. 1483, 3 déc. 1485. O. c., f° 34, 44. Etc.

[44] Müller, qui en 1479 devint doyen du chapitre de Bade, résigna la cure de Dambach le 2 fév. 1480; Rot fut nommé à sa place, le 5 du même mois, par les administrateurs de l'hôpital de Strasbourg; il résigna à son tour le 3 août 1482. Dès 1483 Müller paraît aussi comme doyen de Pforzheim. En 1485, pendant qu'il est à Paris comme précepteur de Jacques de Bade, meurt à Strasbourg Grégoire Stuckmann, vicaire perpétuel à la fois de la Cathédrale et de S. Thomas. Schott écrit alors à Vitus Mäler, à Rome, pour qu'il tâche de procurer une de ces prébendes à Müller, qui, dit-il, jouit de deux chapellenies, l'une rapportant 40 florins, l'autre 30, et dont lui, Schott, ne sait pas dire où elles se trouvent. (Et les deux décanats?) 28 sept. 1485. O. c., f° 41. L'année suivante, Müller remplit à Paris les fonctions de recteur de l'université; Schott sollicite pour lui la cure d'Andlau, 29 mai 1486. O. c., f° 51. En 1487 Müller se rend avec son élève à Padoue; là il devient docteur *utriusque juris*. La relation d'un voyage qu'il fit avec Jacques de Bade à Rome, en 1489, est publiée à la suite de l'édition de la *Germania* d'Énée Silvius faite par Wimpheling. — Sur le canonicat de S. Pierre-le-vieux, v. les lettres de Schott à Müller, 1er, 3, 6 sept. 1490. *Lucubrat.*, f° 93 et suiv. — En 1479, pendant que Müller était à la cour du margrave de Bade, *in arce Badensi*, il peignit en rouge les initiales d'un exemplaire de la *Summa de casibus conscientiæ*. S. l. et a., in-f° (impression de Mentel ou d'Eggestein). Il paraît qu'il fit cadeau de cet ouvrage à Martin Ergersheim, recteur de l'église de Schlestadt, avec lequel il s'était lié probablement lors de ses fonctions comme curé à Dambach. Le volume, admirablement conservé, fut donné, avec les autres livres de Martin Ergersheim, par son frère Melchior à la bibliothèque paroissiale de Schlestadt; aujourd'hui il appartient à la bibliothèque publique de cette ville.

l'œuvre de régénération morale et religieuse que Geiler avait entreprise dans notre ville. Pour éviter des répétitions, je renvoie à la notice sur Geiler pour le récit des démarches que fit Schott pour le retenir quand il eut reçu un appel pour Augsbourg, et pour la part qu'il prit à ses luttes contre diverses coutumes judiciaires et liturgiques qu'ils considéraient l'un et l'autre comme injustes ou abusives. Schott soutenait de même leur ami commun Jean Rot, qui, après avoir succédé à Müller dans la cure de Dambach, était devenu curé de la paroisse de la cathédrale. Rot fit peindre dans la chapelle de Saint-Laurent un tableau représentant la porte large et la porte étroite. Parmi la foule se pressant par la première, on voyait aussi des prélats, des prêtres, des religieux, entre autres un franciscain portant une bourse. Les moines mendiants virent dans cette peinture une satire offensante; les frères mineurs surtout se plaignirent et en appelèrent à une bulle pontificale qui, suivant eux, les autorisait à porter sur eux de l'argent[45]. Schott, qui ne trouvait pas que l'intention du curé fût répréhensible, s'informa de l'existence de la bulle, afin que, si elle était fictive, comme il le supposait, il pût mieux prendre la défense de son ami. Nous ne savons rien sur l'authenticité de la pièce ni sur la suite de l'affaire; je n'ai rappelé le fait que comme un témoignage des dispositions de Jean Rot et de son défenseur.

J'ai dit dans l'introduction que d'après d'anciens rituels le jour de Saint-Nicolas, 6 décembre, était une fête pour les écoliers, dont saint Nicolas était le patron. Ils se choisissaient un évêque et se préparaient à célébrer, à leur manière, le jour des Innocents[46]. Ce jour-là, couverts de déguisements et précédés de leurs maîtres, ils conduisaient leur évêque, revêtu d'habits pontificaux, à travers les rues et entraient dans les églises; à la cathédrale l'évêque montait au siége épiscopal; les autres, placés dans les stalles du chœur, chantaient

45 *Cum is* (J. Rot) *depingi iusserit in ecclesia Argentinensi, velut Pytagoricum illud ypsylon vias utrasque, artam quæ ad vitam, et latam quæ in mortem ducit, et summa quadam industria in latiori omnium hominum genus cum peculiaribus suis notis confinxerit, neque clericis et prælatis pepercerit..., soli patres... prædicatores, minores et augustinenses pati non posse videntur... Præcipue autem minores lædit, quod cum marsupio frater quidam appareat, quasi per hoc significetur, non licere eis pecuniis ut cæteris uti, contra sedis apostolicæ (quod te vidisse asserunt) indultum...* Au frère Jean de Ladenbourg, à Mayence, 24 mars 1490. *Lucubrat.*, fº 88.

46 Grandidier, *Essais sur la cathédrale*. Strasb. 1782, p. 72.

les antiennes et les répons pendant que l'écolâtre disait la grand'-messe. Depuis longtemps cette coutume avait dégénéré en farce ; en France, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, ces fêtes scolaires étaient devenues des mascarades, dont s'indignaient les hommes sérieux et dont riait la foule.

Pendant les processions, les enfants et les maîtres chantaient des strophes religieuses ; il existe encore une cantilène en l'honneur de saint Nicolas faite en 1404 pour les écoliers de la maison de Saint-Jean[47] ; une autre, chantée encore en 1506, avait pour sujet les qualités que doit avoir un bon évêque[48]. La gravité des paroles formait un contraste choquant avec l'indécence des actes. Schott, qui désirait en vain la suppression de ces cérémonies, essaya au moins de leur donner un caractère plus moral et plus littéraire. Le *Carmen sæculare* d'Horace lui inspira l'idée de transformer les mascarades en solennités classiques et religieuses. Il composa quelques pièces de vers latins, destinées à être chantées par les écoliers le jour de Saint-Nicolas dans les églises, et pendant l'octave des Innocents sur les places publiques[49]. L'objet en est en général l'éloge des bonnes études et d'une vie honnête. Schott ne voulait pas que les enfants fussent privés d'une réjouissance, seulement il la voulait décente et instructive ; il exprima cette pensée dans un de ses *carmina* les mieux réussis : „Loin de nous les farces ignobles, que des masques impies ne profanent pas la maison sainte !“ Il fit la plupart de ces vers pour l'école du chapitre de Saint-Pierre-le-Jeune ; le *ludimagister* devait les expliquer aux élèves ; pour lui venir en aide, Schott ajouta à quelques-uns de ces petits poèmes des commentaires éclaircissant, par des citations tirées des anciens, le sens des mots et des figures. D'autres de ses pièces étaient pour l'école de Saint-Pierre-le-Vieux ; en voici une qu'il indique comme pouvant être chantée à trois voix : „Les architectes consolident les maisons par des charpentes de chêne,

47 Elle a été publiée par Mone, d'après un ms. de notre ancienne bibl. de S. Jean, dans *Lateinische Hymnen*, T. 3, p. 465.

48 *Die kind singen es uff der gassen an S. Niclaustag.* Geiler, *Evang. mit uszleg*, fº 213.

49 *Lucubrat.*, fº 163 et suiv. — Une de ces pièces, *Elegiacum ut more aliorum artificum scholares quærant et præceptores et doctrinas meliores*, fut ajoutée par Hutten à sa poésie *Vir bonus*, Erfurt 1513, *Hutteni opera*, T. 3, p. 17 ; elle se trouve aussi dans la *Margarita philosophica*, éd. de Grüninger, 1515.

et songent à les rendre semblables au labyrinthe de Dédale; ceux qui sculptent le marbre s'efforcent de dépasser Lysippe, les peintres ont l'ambition de mieux faire qu'Apelles. Voyez-les tous, l'artisan le plus humble, jusqu'au cordonnier et au cuisinier, veut atteindre au faîte de son art: c'est que cela seul est la condition de la gloire; il n'y a que la main exercée qui procure à l'artiste le profit et l'honneur. Quelle honte, ô jeunes gens, d'étudier des livres barbares, maintenant que vous trouvez sans peine des ouvrages écrits dans un latin plus pur! Déjà la muse du grand Virgile se vend pour un denier, et la toge de Cicéron pour le prix d'un hareng; et cependant la jeunesse ignorante, dirigée par des ignorants, continue de parler un langage grossier. Que sert-il d'avoir parcouru tant de fois les grammairiens, si l'on ne sait joindre ensemble dix mots? L'usage est plus utile pour former la langue que les règles; vous voulez des expressions latines, lisez donc les auteurs latins. Les ouvrages des Romains forment le style, pourvu que la loi divine dirige la vie; la sagesse, qui commence par la crainte de Dieu, ne sera jamais le partage de celui qui reste dans les chaînes du péché." Schott termine ce morceau par une allusion aux saints Michel et Pierre, auxquels était dédiée l'église de Saint-Pierre-le-Vieux: „L'archange, armé du glaive, éloigne du paradis les coupables; toi, ô Pierre, qui en tiens les clefs, daigne nous en ouvrir les portes" [50]. Dans un autre de ses poèmes scolaires, Schott, se souvenant que saint Nicolas était aussi le patron des bateliers, le loue d'avoir obtenu l'entrée du ciel pour quelques écoliers qui s'étaient noyés; il le compare à Orphée qui par les sons de sa lyre apaisait les divinités infernales, il le montre même plus puissant que l'époux d'Eurydice, attendu que le dieu qui gouverne à la fois le Styx et l'Olympe ne peut rien refuser aux prières d'un saint [51]. Les préceptes littéraires contenus dans quelques-uns de ces vers n'étaient pas à dédaigner, mais il fallait tout le pédantisme philologique et pédagogique de l'époque pour les faire chanter par des enfants; et en fait de travestissement, le Dieu chrétien travesti en Jupiter valait bien un écolier déguisé en évêque. Il faut rendre à Schott l'hommage d'avoir été le premier qui à Strasbourg ait recommandé de quitter la

50 1481 *Lucubrat.*, f° 163.
51 1483. O. c., f° 163.

routine grammaticale et de revenir aux classiques; mais ses hexamètres, moins propres au chant que les proses du moyen âge, ne paraissent pas avoir remplacé dans la pratique les anciennes cantilènes; les processions elles-mêmes conservèrent leur caractère profane; encore près de trente ans plus tard, le successeur de Geiler dans la chaire de la cathédrale, Pierre Wickram, fit un sermon aussi érudit que vigoureux contre le scandale que donnaient les prêtres en se mêlant, travestis, aux cérémonies puériles de l'octave des Innocents [52].

La réputation que Schott s'était acquise comme docteur en droit et comme littérateur pratiquant l'élégance latine, le faisait rechercher fréquemment quand il s'agissait d'écrire des consultations ou des lettres officielles. On en a vu des exemples dans la biographie de Geiler. Des corporations ou des individus lui demandaient des conseils ou le priaient de rédiger des actes sur des matières diverses. En 1480 vingt-quatre religieuses du couvent de Klingenthal à Bâle furent expulsées de leur maison, pour avoir refusé de se soumettre à une réforme ordonnée par Sixte IV; on les remplaça par quelques nonnes de Guebwiller. Comme les bannies appartenaient à des familles nobles, elles agitèrent le pays par leurs plaintes et firent si bien que, peu d'années après, elles purent rentrer à Klingenthal et en chasser les sœurs qui avaient dû introduire la réforme et celles qui l'avaient adoptée. Fugitives à leur tour, ces dernières furent recueillies provisoirement, les unes par l'évêque de Strasbourg, au couvent alors inhabité d'Obersteigen [53]; les autres par les comtes de Linange, à celui de Rentingen, près de Sarrebourg, dans le diocèse de Metz. En 1484 l'évêque Robert fit écrire par Schott des lettres en leur faveur au pape, au roi de France et à des personnages influents auprès de cette

52 *Sermo contra levitatem sacerdotum se ludis puerilibus ingerentium. Sermones et varii tractatus* Kaisersbergii, f° 144 et suiv.

53 Le couvent d'Obersteigen, près de Saverne, et les quatre autres du petit ordre des *fratres steigenses*, étaient, à la fin du XVe siècle, tellement appauvris qu'ils ne pouvaient plus remplir leurs obligations de venir en aide aux voyageurs. En 1482 Sixte IV les sécularisa, c.-à-d. les transforma en maisons de clercs séculiers dispensés de l'ancienne règle. Schöpflin, *Alsatia diplomatica*, T. 2, p. 416. — A Obersteigen il n'y avait plus personne; les bâtiments furent vendus à Christophe d'Utenheim, chanoine de S. Thomas. Le couvent de Rentingen venait d'être fondé en 1478 par les comtes de Linange-Rechicourt pour des pénitentes de l'ordre des dominicains.

cour; Wimpheling trouva son épître au pape si touchante qu'elle eût ému un Turc, mais hélas, ajouta-t-il, sans argent on ne peut rien obtenir à Rome [54]. Il paraît toutefois que cet argent se trouva et qu'on put renforcer les sollicitations pathétiques de Schott par des arguments plus sonores encore; car après qu'il eut écrit de nouveau à Rome, en 1486, Innocent VIII autorisa, le 14 mars 1487, les nonnes, tant celles qui avaient trouvé un asile à Rentingen, que celles qu'on avait reçues à Obersteigen, à s'établir en ce dernier lieu, avec tous les priviléges de leur ordre. Obersteigen appartenait alors au prévôt de Saint-Thomas, Christophe d'Utenheim; celui-ci renonça à son droit de propriété, à condition pour les nouvelles habitantes de lui payer une rente viagère d'un marc d'argent par an [55].

Dans une autre circonstance, où l'on eut également recours à la plume de Schott, son talent épistolaire ne fut pas couronné du même succès. Après l'élection du doyen de Strasbourg, Frédéric de Zollern, à l'évêché d'Augsbourg, en 1486, le doyenné resta vacant pendant deux ans; la cour romaine voulait conférer le bénéfice par provision apostolique; le chapitre, qui s'opposait à cette prétention, finit par élire un de ses membres, le baron Jean de Brandis. Schott, chargé de rédiger la requête par laquelle on supplia le pape de confirmer ce choix, y exposa les inconvénients que la vacance prolongée avait entraînés pour la discipline et pour le culte; il soutint que d'après une coutume immémoriale, approuvée par le saint-siége luimême, le chapitre seul avait le droit de se choisir son doyen, que par conséquent le pape, en voulant nommer quelqu'un à cette dignité par provision, est induit en erreur sur ses priviléges; qu'enfin dans l'intérêt de l'Église de Strasbourg il ne devrait pas tarder à confirmer le dignitaire élu par le chapitre [56]. A Rome on persista à en vouloir un autre, et le chapitre dut se soumettre; dès 1488 Jean de Brandis, qui du reste ne pouvait pas se plaindre, car il était encore prévôt de Coire

54 *Lucubrat.*, f° 25 et suiv. — ... *Adeo devote et efficaciter ut Saracenus aut Thurcus his moveri potuisset, sed omnia heu venalia Romæ.* Ib., f° 29.

55 Brefs d'Innocent VIII, 29 juin 1487, 1er et 9 fév. 1490. Acte notarié, du 5 oct. 1487, publié par l'évêque Albert. Archives de la Basse-Alsace. — En 1489 la prieure et le couvent d'Obersteigen empruntèrent du chapitre de S. Thomas une somme de 400 florins. — V. aussi Dacheux, *Vie de Geiler*, p. 304 et suiv.

56 *Lucubrat.*, f° 105 et suiv.

dans les Grisons, reparaît comme simple chanoine, tandis que le comte Hoyer de Barby occupe le doyenné [57].

En 1485 le bruit se répandit en Allemagne qu'avant de mourir le pape Sixte IV, à la sollicitation de quelques chanoines nobles, avait décrété qu'à l'avenir les chapitres des églises cathédrales ne devaient plus admettre des bourgeois. Cette mesure, disait-on, visait spécialement l'Église de Spire, pour laquelle l'évêque Raban, très-sage quoique très-belliqueux, avait obtenu, au commencement du quinzième siècle, l'autorisation d'admettre des savants, quand même ils ne seraient pas nobles. Aussi le chapitre de Spire était-il devenu un des plus instruits, des plus éclairés de l'Allemagne. L'annonce du décret attribué à Sixte IV y produisit une vive émotion; Wimpheling, en ce moment prédicateur de la cathédrale de Spire, en informa Schott, celui-ci proposa d'envoyer à Innocent VIII une députation chargée de l'engager, au nom des magistrats, des chapitres et des universités, à revenir sur la défense qu'on disait émanée de son prédécesseur, et qui était aussi funeste pour l'Église que pour les bonnes études sans lesquelles la religion ne saurait prospérer. Il rédigea deux projets, l'un d'une harangue à prononcer devant le pape, l'autre d'une lettre, dans le cas où l'on n'enverrait pas de députés [58]. J'ignore si la proposition de Schott fut mise à exécution.

D'autres fois il fut choisi comme orateur dans des occasions solennelles, ou prié de recommander par une lettre bien tournée quelque ouvrage nouveau; c'est ainsi que lors d'une visite faite à Strasbourg par le général des dominicains, il le harangua au nom des religieuses de Saint-Nicolas-aux-Ondes [59], et qu'il appela l'attention des moines de Prémontré sur l'édition du bréviaire de leur ordre publiée à Strasbourg par Berthold Dürr, abbé d'Adelberg dans le diocèse de Constance [60]. Ou bien on le sollicitait d'user, en faveur de toutes sortes de personnes, de son influence soit auprès de l'évêque de Strasbourg, soit à la cour de Rome, où il avait des amis; tantôt c'est un prêtre pauvre qui désire un petit bénéfice, tantôt un bourgeois qui demande une

57 Comp. notre T. 1, p. 355.

58 *Lucubr.*, f° 46 et suiv.

59 O. c., f° 119.

60 O. c., f° 120. Je n'ai trouvé dans aucun ouvrage bibliographique une mention de ce bréviaire.

dispense pour pouvoir se marier. Plus fréquemment encore on lui demandait des consultations sur des cas de conscience jugés difficiles; même le provincial des augustins, le frère Daniel de Strasbourg, en appela un jour à ses lumières, disant que la question sur laquelle il voulait être éclairé, dépassait sa science; on n'en doute pas en voyant le latin de ce moine [61]. Les questions étaient en général de bien peu d'importance; il s'agissait de décider, par exemple, si le samedi on pouvait manger du lard, ou si à un religieux qui d'après les coutumes de son ordre ne devait pas raser la tête entière, il était permis de laisser retomber quelques cheveux sur les oreilles [62]. On peut admirer le sérieux et l'érudition dont Schott fait preuve dans ces discussions; mais nous préférons reconnaître les services qu'il a rendus à la cause des mœurs en s'associant aux efforts de Geiler, et ceux que, dans la mesure alors possible, il a rendus à la cause des lettres.

Les principaux propagateurs de l'humanisme sur les bords du Rhin étaient à cette époque Rodolphe Agricola et Jean Reuchlin. Schott s'enthousiasma pour l'un et pour l'autre. Il se lia de bonne heure avec Reuchlin, qui n'était que de deux ans plus âgé que lui, et dont peut-être il avait fait la connaissance en Italie. Plus tard, Reuchlin venant un jour à Strasbourg, l'invita à dîner, en lui envoyant des distiques pleins de gaîté et d'affection [63]. C'est aussi en Italie, à Ferrare, que Schott entendit pour la première fois parler d'Agricola; on le louait beaucoup, bien que, dit-il, les Italiens fussent peu disposés à louer d'autres qu'eux-mêmes. A Strasbourg le chanoine Thomas Wolf l'aîné et l'imprimeur Adolphe Rusch lui confirmèrent les mérites du courageux adversaire de la scolastique; il lui écrivit pour rechercher son amitié [64], et lors de sa mort en 1485 il adressa à Rusch une élégie sur la perte „de cet homme célèbre, qui avait ramené en Allemagne la Minerve grecque et latine et les Muses de l'Hélicon“ [65]. Il partageait les vues d'Agricola sur l'objet et l'utilité de la dialectique. Après avoir pratiqué cet art d'après la méthode du moyen âge, il avait fini par ne plus l'envisager comme un but, mais comme un

61 O. c., f° 122.
62 O. c., f° 128 et suiv.
63 O. c., f° 178.
64 18 fév. 1485. O. c., f° 36.
65 O. c., f° 162.

moyen pouvant servir à toutes les sciences. Quelqu'un lui ayant dit que les arts libéraux étaient inutiles pour l'étude des lois, il s'indigna de cette opinion qui réduisait la jurisprudence à un simple exercice de mémoire; il démontra que le droit a besoin de philosophie pour être compris, et de dialectique pour être pratiqué; il prouva la nécessité de cette dernière pour toute science quelconque, dès qu'on ne la considère que comme un instrument dont on se sert pour le développement de la pensée; il avait entrevu que, cultivée pour elle seule, elle est un art sans objet, une escrime dans le vide.

De même qu'Agricola et Reuchlin, Schott s'efforçait aussi de purifier la langue latine. En Allemagne c'était la chose urgente; avant de parler de rhétorique et de poétique, il fallait refaire la grammaire. On voit par les questions que s'adressaient les savants, combien, aux premières origines de la Renaissance en Alsace, ils étaient encore éloignés de la qualité la plus élémentaire du style, à savoir de la correction. On est tenté de sourire de leur ignorance, mais ils avaient le sentiment de ce qui leur manquait et le désir de s'affranchir de la barbarie. Schott, qui pourtant avait fait des études en Italie et qui écrivit à un jeune homme: „Aie soin de m'envoyer des lettres plus élégantes ou au moins plus latines“ [66], demanda lui-même à Rodolphe Agricola si *charitas,* qu'il croit être un mot grec, devrait avoir un *h* dans le cas que ce serait latin; il lui demanda aussi si dans l'hymne de saint Ambroise *Nunc sancte nobis spiritus,* tel qu'on le chantait à Strasbourg, il était correct de dire *flammascat igne charitas; flammescat* lui paraît meilleur, mais il n'en est pas sûr, „puisque, dit-il, je trouve *labasco et ingravesco*“ [67]. Il rédigea une sorte de vocabulaire des instruments et outils employés par divers artisans; il le soumit à Bohuslaw de Lobkowicz, pour qu'il examinât si les termes étaient classiques [68]. Plus il cherchait à s'éclairer, plus il se faisait la réputation d'être un latiniste consciencieux. De divers côtés on lui demandait des explications sur des questions dans le genre de celles qui

66 *Curabis nitidius, aut saltem latine ad me epistolas conficere.* 1486. O. c., f° 58.

67 18 fév. 1485. O. c., f° 37. Le mot *flammascat* se trouve au passage indiqué, dans un recueil de psaumes et d'hymnes. S. tit., l. et a., in-4°, f° 150 (probablement imprimé à Strasbourg). Dans l'*Elucidarius ecclesiasticus* de Clictou, Bâle 1519, in-f°, f° 4, il y a *flammescat.*

68 5 sept. 1481. *Lucubrat.*, f° 14.

l'embarrassaient lui-même, mais qu'il était assez avancé pour résoudre convenablement. Le franciscain mayençais Jean de Ladenbourg voulut savoir de lui s'il fallait dire *quæstio theologalis* ou *theologicalis*; il répondit que l'un était aussi barbare que l'autre et que la seule bonne forme était *theologica*[69]. Wimpheling lui-même qui, quoique son aîné, reconnaissait la supériorité d'un humaniste qui avait visité l'Italie et qu'il appelait pour cette raison son respectable maître, lui demanda au nom de plusieurs amis des lettres son opinion sur la quantité prosodique de différents mots, tels que *tenebræ*, *cathedra*, *latebræ*, *celeber*, etc.; en réponse Schott lui cita de nombreux passages tirés des poètes classiques. Une autre fois il apprit à Wimpheling, incertain s'il fallait dire *idolatra* ou *idololatra*, que ce dernier est seul autorisé par l'étymologie, mais qu'il convient de l'éviter comme n'étant pas assez harmonieux[70]. Il fit pour son ami Bohuslaw un petit traité de prosodie, résumant les règles sur la quantité et apprenant à scander en latin et même en grec[71]. Dans l'espoir d'introduire à Strasbourg la connaissance de la langue d'Homère, il désira en 1485 qu'Antoine Manlius, qui à Bologne lui en avait enseigné les éléments, vînt s'établir chez nous; Manlius, qui était alors à Rome, se montrait disposé si son ancien élève pouvait lui procurer un bénéfice; Schott lui répondit qu'il ferait bien d'en demander un lui-même, étant près de l'atelier où ces choses-là se fabriquent[72]. Ce ne fut que trente ans plus tard que la société littéraire de Strasbourg fit venir un professeur de grec.

Schott n'était pas seulement grammairien; on a vu qu'il passait aussi pour orateur et poète. Les quelques courtes harangues qu'on rencontre dans le recueil de ses œuvres, ainsi que les épîtres de sollicitation ou de recommandation qu'à diverses reprises il fut chargé d'adresser à de grands personnages, ont la solennité emphatique qui semblait commandée par les circonstances. Ses lettres particulières, au contraire, qu'il n'écrivait pas en vue de la publicité, sont simples, familières, quelquefois spirituelles et toujours dépourvues de l'affecta-

69 24 mars 1490. O. c., fo 88.

70 Wimpheling à Schott, 26 juillet 1486; réponses, 20 août et 23 sept. O. c., fo 52 et suiv. — 11 mars 1488. Ib., fo 76.

71 Cornova, p. 13.

72 ... *ubi officina est, in qua hæc cuduntur.* 6 oct. 1485. *Lucubrat.*, fo 42.

tion classique qui dépare ses poésies. Sous ce rapport elles sont supérieures à celles que les pédants écrivaient alors en se conformant à l'un ou à l'autre des nombreux manuels de l'art épistolaire, répandus en France, en Allemagne, en Italie, et consacrant le pathos le plus fade exprimé dans le latin le plus détestable. Depuis des siècles on avait adopté l'usage de dire *vous* aux personnes qu'on voulait honorer; du langage latin il avait passé dans les langues vulgaires; il est vrai que de temps à autre on le trouvait déraisonnable, mais les grandes autorités grammaticales du moyen âge étaient d'un avis différent; le frère Jean Balbi, de Gênes, l'auteur du *Catholicon*, qualifia de truant un versificateur qui avait osé dire :

Unum vosamus falso, vereque tuamus.

Il en était résulté que le *vosare*, devenu le signe d'une bonne éducation, avait prévalu partout, dans la conversation, dans les discours, dans les lettres. Les auteurs des *Modus epistolandi*, espèces de *précieux ridicules* du quinzième siècle, renchérissant encore sur cette politesse, y avaient ajouté des formules de salutation où s'accumulaient les unes sur les autres les hyperboles et les métaphores. Tout cela répugnait au bon sens de Schott; le *vosare* même lui paraissait injustifiable; c'est une prétention, disait-il, inconnue des anciens et aussi contraire au goût qu'à la raison [73]. Dans ses lettres non officielles il évitait les faux compliments et les banalités sonores; elles n'en sont que plus intéressantes pour l'histoire de son temps. Bien avant le quinzième siècle la littérature épistolaire sérieuse et intime avait à peu près disparu; on ne s'écrivait pas, parce que les communications étaient rares, et aussi parce qu'on n'avait pas grand'chose à se dire. Le retour de cette littérature, on l'a dit avec raison, fut un signe du réveil de l'intelligence, une preuve que les esprits cultivés éprouvaient de nouveau le besoin de se mettre en rapport entre eux. Aussi la Renaissance nous a-t-elle légué des correspondances où, mieux souvent que dans les livres, on peut suivre le mouvement littéraire et les préoccupations des humanistes. Pour Strasbourg, à la fin du quinzième siècle, celle de Schott n'a pas moins d'intérêt que celles de Reuchlin ou d'Érasme pour l'Allemagne ou celles des savants ita-

[73] A Jean Rot, 15 sept 1478. O. c., f° 5.

liens pour leur pays vers la même époque; ses lettres contiennent une foule de détails sur sa vie de famille, sur ses travaux et sur ceux de ses amis, sur les faits ecclésiastiques et littéraires, sur l'esprit et les mœurs du monde auquel il appartenait.

Ses poésies au contraire sont, bien plus que ses lettres, des imitations des classiques. On y rencontre ce qu'on rencontre dans la plupart de celles de nos autres humanistes : le travail pénible plutôt que l'inspiration, la prétention à l'élégance sans la simplicité, la recherche de la pompe sans la grandeur vraie. Le goût et l'imagination ne manquent pas tout à fait à Schott, mais l'un est toujours sacrifié à des jeux de mots et à des hyperboles, et l'autre est gênée par une érudition encore trop confuse pour être réellement utile. Comme tous ses contemporains, il transporte l'Olympe au milieu du christianisme et prête ses vêtements aux faits et aux idées de l'Église. Ce paganisme fait un effet d'autant plus étrange qu'il ne doit avoir chez lui que la valeur d'une métaphore. Tandis qu'en Italie, et bientôt aussi en Allemagne, d'autres poètes deviennent franchement païens et empruntent à l'antiquité, non-seulement l'éclat de la forme, mais aussi la frivolité des sujets, Schott ne se plaît qu'à des matières trop sérieuses pour supporter le travestissement mythologique. Un Allemand s'étant plu à imiter l'indécence de certains poètes italiens, il lui adressa une épigramme dont le sens est : „Reste fidèle aux mœurs de ta patrie, *spurcitiemque Italis linquito*" [74]. La *spurcities* est étrangère à ses vers, mais il n'y en a pas un, pour ainsi dire, où ne paraisse quelque divinité. S'il traite parfois de petites choses avec une grande emphase, le sentiment au moins qui l'inspire est toujours honnête; tantôt il chante les plaisirs de l'étude, tantôt il fait l'éloge de quelque personnage distingué, tantôt il met en vers des sujets politiques, moraux ou religieux. Des réminiscences de Virgile, de Térence, de Plaute, d'Ovide, d'Horace, sont côtoyées par des expressions appartenant encore au latin de la scolastique: la versification n'est pas toujours facile, et malgré la réputation de Schott d'être un oracle en fait de prosodie, il lui échappe des fautes contre les règles de la quantité. J'ai donné plus haut quelques échantillons de sa *Muse;* j'en ajouterai encore un, qui sera en même temps un témoignage de ses sentiments patrioti-

[74] O. c., f° 175.

ques; c'est une pièce destinée à être chantée par les écoliers et adressée à la ville de Strasbourg, lorsqu'en 1486 on eut reçu la nouvelle que Ratisbonne, ne pouvant pas payer ses dettes, avait été occupée par le duc de Bavière: „Strasbourg, ô cité célèbre, qui brilles comme le métal qui t'a donné le nom (allusion à *Argentoratum*), puissante par ta noblesse vaillante et tes hautes murailles, plus favorisée de Cérès et de Bacchus que les autres villes baignées par les ondes bleuâtres du Rhin, toi qui n'es inférieure à personne dans les conseils et dans la guerre, accepte, ô mère chérie, les saluts que nous, tes fils, nous t'offrons pieusement par ces vers. Heureuse, si tu gouvernes les tiens en justice, si tu ne souffres pas qu'ils soient pervers, qu'ils méprisent impunément Dieu et les lois, qu'ils dissipent leurs biens dans le jeu ou dans des festins splendides. Heureuse, si tu honores les bons citoyens, ceux qui te servent par leur prudence et leur intégrité. Que les dangers que cette année a apportés à nos voisins te rendent circonspecte. Vois ta sœur jadis illustre, la noble Ratisbonne, naguère un des ornements du Saint-Empire, si fière du pont qu'elle a jeté sur le Danube rapide: elle est privée de son antique liberté, elle a appris la servitude, elle porte le joug d'un maître, et pourquoi? parce qu'elle s'est écartée d'une sage tempérance. Afin que rien de semblable ne t'arrive, nous supplions ta patronne, dont l'image brille sur ta bannière et que tu adores dans ta magnifique cathédrale, de te protéger et de te défendre" [75]. Je mentionnerai encore une pièce sur les trois saints du nom de Jean, le Baptiste, l'Évangéliste et Chrysostôme; un épithalame pour le mariage de Matthias, roi de Hongrie, avec la fille du roi Ferdinand de Naples; une élégie sur la variabilité des choses humaines, et une autre sur l'endurcissement des hommes que ne touchent ni les bienfaits ni les châtiments de Dieu [76]. Tous ces morceaux sont en vers élégiaques; mais déjà Schott s'essayait aussi aux mètres lyriques; on a de lui une ode saphique à un ami sur la chasteté, et un *carmen asclepiadeum choriambicum tetrametron monocolon* sur cette arrestation du roi Maximilien par les Flamands [77], qui excita à un si haut degré les colères de Brant. Il n'y a rien à dire

[75] O. c., f° 166.
[76] O. c., f° 159, 161, 165, 164.
[77] O. c., f° 174, 170.

sur ces deux pièces, si ce n'est que les constructions sont si forcées et qu'il y a une telle profusion de mythologie qu'il faut les lire plusieurs fois pour en deviner le sens; aussi la seconde est-elle accompagnée d'un commentaire explicatif.

C'est dans ces occupations que Schott passait une existence conforme à ses goûts. Sa vie à Strasbourg est le type de la vie d'un de ces savants riches, tranquilles, ennemis du bruit, comme il y en avait beaucoup dans les premiers temps de la Renaissance avant qu'elle fût devenue militante. Simple dans ses mœurs et doux de caractère, désintéressé pour sa personne et dévoué à ses amis, timide, comme il l'affirme lui-même, dans la conversation, mais assez disert quand il avait le temps de s'y préparer, il vivait dans la maison paternelle, préférant la vie de famille à l'isolement, fréquentant les rares hommes de lettres de Strasbourg, correspondant avec ceux du dehors, visitant souvent sa sœur Anne, dont il achevait l'instruction; il lui faisait cadeau d'ouvrages divers et l'aidait dans le choix des traités allemands qu'elle aimait à copier [78]; il lui enseigna assez de latin pour qu'elle pût prononcer un jour devant Maximilien un discours dont ce prince fut si enchanté qu'il accorda au couvent de Sainte-Marguerite quelques priviléges [79].

Schott était en relation avec la plupart des savants qui en Alle-

[78] En 1480 elle copia un recueil de prières en prose et en vers, formant un volume in-12°. Schöpflin, *Alsatia litt.*, vol. 2. Entre autres livres son frère lui donna un volume in-f° contenant: S. Vincentii Ferrerii *Sermones de sanctis.* Col. 1487; *Oratio Geileri habita in synodo Argent.*, 1482; *Compendiosum scriptum psalterii intencionem brevissime declarans et exponens.* S. l. et a. A la suite des sermons de Vincent, Anne inséra quelques feuillets écrits de la main de son frère, contenant des notes latines explicatives et édifiantes sur les chapitres 13 à 17 de l'Evangile de S. Jean; elle écrivit au bas: *Disz buch hat min bruder doctor Schott geben mir.* Puis venait une lettre latine manuscrite, donnant des conseils de piété et datée *in profesto nativitatis virginis gloriosæ* 1490. *Jacobus Sturm manu propria.* Anne avait ajouté: *Jacop Sturm het disz geschriben in sim X jor.* Weislinger, *Armament. cathol.*, p. 555, publie cette lettre comme étant de Jacques Sturm; il a oublié que ce dernier n'était né qu'en 1489; sa tante Anne a voulu dire que dans sa dixième année il avait *copié* la lettre. Enfin sur l'intérieur de la couverture Anne avait collé la lettre de son frère dont il est parlé ci-dessus, note 20. Le volume a existé à la bibliothèque de Strasbourg.

[79] Weislinger, *Armam. cathol.*, p. 681. Le discours d'Anne à Maximilien fut prononcé après la mort de Pierre lors d'une visite que l'Empereur fit au couvent de Ste Marguerite, situé dans le voisinage de la maison de S. Jean où il avait coutume de demeurer quand il venait à Strasbourg.

magne commençaient à cultiver les lettres classiques. Beaucoup d'entre eux sont tombés dans l'oubli; mais à l'époque où ils ont vécu un humaniste était encore un phénomène trop rare pour qu'on ne se hâtât pas de le qualifier d'homme illustre et de rechercher son amitié. Pour peu qu'on fût atteint du souffle de l'esprit nouveau, on était heureux et fier d'être en rapport avec un homme qui savait le latin et le grec. Schott exprime ce sentiment dans plusieurs endroits de sa correspondance: „A peine eus-je entendu parler de toi, écrit-il à Agricola, que je t'ai aimé, bien que je ne te connusse point; j'ai félicité l'Allemagne de posséder un si grand maître des études meilleures; bénissant le succès de tes efforts, j'éprouve un vif désir de me rapprocher de toi" [80]. Parmi ceux avec lesquels il entretenait des relations je nommerai encore: Craton Hofmann, le nouveau recteur de l'école de Schlestadt; le moine Conrad Léontorius, l'ami de Reuchlin et de Wimpheling; Pallas Spangel, professeur de théologie à Heidelberg, sur le conseil duquel l'imprimeur Martin Flach, aidé de Schott, avait entrepris la publication des commentaires du moine augustin Thomas de Strasbourg sur les quatre livres des Sentences; Adolphe Occo, médecin de l'archiduc Sigismond, qui s'empara un jour chez Schott d'un paquet de ses lettres et de ses vers, et que Schott exhorta à écrire l'histoire de l'Allemagne [81]; le professeur de Tubingue Gabriel Biel, auquel il soumettait des séries de cas de conscience qu'il n'osait pas résoudre lui-même [82]; Sigismond Gossenbrot, le premier introducteur de l'humanisme à Augsbourg. Le meilleur de ses amis était Bohuslaw de Lobkowicz; depuis leur séjour à Bologne, ils entrenaient un commerce de lettres en prose et en vers; ils s'envoyaient des cadeaux, des semences de fleurs, des livres. Lors de son retour d'Italie, Bohuslaw vint passer quelques jours à Strasbourg; ne pouvant décider Schott à le suivre en Bohème, il emmena Frédéric Büchsener, leur ancien condisciple et ami commun. En 1487 Bohuslaw, résidant au château de Hassenstein, fit à Schott une description de sa vie champêtre, du bonheur qu'il trouve au milieu de la

80 18 février 1485. *Lucubrat.*, f° 37.

81 Schott à Spangel, 23 mars 1490. O. c., f° 87. L'ouvrage de Thomas parut à Strasb., 1490, 2 vol. in-f°. — Schott à Occo, 1er déc. 1489, 10 juill. 1490. *Lucubrat.*, f° 86, 91.

82 O. c., f° 141 et suiv.

nature, loin du bruit de la cour. Trois années après il lui écrivit de Venise, où il s'embarquait pour un voyage en Orient; il voulait voir la Palestine, l'Arabie, l'Égypte, Constantinople, les îles de la Grèce „célébrées par tant de poètes“ [83]. Ce fut la dernière lettre qu'il adressa à Schott.

Celui-ci, maladif depuis sa jeunesse, ne prolongeait son existence qu'au moyen des plus grands ménagements. Tout en se plaignant parfois de la tendresse trop anxieuse de ses parents [84], il ne cessait de consulter son ami le docteur Jean Widmann, professeur de médecine à Tubingue, un des praticiens les plus renommés du temps et grand amateur des lettres classiques. Widmann lui conseillait ainsi qu'à son père tantôt les eaux de Wildbad dans la Forêt-Noire, sur les vertus desquelles il publia un traité, tantôt celles de Bade dans le Margraviat [85]. Chaque année Schott passait avec ses parents quelques semaines dans l'un ou l'autre de ces bains. Il raconte qu'à Bade ils logeaient, „malgré l'enseigne néfaste“, à l'auberge de la mauvaise fortune, *zum Ungemach* [86]. On restait quatre à cinq heures dans une cuve, on se promenait dans la forêt, on racontait des anecdotes et des facéties, on faisait des dîners assaisonnés de ces propos de table fort salés, mais pas toujours de sel attique, qui étaient une des distractions des plus graves personnages du temps. L'usage voulait aussi qu'on envoyât aux amis qui étaient aux eaux des présents pour dissiper les ennuis des longues heures passées dans le bain; c'est pour ce motif que Schott envoya à Geiler, à Bade, son poème sur les trois saints Jean; pour Adolph Rusch, malade à Bade en 1489, il fit des énigmes en distiques latins [87]; peu de jours après les avoir reçus, Rusch mourut, pendant qu'à Strasbourg on préparait pour son compte une édition de Virgile, pour laquelle Schott s'était chargé de lui procurer des images gravées sur bois [88]. Quand il était lui-même aux

[83] 10 août 1487, 16 mai 1490. O. c., fº 65, 88.
[84] A Antoine Manlius, 14 oct. 1485. O. c., fº 42.
[85] Il y a de Schott de nombreuses lettres à Widman, pleines de détails sur l'état de sa santé et de celle de ses parents. Widmann ou Salicétus était médecin du duc de Wurtemberg; il est l'auteur de plusieurs traités, entre autres d'un *Tractatus de balneis thermarum ferinarum, vulgo Wildbaden, perutilis balneari volentibus ibidem.* Tubing. 1513, in-4º.
[86] A Geiler, 31 juill. 1487. *Lucubrat.*, fº 62.
[87] 14 mai 1489. O. c., fº 83.
[88] Rusch mourut le 26 mai 1489. L. c.

eaux et qu'il s'y rencontrait avec Geiler et Jean Rot, leur plaisir était au comble quand à leur société venait se joindre Jean Kerer, docteur en droit canonique et professeur à Fribourg ; un jour, à Wildbad, ce plaisant personnage, plus tard suffragant de l'évêque d'Augsbourg, égaya si bien le repas par „ses homélies et ses facéties", que les domestiques qui servaient à table eurent un accès de rire dont Schott raconte un peu trop naïvement les suites [89].

De temps à autre, Schott allait avec ses parents au château de Wasselonne pour y voir sa sœur Odile, dont le beau-frère, le docteur Godefroi d'Adelsheim, prévôt de Wimpfen, était très-lié avec lui. D'autres fois il accompagnait son père dans ses ambassades en Suisse ; en 1484 il fut à Bâle, où son ami Brant prenait le grade de licencié en droit, et où il entendit prêcher l'ancien docteur réaliste de Paris, Jean Heynlin [90]. Dans un autre de ses voyages il visita avec son père Nicolas de Flue : „Nous trouvâmes, dit-il, un homme à la chevelure inculte, au visage sillonné de rides et comme couvert de poussière, mais non désagréable ; par dessus ses membres longs et maigres il ne portait qu'un seul vêtement ; il nous reçut avec douceur et simplicité, sans aucune hypocrisie" [91]. L'évêque Frédéric d'Augsbourg invita Schott à plusieurs reprises à venir le voir ; il ne paraît s'être rendu à sa prière qu'une seule fois, peu après l'élection du prélat ; avec Geiler et Rot il passa quelque temps chez lui à Dillingen, où il lui offrit, accompagnées de quelques distiques, les *Vitae et collationes patrum* [92]. Il a aussi visité Gabriel Biel ; encore en 1489, une année avant sa mort, il reçut de lui l'invitation d'assister à Tubingue à une solennité académique ; mais, probablement à cause de sa santé de plus en plus chancelante, ses parents s'opposèrent à son départ [93].

Il mourut le 12 septembre 1490, victime d'une épidémie [94]. On

89 A Geiler, 7 août 1481. *Lucubrat.*, f° 12.
90 O. c., f° 36.
91 A Bohuslaw, 10 sept. 1487. O. c., f° 64.
92 22 juill. 1486. O. c., f° 169.
93 Schott à Biel, 13 août 1489. O. c., f° 85.
94 Sa dernière lettre est datée du 6 sept. 1490. O. c., f° 97. — Weislinger, *Armament. cathol.*, p. 780, et d'après lui Riegger, *Amœnit. friburg.*, p. 189, Strobel, *Gesch. des Elsasses*, T. 3, p. 454, Röhrich, *Mittheilungen*, T. 1, p. 91, font mourir Schott en 1492 ; cela vient d'une erreur de Weislinger, qui avait mal lu l'épitaphe, où la date de la mort est indiquée ainsi : M.CCCC.LXXXX. II. Id. sept. Au lieu de rapporter le II aux Ides, Weislinger le rapporte au millésime. Trithémius, *Catal. ill. vir.*,

l'enterra à Saint-Pierre-le-Jeune, où ses amis lui érigèrent une épitaphe faisant l'éloge de l'innocence de sa vie, de sa piété filiale, de ses connaissances en latin et en grec, de ses talents comme poète et comme orateur [95]. Sa mort fut déplorée par les humanistes rhénans et alsaciens; Jodocus Gallus en fit le sujet d'une élégie qu'il adressa aux chanoines de Saint-Pierre-le-Jeune; Conrad Léontorius et Jean Simler exprimèrent leurs regrets dans des lettres à Wimpheling [96]; Trithémius inscrivit Schott dans son catalogue des écrivains illustres [97]. Bohuslaw de Lobkowicz, débarquant à Venise en revenant de l'Orient, où l'avait accompagné Frédéric Büchsener et d'où il rapporta de nombreux manuscrits, trouva les lettres qui lui annonçaient la mort de Schott; il en écrivit à Geiler et composa, „dans le genre démonstratif", un éloge funèbre de son ami adressé à la cité de Strasbourg [98]; le jeune savant, modeste et simple, aurait mérité autre chose que ce pompeux panégyrique.

Geiler et Wimpheling songèrent à publier ses écrits; en 1494 Geiler demanda à Reuchlin [99], et probablement à d'autres savants, la communication des lettres qu'ils avaient reçues de lui; elles devaient

f° 55, le dit mort en 1490; item Luck dans son *Wappenbuch* et Schöpflin dans son *Alsatia litterata*, T. 2, f° 43. — Specklin, dans ses *Collectanea*, avait arrangé sur la mort de Schott un récit de fantaisie, comme il avait l'habitude d'en faire: 1490. *Domollen wahr ein gelerter thumherr als man nit finden mocht, zum jungen S. Peter, nit über 30 jar alt, Peter Schott genandt. Der hube ahn aus Gottes wort alle laster zu stroffen, verwarffe den gekaufften ablosz, so ohne rew und besserung des leben kaufft wurde, verwurffe auch des papsts ansehen der sich über Christum wolte setzen, und nit ein vergotter mensch, sunder dise ehr gehörtte Christo zu, der uns mit seinem leiden und sterben ablosz erworben hette, wer solches mit wahrem glauben annehme. Als er aber etliche geistliche misbreuch daneben der geistlichen gotlos leben auch ahngriffe, wardt er in drei stunden dott, dan jme mit gifft umgeben wurde, als er eins mals bey dem Propst asse, dessen kochin jm in einem drunck solches zugereicht habe.* Ce que Specklin raconte des opinions de Schott sur les indulgences est aussi faux que l'histoire de l'empoisonnement.

95 *Petro Schotto. Argen. Huius divi Petri ædis canonico. Presbytero innocentissimo. Jurisconsulto et oratori poetæque clarissimo ac græcæ linguæ docto. Petri Schotti senatoris Susannæque filio pientissimo. Amici mœsti posuere. Vix. ann. XXXII. m. II. d. III. Mort. anno Christi M.CCCC.LXXXX. II. Id. septemb.* Cette inscription existe encore dans l'église catholique de S. Pierre-le-jeune. — La mère de Schott mourut en 1498, son père en 1504.

96 *Lucubrat.*, f° 179 et suiv.

97 *Catal. illustrium virorum*, f° 55.

98 *Lucubrat.*, f° 180 et suiv.

99 *Epistolæ ill. vir. ad Reuchlinum*, f° E, 3.

être imprimées, avec ses poésies, à Bâle par Jean Amerbach[100]. Dans son résumé de l'histoire de l'Allemagne, que Wimpheling n'acheva qu'en 1504, il disait dès avant 1498 que les œuvres de Schott étaient réclamées partout[101]. La publication n'eut lieu qu'en 1498, à Strasbourg chez Martin Schott, un des parents de Pierre[102]. Wimpheling mit en tête du recueil une courte notice sur la vie de l'auteur et quelques distiques pouvant servir d'épitaphes ; à la fin il ajouta une exhortation à ceux qui en Alsace cultivaient les lettres, pour leur offrir en modèle le jeune chanoine qu'il appelle une des gloires de sa patrie. En 1500 il publia aussi son traité de prosodie, avec des vers de quelques-uns de ses propres disciples, qui recommandent les préceptes de ce *doctiloquus vates* à ceux qui aspirent au laurier des poètes[103]. Quel que soit le mérite de Schott, nous ne prendrons pas à la lettre ces exagérations dictées par l'amitié. Ce n'est qu'à la fin du quinzième siècle, quand l'humanisme alsacien n'était pas encore arrivé à sa maturité et qu'on admirait sans discernement tout ce qui semblait différer du latin du moyen âge, que Wimpheling a pu demander, même avant leur publication, que les *carmina* de Schott fussent introduits dans les écoles[104], et s'écrier qu'il ne savait si ses épîtres n'étaient pas dignes de Cicéron et que si on avait trouvé son petit traité sur la vie chrétienne parmi les œuvres de Lactance, de saint Jérôme, de saint Augustin, on ne l'aurait pas attribué à l'un ou à l'autre de ces Pères[105]. Wimpheling est plus naturel quand dans son opuscule *De integritate*, destiné à Jacques Sturm, il recommanda à ce dernier de suivre l'exemple de la vie honnête et studieuse de son grand-oncle, et quand ailleurs il se fâche contre „un ambitieux détracteur" qui ne trouvait absolument rien de bon dans les *Lucubratiunculæ*[106]. Schott marque chez nous ces commencements de la Renais-

100 Le 19 nov. 1494 Conrad Léontorius écrivit à Jean Amerbach (autogr.) : *deinde, cum sciam adhuc duo apud te imprimenda extare opera, unum... Johannis Reuchlin... de verbo mirifico, alterum epistolarum disertissimi quondam doctoris Petri Scotti Argentinensis...*

101 *Cujus editiones et ingenii monumenta ubique expetuntur. Epitome rerum german.* cap. 57.

102 Ind. bibl. 201.

103 Ib. 202.

104 *Isidoneus germanicus*, cap. 29.

105 *Lucubrat.*, fº 186.

106 *De integritate*, cap. 1, et la lettre de Wimpheling à Jacques Sturm et à

sance, où l'on ne savait encore que très-peu de grec, et où l'on était incertain sur des questions d'orthographe, d'étymologie, de prosodie, tout en se hâtant de produire des œuvres imitées des classiques. Il est le premier qui ait apporté à Strasbourg les tendances littéraires; mais ses vers et ses traités, qui de son vivant n'ont existé qu'en manuscrit, sont restés sans action sur ses contemporains; il mourut à l'âge de 32 ans sans avoir rien publié; ce n'est qu'après sa mort qu'on apprit à le connaître; les quelques semences qu'il avait répandues ne commencèrent à fructifier que lorsque Sébastien Brant, revenu de Bâle, inaugura dans sa ville natale le mouvement humaniste.

Cosmas Wolf, 13 nov. 1506, en tête de *D. Bernardus in symbolum apost.* Ind. bibl. 71. — Dans sa *Diatriba de proba puerorum institutione*, cap. 16, Wimpheling dit qu'un *ambitiosus rabula*, *contemptor scholasticæ theologiæ* a prétendu *der Schott hat vil zusammen geschitt, und ist doch nichts guts oder hübsch darin.* D'après une épigramme d'un certain Albert de Winterkasten, dans le pamphlet de Wimpheling *Contra turpem libellum Philomusi*, f° d, 5, ce *rabula* aurait été Locher.

CHAPITRE II.

SÉBASTIEN MURR. — JODOCUS GALLUS. — JACQUES HAN. JEAN HUGONIS. — ULRIC SURGANT.

§ 1. SÉBASTIEN MURR.

Sébastien Murr, latinisé *Murrho*, était de Colmar[1]. Il fut d'abord élève de Dringenberg à Schlestadt, obtint en 1471 à l'université de Bâle le grade de maître ès arts[2], étudia ensuite la théologie et le droit à Heidelberg, et devint chanoine de l'église de Saint-Martin dans sa ville natale. De 1486 à 1492 il remplit pour le chapitre les fonctions de collecteur des anniversaires. Au commencement de 1491 il fut un des arbitres choisis par le prieur et les religieux de Päris dans une contestation avec deux bourgeois de Colmar au sujet de certaines propriétés[3]. Il ne quitta plus Colmar que très-rarement; il y donna le spectacle, assez commun à cette époque, d'une existence tranquille, studieuse, mais peu conforme aux lois de l'Église; vivant avec une femme dont il eut trois enfants, il consacrait à l'étude le loisir que lui laissaient les devoirs du prêtre et ceux du père de famille. Malgré ce ménage si peu canonique, Murr était estimé des hommes les plus considérables, de Trithémius, de Reuchlin, de Georges de Gemmingen de Spire, de l'évêque Dalburg de Worms.

[1] En 1428 le tailleur Nicolas Murr, de Colmar, fait un petit legs à l'église de S. Martin; en 1465 Conrad Murre est reçu bourgeois de la même ville, il demeurait dans la *Bletterlinsgasse*, aujourd'hui Petite rue des Tanneurs. Communication de M. Mossmann. — Wimpheling parle d'un Gaspard Murr que, pendant son séjour à Spire, il ramena du droit à la théologie, en lui faisant lire les œuvres de Gerson. *De integritate*, cap. 29. Dans son *Isidoneus germ.*, f° 19, il dit que c'est à la demande de ce Gaspard qu'il a écrit ce traité. Il le nomme encore une fois dans sa *Diatriba*, f° 2. Serait-il de la même famille que Sébastien?

[2] A la matricule de Bâle il est inscrit sous le nom de *Seb. Mörer de Columbaria*.

[3] Communications de M. Mossmann.

Un de ses amis les plus intimes était le moine Conrad Léontorius, qui en 1494 passa quelque temps à Colmar[4]. Wimpheling lui-même, qui plus que tout autre aurait dû être choqué du genre de vie de Murr, faisait plier la rigueur de ses principes en faveur d'un savant dont il était l'ami et l'admirateur.

Murr n'est pas seulement un des premiers qui en Alsace aient conçu l'histoire autrement que les chroniqueurs du moyen âge, Trithémius vantait aussi ses connaissances en astronomie, en cosmographie, en architecture, en musique, en droit[5]. Au mois de juin 1474 il copia, peut-être pour en faire une édition, les *Paradoxa* de Cicéron ; comme ce livre avait déjà paru antérieurement à Rome, à Venise, à Mayence, à Strasbourg, il est impossible de dire si Murr a fait sa copie d'après un manuscrit ou d'après un texte déjà imprimé[6]. Outre le latin et le grec, il a su l'hébreu, il l'avait même appris assez tard[7], mais assez bien pour entrer en correspondance avec Reuchlin. En 1487 celui-ci lui demanda un Pentateuque ; il lui répondit qu'il l'enverrait, s'il était *interpretatus*, en entier, qu'à cause de la „pénurie de livres hébreux" il ne possédait encore que l'Exode, et que le copiste, très-occupé, ne pouvait y mettre tout son temps[8]. Il s'agit donc d'une traduction; suivant Geiger[9] c'était une traduction grecque, mais on voit par une lettre de Léontorius qu'un certain Paul, juif baptisé vivant à Colmar, avait été chargé d'écrire pour Reuchlin les livres de Moïse „en langue allemande"[10]. C'est à cette transcription que se rapporte le passage de Murr sur l'Exode. Murr donna un fragment de ce dernier à Léontorius, avec des notes extraites des ouvrages de Reuchlin. Il fit aussi parvenir quelques livres hébraïques au chapelain Adam Potken de Xanthen ; dans l'his-

4 *Conradus Leontorius, quo a secretis familiariter utimur.* Murr à Georges de Gemmingen, dédicace de la 2e *Parthenica.* Ind. bibl. 303.

5 *Catal. ill. vir.*, f° 56.

6 Cette copie autographe, signée Seb. Murr et formant 15 pages in-f°, est conservée aux arch. de S. Thomas.

7 *Seb. Murrho Colmariensis, qui maxima cura linguam hebræam senior et præter sacerdotis dignitatem iam tribus liberis genitis, teste me et inspiciente, studere voluit et apprehendere.* Léontorius à Brunon Amerbach, 8 janv. 1509. Autogr. Bâle.

8 *Epistolæ ill. vir. ad Reuchlinum*, lib. 1, f° h, 4.

9 *Reuchlins Briefwechsel*, p. 13.

10 V. la lettre de Léontorius citée note 7.

toire de la renaissance de ces études, qui avaient encore tant d'adversaires, il mérite donc de ne pas être oublié.

Envoyé pour je ne sais quelle mission à la cour de l'électeur palatin Philippe, il fut introduit auprès du prince par l'évêque de Worms lui-même; celui-ci lui montra sa propre bibliothèque, et lui prêta quelques volumes dont l'un était hébreu[11].

Nous avons dit dans la notice sur Wimpheling que ce dernier engagea Murr à écrire l'histoire des empereurs d'Allemagne; dès 1492 Wimpheling mentionna ce travail dans son supplément au catalogue de Trithémius des Allemands illustres, sous le titre *De virtutibus et magnificentia Germanorum*[12]. Interrompu par la mort de Murr, l'ouvrage fut complété, remanié et publié par Wimpheling lui-même, de telle sorte qu'il est difficile de démêler la part qui en revient à l'auteur proprement dit[13]; on ne peut que constater le zèle et jusqu'à un certain point l'habileté avec lesquels il avait réuni ses matériaux; Georges de Gemmingen et Dalburg avaient mis à sa disposition des manuscrits et des livres[14]. On a vu aussi qu'à la prière de Wimpheling et de Gemmingen, il avait entrepris des commentaires sur les poésies de Baptiste de Mantoue. Il ne laissa que des notes sur les deux premières *Parthenicæ* et sur une partie de l'*Opus calamitatum*. Wimpheling assure que s'il avait vécu plus longtemps, cette œuvre, qu'il n'avait pu ni terminer ni revoir, eût été moins imparfaite[15]. Suivant Trithémius elle fut reprise par Léontorius[16]; nous ignorons si

11 Murr à Dalburg, 20 janv. 1494, Colmar. Dédicace de la 1re *Parthenica*.

12 A l'article sur le pape Etienne. *Catal. ill. vir.*, f° O, 4. — Le 8 fév. 1491 Trithémius avait écrit à Wimpheling, o. c., f° 1: *Sebastianum quoque Murrhonem, Colmariensem, virum undecunque doctissimum, triumque linguarum principalium non mediocriter peritum, tuis cohortationibus eousque perduxisti, ut de laudibus Germanorum epitoma perpulchrum ediderit, in quo res fortiter gestas nostrorum principum pro fide catholica, pro republica, pro sancta rhomana ecclesia, luculento sermone digessit, et nationis nostræ clarissima ingenia, opera et inventa brevi compendio.* En 1495, o. c., f° 56, le même dit que Murr avait fait pour Wimpheling *breve quidem sed perpulchrum epitoma de historia et laudibus germanorum principum et populorum.*

13 C'est l'*Epitome rerum germanicorum.* Ind. bibl. 20.

14 Georges de Gemmingen à Reuchlin, 3 déc., s. a., *Epp. ill. vir. ad Reuchl.*, lib. 1, f° e, 2.

15 *Seb. Murrho... assiduis et constantissimis precibus meis tandem persuasus in Baptistam Mantuanum commentaria ludere cœpit, melioraque et longe tersiora reddidisset, si non immaturo nostræque patriæ pernicioso fato a nobis præriperetur, lucubratiuncula sua nec expleta nec revisa. Isid. germ.*, f° 13.

16 *Catal. vir. ill.*, f° 56, 70.

celui-ci la continua ; ce fut Brant qui acheva le commentaire sur le livre des infortunes. Ce qui reste de Murr lui-même témoigne de bonnes connaissances en mythologie, en histoire et en géographie ; on voit qu'il avait lu un grand nombre d'auteurs classiques; mais comme dans tous les ouvrages de ce genre de l'époque de l'humanisme, l'explication n'a d'autre but que de rendre plus faciles la lecture et l'imitation des poèmes de Baptiste, Murr dit lui-même qu'elle était destinée aux maîtres des écoles triviales[17]. Trithémius lui attribue encore des poésies, des lettres et des discours. Il mourut en 1495 d'une épidémie[18].

Un fils de Murr, appelé Sébastien comme lui et, à ce qu'il paraît, légitimé, fit des études à Paris, s'y familiarisa avec la littérature latine par les leçons de Fausto Andrelini, mais moins doué ou moins studieux que son père, il n'apprit ni l'hébreu ni le grec. De 1512 à 1514 il demeure à Strasbourg chez son ami Matthias Schürer, auquel il sert de correcteur ; il écrit des préfaces ou des vers pour plusieurs de ses publications. En tête d'une édition du *De officiis* de Cicéron, il mit une lettre à Sapidus, l'engageant à introduire ce livre dans l'école de Schlestadt ; peu d'ouvrages, dit-il, sont plus utiles, car on y trouve réuni tout ce que le divin Platon, le savant Aristote et l'école stoïcienne ont enseigné sur les mœurs[19]. Il corrigea et recommanda en outre les lettres de Politien, la traduction faite par le même de l'*Histoire des empereurs* par Hérodien[20], l'ouvrage de Suétone avec le com-

17 Ind. bibl. 303, 119.

18 *Obiit 1495 peste sublatus.* Trithémius, l. c. — On lui fit ces deux épitaphes, publiées à la suite de la première *Parthenica :*

Clauditur hoc saxo vir nulli laude secundus,
Maxima germani spesque decusque soli.
Contulit huic laurum duplicis facundia linguæ,
Exculto tantum præstitit ingenio.
Quicquid enim laudis Latium, quid Græcia docta,
Quicquid et Hæbræus possidet, hic meruit.
Clara viri phamam celebres Colmaria tanti,
Et vivat Murrho semper in ore tuo.

Sæcula tot cornix tot vivit sæcula cervus,
Murrho obit ante diem, theutona terra gemat.

Le dernier distique n'est qu'une variante de celui que Wimpheling avait consacré à Pierre Schott. *Lucubrat.*, f° 2.

19 *M. F. Ciceronis de officiis libri tres, cum indice auctorum adagiorumque suo loco citatorum.* A la fin : marque de Schürer. S. l. et a., in-4°. La préface de Murr est datée *ex ædibus Schurerii*, 11 juill. 1512.

20 *Angeli Politiani et aliorum virorum illustrium epistolarum libri duodecim. Argen-*

mentaire de Dominique Machanéus de Turin; pour ce dernier volume il prit la peine de vérifier les citations du commentateur, mais confessait qu'étant peu versé en grec, il n'avait pas osé toucher aux passages appartenant à cette langue[21]. Deux distiques à l'éloge du traité d'Erasme *De duplici copia verborum et rerum*[22], une pièce plus longue sur l'accueil fait à Rome à l'envoyé impérial Matthieu Lang, et sur l'espoir que Murr prête aux Romains de célébrer bientôt dans leurs murs le triomphe de Maximilien[23], une autre où il prône Celtès d'avoir fait retentir le premier en Allemagne les sons de la lyre d'Apollon[24], révèlent un talent assez heureux pour la poésie; seulement la dernière de ces pièces devait peu plaire à Wimpheling. Celtès y est vanté surtout à cause de ses odes amoureuses, et comme un digne émule d'Ovide, de Tibulle, de Catulle. Murr fut enlevé jeune encore par la mort, sans qu'il eût produit de livre[25].

§ 2. JODOCUS GALLUS.

1459 à 1517.

Jodocus Gallus, en allemand Jost Galtz, naquit en 1459 à Rouffach, dans la Haute-Alsace, où son père, Jean Galtz, était un tailleur peu aisé[1]. Les franciscains, au couvent desquels Jodocus fut

torati, ex officina Schureriana, mense Augusto anno M.D.XIII. in-4°. — *Herodiani historici græci libri octo. Argentorati ex ædibus Schurerianis, mense novembri anno M.D.XIII.* in-4°.

21 *Suetonii Tranquilli de vita duodecim Cæsarum. Argentorati in ædibus Matthiæ Schurerii, mense aprili M.D.XII.* in-4°. — Ib., 1515 et 1517.

22 *Argent., ex ædibus Schurerianis. M.D.XIV.* in-4°; et dans toutes les éditions subséquentes faites à Strasbourg.

23 *Pierii Valeriani de honoribus Gurcensi cæsareo totius Italiæ vicario urbem ingredienti habitis epistola etc.* (éd. Beatus Rhenanus). *Argentorati, Matthias Schurerius, mense februario anno M.D.XIII.* in-4°.

24 *In laudem Conradi Celtis*, dans *Conradi Celtis... libri odarum quatuor. Argentorati ex officina Schureriana, ductu Leonhardi et Lucæ Alantsee fratrum. anno M.D.XIII mense Maio.* in-4°.

25 *Habuit (Colmaria) insignem in literis virum patrum memoria Sebastianum Murrhonem, et huius filium eodem nomine, qui juvenis periit.* B. Rhénanus. *Rerum germ.*, libri 3, p. 147.

1 On a cru généralement que le nom allemand de Jodocus Gallus avait été Hahn, mais on apprend par l'autobiographie de son neveu Conrad Pellican qu'il s'est appelé Galtz. Son père avait un frère aîné, également appelé Jean, plus riche

reçu en 1470 lors d'une peste, qui enleva plusieurs membres de sa famille, s'occupèrent de son éducation; ils l'envoyèrent d'abord à l'école de Schlestadt, puis à leur couvent de Bâle, qu'il quitta bientôt pour l'université de Heidelberg[2]. Les frères mineurs désiraient qu'il entrât dans leur ordre, mais ayant fait de bonnes études sous Rodolphe Agricola et sous Wimpheling, il se décida, sur le conseil sans doute de ce dernier, pour la carrière de prêtre séculier. Après avoir été promu maître ès arts, l'université le chargea de la direction d'une bourse, aux élèves de laquelle il eut à expliquer la logique d'Aristote et les *parva logicalia* de Pierre l'Espagnol[3]. Sous la présidence de Wimpheling il prononça, lors d'une disputation récréative, un discours où il révèle la tournure de son esprit[4]. Il débute par une prière adressée à ses auditeurs, de venir en aide à un homme chargé d'un fardeau que les épaules les plus robustes pourraient porter à peine : il doit exposer ce qu'est la *machine* appelée *Lichtschiff*. Son condisciple et compatriote, Nicolas Germanus, s'étant aperçu que la plupart des habitants de Heidelberg et de Rouffach sont embarqués dans cette nef ou se préparent à y monter, voudrait savoir si dans le nombre il y a aussi des étudiants. Là-dessus Gallus déclare que le vaisseau est destiné à ceux qui ont allégé leur bourse par leur paresse ou par leurs débauches; de là le nom de *Lichtschiff* (*leicht Schiff*), vaisseau léger. Les patrons sont des princes temporels et spirituels; l'orateur prend la précaution de dire qu'il ne songe pas „à ceux qui règnent sur nos pays“, car le navire ne pourrait pas porter leurs richesses; il nomme une foule de rois imaginaires, auxquels il ajoute la reine de la Petite-Égypte, les comtes de Kalenberg, de Hummeneck, de Schwartzenloch et ceux de Geroldseck; ce dernier trait

et cultivateur; pour distinguer les deux frères, les gens de Rouffach qualifiaient le tailleur de Kleinhans. Le cultivateur avait un fils, Walther, qui devint chapelain de l'église paroissiale de Rouffach. Une sœur de Jodocus épousa le pelletier Conrad Kürsner, dont le fils Conrad, d'abord franciscain, puis un des plus savants hébraïsants de l'époque et collaborateur de Zwingle à Zurich, a écrit, sous le titre de *Chronicon*, sa propre biographie, pleine de renseignements des plus intéressants.

[2] Wimpheling, *Isid. germ.*, f° 7. — *Chronicon Pellicani*, p. 5 et suiv.

[3] *Chronicon Pellicani*, p. 6, 9.

[4] Dans le *Directorium statuum*, f° e, 6, ind. bibl. 49; dans la table des matières de ce volume le nom de Gallus est faussement rendu par Gallicus. Sur la date du discours, v. la notice sur Wimpheling, T. 1, p. 12.

était une pointe contre la seule de ces familles qui fût réelle et qui était alors fortement endettée. Puis viennent les chevaliers, auxquels il applique le proverbe : Vieux reîtres bons traîtres; „nos pères spirituels“, au premier rang desquels sont le pape et les évêques, après eux la plupart des abbés, les moines non réformés, les chanoines, les curés, les chapelains, qui tous acceptent des prébendes dont ils dépensent les revenus pour d'autres besoins que ceux de l'Église; les alchimistes, les marchands, les juifs baptisés, les changeurs, les aubergistes, les artisans, les médecins, les poètes, les théologiens, les astrologues, les musiciens. Ce qui attire au vaisseau tant de passagers, ce sont les priviléges dont il jouit; d'autres nefs ne sont faites que pour l'eau, lui au contraire sait naviguer aussi sur la terre ferme; ni les montagnes ni les écueils ne l'arrêtent; il traverse toutes les contrées du monde, passe rapidement à travers celles qui sont riches, et stationne volontiers dans celles qui sont appauvries, telles que le Palatinat et la Forêt-Noire. Quiconque y demande l'admission l'obtient sans cérémonie. Comme il ne porte pas de trésors, il ne craint ni les voleurs ni les pirates. Enfin, pour répondre à la question spéciale de Germanus, Gallus énumère ceux qui, après s'être ruinés pendant leur temps d'études, embrassent les carrières les plus diverses et souvent les moins honorables [5]. Cette harangue, remplie d'expressions allemandes et d'échantillons d'un latin barbare, *feder-latinum*, mais écrite dans un style facile et assez correct, montre que Gallus a eu de la verve satirique et que, de même que son maître Wimpheling, dont il reproduit les griefs habituels, il a eu le courage de signaler les abus du temps.

Quand Wimpheling fut parti pour Spire et qu'il eut composé son poème sur les louanges de la cathédrale et du chapitre de cette ville, Gallus, très-convaincu du mérite poétique de son ancien professeur,

[5] *Fiunt enim ex studentibus optimi balneatores, campanatores, coci, apostatantes monachi, præcones, husones, scabini tortores, fiscales, lictores dimicatores, saltatores, cursores, quæstores, stationarii, joculatores, histriones, mimi, lenones, cynedi, celimones, portitores, vigiles, custodes, impressores, correctores, librorum venditores, illigatores, illuminatores, pincernæ, divinatores, mathematici, heraldi, hoc est hyppenmenner, placzmeister, wirfelleger, zinckenzeler, kuppler, hurer, hurenwirtt, burenjeger, lantzknecht, würtzknecht, pfaffenknecht, henselin, winruffer, scharwechter, henckershund, schelmenschinder, koltreger, sacktreger, feumer, wiszner, farend schuler et quos videmus hodie errabundos in Heidelberga clamantes : schornsteinfeger schornstein! Elso elso sauber sauber sauber!* f° f, 4b.

le pria de lui permettre de publier cette pièce, qui ne pourrait que consolider sa réputation[6]. Quelques années plus tard, étant devenu bachelier en théologie, il fut appelé lui-même à Spire pour prêcher devant le synode diocésain. Son sermon, prononcé le 12 mai 1489, est singulier d'un bout à l'autre[7]. Dans l'exorde il demande qu'on lui pardonne d'avoir accepté cette mission difficile; il lui manque, dit-il, la perfection du débit oratoire; en humaniste un peu pédant, il cite les anciens qui ont insisté sur la nécessité d'une bonne déclamation, il affirme que les Allemands ne possèdent pas cet art, que les moines mendiants en ont quelque chose, mais qu'on n'apprend qu'en Italie la vraie manière de varier les intonations et d'approprier aux paroles l'expression du visage et le geste. Quant à lui, qui n'est ni moine, ni Italien, ni formé à la pratique de l'éloquence, il suivra la méthode accoutumée, en parlant sans gesticuler. Après ce préambule assez familier il aborde son sujet, qui est l'abus de donner des bénéfices à des prêtres qui ne les méritent point. Au lieu de choisir la forme de la démonstration rhétorique, il prend celle, plus libre, d'un dialogue; les interlocuteurs sont un *sacerdos* et un *presbyter*; le *sacerdos* est un personnage qui a reçu le caractère sacerdotal, mais dont les mœurs n'y répondent pas; le *presbyter* est celui qui par la pureté de sa vie fait respecter son caractère. Le dialogue roule sur les reproches que le second fait au premier: il a obtenu ses prébendes par simonie, il entretient une femme, il a de beaux revenus en blé, en vin, en deniers; mais, mécontent de sa cure de campagne, il cherche une place dans une ville où il aura de gais compagnons, il veut jouir de la vie sans avoir beaucoup de messes à dire. Ces reproches, qui ne s'adressent pas seulement au *sacerdos*, mais aux évêques et à la cour de Rome, sont exprimés avec plus de véhémence que d'ironie; dans la péroraison Gallus s'écrie que les prêtres qui ressemblent au portrait qu'il vient de tracer, seront livrés à la damnation éternelle. La forme et les idées de ce sermon trahissent encore le disciple de Wimpheling.

Quelques semaines avant de débiter ce discours, Gallus avait concouru à une publication d'un autre genre, plus conforme à son humeur

[6] Gallus à Wimpheling, 10 janv. 1486, en tête des *Laudes eccl. Spirensis*. Ind. bibl. 1.

[7] Dans le *Directorium statuum*, f° b, 6.

facétieuse qu'à sa vocation théologique. Pour l'imprimeur Jacques Köbel il avait revu, avec son ami Jean Vigilius, alors bachelier en droit canonique, la *Mensa philosophica*, ouvrage en quatre livres sur ce qu'il convient de manger et sur la manière de se tenir et de s'entretenir à table[8]. Dans une lettre à l'imprimeur, mise en tête, il déclarait que le volume n'était pas de ceux qui promettent beaucoup et qui ne donnent rien, qu'il suffit de tourner quelques feuillets pour se convaincre du profit moral et de l'agrément qu'il procure. Comme à la fin il restait deux feuillets vides, Gallus ajouta une anecdote; Köbel lui-même y en joignit deux autres, dont les acteurs sont des moines et qui sont d'un tel cynisme, qu'elles forment un étrange dessert de la *table philosophique*.

Le 6 juillet suivant Gallus publia, en l'accompagnant d'un distique et d'un court épilogue, un traité d'un chartreux italien sur la nécessité d'apprendre à se connaître soi-même[9]. En 1491 il fit venir à Heidelberg son neveu Conrad Pellican, pour le diriger dans ses études; mais dès le mois de septembre de l'année suivante il le renvoya à sa famille, soit qu'il eût à se plaindre de la négligence du jeune homme, soit qu'il trouvât la dépense trop forte[10]. Ayant obtenu un vicariat à l'église du Saint-Esprit, il eut à remplir des fonctions sacerdotales; en même temps il suppléait le professeur de théologie André Pfad et faisait des cours de littérature[11].

En août 1493 il vint à Rouffach, où il apprit avec le plus vif déplaisir que son neveu s'était fait novice chez les franciscains. Peu après on le trouve comme curé à Neckar-Steinach[12]. Quand l'université lui eut décerné le grade de docteur en théologie, il fut appelé à Spire comme successeur de Wimpheling dans la charge de prédicateur de la cathédrale; à cette occasion il fut élu chanoine de l'église de Saint-Germain et Saint-Maurice. Pénétré des principes de son ancien maître sur le cumul, il résigna, „parce qu'il craignait Dieu", une prébende à Sinsheim ainsi que le bénéfice de la cure de Sprend-

8 Ind. bibl. 204.

9 Ib. 205.

10 *Chronicon Pellicani*, p. 9.

11 O. c., p. 6. — Vigilius à Celtès, 6 mai 1495. *Codex epist. C. Celtis*. Ms. — Trithémius, *Catal. ill. vir.*, f° 72.

12 *Chronicon Pellicani*, p. 10.

lingen qu'il ne pouvait pas desservir. A Spire il corrigea le bréviaire du diocèse [13].

Vers cette époque il entra en relation avec Reuchlin, sur le conseil duquel il se mit encore à apprendre le grec; il se fit venir de Venise un *cursus græcus* et essaya de lire l'Évangile de saint Matthieu dans le texte original; quand il était embarrassé d'une question de grammaire, il demandait des explications à Reuchlin; un jour il le pria aussi de lui dire si c'était à Rome, à Pathmos ou ailleurs que saint Jean avait été plongé dans une cuve d'huile bouillante [14].

En 1508 il composa, sous la forme d'une lettre à Jean Kierher, de Schlestadt, qui se préparait à publier les *Convivia* de Philelphe, une *Epithoma epularis lætitiæ*, extraite d'un traité de Jean Pontanus, qui recommandait des repas simples, mais assaisonnés de propos instructifs et agréables [15]. On voit que les *facetiæ mensæ* étaient une des matières de prédilection de cet esprit plus jovial que grave.

En 1510 Gallus assista à un synode provincial tenu à Cologne [16]; l'année suivante, en juin, il fit avec Wimpheling un voyage dans la Haute-Alsace, revit sa ville natale et visita les couvents de Murbach et de Marbach [17]; au mois de novembre suivant l'évêque de Spire l'envoya à Pforzheim, où avait éclaté entre le curé et les moines mendiants une de ces querelles si fréquentes à cette époque; il réussit à rétablir la paix [18]. Après avoir souffert pendant seize ans de la goutte, il mourut le 21 mars 1517, léguant ses épargnes au chapitre de Spire et sa bibliothèque aux fils d'une de ses nièces, à condition que jusqu'à ce qu'ils pussent s'en servir, elle serait confiée aux frères mineurs de Rouffach [19].

Jusque vers l'âge de quarante ans il avait eu l'habitude d'inscrire

13 O. c., p. 69 et suiv.

14 Gallus à Reuchlin, 9 sept. 1499, 21 janv. 1500, 23 fév. 1501. *Epistolæ ill. vir. ad Reuchl.*, lib. 1, f° e, 2, 3.

15 Ind. bibl., 206. L'épître de Gallus est du 19 fév. 1508, Spire.

16 *Chronicon Pellicani*, p. 40.

17 Ib., p. 42.

18 Ib., p. 41.

19 Ib., p. 71, 57, 67, 68. La bibliothèque était destinée aux fils de la sœur de Conrad Pellican; ceux-ci étant morts, elle dut rester aux franciscains. En 1518 Pellican se rendit à Spire pour faire emballer les livres; comme le couvent de Rouffach possédait déjà les œuvres de S. Jérôme et celles de S. Augustin, l'exemplaire des premières provenant de Gallus fut cédé aux frères mineurs de Wissembourg, celui des autres à ceux de Saverne. Gallus laissa une fille, qu'il avait fait recevoir parmi les religieuses du tiers-ordre de S. François. O. c., p. 52, 70.

dans les livres, dont il se servait le plus fréquemment, des souvenirs de famille et d'autres; en 1500 il avait commencé un journal régulier[20]. Ces notes et ce journal, que Pellicanus a encore eus sous les yeux, sont malheureusement perdus. Quant aux productions poétiques de Gallus, une élégie sur la mort de Pierre Schott, quelques vers insérés dans diverses publications de Wimpheling, etc., sont les seules qui soient parvenues jusqu'à nous[21]; s'il en a fait d'autres, comme on peut le supposer d'après Trithémius, la perte en est peu regrettable; Gallus a versifié, comme plus d'un de ses contemporains, sans être poète. Trithémius cite encore de lui des discours prononcés à Heidelberg lors de la réception de bacheliers, deux dialogues pour la promotion de maîtres ès arts, un deuxième sermon synodal fait à Spire, un sermon adressé au clergé de Worms et un autre à un clergé rural, ces deux derniers rédigés par Gallus, mais débités par un de ses amis[22]. Il passait pour être un bon théologien et un ami éclairé des lettres. Le dominicain Jean Cun, *Conon*, de Nuremberg, savant helléniste, qu'il avait recommandé à l'imprimeur Amerbach, lui dédia un traité de Basile le Grand[23], Jean Adelphus son recueil de bons mots de Geiler, Jacques Other son édition des sermons du même sur l'oraison dominicale, Béatus Rhénanus sa notice biographique sur le prédicateur. Wimpheling, qui le comptait parmi les théologiens les plus remarquables du temps, fit sur sa mort un *carmen* que je n'ai pas retrouvé[24]. Béatus Rhénanus le rangea, en y mettant toute la complaisance du patriotisme provincial, au nombre des illustrations littéraires de l'Alsace[25]; son neveu Conrad Pellican, tout en s'étant déclaré pour la Réformation, fit longuement l'éloge de ses vertus[26].

20 *Chronicon Pellicani*, p. 23, 42.

21 Schott, *Lucubrat.*, f° 180. — Wimpheling, *Adolescentia*, éd. de 1505, f° 67; *De triplici candore b. Virg.*, éd. de 1493, f° e, 2. — *Rabanus Maurus, de laudibus crucis*, ind. bibl. 62. — *Rationarium evangelistarum*. Thomas Anshelmus, Pforzheim, 1505, in-4°. C'est le même traité que celui dont nous mentionnons dans l'ind. bibl. 159 une édit. de 1502, laquelle ne contient pas encore les vers de Gallus.

22 *Catal. ill. vir.*, f° 72.

23 Dans *Gregorii Nysseni libri octo. Argent., Schürer*, 1512, in-f°.

24 *Diatriba*, cap. 7. — Par lettre du 15 févr. 1518 les neveux de Wimpheling envoyèrent ces vers à un personnage non nommé. Autogr. Arch. de S. Thomas.

25 A Lefèvre d'Etaples, dans l'édit. de Grégoire de Nysse, f° 45.

26 *Chronicon*, p. 68 et suiv.

§ 3. JACQUES HAN.

Mort 1510.

De Jacques Han, fils légitimé de maître Henri Han, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg[1], nous avons encore moins de monuments littéraires que de Jodocus Gallus, dont il fut l'ami et le condisciple, mais le peu qui reste de lui n'est pas sans intérêt historique. Lui aussi se rattache à l'école de Wimpheling; à Heidelberg il étudia la théologie et le droit, et obtint le grade de docteur *utriusque juris*. En 1492 il était de retour à Strasbourg; c'est là dans la maison du chanoine son père que le rencontra le jeune Conrad Pellican, quand Gallus l'eut renvoyé de l'université. Lorsqu'en 1493 Wimpheling publia son poème sur la triple pureté de la Vierge, Han y ajouta quelques vers sur le changement moral qui s'était opéré chez son maître; ils m'ont paru assez caractéristiques pour être rappelés dans la biographie du savant de Schlestadt[2].

Au mois d'avril de la même année 1493 fut tenu à Spire un synode diocésain; Han, quoique jeune encore, fut choisi pour être un des orateurs chargés de haranguer l'assemblée; il affirme qu'il dut cet honneur à un ami; cet ami ne peut avoir été que Wimpheling. Le sermon que le 30 avril il prononça dans la cathédrale, est un témoignage de plus ajouté à tant d'autres, de la dépravation de la hiérarchie, et de la franchise avec laquelle les élèves de Wimpheling avaient appris à censurer les mœurs cléricales[3]. Han s'excuse de ce que, malgré sa jeunesse, il ose traiter un sujet aussi grave devant une réunion d'hommes aussi vénérables; cependant, tout jeune qu'il est, il a le courage de dire qu'il n'imitera pas ces prédicateurs qui „par un vol réputé honnête", empruntent leur matière à quelque docteur, au lieu de recourir à la seule Écriture; il est plus sûr, dit-il, d'enseigner ce qu'a enseigné Jésus-Christ, qui est la vérité et la vie; on ne risque pas alors de débiter des fables apocryphes ou des inventions humaines. Il rappelle alors la peinture que Jésus a faite des scribes et des pharisiens (saint Matthieu XXIII, 13 et suiv.), et dans cette pein-

[1] *Chronicon Pellicani*, p. 9. — Le chanoine maître Henri Han est mentionné en 1466.

[2] V. T. 1, p. 7.

[3] Ind. bibl. 207.

ture il reconnaît les prélats, les chanoines, les prêtres, les religieux de son propre temps. Son discours, simple paraphrase du texte appliqué aux circonstances modernes, est étranger au formalisme de la rhétorique scolastique; il est une homélie dans le genre de celles des Pères, et présente ainsi l'exemple d'une innovation plus heureuse que la forme du dialogue essayée quatre ans auparavant par Jodocus Gallus. Les vices que Han reproche au clergé sont ceux dont bien souvent il avait entendu parler son maître Wimpheling; celui sur lequel il insiste le plus est l'hypocrisie, qui sert de manteau à tous les autres. On ne pouvait pas s'attendre à ce qu'un jeune homme, sans beaucoup d'expérience, illustrât son discours de faits et d'exemples empruntés à la vie réelle; il reste dans ces généralités qui à tout le monde paraissent vraies et qui ne touchent personne; mais tout en évitant les anecdotes, aussi bien que les fleurs et les citations, son discours, ferme et sobre, devient par moments singulièrement énergique; „nos prêtres, dit-il par exemple, ferment aux hommes le royaume des cieux en ne leur expliquant pas l'Écriture; mais comment l'expliqueraient-ils puisqu'ils ne la connaissent pas? et comment la connaîtraient-ils, eux qui ne l'ont jamais étudiée? Que font-ils? Ils suivent les opinions variables des hommes, ils ne songent qu'à se procurer de l'honneur ou du gain, ils excitent des disputes interminables où ils luttent pour se surpasser les uns les autres en sagacité". Citons encore ce passage : „Que pensent nos pharisiens hypocrites, quand ils bâtissent ou restaurent des églises, quand ils y suspendent des tapisseries, quand ils les font décorer de vitraux, quand ils donnent des chasubles ou d'autres ornements pour le culte, quand ils commandent des tableaux pour les autels, quand ils font copier ou imprimer des livres liturgiques? N'ont-ils pas soin d'y faire inscrire ou graver leurs noms, leurs titres, leurs armoiries, en fournissant ainsi un témoignage public de leur vanité? On se trompe en croyant honorer Dieu par ces folles dépenses pendant que les pauvres pleurent. Et que pensent-ils ceux qui, soit de leur vivant soit par leurs exécuteurs testamentaires, font ériger des sépulcres splendides, non pour des prophètes ou des justes, mais pour eux-mêmes qui ne sont que des pécheurs maudits? Ils y font mettre des épitaphes mensongères; on les voit sculptés, à genoux, élevant les mains vers quelque saint pour lui demander on ne sait quoi et pour le lui demander

en vain. Insensés ! à quoi vous sert ce monument après la mort, quand là où vous n'êtes plus on fait votre éloge, tandis que là où vous êtes, vous souffrez les peines éternelles?"

Quand on lit des discours comme celui que je viens d'analyser et comme celui que Jodocus Gallus avait prononcé dans la même ville de Spire, on est tellement étonné de la hardiesse des jeunes orateurs, qu'on se demande si cette hardiesse était spontanée, ou si après tout ces mercuriales n'ont pas de l'analogie avec celles qu'on adressait aux licenciés la veille du jour où ils recevaient le chapeau de docteur, en d'autres termes, si ce n'étaient pas des formalités commandées par la coutume. Les prélats jugeaient à propos de faire, une fois par an, censurer d'office et en bloc les prêtres de leurs diocèses ; celui de Spire en chargeait quelque bachelier de Heidelberg, qu'on lui recommandait à cause de son talent, mais dont la parole n'avait pas encore d'autorité ; pour les auditeurs les invectives du jeune homme n'étaient qu'un exercice de rhétorique qui ne tirait pas à conséquence, et les choses continuaient d'aller du même train qu'auparavant. Mais s'il n'y avait pas eu des abus réels, si tout avait été parfait et correct, les prédicateurs n'auraient pas trouvé de matière pour leurs harangues ; tonner contre des vices qui n'existent pas, c'est perdre gratuitement son temps. Les peintures de mœurs qu'on trouve dans ces sermons ne sont donc pas de simples tableaux de fantaisie, et à moins d'en considérer les auteurs comme des hypocrites plus grands encore que ceux qu'ils blâment, on doit leur supposer de la sincérité et par suite un certain degré de courage ; ce n'était pas leur faute si leurs auditeurs les jugeaient autrement.

En août 1497 Han est de nouveau à Strasbourg, où il écrit pour l'*Isidoneus* de Wimpheling une dédicace à l'écolâtre Henri de Henneberg, qui lui avait témoigné de la bienveillance ; il lui recommande l'œuvre et la personne de son ancien maître, et le prie de l'admettre lui-même au nombre de ses clients[1].

Le chapitre de Saint-Étienne lui conféra un canonicat ; l'évêque le désigna pour être son vicaire *in spiritualibus*. Guillaume de Honstein,

[1] Cette dédicace est datée *ex Argentuaria*. Par ce nom nos premiers humanistes désignaient quelquefois Colmar. Han aurait-il été en cette ville en 1497 ? Je crois plutôt qu'il a voulu parler de Strasbourg, et que *Argentuaria* est une affectation d'archaïsme, de même que Wimpheling aimait à dire *Argentoracum*.

souvent sollicité par Geiler et Wimpheling de faire corriger les livres liturgiques, chargea Han de la révision du bréviaire usité dans le diocèse. Pendant qu'il était occupé de ce travail, il fut atteint de la lèpre[5], ce qui l'obligea à se démettre de son vicariat. La commission chargée d'éloigner les lépreux de la ville lui signifia qu'il eût à quitter son domicile et à se retirer à la campagne. Le 30 janvier 1510 il adressa une supplique au sénat, lui représentant combien cette mesure lui serait onéreuse, qu'il ne saurait où aller avec ses livres et ses meubles, qu'il perdrait une partie de son revenu après avoir eu déjà de grosses dépenses pour le médecin et le pharmacien, que d'ailleurs son habitation, près de Saint-Étienne, était éloignée des quartiers plus populeux, qu'il s'engagerait à ne pas sortir et à ne voir personne, qu'enfin si, en considération des services que dans l'exercice de ses fonctions il avait rendus aux habitants, on lui accordait de pouvoir rester chez lui, il ferait un legs en faveur d'un hospice[6]. Le sénat crut devoir passer à l'ordre du jour. L'évêque Guillaume, s'intéressant à son ancien vicaire, supplia l'empereur d'intervenir en sa faveur; le 5 mars Maximilien écrivit au magistrat pour prier qu'on laissât Han sa vie durant avec trois ou quatre personnes dans son domicile, qu'il ne quitterait plus, et où il se bornerait à donner des consultations d'avocat à ceux qui pourraient lui en demander[7]. C'est alors qu'on lui permit de s'enfermer dans sa maison; peu après il y mourut[8]. Wimpheling lui a rendu le témoignage d'être un de ceux qui avaient montré qu'on pouvait acquérir des connaissances et du style sans fréquenter des universités étrangères[9].

5 Dans sa supplique au magistrat, citée plus bas, Han appelle la maladie *die bösen blatern;* d'ordinaire on entendait par là la syphilis; l'empereur, dans sa lettre, le dit *mit der kranckheit der maletzey beladen; maletzey* était la lèpre; comme Han ajoute que ce sont les *Pfleger der guten lute*, des lépreux, qui lui ont donné l'ordre de quitter la ville, et que pour les syphilitiques il y avait un hospice spécial, *das Blatterhaus*, administré par une commission différente de celle de la léproserie, il faut admettre qu'en disant *die bösen blatern*, Han a voulu parler de la lèpre.

6 Autogr. Arch. de S. Thomas.

7 Original. Arch. de la ville.

8 *Tandem lepra affectus, domi clausus usque ad mortem. Chron. Pellicani*, p. 9. — Le *Breviarium argentinense* parut le 1er mars 1511 chez les héritiers de Jean Prüss, avec cette note à la fin : *Ex commissione reverendissimi in Christo patris ac domini domini Guilhelmi argentinensis episcopi breviarium hoc imprimis ab egregio doctore Jacobo Han in spiritualibus* (*dum vixit*) *vicario pro maiori parte castigatum*... C'est un volume in-8°, imprimé en noir et en rouge, avec deux gravures à la fin.

9 *Diatriba*, cap. 7.

§ 4. JEAN HUGONIS.

Jean Hugonis, fils d'un certain Hugues de Schlestadt, suivit dans l'école de cette ville les leçons de Dringenberg [1]. Il fit des études de théologie et de droit, en se consacrant surtout à ces dernières. A Strasbourg il devint curé de la paroisse de Saint-Étienne; il se qualifiait de notaire apostolique et impérial. Lors d'un de ses séjours dans notre ville, le légat Raymond, cardinal de Gurck, le choisit pour être un de ses chapelains, titre honorifique, que Jean dut à son zèle pour les intérêts du saint-siége. Il se signala par un ouvrage de politique ecclésiastique, auquel il donna un titre qui ne témoigne pas en faveur de ses connaissances philologiques : *Quadruvium ecclesiæ;* il voulait dire *quadriga*, car il s'agit du char de l'Église et de l'attelage qui le fait marcher [2]. Il assure que le spectacle des dangers auxquels l'Église était exposée alors lui inspira la pensée de composer ce livre : les princes ne s'appuient que sur la force, ils méprisent les immunités du clergé, ils l'attaquent dans ses priviléges et dans ses possessions, les peuples commencent à refuser l'obéissance, les prêtres eux-mêmes se livrent à la corruption. C'étaient là, on se le rappelle, les préoccupations constantes de Wimpheling. Le traité sur les quatre *prælati* qui traînent le char de l'Église et que tous les chrétiens sont tenus de suivre, est adressé à l'empereur Maximilien; l'auteur le fit approuver par l'archevêque Berthold de Mayence, et le 13 mars 1498 il lut devant un notaire et des témoins une déclaration, par laquelle il protestait de l'innocence de ses intentions : il n'a voulu donner des leçons ni aux princes ni aux évêques, son seul but est de leur rappeler des exhortations salutaires; si on peut lui citer des passages contraires aux lois ou aux canons, il est prêt à les rétracter. Il eût été difficile, en effet, de trouver de ces passages, car tout l'ouvrage n'est qu'une compilation de textes du droit impérial et surtout du droit canonique. Le fond est la doctrine ultramontaine de la suprématie universelle du pape et de l'autorité absolue de la hiérarchie. Les quatre coursiers attelés au char sont le pape, l'évêque, le curé, l'em-

[1] Wimpheling, *Isidoneus germ.*, f° 7.

[2] Ind. bibl. 211. *Quadruvium*, proprement *quadrivium*, carrefour.

pereur; Jésus-Christ, en fondant l'Église, l'a soumise aux trois premiers quant aux choses spirituelles, au quatrième il a confié les choses temporelles. Ils sont représentés par les quatre fleuves du paradis, par les quatre animaux de l'Apocalypse IV, 6 et suiv., par les quatre anneaux de l'arche du tabernacle. Le sacerdoce et l'empire tirent leur origine de Noë et de ses fils; quand après le déluge le patriarche se fut réveillé de son ivresse (Gen. IX, 21 et suiv.), il bénit Sem et le constitua ainsi prêtre et roi; il voulut que Japhet logeât dans les tentes de Sem, et que Cham et ses descendants fussent leurs serviteurs. A Sem se rattachent les ecclésiastiques, à Japhet les princes et les hommes libres, à Cham les serfs. A la tête du clergé est le pape; comme vicaire de Jésus-Christ il a le pouvoir suprême, *principatus*, aussi bien dans le temporel que dans le spirituel; il est armé des deux glaives, „tout droit est caché en son sein", le soin de toutes les âmes lui est confié et chacun lui doit obéissance; il a droit au dixième de toutes les dîmes. Après lui viennent les évêques, qui sont les successeurs des apôtres; le pape leur délègue „une partie de sa tâche", ne pouvant être partout pour la remplir en personne. A cet endroit Jean Hugonis rappelle, outre les droits des évêques, les canons qui leur défendent d'abuser de leur pouvoir; il demande notamment qu'ils ne se considèrent que comme les administrateurs des biens de l'Église et non comme en étant les maîtres. Les curés enfin, qui représentent les soixante-douze disciples, sont chargés, sous la direction des évêques, de la mission que ceux-ci ne peuvent pas remplir eux-mêmes; en vertu de leur qualité de prêtres, ils ont le droit d'exiger la soumission de tout laïque, quelle que soit sa condition sociale. C'est ainsi que le clergé exerce la domination spirituelle du monde. A l'empereur ne revient que la domination temporelle sous l'autorité du pape, mais elle est encore assez vaste, il est le maître et seigneur du monde entier, tous les rois dans les diverses parties de la terre lui sont subordonnés, et depuis que l'Empire romain a passé à la nation germanique, „les Germains teutons possèdent le règne du monde"; à une certaine époque ils ont même eu le gouvernement de l'Église romaine; quelques-uns de leurs princes avaient obtenu des papes le privilége de pourvoir aux vacances du siége apostolique, mais par respect pour ce siége, leurs successeurs ont renoncé à ce droit. Constantin a soumis l'Empire au pape Sylvestre; il est des auteurs qui

pensent que cette concession est contestable à cause de son exagération, et que par conséquent on pourrait la révoquer; mais d'autres, se fondant sur la Clémentine qui en a inséré le texte dans le serment à prêter par les empereurs lors de leur sacre, ont suffisamment prouvé qu'elle a force de loi et qu'elle est irrévocable. Par suite de cette donation l'empereur est devenu le vassal du pape, ses domaines sont des fiefs de l'Église, il est donc obligé de défendre les biens et les priviléges de son suzerain, mais il ne peut rien dans l'ordre spirituel. Il est inutile d'analyser ce que l'auteur ajoute sur les devoirs de la noblesse et des officiers impériaux, sur les tributs, sur les droits régaliens, la paix publique, les bourgeois, les serfs; en tout cela il n'y a rien de neuf, rien qui soit dû à la réflexion personnelle de Jean Hugonis; il est inutile aussi de relever les erreurs historiques sur lesquelles est basée cette démonstration de l'omnipotence pontificale et de la monarchie universelle des empereurs; elles se retrouvent les unes chez les canonistes ultramontains du moyen âge, les autres chez les légistes allemands qui avaient construit un droit historique pour y appuyer les prétentions impériales. Jean n'est remarquable que pour l'assurance avec laquelle il reproduit, à une époque où l'on commençait à penser plus librement sur ces matières, des théories qui ne pouvaient plus se soutenir. Maximilien, auquel l'ouvrage est dédié, et qui dans la préface et dans l'épilogue est supplié de prendre en main la défense de l'Église et de s'entourer à cet effet de conseillers sages et mûris par l'expérience au lieu de se livrer à des jeunes gens frivoles et incapables, a dû être peu flatté en apprenant que tout en étant le *dominus mundi*, il n'était que le vassal du pape.

Comme c'est des laïques surtout que Jean Hugonis attendait les dangers dont l'Église lui semblait menacée, il publia, pour leur rappeler leurs devoirs, une traduction allemande de son livre. Ses principes étaient aussi ceux de Brant et de Wimpheling; ce dernier, en le citant parmi les savants qui étaient devenus l'illustration de l'école de Schlestadt, a voulu rendre hommage au système dont il s'était fait le défenseur [3].

[3] Selon Strobel, *Gesch. des Els.*, T. 3, p. 551, Jean Hugonis aurait publié en 1496 les comédies de Térence, sans séparer les vers les uns des autres. Je n'ai pas trouvé de trace de cette édition. Le Térence de Grüninger, 1496, in-f°, n'a pas, il est vrai, la distinction des vers, mais on n'y voit pas le nom de Jean Hugonis.

§ 5. ULRIC SURGANT.

Mort 1503.

Ulric Surgant, ami de Brant, estimé de Wimpheling, se rattache à ces deux hommes par les mêmes tendances pédagogiques, par les mêmes efforts de ramener les prêtres à un exercice plus efficace de leur ministère.

Il naquit à Altkirch, d'une famille du Sundgau qui, dans la première moitié du quinzième siècle, avait fourni un commandeur à la maison de l'ordre Teutonique à Rouffach [1]. A Bâle, où il fit ses premières études, il devint en 1466 bachelier ès arts. En 1472 il se rendit à Paris, s'occupa de philosophie et de théologie, apprit le français, visita les églises, observa la manière de célébrer le culte, tout en prenant part aux divertissements des étudiants [2]. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts, il revint dans sa patrie, où il fut consacré prêtre. Lors des obsèques de Jean de Morimont, le 28 août 1475, au village de Heidwiller près d'Altkirch, le doyen du Sundgau le chargea de chanter la messe et de prononcer une allocution [3]. Studieux et ne manquant pas de talent, il retourna à l'université de Bâle et s'y voua désormais à l'étude du droit canonique et à la prédication. Reçu docteur en droit en 1479, il fut appelé à une chaire de professeur, en même temps qu'il devint chanoine de Saint-Pierre et curé de Saint-Théodore dans le Petit-Bâle. Il fut quatre fois recteur de l'université et trois fois doyen de la faculté de droit. Il mourut en 1503 [4], après avoir eu parmi ses élèves Sébastien Brant et s'être occupé avec sollicitude de son fils Onuphrius.

On ne connaît de lui aucun ouvrage sur le droit. Sa première

[1] Bernard Surgant, 1437.—Dans la matricule de l'université de Bâle le nom d'Ulric est écrit une fois Suriant, preuve que c'est ainsi qu'on le prononçait.

[2] *Aliquando in campum Parrhisius scholares exeunt de consensu magistrorum, et alii ad pilam, alii ad motum corporis currendo, alii cantu figurativo aut instrumentis musicalibus, puta cithara vel clavicordio etc., aut spatiamentis locorum amœnorum, aut balneo in Secana tempore æstivo... Regimen stud.*, consid. 10.

[3] *Manuale curatorum*, f° 91, où il intercale son allocution. Elle est reproduite dans l'*Alsatia* de 1858, p. 275, sous le titre de *Leichenrede des Edeln Joh. von Mörsberg.*

[4] *Athenæ rauricæ*, p. 102.

publication fut un recueil d'homélies, dont il avait trouvé le manuscrit dans la bibliothèque de la cathédrale de Bâle. Comme on avait déjà fait paraître plusieurs fois la collection qu'on attribuait alors à Alcuin ou à Paul Diacre [5], Surgant, qui s'était aperçu que la copie bâloise contenait un plus grand nombre de pièces, engagea l'imprimeur Nicolas Kessler à la publier pour fournir des modèles aux prédicateurs [6]. En 1502 il fit pour ces derniers un manuel, qui est son ouvrage principal [7]. Il est divisé en deux livres, dont le premier donne des règles sur le but et l'objet de la prédication, sur les diverses manières d'interpréter l'Écriture, sur le choix du thème, sur la division, les moyens d'expliquer et de développer le sujet, la composition du sermon et le débit. Les règles sont généralement accompagnées d'exemples. Cette partie est le premier traité régulier sur ce qu'on appelle l'art homilétique; tout en suivant encore quelques vieilles routines, Surgant fait preuve parfois de beaucoup de sagesse et de tact; il veut que le prédicateur, dont la mission est d'expliquer la Bible pour fortifier la foi et pour corriger la vie des fidèles, évite les pompes du style et les sujets trop hauts que le peuple ne comprend pas; la simplicité doit être sa qualité la plus essentielle, mais elle ne doit pas exclure la dignité; qu'on s'abstienne de proverbes ridicules et de facéties inconvenantes [8]; qu'on ne croie pas qu'en signalant en termes trop acerbes les travers de telle ou telle classe de la société, le luxe des femmes par exemple, on produise un changement dans les mœurs; les uns en riront, d'autres s'en irriteront, aucun ne se convertira [9]; qu'enfin on ne se permette pas ces gesticulations bizarres, ces clameurs, ces contorsions du visage par lesquelles certains prédicateurs prétendaient fixer l'attention de leurs auditeurs [10]. L'influence de notre

5 *Homiliæ doctorum*. Col., s. a., in-f°; Spire 1482, in-f°.

6 *Homiliarius doctorum*. Ind. bibl. 208.

7 *Manuale curatorum*. Ind. bibl. 209. Dédié, 5 nov. 1502, aux *adjutores* de Surgant, Pierre Kessler, de Würzbourg, et Jean Bruwiler, de S. Gall.

8 *Reprehensibiles sunt illi prædicatores qui ridiculosis proverbiis aut aliis truffaticis iocosis aut ridiculosis utuntur verbis et sermonibus*, f° 62.

9 F° 8. Surgant trouve que des lois somptuaires, comme celles de Nuremberg, sont plus efficaces que des prédications.

10 Voici les défauts que, f° 61, il reproche aux prédicateurs de son temps: *Voluntaria dentium denudatio, immoderatus vultus, gestus indecentes, nimia clamorositas, somnolenta locutio, oculorum clausura, digitorum nimia demonstratio, nimia velocitas.*

Geiler eût été peut-être plus profonde s'il avait suivi quelques-uns de ces conseils de son collègue de Bâle.

La deuxième partie du manuel des curés est plus importante encore que la première [11]. Elle est une véritable liturgie allemande, et c'est par là qu'elle marque un progrès réel. Personne encore n'avait enseigné aux prêtres la manière de dire convenablement les formules qui devaient être prononcées en langue vulgaire. Dans les universités, où tout se faisait en latin, on dédaignait ce qui se rapportait à la pratique du ministère, on supposait que ces choses-là s'apprenaient assez vite par l'expérience. Par son travail liturgique Surgant rendit au clergé autant de services que par son traité sur la prédication. Il donne dans un allemand très-correct les prières qui ne font pas partie du rituel de la messe, les annonces des fêtes et des processions, les dix commandements, l'oraison dominicale, la confession des péchés, les formulaires du baptême, du mariage, de l'extrême onction, etc. Il ajoute même quelques textes français, qu'il avait recueillis sans doute à Paris [12]. Çà et là il rappelle des coutumes observées à Bâle, ainsi qu'un usage qu'on suivait dans l'église de Thann [13].

Les allures un peu trop scolastiques de la première partie de ce manuel remarquable, les distinctions trop subtiles qu'on y rencontre ne sont visibles que pour le lecteur d'aujourd'hui. A l'époque où l'ouvrage parut elles semblaient trop nécessaires pour que Surgant eût pu s'en dispenser. Le manuel méritait en tout point l'éloge qu'en a fait Wimpheling [14]. Aussi eut-il dans l'espace de vingt ans dix éditions à Bâle, à Strasbourg, à Augsbourg, à Mayence.

On ne peut pas dire le même bien de la troisième des publications de Surgant, son *Regimen studiosorum*, écrit en 1502 et spécialement destiné à Brunon Amerbach [15]. Comme Brunon était à l'université

11 *De practica artis prædicatoriæ iuxta vulgare theutonicum.*

12 Le décalogue, l'oraison dominicale, la formule de mariage. f° 81, 98.

13 Cette église possédait les reliques de S. Thiébault; il venait des pèlerins demandant qu'elles leur fussent posées sur la tête. Surgant décrit la cérémonie et donne la formule allemande dont devait se servir le prêtre. f° 121.

14 *Qui vero animarum curæ præsunt, non aspernentur Manuale curatorum dulcissimi fautoris mei Joannis Ulrici Surgandi. Diatriba*, cap. 21.

15 Ind. bibl. 210. Dans la dédicace, 22 nov. 1502, Surgant prie Brunon de communiquer le traité à ses amis, entre autres à Onuphrius Brant, et à Gabriel, Diebolt et Matthias Surgant, parents de l'auteur. Gabriel devint *schaffner*, receveur, à Thann;

de Paris, Surgant, ami de son père, voulut lui donner quelques règles sur les meilleurs moyens d'étudier avec fruit. On a fait, dit-il, des traités sur la conduite des princes, des paysans, des hommes bien portants, des malades, mais pas encore sur la conduite des étudiants; c'est pourquoi il a recueilli dans les ouvrages des théologiens, des médecins et des classiques ce qui lui a sembié utile aux jeunes gens. En trente-trois chapitres, qui tous ne se composent pour ainsi dire que de citations, il expose sans suite des maximes sur l'étude, sur la santé, sur les convenances, sur les bonnes mœurs. C'est de la pédagogie élémentaire dans le genre de celle de Brant, un mélange de préceptes fort sages et de puérilités ridicules; le matin par exemple quand on sort du lit, il ne faut pas aussitôt se mettre au travail, mais d'abord se gratter un peu la tête, puis se laver, se moucher, se peigner, etc. [16] Surgant recommande aussi de suivre l'avis de quelques empiriques sur les moyens de fortifier la mémoire, en empêchant le cerveau de devenir trop sec ou trop humide : tous les quinze jours au moins se frotter la tête avec une infusion de camomille, de mélisse, de sauge et de feuilles de laurier; deux ou trois fois par semaine prendre le matin à jeûn, gros comme une châtaigne, du gingembre confit, etc.; il y a dix prescriptions de cette espèce [17]. La conclusion du traité, que toutes les études doivent tendre vers la théologie, qui en est le couronnement, rachète à peine ce pédantisme.

son nom se trouve sur une inscription de 1516 à la tour de l'église de cette ville. *Revue d'Alsace*, 1873, p. 323.

[16] *Consid.* 2.

[17] *Consid.* 17.

CHAPITRE III.

THOMAS WOLF.

1475 à 1509.

Un des collaborateurs les plus dévoués de Wimpheling, sans avoir été directement son élève, fut Thomas Wolf[1]. Peu productif lui-même comme littérateur, il a laissé un nom comme patron de la Renaissance dans notre province. Sa position, sa fortune, ses relations lui permirent de seconder les gens de lettres; il usa de ces moyens de manière à s'attirer leur reconnaissance et l'estime de la postérité. Dans les rares écrits qu'il a laissés, il révèle une intelligence cultivée, des connaissances diverses, un esprit vif, parfois malicieux, un caractère honnête que choquaient les mêmes abus dont s'indignait Wimpheling; mais les mêmes scrupules qui retenaient celui-ci, empêchèrent aussi Wolf de donner à ses études un cours plus libre. Il n'est ni poète, ni grammairien, ni pédagogue; il est moraliste, un peu théologien, et s'il lui avait été donné de pouvoir suivre ses penchants, il serait devenu historien et archéologue, autant qu'on pouvait le devenir alors.

Sa famille, qui possédait des propriétés considérables, était originaire du village d'Eckbolsheim[2]. Son père, André, avait deux frères, dont l'un, Gaspard, commanda le contingent strasbourgeois dans plusieurs guerres de Maximilien et fut créé chevalier en 1504[3], et

[1] Riegger, *Amœnit. friburg.*, p. 392, note *a*, dit qu'il avait l'intention de publier un travail sur Wolf; il est à regretter qu'il n'y ait pas donné suite.

[2] Les Wolf d'Eckbolsheim, qui avant 1504 n'ont pas eu de titres de noblesse, ne sont pas à confondre avec les Wolf d'Ergersheim, qui ont été chevaliers. André Wolf d'Eckbolsheim, mari d'Anne Hell, sœur de Jean Hell, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune et doyen de S. Thomas, eut plusieurs fils: André, Thomas et Gaspard, nommés ci-dessus dans le texte. André, le père de l'humaniste, a eu pour femme Catherine Meier et, outre Thomas, trois autres fils, Cosmas, Amand et Jean-André. Un Jean Wolf est cité en 1497 comme *scultetus* d'Eckbolsheim.

[3] L'empereur lui accorda des *insignia gentilitia* pour lui, ses enfants et ceux de son frère André et leurs descendants. Wimpheling, *Epitome rerum german.*, cap. 59.

dont l'autre, Thomas, désigné dans les documents du temps comme Thomas Wolf l'aîné, pour le distinguer de son neveu Thomas Wolf le jeune, notre humaniste, avait fait ses études en Italie, était devenu docteur en droit, et cumulait les bénéfices de prévôt de Saint-Pierre-le-Vieux, de chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune et de Saint-Thomas, des églises de Bâle et de Worms, et de recteur de la cure de Rheinbischoffsheim dans le pays de Bade[4]. Au milieu de cette opulence, il aimait les lettres et les arts; il était ami intime de Pierre Schott, il applaudissait au rôle que déployait Rodolphe Agricola, „pour polir la langue de la jeunesse et pour former son oreille“ [5]; il fit reconstruire et orner de peintures le cloître de Saint-Pierre-le-Jeune, et poser dans sa maison canoniale des inscriptions morales et des sentences classiques[6]; pour le chœur de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux il fit peindre une suite de tableaux représentant la légende de l'évêque saint Amand[7]. Dans la querelle au sujet de l'immaculée conception entre le dominicain Wigant Wirt et le franciscain Jean Sprenger, ce fut Thomas Wolf qu'on chargea du premier examen de l'affaire; il se prononça contre les thomistes et s'attira par là leur haine. Il partageait ainsi les goûts et les tendances de tous nos savants de l'époque.

Son neveu, Thomas Wolf le jeune, était né en 1475. En 1481 mourut le doyen de Saint-Thomas Jean Hell, allié à la famille Wolf; le bénéfice devenu vacant fut conféré à Jacques Hagen, déjà chantre et bientôt doyen de Saint-Pierre-le-Jeune. Dès l'année suivante Hagen le résigna en faveur du jeune Wolf, qui n'avait que sept ans et qui était orphelin. Son oncle se mit en campagne pour obtenir la confirmation de la prébende; mais ce ne fut pas chose facile. Engelhard Funck, de Schwabach en Franconie, avocat à Rome[8], qui venait

Les armoiries sont un loup (*Wolf*) saillant dans un écu d'argent, couronné d'un cimier surmonté d'un loup, avec la devise : *spreta invidia.*

[4] En 1489 il eut un procès avec les seigneurs de ce village au sujet de la dîme du bois. — En 1493 il paraît comme conservateur des privilèges du grand-chapitre. — En 1506 il fut un des scrutateurs lors de l'élection de l'évêque Guillaume de Honstein.

[5] Pierre Schott à Agricola, 18 févr. 1485. *Lucubrat.*, f° 37.

[6] Ces inscriptions étaient conservées dans le recueil de Séb. Mieg : *Collectanea de ecclesiis et monasteriis Argent.*

[7] Une description de ces peintures est donnée par Schilter dans ses additions à la Chronique de Königshofen, p. 1160 et suiv.

[8] Engelhard Funk, latinisé Scintilla, était un humaniste; Trithémius le mentionne

d'être substitué, par grâce apostolique, à maître Henri Schönleben pour l'expectative d'une prébende à Saint-Thomas, éleva des prétentions au canonicat résigné par Hagen. Wolf l'aîné confia les intérêts de son neveu au chanoine Jean Burkart, qui était alors protonotaire à la cour pontificale. Pierre Schott, parrain du petit Wolf, le recommanda par plusieurs lettres à son ami Vitus Mäler; Funck, qui prenait Schott pour le tuteur de l'enfant, le fit sommer de comparaître à Rome; il ne se rendit pas à cette citation. L'affaire fut traînée en longueur; les procès de ce genre étaient trop lucratifs, pour qu'on se pressât de les terminer. Ce ne fut qu'en 1487 que Wolf put entrer en possession de son canonicat [9]. Il était maladif; pendant toute l'année 1482 il avait souffert d'une toux opiniâtre. Son oncle, obligé de passer quelque temps à Worms, le mit chez un de ses parents, Jean Hell, dit Onheim, vicaire à la fois de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Jeune. Pierre Schott et l'écolâtre Diebolt Fuchs s'occupèrent de sa santé et de son instruction [10]. Comme à Strasbourg il n'y avait pas encore de bonne école, on l'envoya à Erfurt [11], qui passait alors pour être une des meilleures universités de l'Allemagne. Quand Wolf y vint, il assista au premier commencement de la période pendant laquelle Erfurt fut un foyer de la Renaissance et le rendez-vous de plusieurs jeunes gens, célèbres bientôt parmi les humanistes. D'Erfurt il se rendit à Bologne, où avait aussi étudié son parrain Schott. A Bologne Barthélemy Socin et Vincent Paléota professaient le droit; les littératures grecque et latine continuaient d'être représentées par Antoine Urcéus et par Philippe Béroalde [12]. Un des juristes, Thomas Gammarus, était en même temps grand amateur d'antiquités; il travaillait à un recueil d'inscriptions, qu'il acheva en 1507; ce fut lui sans doute qui inspira à Wolf le goût des études archéologiques.

comme auteur de diverses poésies, et encore en 1512 Béatus Rhénanus le compte parmi les savants qui font honneur à l'Allemagne. (A Lefèvre d'Etaples. *Gregorii Nysseni libri octo. Argent.*, Schürer, 1512, f°, f° 45.)

[9] Pierre Schott à Vitus Mäler, 19 mars 1481. 6 et 24 oct. 1585, 24 mai et 28 sept. 1486, 3 juillet 1487. *Lucubrat.*, f° 31, 43, 51, 56, 60.

[10] P. Schott à Wolf l'aîné, 23 déc. 1481, 5 nov. 1482. O. c., f° 16, 19.

[11] Spalatin à Mutianus Rufus, 18 sept. 1506. En tête du traité de Wolf sur le Psaume XXXIII. Ind. bibl. 218.

[12] Ulric Zasius à Wolf, s. d. En tête des *Sermones convivales* de Peutinger, Ind. bibl. 165, et dans *Zasii epistolæ*, p. 390.

Pendant les dix ans de son séjour à l'université italienne, Wolf y eut pour condisciples plusieurs de ses compatriotes, qui devinrent ses amis, le juriste Jacques Brun, le clerc Philippe, de l'ancienne famille noble d'Endingen[13], Bernard et Nicolas Wurmser[14]. Wolf se lia en outre avec des jeunes gens allemands et italiens, dont plusieurs ne tarderont pas à être nommés avec honneur dans les luttes littéraires du commencement du seizième siècle : Philippe Béroalde, le neveu du professeur, dans la suite bibliothécaire de Léon X ; Mutianus Rufus, originaire de la Hesse, et quand il se sera établi comme chanoine à Gotha, un des plus spirituels et des plus zélés protecteurs des lettres ; Dietrich Grésémund, de Mayence, que l'on connaît comme ami de Wimpheling ; les poètes Jacques Locher et Jean Rhagius dit Æsticampianus. D'autres condisciples et amis de Wolf se distinguèrent à leur tour, mais n'entrèrent pas avec la même ardeur dans la direction humaniste ; l'un, qui fut un de ses compagnons les plus intimes à Bologne, Jodocus d'Aufsäss, déjà chanoine à Bamberg, est cité dans la suite comme savant canoniste[15] ; un autre, Michel Sander, de

13 Philippe d'Endingen était *clericus* dès l'âge de treize ans ; son père, le chevalier Rodolphe, demanda pour lui une dispense pour qu'il pût obtenir la chapellenie de S. Nicolas au *Giesen* (rue des Bouchers), dont le patronage avait passé des fondateurs, les Stubenweg, aux Endingen. Schott, *Lucubrat.*, f° 148.

14 Nicolas Wurmser devint en 1510 doyen de S. Thomas. Bernard de la branche des Wurmser de Schäffolsheim, reçu *docteur utriusque juris*, passait dès 1504 pour un jurisconsulte si distingué, que Wimpheling disait *ut merito dici possit nostri temporis Papinianus*. *Epitome rerum german.*, cap. 72. — Il fit un voyage en Terre-Sainte, pendant lequel la reine Catherine de Chypre lui remit les insignes de son ordre. Devenu un des conseillers de l'électeur palatin Louis, il accompagna en 1519 le comte Frédéric en Espagne pour annoncer au roi Charles son élection à l'empire ; la harangue qu'il adressa au prince lui valut de nouveaux honneurs. Il mourut le 12 déc. 1521 à Heidelberg, où on lui érigea une épitaphe dans l'église des franciscains. Il laissa des notes manuscrites sur le droit, qui ne furent publiées qu'en 1570 : *Practicarum observationum a duobus clarissimis jurisconsultis, Bernardo Wurmsero a Schafftolzheim, et Hartmanno Hartmanni ab Eppingen, partim in... electorali consistorio... partim in... cameræ imperialis judicio collectarum libri II. Basileæ per Thomam Guarinum* MDLXX, f°. Aussi Cologne 1607, Francfort 1658. Le premier livre contient les observations de Wurmser ; elles traitent brièvement des différentes matières du droit civil romain ; des *Miscellanea*, qui y sont ajoutés et dont un est en allemand, paraissent être des extraits de consultations ou des remarques tirées de la pratique judiciaire de l'auteur. On doit constater les connaissances et la sagacité de Wurmser, mais comme dans ses notes il n'y a absolument rien d'original, je n'ai pas cru devoir lui consacrer un article particulier.

15 Joh. Eck, *Oratio de nobilitate literis exornanda*. Augsb. 1515, in-4°, f° B, 4.

Breslau, devint clerc des cérémonies de la chapelle du pape et put toucher, pendant quelques années et par provision apostolique, les revenus du doyenné de Saint-Thomas de Strasbourg [16].

Parmi les professeurs de Bologne ce fut surtout Béroalde qui attira le jeune Wolf. Érudit et poète, imitateur des anciens, Béroalde charmait ses élèves par son éloquence; ils l'admiraient, incapables de discerner ce qu'il y avait de recherche et d'affectation dans sa parole; depuis six siècles, disait-on, personne en Italie n'avait eu autant d'auditeurs que lui; on l'appelait le père de la langue latine retrouvée; Wolf trouvait en lui la quintessence du génie de toutes les sciences [17]. Un jour, toutefois, le patriotisme du jeune chanoine fut offensé d'une expression dont Béroalde s'était servi en parlant de l'empereur. Il lui adressa une lettre pour lui demander pourquoi, dans ses explications d'Apulée, il avait parlé de Maximilien en l'appelant empereur des Allemands et non des Romains, tandis que le pape lui-même ne dédaignait pas d'employer ce dernier titre. Wolf eut soin d'envelopper sa question des éloges les plus flatteurs pour le professeur. Celui-ci lui répondit, avec non moins de compliments, qu'il ne s'agissait que d'un *lapsus* de sa part, que d'ailleurs il était plus honorable pour Maximilien d'être qualifié d'empereur des Allemands, plutôt que des Romains, puisque les Allemands ont le pouvoir que les Romains ont perdu [18].

A côté de ses études littéraires et juridiques, qui lui valurent le grade de docteur en droit canonique, Wolf fit aussi à Bologne un peu de théologie, juste assez pour se familiariser avec quelques Pères et docteurs de l'Église. Il suivit des leçons du chanoine Matthieu Bossio, professeur de théologie à Padoue, qui le frappa par son érudition et son éloquence [19]. Quoique jeune et riche, et emporté par le courant classique du siècle, il avait gardé un esprit assez sérieux pour ne pas tomber dans cette indifférence religieuse qui chez beaucoup de savants italiens était l'effet de l'enthousiasme humaniste. Il s'estima

[16] A la bibliothèque de Schlestadt on conserve une lettre de Sander à Béatus Rhénanus, de 1519.

[17] *Ex omni bonarum artium ingenio collecta perfectio.* Lettre à Béroalde, 13 févr. 1500, Bologne. Ind. bibl. 216.

[18] *De nomine imperatorio*, dans le recueil mentionné. Ind. bibl. 216.

[19] *In Psalmum XIV*, f° B, 2. Ind. bibl. 219.

heureux de faire la connaissance du prince Jean-François Pic de la Mirandole, qui avait hérité de son oncle la passion pour une philosophie teinte de mysticisme; il alla à Mantoue, pour complimenter le carmélite Baptiste Spagnoli[20], dont la *muse* chrétienne faisait, comme on l'a vu, les délices de nos humanistes. Cependant, quoique fidèle à son Église, il blâmait les abus dont il était témoin en Italie. Dans l'année du jubilé, 1500, il exprima à Mutianus Rufus, qui était beaucoup plus libre penseur que lui, sa douleur de voir tant de gens accourir à Rome, non par dévotion, mais „pour attraper des bénéfices“[21]. Il profita de l'occasion pour y aller lui-même; il n'y chercha, dit-il, ni des indulgences ni des prébendes, il ne voulut recueillir que des renseignements sur la Rome ancienne. Il étudia les monuments et copia des inscriptions; ses courses à travers les ruines l'exposèrent plusieurs fois à des dangers sérieux[22].

Ce fut peu de temps après ce voyage de Rome qu'il revint à Strasbourg, chargé de notes, de livres récemment imprimés, de copies de manuscrits; outre des distiques composés en son honneur par Béroalde le jeune et par Polydore, comte de Caballiati, il rapporta quelques dialogues qu'il avait en partie composés lui-même à Bologne[23], et surtout une grande collection d'inscriptions. Je parlerai d'abord des dialogues. Quoique empreints d'un certain pédantisme d'école, ils ne

20 Wolf à Wimpheling, 24 févr. 1503; dans *Bapt. Mant. Eglogæ*. Ind. bibl. 63.

21 Dans leur entretien, Mutianus Rufus qualifia cette pratique de *romanari*, *idque non minus turpe esse quam græcari*. *In Psalmum XXXIII*, f° B, 1. — Il existe quelques anecdotes sur la cour de Rome, destinées, à ce qu'il paraît, à être transmises en 1521, lors de la diète de Worms, soit à Ulric de Hutten, soit à Spalatin. Parmi ceux dont l'auteur prétend les avoir apprises, il mentionne aussi Thomas Wolf et son ami Jacques Brun. Il n'est pas nécessaire de conclure de là qu'il a été Alsacien lui-même; dans sa jeunesse il peut s'être rencontré avec les deux Strasbourgeois à l'université de Bologne. Je ne cite le fait qu'en preuve des impressions qu'on rapportait alors de l'Italie; voici ce que doit avoir raconté Wolf: *Saracenus Latinus diu Romæ moratus, abire statuit; quæsitus, cur non prius baptismo initiaretur, respondit: non placet mihi vestra religio, qui ex XXIV poltronibus eligitis unum quem pro idolo colitis. Ex ore Thomæ Volphii.* La facétie attribuée à Jacques Brun est encore plus irrévérencieuse. Böcking, *Drei Abhandlungen über reformationsgeschichtliche Schriften*. Leipz. 1858, p. 58.

22 *Tu cum juvenis studii causa Romæ ageres, periculo te vitæ subjecisti, ut abstrusa ignotaque romanæ vetustatis monumenta, quæ propediem proditura speramus, eruens posteritati consuleres.* Zasius à Wolf, l. c., note 12.

23 Le manuscrit de ces dialogues, écrit de la main même de Wolf, avait existé à la bibliothèque de Strasbourg.

manquent ni d'élégance ni de verve et caractérisent parfaitement la tendance des études du jeune homme. Il convient d'autant plus d'en dire un mot, qu'ils n'ont jamais été imprimés et qu'aujourd'hui ils n'existent plus.

Ils étaient au nombre de six; les trois premiers étaient dédiés à Philippe d'Endingen, les autres, dont deux seulement étaient de Wolf, à Nicolas Wurmser. Les premiers se faisaient suite et avaient pour objet l'éloge des études littéraires. Fabianus Lusianus, se promenant un jour dans les rues de Bologne, rencontre un médecin qui, le front sombre, le regard enflammé de colère, se hâte de rentrer chez lui. Fabian lui demande la cause de cette agitation. „Je veux m'armer d'une épée et d'un bouclier, répond le docteur, parcourir les rues et les places publiques et assommer le premier dialecticien que je rencontrerai". Fabian : „Pourquoi? quelle injure as-tu soufferte des logiciens?" Là-dessus le médecin raconte qu'en sortant de l'hôpital il est entré chez un libraire, que tout à coup il a entendu des clameurs violentes, qu'il a vu les tavernes se vider et les artisans accourir armés de piques. Effrayé, il croit que l'ennemi est devant les murs, que l'armée française descend des Alpes „pour se précipiter comme un torrent sur les plaines de l'Italie". Mais au lieu de soldats couverts de fer, il aperçoit une troupe de dialecticiens, vociférant et gesticulant comme des enragés. Il s'approche du groupe; un des crieurs lui lance cette formule : „Tu es un animal, et l'âne est un animal". Le médecin, étourdi par le tapage, accorde ces prémisses, sur quoi le dialecticien en tire la conséquence, aux grands éclats de rire des assistants. Un autre s'écrie : „*Arguo tibi, o medice, quod tu es bos, quia habes culum et os, patet consequentia a superiori ad inferius*". La colère du médecin est excitée, il veut se jeter sur ces grossiers faiseurs de syllogismes, mais des bourgeois interviennent et l'en empêchent. Il termine son récit à Fabian en jurant par le grand Jupiter qu'il tuera au moins six dialecticiens. Fabian tâche de le calmer en lui citant des maximes et des exemples de l'antiquité; mais son érudition est impuissante contre la fureur du disciple d'Esculape. Poursuivant sa route, celui-ci, par malheur, rencontre un philosophe. Il l'apostrophe : „Qui es-tu?" Le philosophe : „Tu ne vois pas que je suis un amateur de la sagesse?" Le médecin : „Je vois une barbe et un manteau, je ne vois pas de philosophe; l'habit ne fait ni le moine ni le

sage, c'est à la pureté de la vie qu'on doit les reconnaître". Il ajoute une harangue, mêlée de citations classiques, sur les mœurs dépravées des philosophes, sur le contraste entre leurs systèmes et leur conduite. Le philosophe : „Mais toi qui sais dire tant de choses contre la philosophie, qui es-tu, toi?" Le médecin lui répond qu'il guérit les malades et fait un éloge pompeux de son art. Le philosophe n'est pas de son avis; selon lui la médecine est la plus vile des sciences; les médecins sont des bouchers; leur profession ne convient pas à un homme bien né, elle ne peut inspirer que du dégoût. Le susceptible docteur riposte par des injures contre les philosophes et leur vanité. A ce moment survient l'étudiant Simon Wolfgang Pulher [24]; il assiste à la fin de la dispute et voit encore comment elle se termine par des coups. Cette façon des deux adversaires de se persuader réciproquement de la supériorité de leurs études fait sur Pulher une fâcheuse impression. Encore indécis sur le choix d'une carrière, il se fait une mauvaise opinion à la fois de la médecine et de la dialectique. Il en parle à son ami Thomas Beccadellus [25]. Celui-ci lui observe qu'il ne faut pas confondre la philosophie avec la fausse science des scolastiques : „Mets-toi en garde contre ces *philosophosilli* qui se laissent appeler maîtres, et qui ne sont que des insensés et des entêtés; tu ferais plus facilement changer de place aux Apennins ou aux Alpes, que d'opinion à un *magister*". Malgré cela Pulher persiste dans son aversion pour la philosophie en général; il veut se vouer à l'étude du droit; elle seule, dit-il, offre des avantages réels; le droit procure l'influence, les richesses, l'accès auprès des grands et des princes; les maisons des juristes sont magnifiques, leurs tables bien garnies, leurs bourses ne sont pas couvertes de toiles d'araignée, mais remplies d'or. Il est vrai, répond Beccadellus, la pratique du droit rapporte plus de profit que d'autres carrières, mais seulement parce que c'est „le plus vénal des arts; on ne peut pas le comparer à la science que je cultive". Pulher : „Quelle est cette science?" Beccadellus : „Les belles-lettres, *humanæ litteræ*". Pulher : „Quelle utilité procurent-

[24] Ce Pulher pourrait bien aussi être un Alsacien. Il existait une famille Puller de Hohenbourg, qui ne s'est éteinte qu'en 1582.

[25] Selon Schöpflin, *Alsatia litterata*, T. 2, Beccadellus aurait été un Alsacien du nom de Bechtel. Mais dans les pièces citées dans la note suivante il se qualifie de *Cimber;* dans l'une il dit expressément qu'il est Flamand.

elles, je voudrais le savoir? Y a-t-il de notre temps une race plus pauvre, plus méprisée que les poètes?" Beccadellus : „Si tu ne regardes qu'au profit, va donc louer les usuriers, les jongleurs, les baladins, les parasites, les gens de rien qui s'insinuent partout et qui ne reculent devant aucune bassesse, pourvu qu'ils s'enrichissent. Si l'étude des lettres ne procure pas de l'or, elle procure des jouissances qui valent bien mieux". Beccadellus le prouve au moyen d'exemples et de passages tirés des auteurs anciens. Pulher finit par se rendre; il se déclare prêt à se consacrer à la littérature.

Deux autres dialogues, entre Thomas Wolf, Jodocus d'Aufsäss et Beccadellus, exprimaient le chagrin des amis de ce dernier en le voyant partir pour Rome, où il se proposait d'entendre les leçons de Pomponius Lætus; l'amitié, ses douceurs et ses peines formaient l'objet de leurs entretiens et étaient traitées non sans charme. Le dernier dialogue était de Beccadellus lui-même, qui consolait son condisciple Alexandre Mornauer à cause de la mort d'un oncle. Il en a aussi fait un pour Wolf, qui a été publié; les interlocuteurs sont Philorénus (Beccadellus) et Mélophylax (Wolf); ce dernier demande pourquoi son ami s'apprête à quitter l'Italie; il répond que c'est à cause des nouveaux dangers dont elle est menacée par les Français; Mélophylax, pour le rassurer, exprime l'espoir que Maximilien s'opposera à l'invasion; le tout entremêlé de compliments pour Wolf[26].

Le recueil d'inscriptions que Wolf avait fait en Italie est, à bien des égards, plus important que ces productions juvéniles. Wolf avait profité de ses voyages et surtout de son séjour à Rome pour chercher des textes épigraphiques, „témoins de l'antiquité"; il avait copié ceux qu'il avait trouvés sur des ruines, sur des monuments publics, sur des tombes, dans des églises, dans des maisons particulières; il avait complété son trésor par des communications qu'il avait reçues de ses amis; il transcrivit même la plus grande partie d'un recueil fait par un Italien. Sa collection renferme des inscriptions d'une foule de villes; les plus nombreuses proviennent de Ravenne, de Vérone,

26 *Egloga Thomæ Beccadelli Cimbri adolescentuli primarii et impuberis, domino Thomæ Wolfo S. Thomæ Argentinensis ecclesiæ canonico dignissimo ac amicissimo suo dicata.* Dans la *Stultifera navis*, trad. de Locher, édit. du mois de mars 1498, avant le f° 145; il y a là aussi deux épigrammes de Beccadellus, l'une en l'honneur de Brant, l'autre faisant l'éloge de l'imprimeur Jean Bergmann d'Olpe.

de Rome, etc.; il y en a même quelques-unes de contrées que Wolf n'avait pas visitées lui-même : d'Aquilée, de Pola, de Trieste, de *Justinopolis* (Capo d'Istria), de *Néna* en Dalmatie, de Byzance, de Mytilène dans l'île de Lesbos, de l'île de Chypre, de Tarragone en Espagne. Ces inscriptions, ainsi que toute une série de romaines dont il n'indique pas les lieux où on les avait trouvées, sont la preuve que Wolf s'était servi aussi du travail d'un autre[27]. Il avait formé ainsi une collection très-précieuse pour son temps. Nous n'en avons plus l'original, il n'en existe qu'une copie faite de 1513 à 1515 par le jeune Bâlois Boniface Amerbach, pendant qu'à l'université de Fribourg il étudiait les lettres classiques et la jurisprudence[28]. Comme

[27] Wolf ne s'est-il servi que d'un seul recueil ou de plusieurs de ceux qui existaient alors en Italie? Pour résoudre cette question avec une entière certitude, il faudrait pouvoir comparer son manuscrit avec ceux dont je viens de parler et dont quelques-uns ont passé dans des bibliothèques étrangères. Ce travail, je l'avoue, ne serait pas de ma compétence, lors même que j'aurais à ma portée les moyens de l'entreprendre. Je ne puis exprimer qu'une conjecture. La première pensée qui se présente à l'esprit, c'est que Wolf a employé soit le recueil du professeur Gammarus, soit un autre plus ancien, dont Gammarus lui-même avait tiré une grande partie de ses textes. D'après une notice de M. Mommsen sur le manuscrit de Gammarus qui se trouve à Stuttgard (*Monatsberichte der Berliner Akademie*, 1866, p. 372 et suiv.), il contient entre autres une suite d'inscriptions de Vérone, chacune avec l'indication du lieu en langue italienne; Wolf en a de la même ville, également avec des titres italiens; Gammarus a des dessins de monuments, Wolf en a de même. Il est donc à supposer, soit que le second a copié le premier, soit qu'il a fait des extraits d'un recueil qui leur a servi à tous les deux. Je suis porté à croire qu'il faut admettre cette dernière probabilité; à cet effet, je ne me fonde pas sur le fait qu'en 1507, quand Gammarus fit don de son manuscrit à un ami, Wolf avait depuis plusieurs années quitté l'Italie, car le travail de son professeur a pu être achevé plus tôt; mais il me semble que si Wolf avait copié Gammarus, comme un élève copie son maître, il l'aurait copié tout entier; or, il lui manque quelques inscriptions d'Éphèse, et peut-être aussi quelques-unes de Bologne. M. Mommsen est d'avis que la source où Gammarus a puisé est un des commentaires de Cyriac d'Ancône sur ses voyages de 1435 à 1438; si un volume de cette relation a existé à Bologne, Wolf a pu le consulter aussi bien que son professeur. J'ignore si dans sa propre collection il y a des textes inédits; il vaudrait la peine de la collationner avec le *Corpus inscriptionum*.

[28] L'ouvrage signalé par Schöpflin dans son *Alsatia litterata* sous le titre de *Collectanea in quibus varia monumenta antiquitatis descripserat*, et comme étant conservé à la bibliothèque de Bâle, passait pour disparu, lorsqu'en 1875 le bibliothécaire actuel, M. Sieber, eut la bonne fortune de le retrouver; un de ses prédécesseurs avait changé le numéro et avait négligé de noter ce changement dans le catalogue. Il est marqué aujourd'hui D, IV, 7. C'est un ms. in-4°, de 430 pages, copié par Boniface Amerbach. Sur la première page est écrit : *Sum Bonifacii Amerbachii Basiliensis nec muto dominum. Anno MDVIII. Friburgi.* Les pages 2 à 24 sont vides; de page

Amerbach était alors pensionnaire de Zasius, et que celui-ci avait été un des amis de Wolf, il est à présumer que l'original de Wolf était devenu la propriété de ce professeur. La copie d'Amerbach étant faite exactement, page par page [29], elle compense jusqu'à un certain point la perte de l'œuvre personnelle du savant strasbourgeois. On n'y trouve aucun ordre, tout y est pêle-mêle, les inscriptions plus récentes [30] alternent avec les anciennes, elles ne sont pas classées suivant les localités, Wolf les notait au fur et à mesure qu'il les rencontrait ou qu'elles lui étaient communiquées. C'est pourquoi Rome, Ravenne, etc., reparaissent plusieurs fois et que des textes de Mytilène et de Byzance sont intercalés entre d'autres de Tivoli et d'Aquilée. On voit que son premier souci a été de faire collection d'antiquités. Peut-être que s'il avait vécu plus longtemps, il aurait tenté de réunir ce qu'il avait compilé à la hâte en une sorte de *corpus* plus ou moins méthodique et régulier. Un fait digne de remarque, c'est qu'il essaie parfois de faire de la critique; quand un terme lui semble suspect au point de vue de l'étymologie, il exprime ses doutes. A propos d'une épitaphe romaine, dont il n'avait pas vu l'original et qui, dans la copie, contenait les mots : *hic munimentus*, il met en marge : *an sic in antiquo habeatur non teneo;* une autre fois il décrit un vase trouvé à Ravenne, dans lequel était enfermée une lampe, *lucerna*, „d'une beauté admirable"; au-dessus de la lampe étaient deux petites ampoules,

25 à 324 suivent des inscriptions; p. 325 on lit au haut: *Scripta sunt hæc anno MDXV Kal. Sept.*, et au bas: *Hactenus Tho. Wolfius jun.;* la place entre ces deux lignes est occupée par le dessin d'un monument, surmonté de l'écusson de Wolf, portant un loup; c'est probablement un projet imaginé par Amerbach. P. 326 vient une inscription romaine, communiquée, sans doute à Zasius, par le Strasbourgeois Thomas Aucuparius; puis une série d'inscriptions d'origine diverse, dont une épitaphe en distiques avec cette note : *Rhomæ repertum, ut voluit Thomas Wolphius, vir de omni antiquitate bene meritus*, p. 337; p. 360 il y a l'inscription du sarcophage qui avait existé à Dompeter près Molsheim et plus tard à la bibliothèque de notre ville. Le volume est terminé par des épitaphes composées par Reuchlin, Boniface Amerbach et Béatus Rhénanus. — V. mon article sur ce recueil dans le Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, 1876, p. 156 et suiv.

[29] P. 58 Amerbach écrit: *Nihil hic deest, hanc etiam secundam chartæ partem vacuam reperimus in libri antiquitatum Thomæ Wolphii Argentin.* Quelques dessins, p. 33, 34, 35, 36, 57, qui n'ont aucun rapport avec des monuments antiques, sont dus sans doute à Amerbach, qui s'est amusé à remplir des pages correspondant à des pages vides de l'original.

[30] P. ex., p. 156, l'épitaphe de Laurent Valla.

dans l'une, dit-il, il y avait de l'or liquide, dans l'autre de l'argent liquide. Il ajoute qu'on prétendait que les deux métaux étaient dans un état de pureté parfaite; mais comme il ne connaît pas l'art de la chimie, „si tant est que cet art existe", il n'ose pas se prononcer, et pourtant il s'écrie : *Omnia illa vana credo.* Les inscriptions qu'il a recueillies, et parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont en grec, s'élèvent au chiffre d'environ huit cents; elles sont accompagnées de plus de cent dessins de vases, d'urnes, de monuments funéraires. Il se peut que dans ce nombre il s'en trouve qui ne soient pas authentiques; mais Wolf, qui, pas plus que ses contemporains, n'a eu à sa disposition les moyens de la critique moderne, n'en mérite pas moins des éloges pour son ardeur persévérante à rechercher les souvenirs des temps passés. Boniface Amerbach a pu dire avec raison qu'il était *de omni antiquitate bene meritus;* en effet, il fut un des premiers qui de ce côté-ci des Alpes se soient occupés d'archéologie, et pour cette cause nous nous flattons de ce qu'il a été Strasbourgeois[31].

Le retour de Wolf à Strasbourg coïncide avec le premier réveil des études dans notre ville. Pierre Schott était mort trop jeune et avait mené une vie trop retirée pour exercer de l'influence. Mais Brant venait d'être appelé de Bâle pour être le syndic de la République, et peu après Wimpheling quitta Heidelberg pour s'établir pendant quelque temps au couvent de Saint-Guillaume. J'ai dit ailleurs que l'arrivée de ces deux hommes marque chez nous l'avénement de la renaissance humaniste. Thomas Wolf les seconda avec toute l'ardeur qu'il avait rapportée d'Italie pour la littérature classique; il ambitionna la gloire d'être un protecteur des gens de lettres. Il venait d'obtenir encore deux prébendes, un canonicat à Saint-Pierre-le-Jeune et la prévôté de Saint-Martin à Colmar. Il se plaignait d'être journellement tracassé par des soucis divers; un de ses parents avait fait un testament en partie en faveur de lui-même, en partie pour des usages pieux; mais les exécuteurs retenaient la succession;

[31] Les premiers Allemands qui en Italie firent des recueils d'inscriptions, tirés en grande partie de recueils italiens, sont Laurent Behem, qui avait passé une vingtaine d'années à la cour du cardinal Borgia; le médecin nurembergeois Hartmann Schedel, qui étudia à Padoue et à Bologne et qui compila un *Opus de antiquitatibus cum epitaphiis;* en 1503 Martin de Sieder. V. De Rossi, *Dell' opus de antiquitatibus di Hartmanno Schedel,* dans les *Memorie dell' Instituto di correspondenza archeologica.* Lips. 1865, T. 2, p. 501 et suiv.

il accusait je ne sais quel „clerc cupide" d'en vouloir à sa fortune, de le poursuivre de chicanes, de lui causer des tribulations sans fin [32]. En somme, toutefois, sa vie était des plus agréables; il partageait son temps entre ses devoirs ecclésiastiques, des lectures, des excursions à la campagne, des chasses aux oiseaux, le soin de ses grues et de sa basse-cour, la recherche d'antiquités et de curiosités [33]. Ses occupations littéraires étaient celles d'un amateur plutôt que d'un érudit, il travaillait à ses heures, prenait des notes, écrivait des lettres, des préfaces, de petits opuscules, encourageait la publication d'ouvrages dont il n'était pas l'auteur lui-même, mais ne paraît pas avoir songé à faire des livres. Il est probable que, comme tout le monde alors, il a fait des vers; sauf un distique dans le manuscrit de ses dialogues, il n'est resté aucun produit de sa *muse;* s'il y en a qui sont perdus, il n'y a pas lieu de trop regretter cette perte. En prose il n'est pas plus original que ses contemporains; il est plein d'élégances empruntées, il abonde en citations, il ne prend des allures plus libres que quand il s'abandonne à son penchant pour la raillerie; ses dialogues ont fourni la preuve qu'il sait manier la satire; on verra plus bas qu'il n'a pas plus ménagé les moines que les sophistes. Il aimait à s'entourer de littérateurs, il les invitait à des repas où les *facéties* alternaient avec de graves entretiens sur des questions de grammaire ou de rhétorique. L'hospitalité de sa maison était louée à Strasbourg et au dehors. Quelques amis plus intimes, jeunes comme lui, augmentaient les douceurs de son existence; c'étaient les chanoines de Saint-Thomas Nicolas Wurmser et Martin de Bade; Philippe d'Endingen, revenu de Bologne docteur en droit et depuis 1504 chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune; le gentilhomme Albert de Rathsamhausen *zum Stein*, qu'il appelait son Thésée; les avocats Sifrid Schön et Jean Baldung; Jean Rudolphinger, vicaire de la cathédrale, auquel en 1505 il fit cadeau du manuscrit de ses dialogues. Sébastien Brant, Thomas

32 Wolf à Wimpheling, 31 déc. 1504. *Epitome rerum german.*, f° 2; — à Albert de Rathsamhausen, 12 juillet 1505, en tête de Wimphel., *Apologia pro republ. christ.*; — Wolf à Brant, s. d. Ms.

33 Acsticampianus lui écrit: *In eisdem tecum ædibus jucunde habitarem, domique tecum legendo, in templo recinendo deum salutarem, tecum peregrinarer, tecum aucuparer, tecum grues, anates gallinasque alerem, tecum jocarer, tecum res serias tractarem librosque tum gentilium auctorum tum sanctorum scriptorum evolverem.* Joh. Garson, *De miseria humana*, f° C, 1. Ind. bibl. 200.

Vogler, Jean Gallinarius célébraient Wolf comme le patron des lettres; Geiler de Kaysersberg l'aimait „comme un fils"; Wimpheling faisait de lui le plus grand cas. Aussi Wolf eut-il à peine fait la connaissance personnelle de Wimpheling que, gagné par le prestige que celui-ci exerçait sur les jeunes gens, il adopta toutes ses opinions, il entra dans toutes ses querelles, il devint son écho et son défenseur. Le lecteur se rappelle la controverse entre Wimpheling et Murner au sujet de l'Alsace. Dans cette dispute Thomas Wolf fut un de ceux qui, à défaut de preuves, accablèrent Murner d'invectives et de personnalités. Il informa de l'affaire son ami Albert de Rathsamhausen, qui était alors en Italie. Dans sa lettre il dit entre autres: „Si cet *asinus plumbeus* de Murner veut mépriser l'excellente et admirable doctrine de notre Wimpheling, libre à lui de le faire, mais qu'il respecte au moins son âge". Il cite des textes de lois et des passages de classiques sur les devoirs envers les vieillards. „Que n'ose-t-il pas ce moine bavard, qui a forgé des mensonges sur sa patrie et qui a eu l'impudence de réduire en un jeu de cartes les Institutes"! Les savants de Bologne, ces hommes si graves, ne pourront s'empêcher de rire quand ils verront les productions de ce fou [34]. Albert lui ayant répondu en jouant d'une manière peu digne d'un gentilhomme sur la qualité de bachelier de Cracovie que se donnait Murner (il l'appelait *baccalaureus cacoviensis*), et en se plaignant de ce qu'il compromettait l'ordre des franciscains, Wolf lui écrivit que la réputation de cet ordre n'en souffrait pas plus qu'une grenade d'un seul grain pourri ou le collége des apôtres de la présence de Judas [35]. A Murner lui-même il adressa cette lettre: „Je viens de receveir ta *Germania nova;* je l'ai lue et relue, et j'y ai trouvé presque autant de fautes et d'erreurs que de mots. Tu dis que, pour t'instruire, tu as parcouru beaucoup de pays et dépensé toute ta fortune; s'il en est ainsi, tes maîtres t'ont appris à grands frais à ne rien savoir. Nous n'avions pas besoin de ce témoignage. Personne mieux que toi-même ne peut attester ton ignorance. Celui qui a imprimé tes sottises a perdu son temps à reproduire des feuilles souillées de solécismes. Tu ne connais pas plus la grammaire que l'histoire. En attaquant Wimpheling, tu veux te faire un nom, comme ce scélérat qui, incapable d'actions généreuses, a mis le

[34] *Versiculi Gresemundi*, f° a, 2. Ind. bibl. 61.
[35] O. c., f° a, 6.

feu au temple de Diane". Wolf termine par ces mots : „Pour le moment il suffit de ce combat d'avant-garde; si tu continues, nous te serrerons de plus près, nous unirons toutes nos forces pour t'écraser" [36]. Le poète Æsticampianus, auquel il communiqua cette lettre, lui adressa un *carmen* pour le complimenter de ce que, armé de pied en cap, il se précipite sur l'ennemi et lui casse les bras, les jambes, la tête : „Ton épée traversera cette outre gonflée, ce sera une fête pour les dieux, qui riront du vaincu". Enfin dans une épître au chanoine Martin de Bade, Wolf affirme que Murner, ayant osé „mordre de sa faconde canine" Wimpheling, le plus savant et le plus ingénieux des hommes, ne peut plus être traité autrement que comme un enragé, un fou furieux [37]. Ces diverses pièces, jointes à d'autres pareilles, furent publiées et forment un des échantillons les plus curieux des controverses littéraires du temps [38]. L'argumentation pour soutenir la thèse de Wimpheling valait la thèse elle-même.

Albert de Rathsamhausen étant revenu d'Italie, où il avait aussi visité Baptiste de Mantoue, rapporta quelques vers de ce poète où, dans un langage très-alambiqué, il faisait l'éloge d'Albert et de Wolf. Wimpheling fit aussitôt réimprimer les Églogues de Baptiste, avec les vers pour Wolf et une lettre de ce dernier, parsemée de réminiscences classiques, félicitant Wimpheling de ses efforts pour répandre une littérature plus polie, et lui donnant quelques détails sur la personne et la stature du carmélite italien [39]. A la même époque Wolf fit, à la demande de Wimpheling, six épigrammes en prose, d'après les six cas du singulier, sur la mort de l'évêque de Worms; dans le premier, le nom de Dalburg est au nominatif, dans le second au génitif, et ainsi de suite [40]. C'est à de pareils jeux que s'amusaient gravement nos humanistes.

36 O. c., f° a, 4.
37 O. c., f° a, 5.
38 Ind. bibl. 61.
39 Ind. bibl. 63. — La lettre de Wolf à Wimpheling est du 24 fév. 1503. Une des épigrammes de Baptiste a pour objet un basilic mort, probablement quelque lézard, venu de la Libye et acquis par Wolf comme curiosité. Par erreur le poète donne au jeune Strasbourgeois le titre de doyen de S. Pierre-le-vieux. La seconde épigramme, que Wimpheling inséra aussi dans son *Epitome rerum german.*, cap. 56, est consacrée à l'amitié de Wolf et d'Albert de Rathsamhausen.
40 Dans l'*Adolescentia* de Wimpheling, f° 82, et dans la *Margarita poetica* d'Albert d'Eyb. Strasb., J. Prüss, 1503, in-4°.

Depuis quelque temps Wimpheling était occupé de son travail sur les matériaux qu'avait amassés Sébastien Murr sur l'histoire de l'Allemagne. En février 1503 Wolf le pressa de le publier, *ne a malevolis in spongiam incubuisse dicantur, sicut olim Augusti cæsaris Ajax*[41]. Wimpheling n'acheva le livre qu'en 1504 ; il le destina à Wolf, auquel en maint endroit il adresse directement la parole, et auquel il le dédia en lui recommandant de le faire parvenir aussi à Baptiste de Mantoue et à Philippe Béroalde, „à l'éternelle gloire des Germains". Wolf le remercia de cet hommage ; „j'en suis confus, dit-il, puisque d'ordinaire on ne dédie des œuvres aussi remarquables qu'aux hommes les plus distingués" ; il ajoute que le livre trouvera des adversaires, car à Strasbourg il y a beaucoup de gens, même des clercs et des religieux, qui méprisent la science ; il en est qui sont plus assidus aux dés ou aux cartes qu'à l'étude des ouvrages des savants ; pendant que dans l'église ils chantent les heures, ils sont intérieurement tourmentés de ce qui se passe dans leur cuisine, ils se demandent si leurs sauces, leurs fritures, leurs rôtis sont préparés selon les règles de l'art[42]. Ce fut Wolf qui publia l'*Epitome*, à la suite des Vies des césars de Sextus Aurélius Victor et d'un traité sur le même sujet par Benvenuto d'Imola, l'un des commentateurs du Dante ; Jean de Botzheim venait d'en rapporter d'Italie un exemplaire ; Wolf y joignit la Vie de Caton par Cornélius Népos et sa propre correspondance avec Béroalde sur le titre impérial[43].

Avant l'apparition de ce volume, Wimpheling avait quitté Strasbourg pour conduire quelques-uns de ses élèves à l'université de Fribourg. Wolf lui témoigna son admiration en lui faisant poser une inscription, qu'on voit encore aujourd'hui, dans l'église du couvent

[41] V. sa lettre dans les *Eglogæ* de Bapt. de Mantua.

[42] *Magis ludo tesserario aut cartulis lusoriis delectantur quam Hieronymi aut Cypriani scriptis. Sunt qui dum in æde sacra horarias preces psallunt, intus et in cute torquentur quid vernula domi agat, et an piperatum egregie conditum sit, an bene salitum assabulum, an lucanicæ crassæ sint et delicatæ, an scite pisces fricti. Epitome*, f° H, 2. Dans ses sermons *von den Sünden des munds*, prêchés pendant le carême de 1505, f° 7. Ind. bibl. 197, Geiler raconte une anecdote dont on s'amusait à Strasbourg, et à laquelle paraît avoir songé Wolf en parlant des prêtres qui pendant les offices ne se préoccupent que de leur cuisine.

[43] Ind. bibl. 216. — Le volume est dédié par Wolf à Laurent Hell, doyen de Saint-Pierre-le-jeune, 20 fév. 1505. L'*Epitome* commence au f° H; la dédicace de Wimpheling à Wolf est du 24 sept. 1504, la réponse de Wolf du 31 déc.

de Saint-Guillaume. En automne 1504 il alla le voir à Fribourg, où il entra aussi en relation avec Zasius. Un de ses frères, Cosmas, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune et de Haslach, étudiait alors à l'université brisgovienne, avec quelques autres jeunes Alsaciens, tels que le clerc Damien Wolf de Strasbourg, dont nous ne savons pas s'il était de la même famille; Jean Harst de Wissembourg, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune; Jacques et Pierre Sturm de Sturmeck; Sébastien Wurmser, plus tard chanoine de Saint-Thomas et prévôt de Saverne; Matthieu Zell de Kaysersberg, dans la suite un des premiers prédicateurs de la Réforme à Strasbourg, et habitant alors la même *bourse* que le Souabe Jean Eck, qui deviendra un des plus ardents antagonistes de Luther. Thomas Wolf recommanda son frère Cosmas à Wimpheling, sur quoi le vieux savant adressa à Cosmas, ainsi qu'à Jean Harst, une lettre pour leur donner des conseils sur leurs études et leur conduite [44]; Thomas, de retour à Strasbourg, écrivit dans le même but à son frère [45]; mais celui-ci ne tint pas compte de ces avertissements, il devint un des pires débauchés du temps [46].

Le 20 août 1504 Wolf perdit par la mort un autre de ses frères, nommé Amandus, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune, licencié en droit, et de mœurs plus honnêtes que Cosmas. Victime d'une perfidie, il était tombé dans une mélancolie qui avait hâté sa fin [47]. Les amis de Thomas lui offrirent des consolations selon la mode de l'époque; Zasius fit l'épitaphe d'Amand; Wimpheling, Vogler, Ringmann, Jacques Sturm, Théodore Ulsénius, Æsticampianus, Mutianus Rufus envoyèrent des lettres et des vers, qui dans la forme sont moins religieux que mythologiques et philosophiques: Amand Wolf est heureux, il n'a à craindre ni Cerbère ni Minos et Rhadamante, ses vertus ne périront point dans le Styx, il est monté au sommet de l'Olympe d'où il voit sous ses pieds tous les astres. L'épître

[44] *Adolescentia*, f° 74.
[45] 4 déc. 1504. O. c., f° 74.
[45] Il devint chanoine de S. Pierre-le-jeune. Avec l'aide de son frère Jean-André, chanoine du même chapitre, il enleva en 1519 et séduisit une sœur de l'avocat Jean Murner. Malgré sa vie débauchée, Jean André Wolf devint doyen de Haslach; en cette qualité il donna en 1534 à un certain Walther de Sorgenloch, dit Gensefleisch, une quittance pour une somme que celui-ci devait au chapitre de Haslach.
[47] Wolf à Mut. Rufus, 13 déc 1504, dans Garson, *De miseria humana*, f° B, 5; Wimpheling, *Epitome rerum germ.*, cap. 72.

de Rufus est la plus curieuse de ces pièces ; après avoir rappelé quelques maximes de Socrate, pour exhorter Wolf à la résignation, il lui raconte, pour le distraire, comment il a passé à Gotha les dernières fêtes de Noël ; il a assisté, dit-il, très-révérencieusement aux „spectacles ecclésiastiques" de cette solennité, il a surtout célébré le jour de saint Jean par des *dulcia pocula*, „pour se conformer à l'habitude de ceux qui, par respect pour le Baptiste, font des bacchanales, mêlant ainsi à la piété quelques rites du paganisme". Thomas Wolf publia toutes ces pièces à la suite d'un traité de l'historien Jean Garzoni, de Bologne, sur la misère humaine, dont la lecture, dit-il, lui avait été fort utile, et qu'il dédia à Geiler de Kaysersberg [48]. A cette époque il était d'une humeur assez sombre; il travaillait à un ouvrage qu'il voulait intituler *Néron*, et où il se proposait de passer en revue les vices, les folies, les misères des hommes [49]. Il ne paraît pas avoir donné suite à ce projet.

Fidèle champion de Wimpheling, il se chargea de faire paraître quelques-uns de ses traités, et prit part à la querelle qu'ils provoquèrent entre l'auteur et les moines mendiants. Il publia le livre *De integritate* [50], et quand celui-ci eut soulevé la tempête que nous avons racontée, Wolf arracha à son maître la permission de faire imprimer aussi son *Apologia pro republica christiana;* Wimpheling, craignant de s'exposer de nouveau „aux morsures de ses ennemis", aurait voulu — il le disait du moins — qu'elle fût brûlée. „Pourquoi, écrivit Wolf à Albert de Rathsamhausen, qui était alors à l'armée impériale, pourquoi notre savant précepteur aurait-il peur des ignorants et des malveillants? Il faut que son traité paraisse, il est trop utile pour qu'on le laisse périr, il confondra ses adversaires" [51]. Puis quand Wimpheling publia son *Apologetica declaratio*, pour justifier son opinion que saint Augustin n'a pas été moine, Wolf y joignit une lettre, par laquelle il l'exhorta à ne pas s'inquiéter des clameurs des mendiants [52] ; l'affaire n'est d'aucune importance au point de vue religieux; pour la défense du christianisme il est inutile de savoir si saint Augustin a été

48 Ind. bibl. 200. La dédicace est du 12 fév. 1505.
49 O. c., f° A, 2.
50 Dédié par Wolf à Jean Gallinarius, 31 janv. 1505. Ind. bibl. 19.
51 Dédié par Wolf à Albert de Rathsamhausen, 12 juill. 1505. Ind. bibl. 24.
52 La lettre de Wolf, 30 juill. 1505, occupe le verso du titre. Ind. bibl. 22.

coiffé d'un capuchon; „qu'ils te citent devant la cour de Rome, le pape et les juges partiront d'un éclat de rire, quand ils apprendront que chez nous les moines ont si peu à faire qu'une question de capuchon peut les émouvoir si fort; sois sans crainte, tu as des amis dévoués, riches, savants, ils soutiendront ta cause".

Au milieu de cette controverse, Wolf reçut, en avril 1505, la visite de Jean-François Pic de la Mirandole. Ce fut une fête pour nos humanistes. Ils ne cessaient de se plaindre d'être traités de barbares par les Italiens, mais s'inclinaient devant leur supériorité; tout ce qui venait d'Italie leur était une cause d'enchantement, ils y voyaient l'idéal de la perfection, ils réimprimaient les ouvrages des poètes et des philosophes d'au-delà des Alpes, sans se rendre compte de ce qui dans tel de ces livres s'éloignait soit de la pureté classique soit de l'orthodoxie de l'Église. En 1504 Jérôme Emser avait publié à Strasbourg, avec une préface de Wimpheling, les œuvres de Jean Pic, l'aîné, d'après un exemplaire de l'édition de Bologne de 1496 que Wolf avait rapporté d'Italie; à cause de ses tendances religieuses ce philosophe était en grand honneur chez nos savants, bien qu'ils ne comprissent pas la nature platonicienne et cabalistique de ses spéculations. Jean-François, son neveu, était aussi mystique que lui, mais ne faisait pas un aussi étrange syncrétisme. Quand il vint à Strasbourg, Wolf, chez qui demeurait le jurisconsulte Collaurius, attaché à la cour impériale, l'invita à un repas avec les littérateurs strasbourgeois et Conrad Peutinger, de passage en notre ville[53]. On s'entretint des œuvres de Pic, que celui-ci n'avait encore communiquées qu'en manuscrit à quelques amis. Wolf le pressa de les lui envoyer, il se chargerait de la publication. Le comte lui en fit la promesse, mais revenu dans son pays, il ne la tint pas assez vite au gré de l'impatience de Wolf. Celui-ci la lui rappela par une lettre, puis il expédia le jeune Ringmann pour aller réclamer ces traités précieux. En passant par Fribourg, Ringmann fut attaqué et maltraité par Locher, qui était alors en querelle avec Wimpheling et ses disciples. Wolf fut informé des détails de cette aventure par des lettres qui ne paraissent plus exister. Le 1er novembre il écrivit à Locher pour lui reprocher sa

[53] Le 28 avril 1505 Pic adressa de Strasbourg une lettre à Matthieu Lang, alors prévôt de l'église d'Augsbourg. *Pici Opera. Epistolarum liber 3*, f° E, 2. — Zasius à Wolf, l. c., note 12.

haine pour les savants strasbourgeois et la brutalité de sa conduite envers Ringmann, qu'il savait chargé d'une mission dans l'intérêt de la science; il l'exhorta à se modérer, lui rappela qu'à Strasbourg on n'avait pas l'habitude de dénigrer les Souabes, et lui offrit de renouer avec lui les anciens rapports d'amitié [54].

Quant à Ringmann, il vint en novembre auprès du comte de la Mirandole; il obtint de lui les manuscrits, ainsi qu'une lettre pour Wolf [55]; dans cette longue épître, le grand-seigneur philosophe prodigue au chanoine de Strasbourg des compliments hyperboliques, tout en disant de lui-même qu'il ne comprenait pas qu'on pût attacher tant de valeur à ses humbles élucubrations; cependant il prend soin d'indidiquer dans quel ordre il désire qu'elles soient publiées de manière à présenter le développement systématique de sa pensée; si ce premier recueil est reçu avec faveur, il donnera, dit-il, encore d'autres ouvrages, dont il énumère les titres. Dès le mois de février 1506 Matthias Schürer annonça la prochaine apparition du volume [56]; mais une maladie de Wolf causa des retards. Dans une lettre du 15 août (1506) à Peutinger, le prince de la Mirandole, devenu impatient à son tour, se plaignit de se voir condamné à une si longue attente: „Tâche que notre Wolf ne mette pas mon désir à une trop dure épreuve; depuis que Ringmann m'a quitté, gros de mes livres, un éléphant aurait pu mettre bas son jeune; il paraît qu'à vous autres, nés sous un ciel plus froid, il faut une incubation plus longue, mais il se peut aussi qu'en revanche vos produits en deviennent plus mûrs; si Wolf a besoin d'être stimulé, remplis l'office d'une mouche qui le pique, ou sers-lui de zéphire faisant fondre sa glace allemande“ [57].

Au commencement de 1506 cette glace était sur le point d'être

[54] Schreiber, *Geschichte der Universität zu Freiburg*. T. 1, p. 78 et suiv.

[55] Lettre du 24 nov. 1505. *Pici Opera*, *Epist. liber* 4, f° E, 3; — Pic à Zasius, 21 nov. 1505. Ib., f° F.

[56] A la fin des *Sermones convivales* de Peutinger, 9 fév. 1506. Ind. bibl. 165.

[57] *Da operam ne Vuolphius ille noster diutius me maceret et mearum elucubrationum quas procuravit formis excudendas, expectatione continua discruciet; jam pene peperisset elephas, ex quo hinc meorum librorum gravidus ad eum Philesius discessit. Sed vos frigido sub cœlo nati, longi incubatus fœtura, maturiores fortasse partus editis in lucem. Quæso te, Vuolphio vel indigenti calcaribus œstrum epistolæ subinferas, vel torpenti germana glacie vocis zephirum inspires*... 15 août 1506, Mantoue. *Epist. lib.* 4, f° F, 7.

fondue pour toujours; Wolf fit une maladie très-grave [58]. Sa famille, avec laquelle il était brouillé, le négligea, mais il fut visité par Geiler, et guéri par Nicolas Garini, prêtre italien qui était de passage à Strasbourg et qui pratiquit la médecine [59]. Pendant sa longue convalescence, il écrivit des méditations sur quelques psaumes; deux jeunes gens qui demeuraient chez lui comme pensionnaires, l'aidèrent dans ce travail; c'étaient Pierre Eberbach et Hérébord Margaritus, venus d'Erfurt à Strasbourg pour fuir une peste. Ils mirent aussi en ordre les lettres que Wolf avait reçues des savants de divers pays [60]; malheureusement cette correspondance est perdue pour nous. Quand Wimpheling publia le traité attribué à saint Bernard sur le symbole apostolique, Wolf y joignit une explication du psaume XXXIII [61]; il la dédia à Geiler, en reconnaissance des encouragements que le prédicateur lui avait apportés pendant sa maladie. Ce travail est intéressant comme spécimen d'interprétation biblique par un humaniste. Comme Wolf n'a pas su l'hébreu, il ne faut pas s'attendre de sa part à ce que nous appelons de l'exégèse; il n'a pas de prétention scientifique, son seul but est de tirer du psaume quelques exhortations morales. Sous ce rapport, on le sait, les auteurs anciens ont eu pour les écrivains de la Renaissance presque la même autorité que l'Écriture et les Pères; le traité est plein de renvois aux classiques; les philosophes et les poètes sont cités à côté de la Bible et des théologiens; en sa qualité de docteur en droit, Wolf en appelle même à des textes du Code et aux gloses des commentateurs. Enfin, des souvenirs personnels, des allusions à des faits contemporains, des plaintes sur les abus, se mêlent aux réflexions générales sur la vertu et la piété. Dans la dédicace, Wolf exprime sa joie de voir les progrès de l'ardeur littéraire parmi la jeunesse; le temps ne lui paraît plus éloigné où l'on verra le latin classique aussi honoré dans nos contrées qu'en Italie. Il ne se cache pas que son petit livre sera un sujet de

58 Il dit lui-même que ce fut le *morbus gallicus* et qu'il était *perinde ac alter Job ulcerosus. In Psalmen XXXIII*, f° A, 6.

59 L. c. — Pierre Eberbach à Wimpheling, s. d., dans l'*Epistola excusatoria* de ce dernier *ad Sueros*, f° a, 5.

60 Wolf à Geiler, 14 juill. 1506, en tête du traité sur le Psaume XXXIII.

61 Ind. bibl. 218. Dans sa dédicace à Jacques Sturm et à Cosmas Wolf, 13 nov. 1506, Wimpheling dit que, pendant sa maladie, Wolf avait aussi fait un travail sur le Psaume L.

raillerie pour les défenseurs de la barbarie qui s'effarouchent des publications les plus innocentes, dès qu'elles portent les traces de l'esprit nouveau; mais il déclare qu'il méprisera des critiques venant de si bas : „Quelle valeur, dit-il en faisant des jeux de mots intraduisibles, peut avoir le jugement d'hommes qui déshonorent leurs fonctions par le désordre de leur vie, et qui préfèrent aux lettres les richesses et les plaisirs de ce monde?“ [62] Brant, Vogler, Henri Bébel, Jérôme Emser accompagnèrent le traité de distiques élogieux. Dans la lettre que Wimpheling adressa à Jacques Sturm et à Cosmas Wolf, et qu'il mit en tête du petit volume, il proposa Thomas en modèle à ces jeunes gens; il loua le sérieux de sa vie, son application au travail, le zèle avec lequel il étudiait les bons auteurs pour en extraire les passages les plus utiles. L'étudiant Margaritus étant retourné en 1506 à l'université d'Erfurt, apporta une copie à Spalatin, qui vivait retiré au couvent cistercien de Georgenthal, auprès de son ami le moine Henri Urbanus. Spalatin trouva le traité de Wolf si bien pensé et si bien écrit, qu'il le fit réimprimer à Erfurt, avec une dédicace à Mutianus Rufus et avec des vers d'Eoban Hess, d'Urbanus et de lui-même [63].

Dans la même année 1506, Wolf reçut de Conrad Peutinger ses *Propos de table* sur les antiquités de l'Allemagne; il les communiqua à Zasius, qui, émerveillé de ce premier essai d'archéologie germanique, l'engagea dans les termes les plus flatteurs à le publier. Wolf le fit imprimer avec la lettre de Zasius en tête [64].

Ce fut aussi vers cette époque qu'il paraît avoir formé le projet de publier son recueil d'inscriptions, sous le titre de *Liber antiquitatum*. Dans la lettre de Zasius dont il vient d'être parlé, le professeur de Fribourg exprimait l'espoir que bientôt on verrait paraître au jour les monuments cachés de l'antiquité romaine que Wolf avait retirés de l'oubli. Le projet toutefois ne fut pas exécuté, soit que Wolf eût eu l'intention de compléter sa collection par de nouvelles recherches, soit que le temps lui eût manqué pour la mettre en ordre. Il aimait à

[62] *Quod enim potest esse acutum eorum judicium, qui tametsi sacris operantur, nihilominus pro libris liberos, pro psalterio psaltriam habent, divitias prorsus omni philosophiæ præferentes, merito digni qui ab optimo quoque damnentur.* O. c., fº A, 3.

[63] Ind. bibl. 218.

[64] Peutinger, *Sermones convivales.* Ind. bibl. 165.

se qualifier d'antiquaire et portait son attention sur les monuments que l'on découvrait en Alsace; mais quand il voulait les expliquer, l'inévitable insuffisance de son savoir lui faisait commettre des méprises dont il ne faut rendre responsable que son siècle. Lors d'un séjour que pendant l'été de 1505 il fit, avec Wimpheling, Matthias Ringmann, Jean Gallinarius et Jacques Sturm, au château de Breuschwickersheim, dont le père de Jacques était le propriétaire, on déterra, en creusant une fosse dans le village, „une statue" ou plutôt un bas-relief romain, qui les étonna beaucoup; c'était, selon toute apparence, une de ces pierres sur les faces desquelles sont sculptées plusieurs divinités différentes et dont on a trouvé en Alsace un certain nombre; il en a existé quelques-unes au musée archéologique de notre Bibliothèque. Sur la plupart de ces monuments on voyait Minerve associée à d'autres images. La pierre de Breuschwickersheim présentait d'un côté cette déesse, sur un autre Junon, sur un troisième Vénus. Wolf et ses amis essayèrent d'en déterminer le sens; voyant trois figures sur une même pierre, ils crurent devoir les rapporter à la même divinité; mais qu'était-ce que cette divinité qui „par sa nudité rappelait Vénus, par son casque et son bouclier Pallas, par son paon Junon?" Ils ne surent qu'en faire; le chevalier Martin Sturm fit cadeau du monument à Wolf; Ringmann improvisa sur la trouvaille un acrostiche de cinq vers, dont les premières et les dernières lettres forment le mot *antiquarii*[65].

On ne pouvait vivre avec Wimpheling sans croire, comme lui, qu'il y avait danger à introduire dans les écoles les *poètes païens;* Wolf prouva qu'il partageait cette opinion en participant au pamphlet par lequel Wimpheling se défendit contre le reproche d'avoir calomnié les Souabes, pamphlet qui contient en même temps, au nom de Wolf, de Wimpheling et de la Société littéraire de Strasbourg, une invective violente contre Locher, „un de ceux qui, en expliquant les anciens, corrompent la jeunesse par des leçons frivoles"[66].

En février 1507 parurent enfin ces œuvres de Jean-François Pic de la Miarandole dont Wolf attendait tant de profit pour la religion et

65 ... *ex impudica nudidate Veneris, ex clipeo et galea Palladis, ex pavone Junonis effigiem in ea sculptura dijudicantes.* Philésius à Jacques Sturm, s. d., dans Wimpheling, *Epistola excusatoria ad Suevos*, fo H, 6.

66 O. c., fo a, 3.

une part de réputation pour lui-même; elles parurent, comme dit l'imprimeur à la fin du beau volume, „en l'honneur de l'Allemagne et pour le perpétuel ornement de la ville de Strasbourg“ [67]. Wolf en offrit un exemplaire à l'empereur Maximilien, lors d'un de ses passages par notre cité [68]. Dans le même mois de février, Henri Gran, de Haguenau, acheva d'imprimer les commentaires du Wurtembergeois Conrad Summenhart sur la physique d'Albert le Grand, avec une préface de Wolf pour recommander le livre „aux commençants et aux *veterani*“ [69]. La simultanéité de ces deux publications est un nouveau trait caractéristique des tendances encore confuses de nos érudits. Pic a cherché, sinon avec succès, du moins avec un certain éclat, à régénérer la philosophie. Summenhart, comme commentateur d'Albert le Grand, n'a rien qui l'élève au-dessus des scolastiques de la décadence. Wolf, en publiant le premier et en prônant le second, montre bien que tout en ayant le pressentiment qu'il y a des voies nouvelles, il ne sait pas encore quitter les vieilles; ainsi que toute l'école de Wimpheling, il a peur de sortir du moyen âge. Même quand il s'agit de réformer les mœurs du clergé, il ne trouve rien de plus efficace que de reproduire les conseils des docteurs des siècles passés. Comme Wimpheling avait renoncé pour le moment à faire une guerre ouverte aux moines, et qu'il se bornait à leur opposer indirectement des traités d'anciens auteurs célèbres, Wolf l'engagea à y joindre l'épître de

67 *Joannis Francisci Pici Mirandulæ domini et Concordiæ comitis, de rerum prænotione libri novem. Pro veritate religionis, contra superstitiosas vanitates editi.* Etc. — *In fine: Argentoraci Pridiæ* (sic) *kalen. Februarias Ann. M.D.VIII... Joannes Knoblochus imprimebat: recognovit Matthias Schürerius.* In-f°. Dans une note placée à la fin Schürer annonce quelques autres traités de Pic, que *hoc tempore quo omnia turbulenta sunt et calamitosa*, on n'a pas encore pu se procurer; s'il y a des fautes dans l'impression, il ne faut pas seulement, dit Schürer, en accuser le correcteur, elles viennent aussi de ce que l'auteur, à cause des guerres, des affaires publiques, du fréquent changement de résidence, n'a pas pu suffisamment revoir ses manuscrits. Plusieurs des ouvrages de Pic, mentionnés par lui dans sa lettre à Wolf du 24 nov. 1505, parurent à Strasbourg quelques années plus tard, mais sans qu'on sache si Wolf a concouru à la publication: *Liber de providentia contra philosophastros* et *De rerum prænotione*, en 1509 chez Grüninger, in-f°; — *Hymni heroici tres ad sanctis. Trinitatem, ad Christum et ad Virginem, una cum commentariis luculentissimis ad Jo. Thomam filium*, 1511 chez Schürer, in-f°, avec une courte préface de Béatus Rhénanus.

68 *In Psalmum XIV*, f° D, 3.

69 Ind. bibl. 74. La préface de Wolf est du 23 fév. 1507.

Bonaventure aux ordres mendiants, sur le respect qu'ils doivent aux évêques et aux recteurs des églises. Il lui écrivit : „Si ceux qui s'appellent religieux suivaient religieusement les préceptes de Bonaventure, on ne serait pas tous les jours témoin de tant de scandales, on n'entendrait pas les moines prêcher contre les droits des curés". Puis, rappelant la décrétale de Clément V, qui défendait au clergé régulier d'empiéter sur les privilèges du clergé séculier, il s'écrie : „Que je meure, s'il n'est pas vrai que la plupart de ces gens à tête rasée ne se soucient plus de cette loi; publie donc la lettre de Bonaventure, afin qu'ils la méditent pour ne pas périr misérablement"[70]. En même temps il reprit ses travaux sur les psaumes, Geiler et Wimpheling l'ayant plusieurs fois exhorté à renoncer au droit et à ne plus s'occuper que de théologie[71]. Au commencement de 1508 il fit imprimer une explication du psaume qui dans la Vulgate est le XIVe[72]. Il le choisit, dit-il, parce qu'il lui semblait être un sommaire enseignant en quoi consiste le royaume des cieux et comment on y peut parvenir. Il suit en général la même méthode que pour le psaume XXXIII, mais se laisse aller à plus de digressions; c'est comme un entretien familier où, à propos d'un mot pris au hasard, on parle un peu de tout. Ne pouvant oublier sa qualité de juriste, il mêle aux réflexions morales des questions de droit; il s'étend sur les différentes espèces de serments, sur l'usure, sur les contrats; il profite du verset 5, où il est dit : „*Et munera super innocentem non accepit*", pour faire l'éloge de la loyauté de Maximilien et pour le défendre contre quelques passages d'un discours que l'évêque de Lodève, Guillaume Briçonnet, avait prononcé à Rome, en octobre 1507, en faveur du roi de France[73]. Ailleurs il se dit partisan de la doctrine de l'immaculée conception, chère à tous les humanistes alsaciens; il ajoute[74] : „Je ne me soucie

[70] *Guilhermus episcopus Parisiensis de collationibus... beneficiorum.* Ind. bibl. 75. La lettre de Wolf à Wimpheling, 7 juin 1507, se trouve f° H, 3.

[71] V. la dédicace de son explication du Ps. XIV.

[72] Ind. bibl. 219.

[73] O. c., f° D, 3.

[74] *Neque hic curo illum novicium sanctum ordinis prædicatorum id tempus quo hæc scribimus, Bernæ, quæ suitanica urbs est, viventem vel spirantem potius, quem illic prædicatores quinque stigmatis divinitus signatum et multis miraculis florentem temere fabulantur, quem dicunt ex ipsa Maria Virgine audivisse, quod in peccato originali sit concepta : sed facessant hinc ista palliata mendicabula et abeant in pessimam malam crucem cum suo merdoso sancto; nos istis figmentis non credimus.* O. c., f° A, 4.

pas de ce nouveau saint, dont, au moment où j'écris, les frères prêcheurs de Berne prétendent qu'il est marqué des stigmates du Christ, qu'il fait de nombreux miracles, et qu'il a entendu dire par la Vierge elle-même qu'elle était conçue *in peccato originali*; maudits soient ces mensonges et ce saint malpropre; nous n'y croyons pas". A un autre endroit il censure les moines mendiants, „qui prêchent qu'il faut renoncer aux vices de la chair, aux richesses, au luxe, qui nous proposent pour modèles, tantôt les philosophes païens, tantôt les chrétiens, qui, à les entendre, sont des maîtres de continence, mais qui dans leur cœur et dans leur conduite brûlent d'avarice et de convoitise, s'imaginant qu'une tête rasée, un vil capuchon et une barbe de bouc cachent leurs désordres à la foule" [75]. Ou bien il s'élève contre le trafic des bénéfices et contre les moyens qu'on emploie pour se procurer des grâces du pape: „Je m'étonne qu'on ose dire qu'à Rome il ne se commette pas de simonie; le canoniste Barthole convient que le pape, comme successeur de saint Pierre, ne peut pas être simoniaque, mais il déclare que cela n'empêche pas l'abus d'être pratiqué, à l'insu du saint-père, par sa propre cour" [76]. Toujours écho de Wimpheling, Wolf expose dans le même traité les griefs contre les seigneurs et les gouvernements laïques, qui soumettent le clergé à des impôts: „On dit aujourd'hui que les prêtres doivent être pauvres; c'est une preuve qu'on ne les respecte plus; de là viennent ces calamités, ces nouvelles maladies, ces pestes, ces morts subites, ces révolutions dans les empires, qui nous effraient tant; rien d'heureux ne peut arriver quand on ne rend plus au clergé l'honneur qui lui est dû" [77]. On voit par ces extraits qu'on peut lire l'explication du psaume XIV sans apprendre exactement comment on entre dans le royaume des cieux. Néanmoins Brant, Vogler, Gervaise Sopher de Brisac la saluèrent de vers flatteurs. Wolf la dédia au duc Jean de Bavière, qui était, disait-il, son protecteur comme il avait été celui de son frère Amand.

La dernière publication que nous connaissions de Wolf est une série d'opuscules de philosophes et de Pères grecs traduits en latin

[75] ... *tamen vitia sua derasis capitibus et vili cucullo, sæpe etiam hircino barbicio quæ maxima velamenta sunt, contegunt*. O. c., fº B, 4.
[76] O. c., fº D, 2. — V. aussi *In Psalmum XXXIII*, fº B, 1.
[77] *In Psalmum XIV*, fº B, 1.

par des savants italiens. Ce recueil devait être, selon lui, un résumé de la sagesse pratique; Béatus Arnold, qui y ajouta des vers, le recommanda comme un guide infaillible à ceux qui désirent se rendre utiles au prochain et, en dominant leurs passions, se procurer le calme de l'âme. Le choix des pièces est aussi significatif que le choix des auteurs cités dans les traités de Wolf lui-même : à côté du Manuel d'Epictète, de la Table de Cébès et de la Dissertation de Plutarque sur la haine, se trouvent un opuscule attribué à saint Athanase sur les psaumes, un discours de Basile le Grand sur l'envie et une épître du même sur la vie solitaire [78].

Des publications de ce genre ont pu avoir leur mérite à une époque où les savants ont encore été peu productifs; elles témoignent du désir de Wolf de contribuer non-seulement à la propagation des lettres, mais aussi à l'amélioration des mœurs. Cependant il est des travaux qui, si Wolf les avait achevés ou s'ils étaient parvenus jusqu'à nous, eussent encore mieux fait comprendre à la postérité ce qu'il y avait de solide dans cet esprit actif, curieux de tout connaître. Jaloux de l'honneur de sa patrie, Wolf entreprit en 1508 de recueillir des matériaux pour une chronique de Strasbourg [79]; ce travail ne tarda pas à être interrompu par la mort.

Il était, comme on l'a vu, en relation avec plusieurs des principaux savants de l'Italie, de l'Allemagne, de la Suisse. Ils louaient à l'envi sa science, l'affabilité de ses manières, les charmes de sa conversation. Jérôme Emser le qualifia de „prêtre des Muses, surpassant en éloquence cicéronienne tous les Allemands de son siècle“ [80]. En 1508, Jean Kierher, de Schlestadt, alors à Spire, un de ceux qu'Érasme comptait parmi les illustrations littéraires de l'Alsace, lui dédia son édition des *Sermones convivales* de François Philelphe [81]; ces dialogues, qui traitent de l'origine et des progrès des différentes sciences, et dont

78 Ind. bibl. 220. Wolf dédia le volume à Jacques Schmidthuser, prêtre à Strasbourg, 15 mai 1508.

79 *De his (scil. de Maximiliano etc.) multa, quando a negociis vacuus, huius Argentoraci urbis ephemerides aggrediemur. In Psalmum XIV*, fº D, 3. — *Is enim* (Th. Wolf) *chronicum librum, ut ex ipso audivimus, de rebus gestisque nostratibus, ab ipso primævo Argentinensium exordio, juvante deo aggressurus est.* Wimpheling, *Catal. episc. Argent.*, p. 123.

80 Dans la préface de son édition de Pic de la Mirandole l'aîné.

81 *Conviviorum libri duo.* Spire, Conr. Hist, 1508, in-4º.

l'érudition, un peu pédantesque et parfois douteuse, est tempérée par l'agrément du langage et une certaine finesse d'esprit, devaient distraire Wolf de ses études plus graves. Henri Bébel lui adressa son poème contre les détracteurs des poètes, en le louant de s'être élevé au-dessus de cette „plèbe vulgaire" qui veut que les théologiens fuient la poésie comme la peste, et en exprimant l'espoir qu'il aidera à défendre les bonnes lettres contre „la cohorte" des *grammatistes* et des dialecticiens scolastiques. Dans une lettre qu'il lui écrivit, il lui raconta d'une manière fort plaisante un entretien avec un moine qui avait dénigré les auteurs païens [82].

Ces communications du professeur de Tubingue n'ont pas été tout à fait du goût de Wolf. Après avoir guerroyé contre Locher, dont les opinions étaient les mêmes que celles de Bébel, le chanoine strasbourgeois a dû trouver que ce dernier allait trop loin. Sans aucun doute, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait été de plus en plus effrayé des progrès de l'opposition contre le moyen âge. Des motifs inconnus le conduisirent en 1509 une seconde fois en Italie; le 10 octobre Wimpheling lui envoya une lettre, où il lui parlait des perpétuelles disputes entre les moines et les curés [83]; la veille de ce jour il était mort subitement à Rome. Quand cette nouvelle arriva en Alsace, Béatus Rhénanus en exprima ses regrets dans la même lettre à Jodocus Gallus où il déplore la perte récente de Geiler de Kaysersberg [84]. Il fit une épitaphe pour Wolf, qu'il avait estimé comme „un modèle unique de langue latine" [85]; Wimpheling en composa une autre, inspirée par son patriotisme: „Strasbourg t'a donné la vie, Rome te donna un sépulcre; tu n'aurais pas pu naître et mourir dans des lieux

82 *Egloga contra vituperatores poetarum;* dans le volume intitulé: *In hoc libro continentur hæc Bebeliana opuscula nova...* Strasb., J. Grüninger, 1508, in-4°, f° N, 2. — *Commentaria epistolarum conficiendarum H. Bebelii...* Strasb., M. Schürer, 1513, in-4° f° 166.

83 Wimpheling, *Soliloquium ad d. Augustinum,* f° a, 4.

84 15 mai 1510. En tête de sa notice sur Geiler, dans *Geileri navicula fatuorum.* Ind. bibl. 187.

85 *Unicum latinæ linguæ specimen.* L. c. — *D. O. M. Thomæ Volfio juniori pontificii juris perito, priscæ eloquentiæ facundiæque studiosissimo, quem tam immatura quam subitaria morte Romæ sublatum et Quirites et Germani flevere, amici bene merito posuerunt. Vixit ann. XXXIII. mens. IX. Obiit an. salutis M.D.IX.* O. c., dernière page.

plus illustres" [86]. Une troisième, faite par Jacques Spiegel, est curieuse comme échantillon du plaisir que prenaient les érudits à forger des énigmes et des jeux de mots, mêlés à des réminiscences classiques [87]. Une quatrième enfin fut écrite par Mutianus Rufus; il y est parlé de la barque de Caron, de Proserpine et des champs Élysées [88]. Il paraît qu'après le décès de Wolf, sa famille se montra peu libérale envers les établissements religieux; Wimpheling se plaignit de la dispersion de sa fortune et du médiocre empressement de ses héritiers à fonder des messes pour le repos de son âme [89]. Son oncle, Thomas Wolf l'aîné, lui survécut de deux ans; il ne mourut que le 16 août 1511 et fut enseveli dans le cloître de Saint-Pierre-le-Vieux [90].

86 *Argentina tibi vitam dederat, dat Roma sepulchrum,*
Vix potuis nasci clarius atque mori.

L. c., et dans le traité *Contra turpem libellum Philomusi*, dernière page.

87 *Triste lupus nuper, quem cui serviverat olim*
Dives habet, causa est Roma quod ossa tegit.
Hoc unum gratum, divûm quod scriptus in albo
Tam cito sum, nam non cætera jure tulit.

Staurostichon Joh. Fr. Pici, cum comment. Jac. Spiegelii. Tubing., 1512, in-4°, f° 75. *Lupus* est Wolf; le riche qu'il avait servi, est Rome riche en monuments; les premiers mots sont une allusion à un vers de Virgile, Egl. 3, v. 80.

88 *Libellus novus, epistolas et alia quædam monumenta doct.rum... complectens... editus studio Joachimi Camerarii. Lips.* 1568, f° I, 3.

89 Wimpheling à Brant, 21 mars 1513. Ms.

90 Son épitaphe dans le supplément aux Essais de Grandidier sur la cathédrale de Strasbourg. Paris 1868, p. 61.

CHAPITRE IV.

MATTHIAS RINGMANN PHILÉSIUS.

1482-1511.

Le nom de Matthias Ringmann a paru plusieurs fois dans les biographies de Wimpheling et de Thomas Wolf. De même qu'il les assista l'un et l'autre dans leurs travaux, il prêta, pendant un séjour à Saint-Dié, son aide aux savants de la Lorraine. Il a droit à une place dans l'histoire littéraire de nos deux provinces. Il représente chez nous la Renaissance non-seulement comme poète et comme grammairien, mais aussi et surtout comme historien et comme géographe. Quand il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, il avait rendu à la science de son époque des services qu'il est juste de ne pas oublier.

On a cru qu'il était né à Schlestadt [1]. La qualification de *Vogasigena* qu'il se donne dans la plupart de ses publications [2], aurait dû suffire pour écarter cette opinion, Schlestadt n'étant pas situé au milieu des montagnes, mais dans la plaine. Dans divers passages de ses poésies il dit explicitement: „la Vosge est ma patrie, je suis né dans une verte vallée près des hautes cimes“; il parle d'un ruisseau qui, traversant des pâturages agréables, baigne sa maison paternelle [3]. C'est donc dans une vallée des Vosges qu'il faut chercher son

[1] Ringmann « paraît avoir été natif de Sélestat ». J. J. Oberlin, dans le Magasin encyclopédique de Millin, etc., 5e année. Paris, 1799, p. 325. La Biographie universelle de Didot, T. 42, p. 302, le dit positivement né à Schlestadt.

[2] Hehle, dans son étude sur Locher, dit que la vraie forme n'est pas *Vogesigena*, mais *Vosagigena*. C'est ainsi, en effet, que le mot est imprimé dans l'*Apologia pro republica christiana* de Wimpheling, fo h, 6, et dans le traité de Garzoni *De miseria humana*, fo B, 6, ind. bibl. 217; mais partout ailleurs où Ringmann est nommé, soit avant soit après la publication de ces ouvrages, on trouve *Vogesigena;* il appelle toujours les Vosges mons *Vogesus*.

[3] *Sic ego qui Vogesi penes alta cacumina montis*
Paganus viridi prodeo valle satus.

Carmen au verso du titre de *Lilii Giraldi syntagma de Musis*. Ind. bibl. 231.

Torrentem pratis villanum immittit (scil. Vogesus) amœnis
Qui radit patrias valle virente domos.

Poème sur les Vosges, dans *Coccinii opusculum de imperii... tralatione*. Ind. bibl. 223.

Vogesus mihi patria. Ib.

lieu de naissance; il n'y a pas de raison pour ne pas accepter le témoignage de Grandidier, quand il le fait naître dans un des villages du val d'Orbey, aux environs de l'ancienne abbaye de Päris [4]. Les relations que Ringmann eut plus tard avec le chapitre de Saint-Dié viennent, dans une certaine mesure, à l'appui de l'assertion de notre savant historien. Les *alta cacumina*, que Ringmann mentionne dans ses vers, sont les montagnes sur le flanc desquelles on rencontre les lacs Noir et Blanc; la Weiss ou Blancrupt, qui sort de ce dernier, est le *torrens* au bord duquel se trouvait la demeure de ses parents. Il se dit paysan, fils sans doute d'un des fermiers du couvent de Päris. D'après son épitaphe, il avait, lors de sa mort en 1511, vingt-neuf ans, il était donc né en 1482. Il se peut que les religieux de Päris, devinant chez lui des talents précoces, lui aient donné quelque instruction pour le préparer à l'état ecclésiastique; il se peut aussi, bien qu'on n'en ait pas la preuve, qu'il ait suivi sous Craton Hofmann l'école de Schlestadt [5]. Selon la coutume du temps il fut envoyé très-jeune à l'université. Il vint à Heidelberg; lorsqu'en 1498 Wimpheling y reprit ses fonctions de professeur, il fut un des élèves les plus assidus de ce maître [6]. Parmi les petits *carmina* moraux que Wimpheling fit composer un jour par ses disciples et qu'il inséra dans son *Adolescentia*, il y a deux distiques de Ringmann sur les choses éternelles qu'il faut

Ma notice sur Ringmann ayant paru d'abord en 1875 dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, M. Mossmann, le savant archiviste de la ville de Colmar, lui consacra un article très-bienveillant dans *l'Industriel alsacien* du 28 mars 1877. Il pense que la rivière dont parle Ringmann pourrait bien être la Scher, et que par conséquent il serait né à Scherwiler; son nom allemand viendrait à l'appui de cette supposition. Il me semble toutefois qu'en plaçant son lieu de naissance *penes alta cacumina montis*, Ringmann a voulu indiquer une localité située sur la montagne plutôt que dans la plaine. Tout en étant né au fond du val d'Orbey, il a pu porter un nom allemand; rien ne s'oppose à ce qu'on admette parmi les colons ou fermiers de Päris quelque paysan venu des basses terres de la Haute-Alsace. Je conviens, du reste, qu'en l'absence de documents explicites la question peut rester indécise.

[4] Notice sur Päris, p. 16, dans : *Vues pittoresques de l'Alsace*, dessinées par Walter, accompagnées d'un texte historique par Grandidier. Strasb. 1785, in-f°. Ces vues ont paru par livraisons, dont chacune a une pagination à part.

[5] Strobel, *Geschichte des Elsasses*, T. 3, p. 552, dit qu'il fut élève de Dringenberg; c'est peu probable, Dringenberg étant déjà mort en 1490.

[6] *Wimphelingus quoque doctor meus.* A Philippe d'Oberstein, prévôt du grand-chapitre de Strasbourg, 1er sept. 1506, en tête de *Wimpfelingii oratio de S. Spiritu.* Ind. bibl. 28.

préférer aux passagères [7]. A Heidelberg sans doute il connut aussi le Wurtembergeois Grégoire Reisch, qui dès 1496 avait formé son recueil encyclopédique intitulé *Margarita philosophica*, et contenant quelques chapitres sur l'arithmétique et la géométrie [8]. Plus tard, dans des vers adressés à Reisch, Ringmann lui rappela qu'il y a quelque temps déjà, *pridem*, il avait appris de lui à mesurer la hauteur et la longueur des choses [9]. La *Margarita* n'ayant été publiée pour la première fois qu'en 1503, quand Reisch fut devenu prieur des chartreux de Fribourg, ce n'est pas à cette édition que Ringmann a pu faire allusion dans son petit poème, car peu avant 1503 il avait fait à Paris des études mathématiques plus approfondies sous Lefèvre d'Étaples; les premières leçons qu'il avait reçues sur cette science par Reisch, ne peuvent donc se rapporter qu'à leur commun séjour à Heidelberg. C'est là aussi, comme étudiant, qu'il se donna ou qu'un de ses maîtres ou camarades lui donna le nom classique de Philésius, l'affectueux, une des éphithètes d'Apollon, répondant au caractère aimable et enjoué du jeune Alsacien [10]. Le Badois François Irénicus (Friedlieb d'Ettlingen), qui publia en 1518 une compilation sur la description et l'histoire de l'Allemagne, et qui parmi ceux qui se sont occupés des mêmes matières cite aussi Wimpheling, Murr de Colmar

[7] *Adolescentia*, f° 70.

[8] Le clerc Grégoire Reisch, de Balingen dans le Wurtemberg, fut immatriculé comme élève de l'université de Fribourg le 25 oct. 1487; deux ans après il devint maître ès arts. Schreiber, *Geschichte der Universität Freiburg*, T. 1, p. 64, qui rapporte ces faits, ne sait rien d'un séjour de Reisch à Heidelberg. Ce séjour toutefois devient plus que probable, quand on considère que le 20 déc. 1496 Adam Werner, de Thémar, qui était professeur dans cette université et qui avait vu le manuscrit de la *Margarita philosophica* de Reisch, adressa à celui-ci quelques vers pour lui reprocher de ne pas la publier. Il le qualifie d'*alumnus generosi comitis de Zolre;* cela veut dire sans doute que le jeune homme faisait ses études aux frais du comte. Les vers de Werner sont imprimés dans l'édition de la *Margarita* de 1503, et la preuve que celle-ci est la première est fournie par la note finale : *chalcographatum primiciali hac pressura Friburgi per Joannem Schottum Argent. citra festum Margarethæ anno gratiæ M.CCCCC.III.* In-4°.

[9] *Reischi celebrium virorum gloria*
Apexque summe litteratorum omnium
Pridem docens Philesium altitudines
Metiri et ipsas longitudines rerum...

Dans Wimpheling, *Epistola excusatoria ad Suevos*, f° a, 4.

[10] Les distiques dans l'*Adolescentia* de Wimpheling, f° 70, sont indiqués comme étant *Matthiæ Ringmanni Philesii.* — Philésius, épithète d'Apollon, surtout à Didyme. Pline, *Hist. nat.*, Lib. 34, cap. 8; Stace, *Theb.*, Lib. 8, vers 198.

et Ringmann, donne à ce dernier la qualité de théologien [11]. On ignore toutefois s'il a poussé ses études théologiques jusqu'au bout; dans aucun de ses écrits son nom n'est accompagné de la mention d'un grade qu'il aurait obtenu dans cette faculté.

De Heidelberg il se rendit à Paris. Là il apprit, probablement de quelque réfugié byzantin, assez de grec pour lire sans trop de difficulté les classiques. Sous l'Italien Publio Fausto Andrelini, qui depuis 1489 professait dans la capitale la littérature latine, il se perfectionna dans l'art poétique [12], autant qu'on pouvait le faire sous un versificateur qui avait plus de vanité que de talent, mais qui entraînait ses auditeurs par sa faconde verbeuse et fleurie, et qui passait pour un poète moral. Béatus Rhénanus, qui l'entendit quelques années plus tard, devint son admirateur autant que le fut Ringmann. Cependant, il y avait des cours que celui-ci suivait avec un empressement plus enthousiaste encore, c'étaient ceux de Lefèvre d'Étaples sur la philosophie et sur les mathématiques et la cosmographie. L'enseignement de ces deux dernières branches était à Paris une nouveauté; Lefèvre, qui le premier l'introduisit en 1496, eut bientôt de nombreux disciples; il publia dès cette époque une série d'ouvrages sur l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie; les uns sont des productions originales de lui-même, les autres, des éditions d'auteurs plus anciens. Un de ses traités, comme on le verra plus bas, a pour l'histoire de Ringmann un intérêt particulier, c'est celui qui est intitulé *Rithmimachiæ ludus qui et pugna numerorum appellatur*; il fut imprimé pour la première fois à Paris en 1496, à la suite de trois autres publications de Lefèvre [13]. Celui-ci dit dans sa dédicace au

[11] ... *et alter theologus Rigmannus* (sic) *Philesius Vogesigena. Germanie exegeseos volumina duodecim.* Haguenau 1518, in-f°, f° 2.

[12] A Phil. d'Oberstein, l. c., note 6. — A Wimpheling, s. d., dans l'édition que celui-ci fit du *Speculum animæ* de Henri de Hesse, f° D, 1. — Publio Fausto Andrelini, de Forli, resta professeur à Paris jusqu'en 1518, époque de sa mort. Il existe de lui un grand nombre de poésies latines sur toutes sortes de sujets.

[13] *In hoc opere contenta Arithmetica decem libris demonstrata Musica libris demonstrata quattuor Epitome in libros arithmeticos diui Seuerini Boetii Rithmimachie ludus qui et pugna numerorum appellatur.* — A la fin: *Has duas Quadrivii partes et artium liberalium præcipuas atque duces cum quibusdam amminiculariis adiectis : curarunt vna formulis emendatissime mandari ad studiorum vtilitatem Joannes Higmanus, et Volgangus Hopilius suis grauissimis laboribus et impensis Parhisii anno salutis domini : qui omnia in numero atque harmonia formauit 1496 absolutumque reddiderunt eodem*

médecin Bernard Vencarius, que cet *amateur des nombres* l'avait prié d'imaginer un jeu pour distraire les jeunes gens de leurs études plus abstraites, afin que par trop d'assiduité ils n'épuisent pas leurs forces, „conseil digne d'un médecin", ajoute le professeur [14]. Comme la théorie musicale faisait partie de la science des nombres, il se proposa d'enseigner par une espèce de jeu de dames les propriétés des nombres à la fois dans la géométrie, dans l'arithmétique et dans la musique; l'harmonie complète, *harmonia maxima*, appartient au premier de ces arts, les deux autres n'ont chacun qu'une moitié d'harmonie; suivant des combinaisons diverses, on peut passer de l'une des harmonies à l'autre. C'est pourquoi il choisit le terme de combat des *rhythmes;* le mot revient plusieurs fois sur les trois pages et demie dont se compose le traité, lequel est écrit sous la forme d'un dialogue entre un mathématicien, disciple de Pythagore, et deux de ses élèves [15]. Lefèvre continua d'exercer ses auditeurs à ce jeu, qui est si compliqué qu'on a de la peine à comprendre comment il a pu servir au délassement; néanmoins il plut, et un de ceux qui le goûtèrent le plus, fut Ringmann [16].

anno : die vicesima secunda Jullii (sic) *suos labores vbicunque valebunt semper studiosis devoventes. Et idem quoque facit David Lauxius Brytanus Edinburgensis: vbique ex archetypo diligens operis recognitor.* Suit un *registrum* pour le relieur. In-f°, Goth.

En 1514, Henri Estienne donna une nouvelle édition, même format et mêmes caractères que la première, avec la différence que le titre a un encadrement; comme cette disposition ne laissait plus de place pour le *carmen* de *G. Gonterius Cabilonensis in laudem arithmeticis et musices,* qui est au bas du titre de la première édition, ces distiques sont renvoyés au verso; on a omis aussi le *registrum.* Dans l'édition de 1496 la *Rhythmomachia* commence au f° i, 6. — Oberlin (*Magasin encyclop.*, p. 325), qui n'a connu ce traité que par les deux premiers mots du titre, a cru qu'il s'agissait d'un jeu pour apprendre la prosodie. D'Avezac, dans son mémoire sur Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs, Paris 1867, p. 132 et p. V et VI, avait d'abord adopté l'opinion d'Oberlin et avait même proposé de corriger *Rhythmomachie* en *Rhythmomathie*, enseignement de la versification; puis, quand il eut retrouvé le titre complet du traité, où le terme grec est expliqué par *pugna numerorum,* il pensa que dans les anciennes impressions on avait omis la première lettre du mot et qu'il fallait lire *Arithmomachia.* Mais c'est bien *Rhythmomachia* que Lefèvre a voulu dire.

14 O. c., f° i, 6.

15 A la 3e page il y a des images du damier et des *calculi* servant au jeu.

16 Le jeu de la rhythmomachie resta longtemps en usage. Il existe un livre intitulé: *Nobilissimus et antiquissimus ludus Pythagoreus* (*qui Rythmomachia nominatur*) *in utilitatem et relaxationem studiosorum comparatus ad veram et facilem proprietatem et rationem numerorum assequendam nunc tandem per Claudium Buxerium Delphina-*

Après avoir séjourné à Paris pendant quelques années, il vint à Strasbourg, vers 1503, rapportant une érudition très-variée, muni de livres nouvellement mis en circulation, et ayant mieux appris la langue française, dont il n'avait parlé encore que le patois usité au fond de sa vallée natale, là où elle touche à la Lorraine. Il s'était épris surtout d'une vive passion pour la géographie, et formait déjà le projet de contribuer à en répandre la connaissance. Il se lia avec Thomas Wolf, qui venait d'achever ses études en Italie, et avec Jean Gallinarius, qui enseignait la grammaire et la rhétorique dans l'école du chapitre de Saint-Pierre-le-Jeune; il s'attacha, comme il l'avait fait à Heidelberg, à Wimpheling; il adopta toutes les opinions et épousa toutes les querelles de son ancien maître; il aida à le défendre contre ses adversaires, et ceux-ci de leur côté ne le ménagèrent point. Wimpheling l'introduisit dans la famille du chevalier Martin Sturm, dont le fils Jacques devint également son ami. Pour le moment il lui fallut se procurer des ressources; il devint correcteur chez l'imprimeur Jean Prüss; entre autres ouvrages il corrigea pour lui et recommanda par quelques distiques une édition du recueil de vers tirés d'auteurs latins, et susceptibles d'être employés dans des poésies, des discours, des lettres, que le chanoine de Bamberg, Albert d'Eyb, avait fait sous le titre de *Margarita poetica*[17]. Un autre *carmen* de Ringmann accompagne les statuts synodaux bâlois, publiés vers la fin de cette même année 1503[18]; le volume ayant été imprimé à Bâle, peut-on en conclure que le jeune homme était parti avec Wimpheling, quand l'évêque Christophe d'Utenheim l'avait appelé pour faire la révision des statuts? Wimpheling a pu avoir besoin d'un aide pour ce travail, qui devait être achevé en peu de temps.

Peu après on trouve Ringmann comme maître d'école à Colmar. Le chapitre de Saint-Martin de cette ville avait, comme toutes les

tem illustratus. Lutetiæ apud Gulielmum Cavellat, sub pingui gallina, ex adverso collegii cameracensis. Abacus et calculi væneunt in Palatio apud Joannem Gentil. 1556, in-8°. A partir du f° 49 suit: *Rythmomachia Jacobi Fabri Stapulensis. Dialogus.*

[17] La première édition de cet ouvrage parut à Nuremberg en 1472, in-f°. Celle de Strasb. est de 1503, in-4°.

[18] *Ad devotos Basiliensis episcopatus sacerdotes carmen excitatorium ut virtutes prosequantur et vitia detestentur.* Dans les *Statuta synodalia episcopatus Basiliensis.* Ind. bibl. 65.

églises collégiales, un écolâtre, mais l'école, si elle a existé autrement que sur le parchemin d'un règlement capitulaire, a dû être très-imparfaite. Thomas Wolf, qui cumulait avec son canonicat de Saint-Pierre-le-Jeune la prévôté de Saint-Martin, désirait relever l'enseignement à Colmar comme on essayait de le faire à Strasbourg; ce fut grâce à lui sans doute que Ringmann fut attaché à l'école de Saint-Martin. Le doyen et les chanoines Grégoire Becherer et Barthélemy Wickram secondèrent le nouveau maître[19], mais une opposition plus forte que leur appui le força de se retirer. Dans une épigramme sur certains Colmariens, que par une double allusion à la massue des fous et à celle des armoiries de Colmar il appelle ironiquement *Kolbnarriens*, il les accuse d'une incurie qui empêche les instituteurs de garder longtemps leur poste[20]. Je suppose que par ces *fous* il entendait les chanoines vieux qui avaient peu de goût pour les humanistes jeunes; aux yeux de ces conservateurs de la tradition, toute tentative d'introduire des méthodes nouvelles, et de remplacer les hexamètres léonins du *Doctrinal* par des vers empruntés aux anciens, ne pouvait être qu'une hardiesse compromettante. On sait qu'à Strasbourg aussi le chapitre de la cathédrale ne se décida qu'avec peine à confier son école à un littérateur qui suivait les tendances *modernes*. „Que celui, disait Ringmann dans son épigramme, qui après moi voudra labourer ce sol stérile, n'espère pas y trouver une demeure durable“. On lui donna, il est vrai, un successeur, mais je ne saurais dire si celui-ci fut plus heureux que lui; l'école ne paraît pas avoir laissé de trace dans l'histoire de Colmar. Ringmann lui-même fut de retour à Strasbourg vers la fin de 1504; à peine

19 En 1494, Barthélemy Wickram fut chargé par le chapitre d'inscrire dans l'*Obituarium* de S. Martin (Ms. de la bibl. de Colmar) les anniversaires à partir de cette date. Il mourut en 1534. Grégoire commença à inscrire les anniversaires dans le même volume en 1505. Quant aux doyens de S. Martin, j'apprends par M. Mossmann qu'il y a dans les documents une lacune entre 1496 et 1526. Gilles Gerhard est doyen en 1496, mais paraît déjà en 1478, on ne peut donc pas affirmer qu'il vivait encore en 1503 ou 1504. En 1526 c'est Grégoire Engel; l'était-il déjà en 1504?

20 *Kolbnarrhensibus quibusdam.*
Si vocis primum phas est inquirere fontem
Nomina sunt vestris vera profecto scholis,
Ex re nomen habent, vaco signat nempe scholazo,
Et vestræ nimium sepe regente vacant.
Quare mansuram fugiat sperare quietem
Post nos hunc sterilem quisquis arabit agrum.
Dans les *Hemistichia poetarum*, f° e, 4. Ind. bibl. 221.

arrivé, il fit une épitaphe pour Amand, frère de Thomas Wolf, qui venait de mourir de mélancolie[21]. Comme Geiler, Brant, Wimpheling désiraient la création d'un gymnase latin, et que le magistrat hésitait à s'y résoudre, Ringmann ouvrit en 1505 une école particulière. D'après un conseil donné par Wimpheling dans plusieurs de ses traités, il fit, sous le titre peu harmonieux de *Hemistichia sententiosiora*, un recueil d'hémistiches tirés de divers poètes classiques; il les dictait à ses élèves pour qu'ils les apprissent par cœur; cet exercice lui semblait plus utile que „de nourrir les jeunes gens des décoctions insipides d'Alexandre de Ville-Dieu"; c'étaient des proverbes, des facéties honnêtes, des maximes morales, des élégances; çà et là il introduisit quelques changements, afin que chaque hémistiche présentât un sens complet[22]. Son école prospéra, elle eut des élèves de Strasbourg et du dehors.

Ces occupations scolaires ne le détournèrent point de ses études géographiques. Il reçut, probablement de Paris, un exemplaire d'une des premières éditions de la lettre qu'au commencement de l'année 1503 Améric Vespuce avait adressée à Laurent, fils de Pierre-François de Médicis, pour lui faire une relation de son troisième voyage; elle avait été traduite de l'italien par le dominicain Jean Giocondo, de Vérone, aussi célèbre comme humaniste que comme architecte et mathématicien. En 1505, Ringmann, après avoir comparé la lettre avec les cartes de Ptolémée, la publia chez l'imprimeur Matthias Hupfuff, sous le titre *De ora antarctica per regem Portugalliæ pridem inventa*[23]. Il dédia la brochure, le 1er août, à son ami le Strasbourgeois Jacques Brun, qui à cette époque continuait à Fribourg ses études de droit commencées à Bologne[24].

Cette dédicace, malgré l'inévitable cortége de réminiscences classi-

21 *Joh. Garson, de miseria humana*, f° B, 6. Ind. bibl. 217.

22 Ind. bibl. 221.—La dédicace du traité *De ora antarctica* est datée du 1er août 1505 *ex scholis nostris*. Dans une lettre ms. d'Ulric Zasius à Séb. Brant, 31 oct. 1505, Ringmann est dit *præceptor Argentinensis pubis*.

23 *De ora antarctica*. Ind. bibl. 222.

24 Jacques Brun avait été à Bologne avec Thomas Wolf; depuis 1501 il étudiait à Fribourg. Il est un des jeunes gens dont Wimpheling recommanda la fréquentation à Jacques Sturm, et auxquels il dédia son *Apologia pro republica christiana*. Il devint chanoine de S. Pierre-le-Vieux à Strasbourg et assesseur du bailli impérial à Haguenau; il mourut en 1535.

ques, exprime dans toute sa fraîcheur l'étonnement causé aux savants par les nouvelles découvertes : „Notre Virgile a chanté dans l'Énéide qu'au delà des astres et de la voie annuelle du soleil, il y a une terre où Atlas supporte de son épaule l'axe où brillent les étoiles. Si jusqu'à présent quelqu'un en a douté, il cessera d'être surpris en lisant ce qu'Albéric Vespuce (c'est ainsi que Ringmann écrit le nom), un homme d'un grand génie et d'une non moins grande expérience, a le premier raconté, sans fiction, d'un peuple qui habite vers le Sud, presque sous le pôle antarctique. Il nous assure que ce sont des hommes tout à fait nus, et qui ne présentent pas seulement à leur roi, comme le font les Carmaniens de l'Inde, les têtes de leurs ennemis tués, mais qui se nourrissent avidement de la chair de ceux qu'ils ont égorgés". Ringmann dit en outre qu'il a recherché si les terres nouvellement trouvées correspondaient avec les cartes de Ptolémée[25]; c'est qu'en effet il s'occupait alors d'un examen des travaux de cet auteur, mais on ne peut pas affirmer qu'il ait déjà eu le dessein d'en faire une nouvelle édition, en corrigeant la version latine reçue et en la complétant par les résultats des derniers voyages. A sa dédicace à Jacques Brun il ajouta un *poematulum non minus cosmographicum quam poeticum*[26], mais contenant en réalité plus de cosmographie que de poésie; les deux derniers vers : „Candide lecteur, parcours ce livre d'un esprit sincère, et ne le lis pas en faisant un nez de rhinocéros", ces vers, souvenir d'une épigramme de Martial, sont à l'adresse des incrédules qui seraient tentés de se railler des choses étranges racontées par Améric Vespuce.

Il a été parlé dans la notice sur Thomas Wolf du séjour qu'en été 1505 Ringmann fit avec ce dernier et quelques amis au château de Breuschwickersheim, de la découverte qu'on y fit d'un monument romain, et de l'acrostiche que le jeune poète improvisa à cette occasion. Peu après il célébra, avec les mêmes amis et avec les élèves de son école, une fête scolaire. On se rendit dans une oseraie près du village de Schiltigheim; là les écoliers coupèrent eux-mêmes les verges dont le maître avait besoin pour le maintien de la discipline.

25 ... *ad Ptolemeum, cuius tabulas ut nosti non versamus nunc indiligenter.* A. J. Brun, dédicace du *De ora antarctica.*

26 ... *subindeque de inventa nuper illa orbis ora breve quidem, sed non minus cosmographicum lusimus poematulum quam poeticum.* L. c.

Ringmann donna à cette solennité le nom classique de *Virgidemia*, en le détournant un peu de son sens primitif. Quand la provision fut faite, on entra à Schiltigheim dans une auberge, on tint un banquet, un des élèves récita les *Hemistichia sententiosiora*, à la grande satisfaction des convives, qui même *inter pocula* ne pouvaient se défaire entièrement de leur pédantisme de grammairiens. Enfin on rentra processionnellement en ville, les enfants portant les verges et chantant des couplets[27].

En octobre Ringmann se mit en route pour un voyage d'Italie ; il devait réclamer de Jean-François Pic de la Mirandole le manuscrit de ses œuvres qu'il avait promis à Thomas Wolf. Au lieu de suivre le chemin direct par l'Alsace et Bâle, Ringmann se rendit d'abord à Fribourg. Là les savants, émerveillés de la mission qu'il allait remplir, lui firent l'accueil le plus empressé; le juriste Ulric Zasius lui

27 ... *quum de more fecissemus virgidemiam, deindeque symposiaremur.* Dédicace des *Hemistichia.* — Nos premiers humanistes se servaient volontiers des locutions qu'ils rencontraient dans les comédies de Plaute, qui étaient pour eux le modèle de la conversation latine. C'est chez Plaute, dans le *Rudens*, acte 3, sc. 2, que Ringmann avait trouvé *Virgidemia;* là le mot est pris dans le sens de moisson de coups de bâton; un vieillard dit à son esclave :

At ego te per crura et talos tergumque obtestor tuum
Si tibi ulmeam uberem esse speras virgidemiam
Et tibi esse eventuram hoc anno uberem messem mali,
Ut mihi istuc dicas negoti quid sit quod tumultues.

Le grammairien Nonius Marcellus, plusieurs fois imprimé à la fin du XVe siècle, mentionne le terme comme archaïque sous la forme de *virgindemia;* en outre il rapporte quelques vers d'une satire perdue de Varron:

Quid tristiorem video te esse? Num agit hæc
Lampadion? Ecquid familiaris filius
Amat? Nec spes est auxilii argentarii,
Ideoque scapulæ metuunt virgdemiam.

(Ed. de Deux-Ponts, T. 1, p. 261.) Là encore la signification est la même que chez Plaute et ne peut guère s'appliquer au passage de Ringmann. Le dictionnaire de Forcellini ne connaît le mot que d'après Plaute et Varron. Celui de Freund (trad. en franç. par Theil, Paris, 1862, in-f°) indique encore un autre sens, d'après l'*Onomasticum latino-græcum:* action de couper des verges, des baguettes (*virgas demere*) ῥαβδολογία. Est-ce fondé? Le mot grec qui semblerait indiquer une analogie, n'existe pas et paraît forgé par l'auteur. Cette signification n'était pas usitée dans l'antiquité; le glossaire de Ducange n'a pas le mot pour le moyen âge. Ringmann a évidemment pris le mot dans le sens donné par l'*Onomasticum*. En Suisse et en Allemagne on disait *in die Virgatum gehn*; *virgatum* pour *virgetum*, lieu planté d'osiers. A Ratisbonne on mentionne la coutume dès 1426; à Bâle et dans le Palatinat on la suivait encore après la Réformation. V. la description de la fête chez Fechter, *Geschichte des Schulwesens in Basel bis 1589.* Bâle 1837, p. 30.

donna l'hospitalité dans sa maison, le curé Jean Kolher l'invita à un repas arrosé d'un vin „aussi bon que celui de l'Alsace", le professeur de théologie Jean de Brisgau lui fit cadeau d'un florin d'or, en l'honneur des œuvres *dorées* de Pic qu'il devait rapporter[28]. Mais à peine eut-il quitté Fribourg qu'il eut une aventure moins agréable. C'était le moment le plus aigu de la querelle entre Zasius et Wimpheling d'une part, et le professeur de poésie Locher de l'autre. Des deux côtés on en était venu aux injures, on se prodiguait les personnalités les plus offensantes. Peu avant que Wimpheling, qui avait passé quelque temps à Fribourg, s'en retournât à Strasbourg, Locher l'avait menacé de le faire assommer ; ne le trouvant plus, il se vengea sur son disciple. Accompagné de quelques étudiants souabes, il s'embusqua dans les broussailles au bord de la grande route, non loin de la Chartreuse ; c'est là que Ringmann devait passer pour continuer son voyage. Quand il parut près de Locher et de ses complices, ils l'assaillirent, le terrassèrent, lui ôtèrent les habits, le professeur lui-même le frappa de verges et lui fit jurer de ne pas le dénoncer. Trop maltraité pour continuer son chemin, il revint à Fribourg, où il ne se crut pas obligé, par un serment arraché par la violence, à se taire sur ce qui lui était arrivé. A Fribourg toutefois, pour des motifs que nous ne connaissons pas, personne ne porta plainte contre le turbulent professeur de poésie. Zasius et Jérôme Véhus en écrivirent à Sébastien Brant ; pour les détails du fait, ils le renvoyèrent à des lettres à Thomas Wolf, qui n'existent plus ; ils se plaignirent de la violation du droit des gens et de la paix publique ; ils demandèrent l'intervention du magistrat de Strasbourg, „afin qu'à Fribourg on sente que les Strasbourgeois protégent leurs concitoyens, car, par Jupiter, c'est votre ville elle-même qui est offensée dans la personne du savant précepteur de votre jeunesse"[29]. Notre magistrat se mêla-t-il de l'affaire? Nous l'ignorons. Thomas Wolf, par une lettre du 1er novembre 1505, adressa à Locher, son ancien compagnon d'études à Bologne, de vifs reproches, tout en l'assurant que s'il revenait à plus de modération, ses amis strasbourgeois lui continueraient leur amitié. Wimpheling envoya une plainte au sénat académique de Fri-

28 *Hemistichia*, f° c, 2.

29 Jérôme Véhus à Séb. Brant, deux lettres, l'une du 15 oct. 1505, l'autre s. d. ; Ulric Zasius à Brant, 31 oct. Ms.

bourg; il écrivit même directement à un des auteurs du méfait, le clerc Jean Gaudentz, de la famille noble de Blumeneck; il lui rappela que jadis, à Spire, il lui avait rendu des services, et qu'à Bâle il avait été son voisin; si on avait des griefs contre Ringmann, il fallait l'appeler en justice ou l'inviter à une disputation : „Vous eussiez agi ainsi en savants, au lieu d'agir en sicaires"[30]. Gaudentz de Blumeneck n'était en effet qu'un sicaire; en 1509 il assassina à Fribourg, en pleine rue, le professeur de théologie Georges Northofer, recteur de l'université.

Comme les tribunaux, ne voyant sans doute dans l'exploit de Locher qu'un de ces scandales d'étudiants si fréquents alors, ne s'en occupèrent point, les amis de Ringmann le portèrent devant le public, mais incidemment et sans nommer personne. Quand Wimpheling eut à se défendre contre le reproche d'avoir mal parlé des Souabes, lui, Thomas Wolf et les autres membres de la Société littéraire adressèrent une lettre à l'imprimeur Jean Prüss, qui était Wurtembergeois de naissance; dans cette lettre, qu'ils publièrent, ils déclarent que, pleins d'estime pour les Souabes, ils n'en connaissent qu'un qu'ils ne puissent pas respecter, celui qui corrompt la jeunesse en lui expliquant des poètes frivoles, et qui, „par fureur ou par envie, est tombé comme un brigand sur un jeune homme pieux, modeste, savant, qui dans l'intérêt des lettres se rendait en Italie; et ce brutal se vante d'être poète et orateur!"[31] Ringmann ne prit pas la chose de si haut; dans des vers qu'il fit pour Grégoire Reisch, où il le remercie de lui avoir appris les mathématiques, il regrette qu'il ne lui eût pas enseigné aussi l'art d'éviter les embûches de bandits cachés au milieu des ronces[32]; contre Locher il fit une épigramme satirique,

30 *Philesium, magna Suevorum caterva stipatus in via publica atrociter aggressus, innocentem juvenem, imberbem, nudum, inermem, isthic peregrinum et hospitem, contra sanctarum legum præscripta impie verberasti, quem ductu auspiciisque meis sciebas proficisci... Substernentes eum, caligis abstractis denudatum tenentes, magistro Jacobo principali, qui solus cum virgis ad nates acriter illum allicit.* Wolf à Locher, 1er nov. 1505, chez Schreiber, *Geschichte der Universität Freiburg*, T. 1, p. 79. — *Amœnit. friburg.*, p. 170.

31 *Epistola excusatoria ad Suevos*, f° a, 4.

32 *... machinamenta hostium*
Qui more latronum rubeis absconditi
Magna caterva in unicum severiter
Mox irruerunt...
Hemistichia, f° e, 2, et dans l'*Epistola ad Suevos*, f° a, 4.

dans un style qui est comme un prélude de celui des *Epistolæ obscurorum virorum;* Locher ayant traduit jadis la *Nef des fous* de Brant, le jeune poète lui donne la première place dans la Narragonie[33] :

Adest magne decus larvatus ecce poetus,
Ex Ehingen natus venter est ille beatus
Qui cum portavit qui se sic glorificavit,
Hic est poetus qui est super prophetus.
O est mihi tam care quia scit bene versificare.
Studuit Athenis hoc est apud Ulmis,
Ibi viget studium, legitur Alexander et vademecum,
Sunt boni grammatici testimonio Vilamusi.
Sed redeo ad Philamusum, cernatis illum obtusum
Primum in excelsa sedentem Narragonia.

Le jeune homme continua sa route pour l'Italie sans autre accident; en novembre 1505 il était à Carpi auprès du comte de la Mirandole, qui lui remit ses manuscrits avec une lettre pour Thomas Wolf[34]. L'impression, retardée par une maladie de ce dernier, ne fut achevée que le 31 janvier 1507.

Quand Ringmann fut revenu à Strasbourg, il publia ses *Hemistichia*, en petit format, pour servir de livre d'école; il les dédia à Augustin Sprung, son successeur comme *ludimagister* à Colmar[35]. Il y ajouta quelques *carmina* qu'il avait faits lui-même ; les uns sont des pièces religieuses, sur la messe, sur sainte Anne, sur saint Sébastien, sur l'évêque saint Amand, dont les restes étaient censés conservés dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux ; par d'autres il remercie les savants de Fribourg qui l'avaient reçu lors de son voyage ; d'autres encore sont adressés à des amis ou à des élèves. Il y en a qui ne sont pas sans agrément ; l'éloge par exemple du chien de Thomas Wolf ne manque ni de finesse ni de grâce ; Ringmann rappelle d'abord les chiens des hommes célèbres de l'antiquité; cet étalage d'érudition classique à propos d'un si petit sujet n'a ici rien de déplaisant ; le

33 Dans le traité de Wimpheling *Contra turpem libellum Philomusi*, f° d, 4.

34 Pic à Wolf, 24 nov. 1505, Carpi. *Joh. Franc. Pici opera.* Strasb. 1507, in-f°, *epistolarum liber IV*, f° E, 3.

35 La dédicace est écrite le 1er oct. 1505, avant le départ de Ringmann pour l'Italie. La preuve que le livre ne parut qu'après son retour, c'est qu'il y ajouta ses vers aux savants de Fribourg ainsi que ceux que fit pour lui-même Jean Thomas, le fils de Pic, qui le félicite d'apporter à Strasbourg, *Argiria*, les œuvres de son père.

poète lui-même ne le prend pas au sérieux, il n'est qu'un moyen pour mieux faire ressortir par le contraste les qualités du chien de son ami ; il continue : „Toutes ces bêtes fameuses ne sont rien à côté de toi ; tu connais les philosophes, tu aimes les poètes ingénieux et les orateurs diserts ; tu fuis le commerce des gens incultes, tu ne te plais que chez les hommes de talent ; tu surpasses tes pareils comme le peuplier surpasse un chétif arbrisseau". C'étaient autant de compliments à l'adresse de Wolf lui-même. En général, à cette époque Ringmann s'exerçait beaucoup à tourner des vers selon le goût de son temps ; il affectionnait les mètres compliqués, il recherchait les difficultés, il se plaisait surtout à construire des acrostiches ; il écrivait soit des distiques soit des vers saphiques ou autres, tantôt pour les mettre au titre ou à la fin de quelque livre, pour donner à l'auteur un certificat d'illustration, tantôt uniquement pour remplir une page qui autrement serait restée vide. Ses vers, pris dans leur ensemble, sont aussi factices que ceux de ses contemporains ; par moments toutefois on y voit éclater des traits d'esprit et des étincelles de poésie.

De même que la plupart de ces jeunes poètes, laïques ou clercs, Ringmann paraît avoir mené une vie assez dissipée, tout en étant patronné par un aussi grave personnage que Wimpheling. Quelqu'un qui voulut se railler de lui, ajouta à une édition qu'on fit au mois d'août 1505 du discours facétieux de Jacques Hartlieb *De fide meretricum in suos amatores*, un *carmen* drôlatique latin, avec une explication allemande en regard, également en vers. L'auteur raconte l'aventure d'un *ludimagister* qui se croit aimé d'une courtisane, et qui fait pour lui plaire de folles dépenses ; se voyant ridiculement trompé, il jure de la quitter ; soudain il apprend qu'elle est morte, son amour renaît, il se lamente et compose pour elle des épitaphes. Les initiales des douze premiers vers latins forment *Elsa Ringmann;* une épitaphe latine donne par ses premières lettres *Elsa*, par ses dernières *Vale;* une allemande, qui est aussi une acrostiche, rappelle *Elisabet*, et dit qu'elle a été „une belle princesse au *Tummenloch*", une des rues les plus mal famées de Strasbourg. La morale finale est :

Ita vixit ille rector — Er wollts nit anders han.
Vale semper bone lector — Lug du und stosz dich dran.
Gut gsell ist Ringmann[36].

[36] *De fide meretricum in suos amatores*. A la fin : *Finitum beatiter anno Christi supra*



Quel que soit l'auteur de cette satire, il est difficile de croire qu'il eût été assez impertinent pour la publier, si ce *gut gsell*, ce bon garçon de Ringmann avait été à l'abri de tout reproche.

Rien ne s'oppose à ce qu'on admette qu'après son retour d'Italie il reprit à Strasbourg ses fonctions de maître d'école, mais rien aussi ne le prouve. Pendant l'année 1506 on le voit occupé surtout comme correcteur dans les typographies de Grüninger et de Knoblouch, comme poète et comme traducteur. Il corrigea les épreuves du texte que Geiler avait fourni pour les planches d'Urs Graf sur la Passion; il y joignit une lettre à Wimpheling et, sur le conseil de ce dernier, la poésie sur Marie-Madeleine qui passait pour être de Pétrarque, et que Geiler avait rapportée de son voyage à Marseille. Sur le titre il mit un acrostiche, dont les premières et les dernières lettres forment *Mors Christi — vita nostra.* En même temps il fit une traduction du livre, qui fut publiée avec un acrostiche allemand, *Ringmannus*, et qui, au lieu de la poésie sur Marie-Madeleine, n'a qu'une courte exhortation au lecteur[37]. En outre il revoyait les épreuves des publications de Wimpheling et accompagnait celles-ci de vers. Dès 1505 il avait fait pour l'*Apologetica declaratio*, par laquelle Wimpheling justifiait son traité *De integritate*, un *carmen* véhément contre l'adversaire qui avait demandé que ce livre et son auteur fussent livrés aux flammes[38]. En 1506 il inséra plusieurs pièces dans l'*Apologia pro republica christiana*[39]; „celui, dit-il dans un de ces distiques, celui qui condamne les doctrines de Wimpheling, condamne Dieu lui-même"; dans d'autres il s'élève contre les prêtres qui n'étudient le droit que pour défendre l'injustice, et glorifie les théologiens comme supérieurs aux légistes et aux

sesquimillesimum quinto. III kal. septembris. S. l. in-4°. Goth. Les vers sur Ringmann se trouvent f° C, 5 et 6. Les mots : *ein fürstin schön im Tummenloch* prouvent que la pièce a été faite à Strasbourg ou au moins par quelqu'un qui connaissait la ville; il n'y avait qu'à Strasbourg un *Tummenloch.* La première édition du pamphlet: *impressum Maguntie per Fridericum Hewman*, s. d. in-4°. Goth., n'a pas encore ces vers. Dans une autre édition, s. l. ni d., in-4°, Goth., précédée du traité *De fide concubinarum in sacerdotes*, il y a au lieu des mots *Gut gsell ist Ringmann, gut gesell ist ein gering man*: preuve qu'on a voulu faire disparaître ce qu'il y avait d'injurieux pour Ringmann. — *Gut gsell* était synonyme de mauvais sujet. Murner le prend souvent dans ce sens.

37 Ind. bibl. 179.

38 *Apologetica declaratio*, f° C, 4. Ind. bibl. 22.

39 Ind. bibl. 24. Au titre; f° a, 2 et h, 6.

avocats, *leguleii et rabulæ forenses*, autant que le brillant Phébus est supérieur aux feux terrestres. A l'édition que fit Wimpheling de la vie de l'évêque saint Adelphe, il ajouta un petit poème en l'honneur du comte Philippe de Hanau[40]. Pour donner un témoignage de la piété de son maître, il publia un discours académique que Wimpheling avait prononcé jadis à Heidelberg; il le dédia au prévôt du grand-chapitre de Strasbourg, en rappelant les mérites et les principaux traités du vénéré professeur[41]. Dans la deuxième édition du *De integritate*, qui parut en octobre 1506, il y a de lui quelques ïambes, en forme d'acrostiche, pour recommander aux jeunes gens de bien méditer ce livre; il annonce la publication prochaine de celui *De frugalitate* (qui ne fut jamais imprimé), et s'écrie: „Ah, comme ces pages vont irriter ces maudits avares! en attendant, nous rions d'eux"; ces avares étaient les prêtres possédant plusieurs bénéfices[42]. Il communiqua à Wimpheling deux poésies de Fausto Andrelini, l'une sur le sort malheureux des poètes, l'autre sur l'éloge des théologiens; Wimpheling les publia à la suite du *Speculum animæ* de Henri de Hesse[43]; dans la lettre d'envoi Ringmann s'étonne qu'un certain *poetaster* (Locher) exalte les „poètes lascifs" et dénigre les théologiens honnêtes; les poésies de Fauste, „si élégantes, si pleines de sentences et d'épithètes", serviront à réfuter ce mécréant: „Laissons ces gens envieux, superbes, corrupteurs de la jeunesse, nous calomnier à leur aise; leur langue envenimée, leur plume pétulante, ne pourront nuire ni à notre réputation ni à notre âme, ils ne font dommage qu'à eux-mêmes, en se rendant odieux à tous les gens de bien". Y a-t-il dans ces lignes une récrimination personnelle, une allusion à la poésie sur *le bon compagnon* Ringmann et son *Elsa?* Ce n'est pas improbable. Sous l'influence de Wimpheling, qui lui aussi avait eu ses péchés de jeunesse, et qui s'en faisait de perpétuels remords, Ringmann était revenu de sa légèreté; la honte même de voir son nom livré au public à côté de celui d'une des „princesses du *Tummenloch*", a pu contribuer à le corriger.

40 *Vita S. Adelphi episcopi*, f° a, 3. Ind. bibl. 69.
41 *Oratio de S. Spiritu.* Ind. bibl. 28. La dédicace est de Strasbourg, 1er sept. 1506.
42 Ind. bibl. 19. Les initiales des vers de Ringmann forment: *rumpere livor.*
43 *Speculum animæ sive soliloquium Heinrici de Hassia.* Ind. bibl. 76. La lettre de Ringmann, sans date, f° D, 1. A la dernière page du volume il y a une épitaphe de lui pour Guillaume de Rappoltstein.

Pour les Propos de table de Conrad Peutinger sur les antiquités de la Germanie, que Thomas Wolf publia en 1506, notre jeune poète fit un acrostiche à l'éloge de l'auteur et de l'éditeur[44]. Vers la même époque il était en correspondance avec Henri Bébel; celui-ci intercala dans le recueil de ses facéties une anecdote sur une femme infidèle à son mari, et quelques lignes sur les avocats qui favorisent les riches et ne se soucient pas des pauvres, que Ringmann lui avait communiquées dans ses lettres[45]. Son habitude de faire des vers pour des livres publiés par d'autres, lui attira le reproche d'être superficiel ou vaniteux: Est-il incapable, disait-on, de faire un travail plus sérieux que ces petites *épigrammes?* ou lui, jeune homme inconnu, s'imagine-t-il qu'il peut ajouter quelque chose à l'illustration de savants tels que Peutinger ou Wimpheling? Il se plaint de ce reproche dans un *carmen* joint au *Speculum vitæ humanæ* de Rodéric de Zamora, qui parut à Strasbourg dans les premiers jours de 1507; „mais n'importe, s'écrie-t-il, Bavus aura beau se mettre en rage, je chanterai Rodéric et son miroir plus transparent que tout autre"[46]. Wimpheling le dédommagea des fureurs du Bavus en le comptant au nombre des poètes recommandables, qui font des vers pour combattre les vices, pour vanter les vertus, pour glorifier les saints, pour louer les écrivains honnêtes, pour consacrer des épitaphes à des hommes célèbres[47]: seuls sujets que le pédant permettait à la poésie d'aborder.

Une des productions les plus intéressantes de Ringmann appartenant à l'année 1506, est son poème sur la chaîne des Vosges. Il se trouve dans un traité où, à première vue, on ne le chercherait pas. En 1506, Michel Kœchlin ou Coccinius, de Tubingue, envoya à son compatriote le docteur Jean Oessler, avocat au tribunal épiscopal de

[44] *Sermones convivales.* Ind. bibl. 165. Les premières et les dernières lettres des vers de Ringmann forment: *comite virtute.*

[45] *Libri facetiarum jucundissimi*, dans le volume intitulé: *In hoc libro continentur hæc Bebeliana opuscula nova.* Etc. Strasb. 1508, in-4°; f° D, 2; E, 4.

[46] *Speculum vitæ humanæ*, Ind. bibl. 72:

Sunt præfixa aliis epigrammata nostra libellis,
Hinc nos ventosos hic vocat, ille leves.
Dedignatur edax meritos sic livor honores,
Atque pium immiti pectore damnat opus...
Hoc mea vel Bavio carmen tibi musa furente
Fuderit in libros, o Roderice, tuos.

[47] *Contra turpem libellum Philomusi*, cap. 6.

Strasbourg, son pamphlet sur la translation de l'Empire des Grecs aux Germains, avec prière de le faire imprimer. Oessler, trop occupé pour se charger de cette besogne, la confia à Ringmann, attaché comme correcteur à l'imprimerie de Grüninger. Ringmann revit les épreuves et, trouvant une page pour laquelle il n'y avait plus de matière, il la remplit par seize distiques „sur la montagne de sa patrie“ [48]. C'est l'œuvre d'un géographe, qui se plaît à énumérer les cours d'eau, mais qui se trompe en rattachant les Vosges aux Alpes rhétiques. Çà et là la pièce est animée par un sentiment assez vif de la beauté pittoresque et de la fertile abondance de la contrée; Ringmann parle, non sans émotion, des forêts, des cultures, des vignobles, des châteaux qui couronnent les montagnes, du monastère de Sainte-Odile, des prairies et du ruisseau de sa vallée natale. Il donna place dans le même livre à un décastique, où il répète le paradoxe de Wimpheling que l'Alsace doit s'appeler Helvétie et que de tout temps elle a fait partie de l'Empire germanique. Ses vers sur les Vosges, comme égarés dans une publication politique, seraient restés ignorés sans doute des savants alsaciens, si François Irenicus n'en avait pas dit quelques mots dans son *Exegesis Germaniæ* [49]; au chapitre 25 du septième livre il en cite les quatre premières lignes et les deux qui précèdent les deux dernières; à la quatrième il a une variante [50] qui paraît prouver qu'il a eu sous les yeux un autre texte que celui du traité de Kœchlin, et pourtant on ne connaît encore que celui-là. C'est d'après Irénicus que Dom Calmet attribue à Ringmann „une description de la Vosge en vers latins“, en ajoutant qu'elle ne se retrouve plus [51]. Grandidier, quand il dit: „On doit regretter son poème sur

[48] Ind. bibl. 223. Coccinius devint chancelier de Guy de Fürst, lieutenant impérial à Modène, et mourut en cette ville. — La poésie sur les Vosges, f° B, 4, a ce titre: Τα στιχιδια τοῦ φιλεσιου περι ὄρεος πατρικου.

[49] *Philesius in carmine de ipso Vogeso*, f° 172a. C'est d'après les passages rapportés par Irénicus que Gaspard Brusch cite *Philesius de Vosago*, à propos de la montagne de S. Odile. *Monasteriorum Germaniæ præcipuorum... centuria prima* (d'abord Ingolstadt, 1551, in-f°). Nuremb. 1682, in-f°, p. 555. — Schöpflin n'a pas connu la poésie complète; il n'en a pas même connu l'auteur; il cite, *Als. ill.*, T. 1, p. 7, les quelques vers mentionnés par Brusch, et les dit l'œuvre d'un *anonymus poeta ficto sub nomine qui se vocat Philesium.*

[50] Le quatrième vers est remplacé par le dixième avec un changement: *Et Mediomatricæ mox videt urbis agros.*

[51] Bibliothèque lorraine (T. 4 de l'Histoire ecclésiast. et civile de Lorraine). Nancy 1751, in-f°, p. 737.

l'Alsace, dont il ne reste que quelques fragments" [52], ne l'a également connu que par Irénicus. Cette opinion s'est transmise jusqu'à nos jours [53]; je crois donc faire plaisir aux Alsaciens qui s'intéressent à notre ancienne littérature, en reproduisant le *carmen* en entier:

Mons Vogesus sumit Rhœtis ex Alpibus ortum
Et viridi costa te quoque, Trevir, adit,
Gallica theutonicis qui separat arva colonis
Ex cuius venis multa fluenta scatent.
Occiduum pars aspectans Titana perhenne
Frondet pinetis conspicienda suis,
Et Mosam et Mortam, Mortanam, te quoque, Sella,
Immittit Gallis divite fonte plagis.
Confluit unda omnis hœc antea (vidimus ipsi)
Quam Mediomatricum videt urbis agros.
Hinc Mosella, unum gemino de nomine nomen,
Ingreditur Rhenum, pluribus auctus aquis.
Sed quœ pars solem versus se exponit Eoum,
Ostendit nostris et iuga celsa locis
(Quamvis ornetur nemorosis vallibus atque
Arboribus variis floreat omnis apex)
Munera cum liquido prœbet cerealia Baccho
Ipsaque frondescit frugibus omnigenis.
Mitis in apricis ibi crescit collibus uva,
Alsaticam dicunt, nomen ei Alsa facit.
Hinc Bavari, Suevi prœdulcia dona Liei
Potum Theutoniœ maxima parsque capit.
Hinc Bruscha, hinc Matra et decurrit origine Sara,
Alsa hinc cum vico tu quoque Schara fluis.
Torrentem pratis villanum immittit amœnis
Qui radit patrias valle virente domos.
Et iuvat a longe spectare cacuminis arces
Quas servant clari nobilitate viri.
Odilia in summo requiescit vertice montis,
Odilia alsatici gloria summa soli.
Fœlix ante alios Vogesus (mihi patria) montes
Bacchica qui liquidis pocula iungit aquis.

Pendant que Ringmann soignait l'impression du pamphlet de Kœchlin, il était occupé d'une œuvre plus considérable; en partie sur les conseils de Jacques de Fleckenstein, sous-bailli d'Alsace, amateur d'histoire et possédant une riche bibliothèque historique [54], il avait

52 Notice sur Päris, p. 16.
53 Strobel, *Geschichte des Elsasses*, T. 3, p. 553.
54 Préface de la traduction de César, éd. de 1507, f° 8. Ind. bibl. 224.

entrepris une traduction allemande de Jules César; il l'acheva dans l'espace de cinq mois [55], et fut ainsi un des premiers à porter à la connaissance de ceux qui ne savaient pas le latin, un des plus grands historiens de l'antiquité romaine. En même temps que Grüninger imprimait cette version, il en imprimait une de Tite-Live, faite à Mayence par un savant qui m'est resté inconnu; l'une et l'autre parurent à peu de jours d'intervalle, au mois de mars 1507 [56]. La préface du Jules César est un morceau très-remarquable; Ringmann y révèle un sens historique, une sagacité, une richesse de connaissances, un intérêt pour le grand public, qu'eu égard à son époque on ne saurait trop apprécier. Il parle d'abord de la différence de génie qui existe entre les langues latine et allemande; il est impossible, dit-il, de traduire le latin mot à mot, comme certains auteurs l'ont essayé, on ne produit ainsi qu'un allemand barbare et incompréhensible; mais tout en modifiant la forme, il faut rester fidèle au texte, il ne faut ni en dénaturer le sens ni l'allonger par des périphrases. Il y a des personnes qui demandent: „A quoi bon traduire des ouvrages latins? c'est trop facile, c'est inutile et c'est coupable"; c'est facile parce qu'on se dispense de méditer soi-même pour trouver quelque chose d'original; inutile parce que les anciens auteurs ne racontent en général que des fables de leurs idoles; coupable parce qu'on met à la portée des laïques le poison caché dans les œuvres des païens. Ringmann réfute ces objections : il n'est pas facile de faire une traduction, puisque, par exemple pour rendre César en allemand, il faut non-seulement posséder à fond les deux langues, mais connaître aussi la géographie des anciens et les procédés de leur art militaire; ce n'est pas inutile, puisqu'au lieu de contes imaginaires, comme il y en a chez quelques poètes et chroniqueurs du moyen âge, on apprend ainsi des faits qui réellement ont eu lieu; enfin, précisément parce que c'est utile, cela ne peut pas être coupable. On remarquera l'importance de ces déclarations de Ringmann. Ce ne fut pas un des effets les moins heureux du retour aux lettres classiques, que de remplacer par

55 L. c., f° 3. — Ind. bibl. 224. — En 1506 Œssler écrit à Köchlin: *...Ringmannum Philesium nunc in officina litteratoria existentem et Julii Cæsaris ornatissimos commentarios vertentem e latine in germanicam linguam. Opusculum Coccinii*, f° D, 6.

56 *Römische History usz Tito Livio*. Strasb., 23 mars 1507, in-f°. Gravures, dont plusieurs sont empruntées au Virgile de Brant.

le drame sérieux de l'histoire vraie les légendes fausses qui abondaient dans les chroniques et surtout dans les romans de chevalerie, souvent si insipides à force d'extravagance. Les esprits sensés ne se contentaient plus de ces récits d'aventures impossibles, de combats avec des monstres, d'armées entières détruites par un seul héros, qui n'accomplit tous ces prodiges que pour plaire à quelque dame; il leur fallait désormais des caractères historiques et des événements positifs. Ringmann, pour avoir senti cela, est un de nos humanistes de la première période qui se sont le plus détachés des goûts et des traditions du moyen âge.

Pour justifier sa traduction de César, il continue en rappelant aux Allemands que pour eux l'histoire du fondateur de l'Empire romain doit avoir un intérêt particulier; puisque cet Empire est à eux, il leur importe d'en connaître les origines et les exploits de celui qui l'a établi. Afin de faciliter aux laïques l'intelligence du texte, il donne une liste alphabétique des noms géographiques, en mettant à côté les noms modernes; il y a là naturellement quelques erreurs, mais on peut s'étonner qu'en 1506 Ringmann ne se soit pas trompé plus souvent. Il ajoute un résumé de l'histoire romaine jusqu'à César, il montre comment, selon l'opinion de son temps, l'Empire a passé des Romains aux Germains, et dresse la série des empereurs jusqu'à Maximilien; il entre dans des détails sur la manière des anciens de faire la guerre, sur l'organisation des légions, les armes, les campements, les flottes, etc.; enfin il donne quelques indications sur ceux des noms propres qui ne sont désignés que par des initiales. En tout cela Ringmann, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fait preuve d'un savoir géographique, historique et archéologique qu'on trouve rarement au même degré chez ses contemporains. Sa traduction est en général d'une lecture facile; en quelques endroits seulement son allemand est trop calqué sur le latin; en d'autres il ne rend pas exactement le sens; mais encore une fois, quand on se reporte au commencement du seizième siècle, on ne peut qu'admirer le travail du jeune Alsacien.

Sachant que les livres sur les guerres d'Afrique et d'Espagne n'étaient pas de César lui-même, Ringmann n'en donna que des extraits; à la fin il ajouta des traductions de la Vie de César par Plutarque et du dialogue de Lucien sur le plus grand capitaine. Comme aucun ouvrage ne pouvait paraître alors sans être accompagné de

vers, Ringmann mit au verso du titre des rimes où Jules César, parlant à la première personne, fait l'énumération de ses livres et en annonce la traduction; dans la préface, à propos des guerres entre César et Pompée, il traduit, encore en rimes, un passage de la Pharsale, et à la suite du dialogue de Lucien, les vers de Virgile sur les prodiges qui, disait-on, avaient eu lieu lors de la mort du grand Jules; à la fin, quelques lignes sur l'assassinat. Ces vers de Ringmann sont plus raboteux que sa prose allemande; ils fournissent une preuve de plus que nos humanistes, quand ils voulaient versifier en langue vulgaire, étaient plus gênés en maniant un instrument qui avait besoin d'être perfectionné, qu'en s'efforçant d'imiter en latin les poètes classiques. Enfin le volume, un des plus beaux qui soit sorti des presses de Grüninger, est orné d'illustrations; au titre on voit Jules César sur un cheval lancé au galop et ayant sur la housse l'aigle impériale germanique; chaque livre s'ouvre par une grande planche, dont l'une est empruntée à l'Énéide dans le Virgile de Brant [57]; les autres sont traitées d'après le même style. A la fin de quelques livres il y a des gravures plus petites, sans aucun rapport avec le texte, et sur la dernière page les assassins, dessinés par une main moins habile que celle qui a tracé les scènes militaires. Une particularité qu'il convient de mentionner encore, c'est que ce grand ouvrage qui, dans le monde littéraire d'alors, devait passer pour une nouveauté audacieuse pour les uns, méprisable pour d'autres, n'est accompagné d'aucune recommandation ni en prose ni en vers. Tandis que de vieux savants en renom, tels que Wimpheling, ne publiaient pas une brochure sans la mettre à l'abri de la critique par des épîtres ou des *carmina* écrits par des admirateurs, Ringmann dut faire paraître son Jules César tel quel, en son propre nom. Lui qui, comme on l'a vu, rendait à Wimpheling le service de prôner ses opuscules, n'obtint pas un mot d'éloge de son maître; quand on connaît les scrupules de ce dernier au sujet des auteurs païens, on ne se trompera pas en supposant qu'il n'avait pas vu du meilleur œil la publication de son disciple; celui-ci se borna à la dédier à l'empereur Maximilien. Ce César allemand eut tant de succès, que dès l'année suivante il en fallut une

[57] Dans l'Énéide de Brant, f° 180, cette gravure représente l'embarquement d'Enée en quittant Troie; dans César, f° 88, le siége de Marseille par Trébonius.

nouvelle édition; Ringmann n'étant plus à Strasbourg, elle fut soignée par le médecin Jean Adelphus; elle diffère de la première par la disposition du texte en deux colonnes, par quelques changements de mots, par la suppression d'un passage de la préface, par l'addition de quelques images et de la Vie de César par Suétone, traduite par Adelphus [58].

Près de dix-huit mois avant que cette nouvelle édition fût achevée d'imprimer, Ringmann avait franchi les Vosges pour se rendre à Saint-Dié en Lorraine. La dédicace de son César à l'empereur Maximilien est datée de 1507, sans indication d'un jour; l'ouvrage fut livré au public le 7 mars; on peut admettre sans hésiter que la révision des épreuves retint Ringmann à Strasbourg jusqu'au moment de la mise en vente. Comme le 25 avril suivant parut à Saint-Dié un livre dont il fut collaborateur, c'est aussitôt après le 7 mars qu'il doit avoir quitté notre ville. Quelles sont les circonstances qui l'amenèrent en Lorraine? il est difficile de les préciser; sa naissance sur les confins de cette province et de l'Alsace permet de supposer que de bonne heure il était descendu parfois dans les vallées occidentales des Vosges; Saint-Dié même ne semble pas lui avoir été inconnu; il y fut appelé peut-être sur la recommandation d'un jeune savant allemand, dont l'avait rapproché la similitude des goûts géographiques et dont il sera parlé plus bas. Ringmann s'était fait connaître par son édition de la lettre de Vespuce; comme à Saint-Dié on projetait des publications semblables, il n'est pas impossible qu'on ait songé à l'attirer. Quoi qu'il en soit, son arrivée à Saint-Dié marque une nouvelle période dans sa courte existence; période signalée surtout par la part qu'il prit à des travaux importants sur la géographie.

La ville de Saint-Dié était soumise à un gouvernement ecclésiastique; son chapitre jouissait de priviléges considérables, il relevait directement du saint-siége et de l'Empire, il avait un grand-prévôt remplissant des fonctions dites „quasi-épiscopales", il était seigneur temporel de la ville et d'une partie de la vallée, il exerçait la juridiction sur ceux des habitants qui étaient ses sujets, ses avoués étaient les ducs de Lorraine, chargés de la défense de ses possessions. Malgré cette grande situation, et tout en ayant un écolâtre et une

58 Ind. bibl. 224.

bibliothèque, il paraît que jusqu'alors il n'avait rien fait pour l'instruction ni du clergé ni du peuple ; il ne se préoccupa de ces intérêts que dans la seconde moitié du quinzième siècle [59] ; à cette époque il fut même un des premiers corps ecclésiastiques à l'ouest des Vosges où pénétra l'esprit de la Renaissance. Il comptait parmi ses membres quelques hommes instruits et amis des études, le parisien Pierre de Blarru, auteur d'un poème latin sur la guerre qui amena la défaite et la mort de Charles le Téméraire [60] ; Jean Basin de Sandaucourt, qui a écrit entre autres un traité sur l'art de bien dire et de rédiger des lettres [61] ; Gaultier Lud, originaire de Pfaffenhofen en Alsace, depuis 1490 chapelain et secrétaire du duc René II [62]. Gaultier Lud déploya un grand zèle pour relever la piété catholique par des fêtes nouvelles et pour soulager le peuple par des institutions charitables ; ce fut lui aussi qui devint le promoteur principal du mouvement littéraire. Le chapitre, qui jusqu'alors n'avait pas même eu d'école, prit en 1486 une première mesure, encore fort insuffisante, mais symptôme au moins d'une intention meilleure ; il demanda et obtint d'Innocent VIII la suppression de deux prébendes vacantes, dont les revenus furent

59 Déjà en 1446 le chapitre avait fait construire une nouvelle salle pour sa *librairie*, au-dessus du cloître de la cathédrale. Renseignement communiqué par M. Ed. Ferry, de S. Dié.

60 On a cru généralement, et j'ai d'abord été du même avis, que Pierre de Blarru était de naissance alsacienne, qu'il était né au hameau de Blarru ou Blancrupt, non loin du lac blanc et du couvent de Päris, et que par conséquent le titre de *Parisianus* qui lui est donné se rapportait à Päris. Mais dans son poème il se qualifie expressément de *francus ;* comme il existe encore aujourd'hui un village de Blaru dans le voisinage de Paris (dép. de Seine-et-Oise), on peut supposer avec quelque vraisemblance que c'est là plutôt qu'en Alsace qu'il convient de chercher son origine. V. le mémoire de M. Rouyer, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1876.

61 *Novus elegansque conficiendarum epistolarum... tractatus.* Saint-Dié 1507. La bibl. de Schöpflin en avait possédé un exemplaire.

62 Jean Lud, de Pfaffenhofen, frère aîné de Gaultier et avant lui secrétaire de René II, est l'auteur d'un Dialogue entre lui-même et Chrestien, autre secrétaire du prince, sur la défaite de Charles le Téméraire à Nancy. Cet ouvrage a été publié pour la première fois par M. Jean Cayon, Nancy 1844. Sur Jean Lud et les autres membres de sa famille, v. le mémoire de M. Lepage dans le *Bulletin de la Soc. archéol. lorraine*, 1855, p. 216 et suiv. — Le 30 déc. 1477 le duc René demanda au chapitre de Saint-Dié une prébende pour Gaultier Lud ; le 25 juin 1484 il invita ce corps à maintenir Lud en son canonicat malgré les bulles obtenues par Henri de Faviers. Dans ces deux actes et dans le testament de Lud, son nom est écrit Vautrin, Vaultrin, Valtrin, diminutif de Walther.

appliqués à l'entretien d'un maître de musique et de quatre enfants de chœur, auxquels le même maître dut enseigner aussi les rudiments de la langue latine [63]. En outre Gaultier Lud forma, sous le nom de *Gymnase vosgien*, une association dont le principal but paraît avoir été de propager des livres ; il établit enfin à Saint-Dié une des premières imprimeries connues en Lorraine [64]. Hugues des Hazards, évêque et comte de Toul, qui avait fait ses études à Sienne, le grand-prévôt de Saint-Dié Louis de Dammartin, le médecin Symphorien Champier, auteur d'une multitude de livres sur les matières les plus diverses [65], Jean Aluys ou Loys, dit *Crassus Calaber*, secrétaire ducal [66], André Reynette (*Reginius*) de Nancy [67], avec le titre de *sonrier*, un des grands-officiers de l'abbaye de dames nobles de Remire-

63 Claude Sommier, *Histoire de l'Église de Saint-Diéz.* Saint-Dié 1726, in-12, p. 232.

64 En 1483 le chapitre loua à un habitant de Saint-Dié un terrain pour y établir une papeterie, qui en 1497 fut acquise par Jean d'Epinal. Renseignement communiqué par E. Ed. Ferry.

65 Symphorien Champier, après avoir pratiqué la médecine à Lyon, vint vers 1506 ou 1507 en Lorraine, professa pendant quelque temps sa science à Metz et se fit connaître d'Antoine, fils de René II. Quand Antoine eut succédé à son père dans le duché de Lorraine, il éleva Champier au rang de conseiller et de premier médecin ordinaire. Il existe de lui une cinquantaine de traités, les uns latins, les autres français, sur des sujets de médecine, d'histoire, de morale, de philosophie, de théologie, de littérature. V. Allut, *Étude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier.* Lyon 1854.

66 Dans une lettre de 1511 Ringmann cite ce personnage comme étant, avec Champier, *inter aulicos illustris principis nostri florentissimos eruditissimosque.* A Reynette, en tête du *Syntagma de Musis.* Ind. bibl, 231. —Le *Speculum Galeni* de Champier contient une lettre d'Aluys, où il se qualifie de *ducalis Lothoringiæ senator.* La lettre est adressée à un jeune homme, élève de Champier, Fidelis Risichus, qui avait écrit une épître contre un médecin, détracteur de son maître (... *præceptoris tui*, dit Aluys). Risichus, dans sa réponse, l'appelle *dissertissimus orator.* Il existe de lui une courte notice sur René II, ind. bibl. 227. Dom Calmet, dans sa Bibl. lorraine, ne le mentionne pas. D'après les recherches de M. Lepage, il s'est appelé Jehan Aluys ou Loys, a été en 1491 secrétaire du cardinal Raymond, fut attaché dès 1493 dans la même qualité à René II, qui l'envoya plusieurs fois en mission en Allemagne et en Italie; il garda le même poste sous le duc Antoine avec le titre de conseiller. Il ne reste à expliquer que les épithètes Crassus Calaber. V. le mémoire de M. Lepage dans le *Journal de la société archéol. lorraine*, mai 1875, p. 76 et suivantes.

67 Ringmann l'appelle *doctissimus.* A Waldseemüller, en tête de l'*Instructio.* Ind. bibl. 228. — Le 1er mai 1523 il fut nommé conseiller du duc Antoine; en 1530 il devint grand-prévôt du chapitre de Saint-Dié, par provision apostolique, confirmée par un décret d'Antoine du 5 juin 1530. Il fit construire dans l'église de Saint-Dié une chapelle en l'honneur de Léon IX; il mourut le 28 oct. 1557.

mont [68], étaient les patrons de cette renaissance. Le duc René II lui-même, qui avait hérité des goûts littéraires et scientifiques de son aïeul René d'Anjou, prêtait aux savants une assistance efficace; Jean Aluys le loua entre autres „de s'être appliqué avec un grand soin à la science des astres" ; il avait la même prédilection pour la géographie. Sur son conseil, sans doute, l'attention de son chapelain Gaultier Lud se porta tout d'abord vers cette dernière partie, dont l'intérêt était rehaussé par les nouvelles découvertes; le premier ouvrage connu qui sortit de la presse de Saint-Dié, fut un ouvrage géographique [69].

Quand Ringmann vint à Saint-Dié, il s'y rencontra avec un savant de Fribourg, amateur comme lui de cosmographie et venu en Lor-

68 L'abbaye de Remiremont avait quatre grands-officiers qui devaient être nobles: le grand-prévôt, le grand et le petit chancelier, le grand sonrier; ce dernier, qualifié aussi de maître des bois, aidait les deux chanceliers dans l'administration de la justice et devait gérer les revenus des seigneuries dont l'abbaye était propriétaire. Parmi les dames dignitaires du chapitre il y avait une *sonrière* qui, entre autres obligations, avait celle d'assister aux renouvellements des fiefs et aux sessions des cours colongères. Le terme de sonrier était usité au moins depuis le 13e siècle : *li sonreis de laditte englise* (charte de 1295, du duc Frédéric de Lorraine, citée d'après le cartulaire de Remiremont, dans le glossaire de Ducange, éd. Henschel, T. 6, p. 298). Le chapitre de Saint-Dié avait également un sonrier. En vieux français *sonre* signifiait troupeau de porcs, *sonrier* était donc primitivement celui qui avait la surveillance de ces troupeaux; comme ceux-ci formaient un des principaux éléments des propriétés rurales, sonrier finit par devenir synonyme de régisseur, administrateur.

69 Il est vrai qu'un des plus récents historiens de Saint-Dié, Gravier, dans son *Histoire de la ville épiscopale et de l'arrondissement de Saint-Dié*, Epinal 1836, p. 202, a signalé un exemplaire unique, introuvable depuis, d'un imprimé, sans lieu ni date, contenant la bulle de Paul II sur l'institution de la fête de la présentation de la Vierge; au verso du dernier feuillet étaient écrits à la plume deux vers latins, formant une énigme dont la clef était le nom *Walterus Lud;* à la suite de ces vers la même main avait ajouté le cérémonial de la fête, célébrée pour la première fois à Saint-Dié le 21 novembre 1494. Gravier avait conclu de cette circonstance que la bulle avait été imprimée dans la même ville et à la même époque; mais il ressort de la dédicace d'une publication de Lud, sur laquelle nous reviendrons, que son *officina libraria* ne fut établie que douze ou treize ans plus tard; l'exemplaire de la bulle qu'il avait possédé n'avait pu lui parvenir que du dehors. V. aussi Beaupré, *Recherches hist. et bibliog. sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine.* Nancy 1845, p. 62. J'ajouterai ici que les quelques livres imprimés à Saint-Dié sont devenus de bonne heure si rares, que l'existence même de l'imprimerie du chanoine Lud est restée longtemps ignorée; ni Dom Calmet dans ses divers ouvrages sur la Lorraine, ni Claude Sommier, prévôt du chapitre de Saint-Dié, dans son Histoire de cette église, n'en disent un mot.

raine on ne sait ni pourquoi ni quand. C'était Martin Waldseemüller, qui s'était donné le nom grec de Hylacomylus[70]. Depuis la fin de 1490 il avait suivi les cours de l'université de sa ville natale; plus tard il séjourna à Bâle, il y trouva des amis, se lia avec l'imprimeur Amerbach et visita les bibliothèques des couvents. Ce fut avec son concours et celui de Ringmann que Gaultier Lud se proposa d'inaugurer son imprimerie par la publication du monument le plus célèbre de la géographie des anciens, savoir de l'ouvrage et des cartes de Ptolémée. A cette époque Ptolémée jouissait d'une autorité incontestée; on ne connaissait le monde que par lui; son livre était le point de départ de toutes les études qui avaient pour objet la terre; il en existait déjà plusieurs éditions latines, les unes faites en Allemagne, les autres en Italie. Dès 1505 on a vu Ringmann, pendant qu'il était maître d'école à Strasbourg, s'occuper de Ptolémée; rien ne prouve qu'il ait été en relation avec Gaultier Lud avant que celui-ci conçût l'ambitieux projet dont il parle pour la première fois en 1507, et auquel s'associa un de ses parents ou frères, Nicolas Lud[71]. Waldseemüller se chargea de la révision des cartes, Ringmann de celle du texte. En ce moment même le duc René II reçut une relation française, traduite de l'italien, des quatre voyages d'Améric Vespuce; à

70 Comme dans la matricule de l'université de Fribourg il est inscrit, le 7 déc. 1490, sous le nom de *Martinus Waltzemüller*, d'Avezac, p. 8 et 9, adopte cette forme et la dérive de *Waltzenmühle*, moulin à cylindres; il pense que, puisqu'elle ne se prêtait pas à une transformation élégante en grec, le jeune savant la poétisa en *Waldseemüller*, meunier du moulin du lac de la forêt, dont il fit en grec, par un léger tour de force, *Hylacomylus*. Malgré la haute estime que nous professons pour feu M. d'Avezac, devant l'autorité duquel, en matière géographique, nous ne pouvons que nous incliner, nous croyons que l'humaniste fribourgeois s'est réellement appelé *Waldseemüller;* un de ses ancêtres avait possédé sans doute un moulin près d'un des petits lacs au milieu des bois de la Forêt-Noire. Le nom propre *Seemüller* est encore aujourd'hui assez fréquent en Allemagne. Dans la prononciation populaire, *Waldseemüller* était devenu *Waltzemüller;* on abrégeait la seconde syllabe pour arriver plus vite à la troisième. Mon opinion, du reste, est confirmée par la signature *Waldsemüller* de la lettre autographe mentionnée plus bas. *Waldsemüller* est parfaitement correct, on n'écrivait *See* qu'avec un seul *e*. — ὕλη forêt, λάκκος, λάκος lac, μύλη moulin. — Martin était peut-être fils de Conrad Waldseemüller, qui dans la seconde moitié du XV[e] siècle paraît comme un des employés supérieurs de la douane de Fribourg. V. Schreiber, *Geschichte der Universität Freiburg*, T. 1, p. 236; cet auteur se trompe en attribuant à Martin Waldseemüller l'établissement de la première imprimerie à Saint-Dié.

71 D'Avezac, p. 65.

la prière de Lud, il la remit au chanoine Basin de Sandaucourt pour en faire une version latine [72]. Pendant qu'à l'aide de cette relation et de la lettre antérieure de Vespuce, que Ringmann avait publiée dès 1505, Waldseemüller préparait l'édition nouvelle d'un Ptolémée latin, d'après des manuscrits grecs dont la provenance nous est inconnue, il fit un résumé de la cosmographie, pour servir d'introduction à cette science; il y ajouta les dessins d'un globe et d'un planisphère, formant un tableau général du monde alors connu d'après le géographe alexandrin et d'après les découvertes récentes; il présenta ce travail au duc, qui l'en félicita. Comme il paraît avoir ignoré la part qui revenait à Christophe Colomb, il affirme que „la quatrième partie du globe" a été trouvée par Améric Vespuce et que pour cette raison on peut l'appeler *Americi terra sive America.* Il joignit à sa *Cosmographiæ introductio* la traduction de Basin des *Quatre navigations* de Vespuce.

Celui-ci avait envoyé sa relation, datée de Lisbonne le 4 septembre 1504, au gonfalonier de Florence, Pierre Sonderini; la version française, remise à Basin par René II, n'ayant, à ce qu'il paraît, pas de suscription, le traducteur a pu croire que la lettre même avait été destinée au duc de Lorraine, qui prenait un grand intérêt aux découvertes; c'est pourquoi il la mit de bonne foi à son adresse.

On était occupé à imprimer le traité de Waldseemüller, quand celui-ci s'aperçut que les manuscrits dont il se servait pour la publication de Ptolémée ne s'accordaient pas; sachant que la bibliothèque des dominicains de Bâle en possédait un qui lui semblait très-exact, il écrivit le 5 avril 1507 à l'imprimeur Jean Amerbach pour le prier de le lui procurer pour un mois; ce serait un grand service rendu à lui, à ses patrons Gaultier et Nicolas Lud, et en général à la cause des lettres; ils fourniraient un gage ou une reconnaissance, suivant qu'on le désirerait; après un mois il renverrait le volume, en y joignant le dessin du globe qu'il avait préparé et „quelques autres choses" qui seraient utiles aux fils d'Amerbach [73]; par ces *quædam*

[72] O. c., p. 26, 66.

[73] L'original de cette lettre inédite est conservé à la bibl. de Bâle; j'en dois une copie à l'obligeance du bibliothécaire, M. le docteur Sieber; c'est d'après cette copie que je l'ai publiée dans la notice sur Ringmann insérée dans les *Mém. de la Soc. d'archéol. lorraine*, 1875.

alia il faut entendre sans doute son Introduction à la Cosmographie. On ne sait si l'imprimeur bâlois put lui communiquer le manuscrit demandé.

L'*Introduction* fut achevée d'imprimer le 25 avril 1507[74]; Waldseemüller la dédia à l'empereur Maximilien; Ringmann y ajouta une dédicace au même en vers élégiaques et reproduisit, en tête des Quatre navigations, avec quelques variations, ce même *poematulum* dont en 1505 il avait accompagné le traité *De ora antarctica*.

Aussitôt après la première édition de la *Cosmographiæ introductio*, Gaultier Lud en fit une seconde et une troisième; mais soit qu'il se fût momentanément brouillé avec Waldseemüller, soit pour quelque autre cause inconnue, il retrancha tout ce qui pouvait rappeler que le savant de Fribourg était l'auteur du livre, il attribua au gymnase vosgien la dédicace à Maximilien, il y introduisit une phrase disant qu'il avait récemment fondé une imprimerie à Saint-Dié, il supprima enfin les vers de Ringmann à l'empereur[75]. Sur la plainte de Waldseemüller il se résigna à faire un nouveau remaniement, qui rétablit en son entier le texte primitif[76].

A en juger par des vers que Ringmann fit pour l'édition du poème de Saint-Avit, publié en août 1507 par Jean Adelphus chez Grüninger[77], on doit supposer qu'à cette époque il était revenu à Strasbourg. Au commencement de l'année suivante on le trouve à Bâle, où il s'était rendu peut-être pour voir sur les lieux le Ptolémée du couvent des dominicains. D'après une lettre que lui adressa Waldseemüller, il aurait professé dans l'université de cette ville la cosmographie, et donné sur la même science des leçons particulières à l'évêque Christophe d'Utenheim[78]. Il est douteux que son enseignement à l'université ait eu un caractère officiel; dans la matricule, où sont inscrits non-seulement les étudiants, mais aussi les professeurs ainsi que les savants de passage qui obtenaient l'autorisation de faire des cours, le nom de Ringmann ne paraît ni en 1508, ni dans les

74 *Cosmographiæ introductio.* Ind. bibl. 225.
75 D'Avezac, p. 50 et suiv.
76 Ib., p. 110.
77 *Alcimi Aviti libri sex* au verso du titre. Ind. bibl. 234.
78 ... *in academia Basiliensi cosmographiam publice profitearis, præterea etiam ut audio doctissimum principem Cristoforum de Utenheim privata lectione instruxeris....* V. cette lettre dans la *Margarita philosophica* de 1508.

années précédentes ou postérieures. Waldseemüller, pour mieux louer son ami, a un peu grossi un fait dont du reste il a peut-être ignoré les proportions réelles. En tout cas le séjour de Ringmann à Bâle ne fut pas long. Pendant qu'il était encore en cette ville, le libraire strasbourgeois Jean Schott, qui en 1503 avait publié pour la première fois la *Margarita philosophica* de Grégoire Reisch, en fit faire une réimpression à Bâle par Michel Furter; Ringmann y contribua par un *carmen*, qui au fond n'est qu'une table des matières versifiée, commençant par l'éloge de l'auteur et se terminant par celui de l'éditeur[79]. Au moment même où le livre parut à Bâle, Waldseemüller s'était rendu de Saint-Dié à Strasbourg, pour y passer le carnaval; il donna à Grüninger, qui à son tour préparait une nouvelle réimpression de la *Margarita*, un petit traité sur les éléments de l'architecture et de la perspective, qui, précédé d'une lettre à Ringmann, fut intercalé entre le sixième et le septième livre; aussitôt que l'édition de Bâle eut vu le jour, Grüninger s'empara aussi des vers de Ringmann, en n'en supprimant que ceux de la fin où le mérite de la publication était attribué à Schott[80]. Waldseemüller consentit en outre à ce que Grüninger réimprimât sa *Cosmographiæ introductio*; elle parut en 1509, corrigée par Jean Adelphus et complétée par un opuscule anonyme, intitulé *Globus mundi*, dont l'auteur pourrait bien être le géographe fribourgeois[81].

Où en était à cette époque le projet concernant Ptolémée? Gaultier et Nicolas Lud, Ringmann et Waldseemüller s'en occupaient; ce dernier avait même annoncé publiquement qu'avec l'aide de *quelques-*

79 *Margarita philosophica cum additionibus novis. Basileæ tertio industria complicum Michaelis Furterii et Joh. Schott pressa*, 1508. In-4°. Au titre il y a ce distique:

Hanc eme, non pressam mendaci stigmate, lector:
Pluribus ast auctam perlege: doctus eris.

Ces vers se rapportent à une édition que Jean Grüninger avait faite dès le mois de février 1504. Schott avait négligé de se procurer un privilége impérial; de là la concurrence de Grüninger. Le *carmen* de Ringmann *De laudibus et fructu Margaritæ philosophicæ*, paraît pour la première fois au verso du titre de l'édition de Schott de 1508.

80 *Margarita philosophica nova*, contenant de Waldseemüller des *Architecturæ et perspectivæ rudimenta*, précédés de sa lettre à Ringmann, Strasb., s. d. (fév. 1508). — A la fin: ... *industrius vir Joannes Grüningerus operis excussor... Ex Argentoraco veteri Pridie kalendas Aprilis. Anno redemptionis nostræ octavo supra millequingentos.* In-4°.

81 Ind. bibl. 225.

uns il revoyait le texte d'après un original grec[82]. Les *quelques-uns* étaient réduits probablement au seul Ringmann, qui savait le grec, tandis qu'il est douteux que les lettrés de Saint-Dié aient connu cette langue. Quant au manuscrit des dominicains de Bâle, ou bien les frères ne consentirent pas à le communiquer, ou bien il était moins correct que Waldseemüller ne l'avait supposé; autrement on ne comprendrait pas pourquoi Ringmann, comme on va le voir, dut bientôt après en chercher un autre en Italie. A Saint-Dié l'entreprise fut arrêtée, moins peut-être par suite d'une rupture passagère entre Waldseemüller et Lud, que parce que la petite imprimerie du chanoine manquait des moyens nécessaires pour une publication aussi considérable. Revenu de Bâle à Strasbourg, Ringmann parla du projet à deux de ses amis, l'avocat Jacques Oessler et le docteur en droit Georges Uebelin, *sigillateur* de la cour épiscopale et éditeur, à ses frais, de plusieurs ouvrages imprimés par Jean Schott[83]. Ils s'empressèrent de prendre l'affaire en main; à leur demande, Ringmann fit une seconde fois le voyage d'Italie, dans le but de se procurer un Ptolémée grec. Par Venise et Ferrare il se rendit auprès de Jean-François Pic de la Mirandole, qu'il avait vu trois ans auparavant; en août 1508 il le trouva à Novi, non loin de Gênes, et obtint de lui ce texte original tant désiré[84]. Quelques jours avant de voir Pic, il avait visité à Ferrare Lilio Gregorio Giraldi, un des savants italiens qui connaissaient le mieux les antiquités; à cause des chiffres

82 *Hinc factum est ut me libros Ptholomæi ad exemplar græcum quorundam ope pro virili recognoscente...* Dédicace à Maximilien de la *Cosmographiæ introductio*, Saint-Dié 1507.

83 Georges Uebelin, docteur en droit de l'université de Fribourg, était *curiæ Argentinensis episcopalis consignator;* par lettre du 1er février 1508, Adelphus lui dédia ses *Facetiæ adelphinæ*, insérées dans la *Margarita facetiarum*. En 1510 il fit imprimer à ses frais par Jean Schott: in-4o, les *Epistolæ familiares* de Symmaque, le *Georgius* de Baptiste de Mantoue, le traité du comte Jacques de Purligli *De liberorum educatione*, la *Lectura aurea domini abbatis antiqui super quinque libris decretalium*, et sous le titre de *Refugium advocatorum* un recueil de petits traités à l'usage des avocats; in-fo, une version en prose latine de l'Odyssée. En 1512 il assista Wimpheling dans la publication du traité de Henri de Haguenau *De vita et moribus episcoporum*. Ind. bibl. 83. — Œssler était devenu *per Imperium Romanum artis impressoriæ censor et superattendens generalis;* comme tel il accordait aux imprimeurs les privilèges contre la contrefaçon.

84 Lettre de Pic à Œssler et à ses associés, *complicibus*, 29 août 1508. Novi. Au verso du titre de l'édition de Ptolémée de 1513.

sur les cartes ptolémééennes, il lui avait demandé des explications sur le système de la notation numérique des Grecs; Giraldi les lui donna dans une lettre datée du 22 août[85]. Il rapporta à Strasbourg une lettre de Pic à Oessler et à ses associés, *complices*, les engageant à ne pas publier l'ancien géographe sans le compléter par les découvertes des plus récents voyageurs. Oessler et Uebelin ne se chargèrent pas eux-mêmes de ce travail; ils en laissèrent le soin à Ringmann et à Waldseemüller, mais ils ne leur en laissèrent pas l'honneur.

Peu après son arrivée en Alsace, Ringmann repassa de nouveau les Vosges. Le 1er avril 1509 Gaultier Lud écrivit à l'évêque de Toul, que bientôt il verrait sortir „*ex armario nostro* la géographie de Ptolémée, soigneusement corrigée d'après l'original grec, et enrichie de diverses additions"[86]. Comment concilier cette promesse avec ce qui vient d'être dit sur l'envoi de Ringmann en Italie par les deux savants de Strasbourg? Le chanoine de Saint-Dié croyait-il encore que sa presse suffirait à l'impression de Ptolémée et de ses cartes, ou ne doit-on pas admettre qu'il s'était associé aux Strasbourgeois pour faire la publication en leur ville? En l'absence de documents je ne voudrais pas me prononcer d'une manière trop affirmative, mais j'incline à croire que la dernière supposition est la plus probable.

A Saint-Dié Ringmann put s'occuper enfin sérieusement de la révision du Ptolémée latin d'après l'original, qu'il avait dû apporter avec lui; il en dressa une table des matières très-détaillée[87]. Dans sa lettre du 1er avril à l'évêque Hugues, Gaultier Lud dit que son jeune correcteur était nuit et jour courbé sur ses volumes grecs. Ces travaux, ainsi que les voyages, avaient altéré sa santé, toujours délicate; sa poitrine, dit-il, était fatiguée par les veilles et un rude labeur. Au mois de mars 1509, Lud l'engagea à se reposer l'esprit et le corps en faisant des images sur les éléments de la grammaire

85 O. c., f° 72. — Lilio Gregorio Giraldi, de Ferrare, où il mourut en 1552, a publié divers ouvrages sur la mythologie, les antiquités romaines, des sujets de littérature, etc. Ses œuvres parurent à Bâle 1580, 2 vol. in-f°, et à Leyde 1696, 2 T. en un vol., in-f°.

86 Dédicace de la *Grammatica figurata* de Ringmann.

87 Dans l'*Exegesis Germaniæ* de Fr. Irénicus, on lit, f° 180, où est décrit le cours du Rhin: *Multa de Rheno Dracontius... qui et totum Rhenum descripsit, sicut et Philesius in regestis supra Ptolemeum.* Cela ne peut se rapporter qu'à la *Registratura novissima* de l'édit. de 1513.

latine, „de manière que les enfants pussent les apprendre comme en jouant“ [88]. Ce travail, qui, en effet, a dû l'amuser, fut achevé en peu de semaines; il parut à Saint-Dié le 1er juin 1509, sous le titre de *Grammatica figurata* [89]. C'est un volume in-4°, de 32 feuillets chiffrés, imprimé dans le même format, avec les mêmes caractères et la même justification que la *Cosmographiæ introductio* de 1507, le papier est également le même. Un exemplaire de cette curiosité littéraire avait appartenu à Schöpflin, avec les collections duquel il avait passé à la bibliothèque de la ville de Strasbourg; il paraît que c'était le seul qui eût survécu à une destruction précoce et rapide. Le traité a eu le sort qui attend la plupart des livres d'images et d'instruction élémentaire : ils s'usent vite entre les mains des écoliers, au moment où ils sont publiés ils ne sont recherchés ni des bibliothécaires ni des bibliophiles, ils n'acquièrent du mérite que quand ils sont devenus anciens et rares. Avant 1870 j'ai eu entre les mains la *Grammatica figurata* de la collection Schöpflin, je crois la voir encore, j'en ai copié quelques parties, en me réservant d'en faire plus tard un examen plus approfondi. Je dois regretter aujourd'hui de n'en avoir pas mieux profité quand elle était à ma disposition; depuis la guerre je l'ai cherchée, soit personnellement soit par l'entremise d'amis très-complaisants, dans toutes les bibliothèques qui ont la réputation de posséder des raretés bibliographiques; jusqu'à présent mes recherches ont été vaines. Dans une certaine mesure je puis compléter mes notes par les descriptions qu'ont données du livre le professeur J.-J. Oberlin et M. d'Avezac, ce dernier d'après des renseignements fournis par M. Saum, bibliothécaire de la ville de Strasbourg jusqu'en 1870 [90]. Oberlin s'est borné à une courte esquisse pour constater la rareté de l'incunable; M. d'Avezac, préoccupé avant tout des travaux géogra-

[88] *Tu enim ille es qui mea pectora duris fessa ministeriis mulces reparasque labori, dum me in severioribus studiis negociisque vigiliarum plenis intricatum et pene sepultum, ad leve quoddam neque injucundum commentum effingendum excitas.* Ringmann à Lud. *Grammatica figurata*, f° a, 3. — ... *Dum hiis diebus viderem Philesium nostrum* (*quem habeo in officina mea literaria castigatorem*) *volumina græca. . nocturna versare manu versare diurna, commonefæci ipsum omissis seriis interdum quoque jocosis esse vacandum.* Lud à l'évêque de Toul. O. c., f° a, 2.

[89] *Grammatica figurata.* Ind. bibl. 226.

[90] Oberlin, dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, p. 321 et suiv. — D'Avezac, p. 127 et suiv. — Panzer, *Annales*, T. 9, p. 454, décrit la *Grammatica figurata* d'après une notice que lui avait fournie Oberlin.

phiques de Ringmann, n'a pas pu avoir l'intention de s'arrêter longuement à une grammaire. En parlant du volume, je le traiterai provisoirement comme un mort, je me servirai d'un *temps passé;* personne ne serait plus heureux que moi — heureux en tant qu'amateur de livres — si la mort n'était qu'apparente, si le prétendu défunt réssuscitait dans un coin de quelque bibliothèque.

Au verso du titre était un décastique latin de Ringmann, avec une suscription grecque, dont une faute lui avait échappé lors de la révision des épreuves : **δεκάστιχον πρὸς τοῦς παιδοῦς**; comme ce morceau n'est rapporté ni par Oberlin ni par M. d'Avezac, je le transcrirai :

Vos qui grammaticam, iuvenes, addiscitis artem,
Pertesi parilem semper habere modum,
Ad rem iucundam faciles convertite mentes
Atque hilari nostros fronte videte typos.
In nova cernetis mutatas corpora partes,
Cernetis vestris schemata grata animis.
Fictio nostra feret lassatis dulce levamen
Non omni prorsus commoditate carens.
Quæ vos fallaci ne pectore dicta putetis,
Singula per praxim res probat ipsa suam.

A ce petit *carmen* succédaient une dédicace de Gaultier Lud à l'évêque Hugues des Hazards datée du 1er avril 1509, un décastique de Ringmann en l'honneur du même prélat, et un *anteloquium* adressé à Lud et signalant le livre comme une sorte d'imitation, sur une petite échelle, des Métamorphoses d'Ovide :

In nova fert animus mutatas dicere partes
Corpora: tu cœptis (nam nunc tua jussa capesso)
Aspirato meis, primaque a fronte libelli
Mente hilari varias quœso cognosce figuras.

Libet, ornatissime vir, in principio huius figmenti te quasi eisdem alloqui verbis, quibus transformator rerum Ovidius in Metamorphoseos initio suos compellat deos. Tu enim ille es qui mea pectora duris fessa ministeriis mulces reparasque labori: dum me in severioribus studiis negociisque vigiliarum plenis intricatum et pene sepultum , ad leve quoddam neque injucundum commentum effingendum excitas, veluti Morphea artificem simulatoremque figuræ. Itaque, tuo hortatu, quod in grammatica pueri habebant scriptum, jam mutatum cernitur (ut Nasonis utamur verbis) in humum, saxumque, undamque, trabemque. Fit fera, fit volucris, fit longo corpore serpens, fitque res adeo ludicra, te hortante (cui cognomen Ludio) *ut artis prœludia ludo disci et exerceri possint...*

Il ne faut pas trop en vouloir à Ringmann à cause de ses jeux de mots sur le nom du chanoine Lud ; il n'est pas le seul de son temps qui soit coupable de ce péché contre le bon goût ; des humanistes plus âgés et plus graves que lui se sont exercés au même genre d'enfantillage.

La grammaire elle-même comprenait les feuillets 4 à 31 ; elle se terminait par un épilogue, également à l'adresse de Lud, et dont voici la conclusion : *His igitur sic absolutis, hunc in modum cum transformatore Ovidio, cum quo etiam incœpimus, nobis est receptui canendum :*

Nunc opus exegi : quod si Jovis ira vel ignes
Vel poterit ferrum, vel edax abolere vetustas,
Gualthero insignis, tamen hæc tua jussa peregi,
Atque tuo semper (ni fallor) pectore vivam.

Ne dirait-on pas que Ringmann a eu comme un pressentiment du sort réservé à son livre ? La plupart des exemplaires ont été détruits par l'*edax vetustas,* le seul qui restait a péri dans les *ignes* du bombardement du 24 août 1870. Au-dessous de la conclusion se voyait une gravure qui représentait un ange ailé, vêtu d'une chappe, ayant sur le front une croix et tenant de chaque main un écusson avec des armoiries. Je ne puis me rappeler quelles étaient ces armoiries ; M. Saum, en fournissant les notes à M. d'Avezac, a également négligé de les décrire ; je ne puis que présumer que c'étaient d'un côté celles de Saint-Dié, et de l'autre peut-être celles de Lud. Au bas de cette gravure on lisait :

Est locus in Vogeso iam notus ubique per orbem
A Deodate, tuo nomine nomen habens :
Hic Gualtherus Lud *necnon* Philesius *ipse*
Presserunt miris hæc elementa typis.
Anno Domini M. D. IX.
Kalen. Junii.
Ἐπιτωμῆς τῶν ὀκτοῶ τοῦ λογοῦ μερῶν
τὸ τελος σὺν θεῶ ἁγίω
τοῦ περὶ πνευμάτων.

J'ai copié cette phrase grecque sans la corriger ; je ne chercherai pas non plus à deviner ce que l'auteur a voulu dire par les trois derniers mots.

D'après la dédicace de Lud à l'évêque de Toul, Ringmann, en

composant sa Grammaire figurée, s'était inspiré de la Rhythmomachie de Lefèvre d'Etaples; il se justifiait auprès de lui-même et du public par l'exemple de son illustre maître, en faisant un travail qui pouvait paraître si peu digne d'un homme sérieux. Cependant ce n'est pas la Rhythmomachie qui lui a servi de modèle direct; „la lutte des nombres" se passe sur un damier, sans images, avec de simples pièces de bois de diverses formes; la *Grammatica figurata*, au contraire, était un jeu de cartes et, comme tel, une imitation de jeux semblables imaginés par Thomas Murner. A Strasbourg on connaissait dès 1502 les cartes par lesquelles ce moine bizarre prétendait enseigner les Institutes de Justinien [91]; en 1507 il publia à Cracovie son *Chartiludium logicæ*, qui fut réimprimé à Strasbourg en 1509 [92]. Sans aucun doute Ringmann avait vu ce livre; des exemplaires de l'édition de 1507 ont pu se trouver à Strasbourg, pendant qu'il fut en cette ville en 1508; la manière dont, sur ses propres images, il avait combiné et symbolisé les règles grammaticales a une analogie frappante avec la manière de Murner de représenter les préceptes de la logique; les premières cartes juridiques du moine sont sous ce rapport beaucoup moins compliquées. Les gravures de Ringmann, plus grossièrement exécutées que celles du *Chartiludium logicæ*, désignaient les huit parties du discours : un curé et son vicaire étaient le nom et le prénom, y compris l'adjectif; un roi et une reine, le verbe et l'adverbe; un moine, le participe; un échanson, la conjonction; un marguillier, la préposition; un fou, l'interjection. Toutes ces huit figures étaient réunies sur une seule planche au commencement du livre; elles reparaissaient ensuite chacune en tête de son chapitre correspondant, mais là leur étaient adjoints des emblèmes divers, pour indiquer les genres, les nombres, les cas, les degrés de comparaison, les modes des verbes, les temps, les personnes, etc. Le texte était en forme de demandes et de réponses. Voici à peu près comment Oberlin décrit la première carte, celle qui était consacrée au substantif, la seule sur laquelle il donne quelques détails. Le maître demande : Combien le nom subit-il d'*accidents?* L'élève répond : Six, qui proviennent de la qualité, de la comparaison, du genre, du nombre, de la composition, des cas.

[91] Il est fait mention de ce *chartiludium* de Murner dans plusieurs pamphlets de 1502.

[92] Ind. bibl. 312.

Tous ces accidents étaient figurés sur les cartes, dont le sujet principal, le nom, était un curé; le nom propre était représenté par un calice, emblème sacerdotal; l'appellatif, par un trictrac, puisque, disait l'auteur, beaucoup de curés d'aujourd'hui font plus de cas du jeu que du calice, d'où vient qu'en allemand on rend *bonus presbyter* par *guter bretspieler*, bon joueur de trictrac. Les trois degrés de comparaison étaient figurés par trois échelles, dont celle du positif n'avait qu'un échelon, celle du comparatif en avait deux, celle du superlatif trois. Pour les mots qui n'admettent pas de comparaison, il y avait les deux barres de l'échelle sans échelons. Pour marquer les trois genres, les cartes offraient un garçon, une fille et un banc, ce dernier, *scamnum*, pour le neutre; le genre commun était un garçon et une fille assis sur un même banc; le *genus epicœnum*, un hermaphrodite. Quant aux nombres, le singulier était indiqué par une pièce de monnaie dans un plat posé sur une table; le pluriel, par plusieurs pièces. La forme simple d'un nom était représentée par un crucifix, „*quia Salvator fuit simplex sicut ovis*"; la forme composée, par le monstre que décrit Horace : „*humano capiti cervicem pictor equinam*", etc. Des enfants tombant en bas d'escaliers devaient rappeler les cas (*casus*, chute); pour les terminaisons des différents cas, il y avait, par exemple pour le génitif de la première déclinaison, un compas, puisque celui-ci a la forme d'un A, et un joug dressé debout qui devait être l'E; pour le génitif et le datif de la seconde, un cierge, I, et un cercle, O. „Et ainsi du reste", dit Oberlin. Il est fâcheux qu'il n'ait plus rien communiqué de ce reste; cependant, faute de mieux, ce qu'on vient de lire peut donner une idée suffisante de la façon dont Ringmann avait compris la tâche qu'il s'était imposée; ses images et son texte, quelque douteuse qu'en fût la valeur au point de vue de la pratique de l'enseignement, n'étaient pas sans présenter quelque intérêt; le genre admis, il en avait tiré le meilleur parti possible; ses images étaient des *rébus*, souvent très-forcés, mais quelquefois assez ingénieux; au texte il avait mêlé des épigrammes, comme le jeu de mots populaire allemand sur les curés, joueurs de trictrac; il est probable que la comparaison du participe à un religieux cachait également une intention satirique. Ringmann, disciple de Wimpheling, ne devait guère aimer les moines. En suivant le conseil de son patron Lud, il s'était procuré une distraction;

son travail n'avait pas la gravité prétentieuse de ceux de Murner; il espérait, il est vrai, que par ses images les enfants apprendraient plus facilement les premiers principes de la grammaire, mais il convenait qu'il les avait faites avant tout pour se délasser.

Quelque temps après la mort du duc René II (10 décembre 1508), le sonrier de Remiremont, André Reynette, envoya à Ringmann une courte biographie, ou plutôt un éloge funèbre du prince, que venait de composer le conseiller Jean *Aluys*. Ringmann l'imprima dans l'*officine* de Gaultier Lud, dans les premiers jours de 1510; il dédia la brochure à l'évêque de Toul et y ajouta une épitaphe de René II, dont il chante en vers élégiaques les exploits, les qualités et les vertus; un chronogramme de Pierre de Blarru donne la date de la mort du duc [93]. C'est là le dernier produit connu de la presse de Saint-Dié [94]. Lud mourut en 1527, âgé de soixante-dix-neuf ans, sans qu'on puisse dire exactement à quelle époque il avait fermé son imprimerie [95].

Au commencement de 1510, comme on vient de le voir, Ringmann était à Saint-Dié. Oberlin assure que dans cette année „nous le trouvons enseignant la belle littérature à Schlestadt“ [96]. Je n'ai découvert aucune preuve de ce séjour et de cet enseignement à Schlestadt. En 1510 le directeur de l'école était Jean Sapidus; Béatus Rhénanus, qui habitait alors sa ville natale et qui dans quelques lettres de cette année nomme les savants qui y demeuraient en même temps que lui, ne fait pas mention de Ringmann. Si Oberlin n'a pas eu à sa disposition un témoignage historique que nous ne connaissons plus, il faut croire qu'il a conclu de l'épitaphe érigée au jeune homme à Schlestadt en 1511, qu'il y avait vécu dès 1510. Tout atteste, au contraire, qu'il était resté encore en Lorraine. C'est là qu'il écrivit quelques vers pour un ouvrage médical, *Speculum Galeni*, que Symphorien Champier se disposait à publier; il célèbre l'auteur d'avoir abrégé Galien et d'avoir, par son miroir, rendu clair ce qui est obscur chez l'ancien

93 Ind. bibl. 227.

94 Gravier, p. 208, mentionne encore comme imprimé par Gaultier Lud « un choix de morale tiré de Plutarque, Sénèque et Pétrarque »; on ignore ce que peut être ce livre, que Lud aurait « répandu avec profusion ».

95 Le 18 mars 1526 il fit son testament; son imprimerie n'y est pas mentionnée.

96 *Magasin encyclop.*, p. 329. — Dans la *Biographie universelle* de Didot, T. 42, p. 302, on dit que « depuis 1509 il enseigna à Schlestadt ».

médecin grec [97]. Il achevait surtout son travail sur Ptolémée, qu'il fallait mettre au net pour le livrer à l'impression. Waldseemüller, lui aussi, était encore à Saint-Dié, occupé des cartes pour la nouvelle et prochaine édition du géographe alexandrin. Vers la fin de 1510 il interrompit un moment cette étude, pour dresser une grande carte itinéraire de l'Europe, avec les délimitations des pays et des provinces, les montagnes, les fleuves, les villes, les routes, les distances indiquées en milles, et en marge les armoiries des souverains. Il offrit cette feuille au duc Antoine, qui avait succédé à son père René II; Ringmann, qui en janvier ou février 1511 se trouvait à Nancy, la vit et, apprenant qu'elle faisait l'admiration du prince et de sa cour, en écrivit à la hâte, quoique miné déjà par la maladie qui bientôt après devait l'emporter, une explication dont il fit hommage au compagnon de ses travaux géographiques, Martin Waldseemüller. Dans sa dédicace il ne put s'empêcher de payer le tribut que tout savant devait payer alors à une des grandes préoccupations du siècle, la guerre contre les Turcs. Jusqu'alors il avait paru étranger aux affaires générales, uniquement absorbé par ses études géographiques et littéraires; maintenant il écrit: „Quand je regarde cette image de l'Europe, quand je songe combien est puissante l'Espagne, combien opulente et belliqueuse la France, combien vaste, peuplée et riche en hommes robustes la Germanie, combien est forte la Grande-Bretagne, intrépide la Pologne, vaillante la Hongrie, et (sans parler d'autres États qui ne sont pas à dédaigner) combien est riche, courageuse et expérimentée en l'art de la guerre l'Italie: je ne puis que déplorer ces guerres cruelles et pernicieuses que se font nos princes qui, entrete-

[97] *Speculum Galeni. Epitome Galeni seu Galenus abbreviatus vel incisus vel intersectus quecunque in Speculo domini Symphoriani Champerii continebantur apprehendens.* Etc. *Anno domini M.D.XVII. II idus maias Lugduni Joannes de Jonvelle dictus Piston imprimebat.* In-8°. Goth. Bible Mazarine. Il paraît hors de doute que cette édition n'est pas la première; très-probablement il y en eut une dès 1511 ou 1512. Le privilége royal est du 20 juillet 1511, il est donné à l'imprimeur lyonnais Simon Vincent. Les mots du titre *quæcumque in Speculo...* CONTINEBANTUR, semblent faire allusion à une édition antérieure. Ringmann, du reste, mourut à la fin de 1511. V. aussi Allut, *Étude sur Champier*, p. 190 et suiv. — Les vers de Ringmann sont reproduits dans un autre ouvrage de Champier, publié avant le *Speculum* de 1517: *Index eorum omnium que in hac arte parva Galeni pertractantur. Ars parva Galeni.* Etc. S. l. et a (1516). In-8°. Goth. Bibl. Mazarine. Les vers se trouvent immédiatement après l'*Index*.

nant de continuelles discordes et des haines personnelles, se disputent pour la possession d'un territoire, pour la souveraineté, pour l'Empire, pour la gloire, pendant qu'ils laissent le Turc et les ennemis de notre foi répandre le sang chrétien, détruire les villes, ravager les campagnes, incendier les églises, enlever les vierges, violer les femmes, commettre les crimes les plus énormes. S'ils mettaient fin à leurs graves et dangereuses inimitiés, s'ils faisaient la paix entre eux et que, réunissant leurs forces, ils prissent les armes contre l'ennemi commun, ils soumettraient aisément le monde entier et finiraient par obtenir que le Christ... fût adoré par tous les peuples". Après cette effusion, dont il faut apprécier la générosité, il se rappelle que l'espoir de voir les princes chrétiens s'accorder entre eux pour ne plus combattre d'autres adversaires que les Turcs, n'est qu'une illusion, et il s'écrie : „A quoi bon perdre ma peine?"

Son explication de la carte de Waldseemüller se compose de neuf chapitres : de la terre en général et de l'Europe, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Sarmatie (Hongrie) et de la Grèce, des îles de la Méditerranée, des souverains et de leurs armoiries. Ce sont des notices très-sommaires, mais en grande partie très-exactes et contenant quelques détails intéressants sur certaines villes. Le titre : *Instructio manuductionem præstans in cartam itinerariam Martini Hilacomili*, rappelle celui d'un traité de Laurent Corvinus, professeur à Cracovie, sur la géographie de Ptolémée : *Cosmographia dans manuductionem in tabulas Ptholomei*, etc. Ce traité ayant été imprimé à Bâle en 1496 par les soins de Henri Bébel, qui l'avait rapporté de l'université polonaise, Ringmann a pu facilement en avoir connaissance; les mots *dans manuductionem* lui ont fourni sans doute les siens *manuductionem præstans*. Étant venu de Nancy à Strasbourg, il publia le petit livre chez Grüninger, en le faisant précéder d'une épître de Waldseemüller au duc Antoine, datée de Saint-Dié, 1er mars 1511, d'une introduction générale du même et de la lettre que lui-même lui avait écrite de Nancy[98]. La

[98] Ind. bibl. 228. — Le traité de Corvinus a ce titre : *Cosmographia dans manuductionem in tabulas Ptholomei : ostendens omnes regiones terræ habitabiles : diversa hominum genera.* Etc. Dédié par un *carmen* et une lettre de Bébel, Bâle 1496, au chanoine bâlois Hartmann d'Eptingen. S. l. et a. In-4°. L'impression paraît être de Michel Furter, de Bâle.

carte, restée manuscrite, ne paraît plus exister. L'*Instructio*, mise en vente en avril, a un épilogue adressé à Waldseemüller; en terminant, Ringmann dit à son ami ces tristes paroles : „en considérant la hâte de ma composition et la gravité de ma maladie, tu ne refuseras pas, cher Martin, de m'excuser d'avoir écrit sans élégance et sans la grâce latine“ [99]. Il n'avait pas besoin d'excuse ; il maniait le latin avec autant de facilité que ses contemporains ; si l'*Instructio* est un peu moins chargée d'*élégances* que par exemple ses dédicaces, elle compense ce qu'elle a perdu sous ce rapport par plus de simplicité et de précision ; le sujet d'ailleurs ne se prêtait pas aux ornements de la rhétorique.

Malgré ses souffrances, Ringmann était infatigable, sa gaîté même ne l'abandonnait point. En juillet 1511, le docteur en droit Guillaume Sessler lui communiqua ainsi qu'à Jean His, de Bade, qui était venu passer quelque temps avec lui, un poème latin du Napolitain Jean Motis, secrétaire apostolique, faisant l'apologie des femmes honnêtes contre les hommes qui les calomniaient. Cette satire leur parut si divertissante et en même temps si morale, qu'ils la donnèrent à imprimer à Reinhart Beck ; ils en corrigèrent ensemble les épreuves et y joignirent quelques épigrammes, qui toutes ne sont que des variations sur ce thème : celui qui médit des femmes oublie que sa mère est femme ; dans le nombre il y en a une latine de Ringmann et une allemande de Brant. Une peste ayant éclaté à Strasbourg en automne, Beck transporta sa presse à Bade, et c'est là qu'au mois de décembre, après la mort de Ringmann, le livre fut publié [100]. Pendant l'été, Ringmann avait fait paraître chez Grüninger quatre comédies de Plaute [101], avec des annotations grammaticales qu'il avait empruntées en partie aux commentaires de Jean-Baptiste Pio de Bologne. Chacune des comédies est ornée d'une jolie gravure sur bois ; l'*Aulularia* est précédée de divers *carmina* sur Plaute et sur Antoine Urcéus, qui avait achevé la pièce dont on n'avait qu'un texte incomplet ; parmi ces vers il y en a de Ringmann et de son ami His, de Bade. Le petit volume est dédié, le 1er juillet 1511, au sonrier André Reynette, qui,

99 ... *Tu nobis ista sine elegantia et latina venustate scribentibus iustam non negabis veniam, Martine, compositionis celeritatem et gravem morbi nostri infestationem attendens.*
100 Ind. bibl. 229.
101 Ind. bibl. 230.

lors d'une épidémie à Remiremont, s'était réfugié à Toul, auprès de l'évêque Hugues des Hazards et de Jean Aluys, et qui là ne s'était distrait de ses terreurs que par la lecture du vieux comique latin. Lors du voyage de Ringmann en Italie en 1508, quand à Ferrare il avait vu Lilio Giraldi, celui-ci lui avait remis un traité sur les Muses, qu'il n'avait communiqué encore qu'en manuscrit à quelques amis; il y avait rassemblé des notices tirées d'auteurs grecs et latins sur les mythes concernant les Muses, leur origine, leur nombre, leurs noms, leurs attributs. Ringmann avait promis de faire imprimer ce *Syntagma de musis*, mais ses autres travaux et en dernier lieu l'état précaire de sa santé l'en avaient empêché. Sentant approcher sa fin, il ne voulut pas que Giraldi pût lui reprocher d'avoir manqué à sa promesse. Il publia le traité en août 1511 chez Matthias Schürer, avec des gravures et avec une épître dédicatoire „à son Mécène" André Reynette[102]; il le fit suivre de quelques extraits de Jean-François Pic de la Mirandole et de Fausto Andrelini, ainsi que d'un épilogue où il tâche lui-même de résoudre la question : pourquoi les vertus, les qualités intellectuelles, les sciences sont-elles représentées comme étant du sexe féminin? d'où vient cet usage chez les écrivains de l'antiquité païenne et même chez les auteurs de la Bible et les théologiens de l'Église? Il vient, dit Ringmann, de ce que les vertus et les connaissances sont destinées à être fécondes en œuvres bonnes et que, de même que les jeunes filles aiment à jouer en chœur, les sciences se tiennent pour former le grand chœur de l'Encyclopédie; même les trois parties du monde ancien ont reçu des noms venant de femmes. Si les femmes d'aujourd'hui, s'écrie-t-il en citant Béroalde, savaient cela, comme elles se vanteraient et prétendraient à la supériorité sur les hommes! Il faut leur cacher ces choses comme des mystères, „afin que d'*insolentes* qu'elles sont elles ne deviennent pas plus insolentes encore". Après cette déclaration peu courtoise, il se reprend en disant : „Mais cessons de jouer, j'ai assez plaisanté". Le *carmen* au lecteur qu'il mit au verso du titre, est un de ceux qui lui ont le mieux réussi ; on est d'autant plus disposé à y trouver un certain charme, quand on songe que c'est une des dernières œuvres d'un mourant.

102 Ind. bibl. 231.

Pendant son dernier séjour en Lorraine les savants de cette province l'avaient chargé de la publication de la Nancéide, dont l'auteur, le chanoine Pierre de Blarru, devenu aveugle, avait donné le manuscrit à Basin de Sandaucourt; il mourut d'ailleurs le 23 novembre 1510. Dès le 16 mars de cette année le duc Antoine fit payer à Ringmann par son trésorier général la somme de 20 francs, pour qu'il fît imprimer le premier livre du poème [103], c'était un premier à-compte pour encourager une entreprise qui devait tourner à la gloire du père du prince. Comme ceux qui attendaient impatiemment cette œuvre, commençaient à se plaindre du retard, Ringmann écrivit, le 1er août 1511, à Reynette pour s'excuser par sa maladie; mais il se faisait illusion en exprimant l'espoir que sous peu „l'ajournement serait compensé par l'excellence du livre“ [104]. Il ne vit plus l'apparition de la Nancéide, ni celle de ce Ptolémée, auquel il avait consacré tant de fatigues et de veilles ; il mourut d'une phthisie, aggravée peut-être par l'épidémie régnante, dans le courant de l'automne 1511 [105]. Béatus Rhénanus, de trois ans plus jeune que lui, et Jean Ruser d'Ebersheim, lui firent poser, dans le cloître de la commanderie de Saint-Jean de Schlestadt, une table commémorative avec une inscription rappelant les services rendus aux lettres par le jeune savant „mort à la fleur de l'âge“ [106].

Le fait de l'érection de ce monument à Schlestadt ne prouve pas

103 *A Philiseus* (sic) *la somme de vingt francs, monnoye de Lorraine, que mondict seigneur le duc luy a ordonné cette fois, à condition qu'il fera imprimer le livre premier de la Nanceyade. Par mandement donné à Nancy, le XVIe jour de mars mil Ve et dix*. Compte de Jehan Gerlet, trésorier général du duc Antoine. Archives de Nancy. Beaupré, *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine*. Nancy 1856, p. 14.

104 *Porro autem cum sat cito fiat quicquid bene fit, memineris quæso interim me excusare apud eos qui Nanceidis editionem nimis ardenter expetentes, cunctationem omnemque moram ægre ferunt. Nam propter diuturnum et gravem morbum, qui me infestat, hactenus fieri non potuit, sed Christo Opt. Max. favente mox fiet, atque ita fiet, ut procrastinationem ubertate compensatam videre oporteat*. Dédicace du *Syntagma de Musis* de Giraldi.

105 Déjà en 1509 il avait parlé de sa poitrine malade, *mea pectora duris fessa ministeriis*. Prologue de la *Grammatica figurata*.

106 *Christo optimo maximo. Mathiæ Ringmanno Philesio Vogesigenæ, politioris literaturæ apud Elsates propagatori, latinæ eruditissimo, græcæ non indocto, in ipso ætatis flore, non sine gravi literarum detrimento, prematura morte sublato Beatus Rhenanus et Johannes Ruserus amico bene merito statuerunt. Vixit annis XXIX. Obiit a. M.D.XI.* Păris, p. 16. Le cloître ayant été démoli, l'inscription n'existe plus.

que Ringmann soit mort en cette ville; dans l'état où il se trouvait, il est peu vraisemblable qu'il ait encore quitté Strasbourg après le 1er août 1511, date de la dernière lettre que nous connaissions de lui. Rhénanus et Ruser ont voulu rendre hommage à leur compatriote alsacien qui, décédé n'importe où, probablement à Strasbourg, avait excité leur admiration par ses mérites littéraires et scientifiques.

Deux ans après sa mort parut enfin cette Géographie de Ptolémée, sur laquelle lui, Waldseemüller et Gaultier Lud avaient surtout fondé leur espoir de réputation. Encore en 1511 Waldseemüller avait annoncé, dans la dédicace de l'*Instructio* à Antoine de Lorraine, que puisque le prince acceptait avec bienveillance sa carte itinéraire de l'Europe, il se sentait encouragé à achever „d'autres travaux de ce genre déjà commencés“; ces travaux étaient ceux qu'il avait entrepris sur les cartes ptoléméennes. Ringmann avait transcrit de sa propre main le texte latin tout entier, *totum opus*, revu sur le grec, et avait rédigé la table des matières alphabétique[107]. L'ouvrage leur appartenait; ils méritaient, ainsi que le chanoine Lud, l'honneur d'y être mentionnés, mais Oessler et Ubelin le publièrent en 1513 chez Jean Schott, sans faire aucune allusion ni à Waldseemüller ni à Lud; ils rappellent qu'ils ont dû l'original grec à la munificence de Pic de la Mirandole, ils prétendent que c'est eux qui ajoutent les nouvelles découvertes, ils s'attribuent, en un mot, toute la gloire de l'entreprise; ils auraient aussi passé Ringmann sous silence, s'ils n'avaient pas cru devoir insérer la lettre que Pic leur avait adressée en 1508 et où il était parlé du voyage du jeune homme, et celle de Giraldi à ce dernier sur la manière des Grecs d'écrire les nombres. Il est inutile de qualifier ce procédé. Le Ptotémée de 1513 est du reste un chef-d'œuvre de la typographie strasbourgeoise du commencement du seizième siècle[108]; le papier, les caractères, les cartes, l'impression, tout est admirable; le volume est grand in-folio, divisé en deux parties,

107 *Philesii diligentiam in hoc plurimum cooperatam scias, cuius fideli doctaque manu totum quod vides opus transscriptum... Ad lectorem*, à la fin de la première partie de Ptolémée, v. note suiv.

108 *Claudii Ptolemei viri Alexandrini mathematicæ disciplinæ Philosophi doctissimi Geographiæ opus novissima traductione e Græcorum archetypis castigatissime pressum.* Etc. — Au verso du f° 72: *Anno Christi Opt. Max. M.D.X.III Marcii XII. Pressus hic Ptolemæus Argentinæ vigilantissima castigatione industriaque Joannis Schotti urbis indigenæ.* In-f°.

dont la première contient le texte du géographe alexandrin avec vingt-sept cartes; le texte est le fruit du long travail de Ringmann, sauf quelques notes explicatives qui, selon toute probabilité, sont de Waldseemüller; celui-ci, d'après la démonstration irréfutable de M. d'Avezac [109], est aussi l'auteur de la seconde partie, consacrée à la géographie moderne et accompagnée de vingt cartes, dont la dernière représente la Lorraine. Dans la nouvelle édition, écourtée, donnée par Schott, en 1520 [110], il n'est pas plus question du savant fribourgeois que dans celle de 1513. Ce n'est que dans celle de 1522, imprimée chez Grüninger et soignée par le médecin Laurent Fries de Colmar, qu'il est rendu justice à Waldseemüller, mort peu auparavant: il est dit qu'il est l'auteur des cartes modernes; c'est un témoignage rétrospectif en faveur des cartes de 1513; celles de 1522 sont, en quelques parties, modifiées et même défigurées [111].

Enfin, la Nancéide, que Ringmann s'était chargé de livrer à l'impression, ne parut qu'en 1518, par les soins du chanoine Basin de Sandaucourt. Celui-ci y joignit une dédicace au duc Antoine de Lorraine, deux épîtres, l'une en prose, l'autre en vers, à l'évêque Hugues des Hazards; à la fin de l'ouvrage, il y a une épitaphe que Ringmann avait encore préparée pour l'auteur, une autre pour le même par Laurent Pillard (Pilladius), également chanoine de Saint-Dié [112], un chronogramme dont le premier vers, composé par Pierre de Blarru lui-même, donne l'année de sa naissance, et dont le second, ajouté par Basin, donne l'année de sa mort; enfin une gracieuse élégie de Pierre sur les petits oiseaux qu'il aimait à avoir en cage et qu'il nourrissait de sa propre main. Le volume ne fut plus imprimé à Saint-Dié, mais à Saint-Nicolas-du-Port, par le prêtre Pierre Jacobi [113]

109 D'Avezac, p. 152 et suiv.

110 Cette édition fut soignée par Georges Uebelin seul; Œssler n'est plus nommé.

111 Avec une dédicace de Thomas Vogler à Laurent Fries. D'Avezac, p. 159. Cet auteur dit que Fries était alors médecin de la ville de Metz, mais à cette époque il était encore à Strasb., il ne vint à Metz qu'après 1524.

112 Auteur d'un poème latin sur la guerre des paysans en Alsace, *Rusticiados libri sex.*

113 *Petri de blarrorivo parhisiani insigne Nanceidos opus de bello nanceiano, hac primum exaratura elimatissima nuperrime in lucem emissum.— Impressum in celebri Lothoringie pago divi Nicolai de portu per Petrum Jacobi presbiterum loci paganum. Anno christiane incarnationis M.D.XVIII. nonas januar...* Marque de P. Jacobi. In-f°. Gravures sur bois, dont le style est celui de l'école alsacienne.

qui, dans ce bourg jadis plus considérable qu'aujourd'hui, avait établi une imprimerie dès les premières années du siècle.

En terminant cet article, je crois que je n'ai pas eu tort de dire, en le commençant, que le jeune homme dont j'ai tâché de retracer la vie est digne de n'être pas oublié. Latiniste, poète, géographe, historien, archéologue, il est un des humanistes alsaciens qui ont possédé les connaissances les plus variées; esprit ouvert, dévoué à la science, ne redoutant aucune fatigue pour en servir les intérêts, tour à tour maître d'école enseignant les rudiments du latin à des enfants, correcteur dans des imprimeries, messager envoyé au loin pour chercher des manuscrits, traducteur de Jules César dans le but d'éveiller chez les laïques le goût des études historiques, et joignant à cette ardeur pour les études un caractère aimable et enjoué, une verve spirituelle, un sentiment assez vif de ce qui est beau dans la nature et dans la poésie: ce sont là des titres qui nous autorisent à lui assigner une place distinguée dans notre histoire littéraire.

CHAPITRE V.

JEAN-ADELPHUS MULING. — THOMAS VOGLER DIT AUCUPARIUS. WOLFGANG ANGST.

§ 1. JEAN-ADELPHUS MULING.

Jean Adelphus a été médecin, mais médecin humaniste, plus occupé en apparence de questions littéraires et religieuses que de la pratique de son art.

Son nom était Mulich ou plutôt Muling; il emploie les deux formes, mais plus souvent la seconde [1]; plus souvent encore il ne s'appelle que Jean Adelphus; Adelphe ou Adolphe était le prénom de son père [2]. Il y avait à Strasbourg des Muling et des Mulich [3], mais je ne saurais dire s'ils ont été une même famille et si notre littérateur, dans le cas que les deux noms se rapportent à deux familles distinctes, a été parent de l'une ou de l'autre. Il suivit sous Craton Hofmann l'école de Schlestadt, où il eut pour condisciples Béatus Rhénanus et Jean Spiegel de Marmoutier, cousin d'un des neveux de Wimpheling [4]. Avec le jeune Spiegel il visita „encore d'autres lieux“; comme cet ami fit ses études à Heidelberg sous Wimpheling, il est probable qu'Adelphus fréquenta cette même université. La prédilection qu'il

[1] Il se donne le nom de *Mulichius* dans la *Cosmographiæ introductio* et une fois dans la *Margarita facetiarum* de 1509; celui de *Mulingus*, plusieurs fois dans la *Marg. facet.* de 1508 et de 1509, dans les édit. d'Avitus, de Mars. Ficin *De relig. christ.*, de Plaute, des opuscules de Grégoire de Nazianze, dans le *Catal. episc. Argent.* de Wimpheling, et dans la *Bursa pavonis* de Jean Eck.

[2] En tête de la préface de l'*Oratio proverbiorum* de Béroalde, ind. bibl. 233, il s'appelle *Joannes Adelphi Argentinensis*.

[3] En 1466 Hector Mulich achète une Bible allemande imprimée par Mentel. Thomas Mulich, notaire à Strasbourg, 1499, 1504. Paul Mulich, custode de la maison de S. Jean, mort 1507. En 1497 Pierre Muling, curé de Holtzheim, achète à Strasbourg le droit de bourgeoisie.

[4] Préface de l'*Enchiridion* d'Erasme, ind. bibl. 251, et lettre à Jean Spiegel, 15 mars 1508, *Marg. facet.*, f° L, 4. — Un autre de ses condisciples à Schlestadt fut Léon Jud, de Guémar, le futur collaborateur de Zwingle.

montra dans la suite pour la ville de Trèves, où il séjourna plusieurs fois et où il avait des connaissances, nous fait supposer qu'il y continua son instruction. Il se familiarisa avec les auteurs classiques, s'occupa de théologie et lut les Pères ; pour se créer un avenir il étudia la médecine, mais ne devint que licencié dans cette science [5]. En 1505 il paraît à Strasbourg comme *physicus;* il pouvait avoir environ vingt ans. Trop jeune pour trouver beaucoup de clients dans une ville où d'ailleurs les praticiens ne manquaient pas [6], il gagna sa vie comme traducteur et comme correcteur chez quelques-uns de nos typographes. Une traduction allemande des deux premiers livres de l'ouvrage de Marsile Ficin, *De triplici vita* [7], fut sa première publication ; jointe à une nouvelle édition du Manuel de l'art de distiller les simples par Brunschwig, elle forme un volume intitulé *Medicinarius* [8]. Adelphus dédia son œuvre au chanoine de la cathédrale Henri de Werdenberg, qui l'avait pris sous sa protection. Ailleurs il parle avec reconnaissance de bienfaits que lui et sa famille avaient reçus des évêques Albert de Bavière et Guillaume de Honstein ; pour ce dernier il copia le traité que Geiler lui avait adressé peu après son élection [9].

Pendant quelque temps il fit partie du groupe qui se rattachait à Wimpheling ; il partageait les opinions du pédagogue sur les poètes païens et écrivit des vers pour plusieurs de ses publications. En 1507, quand Wimpheling n'osait pas attaquer Locher, Adelphus se fit l'organe de ses rancunes contre cet adversaire incommode ; dans son édition du poème de saint Avit il le désigna assez clairement pour que personne ne pût s'y méprendre ; il parle de poètes qui invoquent comme filles de Jupiter les Muses qui ne sont que les filles du diable, qui excitent les jeunes gens à la volupté, qui détruisent l'étude de la philosophie et du droit, qui dédaignent la théologie et les théologiens ; ces poètes, les évêques devraient les excommunier, et les

5 *Medicinarum licentiatus*, à la fin des *Grammaticæ institutiones* de Brassicanus, Strasb. 1512, in-4°.

6 De 1490 à 1514 quatorze médecins étrangers se firent recevoir bourgeois de Strasb., dont un pour les juifs et un pour les syphilitiques, *Blatterarzt*.

7 *De triplici vita, scilicet sana, longa et celitus.* — Cet ouvrage avait paru pour la première fois à Venise, 1484, in-4°; il fut réimprimé aussi à Strasb. par Jean Schott, 1514, in-4°.

8 Ind. bibl. 232.

9 Dédicace du *Pater noster* de Geiler. Ind. bibl. 184.

princes, „s'ils étaient chrétiens", les bannir; au moins faudrait-il les donner en spectacle à la foule en les exposant au pilori. Les seuls vrais poètes sont ceux qui invoquent Dieu et sa mère, qui racontent l'histoire et notamment l'Histoire sainte, qui recommandent les vertus, déplorent les calamités du temps, vénèrent les saintes lettres et ceux qui les cultivent, ceux enfin qui n'offrent pas au public „les excréments d'une mule". Il suffit, continue Adelphus, que les jeunes gens aient lu Virgile; qu'ils se gardent de lire les autres païens, car leur miel est mêlé d'un venin pernicieux. Il voudrait qu'après avoir appris dans l'enfance le latin et puis étudié la dialectique et la philosophie naturelle et morale, on passât aussitôt à la théologie ou que, si dans l'intérêt de la postérité on préfère l'hymen, on se consacrât à la médecine ou au droit civil; ce sont là les seules études honnêtes et utiles à la République[10]. Wimpheling ne put être que satisfait en lisant ces pages, où il retrouvait un écho de ses idées les plus chères et des expressions dont il s'était servi lui-même; mais il dut l'être moins quand son disciple se permit de corriger les épreuves du *Chartiludium logicæ* de Murner et d'accompagner ce livre de distiques élogieux; un savant, dont Murner disait „c'est un homme selon mon cœur"[11], ne pouvait plus que déplaire à l'irréconciliable auteur de la *Germania*.

En mars 1508 Adelphus se rendit à Trèves; s'il y alla pour chercher une position, son espoir fut déçu, car peu après on le retrouve à Strasbourg, servant de prote dans l'imprimerie de Grüninger et publiant lui-même des ouvrages divers. En avril 1512 il assista à Trèves, avec une dévotion qui le caractérisait alors, à l'ouverture des reliques déposées dans la cathédrale. Dans cette même année il est correcteur chez Prüss[12]. Le 25 décembre 1513 il écrit à Strasbourg une dédicace; le 31 du même mois il en écrit une autre à Trèves. Dès le commencement de l'année suivante il est fixé à Schaffhouse comme médecin de la ville, *Stadtarzt*, lié avec des prêtres et

10 *Avitus*, fº F, 7. Ind. bibl. 234. La preuve qu'il en veut à Locher se trouve dans ces mots : *qui... excrementa mulæ phanno* (*vanno*) *excipere pingunt*, allusion à une des gravures du pamphlet dont il est parlé dans la Vie de Wimpheling.

11 Murner dédia son livre à Adelphus; dans la conclusion il l'appelle *vir eruditissimus, secundum cor nostrum*. Ind. bibl. 312.

12 *Grammaticæ institutiones Joh. Brassicani. Argent.*, *J. Prüss*, 1512, in-4º, à la fin, une recommandation du livre par Adelphus.

des moines, et ayant assez de loisir pour faire encore des traductions.

Sentant son insuffisance comme praticien, il se mit en rapport avec Joachim Vadianus, dès que celui-ci se fut établi comme médecin de Saint-Gall, sa ville natale. Le 29 février 1520 Adelphus lui écrivit pour lui demander le catalogue des livres médicaux de sa bibliothèque; il se plaignit de la décadence de cette science qui, sans les ouvrages de Thomas Lynacer et de Guillaume Cop (traductions de Galien et d'Hippocrate), retomberait dans la barbarie; „plût à Dieu, dit-il, que ces deux savants eussent été mes professeurs, je ne serais pas ce que je suis mais ce que je voudrais être; veuille nous prescrire brièvement une méthode de guérir les malades; depuis mon jeune âge j'ai horreur des gros livres qui prétendent tout dire et qui ne disent rien“ [13].

En même temps il s'opéra un changement dans ses convictions religieuses; la naïveté avec laquelle il avait admiré la robe de Trèves fit place à des réflexions plus approfondies. Il lut les écrits de Luther et les trouva „plus précieux que l'or et les bijoux“. En 1519 il avait traduit le Chevalier chrétien d'Érasme, il avait fait ce travail à la demande de son ancien condisciple Béatus Rhénanus et parce que beaucoup de prêtres négligent leurs devoirs; pour suppléer à l'incurie du clergé, il faut publier de bons livres en langue vulgaire, afin que les laïques puissent apprendre par eux-mêmes ce qu'il leur importe de savoir. „C'est ainsi que saint Jérôme a traduit la Bible pour le peuple romain de son temps. Aujourd'hui on veut interdire les versions de l'Écriture, mais Jésus-Christ n'exclut personne, ce qu'il a enseigné n'est pas si obscur que les savants seuls pourraient en avoir l'intelligence. D'ailleurs, l'honneur et la prospérité du clergé ne dépendent pas de l'ignorance du peuple; il faudrait, au contraire, traduire la Bible dans toutes les langues, ce serait aussi le moyen de la faire connaître aux Turcs“.

On sait que Geiler s'était prononcé contre ces traductions; en voyant Adelphus s'éloigner sous ce rapport de notre prédicateur et rompre avec le passé, on ne sera pas surpris de le rencontrer parmi

[13] Autogr. S. Gall. — Wirz, *Helvetische Kirchengeschichte.* Zurich 1813, T. 1, p. 124.

les premiers partisans de la Réformation. Déjà en septembre 1520 un professeur de Leipzig, écrivant à Pirckheimer, compte Adelphus parmi les rares médecins qui s'intéressent aux questions religieuses et qui désirent la suppression de tout ce qui est contraire à la vraie piété[14]. Quand Sébastien Hofmeister commença à prêcher à Schaffhouse les principes nouveaux, Adelphus le soutint de son influence; dans une lettre à Vadianus, écrite le 5 août 1522 au retour d'un voyage à Strasbourg, il exprime l'espoir que malgré les adversaires la vérité finira par triompher[15]. Cette lettre est la dernière que l'on connaisse de lui; depuis lors on perd ses traces; à Schaffhouse même on ne sait rien de ses destinées ultérieures.

Outre ses dédicaces, dont quelques-unes ont la forme et l'étendue de dissertations, Adelphus n'a publié que peu d'ouvrages dont il soit l'auteur lui-même.

A la médecine il n'a accordé que la moindre partie de son activité littéraire. J'ai mentionné sa traduction des deux premiers livres du traité de Marsile Ficin sur la vie; ils s'occupent des moyens de conserver la santé et de prolonger l'existence. Adelphus les jugeait utiles à cause des remèdes que l'auteur y indique, et que les malades pourront soit composer eux-mêmes soit écrire sur un papier pour les faire préparer dans une pharmacie; il croyait, comme Brunschwig, que cela ne présentait pas de danger grave. Il avait fait preuve de plus de bon sens en ne pas divulguant aussi le troisième livre de Ficin, qui ne contient que des spéculations sur l'influence qu'ont les astres sur le bien-être du corps et de l'âme. En 1513 il donna une édition du traité anatomique du médecin italien Mundinus, qui au commencement du quatorzième siècle avait été un des premiers à étudier des cadavres humains; Adelphus recommanda ce petit livre non-seulement aux praticiens mais à tous ceux qui, avides de merveilles, désiraient connaître l'admirable structure du corps humain; si le volume, qu'on pouvait se procurer „pour peu d'argent“, était bien reçu, il en

14 Francus Camicianus (André Franck, de Kamenty). 27 sept. 1520. *Pirckheimeri opera*, p. 329.

15 Autogr. S. Gall. — J. Hottinger, *Helvetische Kirchengeschichte*. Zurich 1701, in-4°. T. 3, p. 92. — Dans la notice sur Murner il sera parlé d'un pamphlet satirique de 1522 contre ce moine et contre d'autres ennemis de Luther; il est signé: *J A hat es gemacht da er frölich was*. Je n'ose pas dire que les initiales désignent Jean Adelphus; cependant ce ne serait pas impossible.

publierait aussi un commentaire [16]. Il assure vers la même époque qu'il avait fait paraître un *Hortus sanitatis* et qu'il se proposait de donner une *Reformatio apothecæ* [17]; si cette dernière avait été son œuvre personnelle, elle n'eût pas été le moins curieux de ses livres; elle eût été sans doute une révision de ce qu'on appelle aujourd'hui la pharmacopée.

Toutes ses autres publications sont étrangères à son art. La première qu'il ait composée lui-même est un de ces recueils de facéties qui faisaient alors les délices des savants et qui donnent la mesure de leur esprit et de leur goût. Il lui donna le titre de *Facetiæ adelphinæ;* ce sont des anecdotes satiriques sur des prêtres, des moines, des médecins, des artistes, des bourgeois, des paysans, des femmes de Strasbourg [18], de Saverne, de Bâle, de Schaffhouse, de Mayence, de Worms, etc., le tout saupoudré d'un sel peu raffiné. Adelphus était persuadé que ces morceaux „renfermant des sentences agréables" serviraient au progrès des études et à l'amélioration des mœurs. Tout le monde était alors de cet avis; ce qu'il y a de plus étrange pour nous, c'est le sérieux avec lequel on traitait ces histoires tantôt bouffonnes, tantôt indécentes, et la valeur pédagogique qu'on leur attribuait. Adelphus ajouta à ses propres facéties les bons mots du roi Alphonse de Navarre et ceux qu'on prêtait aux empereurs Sigismond et Frédéric III; ils feront mieux reluire, dit-il, l'affabilité et la sagesse des ancêtres. Il y réunit aussi les similitudes, les saillies, les proverbes de Geiler, que Pierre Schott avait déjà recueillis et qu'il augmenta de quelques réminiscences personnelles; il fit ce travail dans la conviction qu'il rendait un service aux prédicateurs jeunes et vieux, et que la réputation de Geiler ne pouvait qu'en profiter. En 1508 il forma de toutes ces pièces un volume, sous le titre de *Margarita facetiarum;* pour le grossir, il y comprit quelques traités d'Her-

16 Ind. bibl. 246. Dédié à maître Léonard, médecin et apothicaire à Bâle, 1513, Strasbourg.

17 Dédicace de la Passion de Geiler. — Weislinger, *Catal. bibl. Johannit. Argent.*, p. 249, cite : *Herbarium oder Kräuterbuch, genant der Gart der Gesundheit.* Strasb., Prüss, 1507, in-f°. Plusieurs fois réimprimé. J'ignore si c'est l'ouvrage dont parle Adelphus.

18 *Margarita facetiarum*, f° Q, 1. — Parmi les personnages dont il rapporte des facéties il nomme le peintre Jean Schrotbanck dont il a été fait mention dans notre Introduction, T. 1, p. XXVIII.

molaus Barbarus et de Marsile Ficin, qu'on est étonné de trouver au milieu de facéties. Comme dans le public on fut choqué de rencontrer parmi les similitudes de Geiler quelques passages qui semblaient peu dignes de lui, Adelphus en supprima un dans la nouvelle édition qu'il fit de la *Margarita* en 1509 [19].

Trois années après, émerveillé de ce qu'il avait vu à Trèves lors de l'ouverture des reliques en présence de l'empereur Maximilien et de la diète, il publia un récit de cette solennité, accompagné des légendes sur la robe sans couture et sur les autres objets trouvés dans l'autel de la cathédrale [20]. Un anonyme ayant mis en doute l'authenticité de la robe de Trèves, Adelphus, avec plus de candeur que de sagacité, rassembla les passages des chroniqueurs qui lui semblaient démontrer d'une manière incontestable que cette robe était la vraie [21]. Cependant, à la fin de cette brochure, qui est du mois de mars 1513, il y a quelques lignes qui ne manquent pas d'intérêt; Adelphus dit qu'il venait de paraître un livre en vers, où l'on racontait comment le roi Orendel, après avoir trouvé la sainte-robe à Jérusalem, l'avait donnée à l'église de Trèves. En effet, en 1512 on avait imprimé à Augsbourg un texte remanié de ce vieux poème [22]. Suivant Adelphus cette histoire était fausse, puisqu'on y parlait de princes et de princesses qui n'ont jamais existé; il se proposait d'en écrire une réfutation. Grâce aux études nouvelles, le sens historique ne lui manquait donc pas absolument; de même que Ringmann, il ne croyait plus aux héros des épopées du moyen âge; en faisant un pas de plus, il aurait reconnu aussi ce qu'il y a de fabuleux dans les légendes sur Constantin et sa mère Hélène.

Un travail plus notable, où Adelphus se montre assez bon latiniste

19 Ind. bibl. 233. — M. Dacheux, *Vie de Geiler*, p. 561, juge Adelphus trop sévèrement à cause de son recueil de facéties de Geiler; ce n'était pas nuire à la bonne réputation du prédicateur en publiant les bons mots et les épigrammes que tout le monde entendait sortir de sa bouche. Il ne faut jamais oublier que le goût du seizième siècle était bien différent du nôtre.

20 Ind. bibl. 240.

21 Ib. 243. — L'ouvrage est dédié à Christophe de Rheineck, custode de la cathédrale de Trèves, 6 mars 1513.

22 *Ein hübsch History zu lesen von unsers herren rock wie der wunderbarlich einem kunig (Orentel genant) worden ist, der in gen Trier pracht hat.* Augsb., J. Froschauer, 1512, in-4°, avec grav. sur bois. C'est la 1re édition de ce poème, qui dans sa première rédaction date du XIIe siècle.

et très-versé dans l'ancienne littérature ecclésiastique, est son interprétation des séquences, d'après la même méthode que l'interprétation des hymnes par Wimpheling[23]. Dans ce traité, qu'Adelphus destinait aux écoles pour remplacer l'étude des poètes profanes par celle des poètes de l'Eglise, il donne, après la paraphrase de chaque séquence, l'explication étymologique et grammaticale des mots, en recourant à quelques classiques et au dictionnaire de Calépinus; il osa même corriger une erreur de Wimpheling[24]; chaque article se termine par des remarques sur les *notabilia* théologiques. Tout cela n'est plus d'une grande valeur, mais à l'époque où l'ouvrage parut il a pu être utile aux prêtres qui, au témoignage de Wimpheling, chantaient les cantiques et récitaient les proses sans en comprendre le sens. Adelphus annonça qu'il traiterait de la même manière les prières appelées collectes; ce travail, s'il fut entrepris, ne paraît pas avoir été publié.

Comme éditeur d'ouvrages faits par d'autres, Adelphus prenait un peu au hasard ce qui lui tombait sous la main. En 1505, en même temps qu'il imprimait sa traduction de Marsile Ficin, il fit paraître l'*Oratio proverbiorum* de Philippe Béroalde; comme on n'aime pas, dit-il, les gros livres, il faut recommander les recueils d'adages qui, à l'exemple des Proverbes de Salomon, instruisent le lecteur sans l'ennuyer; on en retirera plus de profit qu'en feuilletant à la hâte quelque volume gigantesque[25]. Un peu plus tard il publia, en le dédiant à Geiler et à Wimpheling, le traité de Marsile Ficin sur la religion chrétienne[26]. Sans se rendre compte de ce qu'il y avait de philosophique dans le christianisme du savant florentin, Adelphus croyait contribuer au progrès religieux en faisant connaître en Alsace l'ouvrage de celui qu'il appelait lui-même le restaurateur de la sagesse platonicienne. Il donna en outre quelques opuscules de Grégoire de Nazianze[27], celui de Ficin sur le soleil et les deux discours d'Her-

[23] Ind. bibl. 244.
[24] *Sequent. interpretatio*, f⁰ 128, à propos du mot *nuncius*, *in quo nomine erravit noster Wimphelingus in suis Elegantiis*. Suivant Adelphus *nuncius* peut signifier à la fois le messager et le message.
[25] Ind. bibl. 233.
[26] Ib. 235. — La dédidace est du 15 oct. 1507.
[27] Ib. 237. — Dédié à Georges Bohem, prêtre à Mayence, et à Jean Flamming, prêtre à Boppart, 31 déc. 1507.

molaus Barbarus contre les poètes; ces trois derniers morceaux il les inséra, assez mal à propos, dans sa *Margarita facetiarum*. En 1514 il fit imprimer une Passion allemande, dont l'auteur, le docteur Jacques Mennel, secrétaire de la ville de Fribourg, lui avait communiqué le manuscrit. C'est parmi les ouvrages singuliers, dont cette époque fut si riche, un des plus bizarres; après avoir débuté par la légende d'Abgarus, Mennel raconte l'histoire de la passion sous la forme d'un procès; la scène s'ouvre par la résolution des Juifs de tuer le Seigneur, puis viennent une missive de Lucifer à Judas pour lui ordonner la trahison, un acte par lequel Judas donne quittance des trente pièces d'argent, des sentences formulées en termes judiciaires, une lettre de Judas annonçant aux Juifs son repentir, etc., le tout accompagné d'images. Adelphus dit dans sa préface que puisqu'on aime la variété, il a paru convenable d'apprêter les récits des évangélistes d'une façon nouvelle qui ne manquera pas de nourrir la foi [28].

Des éditions plus importantes furent celles des six livres de saint Avit, de vingt comédies de Plaute, du poème latin sur Alexandre le Grand, et du roman intitulé *die Mörin*. Le manuscrit du poème d'Avitus de Vienne sur la création, sur le péché originel et ses suites, avait été trouvé au milieu de la poussière d'une bibliothèque; un des maîtres d'Adelphus, auquel l'Allemagne doit la plus grande reconnaissance (probablement Wimpheling), l'avait envoyé à Bologne pour le faire corriger par Philippe Béroalde; Alde Manuce l'aurait imprimé à Venise, si d'autres affaires ne l'en avaient empêché; il revint à Strasbourg, où Adelphus le publia en 1507 à l'usage de la jeunesse pour lui apprendre à préférer les poésies chrétiennes aux inepties mythologiques et aux fables des païens [29]. Pour mieux répandre le livre parmi les écoliers, on l'imprima en petit format et on en tira mille exemplaires [30]. Le Plaute d'Adelphus, reproduction d'une édition vénitienne, est également un petit volume, orné de jolies gravures sur bois [31]. La dédicace à Jean Dynchin, chancelier de l'évêque de Trèves, forme un traité complet de rhétorique et de poétique; en forçant le sens du mot *éloquence*, Adelphus représente Plaute comme

[28] Ind. bibl. 247.
[29] Ib. 234. Dédié à l'archevêque Jacques de Trèves, 21 août 1507.
[30] *Carmen* de Philésius, au verso du titre.
[31] Ind. bibl. 237. La dédicace est du 1er avril 1508.

le type le plus parfait de l'orateur. Ses observations sur la comédie, sur son origine, sur ses différents genres, sur les mètres qui lui conviennent, sans être toujours très-justes au point de vue de la science actuelle, prouvent au moins que le jeune médecin était au courant de ces matières, telles qu'on les comprenait alors.

L'édition du poème de Gaultier de Châtillon sur l'histoire d'Alexandre le Grand est la première de cette œuvre qui, puisée principalement dans Quinte-Curce, est moins légendaire que les romans français et allemands du roi de Macédoine[32]. Jacques Schenck, official de l'évêque de Worms, en avait fait parvenir un manuscrit à l'imprimeur strasbourgeois Reinhart Beck. Comme la publication tardait à se faire, Adelphus se chargea de la mener à bonne fin. A Strasbourg même on possédait deux anciennes copies de l'ouvrage, l'une dans la bibliothèque du chapitre de Saint-Thomas, l'autre dans celle du couvent des augustins; Adelphus ne les consulta point; on ne se préoccupait pas encore des résultats qu'on peut tirer de la comparaison des textes, on acceptait ceux-ci tels qu'on les découvrait; tout au plus, quand on croyait y remarquer des fautes de grammaire ou de prosodie, les confiait-on à quelque savant célèbre pour les corriger. Adelphus se borna à reproduire dans une note finale de son Alexandre le distique sur le nom de l'auteur, qui se lisait dans le manuscrit des augustins. Dans la préface il se permit d'exprimer, non sans un peu d'embarras, une opinion sur la politique de son temps; il pense qu'Alexandre, toujours prompt à exécuter ses desseins, devrait servir d'exemple à Maximilien, qui croit restaurer l'Empire par la temporisation; il appartient, il est vrai, aux philosophes de décider laquelle des deux est préférable, la lenteur prudente ou l'action rapide; cependant Maximilien, qui chaque jour fait de grandes choses, en ferait de plus grandes encore s'il avait plus de résolution et s'il trouvait plus d'appui chez les princes. Ce jugement était fondé sans doute, mais on peut douter qu'une imitation du bouillant roi de Macédoine eût amélioré la situation de l'Empire germanique. On voit qu'Adelphus ne publia pas le vieux poème comme monument de la littérature du moyen âge, mais dans un but instructif; le point de vue pédagogique, commun à la plupart de nos huma-

[32] Ib. 245. Dédicace du 25 déc. 1513, Strasbourg.

nistes, dominait aussi chez lui; il ne pouvait en être autrement chez un disciple de Wimpheling.

La Mauresse enfin, poème moitié romantique moitié allégorique, écrit en 1453 par le chevalier souabe Hermann de Sachsenheim, sur les aventures galantes d'un jeune homme auquel Vénus intente un procès, parut en 1512 avec une dédicace d'Adelphus au chevalier strasbourgeois Jacques Bock, exposant les dangers des amours frivoles et le bonheur de l'amour véritable [33].

Les publications les plus nombreuses d'Adelphus sont ses traductions d'ouvrages médicaux, pédagogiques, historiques et religieux. Après sa version allemande de Marsile Ficin, il en fit paraître une en 1508 de la seconde partie de l'Ésope de Brant, avec une préface sur l'utilité des fables; il ne veut pas qu'on ne les lise que pour se distraire, mais pour en retenir la morale [34]. A la deuxième édition du Jules César allemand de Matthias Ringmann il ajouta la vie du fondateur de l'Empire romain d'après Suétone [35]. C'est lui aussi qui donna un texte en langue vulgaire du *Globus mundi* de Martin Waldseemüller, en y joignant quelques vers [36]. Dans le dessein de contribuer à exciter les Allemands et les Suisses contre les Turcs, il traduisit, pour la faire servir de miroir à la chevalerie, la relation de Guillaume Caoursin sur le siège de Rhodes [37] et l'histoire de Jérusalem par Sébastien Brant; ce dernier travail ne fut pas publié, Adelphus ayant été prévenu par Gaspard Frey de Baden en Suisse, dont

33 Ib. 241. Weller, 812, attribue aussi à Adelphus le *Narrenschiff des Bundschuh;* il se fonde sur la signature Ja. M. D., qu'il lit *Johannes Adelphus medicinæ doctor.* Mais Ja. fait plutôt *Jacobus*, et Adelphus s'est toujours qualifié de *physicus*, jamais de *medicinæ doctor;* il n'était que licencié.

34 Ind. bibl. 157.

35 Ib. 224.

36 Ib. 239. — Peu de semaines auparavant, 18 mars 1509, Grüninger avait publié une traduction de la relation des découvertes maritimes faites par les Espagnols et les Portugais; à la fin on renvoie au traité sur le *globus mundi*, comme devant paraître prochainement. Il est donc probable qu'Adelphus est aussi le traducteur de la relation.

37 Ib. 242. Dédié à Maximilien de Ribeaupierre, bailli de la Haute-Alsace, 1er oct. 1512, Strasbourg. F° L, 7, on lit: *Wilhelm Caonersin* (sic) *Cantzler zu Rhodis, hat dise history gedichtet und beschriben in latyn. Aber Joh. Adelphus Argent. physicus hat sie in teutsche Zungen transferiert.* Dans la dédicace il dit qu'il a fait le travail *in gar wenig tagen;* on s'en aperçoit.

l'œuvre parut en 1518 [38]. La Chronique turque d'Adelphus [39] n'est aussi qu'une traduction; elle se compose de fragments d'Antoine Sabellicus, de Hartmann Schedel, de Caoursin, de Brant, etc.; pour cette raison, elle est sans importance historique, elle n'est curieuse qu'à cause d'un discours adressé aux Suisses et formé de passages d'auteurs anciens sur les différentes formes de gouvernement. Adelphus ne cache pas sa préférence pour la monarchie, mais comme il parle à des républicains, il déclare que dans ces choses les opinions sont libres, que chaque peuple par conséquent doit suivre le régime qui lui convient le mieux. Enfin, sa Vie de Frédéric Barberousse, publiée en 1520 [40], a le même caractère de compilation peu originale que l'ouvrage qui vient d'être mentionné; c'est une suite de morceaux empruntés aux chroniques de l'abbé d'Ursperg et de Nauclérus; Adelphus s'excuse de n'avoir pas pu se servir d'Otton de Freisingen dont, dit-il, il ne reçut le livre que quand le sien était déjà terminé [41]. On a supposé que ce dernier a eu pour but d'opposer l'histoire authentique à un roman qui venait de paraître sur les aventures de Barberousse, sur sa conquête de Jérusalem, sur sa disparition mystérieuse [42]. Mais il n'y a chez Adelphus aucune allusion à ce conte; d'ailleurs la biographie du grand Hohenstaufen, pour être moins fabuleuse que la légende populaire, n'est pas non plus exactement véridique; rédigée pour flatter l'orgueil national, elle manque d'impartialité; le compilateur avoue lui-même qu'il n'a pas consulté les chroniqueurs italiens, parce qu'ils ne rapportent que ce qui est dans l'intérêt de leur pays et qu'ils méprisent les Allemands.

Les ouvrages religieux qu'Adelphus a traduits et publiés sont les sermons de Geiler sur la passion et sur l'oraison dominicale [43] et le

38 Ind. bibl. 107.

39 Ib. 248. Dédié à Petermann Etterlin, scribe du tribunal de Lucerne, 31 déc. 1513, Trèves. Le discours aux Suisses est adressé en particulier au chevalier Guillaume de Diesbach, de Berne.

40 Ind. bibl. 250. Dédié à Jean Gerster, secrétaire de la ville de Bâle, 24 juin 1520, Schaffhouse.

41 Otton de Freisingen avait paru à Strasb. en 1515. Il paraît que le *Barbarossa* d'Adelphus était achevé avant cette époque.

42 Wackernagel, *Gesch. der deutschen Literatur*, p. 463, note 13. Le roman sur Barberousse avait paru à Landshut, 1519, in-4°.

43 La *Passion* est dédiée à Christophe de Rheineck, 29 sept. 1513, Strasbourg; le *Pater noster* à l'évêque Guillaume de Strasb., 25 mai 1514, Schaffhouse; cette

Manuel du chevalier chrétien d'Érasme[44]. Au premier de ces ouvrages il ajouta un long épilogue édifiant; le second est précédé d'une dédicace à l'évêque Guillaume de Strasbourg, dans laquelle il fait, au moyen de comparaisons souvent comiques, le portrait d'un prélat fidèle. La préface du traité d'Érasme, datée du mois de mars 1519, est, comme on l'a vu, un de ses morceaux les plus intéressants.

Telles sont les œuvres d'Adelphus que nous connaissons. En 1513[45] il dit avoir publié aussi les Bucoliques de Virgile avec des gloses allemandes, un commentaire sur Horace, une traduction du traité d'Albert le Grand sur les vertus et un ouvrage sur l'histoire d'Allemagne[46]. Je n'ai trouvé aucune trace de ces livres. A la même époque il annonça[47] qu'il se proposait de faire paraître des traductions du poème de Baptiste de Mantoue sur la patience, du „Miroir des fous de Paris"[48], de l'opuscule de Chrysostôme sur le cinquantième psaume, et de celui de Marsile Ficin sur la vie chrétienne; en outre, un recueil d'exemples des bonnes et des mauvaises mœurs, et un abrégé du dictionnaire de Calépinus avec les vocables allemands; en 1520 il manifesta même l'intention de publier encore une Vie d'Auguste[49]. Ces différents ouvrages ont-il paru, ou sont-ils restés à l'état de projets? Je l'ignore.

Adelphus, comme tous les gens de lettres du temps, s'est aussi exercé à faire des vers. Ses petits *carmina* latins, destinés à recommander des ouvrages de Wimpheling et d'autres, ne valent pas la peine qu'on s'y arrête[50]. Ses rimes allemandes ne sont pas non plus

dernière dédicace est suivie de la traduction d'un fragment de S. Bernard sur l'Oraison dominicale avec une *additio Adelphi*.

44 Ind. bibl. 251. Dédié à Jean de Schönau, de Fribourg, 9 avril 1519, Schaffhouse.

45 Dédicace de la *Passion* de Geiler.

46 *Ein versammlunge der teutschen Cronica*, probablement une compilation dans le genre de la Chronique turque.

47 Dédicace de la *Passion* de Geiler.

48 *Der Narrenspiegel von Paris*. Je ne connais pas d'autre ouvrage pouvant répondre à ce titre que celui de Jean Bouchet: *Les regnars traversant les perilleuses voyes des folles fiances de ce monde*. V. la Vie de Brant.

49 Dédicace de *Barbarossa*.

50 Wimpheling, *De arte metrificandi*; — Beroaldus, *Oratio proverbiorum*; — Eck, *Bursa pavonis*; — Schott, *De sillabarum quantitate*, 1506; — Zasius, *Quæstiones de parvulis Judæorum*; — *Aviti libri sex*; — Marsilius Ficinus, *De sole*, dans la *Marg. facet.*; — Murner, *Chartiludium logicæ*.

très-poétiques, elles n'ont de l'intérêt que comme échantillons de versification populaire. Un assez long morceau sur un exploit naval des chevaliers de Rhodes [51] est tout à fait dans le genre de ces rhapsodies ques les ménétriers ambulants chantaient ou récitaient sur les places publiques lors des foires. Avant de le joindre à sa chronique turque, Adelphus l'avait probablement publié comme feuille volante, ornée d'une image. En 1516 il donna de la même manière et sous le titre de *Ludus novus* une espèce de satire politique, accompagnée d'une gravure, où les différents souverains de l'Europe sont représentés sous la forme d'animaux héraldiques ou symboliques [52]. L'objet de la satire est la situation de l'Italie, livrée aux convoitises des princes ; ceux-ci jouent au trictrac ; chacun explique son coup, et à chacun répond le poète, dont la conclusion finale est que, les princes ayant oublié Dieu, Dieu leur a troublé la raison de telle sorte qu'ils ne connaissent plus le droit. Les allusions aux faits sont si peu transparentes que le peuple, auquel la feuille était destinée, n'a guère pu en comprendre le sens. Des rimes à l'éloge de Frédéric Barberousse [53] et une traduction en vers d'une méditation d'un Italien sur l'oraison dominicale [54] n'ont pas plus de valeur littéraire que les deux pièces que je viens de citer [55].

Un autre, au contraire, de ses poèmes mérite un moment d'attention. Dans la préface de son édition de la Mauresse il annonça qu'il ajouterait au livre la traduction de l'églogue de Baptiste de Man-

51 *New mercklich that wider die ungleubigen. Türkisch Chronica*, f° F, 4.

52 Feuille volante dont le tiers est occupé par une gravure sur bois : Léon X, représenté en lion, joue avec les princes; le roi de France est figuré par un coq ceint d'une épée et écrasant un serpent; Venise, par un phoque, le roi d'Angleterre par un léopard, la Suisse par un taureau ayant un aigle entre les cornes et un chat sur le dos, le roi d'Espagne par un loup, l'empereur par un aigle à deux têtes foulant un bouc. Le lion tient de la gauche un miroir, la droite est posée sur un globe, au-dessus de lui est une balance. A sa gauche se tient Matthieu Schinner, cardinal de Sion, en renard coiffé d'un chapeau rouge et présentant au lion une sorte de pot. Le duc de Lorraine en petit oiseau (alérion) est près du coq. Deux serpents entrelacés sont Milan et l'Italie. Dans le coin de gauche une tour fortifiée signifie Milan. Au bas sont les vers d'Adelphus, remplissant quatre colonnes. Ind. bibl. 249.

53 *Barbarossa*, f° 13.

54 L'auteur est Louis Bigus de Ferrare. A la fin du *Pater noster* de Geiler.

55 D'autres rimes allemandes d'Adelphus se trouvent dans ses traductions de Marsile Ficin, du *Globus mundi* et de l'*Enchiridion* d'Erasme, ainsi qu'à la fin de la *Marg. facet.*, éd. de 1508.

toue sur les mauvaises femmes ; mais à la fin du volume il déclare qu'ayant reconnu la vertu des femmes, il remplacera ce morceau par un autre, où il montrera aux maris adultères et aux jeunes gens qui se laissent séduire par des courtisanes le charme du mariage honnête. Ce poème, qu'il appelle une belle satire et qui forme quinze colonnes in-folio [56], est, comme toutes ses autres productions allemandes, l'œuvre à la fois d'un humaniste jaloux de prouver qu'il connaît ses classiques, et d'un auteur habitué à écrire pour le peuple. C'est un éloge de la fidélité conjugale, appuyé de nombreux exemples tirés de la Bible et surtout de l'histoire ancienne et de la mythologie. Entre autres il y a un récit de l'aventure d'Orphée, qui fait voir de quelle façon naïve on habillait ces fables pour les mettre à la portée des laïques illettrés. Orphée était un harpiste si habile, que par ses sons il faisait danser les arbres et les pierres ; ayant perdu sa femme qu'il aimait tendrement, il compte sur son art pour la ramener à la vie. Il entre dans l'enfer, dont la porte est ouverte à tout venant ; reçu par les démons, il se met à jouer de la harpe tout en cherchant des yeux sa femme ; les démons sont si ravis de son jeu, qu'ils se croient remontés au paradis, d'où ils avaient été expulsés avec leur chef Lucifer. Celui-ci, voyant ce qui se passe, demande à Orphée : Hé, l'ami, que viens-tu faire ici ? ta musique empêche mes valets de faire leur devoir, dis donc vite ce que tu veux, ou voici la porte ! Orphée répond : Je voudrais ravoir ma femme. Le diable, pressé de le voir partir, invente une ruse : Soit, dit-il, elle te suivra, à condition que tu ne la regardes pas avant d'être rentré dans ta maison. Orphée le promet, mais à peine a-t-il franchi le seuil qu'il se dit : Je me moque bien du diable, voyons si en effet ma chère compagne me suit. Il se retourne, Eurydice a disparu, et le diable lui rappelle sa promesse. Le pauvre harpiste se lamente de n'avoir pas mieux obéi ; s'il l'avait pu, il aurait mieux aimé passer une année dans l'enfer avec sa femme que de vivre un mois seul sur la terre. Quelqu'un qui aurait voulu travestir cette légende, pour la rendre comique, ne s'y serait pas pris autrement ; chez Adelphus ce n'est pas un travestissement, il croit être aussi sérieux que les artistes, ses contemporains, quand ils représentent les

[56] *Von dem elichen stat, ein schöne red uff das vorgond lesen frow Venissin, gut und nützlich zu hören. Mörin*, fº 54 et suiv. Ces vers ne se trouvent pas dans les éditions subséquentes du livre.

personnages de l'antiquité sous les costumes du quinzième ou du seizième siècle; c'est aussi dans le même style que Thomas Murner traduira l'Énéide. — Après avoir montré par ses exemples combien dans le monde classique on avait honoré le mariage, le poète passe à son propre temps où tout lui semble perverti; il trouve que les juifs, les païens et les mamelouks mènent une vie plus honnête que les chrétiens; mais il n'attaque pas les femmes mariées, il ne s'en prend qu'aux maris infidèles et aux courtisanes. Cette partie du poème contient quelques curieux traits de mœurs et quelques passages assez vigoureux.

En résumé, Adelphus n'a été comme écrivain qu'un manœuvre honnête, laborieux, remplaçant par beaucoup de zèle et de bonne volonté ce qui lui manquait en fait de talent original. Il y a des époques où des productions comme les siennes ne trahissent de la part de leurs auteurs que le vaniteux désir de se voir imprimés; mais quand tout est à refaire, quand le grand public n'a encore que peu de moyens d'instruction, quand il importe de propager des connaissances nouvelles et de faire naître le goût de la lecture, l'ambition d'ouvriers tels qu'Adelphus se justifie; quelle que soit la médiocrité de leurs œuvres, celles-ci ne sont pas sans utilité. On peut s'étonner que lui, qui était médecin et qui aimait tant à écrire, se soit si peu occupé de son art; mais toutes les tendances de son esprit le portaient de préférence vers la religion, l'histoire et la littérature. Quels qu'aient été ses rapports personnels avec Wimpheling depuis 1509[57], il est, jusqu'à la Réforme, essentiellement de son école. Pieux comme lui, il s'applique à rechercher le côté édifiant des sujets qu'il traite; craintif comme lui, il veut bannir de l'enseignement les poètes païens; pédant comme lui, il se plaît à faire parade de son érudition; dans ses préfaces il accumule des citations d'auteurs classiques et ecclésiastiques, là même où c'est parfaitement superflu. Il aime à prendre le ton de pédagogue ou de prédicateur, au point que, si on ne savait

[57] En 1512 Adelphus, parlant de Wimpheling, l'appelle encore *Wimphelingus noster*, *Sequent. interpret.*, f° 128, et l'année suivante il le qualifie *ein frommer liebhaber aller tugenden. Geilers Passion*, f° T, 5. Quant à lui, je n'ai trouvé son nom dans aucun traité, dans aucune lettre de Wimpheling postérieurement à 1509; le vieux savant, qui aimait tant à parler de ses disciples, garda sur Adelphus un silence qui prouve qu'il ne lui avait pas pardonné d'avoir loué Murner.

pas qu'il a été médecin, on le prendrait pour un théologien. Il se perd dans des amplifications rhétoriques, dans des longueurs sur les choses les plus simples; son style est facile, mais sans fermeté et sans éclat. Compilateur par excellence, il ne forme ses ouvrages historiques que de fragments pris chez d'autres; il emprunte des passages à Wimpheling; d'autres fois il essaye d'imiter Geiler, dont il admirait les saillies et les similitudes, sans avoir assez de verve pour en produire qui eussent la même vivacité; dans une dédicace à l'évêque Guillaume il compare longuement les prélats aux vachers, les curés aux bergers, les juges séculiers aux porchers, les docteurs des universités aux chèvriers, les maîtres d'école aux valets qui gardent les oies [58]; Geiler n'aurait pas renié ce tableau, s'il avait été peint avec des couleurs moins ternes. Moins doué, moins universellement instruit, moins entreprenant comme savant que Ringmann et Luscinius, Adelphus a au moins le mérite d'avoir publié des ouvrages anciens et surtout d'avoir aidé par ses traductions à instruire les laïques. Il a cherché à répandre des connaissances historiques et à fournir au peuple des moyens de s'éclairer sur la religion. Il ne tient donc pas sans quelque honneur son rang parmi nos restaurateurs des études.

§ 2. THOMAS VOGLER dit AUCUPARIUS.

Mort 1532.

Natif d'Obernai, Thomas Vogler était compatriote de Murner [1]. Pour se conformer à l'habitude des savants de l'époque, il se donna le nom latin d'*Aucuparius*, qu'il traduisit aussi en grec, *Ornithoteras*. On ne sait pourquoi il s'intitule parfois *Didymus*, jumeau, ou *Myropola*, parfumeur. Il devint prêtre et étudia le droit, probablement dans une université italienne; en tout cas il fut en Italie, d'où il rapporta quelques inscriptions [2]. A partir de 1501 on le trouve à Stras-

58 Dédicace du *Pater noster* de Geiler, f° A, 4.

1 S'adressant à Murner il dit: *Patria nos quamvis ac urbs produxerit una. Elegiacum in defensionem Jac. Wimpheling.*, dans la *Defensio germaniæ*.

2 Dans la copie faite par Boniface Amerbach des inscriptions recueillies par Thomas Wolf, on lit p. 326: *Tho. Aucuparius poeta laureatus sequentium tibi copiam fæcit*; suivent quelques inscriptions et épitaphes venant d'Italie. Comp. ci-dessus p. 67.

bourg, comme licencié en droit et aumônier du grand-chœur. Il fit des vers pour plusieurs traités de Wimpheling et fut un de ceux qui prirent sa défense contre Murner; Wimpheling lui rendit cet hommage: *Thomas noster Aucuparius... qui nescio quid magni et alti de se pollicetur, qui si ætate processerit, proculdubio non tam Alsatiam quam Germaniam poematis* (sic) *suis illustrabit*[3]. En 1504, quand Wimpheling s'occupait à Bâle de la publication de la Postille de Hugues de Saint-Cher, il écrivit à Vogler pour qu'il s'informât auprès des wilhelmites s'ils possédaient un manuscrit de cet ouvrage; le jeune savant lui répondit qu'il n'en existait un que dans la bibliothèque des dominicains; en même temps il supplia le maître de revenir à Strasbourg où, pendant son absence, les amis des bonnes lettres sont comme dans les ténèbres; quant à lui, il préférerait la vie la plus modeste en compagnie de Wimpheling, plutôt que de demeurer avec des grands seigneurs qui ne trouvent leur contentement que dans les vanités du monde[4]: allusion aux chanoines de la cathédrale, qu'il était obligé de fréquenter.

Il fut membre de la Société littéraire strasbourgeoise et obtint le titre de poète lauréat. En 1510 Béatus Rhénanus lui dédia un recueil de poésies politiques de divers auteurs italiens[5]; l'année suivante il donna lui-même une belle édition de quelques œuvres du Pogge, avec une dédicace à Sébastien Brant[6]; „comme jusqu'à présent, dit-il, on ne connaît le Pogge que comme auteur de facéties, et que j'ai trouvé d'autres de ses ouvrages écrits en vieux caractères et presque rongés de vétusté, j'ai résolu de les sauver de l'oubli, afin de montrer que l'illustre Florentin, qui pendant près d'un demi-siècle a été secrétaire apostolique, n'a pas passé son temps rien qu'à raconter des anecdotes en partie indécentes, *lasciviunculæ et spurcæ*". Il serait intéressant de savoir dans quelle bibliothèque il avait trouvé le manuscrit. Presque à la même époque il s'occupa de Térence. L'histoire des anciennes éditions strasbourgeoises de ce poète est assez curieuse pour que je la

[3] *Epitome rerum german.*, cap. 72.
[4] 9 mars 1504. Autogr. Bibl. de Bâle.
[5] 9 juin 1510, Schlestadt. Le titre du volume est: *Heus lector novarum rerum studiose, hic habentur: de fortuna Franc. Marchionis Mantuæ. F. Baptisti Mantuani cramen* (sic) Etc. *Argent.*, *M. Schürer*, 1510, in-4°.
[6] Ind. bibl. 252. La dédicace est du 29 janv. 1511.

rappelle en quelques mots. Avant 1500 il avait été publié plusieurs fois en Italie, en Allemagne, en France, tantôt en vers, tantôt comme s'il avait écrit en prose. La plus ancienne édition connue paraît être celle de Mentel, vers 1470; comme je ne l'ai pas vue, je ne saurais dire si les vers sont distingués les uns des autres; s'ils le sont, le livre n'était plus connu à Strasbourg vers la fin du siècle, car les deux éditions que donna Grüninger en 1496 et en 1499, en les illustrant de gravures et en faisant recommander la seconde par une préface de Locher et des vers de Bébel, ne séparent pas les vers [7]. En 1502 un Alsacien, Paul Hämmerlin, *Malleolus*, d'Andlau, élève de la Sorbonne, prépara un texte accompagné de courtes annotations de l'Italien Pierre Marsus et d'autres de lui-même; il se plaignait que soit par incurie des libraires, soit par ignorance des éditeurs on ait cru si souvent que Térence était un prosateur; cependant son volume, qui parut fin janvier 1503 chez Prüss à Strasbourg, laisse subsister la même erreur [8]. Ce fut en ce moment même qu'on reçut dans notre ville un vrai Térence, *carmine comico;* aussitôt Grüninger le réimprima pour l'opposer à celui de son confrère; il y fit ajouter une invective de Brant *contra comici carminis mastices et criticos* [9]. Pendant plusieurs années on ne fit plus rien pour Térence; Wimpheling ne le trouvait pas assez honnête; ses disciples toutefois finirent par désirer qu'il fût introduit dans les écoles; mais l'in-folio de Grüninger

[7] Ces éditions sont accompagnées des commentaires de Donat et de Guy Juvénal, d'après un Térence qui en 1494 avait paru à Venise; elles y ajoutent des annotations de Badius qui, à ce qu'il paraît, sont imprimées ici pour la première fois. V. Schweiger, *Handbuch der classischen Bibliographie*. Leipz. 1834, T. 2, P. 2, p. 1053.

[8] *T. Terentii Comedie cum annotationibus Petri Marsi et Pauli Malleoli in singulas scenas cum indice dictionum et figuratis argumentis. — Arte et industria honesti Joannis Prüs Argentin. Quarto kal. Februarii, Anno M.CCCCC.iij*, in-4°. Dédié par Malléolus à Robert Gaguin, *ex sacro Sorbonensi gymnasio, undecimo kal. Maii, anno quo supra.* L'année n'est pas indiquée. Schweiger, l. c., ne connaît pas de Térence avec des notes de Marsus antérieure à celle de Strasbourg. — Malléolus était devenu à Paris maître ès arts; en 1488 il fut élu procureur de la nation allemande à l'université; Du Boulay, *Hist. univ. Paris.*, T. 5, p. 910, a conservé les vers qu'il fit à cette occasion. En 1490, au collége de Bourgogne, il est en correspondance amicale avec Pierre Schott. *Lucubrat.*, f° 89, 90. En 1516 il est, en qualité d'archiprêtre d'Andlau, témoin d'une charte. Grandidier, *Œuvres inédites*, T. 5, p. 208. Encore en 1518 Zasius le mentionne comme *ingenii literarunque monumentis cumprimis præcellens. Zasii epistolæ*, p. 418.

[9] Ind. bibl. 164. Cette édition n'a plus la préface de Locher, elle n'a que les vers de Bébel. Elle parut le 18 mars.

et l'in-quarto de Prüss ne semblaient pas assez commodes pour ce but. Grüninger, qui en 1508 avait donné un petit Plaute in-8°, donna en 1511 un petit Térence; ce fut Vogler qui, à l'usage des enfants, y joignit une explication des mots les plus difficiles [10]. Cette édition, malgré son format, ne paraît pas avoir eu de succès; la même année Knoblouch reprit celle de Malléolus, en se bornant à mettre les comédies en vers; dans l'espace de huit ans il la publia cinq fois [11].

Lors de la visite qu'Érasme fit à Strasbourg en 1514 et de la fête que lui donna la société littéraire, Vogler le salua par un *carmen*, où il exprimait en termes convenables la joie des amis des lettres de posséder parmi eux un savant aussi distingué; il l'appelait fils d'Apollon nourri par Minerve [12]. Que pouvait-on dire de plus pour plaire à un homme qui était digne de l'admiration qu'il inspirait et qui aimait qu'on la lui témoignât? Érasme, quand arrivé à Bâle il écrivit à Wimpheling pour remercier les Strasbourgeois, ajouta quelques paroles à l'adresse de Vogler; il fit l'éloge de son aversion pour le faste, craignant, dit-il, que s'il le louait aussi à cause de ses talents, on ne leur appliquât à tous deux le proverbe *mutuum muli scabunt*; il lui envoya en outre des vers qui, tout en n'ayant que l'air d'un agréable badinage, prouvent combien il était flatté de la comparaison avec Apollon: „En m'exaltant comme tu le fais, tu te montres plus grand encore, toi qui par ton génie peux transformer une mouche en éléphant" [13].

Sans prendre à la lettre le compliment d'Érasme, nous constaterons que Vogler est un des rares parmi nos humanistes poètes qui aient fait mieux que scander des syllabes sans produire autre chose que de la prose médiocre. Il existe de lui un certain nombre de pièces disséminées dans divers ouvrages du temps; plusieurs en sont assez longues et montrent qu'il n'a pas seulement su manier des mètres difficiles, mais qu'il a été moins dénué de talent poétique que beaucoup de versificateurs contemporains. Il est loin sans doute d'avoir la verve de

10 Ind. bibl. 253. Publié en février 1511.

11 La première édition faite par Knoblouch fut imprimée à ses frais par Martin Flach, avec le même titre que celle de Prüss de 1503, in-4°; elle parut le 20 mars 1511; on ne supprima que la dédicace de Malléolus. — Réimprimé, 1513, 1514, 1516, 1519.

12 A la fin du traité d'Erasme *De duplici copia verborum et rerum*.

13 L. c.

Celtès ou d'Ulric de Hutten, mais ses productions ne sont pas absolument à dédaigner. Il y en a qui ne sont que des vers de commande pour louer des ouvrages publiés par des amis [14]. Un *elegiacum*, dans lequel il exhorte Murner à chanter ses psaumes et à écrire des traités édifiants au lieu d'attaquer Wimpheling que vénère „toute la cohorte des Muses", est long et froid, mais se distingue au moins par l'absence d'épithètes injurieuses [15]. D'autres de ses *carmina*, au contraire, révèlent tantôt de l'esprit, tantôt une émotion réelle. Une épigramme contre les Souabes, auxquels les Alsaciens reprochaient de parler un mauvais allemand et de n'être attirés dans notre pays que par le bon vin qu'on y boit, ne me semble pas mal tournée :

Advena Sueve, solo cupiens hic vivere nostro,
Alsatici dulcis captus amore meri,
Quæso, tua nostram noli corrumpere terram
Lingua, sed patrio desine more loqui [16].

On peut en dire autant d'une sortie vigoureuse contre les curés et les moines mendiants qui, par leurs rivalités, „faisaient à la religion un dommage irréparable" [17]. Deux élégies sur la mort d'Amand, frère de Thomas Wolf, méritent également d'être signalés; quoique le ton de l'une soit un peu trop didactique et que l'autre soit trop chargée de mythologie, elles expriment pourtant un sentiment profond [18]. Un petit poème enfin sur les Églogues de Baptiste de Mantoue serait assez gracieux, si Vogler n'y établissait pas entre Virgile et son compatriote un parallèle tout en faveur du moine [19]. La dernière production littéraire que nous connaissions de lui est une épître adressée à Laurent Fries pour la joindre à la nouvelle édition que celui-ci venait

[14] Pour la *Germania* de Wimpheling 1501; l'*Epitome rerum german.* du même, 1505; Joh. Garson *De miseria humana* 1505; Peutinger *Sermones convivales* 1506; les deux traités de Wolf sur les Psaumes XIV et XXXIII; les *Quæstiones* de Zasius *De parv. Jud.*; les *Commentaria* de Bébel *epistolarum conficiendarum*, *Argent.* 1513, in-4°; la nouvelle édit. des *Œuvres de Gerson*, Strasb. 1514, in-f°, au vol. 4.

[15] *Defensio Germaniæ*. Ind. bibl. 61.

[16] Wimpheling, *De inepta verborum resolutione*. Ind. bibl. 18. — V. aussi l'épigramme qu'il fit après un repas qui était devenu un peu trop bruyant. A la fin des fragments de Plutarque traduits par Luscinius. Ind. bibl. 296.

[17] *Ad christianæ et fictitiæ religionis sacerdotes*, dans la *Concordia curatorum et fratrum mendicantium*. Ind. bibl. 64.

[18] A la suite de *J. Garson de miseria humana*. Ind. bibl. 217.

[19] *Bapt. Mantuani Bucolica*. Ind. bibl. 63.

de donner de l'ouvrage de Ptolémée. Dans cette pièce, datée du 12 janvier 1522, Vogler prodigue ses louanges au géographe alexandrin, à Améric Vespuce, „qui a découvert le nouveau monde", et au savant qui publie ces travaux d'une façon si splendide[20]. Comme Fries reproduisait sur sa réduction de la *Tabula terræ novæ* de Martin Waldseemüller la mention que ce dernier y avait inscrite relativement à la découverte de l'Amérique, non par Vespuce, mais par Christophe Colomb, on peut se demander si Vogler, avant d'écrire son épître, avait examiné l'ouvrage, ou si, sans le lire, il ne s'était pas borné à rappeler un souvenir de ses lectures antérieures.

On le trouve en 1524 parmi les savants catholiques que quelques bourgeois de Strasbourg proposèrent à l'évêque pour un colloque avec les réformateurs. En 1525 il est mentionné comme chanoine de Saint-Étienne[21]. Sur la fin de sa vie il paraît s'être retiré au couvent de Stéphansfeld; c'est là du moins que se trouvait son épitaphe, indiquant comme date de sa mort le 4 mars 1532[22].

§ 3. WOLFGANG ANGST.

Nous ne possédons de Wolfgang Angst[1] qu'une lettre et quelques préfaces; on verra toutefois que ce n'est pas sans raison que je lui accorde une place parmi nos humanistes.

Il était natif de cette même ville de Kaysersberg où fut élevé Geiler et qui donna le jour à Jean Scriptoris, d'abord professeur à Paris, puis prédicateur à Mayence, au pédagogue catholique Jérôme Gebwiler et au réformateur Matthieu Zell. Je n'ai rien trouvé sur ses études; comme Kaysersberg relevait du diocèse de Bâle, on pouvait supposer que c'est à Bâle qu'il reçut son instruction, mais son nom ne

20 Ind. bibl. 254.

21 Huber, *Geschichte der Kirche S. Wilhelm*. Strasb. 1657, in-4°, p. 194.

22 *An. dom. 1532. 4 Martii obiit venerabilis Thomas Vogler Argentinensis elemosinarius. Opta lector quietem*. Supplément aux *Essais* de Grandidier sur la cathédrale, p. 106. Bernhard Hertzog, Lib. 3, p. 37, donne un texte un peu différent; au lieu de 1532 il a 1534, et au lieu de *Argent. elem.*, *legum licentiatus*.

1 C'est ainsi qu'il écrit son nom, latinisé Angustus. Si dans la suscription de sa lettre à Erasme, dont il sera parlé note 8, on lit Anxt, c'est évidemment par erreur



se rencontre pas dans la matricule. Quelle que soit du reste l'université qu'il fréquenta, il devint bon latiniste.

Dans ses courses comme étudiant il fit connaissance, peut-être à Cologne, avec Ulric de Hutten; comme ils étaient tous les deux d'humeur vive et indépendante, ils se lièrent d'une étroite amitié. Dès 1510, Hutten louait Angst par ces vers:

Hoc etiam Angustus, quondam meus, orbe vagatur
Wolphus, Plautino clarus in eloquio [2].

Quoique entraîné par l'esprit nouveau et très-épris des choses de la littérature, il était trop insouciant pour se fixer et pour produire des œuvres originales; il préférait aller de lieu en lieu, bornant son ambition à servir de prote à des imprimeurs. En février 1510 il fut chez Matthias Schürer à Strasbourg, pour lequel il soigna entre autres une édition des Tusculanes de Cicéron; dans la préface de ce volume il prévient le lecteur que s'il a laissé des fautes dans le texte, il ne faut en accuser que son inexpérience, „je viens à peine de franchir le seuil de ce métier“ [3]. Il prit le métier au sérieux; l'invention du procédé de multiplier les livres „au moyen de caractères d'étain“ le remplissait d'enthousiasme; il admirait surtout le Vénitien Alde Manuce, „l'honneur de notre art, celui qui l'a porté au plus haut degré de perfection“ [4]. Quelques années plus tard Hutten lui rendit le témoignage qu'il était devenu un des plus habiles correcteurs de l'Allemagne [5]. En 1514 on le trouve chez Henri Gran à Haguenau, mettant la même patience avec laquelle il avait revu les publications classiques de Schürer à revoir de gros volumes de sermonnaires latins. Il dédia un de ces recueils au doyen de Surbourg, Vitus Geisfell; dans son épître il fait l'éloge de Gran qui, tandis que d'autres imprimeurs allemands, les Bâlois exceptés, publient à grands frais de petits livres de demi-savants, ne fait connaître que des théologiens et des

[2] *Hutteni opera*, T. 3, p. 78. Par *hic orbis* Hutten n'entend ici que les bords du Rhin; il savait qu'Angst voyageait dans ces contrées, mais ignorait probablement qu'il fût déjà à Strasbourg.

[3] *M. T. Ciceronis Tusculanarum quæstionum libri quinque*. In-4°. Aussi 1511, 1514, 1516. La préface d'Angst est datée ex *ædibus Schurerianis*, 8 février 1510.

[4] V. la lettre à Geisfell, citée note 6.

[5] Dédicace de Tite-Live, 1519. *Hutteni opp.*, T. 1, p. 251.

prédicateurs célèbres[6]; éloge de convention, car relire de pareils ouvrages pour y trouver des erratas devait peu divertir le jeune prote humaniste; celui-ci montra du reste bientôt qu'il ne dédaignait pas les petits livres autant qu'il s'en donnait l'air. „Je n'ai encore rien écrit moi-même, dit-il à Geisfell, je ne puis t'offrir en hommage que l'œuvre d'un autre". Il n'écrivit rien non plus dans la suite. On lui a attribué un pamphlet qui eût suffi pour fonder sa réputation, mais il n'en est pas l'auteur, il n'en fut que le premier propagateur; c'est à cause de la part qu'il prit à cette publication qu'il mérite que nous nous occupions de lui.

Quand il avait des loisirs il fréquentait les savants strasbourgeois; en août 1514 il vint assister au festin donné à Érasme et entendit celui-ci se railler des moines et des ennemis des lettres [7]. Comme ami de Hutten il était entré en relation avec les *poètes* qui défendaient Reuchlin; avec toute son ardeur il avait embrassé cette cause. En automne 1515 parut la première édition du premier recueil des *Epistolæ obscurorum virorum;* ce fut Angst qui en envoya un exemplaire à Érasme en lui écrivant: „Les hommes obscurs, ces barbares, nés tout près de moi au milieu de sables stériles, demandent, quoique couverts de honte, à se présenter devant toi; j'ai beau m'y opposer, ils insistent et s'écrient: Il sera charmé de nous voir, lui qui à Strasbourg a dit des choses beaucoup plus fortes et qui nous a tant célébrés dans son Éloge de la folie. Cédant à tant d'impudence, je les laisse partir; accorde-leur pour un instant l'hospitalité, ne refuse pas de rire de ce qui est ridicule[8]." Les sables stériles, *sterilis arena,* dont il est parlé dans cette lettre plaisante, c'est la plaine sablonneuse de Haguenau; quand, de plus, on compare les types de la brochure avec ceux d'autres impressions de Gran de la même époque, on est tellement frappé de l'identité, qu'on ne peut s'empêcher de se convaincre

6 *Opus concionatorium venerabilis Sanctii de Porta.* Novembre 1514, in-f°. La dédicace est du 19 février 1514.

7 Je conclus cela de sa lettre à Erasme.

8 *Erasmi opera,* T. 3, P. 2, col. 1777. Il y a là par erreur *Hageb.* pour *Hagen., Hagenoia.* — Böcking, *Hutteni opp.,* T. 1, p. 126, suppose, il est vrai avec un point d'interrogation, que cette lettre, qui n'a d'autre date que le 16 octobre, est de 1516; mais elle parle des *Epistolæ* comme d'une nouveauté; si, comme Böcking le démontre, *Suppl.,* P. 2, p. 2, elles parurent en automne 1515, la lettre doit être du 16 octobre de cette année.

que c'est de cette officine si catholique qu'est sortie la plus mordante satire contre les scolastiques et les moines [9]. Angst a dû se servir de la presse à l'insu de son patron ; il était capable de jouer ce tour. Il eut soin de mettre au bas du volume un lieu d'impression fictif [10], mais on ne tarda pas à connaître le vrai ; il le révéla lui-même dans sa lettre à Érasme ; ses amis qui lui avaient fourni les *Epistolæ* le savaient également ; l'auteur des vers attribués à maître Philippe Schlauraff, dans la deuxième partie du recueil, y fait allusion quand il dit :

Et ivi hinc ad Hagenaw,
*da wurden mir die augen blaw** — * *blau*, bleu.
per te, Wolfgange Angst,
Gott gib das du hangst
quia me cum baculo
percusseras in oculo [11].

Il se pourrait que la première édition de cette deuxième partie des *Epistolæ*, qui parut en 1516, fût également de Haguenau [12] ; si Gran s'était aperçu de l'usage qu'on avait fait de sa presse, il avait peut-être fermé les yeux ; après tout il était homme d'affaires, il ne voulait pas se priver du bénéfice de publications qui s'écoulaient alors plus rapidement que les lourds in-folios théologiques.

Cependant à Haguenau tout était trop orthodoxe pour qu'un esprit

[9] Les majuscules, les minuscules, notamment les *i*, qui, au lieu d'être surmontés d'un point, le sont d'un petit trait oblique comme un accent aigu, les abréviations, etc., sont exactement les mêmes que p. ex. dans les *Sermones de festivitatibus Christi* de Gabriel Biel, juin 1515, dans le *Quadragesimale bigæ salutis*, décembre 1515, dans les *Sermones cuiusdam fratris Hungari*, mai 1516, dans les *Sermones fratris Barelete*, octobre 1518. — Mohnicke, dans sa notice sur Angst, (*Ersch und Grubers Encyclopädie*, T. 4, p. 106) a pensé qu'il a été prote chez Thomas Anshelm; Böcking est du même avis; mais on ne connaît pas d'impression faite par Anshelm à Haguenau antérieure au mois de janvier 1517. Mohnicke a tenté aussi, mais sans succès, de prouver qu'Angst est l'auteur des *Epistolæ* et même du *Triumphus Capnionis*. La plus récente notice sur Angst, dans la *Allgemeine deutsche Biographie*, Leipz. 1875, T. 1, p. 461, n'est qu'un extrait de celle de Mohnicke.

[10] *In Venetiæ impressum in impressoria Aldi Minutii.* Le fait que Angst a nommé comme imprimeur supposé précisément Alde Manuce dont il était l'admirateur, peut aussi venir à l'appui de mon opinion que c'est lui qui a imprimé les *Epistolæ*. Minutius est une plaisanterie.

[11] *Epistolæ obsc. vir.*, p. 202.

[12] Les caractères sont les mêmes que ceux du premier reueil, excepté qu'il y a un peu moins d'abréviations.

comme Angst pût s'y plaire à la longue. En 1517 il se rendit à Bâle, où il fut admis comme correcteur par Frobénius. Là du moins on imprimait des ouvrages d'Érasme et d'autres savants modernes; on y trouvait la société de Béatus Rhénanus et de ses amis, qui avaient des tendances plus libres. Érasme, qui avait pris Angst en amitié et qui avait confiance en son latin, lui écrivit de Louvain, le 24 août 1517, pour lui recommander l'impression de quelques traités [13].

Quels que fussent les agréments du milieu où il vivait, il se laissa persuader, sans doute par Hutten, à venir à Mayence, où en 1518 on le voit travailler chez Pierre Schöffer. Avec un autre jeune savant, Nicolas Carbach, il corrigea l'édition de Tite-Live, que Hutten dédia à l'archevêque Albert [14]. Sur ses instances, le chevalier lui remit son propre traité sur le bois de gaïac, pour le faire publier par le même imprimeur; dans l'avis au lecteur qu'Angst mit en tête, il se plaint de la difficulté que lui a causée pour l'établissement d'un texte correct le mauvais état de la copie faite par un secrétaire illettré, mais il n'a pas voulu attendre que Hutten lui-même y mît la dernière main, un livre aussi utile ne devant pas rester plus longtemps inconnu [15]. En avril 1519, Érasme lui fit parvenir la préface de sa méthode pour apprendre la vraie théologie; ce traité parut également chez Schöffer [16]. A partir de ce moment nous perdons les traces de notre compatriote, qui aurait pu faire mieux encore que corriger des ouvrages rédigés par d'autres.

[13] *Erasmi opera*, T. 3, P. 2, col. 1625. Dans cette lettre Erasme parle de *Commentarii* qu'il a envoyés, de l'*Utopia* et des épigrammes de Thomas Morus, d'une préface de Béatus Rhénanus et d'une *Præfatiuncula* de lui-même. D'après les recherches que M. Sieber a bien voulu faire à ce sujet, les *Commentarii* sont la *Querela pacis* et la *Declamatio de morte*, transmises en manuscrit, et la deuxième édition de Paris, 1514, de diverses pièces de Lucien traduites par Morus et Erasme. Ces traités parurent en décembre 1517 chez Frobénius; le titre, il est vrai, annonce aussi l'*Utopia*, mais celle-ci avec les épigrammes ne fut achevée d'imprimer qu'en novembre 1518. Au verso du titre de l'*Utopia* se trouve une lettre d'Erasme à Frobénius du 25 août 1517, ainsi du lendemain de la lettre à Angst; c'est la *Præfatiuncula* qui vient d'être mentionnée. La préface de Béatus Rhénanus à Bilibald Pirckheimer occupe le verso du titre des épigrammes. On voit par là qu'une partie de ce qu'Erasme attendait dès l'automne 1517 ne fut imprimé qu'en automne 1518; à cette époque Angst avait quitté Bâle.

[14] *Hutteni opera*, T. 1, p. 251.

[15] O. c., T. 1, p. 225.

[16] Erasme à Hutten, 23 avril 1519. *Opera*, T. 2, P. 1, p. 433.

CHAPITRE VI.

JÉROME GEBWILER [1].

Jérôme Gebwiler a été le premier humaniste appelé à diriger l'école de la cathédrale de Strasbourg, et pendant les quinze années qu'il a rempli ces fonctions il a préparé aux études supérieures une grande partie de la jeunesse de notre ville. Il a eu le même zèle, les mêmes bonnes intentions, les mêmes aptitudes pédagogiques que plusieurs de ses contemporains, mais pas assez de liberté d'esprit pour entrer résolument dans les voies nouvelles ; il est en tout point „un homme selon le cœur“ de Wimpheling. Il a écrit un latin assez pur, a montré un certain goût pour les études historiques, et a pris la défense du catholicisme contre les réformateurs; cependant ni ses productions littéraires, ni celles qu'il a consacrées à l'histoire et à la polémique ne trahissent des qualités bien éminentes.

Il naquit vers 1473 à Kaysersberg[2]. En 1492 il fut immatriculé comme élève de l'université de Bâle, à peu près à la même époque

[1] V. sur lui l'excellente notice de Jung, *Beiträge zur Gesch. der Ref.*, T. 2, p. 297 et suivantes.

[2] D'après son épitaphe Gebwiler avait à l'époque de sa mort, en 1545, 72 ans; il naquit donc en 1473. — Dans la *Matricula studiosorum* de l'université de Bâle il est inscrit sous le nom de *Jeronimus Gewiler de Keysersberg*, *Bas. dyoc.* Ce renseignement doit être authentique. Dans quelques dédicaces de 1530 et de 1536 G. se qualifie d'*Argentuariensis*. Comme l'emplacement d'*Argentovaria* a été retrouvé à Horbourg près de Colmar, on en a conclu qu'il a été originaire de ce village. Jung, o. c., p. 297. Röhrich, *Mittheil.*, T. I, p. 98. A la fin du XVe siècle on croyait qu'*Argentovaria* était l'ancien nom de Colmar : *Argentuaria... Colmariæ nomen accepit.* Brant, *Varia carmina*, f° m, 1. Il se peut que les parents de Jérôme eussent transféré leur domicile dans cette dernière ville; Jean Gebwiler, dit *Sellatoris*, qui devint professeur de théologie à Bâle, était de Colmar et sans doute de la même famille, peut-être cousin de Jérôme. De même que Geiler, né à Schaffhouse, mais élevé à Kaysersberg, s'est appelé Geiler de Kaysersberg, Gebwiler a pu se dire de Colmar, si en effet ses parents s'y étaient fixés. Un humaniste, amateur d'archaïsmes, a dû trouver *Argentuaria* plus classique que Colmar. — Bernhard Hertzog, Lib. 7, p. 25, le fait naître à Schlestadt, et p. 32 à Gebwiler; il se trompe de même en le faisant mourir très-âgé en 1507.

qu'Onuphrius, le fils de Sébastien Brant. Il a dû suivre les cours de littérature latine que ce dernier faisait dans la faculté des arts; s'il avait eu le talent de Jacques Locher, ces leçons auraient enflammé chez lui le même enthousiasme qu'elles avaient produit chez le jeune Souabe; mais tel qu'il était il n'y apprit qu'une meilleure latinité. Après avoir obtenu le grade de maître ès arts, le seul qu'il paraît avoir ambitionné, il devint en 1501 le successeur de Craton Hofmann à l'école de Schlestadt. On sait que, quelque renommée que fût cette institution, elle n'était pas encore complétement affranchie de la vieille routine. Gebwiler lui-même n'y apporta que peu d'améliorations. Il prenait des pensionnaires qui lui payaient pour le logement, la nourriture et l'instruction 17 florins d'or, environ 150 francs par an[3]. Un de ces jeunes gens était Boniface Amerbach, fils du célèbre imprimeur de Bâle; voici comment il rendit compte à son père de ses études: „Le matin notre maître nous explique le Doctrinal; à neuf heures nous lisons avec lui Horace ou Ovide, après midi Baptiste de Mantoue. Le lundi il nous donne à examiner quelques vers au point de vue de la prosodie. A quatre heures nous répétons ce que nous avons appris dans la journée“ [4]. C'était en somme ce qu'on avait fait dans les écoles du moyen âge; la seule nouveauté était Baptiste, et celui-ci n'était là que comme antidote des poètes *païens*. Il faut supposer toutefois que Gebwiler savait communiquer aux jeunes gens quelque chose de ces goûts humanistes qu'on lui avait inspirés à lui-même à Bâle. D'autres de ses élèves furent Jean Sapidus, plus tard son successeur, et Béatus Rhénanus, qui de bonne heure fit de tels progrès que le maître lui confia l'instruction des enfants les plus jeunes[5]. Vers 1503 Rhénanus se rendit à l'université de Paris; en 1508 il fut de retour dans sa ville natale; entre autres livres il

[3] Gebwiler à Boniface Amerbach, 20 juin 1530. Autogr. Bibl. de Bâle. — Il faut ajouter aux élèves de Gebwiler le chroniqueur Materne Berler, immatriculé à l'université de Bâle en 1507, et l'historien suisse Jean Stumpf.

[4] *Scripsisti in tuis litteris ut tibi scriberem quid noster magister faceret. Scias quod de mane Alexandrum facit; hora nona aliqua carmina ex aliquibus autoribus, scilicet ex Horacio, Ovidio, etc.; post duodecimam in Mantuano; die lune ascribit aliqua carmina que probare debemus per quantitates sillabarum. Hora quarta recapitulamus que per totam diem habuimus.* 1508. Autogr. Bibl. de Bâle; là on conserve en outre sept lettres de Gebwiler à Jean Amerbach; il y donne des nouvelles sur les études et la santé de Boniface, ou bien il parle de comptes. La dernière est du 18 avril 1509.

[5] J. Sturm, *Vita B. Rhenani*, en tête des *Res germanicæ*, Bâle 1551, in-f°, f° A, 4.

rapportait les *Epistolæ proverbiales et morales* de Fausto Andrelini ; il les fit réimprimer et les dédia à Gebwiler, dans l'espoir sans doute que celui-ci s'en servirait dans son école ; il les lui recommanda à cause de l'élégance du style et de l'honnêteté du fond : les jeunes gens y trouveront des conseils pour bien vivre et pour être heureux, ils apprendront à fuir les femmes et l'oisiveté[6].

En 1509 Gebwiler fut appelé à Strasbourg ; le chapitre de la cathédrale, cédant enfin aux vœux de Geiler et de Wimpheling, s'était décidé à une réforme de son école ; il chargea de la direction un humaniste, et ce qui ne mérite pas moins d'être noté, un humaniste laïque et marié[7] ; ce laïque d'ailleurs était aussi religieux que pouvait l'être un prêtre. Il devint l'ami de Wimpheling, auquel l'attachait la plus entière conformité de vues. Le premier traité qu'il publia pour ses élèves fut une explication édifiante des sept Psaumes pénitentiaux d'après Grégoire le Grand ; on devait méditer ces Psaumes comme moyen de se préparer à la confession lors des fêtes de Pâques[8]. Une édition du livre de Polydore Vergilius sur les inventeurs, auquel il joignit, sur le conseil de Béatus Rhénanus, le poème de Sabellicus sur le même sujet[9], ne fut pas destinée à son école ; il ne paraît l'avoir faite que pour prendre position dans le monde lettré de Strasbourg ; elle lui semblait utile aux grammairiens, aux orateurs, aux poètes, aux philosophes, aux jurisconsultes, aux médecins, aux théologiens, parce que tous y apprennent quelles ont été les premières origines de leurs sciences.

Quant à son école, son désir était d'en faire ce gymnase qu'avait souhaité Wimpheling, une sorte d'établissement intermédiaire entre les écoles triviales et les universités. Il en donne quelque part le programme, tel qu'il l'avait adopté après plusieurs années de tâtonnements. Les élèves étaient exercés à l'étymologie, à la syntaxe et à la prosodie, dont on leur expliquait les règles en langue vulgaire ; ils

[6] La dédicace, datée de Schlestadt 31 août 1508, est adressée *Hieronymo Gebvilero Selestati bonas literas profitenti*. La 1[re] édit. des *Epistolæ* de Fausto venait de paraître à Paris, 15 mai 1508, *ex ædibus Ascensianis*, in-4°. Celle de Strasb., 1508, in-4°, est la plus ancienne des nombreuses réimpressions faites en Allemagne.

[7] Il parle de sa femme dans plusieurs de ses lettres de 1508 à Jean Amerbach.

[8] Ind. bibl. 255.

[9] Ib. 256. G. se qualifie de *nobilissimæ Argentinæ ecclesiæ ludi literarii præfectus*.

composaient des discours, des vers, des lettres, en suivant des modèles classiques; on leur enseignait ensuite la dialectique, pour les former à l'argumentation et à la discussion; de là ils passaient à la philosophie naturelle et à la morale, dont on leur donnait les premiers éléments d'après les ouvrages de Lefèvre d'Étaples sur Aristote. Gebwiler estimait qu'ainsi préparés ils feraient dans les universités des progrès plus rapides et plus sûrs[10]. Il publia à cet effet des extraits de l'Introduction de Lefèvre à la morale d'Aristote et de sa Paraphrase de la physique du même philosophe[11]. Dans ses leçons de latin il expliquait surtout le *carmen* de Dietrich Grésémund *De historia violatæ crucis*, que Wimpheling voulait voir introduit dans toutes les écoles. Gebwiler le fit paraître en février 1514, en y ajoutant les notes grammaticales et historiques qui formaient la substance de son enseignement[12]. Ce poème devait servir de correctif à ceux des auteurs païens; mais on avait beau se cuirasser contre ces derniers, on restait malgré soi sous leur charme. Sans remarquer la contradiction où il tombait, Gebwiler, au moment même où il publiait Grésémund, publia Horace. Depuis que les œuvres de ce poète avaient paru en 1498 chez Grüninger par les soins de Jacques Locher, aucun imprimeur strasbourgeois ne s'en était occupé. Il paraît que vers 1513 on reçut l'édition d'Alde Manuce de 1509; aussitôt Gebwiler, voyant qu'elle donnait un texte plus correct que celui que l'on connaissait chez nous, la recommanda à Schürer, et celui-ci la réimprima à l'usage des écoles[13]. Au mois d'août Gebwiler donna aussi cinq comédies de Plaute[14]; il trouvait Plaute supérieur à Térence, autant que le soleil est supérieur aux étoiles; dans sa préface il se félicite de voir les lettres latines, que naguère on n'avait cultivées encore qu'en

[10] Préf. de son éd. de Lefèvre sur la Physique d'Aristote.

[11] Ind. bibl. 257, 260. Les ouvrages de Lefèvre dont il s'agit sont: *Artificialis introductio per modum epitomatis in X libros ethicorum Aristotelis, cum commentario Clictovei*. Paris 1502, 1506, 1512, in-f°. —*Aristotelis philosophiæ naturalis paraphrases... cum Clictovei commentario*. Paris 1501, 1510, in-f°, 1504, in-4°. Gebwiler n'en donna que des extraits.

[12] Ind. bibl. 259. Dédié, 15 fév. 1514, par G. à son ancien élève le comte Bernard d'Eberstein, qui déjà 15 mois après avoir quitté l'école, était devenu chanoine de Trèves et de Strasbourg.

[13] Ind. bibl. 260. Avec une préf. à Schürer. Au mois de novembre de la même année celui-ci publia aussi les Satires d'Horace.

[14] Ind. bibl. 261. Avec une préf. *literariæ pubi*, 3 sept. 1514.

Italie, fleurir aussi en Alsace; „dans chaque rue on peut acheter des poètes et des historiens; si nous avions des Mécène, nous aurions bientôt des Horace". Pour produire des Horace, il n'aurait pas fallu seulement des Mécène, il aurait fallu un latin plus classique que celui qu'on apprenait dans les poèmes de Grésémund et d'autres. En parlant aux élèves avec la même admiration du style des anciens et de celui des modernes, on ne pouvait que fausser leur goût littéraire ou au moins le rendre très-incertain. Gebwiler tournait dans le même cercle étroit que Wimpheling. Il se servait même encore du Doctrinal, dont il estimait les vers à cause de leur valeur mnémonique. Cependant quand eut paru en 1511 la grammaire que Jean Cochléus avait faite pour l'école de Nuremberg, il l'introduisit aussi dans la sienne; tout en n'étant qu'un commentaire sur la première partie d'Alexandre et sur le Donat, elle était plus pratique et plus sensée que beaucoup de celles qu'on avait employées jusqu'alors. Dans l'espoir qu'elle remplacerait ces dernières, et qu'ainsi elle mettrait fin à la diversité, peu profitable aux études, de l'enseignement grammatical, Gebwiler la fit réimprimer à Strasbourg, en 1512, à mille exemplaires; trois éditions nouvelles, dans l'espace de peu d'années, prouvent en effet qu'elle répondait à un besoin du temps[15]. Georges Altenheimer, d'Oetingen, d'abord élève de Gebwiler, puis son aide, fit en outre un vocabulaire alphabétique, latin-allemand, des mots qui se rencontrent dans les exemples cités par Cochléus[16]. Dans une épître adressée en 1514 à Wimpheling, le maître d'école de la cathédrale s'exprime avec indignation sur les jeunes gens qui aspirent au sacerdoce et qui négligent les études grammaticales; mais de même que Wimpheling il ne veut pas qu'on s'arrête trop longtemps aux poètes païens; il convient que la latinité de ces derniers est plus polie que celle des écrivains ecclésiastiques, mais il la trouve dangereuse à cause du venin qu'elle recèle; les lettres classiques sont une cause de séduction, elles sont des *artes meretriciæ*. C'est pourquoi il publie avec Wimpheling la bulle de Léon X, qui enjoignait aux prêtres de préférer à l'étude de la philosophie et de la poésie celle de la théologie et

[15] Ind. bibl. 258. Avec une dédicace à Wimpheling, s. d.
[16] *Vocabulorum in Joannis Coclei grammatica collectaneum. Argent.*, J. Prüss, 26 déc. 1515, in-4°. Dédié à Gebwiler, *tribotinæ pubis literariæ in æde pontificali pedotriba.*

du droit canonique[17]. Ainsi la grammaire, la prosodie, quelques élégances, c'est tout ce que demandait ce pédagogue; pour la plupart de nos humanistes ce minimum constituait le maximum de l'instruction classique.

Au banquet donné à Érasme par la Société littéraire, Gebwiler, un des membres, adressa au savant de Bâle une harangue dans laquelle il l'éleva aux nues, „tellement, comme Érasme écrivit à Wimpheling, que je ne savais plus si j'étais moi-même"[18]. L'école était florissante; elle avait des élèves venus de l'Alsace et des contrées voisines, particulièrement de jeunes nobles qui voulaient apprendre ce qu'il fallait pour pouvoir obtenir des prébendes. Pendant quelque temps Luscinius y enseigna le grec. L'empereur Maximilien, reconnaissant les services de Gebwiler, l'autorisa à prendre pour armoiries un écu avec trois glands[19].

La dernière de ses publications scolaires est un poème intitulé *Panegyris Carolina*, imprimé en 1521[20]. L'auteur raconte dans la dédicace qu'il est encore d'usage à Strasbourg qu'à la fête de Saint-Nicolas (6 décembre) les écoliers choisissent parmi eux un évêque; qu'à l'époque de Noël ils le conduisent, coiffé d'une mitre et muni d'une crosse, dans les différentes églises de la ville; que pendant la procession les maîtres, précédant le cortége, chantent *stentorea voce* une poésie appropriée à la circonstance. Cette fois-ci ce fut le tour de Gebwiler de rédiger la pièce; quel plus beau sujet, dit-il, aurait-il pu trouver que l'arrivée en Allemagne de l'empereur Charles-Quint? Pour célébrer cet événement il fabriqua cent vers, pleins de souvenirs classiques et mythologiques; il exalte les vertus du jeune prince, mais dit aussi qu'on attend de lui le rétablissement de l'ordre et une réforme des mœurs du clergé; imbu des mêmes principes que Wimpheling, il exprime l'espoir que l'argent des Allemands n'ira plus à Rome, et qu'on ne donnera plus de bénéfices à des courtisans. Quelques vers sur l'Alsace sont particulièrement intéressants. Mais on se demande comment ce *carmen*, en mètre élégiaque et un peu dur

[17] Ind. bibl. 88.

[18] *Amœnit. friburg.*, p. 374.

[19] Ces armoiries, avec un *tetrastichon* de Gebwiler *in arma sua*, se trouvent entre autres dans l'éd. de 1530 de son *Epitoma*. Ind. bibl. 270.

[20] Ind. bibl. 264. Dédié, 1er fév. 1521, à Jean Hannart, conseiller impérial.

dans la forme, a pu être chanté! Gebwiler en fit offrir le manuscrit à l'empereur par ses amis, les secrétaires Jacques Spiegel et Béatus Arnold. Charles-Quint lui ayant fait témoigner sa satisfaction, il le publia avec des notes explicatives; c'était encore un ouvrage qui devait servir dans les écoles. Parmi les notes il y en a une plus longue, sur l'Alsace, ses montagnes, ses rivières, ses villes; Gebwiler donne surtout des détails sur Strasbourg, sur sa constitution, ses magistrats, ses couvents, ses églises, ses marchés[21]. C'est une des plus anciennes descriptions de notre ville et de notre province que l'on connaisse, et à ce titre elle ne manque pas d'importance. En plusieurs endroits du livre, Gebwiler parle d'une *Alsatiæ descriptio* plus complète qu'il se proposait de publier; on ne peut que regretter qu'elle n'ait point vu le jour; elle eût été plus instructive qu'un traité historique qu'il avait fait imprimer deux années auparavant.

Il avait la passion de l'histoire, il aimait à lire les chroniques, il les recherchait dans les couvents, dont il consultait aussi les archives. Mais non-seulement les éléments lui ont manqué pour une juste appréciation des faits, son horizon était borné par les mêmes préjugés qui obscurcissaient celui de Wimpheling. Lorsque dans les premiers mois de 1519 on apprit que le roi de France était un des aspirants à la couronne impériale, Gebwiler écrivit, dans un accès d'indignation patriotique, une brochure dont la rédaction négligée témoigne de l'agitation de son esprit[22]. Il reprend la thèse de la *Germania* de Wimpheling et fait les mêmes confusions: depuis Jules César aucun *gallus* n'a régné ni sur l'Allemagne en général ni sur l'Alsace en particulier, ce sont les Allemands au contraire qui ont régné sur la Gaule. Gebwiler sait même un fait dont Wimpheling ne s'était pas douté, c'est que Jules César a délivré de la tyrannie gauloise les Germains de la rive gauche du Rhin. Les Francs qui ont conquis la Gaule ont été des Allemands, descendus de Troyens réfugiés; leurs rois ont occupé le trône depuis Pharamond jusqu'au dernier des Carolingiens; Hugues Capet fut le premier *gallus* qui régnât en France, et il n'obtint la couronne que par usurpation. Afin de n'avoir pas l'air de ne produire que „des *balivernes*", Gebwiler en appelle à des écri-

[21] Parmi ces notes il y a un curieux passage sur l'invention de l'imprimerie au moyen de caractères en étain; G. l'attribue à Mentel, f° 19.

[22] *Libertas Germaniæ*. Ind. bibl. 263.

vains dont personne, dit-il, ne saurait méconnaître l'autorité, et dont le premier est Eusèbe et le dernier „le Virgile chrétien“ Baptiste de Mantoue. Arrivant au point politique, il exprime la confiance que les princes-électeurs ne se laisseront corrompre ni par l'argent ni par les faveurs de François Ier.

Un écrit plus calme et plus important pour notre histoire provinciale est une Vie de sainte Odile, que Gebwiler écrivit en allemand et en latin, mais dont il ne paraît avoir publié que la rédaction allemande, plus courte que l'autre [23]. C'est la première biographie de la sainte qu'on ait imprimée; elle diffère en quelques points des deux légendes plus anciennes, dont l'une fut donnée d'abord par Mabillon, l'autre par Grandidier [24]. Gebwiler s'était servi principalement de la chronique d'Ebersheimmünster; il avait consulté en outre les chartes et les livres saliques du monastère de Hohenbourg. Un arbre généalogique des ancêtres et de la parenté de sainte Odile complète le volume; notre maître d'école se piquait de savoir dresser des généalogies. Il est à remarquer que certains traits de la légende ne lui paraissent pas dignes de foi, non parce qu'ils sont miraculeux, mais parce qu'ils ne lui semblent pas d'accord avec l'idée qu'il se fait des personnages; il ne croit pas, par exemple, à la colère du duc Attic contre sa fille et contre son fils Hugues, attendu que le père d'une sainte n'a pu être qu'un homme pieux.

Ce livre, qui parut en novembre 1521, est dédié aux trois frères Georges, Albert et Samson de Rathsamhausen; la dédicace ne contient pas encore d'allusion au mouvement religieux qui avait commencé à se produire à Strasbourg; Gebwiler se borne à exhorter les frères à rester fidèles à la tradition de leur famille, en respectant le clergé, les églises et les couvents. Cependant il ne tarda pas à se mêler aux luttes ; déjà dans un des premiers pamphlets contre le franciscain Murner il est mentionné comme un des adversaires de la Réforme [25]. Il souhaitait le redressement des griefs et le retour à l'ancienne discipline, mais les améliorations devaient être faites par les autorités de l'Église; la Réformation luthérienne n'était pour lui qu'une sédition impie. Cessant d'être humaniste, il prit, quoique

[23] Ind. bibl. 265.
[24] Grandidier, *Hist. de l'Église de Strasb.*, T. 1, p. XLVII.
[25] *Karsthans*, 2e éd., à la fin.

laïque, le rôle de champion de l'Église, tout en continuant de se plaindre des abus. En 1523 il publia des traités de quelques Pères contre des hérésies diverses [26]; dans la dédicace à l'évêque Guillaume de Honstein il loue le prélat du soin avec lequel il veille à l'observation des statuts disciplinaires; il constate la corruption d'une grande partie du clergé; si les paroisses avaient des prêtres fidèles, les laïques ne prêteraient pas l'oreille aux réformateurs, mais il y a trop de mercenaires qui ne s'occupent des brebis que pour les tondre; la cause du mal est la facilité avec laquelle on obtient des dispenses de la cour de Rome, *hoc monstrum Roma in dispensationum cavernis enutrivit.* Cette publication, ainsi que la réimpression d'un opuscule antiluthérien qui avait paru à Erfurt [27], était en latin et ne pouvait donc pas servir au peuple; pour celui-ci Gebwiler fit paraître deux traités allemands, l'un sur le culte de la Vierge et des saints [28], l'autre sur l'hérésie hussite [29]. A Strasbourg on laissa passer ces manifestations; l'auteur ne fut réfuté que par un Zurichois [30].

En 1524, Gebwiler fut au nombre des savants catholiques que l'on proposa à l'évêque pour une conférence avec les prédicateurs de la Réforme [31]. Cette réunion n'eut pas lieu. Il quitta Strasbourg pour prendre à Haguenau la direction de l'école attachée à l'église de Saint-Georges. A Haguenau, où il eut encore des pensionnaires de Bâle et où, à cause „de la chèreté des vivres", il avait élevé le prix à 20 florins d'or [32], il reprit ses travaux historiques. Au patriotisme allemand s'alliait chez lui une dévotion profonde pour la maison catholique d'Autriche; les principaux buts de ses recherches étaient

26 Ind. bibl. 226. La dédicace est du 1er mars 1523.

27 Ind. bibl. 268. Dédié, 31 déc. 1531, à Balthasar Gerhard, commandeur de S. Jean, à Martin Gallicianus, prieur de la chartreuse, et à tous les religieux de ces deux maisons. G. est encore *Argentoratensis templi didascalus.*

28 Ind. bibl. 267.

29 Ib. 269.

30 *Antwort eines Schwytzer Purens über die ungegründete Geschrifft meister Jeronimi Gebwilers, Schulmeisters zu Straszburg, die er zu Beschirmung der römischen kilchen und ihro verdachtem Wesen hat drucken lassen.* Zürich, 20 avril 1524, in-4°. L'auteur, Jean Füsslin, se dit *Hafengiesser*, potier d'étain. V. Haller, *Bibliothek der schweizerischen Geschichte*, T. 3, p. 85.

31 Outre Gebwiler on proposait Thomas Vogler, le licencié Weddelin, Wolf Obrecht, vicaire de la cathédrale, le médecin Laurent Fries de Colmar.

32 A Boniface Amerbach, 20 juin 1530. Autogr. Bibl. de Bâle. Un de ses élèves était Jean Rechburger, neveu de Boniface.

l'histoire et la généalogie de la maison de Habsbourg; il mettait à ces études, qui devaient fonder sa réputation et le recommander à Charles-Quint et à son frère, plus de zèle que de critique et de bon sens. Depuis quelques années il avait entrepris un ouvrage sur les ancêtres de l'empereur Rodolphe et sur les hauts faits de ce prince; pour achever et pour faire paraître cette *Austrias*, composée de cinq livres, il attendait un témoignage de la faveur impériale[33]. Dès le commencement de 1524 il en offrit à Charles-Quint la partie concernant sa généalogie; le 15 février il obtint un privilége pour la publication; l'empereur promit de se charger des frais, à condition que le livre fût imprimé avec la plus grande correction. Mais ses nouvelles fonctions à l'école de Haguenau ne permirent pas à Gebwiler de mettre à son ouvrage la dernière main. En 1526, quand il apprit que l'archiduc Ferdinand viendrait à la diète de Spire, il fit à la hâte un extrait de son travail et le présenta lui-même au prince; celui-ci s'en montra satisfait et désira qu'il fût répandu à un grand nombre d'exemplaires; la première édition parut alors en 1527, en latin et en traduction allemande[34]. L'ouvrage, formé de trois livres, ne s'occupe au fond que de la généalogie des Habsbourg; Gebwiler part de Noé, passe par Hercule, Dardanus, Erichthonius, etc., à Priam; des Troyens réfugiés en Europe il arrive aux Francs et à leur premier roi Pharamond; aux Mérovingiens il rattache les Carolingiens, desquels il fait descendre les comtes de Habsbourg. Sur chaque prince, historique ou fabuleux, il donne de courtes notices, accompagnées pour la plupart de portraits imaginaires. Il est vrai que les absurdités qu'il débite ne sont pas à mettre à sa charge; ce n'est pas lui qui en est l'inventeur. Pour les ancêtres de Priam jusqu'à Noé en arrière, il prend pour témoin Bérose; comment aurait-il pu savoir alors que ce qu'on prenait pour l'ouvrage de l'ancien historien assyrien était un produit du dominicain Annius de Viterbe? Pour l'origine des Francs et leurs premiers chefs, il s'en rapporte à de prétendues chroniques de Wast-

33 *Rudolphi regis Romanorum gestorum liber*, qui paraîtra *modo cæsareum favorem propensiorem nobis senserimus. Paneygris Carolina*, f° 9.

34 Ind. bibl. 270. L'édition de 1527 a quelques distiques de Gebwiler, la lettre de Ferdinand. 20 juillet 1526, Spire, et à la fin trois pages d'errata. La traduction allemande est dédiée, 1er janvier 1527, à Guillaume de Ribeaupierre, bailli de la Haute Alsace, et aux membres de la régence autrichienne à Ensisheim.

hald et de Hunibald qu'avait publiées Trithémius; il ne pouvait se douter que ces chroniques étaient une fiction, dont l'auteur était probablement l'abbé de Spanheim lui-même [35]. Cependant, s'il avait été un peu moins crédule et moins empressé de glorifier les Habsbourg, il n'aurait pas manqué de s'apercevoir que beaucoup de ses combinaisons généalogiques étaient des fantaisies indignes d'un historien.

Comme la première édition latine était très-fautive, Gebwiler en fit en 1530 une seconde, plus ou moins remaniée. Il l'augmenta de trois nouveaux livres, dont deux sont consacrés, l'un à la généalogie de Marie de Bourgogne, l'autre à celle des ducs de Zähringen; le dernier livre est la reproduction, peu modifiée, du pamphlet sur la *Libertas Germaniæ* [36]. Il ajouta au volume, sur cinq grandes feuilles, des poèmes sur l'avènement des archiducs d'Autriche à l'Empire et sur la bataille de Pavie, et quarante-huit portraits depuis Dagobert jusqu'à Philippe de Castille [37]. Il ne cessait de supplier de grands personnages de recommander à l'empereur son grand travail encore inédit; il s'adressait à cet effet au roi Ferdinand lui-même, il s'épuisait en adulations, mais la grâce impériale ne descendit plus sur le pauvre maître d'école, son *Austrias* ne parut point, et probablement la science historique n'y a perdu rien [38].

35 L'ouvrage d'Annius (Jean Nanni, mort 1502), *Commentaria super opera diversorum auctorum de antiquitatibus loquentium*, avait paru à Rome en 1498, in-f°. On sait que cet écrivain prétend donner les œuvres jusqu'alors inconnues de Bérose, de Manéthon, etc. — *De origine gentis Francorum ex XII ultimis Hunibaldi libris epitome. Moguntiæ* 1515, in-f°; *Compendium... de origine gentis et regum Francorum* (soi-disant d'après Wasthald). Ib. 1515, in-f°. L'inauthenticité de ces histoires est reconnue depuis longtemps; on croit être certain aujourd'hui qu'elles sont de l'invention de Trithémius lui-même.

36 Cette édition contient aussi le privilége impérial du 15 février 1524; de plus un passage tiré de la *Panegyris Carolina*, un *carmen*: *Aquila Romam alloquitur*, quelques vers *in opusculorum suorum commendationem ad Carolum V*, et au dernier feuillet les armoiries de Gebwiler. Les trois premiers livres sont dédiés à Ferdinand, 1er juin 1530; le quatrième et le cinquième à l'évêque Balthasar Mercklin, vice-chancelier impérial, 23 avril 1529 et 29 juillet 1530; le sixième à l'évêque Jean Faber de Vienne, conseiller de Ferdinand, 1er août 1530.

37 Ces feuilles manquent dans beaucoup d'exemplaires. Il paraît qu'elles furent aussi publiées à part. Dans le *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1857, p. 397, Weller les décrit comme insérées dans un volume ms. de la bibl. de Zurich. — D'après Schöpflin, *Vindiciæ typographicæ*, p. 115, les deux poésies auraient déjà paru, l'une en 1525, l'autre en 1529, chez Guill. Seltz à Haguenau.

38 ... *Ut... optatum tandem Austriadi nostræ portum inveniamus.*— A l'évêque Faber

Pendant l'hiver de 1527 à 1528 l'école de Haguenau dut être fermée à cause d'une épidémie[39]. Gebwiler profita de ses loisirs pour publier deux traités de polémique religieuse. Le premier est précédé, sous forme de dédicace au magistrat de Haguenau, d'une courte notice sur les principales époques du passé de cette ville; malgré quelques erreurs, c'est un des meilleurs de ses travaux historiques[40]. Dans le traité lui-même il veut montrer, à la demande de quelques amis, que de tout temps les contempteurs de la religion ont trouvé leur châtiment; il cite des exemples de l'histoire ancienne, de l'histoire sainte et de celle du moyen âge. On est sacrilége, selon lui, quand à cause des vices de quelques prêtres on attaque le clergé tout entier; il faut améliorer au lieu d'abolir; dans la réforme des couvents les princes et les prélats doivent suivre l'exemple de l'empereur Frédéric Ier quand il a réformé le monastère de Hohenbourg. A cet endroit Gebwiler insère, sans pressentir le service qu'il rendrait, les poésies latines des abbesses Rélindis et Herrade, qu'il avait copiées du *Hortus deliciarum*[41]. Plus loin il dit que le clergé a mérité les tribulations qui le frappent; pour prévenir des calamités plus grandes encore, il ne lui reste qu'à s'humilier et à se corriger, en ayant confiance en Charles-Quint et en Ferdinand; pour prouver que cette confiance est fondée, notre auteur reproduit un passage de sa *Panegyris Carolina*[42].

Le deuxième traité qu'il publia pendant la peste contient les révélations attribuées à sainte Hildegarde[43]; il les avait trouvées „dans un ancien manuscrit", et les fit paraître comme un avertissement au clergé; si prêtres et moines font pénitence, l'Église ne périra point, „malgré les persécutions des tyrans et les machinations des héré-

de Vienne, à Balth. Mercklin, à Guillaume de Ribeaupierre, au roi Ferdinand. V. notes 34 et 36.

39 ... *Nunc tamen discipulorum nostrorum grege per grassantis proh dolor pestilentiæ virus disperso*... Dédicace du traité, Ind. bibl. 271. L'opuscule, Ind. bibl. 272, est dédié à Frédéric Brechter, qui avait pris la fuite avec femme et enfants, *ob pestilentiæ grassationem*. M. l'abbé Guerber, *Histoire de Haguenau*, Rixheim 1875, T. 2, p. 362, fait cette observation : « Gebwiler veut dire (en parlant de cette épidémie) le danger que courait leur foi. »

40 Ind. bibl. 271. La dédicace est du 31 oct. 1527 *ex ludo nostro*.

41 F° D, 1 et suiv.

42 F° C, 4.

43 Ind. bibl. 272. Dédié à Fréd. Brechter, gouverneur impérial à Hochfelden, 1er mars 1528. Où Gebwiler avait-il trouvé son *vetustissimus codex*?

tiques". Il écrivit encore quelques autres petits livres, qu'il se proposait d'offrir en hommage au comte Reinhard de Deux-Ponts dont il avait reçu quelques libéralités, mais aucun imprimeur ne voulut se charger de la publication. Il ne put dédier au comte qu'une traduction abrégée de l'épître d'Érasme *Contra pseudo-evangelicos*[44]; dans l'épilogue il souhaite — on était en 1530 — que l'empereur vienne bientôt en Allemagne pour mettre fin aux troubles, „mais sans effusion de sang".

Son dernier ouvrage imprimé se rattache à ceux qu'il avait écrits sur l'histoire de la maison impériale. Il traite de la translation du règne de Belgique à l'Empire romain et de l'origine du duché de Lorraine[45]; c'est un petit volume, dont la seule partie intéressante est un épisode sur la campagne du duc Antoine de Lorraine contre les paysans insurgés de l'Alsace. Gebwiler écrivit une histoire de tout l'ensemble de cette grande insurrection, mais pour cette Gigantomachie, comme il l'avait intitulée, il ne trouva pas d'éditeur[46].

Il mourut le 21 juin 1545, âgé de 72 ans, laissant trois fils, Prothaise, qui était prêtre, Pierre, qui avait étudié le droit à l'université de Dôle[47], et Gervaise, qui s'établit à Schlestadt où en 1544 et 1545 il fut un des membres du conseil de la ville[48]. Ils érigèrent à leur père une épitaphe rappelant ses mérites[49]. Parmi ses papiers ils trouvèrent un *Chronicon argentinense*, un catalogue des évêques de Bâle, des notes sur l'histoire de Schlestadt, et un recueil d'épitaphes qu'il

[44] Ind. bibl. 273. La dédicace est du 1er mars 1530. Dans l'épilogue au lecteur, G. se donne le singulier titre de *Schulmeister des heyligen Reichs Cammer im Elsass und Stadt Hagenow*.

[45] Ind. bibl. 274. Dédié à Jean Maius, 27 mars 1536. Le traité est une sèche nomenclature des princes de Lorraine, avec une démonstration, sans valeur, de la nécessité géographique et historique pour cette province et pour la Belgique d'être soumises à l'Empire.

[46] Dédicace de l'Épître d'Érasme, Ind. bibl. 273.

[47] A la bibl. de Bâle on conserve trois lettres de Pierre Gebwiler à Boniface Amerbach, elles sont datées de Dôle, 2 nov. et 18 déc. 1530, 11 fév. 1531.

[48] Bernh. Hertzog, *Els. Chronik*, Lib. 7, p. 11. — En 1551 et 1557 Florent Gebwiler est membre du Conseil de Schlestadt.

[49] *Hieronymo Gebwilerio, cui Germania plurimum debet, cum ob diligentem juventutis institutionem, quam annis L exercuit, tum ob relicta ab ipso historiarum monimenta ducum Austriæ, Alsatiæ patriæ urbisque Argentoratensis antiquitatem illustrantia, filii parenti dulcissimo dicarunt. Vixit a. LXXII. Obiit XI. kal. Julias. A. salutis MDXLV.*

avait composées. Béatus Rhénanus ayant désiré qu'on imprimât un choix de ces dernières, Prothaise l'informa que ce choix serait aussi difficile que le jugement de Pâris; dans son respect filial il trouvait que pour la beauté les *carmina* de son père pouvaient soutenir la comparaison avec les déesses de l'Olympe. Il annonça à Rhénanus qu'il se proposait de publier la chronique de Strasbourg et qu'on pourrait la dédier à notre magistrat [50]. Nicolas Brieffer, doyen de Saint-Pierre à Bâle, écrivit plusieurs lettres à Rhénanus pour qu'il insistât auprès des héritiers de Gebwiler sur l'utilité de faire paraître le catalogue des évêques [51]. Aucun de ces travaux n'a été imprimé, et pourtant ils eussent mieux servi la réputation de l'auteur que ses fantaisies généalogiques sur la maison de Habsbourg. Quant à ses notes sur Schlestadt, conservées à la bibliothèque de cette ville, il est à espérer qu'elles ne tarderont pas à être livrées à la publicité.

En 1515 Georges Altenheimer avait dit de Gebwiler qu'il était plus aimable que les Grâces, plus éloquent que Démosthènes, plus vertueux que Socrate : hyperboles naïves adressées à son maître par un élève reconnaissant. En réalité Gebwiler a rendu des services en instruisant la jeunesse et en contribuant ainsi à faire aimer chez nous les lettres, mais il n'a pas eu l'esprit assez ouvert pour dépasser le niveau d'un bon et laborieux maître d'école. Ce qui le distingue le plus, c'est son ardeur à s'occuper d'études historiques; mais là aussi les préjugés, le défaut de critique, le manque de connaissances plus approfondies l'ont empêché de s'élever bien haut. A l'exception de ses notes sur l'Alsace, sur Strasbourg, sur Haguenau, ceux de ses ouvrages sur l'histoire qui ont été publiés, ne sont plus que des curiosités; il en est de même de ses traités polémiques. Sa prose, quand elle ne s'embrouille pas dans les exagérations d'une dédicace louangeuse, est correcte et facile, et ne manque pas d'une certaine élégance; sa poésie, au contraire, mérite le jugement qu'il en porte lui-même; ce n'est pas par excès de modestie qu'il parle de son *calamus stridens* et de l'*incondita rusticitas* de ses vers [52]; ceux-ci coulent péniblement, on sent tout l'effort qu'ils ont dû lui coûter. Outre quelques pièces reli-

50 Prothaise Gebwiler à B. Rhénanus, 20 août 1545. Autogr. Schlestadt.

51 Brieffer à B. Rhénanus, 15 nov. 1545, 3 fév., 23 mars 1546. Autogr. Schlestadt.

52 *Panegyris Carolina*, f° 1; — *Epitome*, éd. de 1530, f° O, 2; P. 1.

gieuses et quelques distiques pour recommander des livres[53], il n'a laissé que des *carmina* politiques, où il exprime, sans imagination, ses sympathies ou ses haines.

53 *Elegiacum de legitima confessione.* Ind. bibl. 255; — *Ad tribulatum clerum ne animum despondeat.* Ind. bibl. 272; — des distiques sur les ouvrages de Nicolas de Dinckelsbühl publiés par Wimpheling, sur la grammaire grecque de Luscinius et sur son édition d'Haymon de Halberstadt; une épigramme assez jolie à la fin du petit volume de Luscinius, Ind. bibl. 296. Etc.

CHAPITRE VII.

OTTMAR NACHTGALL DIT LUSCINIUS[1].

1487-1536.

Le Strasbourgeois Ottmar Nachtgall est à bien des égards supérieur à Gebwiler, à Jean Adelphus, à Vogler; sa culture est plus universelle, son horizon plus vaste, son esprit plus ouvert aux beautés de la littérature et de l'art. Disciple de Wimpheling, il suit jusqu'au bout presque la même tendance religieuse que son maître, mais il est trop éclairé par les études grecques, il est trop artiste et a vu trop de pays pour le suivre aussi dans son pédantisme.

Né à Strasbourg[2] vers 1487, il reçut en cette ville, en 1501 ou 1502, sa première instruction par Wimpheling[3]; Geiler de Kaysersberg le prit en affection et lui donna des conseils qu'il n'oublia point[4]. Il rendit son nom allemand par le latin Luscinius et par le grec Aïdos[5]; ce nom correspondait aux aptitudes musicales, par lesquelles de bonne

[1] V. sur lui : les *Mémoires de Niceron*, T. 32, p. 289 et suiv.; — Brucker, *Miscellanea historiæ philosophicæ, literariæ*, etc. Augsb. 1748, p. 302 et suiv. — Am Ende, *Versuch einer Lebensbeschreibung Ottmar Nachtgalls*, chez Strobel, *Miscellaneen literarischen Inhalts*. Nüremb. 1781, T. 4, p. 3 et suiv.; — Riegger, *Amœnit. friburg.*, p. 142, a eu l'intention d'écrire sur Luscinius, mais ne l'a point exécutée. Schöpflin avait réuni quelques données dans son *Alsatia literata*, vol. 2, p. 145. — Walchner, *Johann von Botzheim und seine Freunde*, Schaffh. 1836, p. 175, parle d'une biographie de L. qui aurait été publiée en 1831, mais ajoute qu'il ne l'a pas vue; il paraît en effet qu'elle n'existe pas.

[2] Je n'ai trouvé à Strasbourg aucune famille à laquelle je pourrais le rattacher.

[3] *Argentina a qua etiam vitam, pariter et rei literariæ primicias olim accepimus.* A J. Schott. *Collect. sacrosancta*. Ind. bibl. 277. — Parlant de Wimpheling, il dit : *Subdita cui quondam nostra tenella fuit. Carmen* ajouté à l'édition que fit Wimph. de la *Germania* d'Énée Silvius. Ind. bibl. 45. — *J. Wimph. præceptor olim meus. Joci ac sales*, n° 41. Ind. bibl. 300.

[4] Wimpheling, *Vita Geileri. Amœnit. frib.*, p. 119.

[5] Des vers qu'il fit en 1511 sont signés *Ottmarus Progneus*. Ailleurs il s'appelle Ἀηδὼς ou *Aidos*. Dans des vers faits pour lui par deux amis il est qualifié d'*Aëdos*. Wimpheling lui donne le nom de *Philomela*.

heure il se distingua. A peine sorti de l'adolescence, il éprouva un vif désir de voir le monde et d'étudier les mœurs des peuples [6].

Vers 1508 il vint à Paris, où il étudia la philosophie; Fausto Andrelini l'initia à la littérature latine, en même temps qu'un autre Italien, Aléandre de Motta, le futur cardinal, lui enseigna le grec [7]. Cette langue, si nouvelle alors pour les Occidentaux, eut pour le jeune homme un attrait singulier. Il emporta de Paris un ardent enthousiasme pour les lettres anciennes et un profond dégoût pour la philosophie scolastique; chaque fois que, dans la suite, les disputations dans lesquelles il avait dû figurer revenaient à sa mémoire, il parlait avec mépris des sophistes parisiens [8]. Comme il se destinait au sacerdoce, il dut s'occuper de théologie et de droit canonique; il commença ces études à Louvain, les continua à Padoue et paraît les avoir achevées à Vienne, sans négliger un instant celles du latin et du grec. A l'université de Vienne il apprit de Wolfgang Grefinger la théorie de la composition musicale et s'éprit d'un tel goût pour cette science, qu'il fut bientôt en état de l'enseigner lui-même dans des leçons publiques [9]; non content du rôle de théoricien, il devint aussi habile chanteur que joueur de flûte et organiste.

De Vienne il partit pour l'Orient, traversa la Hongrie et la Transylvanie, s'arrêta en Grèce où il copia des traités religieux, passa quelque temps en Turquie et eut assez de bon sens pour trouver qu'il y avait de l'honnêteté même chez les infidèles [10]. Il raconte plus tard qu'il parcourut aussi une bonne partie de l'Asie [11]. Quel précieux journal que celui des pérégrinations du jeune savant strasbourgeois, si, doué comme il l'était, il l'avait écrit ou si un manuscrit nous en était conservé !

En 1510 nous rencontrons Luscinius à Augsbourg, où chez Conrad

6 A Jean de Botzheim, *Progymn. græcæ lit.* Ind. bibl. 287.
7 *Luciani deorum dialogi.* Dédicace. Ind. bibl. 276.
8 *Joci ac sales*, n° 17 et 83.
9 A Botzheim, l. c. — *Institut. musicæ*, dédicace et épilogue. Ind. bibl. 280. — On a supposé qu'à cause de distiques qu'il écrivit en 1517 pour des traités de Jean de Glogau, réimprimés à Strasb., il a été à Cracovie disciple de ce professeur, lequel mourut en fév. 1507. Am Ende, p. 11, dit avec raison que ces vers ne prouvent rien. Dans son épître à Botzheim, L. ne mentionne comme universités qu'il a fréquentées que Paris, Louvain, Padoue et Vienne.
10 A Jean Schott. *Collect. sacrosancta.* — A Botzheim, l. c.
11 *Lustravi totam fere Europam, et bonam partem Asiæ peragravi.* A Botzheim.

Peutinger il se lia avec le grammairien Jean Pinicianus, que l'empereur Maximilien créa poète lauréat; dans un fort joli *carmen* que Pinicianus fit pour lui, il rappelle leurs promenades dans des forêts sombres et leurs causeries plaisantes [12]. Il passait déjà pour être fort en grec. Nicolas Ellenbog, religieux de l'abbaye d'Ottobeuern, avait extrait des œuvres de Platon, traduites par Marsile Ficin, les passages qui lui semblaient plus ou moins conformes aux doctrines du christianisme; avant de publier cet *Epitome platonicum*, il s'adressa à Reuchlin pour qu'il lui transcrivît en caractères grecs les mots de cette langue que le traducteur avait laissé subsister dans le Cratylus. Reuchlin s'excusa par une maladie et renvoya Ellenbog à un dictionnaire [13]. Le religieux, qui à Augsbourg s'était rencontré avec Luscinius, pria ce dernier de lui rendre le service dont Reuchlin ne pouvait ou ne voulait pas se charger; Luscinius s'excusa à son tour, en disant que le travail exigerait une connaissance de l'idiome attique qu'il ne possédait pas encore: „Entre les Latins je parais être un Grec et entre les Grecs un Latin, car je ne sais bien ni l'une ni l'autre des deux langues" [14]. A Augsbourg il écrivit quelques vers pour une publication faite en avril 1511 [15]; la même année il envoya à Strasbourg une poésie grecque sur la mort de Geiler de Kaysersberg [16]. En quittant Augsbourg il s'arrêta à Constance chez le jeune chanoine Jean de Botzheim, qui à Heidelberg avait été un des élèves de Wimpheling et qui venait de faire un séjour à Strasbourg chez son ancien maître [17]. Dans la maison de Botzheim Luscinius vit Jean-Alexandre Brassicanus, dont le père enseignait encore à Tubingue la grammaire et la philosophie. Avant de rentrer à Strasbourg il passa par Spire, où

[12] L. c. — *Carmen* à la suite de *Ex Luciano quædam*. Ind. bibl. 288.

[13] Ellenbog à Reuchlin. 23 juillet 1509; Reuchlin à Ellenbog, 29 déc. 1509. — *Reuchlins Briefwechsel*, p. 113, 118.

[14] Ellenbog à Luscinius, s. d.; L. à E., 30 nov. 1510. Am Ende, p. 34.

[15] Ces vers, qu'il publia sous le nom d'*Ottomarus Progneus*, font l'éloge de la Simonide d'Ubertinus Tusculus, poème héroïque fort médiocre sur la légende de Siméon, petit garçon de Trente, qu'on prétendait avoir été martyrisé par des juifs. D'autres vers furent ajoutés au livre par Jean Pinicianus. Ind. bibl. 275.

[16] Am Ende, p. 48. Je n'ai pas pu me procurer cette pièce.

[17] En 1507 Botzheim corrigea, avec Wimpheling et Symphorien Pollion, l'édition du *Speculum vitæ* de Rodéric de Zamora. En 1510 il composa une épitaphe pour Geiler. En 1512 il obtint à Constance un canonicat. Il était ami d'Érasme et de la plupart des humanistes.

chez Jodocus Gallus il fit la connaissance de Reuchlin[18]. Dès le commencement de 1514 on le retrouve dans sa ville natale. Là il devint l'ami de Jacques Sturm, de Nicolas Gerbel, de Thomas Vogler, qui tous étaient jeunes comme lui et aussi passionnés que lui pour les études classiques; il s'attacha à Wimpheling et à Sébastien Brant[19], et fut accueilli avec sympathie par les chanoines de Saint-Thomas; le prévôt Jacques de Richshofen, le doyen Nicolas Wurmser, l'écolâtre Jean Sigrist, le prirent sous leur protection. Admis à la Société littéraire, il assista à la fête que celle-ci donna à Érasme; pendant le banquet il charma les convives par le jeu de sa flûte[20]. En mars 1515 le chapitre de Saint-Thomas, qui venait de faire restaurer ses orgues, l'engagea comme organiste, avec un traitement de 30 florins par an; au mois d'août suivant on affecta à cet office une vicairie devenue vacante; comme Luscinius était consacré prêtre, il dut s'engager, en prenant possession de ce bénéfice, à remplir, outre ses devoirs à l'orgue, les fonctions de vicaire et à se présenter régulièrement au chœur[21]. Il exprima sa reconnaissance pour les loisirs que lui procurait ce poste, en dédiant au doyen Nicolas Wurmser une de ses premières publications[22]. Balthasar Gerhard, le commandeur de Saint-Jean, qui avait essayé en vain d'attirer Wimpheling pour faire aux religieux de cette maison des leçons de théologie, pria Luscinius de leur enseigner les bonnes lettres; il s'établit alors dans un des bâtiments du vaste enclos de l'Ile-Verte, et dans les après-dîners, quand les frères n'étaient pas occupés des offices, il leur donna un cours de littérature latine[23].

18 Jean Alexandre Brassicanus, poète lauréat, devint professeur de littérature à Vienne. — Je crois devoir mettre au commencement de 1514 le voyage à Spire dont parle L. dans sa lettre à Botzheim, parce que c'est à cette époque, lors de son procès, que Reuchlin a pu venir en cette ville.

19 A Botzheim.

20 *Neque præteribis Otomarum, hominem citra ostentationem, ut mihi videtur, eruditum, qui nos suis toties vocem mutantibus cannis, ut vel lusciniam vincerent, adeo delectavit, ut divina quadam voluptate rapti videremur.* Érasme à Wimpheling. *Amœnit. frib.*, p. 374.

21 *Protocollum Nicolai Wurmseri, decani S. Thomæ.* Ms. autogr. de Wurmser. Archives de S. Thomas.

22 *Senarii græcanici*, 5 août 1515. Ind. bibl. 278.

23 Dédicace de la *Summa sylvestrina*. Ind. bibl. 291. — L. date quelques-unes de ses lettres de 1515 *ex viridario S. Johannis*. Veut-il dire que le bâtiment où il demeurait était situé dans le *verger* de S. Jean, ou *viridarium* serait-il un euphémisme d'humaniste pour *viridis insula*, *grüner Wörth*?

Aucun des humanistes strasbourgeois ne savait le grec; Brant en avait une teinte, mais il n'était ni assez fort ni assez libre de son temps pour le professer. Luscinius communiqua son enthousiasme pour cette langue aux membres de la Société littéraire; c'est à lui que revient l'honneur d'avoir inauguré chez nous les études grecques. Mais comme il paraît que sa modestie, qui était un des traits les plus marquants de son caractère, ne lui permettait pas encore d'enseigner lui-même le grec, on fit venir en 1515 un disciple d'Érasme, Conrad *Mellissipolitanus;* celui-ci eut bientôt de nombreux élèves, auxquels il expliqua la grammaire de Théodore Gaza[24]. Pour concourir pour sa part à ces études, dont s'était éprise la jeunesse strasbourgeoise[25], Luscinius fit plusieurs publications, qui comptent parmi les premiers livres grecs imprimés dans notre ville. Dès le mois de mars 1514 Matthias Schürer, à la fois maître ès arts et imprimeur, avait publié une petite grammaire grecque, suivie des tables d'Aléandre sur les déclinaisons et les conjugaisons[26]; il n'est pas dit que Luscinius fut le promoteur de cette édition, mais il est permis de croire que c'est lui qui fournit le traité d'Aléandre, celui-ci ayant été à Paris son professeur. Un peu plus tard il donna des textes pour exercer les élèves à la lecture et à la traduction; aujourd'hui on en choisirait d'autres; au commencement du seizième siècle il fallait se contenter de ce qu'on trouvait sous la main. Les publications que fit Luscinius ne sont pas, du reste, des livres d'école pour des enfants, elles sont destinées à des jeunes gens qui savaient le latin et qui, après avoir appris par les leçons de leur professeur les éléments de la grammaire grecque, devaient découvrir eux-mêmes les formes et démêler le sens de ce qu'ils lisaient en s'aidant d'une version latine. Beaucoup de personnes même, auxquelles leur âge ou leurs fonctions ne permettaient plus de fréquenter une université, désiraient se procurer quelques notions du grec; quelques années plus tard Luscinius fit pour ces amateurs un petit recueil d'épigrammes, qu'il accompagna d'une traduction littérale et de

[24] Préface des Dialogues de Lucien. Ind. bibl. 276. — *Mellissipolis*, Immenstadt, dans le diocèse d'Augsbourg?

[25] *Argentina multos alit græcitatis studiosos.* Dédic. des *Collect. sacrosancta.*

[26] *Elementale introductorium in nominum et verborum declinationes græcas... Hier. Aleandri Mottensis tabulæ, sane utiles græcarum musarum adyta compendio ingredi cupientibus.* Strasb. 1514, in-4°; et plusieurs fois.

notes[27]. On voit combien les humanistes avaient hâte de s'approprier les connaissances nouvelles; il leur suffisait de savoir lire et de comprendre, afin de pouvoir emprunter aux anciens quelque chose de leur sagesse et de leur beauté littéraire; ils ne se doutaient pas encore de la philologie.

Le premier volume de ce genre que publia Luscinius fut une édition des Dialogues des dieux de Lucien, d'après un texte qu'Aléandre avait fait imprimer à Paris[28]. En regard du grec il mit une traduction dont il était l'auteur lui-même. Les premiers dialogues sont traduits mot à mot, à l'usage des étudiants; s'étant aperçu, dit-il, que de cette façon Lucien, si éloquent en grec, ne paraissait plus que balbutier, il a cherché dans les morceaux suivants à reproduire le sens au lieu de s'attacher servilement aux mots; mais il ajoute modestement: „Qu'on ne croie pas que j'aie reproduit la grâce de l'original; ceci n'est donné qu'à peu de savants de notre époque.“ Cependant, sa version n'est pas sans élégance; il est peut-être celui de nos gens de lettres alsaciens qui a écrit alors le latin le plus pur.

C'était une hardiesse d'introduire Lucien dans le cercle de nos humanistes; Luscinius, qui le sentait, consacra sa préface à justifier son choix; il exprime à cette occasion quelques principes qui font connaître sa tendance littéraire, plus libre que celle de Wimpheling. Après en avoir appelé à Érasme, pour prouver l'utilité des dialogues pour ceux qui veulent se familiariser avec un beau langage, il continue: „On dira sans doute que c'est de la démence de proposer à des chrétiens des œuvres où il n'est parlé que de divinités fabuleuses et de leurs amours; je réponds que si l'on doit se refuser la lecture d'ouvrages où se rencontrent des fables et des turpitudes, il ne faut pas non plus pénétrer trop avant dans les livres des Hébreux.“ Pour les fables il cite Juges IX, 8 et suiv., et 2 Rois XIV, 9; ces exemples étaient mal choisis pour soutenir sa thèse, car les deux passages ne racontent que des apologues bien différents des mythes du paganisme; il est plus fort quand il s'écrie: „Que dirai-je des crimes de Sodome, de l'homicide commis par David et des autres iniquités dont abonde l'histoire des Juifs?“ Il fallait en 1515 une certaine indépendance

[27] Il ajouta ce recueil à la 2e éd. de sa grammaire grecque. Ind. bibl. 287.

[28] *Luciani deorum dialogi*, avec une préf. à l'impr. Jean Schott. Ind. bibl. 276.

pour parler ainsi de l'Ancien Testament; Wimpheling a dû être étonné en voyant son disciple justifier la lecture de Lucien par celle des livres des Hébreux. Du reste, Luscinius demande qu'on n'étudie les Dialogues que comme modèles d'une langue élégante et pure; ce que Wimpheling appelait le venin caché sous le miel ne se cache guère chez le sceptique et railleur écrivain grec, mais la preuve qu'un cœur honnête n'avait pas à le craindre, c'est que Luscinius n'a jamais été soupçonné d'immoralité. En général, ses idées sur la poésie différaient du tout au tout de celles de Wimpheling; il ne voulait pas qu'on s'occupât des anciens — Lucien excepté — au seul point de vue de la forme, il croyait qu'ils étaient pleins d'enseignements d'une portée plus haute; il n'y a que les ignorants, disait-il, qui méprisent les poètes, car ils ne s'arrêtent qu'à ce qui est extérieur, ils ne voient pas les vérités cachées sous la surface; se rattachant, comme beaucoup d'humanistes, aux anciens commentateurs, il enseignait que les mythes sont des allégories, et qu'en enlevant l'écorce des fables d'Homère et de Virgile, on arrivait à un noyau de préceptes moraux des plus sages. C'était une autre erreur que celle de Wimpheling, mais elle témoignait d'un esprit moins hostile à l'antiquité [29].

Aux Dialogues de Lucien succédèrent quelques autres publications, faites dans le même but : une collection d'environ cinq cents aphorismes grecs, tirés de l'Anthologie de Stobée, avec une traduction littérale en regard, où Luscinius donne à quelques-uns des passages une application morale, „afin qu'ils n'aient pas l'air d'être froids et insignifiants“ [30]; un recueil de morceaux religieux et philosophiques, les uns grecs et traduits en latin, les autres latins et traduits en grec; les premiers, il les avait pris en partie dans des livres imprimés, en partie il les avait copiés pendant son voyage en Grèce [31] ; — les Épigrammes de Martial, accompagnées d'une explication des mots grecs

29 Lettre à Raymond Fugger. *Plutarchi lucubrat.*, Ind. bibl. 305.
30 *Senarii græcanici*, déd. à Nic. Wurmser, 5 août 1515. Ind. bibl. 278.
31 *Collectanea sacrosancta*, avec une lettre à l'impr. Jean Schott. Ind. bibl. 277. — Le volume contient l'Oraison dominicale, l'Ave Maria, le Symbole apostolique, celui dit d'Athanase, le 1er chap. de S. Jean, les Maximes des sept sages et quelques aphorismes du même genre, un fragment de S. Bernard. Ces pièces, dit L., sont *partim alibi impressa, partim a nobis dum inter Græcos versaremur, e fidis exemplaribus exscripta.*

qui s'y rencontrent[32]; — deux discours d'Isocrate, les Géorgiques d'Hésiode, les Sentences de Caton, la Table de Cébès, le tout en latin et en grec[33]. Il accompagna de quelques distiques une édition de l'Énéide[34] et ne fut peut-être pas étranger à l'impression, par Jean Schott, du premier livre de l'Iliade dans le texte original[35].

A l'époque même où Luscinius s'occupait de ces publications, il fit paraître un ouvrage sur la musique, formé des leçons qu'il avait faites à Vienne[36]. Il confesse ingénument que personne avant lui n'avait enseigné les éléments de l'art d'une manière aussi simple, que tout est de son invention, qu'il a voulu se rendre utile aux érudits, auxquels répugnaient les difficultés imaginées par les anciens maîtres et enseignées par eux avec beaucoup de gesticulations. Au fond ces *Institutiones musicæ*, petit livre de dix feuillets, ne sont qu'un traité fort succinct sur la diversité des voix, sur les clefs, sur les modes et les tons. Luscinius se réserva de le compléter plus tard par un autre sur le chant à plusieurs voix. Dans la dédicace à ses amis Symphorien Pollion et Jean Rudolphinger, vicaires de la cathédrale et grands musiciens, il parle en bons termes, tout en alléguant trop de passages d'auteurs anciens, de l'influence bienfaisante de la musique sur les mœurs, de son utilité pour les orateurs, qui ont besoin de varier leurs intonations, et pour les laïques, qui veulent chanter les louanges de Dieu; tous les vrais amis des lettres ont aimé la musique; en exemple il cite Rodolphe Agricola.

A côté de ses travaux sur le grec et sur l'art musical, il corrigeait des épreuves pour Wimpheling et faisait pour lui des vers, tantôt contre les ennemis de l'immaculée conception, tantôt contre les prêtres qui cumulaient des bénéfices[37]. Ces petits *carmina*, ainsi que

[32] Martial, 28 août 1515. Au titre quelques vers de L. et à la fin 5 pages d'explication des mots grecs. Ind. bibl. 281.

[33] Isocrate, 1er sept. 1515. Hésiode, s. d. Les deux sans préface. Ind. bibl. 282, 283.

[34] Ind. bibl. 279.

[35] *Homeri liber primus Iliados græce. Argentorati ex ædibus Joannis Schott.* MDXVI. in-4°.

[36] *Musicæ institutiones*, déd. du 5 août 1515. Ind. bibl. 280.

[37] En 1515 il ajoute à l'édit. de Wimpheling de la *Germania* d'Enée Silvius un *carmen de zelo Leonis papæ X deque frugalitate ad ecclesiasticos parænesis*. En 1516 il corrige le traité de Henri de Hesse *Contra disceptat. fratrum mendic. super conceptione b. Virg.* publié par Wimpheling, et y joint un *tetrastichon in theotochrenontas*

d'autres, écrits par complaisance pour des amis ou des éditeurs, n'ont pas plus de valeur que ceux de la plupart de ses compatriotes; le meilleur qu'il ait composé appartient à une époque postérieure.

Il s'occupa en outre d'une publication sur le droit canonique. On avait réimprimé à Venise une Somme des cas de conscience, dite *Rosella*, et compilée en 1488 par le franciscain Baptiste Trovamala. Luscinius, qui n'avait jamais interrompu ses études juridiques, trouvait que ces Sommes, où les matières sont rangées d'après l'ordre de l'alphabet, étaient d'un usage commode pour les juristes et les prêtres; la Rosella lui semblait particulièrement utile, mais dans l'édition vénitienne il crut découvrir presque dans chaque dixième ligne une faute; la restitution d'un texte correct exigea, dit-il, un travail d'Hercule. Le livre parut en février 1516, dédié au prévôt et à l'écolâtre de Saint-Thomas [38].

Luscinius était entré vers cette époque en relation avec plusieurs jeunes humanistes, qui ne tardèrent pas à se faire une réputation légitime, Sapidus, recteur de l'école de Schlestadt, Mélanchthon, alors professeur à Tubingue, les Amerbach de Bâle, François Irénicus, Béatus Rhénanus. Lorsqu'en automne 1516 celui-ci vint à Strasbourg, la Société littéraire lui donna un festin; on s'entretint d'Érasme, qui pour nos savants était l'objet d'une vénération sans bornes; Rhénanus les réjouit en leur parlant des deux brefs que Léon X avait adressés en juillet 1515, l'un à Henri VIII d'Angleterre pour lui recommander Érasme, l'autre à ce dernier lui-même pour louer sa science. Comme on exprima le désir d'en avoir des copies, Rhénanus, de retour à Bâle, les fit imprimer et en envoya à Luscinius des exemplaires, pour les distribuer aux membres de la Société, dont il avait admiré le zèle pour le grec [39]. Plus confiant en ses moyens, notre Strasbourgeois entreprit lui-même de donner des leçons de cette langue. Il paraît que Conrad Mellissipolitanus avait quitté la ville, il n'avait dû instruire

id est deiparæ temeratores. La même année il accompagne de vers les *Sermones ad monachos* de Trithémius, Strasb. Knoblouch, in-f°.

38 *Summa Rosellæ* (dite aussi *Baptistiana*). Ind. bibl. 284. Comme je n'ai pu voir aucune des éd. vénitiennes de cette Somme, je ne saurais dire sur quoi portent les corrections de L.

39 *Breve... Leonis X... ad Desid. Erasmum Roterod. Eiusdem... ad Henricum Angliæ regem, alterum breve commendatitium pro Des. Erasmo.* Avec une lettre de Rhénanus à Luscinius, 31 déc. 1516. S. l. et a. 4 feuillets in-4°.

que les membres de la Société. Luscinius, qui désormais se chargea de ce soin, eut pour disciples des savants et des prêtres; en même temps il enseigna dans l'école de la cathédrale, dirigée par Jérôme Gebwiler[40]. Pendant l'hiver de 1516 à 1517 il expliqua dans cet établissement des règles qu'il avait extraites de la grammaire de Manuel Chrysoloras; en 1516 il publia le texte grec de cette dernière, au mois de mars suivant il en fit imprimer son extrait, sous le titre de *Progymnasmata græcæ literaturæ*[41]. Dans le même mois il donna en traduction latine quelques morceaux de Lucien, qu'il destina au doyen de Saint-Pierre-le-Jeune, Laurent Hell, qui aimait cet auteur mais qui ne savait pas le lire en grec[42]. Revenant à l'objection, qu'il avait déjà réfutée dans son édition des Dialogues des dieux, qu'un chrétien ne doit pas admirer un païen fameux pour son incrédulité, il rappelle que Chrysostôme lui-même n'a pas dédaigné de parler de Lucien dans une de ses homélies; Lucien, du reste, ne rit que de ce qui est risible, tandis que certains prédicateurs tournent en ridicule les choses les plus graves[43]. A la même époque il assista Nicolas Gerbel pour l'édition qu'il fit des Nuits attiques d'Aulu-Gelle, en ajoutant une explication des mots et passages grecs disséminés dans le livre[44].

40 Epître à Botzheim.

41 *Erotemata Chrysoloræ*. Ind. bibl. 285. — *Progymnasmata græcæ literaturæ*, dédiés à Jér. Gebwiler. Ind. bibl. 287. Gebwiler, Jean Guida, Balthasar Bidner, Étienne Thiler et Étienne de Widersdorf (plus tard chapelain à Eckbolsheim), l'avaient engagé à publier ce livre.

42 *Ex Luciano quædam*. Ind. bibl. 285. L. ajouta deux *carmina* que lui avaient adressés Jean-Alexandre Brassicanus et Jean Pinicianus, ainsi que des vers de plusieurs de ses élèves.

43 Il dit qu'un vendredi saint il a entendu un prédicateur décrire comment Jésus, ramené prisonnier et traversant un pont, fut jeté dans la rivière, qu'il se blessa le visage contre une pierre, mais qu'il le releva aussitôt vers les cieux, afin que fût accomplie cette parole : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput*. Ps. CX, 7.

44 Ind. bibl. 286. Dans la préface Nic. Gerbel dit que l'éditeur, Mat. Schürer, n'a pas pu se charger de la traduction des passages grecs, parce qu'il ne sait pas assez cette langue; que quant à lui il en a été empêché par ses fonctions au tribunal épiscopal, et que si l'impression n'avait pas dû être hâtée, un *homo acerrimus in ea provincia consectanda* l'aurait aidé de ses conseils. Cet homme est Luscinius. Il paraît toutefois que quand l'ouvrage était sur le point de paraître, on sentit qu'il serait utile d'ajouter des explications; Luscinius les fit, elles forment 14 feuillets annexés au volume. Luscinius fit cadeau d'un exemplaire, ainsi que des *Erotemata Chrysoloræ*, au jeune Brassicanus, qui l'en remercia par les vers ajoutés à *Ex Luciano quædam*.

En août 1517 il sollicita du chapitre de Saint-Thomas un congé pour se rendre dans une université, afin de prendre ses grades dans une faculté de droit; malgré son offre de se faire remplacer comme organiste, on lui refusa sa demande; on ne la lui accorda que le 30 décembre[45]. Il ne paraît pas en avoir profité immédiatement, car en février 1518 on le trouve encore chez nous, achevant une édition de la Somme casuistique du dominicain Silvestre de Priério, et la dédiant au commandeur de Saint-Jean, Balthasar Gerhard[46]. Ce n'est que peu après qu'il se mit en route pour l'Italie. Dans une des universités de ce pays, où le recommandaient ses publications de la *Summa Rosella* et de la *Silvestrina*, il obtint la licence et aussitôt après le titre de *doctor juris pontificii*. Partout pendant ce voyage les savants lui parlèrent avec admiration de Jean Groslier, le célèbre bibliophile, qui était alors trésorier des armées françaises en Italie, et qui, en ce pays, comme en France, se montrait le protecteur généreux des lettres[47]. De retour à Strasbourg vers la fin de mai, Luscinius tomba malade; il charma, dit-il, ses ennuis, en traduisant des maximes morales de quelques auteurs grecs; il en fit un petit volume, qu'il dédia à son ami Ambroise Ypphofer, chanoine à Brixen dans le Tyrol[48]. En tête d'un *carmen* assez prosaïque, qu'il fit pour les *Sermones et varii tractatus* de Geiler, mis en vente le 1[er] août de la même année, il se qualifia pour la première fois de docteur en droit[49].

Jusqu'à cette époque il n'avait pas fait de publication théologique; il ne s'était occupé que de grec, de musique et de droit. Pour paraître aussi comme théologien, il donna vers la fin de 1518 une édition des Commentaires sur les épîtres de saint Paul qu'on attribuait alors à l'évêque Haymon de Halberstadt, mais dont depuis on a prouvé qu'ils sont l'œuvre de Remy d'Auxerre[50]. Rien dans ce

45 *Protoc. Wurmserianum.* — En 1517 L. fit des vers pour deux traités de Jean de Glogau, et en 1518 pour un troisième du même. Ind. bibl. 289, 290, 292.

46 Ind. bibl. 291. L'ouvrage fut achevé d'imprimer le 23 fév. 1518; L., qui en corrigeait les épreuves, ne put pas quitter Strasb. avant cette date.

47 Dédicace des Dialogues des morts de Lucien. Ind. bibl. 295.

48 Lettre à Ypphofer, 13 juin 1518. *Sententiæ morales*, dans les *Moralia quædam*. Ind. bibl. 299. Je ne connais pas l'éd. de 1518.

49 Ind. bibl. 194.

50 Ib. 294.

volume n'est de Luscinius, si ce n'est la dédicace à son ami Sixte Hermann, curé de Saint-Thomas[51]. Elle est importante, parce qu'elle nous révèle ce qu'il pensait des études théologiques, telles qu'elles étaient pratiquées dans la plupart des écoles. On l'a déjà vu s'écarter de Wimpheling dans la question des poètes païens; on le verra s'éloigner de lui encore davantage dans la question de la scolastique. Wimpheling avait plaidé la cause „de la subtile dialectique et de la théologie qui procède par questions“; Luscinius les rejette comme étant des causes de décadence. Il se plaint de l'oubli où sont tombés les anciens docteurs de l'Église; „c'est parce qu'on ne les estime plus, que mille erreurs et superstitions ont pénétré, non-seulement dans les croyances populaires, mais jusque dans la théologie; on soulève tant de questions stériles, tant d'arguties sophistiques, que les esprits même les mieux doués ne se croient satisfaits que quand, après de longs labeurs, ils ont acquis le nom de thomiste, de scotiste ou d'occamiste; qui donc s'applique encore à étudier l'Écriture? Il est temps de se réveiller de ces chimères, de quitter les eaux troubles pour revenir à des sources plus pures, c'est-à-dire aux anciens auteurs, graves et solides, qui ont interprété les livres de la Bible. Laissons les problèmes épineux et les interminables logomachies; que d'autres, semblables à des rois de tragédie, se glorifient de leurs vains titres! Quant à nous, nous retournerons aux études qui seules peuvent nous rendre pieux et saints“. On ne pouvait mieux dire; cependant les Commentaires que publia Luscinius ne marquèrent encore qu'un progrès timide; pratiques et allégoriques, ils n'avaient que l'avantage de rappeler de nombreux passages des Pères, et de n'être pas surchargés de discussions scolastiques. On pouvait faire autre chose que cela; Luscinius le montra lui-même dans la suite.

Vers la fin de 1518 Ambroise Ypphofer l'invita à venir auprès de lui pour lui donner des leçons de grec. Dans les premiers jours de janvier 1519 il publia encore à Strasbourg les Dialogues des morts de

51 Elle est du 1er déc. 1518. Sixte Hermann, maître ès arts, était depuis quelques années curé de S. Thomas; en 1517 il avait obtenu aussi, par provision apostolique, un summissariat dans cette église. Plus tard il devint chanoine de S. Pierre-le-vieux; il quitta Strasb. à cause de la Réformation et mourut en janvier 1526. Dans sa lettre à L., en réponse à la susdite dédicace, il soutient que les théologiens disputatifs sont utiles pour exercer l'intelligence, que par conséquent il ne faut pas les jeter par dessus bord. C'était le point de vue de Geiler et de Wimpheling.

Lucien ; dans cette édition il réunit ceux des dialogues qu'avaient déjà traduits Érasme, Pierre Virunius et Philippe Béroalde ; ce qui restait, il l'avait traduit lui-même, en le dédiant à Groslier, qu'il vénérait sans avoir eu l'occasion de faire sa connaissance personnelle[52].

Le doyen de Saint-Thomas lui avait donné un congé jusqu'à Pâques ; il partit malgré l'hiver et trouva Ypphofer à Klausen ; dans la maison du chanoine tout était réglé si strictement d'après l'horloge, qu'un jour, quand celle-ci s'arrêta à cause du froid, tout l'ordre du ménage se trouva bouleversé[53]. Ypphofer présenta son précepteur à l'évêque de Brixen et aux membres du chapitre, qui tous lui firent un accueil dont il garda le meilleur souvenir. Quand il fut rentré à Strasbourg il continua de faire connaître des auteurs grecs par des traductions latines ; en août il donna celle d'un fragment des *Symposiaca* de Plutarque[54].

Par l'intervention de quelques amis il obtint une prébende dans un chapitre qu'il n'indique point. Les titres ne lui manquaient pas, il avait toutes les qualités que devaient posséder, selon Wimpheling, ceux qui aspiraient à des bénéfices : il était honnête, savant en grec et en latin, docteur en droit, auteur ou éditeur d'ouvrages utiles ; mais quand sa nomination fut connue à Rome, „grands dieux, s'écrie-t-il, quelle armée d'ennemis se présenta contre moi pour me forcer à céder ! Condition bien dure ! Un proverbe dit qu'Hercule lui-même n'a jamais pu combattre deux monstres à la fois ; comment moi, pauvre petit homme, aurais-je pu lutter contre toute cette multitude !“[55] Le 1er septembre 1519 le chapitre de Saint-Thomas l'autorisa à se rendre à Rome pour essayer du moins la lutte ; dès le 20 novembre il fut de retour, sans rapporter autre chose qu'une traduction en vers latins de son recueil d'épigrammes grecques ; il avait fait ce travail pour se distraire pendant son voyage inutile[56]. Évincé par un *courtisan*, il avait dû renoncer à la prébende ; tout désireux qu'il eût été de jouir d'un revenu canonial, qui lui eût permis de se

52 Ind. bibl. 295. Dédicace du 5 janv. 1519.
53 *Joci ac sales*, nº 121.
54 Dédié à Jacques Spiegel, 1er août 1519. Ind. bibl. 293.
55 Lettre à Botzheim.
56 Lettre à Ypphofer, en tête des *Senarii*, éd. de 1521.

livrer tranquillement à ses études, il n'avait pas voulu l'obtenir par des moyens malhonnêtes. Dans les additions sur les *Actiones et astuciæ curtisanorum* à la suite de la *Pragmaticæ sanctionis medulla* de Wimpheling, il est dit que ce qui empêcha Luscinius, que recommandaient ses connaissances en théologie, en droit et en grec, d'obtenir le bénéfice, c'était son innocence, son intégrité, sa crainte d'agir contre sa conscience[57]. „Nicolas Gerbel, disait-il lui-même, et Jacques Sturm qui ont voulu devenir prêtres, ont renoncé au sacerdoce en voyant qu'on n'arrivait aux prébendes que par des iniquités; ils sont restés laïques; quant à moi, j'ai déjà les ordres, je ne puis point faire comme eux; je crois que je remplirais mes fonctions d'une manière irréprochable, mais je suis comme un roi qui ne règne pas, j'ai le titre de prêtre et il ne me sert à rien"[58].

En 1520 il perdit aussi sa place d'organiste; pour une raison inconnue le chapitre décida l'extinction de la vicairie affectée à cette charge; Luscinius ayant demandé alors un traitement fixe, on souleva des difficultés, il fut même question d'un procès. Quoi qu'il en soit de cette affaire, sur laquelle je n'ai que des renseignements vagues, le 20 juin on donna à Luscinius un successeur[59]. Il s'en consola en revenant à ses études. Il s'était fait une réputation des plus honorables dans les cercles où l'on professait le culte des lettres; Érasme l'estimait à cause de ses connaissances grecques, le professeur Zasius de Fribourg parlait de lui comme d'un homme d'une rare érudition[60], dans les *Epistolæ obscurorum virorum* on le citait comme un des plus savants défenseurs de Wimpheling contre les moines[61]. En mars 1521 il fit paraître deux ouvrages qui, surtout par leurs dédicaces, justifièrent cette réputation par des preuves nouvelles. L'un est une réimpression d'Aulu-Gelle, avec une poésie adressée à Ulric de Hutten; l'autre, une nouvelle édition, corrigée, de sa gram-

57 *Amœnit. frib.*, p. 511.
58 Lettre à Botzheim.
59 *Protoc. Wurms.* — Lettre du chanoine Jacques Bopp au chapitre, 3 mars 1520. Autogr. arch. de S. Thomas.
60 Zasius à Wolfgang Rämus, 17 juin 1526. *Zasii epistolæ*, p. 456.
61 *O. L., qui etiam scit græcum sicut Reuchlin, et scit multum allegare Extra et Digestis, etiam ex Biblia, quæ non sunt mirabilia, quia studuit in Parrhisia. Epist. obsc. vir.*, p. 353. *Extra*, c'est-à-dire *extra Decretum*, etc., en dehors du droit canonique, en d'autres termes dans les livres du droit civil.

maire grecque, avec une épître à Jean de Botzheim[62]. Les deux livres parurent au milieu de l'effervescence produite en Allemagne par les écrits de Luther. Quelle position Luscinius prendra-t-il dans cette lutte, qui allait devenir la plus grande du siècle? Humaniste éclairé, ennemi de la scolastique, admirateur de Reuchlin, dont les adversaires, selon lui, étaient des ignorants, ami personnel de Mélanchthon, on devrait s'attendre à le voir s'associer au mouvement réformateur. D'abord il hésite, il approuve la guerre déclarée aux abus, mais catholique de l'école de Wimpheling, il n'ose pas suivre ceux qui menacent de rompre l'unité de l'Église. Il est curieux de l'entendre exprimer les sentiments contraires qui l'agitaient au mois de mars 1521. La poésie qu'il adressa à Hutten est pleine de verve[63]; il y parle des docteurs scotistes qui fuient le jour comme les chauve-souris, des brouillards obscurs que hait le chœur des muses, des gens qui crient à l'impiété quand on étudie le grec, et qui méprisent la poésie et tout ce qui est beau; „à qui dois-je dédier ce livre si ce n'est à toi, qui es l'ornement de la noblesse allemande, à toi qui fais mes délices et qui possèdes mon solide amour"? Dans la lettre à Botzheim il admire de nouveau le vif génie de Hutten; mais il regrette que ce génie, d'autant plus étonnant qu'il est éclos sous le ciel du Nord, se soit laissé enflammer par les furieuses tempêtes du jour. Quant à Luther, dont, suivant Luscinius, les adversaires eux-mêmes sont obligés de convenir qu'il est éloquent et plein de sens, il a été excité par les ennemis des lumières jusqu'à oublier sa modestie accoutumée; „si ce qu'on dit est vrai, car je n'ai pas eu le loisir de lire ses derniers ouvrages, il a attaqué le pape et veut armer la noblesse allemande contre le clergé"; il pense toutefois que si on traitait le réformateur avec modération, au lieu de l'accabler d'invectives, on pourrait arrêter sa fougue; Hutten également ne serait peut-

62 *Aulus Gellius*. Ind. bibl. 286. A la suite de la poésie à Hutten, L. donne celle de Brassicanus fils à lui-même, impr. déjà en 1517 dans *Ex Luciano quædam;* ce *carmen* est suivi de l'*Index rerum* et d'une poésie adressée à L. par Brassicanus père. Cette édition n'a plus l'appendice contenant la traduction des passages grecs. — *Progymn. græcæ lit.*, Ind. bibl. 287. L'épître à Jean de Botzheim est du 1er mars 1521. A partir de p. 87 suit un *Auctarium quo docetur qua ratione citra præceptoris operam græce discere potes.*

63 Elle se trouve aussi dans *Opp. Hutteni*, T. 2, p. 6.

être pas sourd à des représentations amicales. Ces sentiments de Luscinius ne sont pas ceux d'un fanatique.

Cette épître au chanoine Botzheim est intéressante encore à un autre point de vue; dans son ensemble elle est un chaleureux plaidoyer en faveur des études helléniques. Elle n'a pas les formes d'une dissertation savante, elle est une causerie qui ne craint pas de se laisser aller à des digressions. Luscinius commence par rappeler avec quelle ardeur la jeunesse strasbourgeoise a suivi ses leçons de grammaire grecque; il parle des voyages qu'il a faits pour amasser des connaissances, des amis que lui a procurés son amour des lettres, des savants, tels que Reuchlin, Érasme, Mélanchthon, Œcolampade, dont il suit l'exemple en répandant le goût du grec. Mais que fait l'Église pour les hommes qui cultivent la science? Elle les laisse dans la pénurie, elle réserve les prébendes à des intrigants et à des ignorants. Léon X, dont on vante la piété et l'érudition, se borne à combler les savants d'éloges, c'est la seule faveur qu'il leur accorde; il ferait mieux sans doute, s'il pouvait descendre un instant des hauteurs de sa majesté pontificale; l'aigle, dit-on, ne voit pas les mouches, de même le saint-père, toujours occupé de choses sublimes, ne jette pas les yeux sur ce qui est au-dessous de lui; s'il consentait à s'abaisser, il s'apercevrait que des hommes, qui ont tout sacrifié pour la science, n'obtiennent aucune part des biens ecclésiastiques, tandis que les fainéants ont les bénéfices et vivent dans l'opulence et dans la débauche. Les savants, en outre, sont en butte aux persécutions des détracteurs de la vérité, témoin Reuchlin, Érasme, Wimpheling, Luther lui-même. Il existe un parti hostile aux bonnes études, surtout aux études grecques. „ Voici un prédicateur qui s'écrie : ne permettez pas à vos enfants d'apprendre cette langue, afin qu'ils ne soient pas corrompus par les erreurs nouvelles; les Grecs sont des schismatiques, leurs livres sont remplis d'hérésies. Et que ne dit-il pas encore ce hâbleur, qui parle comme une vieille femme plutôt que comme un théologien! Depuis quand un homme a-t-il le droit de prononcer un jugement sur ce qu'il ne sait pas? Un artisan ne le souffrirait pas dans son atelier. D'autres demandent: pourquoi se donner tant de peine pour étudier les langues? Luther a écrit en allemand, pour le réfuter il suffit de savoir l'allemand. “ Dans ce cas, dit Luscinius, je m'engage à faire en un mois un théologien du pre-

mier ouvrier venu. Non, sans grec il n'y a pas de théologie; il faut étudier le Nouveau Testament dans le texte original. Luscinius en appelle enfin à Cicéron, à Horace, à Quintilien, à saint Augustin, à saint Jérôme, pour justifier la nécessité du grec pour tout homme cultivé et en particulier pour les savants de l'Église.

On est surpris qu'en Allemagne les études grecques aient eu besoin en 1521 d'être défendues encore avec tant de vivacité.

L'année suivante Luscinius publia un ouvrage qui n'est pas moins remarquable et qui traite un sujet analogue. Il avait obtenu enfin un canonicat à l'église de Saint-Étienne; un de ses confrères était Louis Merswin, issu d'une ancienne famille strasbourgeoise, aimant l'étude et non moins la plaisanterie; ils s'entretenaient souvent des ennemis des lettres, en se raillant d'eux; c'est dans un de ces entretiens que Luscinius conçut l'idée d'écrire un dialogue satirique contre les obscurantistes. Le titre, *Grunnius sophista*[64], est emprunté à une pièce facétieuse qui avait paru en Italie, *M. Grunnii Corocottæ testamentum*, legs faits par un porc avant d'être tué par le cuisinier[65]. Les deux interlocuteurs du dialogue sont Misobarbarus, adversaire de la barbarie, et Grunnius, sophiste changé en porc; le premier représente les humanistes émancipés, chez le second il y a quelque chose de l'esprit de Wimpheling, mais exagéré jusqu'à la haine de toute étude. Le premier s'applique à démontrer qu'une des principales causes du bonheur est la culture intellectuelle, l'autre soutient que quoi qu'il fasse, l'homme sera toujours misérable et que le plus sûr est de vivre comme les bêtes. Le discours, généralement animé, est entravé parfois par des longueurs, mais l'ensemble est spirituel et montre que Luscinius n'avait pas lu sans fruit les dialogues des Grecs.

L'action s'ouvre au milieu des ténèbres. Misobarbarus s'écrie:

64 Ind. bibl. 297. Dédié, 1er mars 1522, à Séb. Spérantius, récemment nommé évêque de Brixen. — V. aussi sur ce livre très-rare Schelhorn, *Amœnitates literariæ*. Francf. 1728, T. 10, p. 1242 et suiv.

65 Dans le préambule du 12e livre des commentaires de S. Jérôme sur Esaïe on lit: *Testamentum Grunnii Corocottæ porcelli decantant in scholis puerorum agmina cachinnantium*. Le texte est probablement fait pour l'adapter à ce passage, car tel qu'il est il ne peut pas dater de la fin du IVe siècle. Érasme en fait mention dans le prologue de l'*Encomium Moriæ*. La pièce avait paru d'abord avec *Laurentii Abstemii Hecatomythicum secundum*. *Fani*, *Hieron. Soncinus*, 1505, in-8°. Elle est réimpr. à la suite du livre de Luscinius.

„O nuit que tu es longue! loin de ma patrie, je vis au milieu de la société peu aimable des porcs; je ne me console qu'en songeant à ces hommes instruits et bons, dans la compagnie desquels il m'a été donné de passer jadis mon temps; quel savoir! quelle élégance! quelle connaissance des lettres latines et grecques! Mais voici l'aurore, elle va chasser la nuit!" Grunnius, qui a entendu ces mots, dont le lecteur comprend aisément le sens allégorique, s'irrite contre le *poetaster* qui trouble son repos; il demande ce que lui veut ce *nugarum et fuci artifex*, ce *fumivendulus;* à quoi peut servir la poésie? Tous les poètes sont menteurs, on n'est heureux que dans le *stabulum*, ce qu'il tâche de prouver par toutes sortes de raisonnements. — Misobarbarus: „O sagesse sortie d'une étable sordide! ô porc prodigieux, trois et quatre fois misérable! Il n'a pas seulement un corps couvert de fange, il a fallu que dans ce corps vînt se loger l'âme souillée d'un sophiste. Comment ne pas reconnaître dans cette bête les sophistes et leurs mœurs insolentes et obstinées? De même que le porc se plaît à être sale, ils dédaignent les beautés du langage; ce qu'ils ne saisissent pas du premier coup ils le déchirent; et de même que les sangliers, faisant invasion dans une vigne ou dans un champ, ravagent le travail des hommes et changent le terrain en boue, les sophistes ont corrompu la théologie et les autres sciences, de telle sorte que si saint Jérôme ou saint Augustin revenaient parmi nous, ils croiraient que c'en est fait de toute vraie et solide érudition." Misobarbarus convient que la dialectique est utile, surtout aux orateurs, mais ce n'est pas celle qu'on apprend chez les maîtres qui ne connaissent que les *Parva logicalia* et d'autres niaiseries de ce genre. Un homme de sens ne peut que rire de cette sophistique, inventée pour nous tromper par des tours de force et pour exciter des querelles. Les vrais chercheurs de la vérité sont ceux qui haïssent la barbarie; Misobarbarus fait l'éloge de la poésie, de cet art divin dont ne peuvent se passer ni les orateurs ni les théologiens; l'Écriture sainte en est pleine, les Pères l'ont pratiqué et recommandé; toute œuvre poétique cache un sens profond; Homère, quand on sait l'interpréter, est le plus grand des poètes. — Grunnius proteste contre ces opinions qui lui semblent des chimères absurdes; quelle belle vie que celle des porcs, comparée à celle des hommes, qui depuis la naissance jusqu'à la mort n'est qu'une suite non interrompue de misères! La vie des poètes surtout est peu

enviable; Grunnius rappelle, pour le prouver, les mêmes fables que Wimpheling avait recueillies sur la fin tragique des anciens poètes latins et grecs. — Misobarbarus oppose à ce tableau celui du bonheur de l'homme pieux et éclairé, qui sait supporter l'infortune sans murmurer; il cite l'exemple d'Érasme. — Grunnius l'interrompt: „Tu fais l'éloge de cette idole? j'ai entendu dire par nos maîtres que rien n'est plus insipide que les productions de cet homme; je parie que sur six cents arguments que je lui proposerais, il n'en résoudrait pas un; on prétend qu'il est bon latiniste, mais c'est tout". — Misobarbarus: „Dans ton étable tu veux juger des lettres?" Il continue sa démonstration du vrai bonheur de l'homme; le sage ne s'effraye même pas de la mort. — Grunnius ne se laisse pas convaincre; il reprend son thème que l'homme, malgré la raison dont il est doué, ou plutôt à cause même de cette raison, est le plus misérable des êtres; il est l'auteur de tous les maux qui affligent la terre; il est ou malheureux ou scélérat, cela est vrai de toutes les conditions sociales; princes, bourgeois, paysans, prêtres, ne sont-ils pas tous plus dangereux que les démons? Qu'on prenne exemple au contraire sur les bêtes, elles sont des modèles de toutes les vertus, elles sont heureuses, ne s'inquiètent de rien, ne travaillent pas, ne raisonnent pas, et se contentent de peu. — Misobarbarus: „Ainsi cette existence bestiale te plaît?" — Grunnius: „Comment ne pourrais-je pas approuver la vie la plus simple, la plus agréable, la plus innocente, la plus fortunée?" — Misobarbarus: „Soïs donc heureux à ta façon, je ne te l'envie pas; quant à moi, mon bonheur est plus réel, puisque je sens qu'un Dieu est avec moi. Je remonte à cheval, guidé par Apollon, pour rentrer plus vite dans ma douce patrie; en restant, je craindrais d'être à mon tour changé en porc. Adieu Grunnius, adieu étable plus sophistique que la Stoa ou l'Académie." — Grunnius: „Et toi, adieu pour longtemps!"

Je n'ai donné qu'une analyse rapide de ce curieux dialogue, dans lequel Luscinius a su prouver combien son esprit était nourri de la lecture des anciens, et combien il s'était affranchi des traditions scolastiques. Mais il n'alla pas plus loin. Dans quelques passages il fait des allusions aux questions débattues entre les catholiques et les réformateurs; il les met dans la bouche du sophiste, qui se plaint du célibat imposé aux prêtres et du retour „des vieilles querelles" sur le

salut procuré par la foi ou par les œuvres, sur le péché originel, sur la prédestination. Quant au célibat, l'adversaire du sophiste en appelle à Jésus-Christ et à la Vierge; sur les autres questions il garde le silence. Si Luscinius avait eu cette passion de la controverse que lui prêtent quelques auteurs, il aurait exprimé une opinion; c'eût été le moment en 1522, quand à Strasbourg les principes de la Réforme se répandaient de plus en plus parmi la bourgeoisie. Il dit bien, dans une lettre adressée vers cette époque à l'évêque de Brixen pour lui dédier une traduction de quelques fragments de Plutarque [66], qu'il faudrait craindre un retour au chaos si l'on supprimait l'autorité pontificale; mais ce n'était là qu'une phrase perdue au milieu d'une épître littéraire et philosophique. Au lieu de se jeter dans la mêlée, comme le firent son ami Jérôme Gebwiler et le franciscain Thomas Murner, Luscinius „remonta à cheval" pour fuir les disputes et pour revenir à ses chères études. En 1523 il quitta en effet la ville et se rendit à Augsbourg, où de vieille date il avait des amis. Il fut accueilli par l'évêque Christophe de Stadion, par la riche famille des Fugger, par Conrad Peutinger, par le médecin Sigismond Grimm, un des plus zélés protecteurs des lettres. Léonard Wurffling, abbé des bénédictins de Saint-Ulric, lui donna un logement dans ce monastère et le chargea d'enseigner aux religieux les langues classiques [67]. Grimm écrivit à Jacques Spiegel : „Vous serez heureux d'apprendre que votre ami est estimé de nos savants et des personnes les plus notables de la ville" [68]. Ceux-ci l'invitaient à des banquets, qu'il égayait par ses saillies et ses anecdotes [69].

Peu après survint un incident qui n'est pas clairement expliqué. Le 29 août 1523 mourut Ulric de Hutten. Mélanchthon fut informé que quelques adversaires, entre autres Luscinius, diffamaient le

66 Ind. bibl. 296. La lettre à l'évêque est de Strasbourg, s. d.; les fragments de Plutarque parurent le 1er septembre 1522. Luscinius ajouta à la fin quelques épigrammes, dont une de lui-même, sur un repas auquel il avait été invité avec Gebwiler, Vogler et d'autres, et qui avait dégénéré en orgie.

67 Schelhorn, *Amœnit. lit.*, T. 6, p. 462. — C'est par erreur que Miræus (*Scriptores sæc. XVI*, p. 125, à la suite de la *Biblioth. ecclesiast.* de Fabricius), Lelong (*Bibl. sacra*, T. 2, p. 837), et d'autres prétendent que L. fut à Augsbourg moine bénédictin.

68 Grimm à Spiegel, 24 déc. 1523. Dédicace des discours d'Isocrate. Ind. bibl. 283.

69 *Joci ac sales*, nos 17, 54, 62.

mort; aussitôt il fit contre Luscinius deux épigrammes très-vives [70]. On a conclu de là que ce dernier avait publié contre Hutten une poésie injurieuse; mais cette poésie, personne ne l'a jamais vue [71]. Si Mélanchthon n'était pas trompé par un faux bruit, on pourrait admettre, d'après une de ses épigrammes, que Luscinius s'était borné à dire dans une conversation que les malheurs de Hutten sur la fin de sa vie étaient un châtiment du ciel. A son point de vue il aurait pu avoir cette opinion, bien qu'après avoir loué le poète, comme il l'avait fait à peine deux ans auparavant, il eût été plus généreux de se taire quand il fut mort; mais il n'eût été guère plus généreux de rapporter son dire, en l'exagérant peut-être, à Mélanchthon, qui avait été son ami.

Dans les premiers temps de son séjour à Augsbourg, Luscinius fit une excursion en Styrie, où il se rencontra, dans la petite ville de Bruck, avec le chanoine viennois Georges Collimitius, qui s'était fait un nom comme médecin et mathématicien. Dans ces contrées et en Italie on était effrayé alors des prédictions de quelques astrologues, qui annonçaient un déluge pour le mois de février 1524; les deux savants s'entretinrent, en faisant force plaisanteries, de la présomption de ceux qui veulent pronostiquer d'après les astres les événements futurs, et de la superstition des autres qui croient à ces mensonges. Collimitius promit d'écrire un traité pour rassurer le monde; il le publia deux mois plus tard [72]; un autre, rédigé dans le même sens par Paul, évêque de Fossombrone, fut traduit par Luscinius en allemand [73].

70 Camerarius, *Vita Melanchthonis*. Leipz. 1566, p. 94. — *In Luscinium proscindentem mortuum Huttenum* :

Cum laceres miseros crudeli carmine manes,
Nomen erit vultur, non Philomela, tibi.

Aliud :

Sis miser et nulli miserabilis omnia quisquis
A diis pro merito cuique venire putas.

Farrago aliquot epigrammatum Melanchthonis. Haguenau 1528, f° C, b, et dans les *Opera Hutteni*, T. 2, p. 364; là on trouve aussi une épitaphe de Hutten par Mutianus Rufus, dans laquelle sont nommés quelques-uns de ses adversaires, entre autres un certain Luscius; a-t-il voulu dire Luscinius?

71 *Ein beissendes Gedicht, das ich zwar nicht gesehn habe*. Am Ende, p. 31. Böcking ne l'a pas vu non plus.

72 *Joci ac sales*, n° 213.

73 *Moralia quædam*. Ind. bibl. 303.

En novembre 1523 il fit paraître à Augsbourg une version latine des fragments d'une harmonie des Évangiles, attribuée pendant longtemps à Ammonius d'Alexandrie[74]; ce travail devait obvier aux inconvénients des péricopes évangéliques, dans la série desquelles Luscinius trouvait du désordre et des lacunes. Dans la dédicace à l'évêque Christophe de Stadion rien ne se rapporte aux controverses religieuses du temps; Luscinius ne se plaint que de l'abus qu'on faisait de la philosophie; cet abus est tel, dit-il, que quiconque n'a pas l'esprit rempli des arguties des sophistes, risque d'être inscrit au catalogue des bouffons et des baladins plutôt que dans celui des théologiens. La même idée se retrouve dans la préface d'un recueil grec et latin d'opuscules et d'aphorismes moraux, qu'il publia en décembre[75]; il veut qu'on renonce à la philosophie, qui ne consiste qu'en de vaines disputes, pour revenir à la sagesse pratique telle que les anciens l'ont enseignée; les seules bonnes études sont celles qui contribuent à l'amélioration morale de l'homme.

Peu riche, ne jouissant plus de la prébende qu'il avait obtenue à Strasbourg, Luscinius, quoique fêté par les savants et les patriciens d'Augsbourg, était obligé de se créer des ressources par ses publications. L'idée lui vint de faire paraître une collection d'anecdotes, qui devait trouver plus d'acheteurs que des livres grecs. Il donna ce volume en janvier 1524[76]; il se compose de 233 pièces, dont les unes sont tirées d'auteurs anciens, et dont les autres sont des souvenirs de ses voyages; il y mêla, outre quelques fables, des épigrammes empruntées à l'Anthologie, à Martial, à Thomas Morus, même à Sapidus, dont il se disait encore l'ami[77]. Le livre est précédé d'une grave dis-

[74] Ind. bibl. 298. L. ajouta les poésies de Grégoire de Nazianze sur les miracles et les paraboles, avec une traduction en vers latins. Le volume est dédié à l'évêque d'Augsbourg, 16 oct. 1523.

[75] Ind. bibl. 299. Dédié à l'abbé Jean Schrot. L. incorpora à ce volume deux de ses publications antérieures, les *Senarii* auxquels il ajouta la Table de Cébès, et les *Sententiæ morales*. En déc. 1523 parut aussi une nouvelle éd. du discours d'Isocrate, avec une lettre de Sig. Grimm à Jacques Spiegel. Ind. bibl. 283.

[76] *Joci ac sales*. Ind. bibl. 300. Dédié, 5 janv. 1524, à Séb. Ilsung, Jacques Heinrichmann, chanoine à Augsbourg, et Wolfgang Rhäm de Khätz, *jurisdicundo Sueviæ triumviri*.

[77] *Sapidus vetus iuxta ac constans amicus... egregie eruditus*. O. c., nº 193. Les épigrammes de Sapidus avaient paru en 1520; à cette époque il penchait déjà du côté de Luther.

sertation sur les vrais caractères des *joci* et sur leur utilité. Les meilleures plaisanteries, dit Luscinius non sans finesse, vous sont inspirées quand vous saisissez au vol l'occasion de faire un rapprochement ou de signaler un contraste, et que vous y appliquez soit un trait analogue soit un jeu de mots. Et qui pourrait douter de l'utilité de ces *joci?* Celui qui veut plaire en société doit avoir une conversation aimable, polie, spirituelle; dans les moments de loisir, quand on revient d'occupations plus sérieuses, il est bon de s'égayer; l'esprit a besoin de repos, autant que le corps; c'est pourquoi Dieu a institué le sabbat et qu'il a voulu que la nuit alternât avec le jour! Aristote appelle barbares les gens moroses qui dédaignent la plaisanterie; l'excès seul est à craindre; de même que les cuisiniers qui gâtent les plats en y mettant trop d'épices, on renvoie les histrions qui ne savent que rire; suivons Horace quand il dit: *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.* — Dans le choix de ses *joci,* Luscinius ne reste pas toujours fidèle à sa théorie sur la politesse de la conversation; à côté d'anecdotes pleines d'esprit, il en a qui sont triviales et indécentes. Époque étrange, où des savants, des magistrats, des chanoines, dont rien ne nous autorise à suspecter la moralité, assaisonnaient leurs entretiens de contes frivoles sur les femmes, et où des prêtres pouvaient publier de ces choses sans qu'on s'en montrât offusqué! La preuve combien Luscinius était persuadé que son recueil ne blessait pas les convenances, c'est qu'il le dédia à d'aussi graves personnages que les trois juges suprêmes de la Ligue souabe; il espérait leur procurer, quand ils seraient fatigués des affaires, une distraction agréable. Quelque cultivé que fût son goût par les études classiques, il lui manquait encore la délicatesse; c'était, du reste, le défaut du meilleur monde de ce temps. Mais au moins Luscinius ne croit pas que les facéties puissent avoir une vertu pédagogique pour la jeunesse; il convient qu'il n'a recueilli les siennes que pour contribuer à l'agrément des conversations. Il prévoyait aussi qu'à un moment où on attendait de lui des écrits bien différents, on lui ferait un reproche de ses *joci;* mais, dit-il, on ne se plaindrait pas si je passais mes journées à dormir, si je me livrais au vin ou aux dés, ou si je faisais des livres séditieux.

Il fut heureux pour lui que Jean Schrot, le nouvel abbé de Saint-Ulric, lui procurât un travail plus sérieux et plus utile, en le char-

geant d'expliquer aux religieux les Psaumes d'après la version des Septante. En même temps Jean Cholérus, d'Augsbourg, prévôt de Coire et un des amis d'Érasme, le pria de lui aider dans l'étude du grec. Il commença par lui apprendre l'usage et les propriétés de la langue par les auteurs profanes, après quoi ils lurent ensemble les Psaumes [78]. Pour l'explication de ce livre dans le couvent, Luscinius se crut obligé de recourir aux commentateurs anciens, mais voyant l'immense variété des interprétations, il chercha à se frayer un chemin lui-même; il ne se fia plus à l'autorité des docteurs, il essaya de comprendre l'Écriture par l'Écriture, *collatione sacræ scripturæ* [79]. C'est là encore un symptôme de l'esprit nouveau; éclaircir la Bible par l'analogie de la Bible, sans recourir à la tradition, les réformateurs n'ont pas voulu faire autre chose.

L'explication des Psaumes par Luscinius n'est pas exégétique dans le sens moderne du mot; elle est avant tout pratique et édifiante, comme c'était la coutume au seizième siècle. Cependant il détermine aussi le sens des passages figurés, et surtout il veut corriger les fautes de la Vulgate. „Il est incroyable, dit-il, quels barbarismes, quels monstres de mots, quelle diction impure on rencontre dans le Psautier de l'édition reçue; j'ignore s'il faut en accuser l'incurie ou l'ignorance; dans le cours des siècles ces deux causes ont vicié une foule de bons livres“. Il se raille aussi de la superstition de ceux qui, en traduisant l'Écriture, s'en tiennent si servilement aux mots qu'ils en troublent le sens, notamment quand il s'agit d'hébraïsmes, „comme si la leçon la plus corrompue, la plus confuse devait être réputée la plus sacrée“ [80]. Pour ses corrections il se servit de la version alexandrine; mais celle-ci elle-même ne suffit pas à son désir d'exactitude; comme il ne savait pas l'hébreu, il eut recours à la traduction latine des Psaumes faite sur le texte original par le rabbin converti Félix de Prato [81].

C'est d'après ces corrections qu'en août 1524 il publia un Psautier latin; il ne prétendait pas qu'il dût prendre la place du texte usité

[78] Dédicace à Cholérus des *Scrupi*. Ind. bibl. 301.
[79] Dédicace des *Allegoriæ*. Ib.
[80] Dédicace à Cholérus.
[81] L. c. — Le Psautier latin de Félix Pratensis avait paru en 1515 à Venise; en 1522 il fut réimpr. à Haguenau et en 1524 à Bâle.

dans la liturgie, lui-même continuait de chanter au chœur d'après ce texte, mais celui-ci étant plein d'obscurité et de fautes, il crut rendre service aux théologiens en proposant le sien. Comme complément de cette traduction il donna d'abord, sous le titre d'*Allegoriæ psalmorum*, les métaphores et autres expressions figurées, rangées par ordre alphabétique; puis, sous le titre de *Plectra et scrupi*, les arguments des psaumes (*plectra*), et des explications des passages obscurs ou mal traduits dans la Vulgate (*scrupi*)[82].

Presqu'en même temps il fit paraître une traduction allemande des Psaumes, accompagnée de notes explicatives et édifiantes très-sobres[83]; les laïques apprendront par ce livre à s'humilier quand ils sont dans la prospérité, et à se confier à la miséricorde divine quand ils sont dans l'infortune. Pas plus que dans l'édition latine on ne rencontre ici des citations de Pères ou de scolastiques; elles sont remplacées par des passages plus ou moins parallèles de l'Ancien et du Nouveau Testament. La traduction est pure, élégante, presqu'aussi harmonieuse que le texte original; sans celle de Luther, qui est de la même année, ce serait la meilleure de la première moitié du seizième siècle; comme elle semble ignorer les controverses, elle pouvait être lue aussi bien par les luthériens que par les catholiques.

Luscinius était l'hôte des bénédictins de Saint-Ulric; mais quelque

82 *Psalterium*, dédié à l'évêque d'Augsbourg, 13 août 1524; — *Allegoriæ*, dédiées à Wolfgang Rhäm, 13 août 1524; *Scrupi, sive incondita verborum portenta*, dédiés le même jour à Cholérus. — Ind. bibl. 301. — Il ne peut pas entrer dans mon plan d'examiner la valeur exégétique de la version et des notes de Luscinius. Il suffira de donner comme exemple le 1er verset du 1er Psaume: Vulgate, éd. approuvée de 1618: *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.* Félix de Prato: *Beatus vir qui non ambulavit in consilio impiorum... et in consessu irrisorum non sedit.* Luscinius: *Beatus vir qui non deambulavit in conciliabulo impiorum... et in sede pestium non sedit.* Dans les *Scrupi*, r° B, 1, il fait cette observation: *Non abiit. Interpres, quisquis tandem ille fuerit, in limine aberravit a via, non modo non attingens sententiam, sed etiam delinquens in re grammatica. Siquidem abire in consilium recte dicimus, abire autem in consilio, non item. Quamquam in hac re levicula condonandum nonnihil arbitrarer hominis ruditati, si oratio parum latina doctrinam sacram non obscuraret... Hæc paulo diligentius adnotavimus, quo lector ex hoc primo errato æstimet ea quæ sequuntur, neque non usque adeo temere arbitretur hanc provinciam castigandi psalterii suscepisse.* Les *Allegoriæ psalmorum* eurent le singulier sort d'être mises à l'index. V. l'éd. de l'*Index*, Madrid 1667, p. 814. — V. aussi Schelhorn, o. c., T. 6, p. 478 et suiv.

83 Ind. bibl. 302. Dédié aux frères Raymond et Antoine Fugger. — V. Schelhorn, o. c., T. 6, p. 455 et suiv.

tranquille que fût sa vie dans ce monastère, il souhaitait une position plus stable et plus indépendante. Il s'adressa à cet effet à Jacques Spiegel, qui était alors secrétaire de l'archiduc Ferdinand. Spiegel obtint pour lui une lettre du prince à l'université de Fribourg, pour le recommander dès qu'il y aurait une vacance dans la théologie ou dans le droit canonique. Cette lettre était datée du 17 mai 1525; Luscinius se rendit lui-même à Fribourg; le doyen de la faculté de droit, Georges Amélius, le fêta par un banquet où l'on but quatre pots de vin qui coûtèrent la grosse somme de 20 deniers. Mais comme en ce moment il n'y avait pas de chaire vacante, il dut s'en retourner à Augsbourg. L'université ne délibéra sur la demande de Ferdinand qu'un an plus tard, le 15 mars 1526; elle décida de la prendre en considération dès que l'occasion s'en présenterait [84].

Dans l'intervalle Luscinius avait obtenu des fonctions à Augsbourg même; les Fugger, patrons de l'église de Saint-Maurice, l'en avaient fait nommer prédicateur et lui avaient procuré une prébende canoniale [85]. C'est comme chanoine de Saint-Maurice et comme un des délégués de l'évêque d'Augsbourg qu'en mai 1526 il assista au colloque de Baden en Suisse, mais sans y prendre une part active [86]. Peu satisfait de son séjour à Augsbourg, où la Réformation faisait des progrès et où son protecteur, le médecin Sigismond Grimm, faisait lui-même les frais de publications luthériennes, il chercha de nouveau à se caser à Fribourg; là au moins il pourrait être catholique sans faire de la controverse. Le 26 août 1527 les administrateurs de la fabrique de la cathédrale de cette ville demandèrent que l'université ajoutât un supplément aux 50 florins destinés annuellement au prédicateur, afin qu'on pût appeler Luscinius, qui serait aussi propre à être nommé professeur. L'université, jalouse de ses priviléges, répondit par un refus; quand elle aura besoin d'un professeur, elle le cherchera elle-même, les bourgeois pourront alors traiter avec lui pour la prédicature [87].

Obligé, malgré lui, de rester à Augsbourg, Luscinius reprit ses travaux littéraires. Antoine Fugger lui ayant communiqué la relation

[84] Schreiber, *Geschichte der Freiburger Universität*, T. 2, p. 273.
[85] Schelhorn, o. c., T. 6, p. 463.
[86] *Causa helvetica orthodoxæ fidei*, à la fin, f° a, 1. Ind. bibl. 352.
[87] Schreiber, o. c., T. 2, p. 276.

du siége et de la prise de Rhodes par les Turcs en 1522, qu'un témoin de ces événements, Jacques Fontanus, avait publiée en langue latine, il la traduisit pour servir d'avertissement à la nation allemande; il regrettait qu'il n'y eût plus de pape comme Urbain II, pour entraîner les chrétiens à la croisade, ni d'empereur comme Barberousse pour se mettre à leur tête[88]. On dirait vraiment que Luscinius ait voulu, à tout prix, détourner son attention de la Réforme, et en détourner en même temps celle de ses compatriotes. Il s'aperçut bientôt combien c'était impossible; entraîné malgré lui par le courant, il vit arriver un des moments les plus critiques de sa vie. Vers le mois de septembre 1528 le chancelier de l'empereur vint le trouver et lui offrit 100 florins sur le fisc impérial en sus de sa prébende, si par ses prédications il exhortait les habitants à rester fidèles à l'Église romaine. Jusqu'alors il s'était donc tenu à l'écart! Il avait prêché pour édifier, non pour exciter; dans aucune de ses publications faites à Augsbourg, soit avant soit après la visite du chancelier, il n'y a un seul mot de polémique agressive; il avait encore traduit en allemand l'Harmonie des Évangiles et le traité de l'évêque Paul sur le déluge; rien dans ces deux opuscules ne touche aux débats religieux[89]. Pieux par sentiment, mais plus philosophe que théologien, il attachait peu d'importance au dogme. La question de la foi et des œuvres, qui formait l'objet fondamental de la lutte, ne lui semblait être qu'un de ces problèmes si souvent et si vainement examinés par les scolastiques; dans l'ardeur avec laquelle on la discutait de nouveau il ne voyait qu'un effet de la malice des temps; sans se douter de la profondeur du sujet, il faisait des plaisanteries sur ceux „qui croient que la foi peut suffire sans les œuvres"[90]. Cette indifférence pour les doctrines controversées, jointe à son aversion pour les disputes bruyantes, se traduisait chez lui en une modération qui étonnait ses amis plus passionnés; elle était telle qu'on allait jusqu'à l'accuser de luthéranisme[91]; ses ouvrages sur les Psaumes et ses prédications sans polé-

88 Ind. bibl. 304. Dédié à Antoine Fugger, 20 août 1528. Les *Tres libri de bello Rhodio* avaient paru à Rome en 1524 in-f°, et en 1527 à Haguenau chez Jean Setzer in-4°.

89 Ind. bibl. 298, 300.

90 *Joci ac sales*, n° 54.

91 *Ottomarus Luscinius, ex lutheranismo, imo anabaptismo, ad ecclesiam reversus*

mique semblaient justifier ce reproche. Il céda maintenant; est-ce la promesse d'argent qui le séduisit, ou prit-il le désir du chancelier pour une injonction formelle? je ne saurais le dire; mais tenté ou obéissant, il sortit de sa réserve. Le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge, il parla en chaire des luthériens et des anabaptistes, et les qualifia d'hérétiques. Le magistrat, informé de ce sermon qui pouvait troubler la paix, interdit au prédicateur la voie publique. Il répondit qu'il n'avait pas prêché d'une manière séditieuse, qu'il n'avait cherché qu'à confirmer les catholiques dans leur ancienne foi; il s'excusa d'avoir confondu les luthériens avec les anabaptistes, et se dit prêt à paraître, s'il le fallait, devant l'évêque ou devant l'empereur. Deux ambassadeurs de ce dernier intervinrent pour lui auprès du magistrat; ils déclarèrent qu'il offrait de résigner sa place pour aller à Fribourg, et qu'il n'a prêché comme il l'a fait que sur l'ordre du chancelier. On lui rendit sa liberté, mais on lui défendit d'exercer encore la prédication[92]. En lisant ces détails, fournis par un historien catholique, on voit que c'est gratuitement qu'un des biographes de Luscinius lui reproche d'avoir été à Augsbourg un des adversaires les plus violents des luthériens[93]; il ne s'agit que d'un seul sermon qu'il avait fait par ordre et dont il s'excusa; s'il avait eu le caractère de Thomas Murner, de Jean Eck, de Jérôme Emser, etc., il aurait publié pamphlet sur pamphlet contre la Réforme; mais d'une nature plutôt timide qu'agressive, il craignait le bruit des querelles; il s'était flatté de pouvoir rester neutre, sans se douter que dans les temps de crise les positions neutres sont intenables pour des hommes qui remplissent des charges publiques; c'était une faiblesse, mais au moins ce n'était pas du fanatisme. Et que fit-il quand on lui eut défendu de monter en chaire? Il s'enferma dans son cabinet et traduisit pour

urbe tandem pulsus est. Mat. Kretz, curé à Augsbourg, à Érasme, 22 fév. 1531. Brucker, *Spicilegium*, nº XXI, p. X.

92 Sender, *Historica relatio de ortu et progressu hæresum in Germania.* Ingolstadt 1654, in-4º, p. 40.

93 Am Ende, p. 19. — Walchner, p. 173. — Schreiber, T. 2, p. 272, lui attribue également un *heftig und reitzbar Temperament.* — Böcking, *Opp. Hutteni*, *suppl.*, T. 2, p. 409. — A Augsbourg l'incident laissa si peu de souvenir que Rein, qui au dernier siècle publia des biographies et des portraits des pasteurs protestants de cette ville, y comprit aussi L. Il se trompa, mais le fait seul qu'il a pu se tromper, vient à l'appui de ce que j'ai dit sur la modération et la réserve de notre compatriote.

Raymond Fugger et ses fils quelques opuscules de Plutarque sur des sujets de morale, et sur l'utilité de l'étude de la poésie[94]. La lettre par laquelle il fit hommage de ce petit livre à son patron ne contient d'autre allusion aux faits qui venaient de se passer, qu'un reproche à l'adresse de ceux qui nient la raison et la liberté; ce fut pour combattre cette „erreur ridicule", qu'il prêtait aux réformateurs sans toutefois les nommer, qu'il publia les traités du philosophe païen, en les corroborant de quelques passages de l'Écriture et d'une foule de citations classiques.

Cependant il se dégoûta de plus en plus d'un séjour qui ne lui offrait plus que des ennuis; il se retira à Fribourg, où on le trouve dès les premiers jours de janvier 1529. Dans cette „ville libre" il espérait pouvoir parler librement des choses de la religion; il se plaignit „d'antagonistes qui invoquent le Seigneur, mais qui ne font pas ses commandements"; il songeait aux Augsbourgeois, mais ne les désigna point[95]. A peine arrivé à Fribourg, il publia un livre plus étranger encore aux luttes du jour que plusieurs des précédents; il contient une traduction d'un morceau de Plutarque et environ deux cents épigrammes grecques, tour à tour plaisantes et sérieuses, accompagnées d'une version en vers latins et de quelques anecdotes relatives à des contemporains[96]. Le 4 mai il se fit inscrire comme docteur en droit canonique dans la matricule de l'université, mais ne devint pas professeur[97]. L'administration de la fabrique de la cathédrale lui confia la charge de prédicateur, avec le faible revenu de 50 florins; on lui assigna en outre un hôtel construit en 1520 par le conseiller impérial Jacques Villinger; il en occupa le rez-de-chaussée. A cause de cette maison il eut un conflit avec Érasme, conflit qui ne fait pas grand honneur au célèbre érudit. Celui-ci vint se réfugier de Bâle à Fribourg peu après l'arrivée de Luscinius, lequel consentit à ce qu'il demeurât au premier étage de son hôtel. Dans les

94 Ind. bibl. 305. Dédicaces à Raymond Fugger, 20 sept. 1528, et à ses fils, 13 sept. Les traités moraux de Plutarque lui semblaient particulièrement *idonei ad nostrorum temporum coarguendos errores*.

95 Dédicace des *Seria jocique*.

96 *Seria jocique*, dédiés à Antoine Fugger, 13 janv. 1529, *ex academia Friburgensi*. Ind. bibl. 306.

97 Schreiber, o. c., T. 2, p. 274.

premiers temps les deux locataires vécurent en bonne intelligence; Luscinius avait toujours professé pour Érasme une admiration sans réserve, et Érasme, écrivant à Antoine Fugger en juillet 1529, lui avait dit que „notre Luscinius“ lui avait vanté sa générosité envers les savants[98]. Mais tout à coup il réclama la jouissance de la maison entière; après quelques contestations, Luscinius alla pendant l'hiver se loger chez un abbé, sans emporter tous ses effets. De là des récriminations de la part d'Érasme qui, maladif et irritable, montra une impatience peu digne de lui. Il écrivit à des amis, qui étaient aussi ceux de Luscinius, que celui-ci ne songeait qu'à le molester et que, lors d'un récent voyage à Strasbourg, il l'avait calomnié[99]. Il se peut que Luscinius, qui était dans son droit, se soit plaint des procédés d'Érasme; mais une parole échappée dans un moment d'humeur n'est pas encore de la calomnie. On est peiné pour le vieillard quand on lit la longue lettre à Cholérus, dans laquelle il lui raconte cette histoire dans ses détails les plus minutieux; tous les torts selon lui sont du côté de notre Strasbourgeois. Que faut-il croire? D'une part il y a un homme de grand mérite, mais dont le caractère n'était pas au niveau de ses connaissances, doué d'un amour-propre sans égal, savourant avec délices l'encens qu'on lui brûlait, et se croyant blessé dans son honneur dès qu'il rencontrait une contradiction; de l'autre un savant qui, sans être un Érasme, n'était pas le premier venu, et qui était plus enclin à fuir les querelles qu'à les chercher. On ne se trompera point en attribuant à Érasme le principal tort dans cette affaire de si peu d'importance. Au commencement de 1531 Luscinius partit pour Bâle; ne sachant pas qu'il avait provoqué tant de rancune, il adressa, le 4 avril, à Érasme une lettre des plus polies, pour lui annoncer qu'aussitôt après Pâques (9 avril), il partirait pour Marseille, dans l'intention de faire pénitence de ses péchés, là où l'on

[98] 14 juillet 1529. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 2, col. 1217. — A un autre ami il écrivit: *Est O. L., huius urbis primarius ecclesiastes, nec a linguis ac musis alienus, in hoc mei fati, quod ut ille Augusto, ita ego Basilea profugi, ne videremus quæ dolerent oculis.* O. c., col. 1887.

[99] A Cholérus. *Erasmi opp.*, T. 3, P. 2, col. 1426. — A Boniface Amerbach, 25 mars (1530). *Epistolæ familiares Erasmi ad Bonif. Amerbachium.* Bâle 1779, p. 7; — à Botzheim, qui le 13 avril 1530 lui répond: *Luscinium miror esse talem, qualem non putaram. Cupio aliquando scire causas, si quas divines.* Burscher, o. c., n° XX, p. IX.

disait que Marie-Madeleine avait fait pénitence des siens. Son ancienne passion pour les voyages n'était sans doute pas étrangère à cette intention. Il s'offrit à se charger des commissions d'Érasme pour Besançon, pour Lyon, pour les villes des bords du Rhône; il le pria de le recommander s'il écrit à ses amis dans ces contrées, et de lui donner contre de la monnaie bâloise 20 à 25 couronnes dont il a besoin pour se mettre en route. En même temps il annonça qu'il ferait enlever ceux de ses effets qui étaient encore dans son ancien logement; il renvoya les clefs, même celles qu'il avait fait faire à ses propres frais, sans demander à être remboursé[100]. Rien dans cette lettre ne trahit un ressentiment; Érasme parut en être satisfait; venant de terminer une épître au théologien Nicolas Mallarius de Lyon, il résolut de profiter de l'offre de Luscinius; par un post-scriptum il recommanda à son ami „le premier prédicateur de Fribourg, aussi bon musicien que bon humaniste"[101]. Il est à regretter que nous n'ayons aucun renseignement sur le pèlerinage de Luscinius à Marseille. L'année suivante il fit une excursion à Mayence, où il demeura chez le prédicateur Frédéric Nauséa, qui devint plus tard évêque de Vienne[102]. Érasme, qui semblait s'être réconcilié avec lui, ne cessait de se plaindre[103]; il accueillait tous les contes qu'on lui rapportait; un jour on lui dit que, pendant un repas chez les chartreux de Fribourg, Luscinius avait prétendu que lui, Érasme, était un fripon, et que ceux qui lisaient ses livres le devenaient aussi. Il fut assez susceptible pour écrire ce bavardage à un ami[104]. Quand Luscinius résigna la prébende de Saint-Maurice à Augsbourg, et

[100] Burscher, o. c, n° XXIV, p. VI.

[101] Am Ende, p. 25, cite le post-scriptum d'après *Mallarii epistola musarum græcarum apologetica ad Erasmum. Erasmi ad Mallarium responsio*, 1530, in-8°. Je n'ai pas pu trouver cette publication. La date 1530 ne peut pas être exacte. Dans les deux éditions des lettres d'Érasme, Bâle 1538, p. 966, et *Opera*, Leyde, T. 3, P. 2, col. 1386, la lettre est du 28 mars 1531, mais le post-scriptum manque. Probablement Érasme chargea aussi Luscinius de sa lettre à l'abbé Antoine Dalbon, 1er avril 1531; l. c., col. 1393.

[102] *Epistolæ miscellaneæ ad. Fred. Nauseam.* Bâle 1550, in-f°, p. 116.

[103] Quand Luscinius lui eut abandonné la maison, Érasme s'imagina que, par égard pour sa gloire, on ne lui demanderait pas de loyer; comme il dut en payer un, il s'indigna si fort, qu'il ne voulut pas rester; il acheta une maison lui-même. Schreiber, o. c., p. 28.

[104] Érasme à Cholérus, 5 oct. 1532. *Erasmi opp.* T. 3, P. 2, col. 1453.

qu'en compensation Antoine Fugger lui fit une pension de 80 florins d'or, Érasme se vanta que c'était grâce à lui que Fugger avait consenti à cette libéralité; ce dernier, ayant appris par Cholérus que Luscinius était devenu l'ennemi de l'illustre maître, avait hésité; Luscinius aurait fait alors amende honorable, et là-dessus Érasme serait intervenu pour lui[105]. Que de petitesses chez des hommes qui, à distance, nous paraissent si grands !

Comme Nauséa avait engagé Luscinius à se fixer à Mayence, il lui écrivit qu'il avait, il est vrai, un revenu suffisant pour demeurer dans cette ville, mais que, détestant l'oisiveté, il lui fallait un milieu où il pût exercer son intelligence[106]. Il resta à Fribourg comme prédicateur; cependant, effrayé des événements qui s'accomplissaient en Allemagne, il finit par se détacher d'un monde qu'il ne comprenait plus. Il se retira dans la chartreuse, à laquelle il fit don d'une image de son patron saint Ottmar. Dans ce beau monastère il revint à une des études favorites de sa jeunesse; depuis longtemps l'exercice de la prédication lui avait gâté la voix pour le chant[107], mais il lui était resté l'amour de la théorie musicale. A la demande du libraire milanais André Calvo, qu'il rencontra lors d'un voyage à Strasbourg, il traduisit librement l'ouvrage de Sébastien Virdung sur les instruments de musique; il lui donna la forme d'un dialogue, dont il est lui-même un des interlocuteurs, et y joignit sur le chant à plusieurs voix deux dissertations qui étaient peut-être un remaniement du travail qu'il avait annoncé dès 1515. Le livre, imprimé à Strasbourg en 1536 sous le titre de *Musurgia*[108], eut plusieurs éditions et se répan-

105 A Bonif. Amerbach, 15 juin 1533. *Epistolæ familiares*, p. 93.

106 1er juillet 1533. *Epistolæ ad Nauseam*, p. 116.

107 Gilbert Cousin, qui fut pendant quelque temps secrétaire d'Érasme, fit une épigramme sur ce dernier et sur trois autres savants de Fribourg, Zasius, Glaréanus et Luscinius, qui tous avaient des infirmités; il dit de Luscinius :

Luscinius superest, cui concio multa canoram
Eripuit vocem, sit Philomela licet.

Gilberti Cognati opera. Bâle 1562, in-f°. T. 1, p. 415.

108 Le livre de Virdung était celui-ci : *Musica getütscht und auszgezogen durch Sebastian Virdung priester von Amberg, und alles gesang ausz den noten in die tabulaturen diser benanten dryer Instrumenten, der Orgeln, der Lauten und der Flöten transferieren zu lernen*. S. l. et a. (vers 1511), in-4° oblong. Gravures d'instruments. — La traduction de Luscinius est dédiée à André Calvo, 1536, Strasbourg. Ind. bibl. 807. Les interlocuteurs sont, outre Luscinius, Sébastien Virdung, André Sil-

dit surtout en Italie; encore cinquante ans plus tard Thomas Garzoni en parlait avec estime[109]. Sur la fin de sa vie, Luscinius désira se faire recevoir dans l'ordre des chartreux; mais avant que l'admission lui fut accordée, il mourut dans les premiers jours de septembre 1537. A l'exception de quelques petits legs, il laissait ses biens et ses livres à la chartreuse de Fribourg[110].

Comme savant, le mérite de Luscinius est d'avoir dépassé l'humanisme étroit et exclusivement latin de Wimpheling, et d'avoir introduit chez nous les études grecques; on peut même dire qu'après Reuchlin et Érasme il a été un des principaux inaugurateurs de ces études dans l'Allemagne du Sud. Sa renommée s'étendit même au-delà des Alpes; en 1538 Secundo Curioni le mentionne parmi les meilleurs grammairiens grecs[111]. En elles-mêmes ses publications concernant cette langue sont peu importantes, une grammaire, quelques recueils de maximes et d'épigrammes, quelques éditions, quelques traductions; mais comme il s'agissait de créer le goût du grec, de petits livres comme les siens ont été plus utiles peut-être que des ouvrages plus volumineux et plus approfondis. Cependant, tout en s'étant borné à ce rôle modeste de grammairien élémentaire, il a prouvé qu'il s'était pénétré du génie grec. Il est le plus classique de nos humanistes de la première époque, le seul qui ait allié la culture hellénique à l'érudition latine. Ces études n'étaient pas restées sans influence sur son caractère; naturellement doux et spirituel, il l'était devenu encore davantage par le commerce avec les Grecs. Son talent satirique, nourri par la lecture assidue de Lucien, avait plus de finesse que celui de Murner et plus d'ironie que celui de Brant. Ami de la paix et de l'ordre, mais ni grossier ni morose, il se raillait sans aigreur de ce qui troublait le calme de ses études. Comme philosophe il fuyait la spéculation et n'estimait que la morale; il répétait souvent

vanus et Barthélemy Stoffler. Cette partie contient les mêmes gravures que l'ouvrage de Virdung. Barth. Stoffler, de Strasbourg, était un ami de Luscinius; quelques vers de lui, assez bien tournés, se trouvent dans le traité *Ex Luciano quædam*. — Les deux dissertations traitent des signes de notation, des différentes voix, des accords, des dissonances, du *faux-bourdon*, etc. — On apprend par la dédicace que Calvo, éditeur du livre, avait déjà fait imprimer d'autres ouvrages par Schott.

[109] *Piazza universale. Opere*, Venise 1617, in-4°, p. 193, 366.

[110] Schreiber, o. c., T. 2, p. 275.

[111] *Schola, sive de perfecto grammatico* (écrit en 1538 à Pavie). Bâle 1555, p. 69.

que creuser des problèmes métaphysiques, étudier la terre et les astres, se perdre dans les labyrinthes des nombres, ne sert à rien quand on n'apprend pas à devenir plus vertueux; aussi préférait-il à tous les sages les moralistes grecs, dont les ouvrages étaient incessamment entre ses mains[112]. Il croyait trouver là une science pratique, parfaitement conforme au christianisme et parfaitement suffisante pour nous former à la vertu qui doit nous donner le bonheur. Quand en 1522, écrivant à un évêque, il craint que le renversement des lois et de la monarchie ecclésiastique n'entraînent une ruine universelle, sait-on sur quoi il fonde la nécessité de cette monarchie et de ces lois? Est-ce sur quelque canon d'un concile, sur quelque passage d'un docteur? Non, il en appelle à Homère et à Démosthènes[113]. Ce serait trop dire que de prétendre qu'il est allé jusqu'au scepticisme religieux, mais on ne saurait nier chez lui une certaine indifférence. La théologie, telle qu'il l'avait apprise, lui répugnait, il n'y voyait qu'une matière à discussions arides, il voulait se contenter de la Bible et de ses commentateurs, en y joignant les anciens poètes et philosophes. Quand s'élevèrent les grandes controverses de la Réforme, il lui sembla que ce n'étaient encore que des querelles d'école; il s'abstint d'y prendre part, et lorsqu'un jour il se prononça publiquement, il ne le fit que parce qu'on lui avait rappelé son devoir de prêtre, et il ne le fit qu'une fois et en s'en excusant. J'ai dit plus haut qu'on lui a fait la réputation d'avoir été fanatique et qu'il ne la mérite point. Si l'on doit signaler un défaut de son caractère, c'est plutôt la faiblesse que la violence. Personne n'était moins fait pour les orages que cet écrivain spirituel, aimable, modéré, plus fin que profond, plus prêt à égayer les autres par son talent musical ou par ses entretiens agréables, qu'à se disputer avec eux; plus épris des beautés de la littérature et de l'art que passionné pour des questions dont la gravité lui échappait. Dans sa piété, sincère mais craintive, il redoutait tout ce qui pouvait l'agiter; il aurait voulu assister en simple spectateur aux drames qui se déroulaient sous ses regards; la vie humaine, avait-il dit un jour, n'est tout entière qu'un jeu[114]. En 1515 il avait écrit ces mots :

112 A Jean Schrot, 13 déc. 1523. *Moralia quædam.* Ind. bibl. 299.

113 A l'évêque de Brixen. Ind. bibl. 296.

114 *Lusimus in teneris, seris quoque ludimus annis,*
Et reliquum vitæ, quid nisi lusus erit? *Luciani deorum dialogi.*

Jucundius enim mihi fuerit musicam eximiam audire quam
Stridenti miserum stipula disperdere carmen.

Bien que ces paroles ne dussent s'appliquer qu'à sa traduction de Lucien, elles expriment le fond même de sa nature. On ne peut pas les dire de l'auteur qu'il nous reste à étudier; Thomas Murner, qui mourut la même année que Luscinius, s'est peu soucié d'une musique harmonieuse, il a préféré la *stipula stridens;* il possède, portées jusqu'à l'excès, des qualités qui ont manqué à Luscinius, mais il lui manque celles qui rendent ce dernier si attrayant.

LIVRE CINQUIÈME

THOMAS MURNER

1475-1537.

Thomas Murner n'a eu d'autres rapports avec Wimpheling que pour le combattre et le persifler; il s'est tenu en dehors du cercle des littérateurs qui s'étaient groupés autour du savant de Schlestadt et de ses amis Geiler et Brant. Avide d'indépendance, il voulut se frayer des voies personnelles, mais celles qu'il choisit ne furent pas toujours les meilleures pour le conduire à la renommée qui était l'objet de son ambition. Sur la fin de sa carrière il prit une part très-active aux luttes de la Réforme; mais comme poète, comme juriste, comme auteur didactique, il appartient essentiellement aux premières années du seizième siècle. On a dit de lui beaucoup de mal; encore aujourd'hui bien des personnes qui ne le connaissent que de nom se plaisent à répéter les reproches dont jadis l'ont accablé ses adversaires. Nous espérons convaincre nos lecteurs que plusieurs de ces reproches n'ont pas de fondement. A quelques égards Murner vaut mieux que sa réputation; quand on l'étudie au point de vue de son époque et sans épouser les passions de ses contemporains, il nous apparaît, malgré les bizarreries de son esprit et les défauts de son caractère, comme un de nos écrivains les plus remarquables; d'autres ont eu plus de savoir ou ont été plus sérieux que lui, mais aucun n'a eu plus de verve, aucun ne l'a égalé comme poète satirique. Si ses connaissances avaient été aussi solides qu'elles ont été variées, s'il avait eu moins de jactance, moins de goût pour les choses vulgaires ou singulières, et à la fin de sa vie moins de fanatisme, il clorait dignement la période que nous nous sommes proposé de peindre.

Sa biographie n'est pas sans présenter des difficultés[1]; moine mendiant et d'humeur vagabonde, il n'a pas eu de résidence fixe; bien qu'il appartînt au couvent des frères mineurs de Strasbourg, on le rencontre tour à tour en France, en Allemagne, en Pologne, en Italie, en Suisse. Dans plusieurs des endroits où il a fait des séjours passagers, il ne paraît avoir laissé aucun souvenir de sa présence; ceux de ses écrits qui n'ont pas été réimprimés n'existent plus qu'en de rares exemplaires; on n'a de lui qu'un petit nombre de lettres; les pamphlets de ses adversaires débitent sur son compte des jugements dont il faut se méfier et des anecdotes très-suspectes d'être inauthentiques. La chronologie enfin de ses faits et de ses voyages n'est pas toujours facile à établir. Quoi qu'il en soit de ces difficultés, il nous semble possible de raconter la vie de Murner sans commettre des erreurs graves; il n'y restera peut-être que des lacunes.

[1] La première biographie de Murner qu'on puisse citer est celle de Waldau, *Nachrichten von Murners Leben und Schriften*. Nuremb. 1775; réimpr. dans le recueil de Scheiblé, *Das Kloster*, Stuttg., T. 4, 1846. — M. de Liebenau, archiviste du canton de Lucerne, est l'auteur d'un travail sur Murner, fruit des recherches les plus consciencieuses; malheureusement il est encore inédit. M. de Liebenau a bien voulu me communiquer quelques renseignements, dont je lui exprime ici toute ma reconnaissance. Il m'offrit même de mettre à ma disposition son manuscrit; un sentiment que l'on comprendra, m'empêcha de profiter de son offre gracieuse; au risque de commettre quelques erreurs, je ne voulus pas qu'il n'eût pas la primeur des résultats de ses études. — Il faut mentionner encore les notices de Röhrich, dans la *Zeitschr. für hist. Theol.*, 1848, et de Lappenberg, dans son éd. de l'*Ulenspiegel*, Leipz. 1854. L'article de Wadding, dans ses *Scriptores ordinis minorum*, éd. de Rome 1806, in-f°, p. 221, est insuffisant et inexact; l'auteur n'a ni su l'allemand ni vu les ouvrages de Murner.

I.

VIE DE MURNER

CHAPITRE PREMIER

Naissance à Obernai. — Études, voyages divers. — Premiers écrits.

Murner naquit à Obernai (Ober-Ehenheim), au pied de la montagne de Sainte-Odile, en décembre 1475[2]. Dans cette ancienne ville libre les Murner, qu'on peut suivre jusque vers 1400, occupaient une position très-estimée. A la fin du siècle un Thomas Murner fut plusieurs fois membre du conseil; en 1489 il remplit les fonctions de *stettmeister*[3]. Le père de notre littérateur s'appelait Matthieu, sa mère était Ursule Studeler, de Schlestadt. En 1481 Matthieu et son frère Jacques vinrent se fixer à Strasbourg, où ils achetèrent le droit de bourgeoisie[4]. C'est pourquoi Thomas, tout en étant originaire d'Ober-

[2] Dans un pamphlet publié contre M. en 1521, *Murnarus Leviathan*, s. l. et a., in-4°, f° C, 4, on lui prête ces paroles: *Ni mea fallat opinio, quarta luna natus sum anno 1475 mense duodecimo hora sexta pomeridiana.* On n'a aucun moyen de contrôler cette assertion, mais on n'a aussi aucune raison de la mettre en doute; l'année 1475 concorde avec les faits subséquents de la vie de M.

[3] *Cuntzo dictus Murner de Ehenheim superiori*, 1406. — La famille avait des biens dans les banlieues d'Obernai et de Valf, 1453. — V. aussi Gyss, *Histoire de la ville d'Obernai*. Strasb. 1866, P. 2, p. 423.

[4] *Jakob und Mattheus Murner von Obern-Ehenheim, gebrüdere, haben kaufft das Burgerrecht, feria quinta post Antonii*, 1482. *Bürgerbuch*, arch. de Strasb. — Ce passage met fin au doute qui avait plané sur le lieu de naissance de M. Déjà Wimpheling, il est vrai, avait dit: *Ni fallor, tu non Argentinæ, sed in Ehenheim natus es;* à M., s. d., chez Lappenberg, *Ulenspiegel*, p. 422. M. Gyss s'était également prononcé pour Obernai, mais seulement par conjecture, et il avait supposé que le poète était le fils du *stettmeister* Thomas. M. Aug. Stöber, au contraire, *Revue d'Alsace* 1867, p. 129, se fondant sur la qualification d'*Argentinus* que Murner se donne dans plusieurs de ses écrits, avait essayé de démontrer qu'il était natif de Strasbourg. M. Gyss, ne pouvant ni réfuter les arguments de M. Stöber ni fournir la preuve que

nai, a pu dans la suite se qualifier de Strasbourgeois. Matthieu, qui avait fait quelques études de droit, devint avocat au grand conseil [5]; c'était peu généreux de la part de Wimpheling, quand il eut pris Thomas en haine, de dire qu'à Obernai son père n'avait été qu'un raccommodeur de vieux souliers [6].

Soit qu'il fût né avec une infirmité, soit qu'il en eût contracté une

Murner était d'Obernai, avait répondu qu'au moins la question restait indécise, o. c., p. 249; à quoi M. Stöber, ib., p. 252, avait répliqué que jusqu'à plus ample informé il persistait dans son opinion. Si Murner est né en 1475 et si son père n'est venu s'établir à Strasbourg qu'en 1481, il est évidemment natif d'Obernai. Il parle de son père Matthieu dans son traité *De pythonico contractu*, *Malleus maleficarum*. Francf. 1600, T. 2, p. 363, et dans la préface de ses *Statrechte*. Ind. bibl. 331.

[5] *Prolocutor majoris consulatus*. *Prolocutor*, en all. *Fürsprech*, avocat. — Matthieu mourut en 1506; sa veuve et ses enfants, Jean, Gertrude, Sixte, Béatus, Richarde et Barbe, les quatre derniers encore mineurs, empruntèrent de l'orfèvre Lauchberger une somme de 13 livres. (Arch. de Strasb.) Thomas, qui était absent, n'est pas nommé dans cet acte. Une autre sœur s'appelait Marie. Jacques, le frère de Matthieu, était également juriste. Sixte et Béatus furent pendant quelque temps imprimeurs à Francfort. Jean, qui devint avocat, eut des démêlés avec le clergé. En 1513 le chanoine de S. Thomas, Jean Hepp de Kirchberg, ayant séduit une jeune fille, le magistrat envoya Jean Murner à Rome pour porter plainte. En 1519 les deux frères Cosmas et Jean-André Wolf, chanoines de S. Pierre-le-jeune, séduisirent Marie Murner. Jean demanda qu'on punît les deux coupables; comme il n'obtint pas justice, il les surprit, les roua de coups, fut excommunié, quitta la ville et s'adressa à quelques chevaliers, entre autres à François de Sickingen, qui déclara la guerre au chapitre et ravagea ses biens. Le magistrat étant intervenu, les deux parties consentirent, le 12 avril 1519, à un accord par lequel elles s'engagèrent à cesser les hostilités. Néanmoins le chapitre accusa Jean Murner devant la Chambre aulique; le 4 janvier 1520 il publia alors un placard pour se justifier. Röhrich, *Mittheil.*, T. 1, p. 132; Jung, *Beiträge*, T. 2, p. 63. Pour étouffer l'affaire, on choisit des arbitres qui, après avoir cité Murner et le doyen du chapitre, renouvelèrent, le 17 juillet 1522, l'accord fait trois années auparavant. Arch. de la Basse-Alsace. — En 1514 Jean Murner était, avec sa femme Madeleine, parmi les membres de la confrérie de S. Sébastien, que Brant avait formée dans la paroisse de S. Martin. Comme plus tard il appelle Pierre Butz, secrétaire du magistrat, son beau-frère, sa femme a dû être une sœur de Butz. Il paraît qu'il quitta Strasbourg à cause de la Réforme. En 1525 on le trouve au service du duc Antoine de Lorraine et comme avoué de Marmoutier. En 1529 il est à Nancy et écrit à Pierre Butz, le 30 juin, une longue lettre sur des rumeurs politiques. En 1539 il vit à la cour de l'évêque Érasme de Strasbourg. Sur un poème dont il est probablement l'auteur, v. la note 42 de la 2e partie. — André Murner, jardinier et marchand de blé, qui en 1496 acheta à Strasb. le droit de bourgeoisie, et dont en 1415 les héritiers donnèrent cent florins à l'église de S. Martin, a été de la même famille. — Lappenberg, o. c., p. 389, parle d'un frère de Thomas nommé Rodolphe, dont je n'ai aucune connaissance.

[6] *Natus es ex patre olim calciatorum* (*calciamentorum*) *repetiatore, nunc autem causidico*. L. c. note 4. Ce passage ne se trouve pas dans la lettre de Wimpheling telle qu'elle est publiée dans la *Defensio Germaniæ* et dans les *Amœnit. frib.*, p. 213.

dans sa première enfance, ses parents l'attribuaient aux maléfices d'une sorcière; il prétendit plus tard qu'il fut guéri par un voisin; le remède fut aussi étrange que la cause qu'on assignait au mal: on lui fit toucher un sac et on le baigna dans de l'eau qui avait servi à laver la vaisselle [7]. Cependant la guérison ne fut pas complète, Murner garda une faiblesse durant toute sa vie; on peut supposer que par moments il boitait. C'est pour cette raison que son père le destina à l'état monastique. „Je n'aurais été bon à rien, dit-il lui-même, si je n'étais pas devenu prêtre" [8]. A l'âge de 15 ans, en 1490, il fut admis à Strasbourg au couvent des frères mineurs [9], où comme novice il suivit les leçons du lecteur Conrad de Bondorf, dont il se plaisait à louer le zèle pour les études et la sollicitude pour les élèves [10]. A 19 ans il reçut l'ordination sacerdotale; pour être consacré si jeune, il fallait une dispense [11]; l'avait-il obtenue ou, dans le relâchement général de la discipline, avait-on cru pouvoir s'en passer? Nous n'en savons rien.

Entre les années 1495 et 1497 il fréquenta l'université de Fribourg, où un des maîtres auxquels il s'attacha le plus fut le professeur de poésie Jacques Locher [12]. De Fribourg il se rendit à Paris, où il fit un séjour plus long. Curieux de tout apprendre, mais trop impatient ou trop léger pour rien approfondir, il étudia un peu de théologie, de droit, de mathématiques, d'astrologie, de médecine; son esprit vif saisissait facilement ce qu'il apprenait, mais se contentait de peu. Sa prédilection pour la méthode d'enseigner les sciences par des jeux

7 *De pythonico contractu*, l. c., p. 362.

8 *Conturbor quia hominis unius pessima voluntate, nunquam ante infirmitatem a me visi, tali miserabili poena sine meis meritis crucior per omnes dies vitæ meæ. Et nisi omnipotens deus... me inter suorum sacerdotum numerum collocasset, quid facerem, deo omnipotenti offero.* O. c., p. 365.

9 *Puer eram quindecim annorum. Honestorum poematum laudatio*, f° C, 2. Ind. bibl. 311.

10 *Oratio ad capitulum Solodorense*, f° C, 4. Ind. bibl. 310.

11 *... quamvis tu in XIX. ætatis anno, ut pater tuus mihi retulit, sacerdotio initiatus sis; prosit tibi ad salutem. Vellem autem hanc tuam videre dispensationem.* Wimpheling à Murner, 1er sept. 1502. *Amœnit. friburg.*, p. 214.

12 Locher fut une première fois professeur à Fribourg de 1495 à 1497. En 1502, *Oratio ad Capit. Solod.*, f° C, 6, Murner mentionne Fribourg parmi les universités qu'il a fréquentées, et dans la dédicace de son traité *De reformatione poetarum*, Ind. bibl. 313, il appelle Locher son *präceptor;* c'est donc entre 1495 et 1497 qu'il a dû être à Fribourg.

nous fait penser qu'il suivit à Paris les cours de Lefèvre d'Étaples, qui avait imaginé ce moyen pour l'arithmétique [13].

De Paris Murner revint à Strasbourg, en 1499, sans avoir pris d'autre grade que celui de maître ès arts [14]. A en juger par divers passages de ses écrits, il rapporta quelques travaux qui n'ont pas été publiés. Il parle d'un *Opus quadripartitum maius* et d'un *Tractatus de revolutionem veritate et falsitate*, tous les deux contre l'astrologie; il parle en outre d'un traité sur la perspective, où il démontrait entre autres que le rayon de soleil est le même dans l'air et dans l'eau, la différence n'étant qu'apparente à cause de la différence des milieux qu'il traverse [15]. Il paraît aussi qu'il avait préparé dès cette époque des jeux de cartes sur le droit et sur la logique [16]. A Strasbourg il publia, en mai 1499, son premier traité, *Invectiva contra astrologos* [17]. Jean Werner de Mörsberg ou Morimont, dont il avait été le précepteur à Paris et qui se trouvait alors à Fribourg [18], l'avait informé que

13 Dans la *Narrenbeschwörung*, f° x, 6, Ind. bibl. 321, on lit ce passage :

Der meister Piero von Quinet
Mich zu Paris geleret hett.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette facétie; maître Pierrot de Quinet est la figure grotesque dans la cathédrale de Paris connue sous le nom de Pierre de Coignet. V. la notice sur Brant, livre 2, II, chap. 4.

14 Sur le titre de l'*Invectiva contra astrologos*, Ind. bibl. 308, il se dit *liberalium artium magister;* dans la suscription de la dédicace, *sacrarum literarum studens Parisiensis.*

15 Le *Quadripartitum majus* était dédié à Werner de Morimont; Murner y avait exposé, *ut nosti*, la *modernior astrologia;* Werner paraît donc l'avoir vu en manuscrit. *Invectiva*, à la fin. — *De pyth. contr.*, p. 358 et 366, il parle du 1er livre du même traité. Le *Tractatus de revolutionum veritate* était aussi écrit pour Werner. O. c., p. 370. — *De perspectivis*, o. c., p. 359. Selon Lappenberg, p. 391, ces ouvrages n'auraient existé qu'en projet; mais Murner s'exprime d'une manière trop positive pour qu'il soit permis de supposer qu'ils n'aient pas été écrits.

16 *Hæc in juventutis flore fecimus, quæ nunc cogitare et pigritaremus et verecundaremur. Chartiludium logicæ*, f° a, 4. Ind. bibl. 312.

17 Daté de Strasbourg, 8 mai 1499. Ind. bibl. 308. La gravure du titre montre l'aigle impériale bénie par la main de Dieu sortant d'un nuage; à gauche, deux enfants nus représentant la constellation des Gémeaux (signe sous lequel était né l'empereur Maximilien); à droite, un potier faisant tourner un pot sur un tour; cette figure paraît être une allusion à un certain *Nigidius figulus*, dont Murner réfute l'opinion sur l'influence des Gémeaux.

18 Jean Werner, fils de Gaspard, seigneur de Morimont et de Belfort et sous-bailli de la Haute-Alsace, avait fait des études théologiques à Paris; le 31 oct. 1499 il fut élu recteur de l'université de Fribourg. D'après Bernhard Hertzog, *Elsässische Chronik*, livre 9, p. 152, et Schöpflin, *Als. ill.*, T. 2, p. 611, il devint prévôt de la cathé-



certains astrologues venaient de prédire à l'empereur Maximilien une défaite dans sa guerre contre les Suisses; Werner en était inquiété, car les astrologues ne sont-ils pas dignes d'être crus? Murner lui répondit par son traité, écrit en forme d'épître; il distingue trois espèces d'astrologues, les anciens, les modernes et les plus récents; il réfute rapidement les superstitions des anciens et des modernes (ceux du moyen âge), pour donner la préférence aux savants nouveaux, „qui nient les règles que, sans tenir compte de la volonté humaine, on croit pouvoir tirer du cours des astres; ceux-là seuls sont d'accord avec la vérité et avec la théologie". Quand il s'agit de choses contingentes, dépendant du libre arbitre, les astres sont sans influence; on ne peut donc rien pronostiquer. Ce petit traité, écrit à l'âge de 24 ans, témoigne d'un bon sens qui à cette époque était assez rare. Il paraît toutefois que Werner de Morimont en fut peu satisfait; le jeune baron était beaucoup plus crédule que le moine.

Peu après Murner revint à Fribourg; c'est là qu'il continua ses études de théologie, pendant que, le 31 octobre 1499, Werner fut élu recteur de l'université. Dans ce même mois d'octobre, Murner adressa à son élève un nouvel opuscule, moins sensé que l'invective contre les astrologues; c'est un dialogue entre Werner, son père Gaspard et Murner lui-même, sur le *pythonicus contractus*, c'est-à-dire sur la paralysie produite par la sorcellerie [19]. Werner demande à son maître s'il est possible qu'une méchante femme ait pu le rendre *contract?* Murner répond par une argumentation longue et confuse, d'après Aristote, Albert le Grand et Duns Scot, sur la Providence, sur les causes des phénomènes et sur les effets qui paraissent fortuits, mais qui ne le sont pas, puisque la volonté de Dieu est le premier

drale de Bâle. Waldau, p. 38, l'appelle un célèbre jurisconsulte, en se fondant sur une lettre de Zasius à Brant, 26 juill. 1505, chez Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 141; dans cette lettre il est fait mention en passant d'un docteur Werner, mais lors même que ce serait Werner de Morimont, Zasius ne dit rien de sa célébrité.

[19] *De pythonico contractu.* Ind. bibl. 309. Murner prend la forme du dialogue pour imiter, dit-il, un traité sur une matière semblable par le docteur en droit Ulric Molitor (Müller) de Constance; c'est celui *De pythonicis mulieribus*, dialogue entre Müller et l'archiduc Sigismond. *Malleus malef.*, T. 2, p. 34 et suiv. — L'écrit de Murner est daté *ex universitate friburgensi, sole in 22. gradu libræ gradiente, anno 1499.* — Lappenberg, p. 391, dit que dans cet opuscule Murner s'élève contre l'abus que des imposteurs faisaient de la médecine. La médecine n'y est même pas mentionnée.

moteur de tout. L'accident dont il a été victime lui-même ne vient pas de l'influence des astres; Murner ne croit pas à cette influence, mais il croit que Dieu permet à des sorciers de faire des pactes avec le diable et de devenir ainsi ses instruments. Werner lui ayant objecté que le moyen par lequel il a été guéri est aussi de la sorcellerie et que pour cette raison il devrait être excommunié, il se tire d'embarras en soutenant que c'est une chose méritoire de détruire les œuvres du diable. Les trois interlocuteurs discutent des opinions diverses sur les causes des *ligatures;* ils arrivent à la conclusion que, la question étant obscure, toutes les opinions sont également probables. Il semble, d'après ce résultat, qu'en écrivant son traité Murner n'ait voulu faire qu'un exercice de dialectique. Il continua du reste de croire au pouvoir des sorcières; il les jugeait capables de tous les maléfices et voulait qu'elles fussent condamnées au feu [20].

Il ne resta pas longtemps à Fribourg; en 1500 ou 1501 il est à Cracovie, dont l'université était vantée alors pour ses cours de poésie, de philosophie et d'astronomie; Conrad Celtès y avait enseigné; un de ses disciples, le Silésien Laurent Corvinus, y faisait des leçons de littérature dans l'esprit de son maître; un autre docteur, au contraire, Jean de Glogau, qui professait la philosophie, avait sur les poètes païens des opinions assez semblables à celles de Wimpheling. A Cracovie Murner obtint le grade de bachelier en théologie [21]. Il raconte plus tard qu'avant 1502 il avait visité, outre les universités de Fribourg, de Paris et de Cracovie, celles de Cologne, de Rostock, et même celle de Prague „bien qu'elle fût hérétique" [22]. Il fit ce voyage

20 *Wie bist so blindt in disen sachen*
Das du wenst du kynnest machen
Wetter, hagel oder schne,
Kinder lemen, dazu me
Uff gesalbten stecken faren.
Wir wöllens dir nit lenger sparen.
Nun ins feur und angezindt,
Und ob man schon kein hencker findt,
Ee das ich dich wolt lassen gan
Ich wolt ee selber zinden an.

Narrenbeschwörung, f° m, 3. — *Kinder lähmen*, paralyser des enfants, est sans doute une allusion de M. à son propre accident.

21 En 1499 il s'était qualifié de *sacrarum literarum studens Parisensis* (v. note 14); en 1502 il se dit *sacræ theologiæ baccalarius Cracoviensis*. Titre de la *Germania nova*, Ind. bibl. 310.

22 *Oratio ad capit. Solod.*, f° C, 6.

à travers l'Allemagne et la Bohème, soit en se rendant en Pologne, soit au retour. Au commencement de 1502 on le retrouve dans sa ville natale. Pendant le carême il fréquenta Wimpheling, qu'aucun savant ne pouvait manquer de visiter. Wimpheling l'invita à des repas et lui prêta des livres; il venait de publier sa *Germania*, dans laquelle il soutenait que déjà du temps de Jules César l'Alsace avait fait partie de l'Allemagne. Murner, après avoir lu ce pamphlet bizarre, qui dans un intérêt national altérait la vérité historique, ne put s'empêcher de le réfuter. Cependant, voulant ménager Wimpheling, il consentit à ne pas faire imprimer sa réponse; il en envoya le manuscrit au pédagogue, en le priant de le brûler; mais il eut soin d'en garder une copie, il n'était pas assez naïf pour supposer que Wimpheling se rendrait à ses arguments.

En juin il fut appelé à Soleure pour assister à un chapitre provincial de son ordre[23]; il y prononça un discours laborieusement préparé selon les règles de la rhétorique du temps. Après s'être excusé de prendre la parole devant une si grande foule de frères plus instruits que lui, il dit que dans les anciens livres des Arabes on raconte qu'Abdallah, roi des Sarrasins, interrogé sur ce qu'il trouvait de plus admirable dans le monde, répondit que c'était l'homme; „tâchons de nous rendre dignes de cette admiration; nous le pouvons, si nous menons la vie des anges, qui brûlent d'amour pour Dieu, qui brillent par l'intelligence, et qui observent la justice; faisons comme eux, nous surtout, les religieux de l'ordre de Saint-François.“ Ce thème est développé dans un langage emphatique et mêlé de citations de Cicéron et même d'Ovide. Dans l'édition que Murner fit de ce discours il ajouta une invocation à la Vierge, où il parle avec complaisance des universités qu'il a fréquentées et des dépenses qu'il a faites pour ses études afin de mieux servir la reine du ciel[24]. Dans

[23] *1502 dominica quarta post Pentecosten capitulum celebratum est Soloduri, in quo 160 fratres fuerunt ex 32 domibus provinciæ et 5 doctores, et omnia magnifice per senatum administrata et disputationes habitæ, et processio ad S. Ursum et collatio a fratre Murnero.* Georges Hofmann, lecteur des franciscains de Strasb., assista également à ce chapitre. Communicat. de M. de Liebenau.

[24] Ce discours est publié à la suite de la *Germania nova*. Gödecke, *Grundriss zur Gesch. der deutschen Dichtung*, Hannov. 1859, T. 1, p. 202, cite de Murner une *Oratio ad capitulum superioris Alemaniæ*, 1515, in-4°. Ne serait-ce pas une confusion avec le discours de 1502?

son ordre il acquit la réputation d'être un orateur de premier rang, bien qu'il eût peu de dispositions pour l'éloquence d'apparat; dans sa harangue de Soleure on sent la gêne d'un homme qui, n'ayant pas la liberté de ses allures, s'est creusé la tête pour trouver des phrases sonores et des images éblouissantes; la rhétorique solennelle ne convenait pas à cet esprit qui révélait de plus en plus sa particularité. Son vrai domaine était la prédication populaire, attaquant hardiment les vices et n'évitant ni les gros mots ni les facéties; en juillet il prêcha dans l'église de son couvent, à la façon de Geiler de Kaysersberg, contre les jeunes nobles qui venaient au culte avec leurs chiens et leurs faucons, et contre les femmes qui suppliaient les saints de les délivrer de leurs maris [25]. A la même époque il faisait dans l'école des franciscains des leçons sur les poésies de Boëce [26] et publia un jeu de cartes pour faciliter l'étude des Institutes [27]. Peu après parut son discours prononcé devant le chapitre de Soleure; il le mit à la suite de sa *Germania nova*, qu'il ne crut plus devoir retenir. J'ignore si Wimpheling avait détruit le manuscrit qu'il avait reçu; en tout cas il avait voué à l'auteur une de ces rancunes qui lui étaient habituelles; aussi Murner, qui s'en aperçut, passa-t-il outre. Son traité, où l'ironie se cache sous les formes les plus respectueuses, marque son entrée en scène comme écrivain satirique. Ses courses à travers l'Europe, en élargissant son horizon, l'avaient affranchi de plus d'un préjugé; caustique par nature, il avait appris à se railler de tout ce qui lui semblait faux dans la vie ou dans la science. Pour ne pas séparer inutilement ce qui se tient de si près, nous avons analysé son pamphlet dans l'article consacré à Wimpheling. Murner avait ce qui manquait à ce dernier et à beaucoup de ses disciples, il avait de l'esprit; on comprend qu'il a dû rire en lisant la *Germania*. Wimphe-

25 Wimpheling à Murner, 25 juillet 1502. *Defensio Germ.*, f° b, 3.

26 *Versiculi*, f° a, 5. Ind. bibl. 61.

27 *Quid non audet monachus iste loquacissimus qui... sacratissimas Justiniani institutiones ineptissimis depravavit glossis, nec ea re satiatus addidit imagunculas quasdam marginibus depictas. Proh nefas, ut protinus iam edicta cæsarea appareant chartæ lusoriæ.* Th. Wolf à Albert de Rathsamhausen. *Versiculi*, f° a, 3. — Murner en convient; dans une lettre à Geiler, 1502, il dit: ... *cum præter me sit nemo, qui Justiniani cæsaris institutionum libros in tam celeberrima (creberrima?) variasset exercitationum commoda. Defensio Germ.*, f° b, 3. — ... *me chartiludium institutionum edidisse ac pictasmate Justinianeum textum ad facilem memorandi viam revocasse. Honestorum poematum laudatio, in cap. Excusatio a crimine lesæ maiestatis.*

ling, habitué à être admiré par son entourage, ne souffrait pas la contradiction et ne riait guère; il convoqua le bataillon de ses partisans pour attaquer son audacieux antagoniste; mais au lieu de discuter la question des limites de la Gaule, on fit tomber la controverse dans des personnalités peu dignes du maître et de ses élèves. On accabla Murner lourdement, on lui prodigua les noms les plus injurieux, on le qualifia d'*asinus plumbeus*, de *cucullatus diabolus*, de *baccalaureus cacoviensis;* pour avoir osé produire une opinion contraire à celle d'un vieillard aussi vénérable que Wimpheling, on le compara à Zoïle, à Érostrate, à Judas; on mit en suspicion sa moralité, en disant qu'au lieu d'être religieux par sa vie, il ne l'était que par son froc sordide; on l'accusa d'écrire une langue „plus puante qu'une sentine", et pour le prouver on releva quelques erreurs de plume et quelques fautes d'impression; on lui reprocha ses cartes juridiques comme un crime de lèse-majesté, on défigura son nom en *Murnar* (*Murr*, chat, *Narr*, fou), on se moqua de ses pérégrinations. Quelqu'un lui rapporta aussi que Geiler avait blâmé publiquement ses cartes, et qu'en faisant allusion au discours de Soleure il s'était permis des plaisanteries sur la nouvelle application de la doctrine des anges. Murner s'en plaignit dans une lettre hautaine et peu claire; il invita Geiler à ne plus l'exposer à la risée de la foule; „considérez comme vos fils tous les Strasbourgeois, ils vous vénèrent comme leur patron" [28]. Il assure qu'il a entendu de ses propres oreilles [29] ce qu'il reproche à Geiler d'avoir dit sur son compte; il se peut qu'excité par la querelle dans laquelle il était engagé, il ait rapporté à lui-même quelques phrases du prédicateur qui n'avaient eu qu'une portée générale; car on ne peut pas mettre en doute la loyauté de Geiler, quand il lui fit écrire par Wimpheling qu'il ne savait pas de quoi il se plaignait, qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit d'attaquer un homme qu'il connaissait à peine de nom [30]. Dans cette lettre, assez modérée, se terminant par ces mots : „accepte avec bienveillance la vérité de la part d'un ami", Wimpheling ne dit pas un mot de l'affaire de la *Germania*. Du reste, la vente du traité de Murner fut défen-

[28] *Defensio Germ.*, f° b, 3.
[29] *Me audiente.* L. c.
[30] 26 juillet 1502. L. c. Un texte plus complet, chez Lappenberg, p. 422.

due par le magistrat et par l'empereur[31]. Mais comme, malgré cette défense, les disciples de Wimpheling continuèrent de poursuivre l'auteur de leurs invectives, il s'irrita à son tour; il publia une réplique des plus mordantes, dont le titre *Honestorum poematum laudatio* ne ferait pas deviner le but; tantôt grave, tantôt véhément, il y réfute une à une toutes les accusations qu'on avait portées contre lui[32]. Depuis lors il ne s'occupa plus de Wimpheling qu'une seule fois en 1506, en fournissant à un pamphlet de Locher une épigramme contre „le vieux théologien" qui, monté sur la mule stérile de la scolastique, ose combattre les muses[33]; Wimpheling, au contraire, ne laissa passer aucune occasion pour manifester son antipathie contre cet adversaire incommode[34].

En 1503 Murner est à Esslingen en Souabe, où lors du chapitre provincial des franciscains il fait un discours sur l'étrange argument scolastique *deum non esse ens*, Dieu n'est pas un être; l'année suivante il prêche la même harangue devant le chapitre réuni à Strasbourg, en 1505 devant celui d'Ueberlingen. En cette dernière année Maximilien, chez lequel, depuis l'interdiction de la *Germania nova*, il avait su se remettre en faveur, le couronna poète. Par une lettre du 26 septembre 1505 le général des franciscains, Egidius Delphinus d'Améria, lui permit d'accepter cette distinction; suivant Delphinus, l'empereur la lui avait accordée à cause de son habitude „d'appliquer les auteurs païens à la théologie, afin d'empêcher que la majesté des choses divines ne soit rabaissée par un latin barbare"[35]. Dans ses leçons de

31 De là la rareté du livre. La bibliothèque de Strasbourg en avait possédé un exemplaire. M. de Liebenau en a découvert plusieurs dans divers dépôts. Gérard, Un alsatique qui n'existe plus, dans le *Bibliographe alsacien*, 1865, p. 97, croit que le traité a été imprimé par Grüninger; d'après la forme des caractères, il est plutôt sorti de la presse de Hupfuff. Comme Gérard en parle sans l'avoir vu, on comprend aussi qu'il ait pu se tromper dans ses conjectures sur le contenu.

32 *Honestorum poematum laudatio.* Ind. bibl. 311.

33 Locher, *Vitiosa sterilis mule ad musam comparatio. Luremb.* 1506, in-4°, f° B, 6.

34 Suivant Röhrich, *Zeitschr. für hist. Theol.* 1848, p. 593, Murner aurait aussi été de ceux qui ont attaqué Wimpheling à cause de son opinion sur le capuchon de S. Augustin: *welchen Antheil Murner an dieser Anklage gehabt, lässt sich nicht ermitteln; aber dass er Antheil gehabt, ist gewiss.* Ce n'est nullement sûr, c'est même très-peu probable. M. pensait trop librement sur les choses extérieures du monachisme, pour prendre parti dans cette ridicule affaire du capuchon.

35 *Cum... didicerimus... te sacris poematibus et oratorum lectionibus operam impendisse fidelem, usque adeo quod veterum poetarum dogmata, etsi infidelium, in res theolo-*

littérature Murner se piquait d'être humaniste orthodoxe; c'est comme tel qu'il fut créé poète lauréat, et non pour un de ses poèmes allemands qui à cette époque n'existaient pas encore [36]. Autorisé selon la coutume à prendre des armoiries, il choisit pour devise le mot *patientia*, qu'il inscrivit sur une bande jaune, surmontée d'une couronne et traversant un écu dont la partie supérieure était blanche et qui en bas était noir. Il voulut montrer ainsi que, harcelé de divers côtés, il se sentait au-dessus de ses adversaires quels qu'ils fussent; la couleur noire devait signifier les tribulations, la blanche l'innocence que procure la patience, la jaune la couronne de justice qu'il ne doutait pas d'obtenir [37].

Comme il avait encore à prendre ses grades supérieurs en théologie, il se rendit à Fribourg, où le 26 mars 1506 il devint licencié; le lendemain on lui conféra le chapeau de docteur. Il fit un essai dans cette université d'enseigner la logique d'après un jeu de cartes, mais n'eut que peu d'élèves; il prétend toutefois que sa méthode leur profita beaucoup [38]. En même temps il expliquait des poètes et des orateurs classiques. A peine eut-il commencé ces leçons qu'il dut les interrompre. Dans sa lettre du mois de septembre 1505 le général des franciscains l'avait invité à paraître au chapitre général de l'ordre, convoqué à Rome pour la Pentecôte de l'année suivante; l'objet de cette assemblée était le rétablissement de l'union des deux branches, les conventuels et les observants; Murner devait exposer ce qu'il croirait utile à ce but [39]. Il n'eût pas été le frère Thomas que l'on connaît, s'il ne s'était pas conformé à une invitation aussi flatteuse,

gicas assoleas commutare, perversam existimans latinitatem, qua divina maiestas contaminaretur... A la suite du traité *De reformat. poetarum.*

36 Lappenberg, p. 393, et Kurz, *Murners Gedicht vom luth. Narren*, Zurich 1848, p. XXXIX, supposent que M. s'est remis en faveur auprès de Maximilien, par l'une ou l'autre de ses satires allemandes que l'empereur aurait vue en manuscrit ou dont il aurait existé une édition que l'on ne retrouve plus. Mais ces poèmes sont positivement d'une date postérieure.

37 *Arma patientiæ*. Ind. bibl. 315.

38 Préface du *Chartiludium logicæ*, éd. de Cracovie.

39 Dans la *Reformatio poetarum* la lettre du général à M. est datée par erreur de 1506. Le chapitre fut convoqué par Jules II le 5 juillet 1505; il se réunit en 1506 dans les derniers jours de mai. Il ne fit pas l'union des deux branches de l'ordre, mais déposa le général, qui mourut peu après. Wadding, *Annales minorum*. Rome 1736, fº T, 15, p. 300, 311.

lors même qu'il n'eût pas été de son devoir de se rendre à l'appel de son général. L'historien des frères mineurs ne parle pas de motions qu'il aurait faites devant le chapitre tenu le 31 mai 1506, il ne mentionne pas même sa présence, mais on ne saurait douter qu'il ait assisté à la réunion; on a la preuve qu'avant 1512 il a été en Italie et qu'il a passé par Montefiascone; or cette ville n'est pas très-éloignée de Rome; soit en allant, soit en revenant, il paraît aussi avoir visité Venise[40]. Il reprit ensuite le chemin de Cracovie; là il fit un cours sur les *Parva logicalia* de *Petrus Hispanus*. Craignant d'ennuyer les élèves par des leçons abstraites, et peu enclin lui-même à en faire, il avait réduit la logique en un jeu de cartes, comme il en avait fait un sur le droit[41]. D'après cette méthode, disait-il, il suffisait à peine d'un mois pour initier même les plus ignorants à tous les secrets de la science. Il eut plus d'auditeurs qu'il n'en avait trouvé à Fribourg. Comme il désirait garder le monopole de son invention, il leur fit jurer de ne pas la révéler pendant deux ans. Cependant le bruit de ses succès s'étant répandu, l'université soupçonna qu'il y avait là de la magie; Murner fut cité, il montra et expliqua son jeu, on l'admira, on trouva qu'au lieu d'un génie magique l'auteur avait un génie divin; on le reçut solennellement membre de l'université, avec un traitement de 24 florins de Hongrie; le professeur Jean de Glogau, qui lui-même enseignait la logique, lui délivra un certificat constatant son orthodoxie et l'excellence de son procédé[42]. Comme désormais le secret sur ses cartes n'était plus possible, il les publia à Cracovie, fin février 1507[43].

A Fribourg, où on le retrouve en 1508, il fit, devant un auditoire de laïques et de moines, un cours pour recommander, de préférence aux poésies profanes, les *pudica poemata* des auteurs ecclésiastiques;

40 *Als mir der einer selber that* (un *Wale*, c.-à-d. un Italien)
Zu Montefiaschkon in der stat.

Narrenbeschwörung, f° v, 5. — Dans la *Geuchmatt*, f° D, 3, il parle de la manière dont s'arrangent les élégants de Venise pour avoir l'air de porter des chemises blanches.

41 Préf. du *Chartil. logicæ*.

42 Ce témoignage, publié dans les différentes édit. du *Chartil. log.*, est reproduit par Menestrier, *Biblioth. curieuse et instructive*, T. 2, p. 186, et par Marchand, *Dictionnaire historique*, T. 2, p. 95.

43 Ind. bibl. 312.

il développa surtout la pensée que les prêtres séculiers et que les religieux voués à la contemplation doivent s'abstenir de la littérature païenne, mais que les moines mendiants ont le droit de s'en occuper; il interpréta lui-même à ceux de son couvent les œuvres de Virgile. Dans ces diverses leçons il exprimait ses opinions avec une véhémence qui choquait quelques-uns des assistants; il s'excusa en disant qu'il serait heureux si, dans le cas qu'il s'était trompé, on le ramenait à la vérité, ce serait faire envers lui une œuvre de miséricorde; „je suis Murner, je ne suis pas Œdipe; je suis homme, je puis tomber dans l'erreur“ [44]. Il se serait épargné bien des querelles, s'il était resté fidèle à ce principe. A Fribourg même il eut un conflit avec le professeur Zasius, qui, lui aussi, avait enseigné la littérature latine et qui partageait les vues de Wimpheling sur les poètes païens. Murner, désirant publier ses leçons, mais se rappelant qu'à propos de la *Germania nova* on avait accusé son latin de barbarie, voulut se couvrir cette fois-ci de l'autorité d'un savant que Wimpheling ne pourrait pas récuser; il pria Zasius de revoir son œuvre; Zasius lui répondit qu'elle lui semblait suffisamment élégante pour n'avoir pas besoin de correction, que du reste ses occupations ne lui avaient pas permis de lire le manuscrit tout entier; toutefois il en avait vu assez pour s'apercevoir que Murner défendait une opinion qu'il trouvait insoutenable; les prêtres, dit-il, peuvent lire les poètes quand ils sont jeunes, plus tard ils doivent les éviter; à plus forte raison les religieux sont-ils tenus de fuir les auteurs profanes; Murner fera bien de ne pas leur recommander de les étudier quand ils ne l'ont pas fait dans leur jeunesse. Murner, satisfait d'avoir obtenu une constatation de l'élégance de son latin, persista dans sa manière de voir; il l'exposa dans une lettre assez longue [45]. Ses leçons sur Virgile n'étaient consacrées qu'à l'interprétation grammaticale et prosodique; il lui suffit du court espace de seize semaines pour expédier toute l'Énéide. Quand on lui reprocha de ne mesurer que la quantité des syllabes et de ne rien faire sentir de la *poetica majestas*, il répliqua qu'un exégète grammatical ne pouvait guère s'occuper d'autre chose [46]. Quant à la prosodie,

[44] *De reform. poetarum, conclusio.*
[45] Ind. bibl. 313. M. ajouta sa correspondance avec Zasius; sa réponse à ce dernier est insérée presque en entier dans le traité même, chap. 11 et suiv.
[46] *De syllabarum quantitatibus,* f° b, 4. Ind. bibl. 318.

il s'amusa à l'enseigner aux étudiants en se servant d'un échec, d'un trictrac et d'une roulette[47]. Il prépara une nouvelle édition de son *Chartiludium logicæ*[48], et acheva un ouvrage entrepris depuis quelques années pour montrer l'usage qu'on devait faire de ses cartes juridiques[49].

Des raisons que nous ne connaissons pas éloignèrent Murner de Fribourg. Au commencement de l'année suivante il fut à Worms, où en avril l'empereur vint présider une diète; il entretint le prince de son projet d'écrire un livre dans lequel il conjurerait les fous; Maximilien, qui aimait les gens d'esprit, ne put que l'approuver[50]. De Worms Murner vint à Berne. Ce voyage fut motivé sans doute par la curiosité d'assister au procès des quatre dominicains qui avaient organisé avec le tailleur Jetzer la scandaleuse comédie contre les partisans de l'immaculée conception. Ce procès avait commencé en 1508; Murner, moine franciscain et défenseur de la doctrine controversée, aura voulu se procurer le malin plaisir de voir condamner des religieux d'un ordre rival du sien; tel qu'on le connaît cette supposition n'a rien de contraire à la vraisemblance. A Berne il s'établit au couvent des frères mineurs, où l'on profita de son séjour pour le charger des fonctions de lecteur[51]. Le procès terminé, rien ne le retenait plus en Suisse; il rapporta à Strasbourg un traité sur l'affaire

47 Ind. bibl. 316, 317, 318.

48 Cette édition est dédiée à Jean Adelphus, qui en avait corrigé les épreuves

49 Il ressort de la lettre de Th. Wolf, citée note 27, qu'en 1502 on ne connaissait pas seulement ses cartes juridiques, mais un ouvrage, probablement manuscrit, où les Institutes étaient accompagnées de gloses et d'*imaguncule in marginibus depictæ*, de telle sorte que les lois apparaissaient comme des *cartæ lusoriæ*. Dans la préf. du *Chartil. log.*, M. assure que le *Chartil. Institutæ* était également prêt à être publié.

50 C'est ainsi que je crois devoir expliquer le passage de la *Narrenbeschwörung*, fº b, 4:

Min fryheit sag ich in voran
Die ich von unserm Keiser han
Erholet Maximilian
Der mirs zu Wurms uff einem tag
Erloubt das ich euch schinden mag.

On a pensé qu'il y avait dans ces vers une allusion à la couronne de poète donnée à Murner en 1505, mais en 1505 il n'y avait pas eu de diète à Worms.

51 Jung, o. c., T. 2, p. 249, note 20, d'après des annales manuscrites des frères mineurs de Strasb., de 1501 à 1510, rédigées par le receveur du couvent, Martin Stauffenberger. Ces annales avaient appartenu à la bibliothèque de notre ville.

que, bien qu'il ne soit pas signé, on ne peut pas hésiter à lui attribuer; il est conçu dans son esprit et écrit dans le style qu'il recherchait quand il voulait être solennel [52]. La dédicace est adressée aux magistrats de Berne, qui ont su empêcher le monstre de l'hérésie de faire chavirer la barque de l'Église; l'auteur ne veut pas raconter les faits par haine pour les victimes; il ne prend la défense du saint-siége odieusement outragé que parce qu'il y est obligé par son vœu d'obéissance; à côté de sorties violentes contre les dominicains il y a de grands éloges décernés aux franciscains; le récit remonte jusqu'aux démêlés du très-célèbre docteur Brant avec Wigand Wirt, et se termine par le supplice des frères prêcheurs de Berne, „afin que par cette lamentable histoire le lecteur apprenne à croire que la Vierge a été conçue sans aucun péché de ses parents". Ce traité „des quatre hérésiarques" parut sans date, mais probablement dans la seconde moitié de 1509; pour le peuple Murner en fit une traduction en rimes allemandes [53]. Vers la fin de 1509 il remit à l'imprimeur Jean Schott les leçons qu'il avait faites à Fribourg sur les poètes [54]. Schott le remercia de la façon admirable dont il avait traité la matière, mais lui demanda si des moines mendiants pouvaient être décorés du laurier poétique. Murner lui répondit que, l'honneur étant le prix de la vertu, le capuchon n'empêchait pas les religieux de recevoir du prince une récompense méritée; chez eux la poésie n'est que la servante de la théologie; pour l'en convaincre, il lui communiqua la missive du général qui l'avait autorisé à accepter la couronne; il le pria de la publier, comme utile à sauvegarder les droits de l'ordre. C'est accompagnées de ces lettres que les leçons furent imprimées sous le titre de Réformation des poètes d'après saint Augustin et saint Jérôme; Murner dédia le volume à Locher, tout en n'ignorant pas que la thèse qu'il défendait n'était pas celle de cet humaniste si indépendant.

52 Ind. bibl. 314. Déjà du vivant de Murner on savait qu'il était l'auteur de ce traité. Dans une des *Epistolæ obscurorum virorum*, p. 339, on lit : *Et dixit de doctore Murner... quod ipse composuit unum librum de scandalis prædicatorum.* V. l'article sur Brant et le *Chronicon Pellicani*, p. 38.

53 Ind. bibl. 314. La preuve que cette traduction est de Murner lui-même, c'est qu'on y rencontre des proverbes et des vers entiers qui se retrouvent dans ses autres poèmes.

54 Ind. bibl. 313.

CHAPITRE II.

Séjour à Francfort. — Murner et le couvent des franciscains de Strasbourg. Voyage en Italie et à Trèves. — Doctorat en droit à Bâle.

Après avoir fait la publication dont il vient d'être parlé, Murner devint gardien du couvent des franciscains de Spire; c'est comme tel que le 3 mars 1510 il assista au chapitre tenu à Strasbourg; cette assemblée élut aux fonctions de provincial le frère Georges Hofmann [55], dont Murner avait fait un brillant éloge dans son discours de Soleure et dont bientôt il se plaindra comme d'un persécuteur. En 1511 il prêcha l'Avent à Francfort. Comme il supposait que pendant la foire de Pâques les affaires et les distractions empêcheraient le peuple de songer „avec la dévotion convenable" à la Passion, il voulut profiter des semaines avant Noël pour faire une suite de prédications, préparant les auditeurs à mieux observer le temps pascal prochain. Afin de les attirer, il mêla à ses sermons des anecdotes et des facéties. Ce genre, qui paraît avoir été nouveau à Francfort, fut blâmé des uns, tandis que d'autres en furent si émerveillés qu'ils en répandirent le bruit dans les villes voisines; à Mayence „mille oreilles" désiraient entendre un prédicateur aussi original. Un Francfortois, que Murner avait connu à Fribourg, Philippe Keilbach, maître ès arts, n'ayant pas pu assister à ses sermons, lui demanda une copie du premier qu'il avait prononcé [56]. Murner lui en envoya un extrait latin sous forme de lettre. Le sujet était: les armes de la patience, c'est-à-dire ses propres armoiries expliquées allégoriquement; ce bouclier, dit-il, qui jusque-là l'a défendu contre les assauts de ses adversaires, peut rendre le même service à tous ceux qui sont dans la tentation ou dans l'adversité. Il convint que dans ses prédications il a été facétieux; pour s'en justifier, il en appela à l'exemple de Geiler de Kaysersberg, mais dans le résumé des *Arma patientiæ*, qu'il fit publier

55 L'acte de l'élection, signé aussi par Jean Pauli, gardien du couvent de Strasb., se trouve aux arch. de Lucerne.

56 Keilbach est cité parmi les reuchlinistes. *Ep. obsc. vir.*, p. 328.

par son frère Béatus, imprimeur à Francfort, il eut soin de supprimer ce qui aurait pu choquer des lecteurs trop scrupuleux; il n'y a d'étrange que l'allégorie [57].

A Francfort il s'occupa aussi d'hébreu; il avait appris cette langue tout récemment, on ne sait où [58]. Toujours plein de projets, dont plus d'un devait dépasser ses moyens, il avait résolu de défendre les commentaires bibliques de Nicolas de Lyra contre les corrections qu'y avait faites l'évêque Paul de Burgos. Nicolas avait eu de bonnes connaissances hébraïques, mais Paul, juif converti, en avait eu de meilleures encore. Nicolas ayant été franciscain, Murner crut qu'on lui devait une réparation d'honneur, en démontrant qu'il ne s'était pas trompé dans ses explications de l'Ancien Testament. On ne sait si son propre honneur eût gagné beaucoup s'il avait exécuté ce projet; il l'abandonna, pour le moment, dit-il, mais probablement pour toujours [59]. Il y renonça pour satisfaire à une demande des frères mineurs de Francfort; ceux-ci l'avaient prié de traduire en allemand vingt-quatre petits traités hébraïques, qui étaient sans doute autant de pièces tirées d'un des livres de prières dont se servaient les Juifs. Sous cette demande se cachait le vieil antagonisme entre les franciscains et les dominicains; on était au commencement de la querelle que les moines et les théologiens de Cologne avaient suscitée à Reuchlin; les frères mineurs ne pouvaient pas soutenir une cause que défendaient leurs rivaux; ceux de Francfort, sans se prononcer ouvertement pour le savant wurtembergeois, voulaient savoir au moins ce qu'il y avait dans ces livres juifs dont on réclamait la destruction. Murner, persuadé que ni les israélites ni les chrétiens ne pourraient s'en offenser, fit la traduction et en forma deux brochures, l'une sur la célébration de la Pâque, l'autre contenant des formulaires usités lors des repas,

57 *Arma patientiæ*. Ind. bibl. 315.

58 Dans la lettre citée dans la note suivante, Murner dit qu'il n'a pas appris l'hébreu dans sa jeunesse, mais *vespere*. Plus tard il s'en vantait. Dans un pamphlet écrit contre lui à l'époque de la Réformation, on lui prête ces mots: *Pædagogum me præficite liberis, græce quo illos doceam, et si velis hebraice etiam et chaldaice, totidem enim linguas calleo. Auctio lutheromastigum*, à la suite du *Leviathan*, 2e éd. — *Er hat uns selbst entbotten, er wisse mehr hebräisch und andres im kleinen Finger, weder wir im gantzen Leib*. Capito, *Entschuldigung an den... Bischoff zu Strassburg*. 1523, in-4o, fo G, 4.

59 Lettre aux franciscains de Francfort, 1512, servant de préface au *Ritus paschæ*, Ind. bibl. 319.

lors du décès d'un membre de la communauté, et quand la nuit on a des songes inquiétants [60]. La version n'est ni très-littérale ni toujours très-exacte, mais elle prouve que Murner ne se vantait pas tout à fait à tort de ses connaissances hébraïques et qu'il était plus libre de préjugés que les Hochstraten, les Ortwin Gratius, etc. Les deux brochures furent imprimées par son frère Béatus.

D'après un pamphlet publié contre lui dans les premières années de la Réforme, il aurait été à Francfort dès avant de revenir à Strasbourg en 1502, et à cette occasion il aurait attaqué en chaire le dominicain Wigand Wirt [61]. Il n'est pas impossible que lors de son grand tour à travers l'Allemagne il ait passé aussi à Francfort, mais s'il a prêché contre Wirt, il ne l'a fait sans doute qu'en 1512, l'année même où ce dernier fut obligé de rétracter publiquement ses invectives contre Sébastien Brant et contre les autres défenseurs de l'immaculée conception.

Le séjour de Murner à Francfort est surtout important parce que c'est là qu'il composa ou acheva deux de ses poèmes satiriques, la Corporation des vauriens, *Schelmenzunft*, et la Conjuration des fous, *Narrenbeschwörung*. Il dit que d'abord il en rédigea un texte grave, ne contenant pas de facéties, et que sur ce texte il fit à Francfort des prédications, semblables peut-être à celles de Geiler sur la Nef des fous de Brant [62]. Les rimes allemandes qu'il fit sur les mêmes sujets

[60] Ind. bibl. 319, 320.

[61] *Leviathan*, fº a, 3.

[62] *Schelmenzunft; Narrenbeschwörung.* Ind. bibl. 321, 322. — La *Schelmenzunft*:

Die ich zu Frankfurt an dem Mayn fº k, 6.
Anfengklich dichtet zu latein,
Daryn du findst das ich auch kan
Ernsten wo es fug man han.
Das findstu clärlich zu latyn
Wie ernstigklich myn schympff wöl syn,
Zu Frankfurt hab ich an dem Mayn
Diss buch beschriben zu latein
Und zu tütsch darzu geprediget.

Narrenb., fº y, 6. — Le premier des deux poèmes paraît être fait avant le second; parlant dans ce dernier des ivrognes, fº f, 1, il dit:

Ich musz das uff myn eidt veriehen,
Wer nit so grosse bitt geschehen
Ich hett sy gsetzt in die Schelmenzunfft.

Et dans la préface de la *Geuchmatt*, fº b, 1:

Ich strafft sy vormals mit vernunfft
Und setzt sy in der schelmenzunfft,
Noch deten sy uff schand verharren
Bisz ich beschwur die selben narren.

trahissent en plusieurs passages leur origine francfortoise[63]; elles témoignent en même temps pour la première fois de son talent pour la satire populaire. Ces deux poèmes eurent le même retentissement que le *Narrenschiff;* en peu d'années il en parut plusieurs éditions. En 1513 un agent impérial, Jean Müe, venu à Strasbourg pour des affaires diverses, avait aussi la mission de s'informer du docteur qui avait fait „l'autre Nef des fous"; cela ne pouvait être que la *Narrenbeschwörung;* il devait prier le magistrat de l'envoyer à Maximilien,

V. aussi ib., f° C, 1. — Herdegen, auteur d'un *Schediasma de Th. Murneri logica memorativa*, Nuremb. 1739, in-f°, p. 3, cite une édition de la *Narrenb.*, Bâle 1506. Waldau, p. 51, et Panzer, *Annalen der ältern deutschen Literatur*, T. 1, p. 347, ne la connaissent pas et pensent que Herdegen a confondu le livre de Murner avec le *Narrenschiff* de Brant, réimprimé à Bâle en 1506. Comme dans le *Lutherischer Narr*, f° B, 3, Murner dit:

Ich hab vor fiertzehen ganzen ioren
Allein die kleinen Närrlin beschworen,

Kurz, dans son introduction à cet ouvrage, p. XXXVIII, pense que la *Narrenb.* pourrait bien avoir paru en 1506; le *Luth. Narr* fut publié en 1522, mais rien n'empêche, selon Kurz, d'admettre qu'il était commencé dès 1520; 1520 moins 14 = 1506, donc une édition de 1506 est vraisemblable, et c'est à cause d'elle que M. fut créé poète lauréat. Nous avons prouvé que cette distinction lui fut décernée pour d'autres motifs. En outre, le *Luth. Narr* n'a pas pu être commencé dès 1520; il n'est pas seulement inspiré à M. par les pamphlets de 1520, mais aussi par les *XV Bundsgenossen*, qui ne sont pas antérieurs à 1522. Les quatorze ans dont parle M. ne sont pas à prendre à la lettre. S'il avait écrit la *Narrenb.* en 1506, il faudrait que la *Schelmenzunft* eût existé dès cette même époque, et il faudrait surtout que M. eût été à Francfort avant 1511. On a vu plus haut que d'après le *Leviathan* il aurait été dans cette ville en 1501 ou 1502, mais que ce qu'on raconte de ses controverses avec Wigand Wirt est improbable. Il se peut que pendant son voyage pour fréquenter les universités, il ait passé aussi par Francfort, mais ses deux poèmes supposent un séjour assez long. D'ailleurs, comme simple étudiant il n'aurait pas pu prêcher comme il prétend l'avoir fait. On sait par ses *Arma patientiæ* qu'il débita à Francfort une suite de prédications facétieuses; il donne à Philippe Keilbach l'assurance que *quantumcunque humana re et serioso joco misceantur*, elles étaient fondées sur les Saintes-Écritures; c'est de cette nature qu'ont dû être ses sermons sur la *Conjuration des fous*. L'édition de ce livre de 1512 me paraît donc être la première; je persiste dans cette opinion aussi longtemps qu'on n'aura pas trouvé un exemplaire de 1506.

63 *Uff dütsch nenn ichs ein schelmenstück,*
Zu Frankfurt nennt mans bubentandt. *Schelmenzunft*, f° a, 2.
Das seind fürwar die nassen knaben
Die zu lohn fünff schilling haben
Zu Frankfurt, die in anderm land
Butzbacher knecht werden genant.

O. c., f° d, 3. — Dans la *Narrenb.* un usurier dit: *Zu Frankfurt heissents wir den stich*, f° q, 3.

qui pourrait se servir de lui[64]. On connaît le goût de l'empereur pour ces sortes de publications; il avait une vive affection pour Brant, il ne devait pas en avoir une moindre pour Murner; s'il chargea son envoyé de s'informer de lui, c'est qu'il n'ignorait pas sans doute qu'il changeait incessamment de résidence. Le moine se rendit-il à la cour? on pourrait le supposer d'après le titre de chapelain impérial, qu'il ne se donne, il est vrai, que deux ans plus tard[65], mais que rien n'empêche de faire remonter à 1513; Maximilien le lui conféra en témoignage de la satisfaction que lui avaient procurée les deux satires.

Murner était revenu à Strasbourg dès 1512[66]. Un chapitre provincial, tenu à Nördlingen le 10 juillet 1513, le choisit pour être gardien du couvent de notre ville. Plus rieur que sérieux, remuant, plein d'amour-propre, il manquait de toutes les qualités que ces fonctions auraient exigées; bientôt après on l'accusa de se conduire en despote, d'avoir renvoyé sans motif plusieurs employés et dépensé en un an une somme de 500 livres dont il ne pouvait pas rendre compte. Sur ces plaintes, le chapitre réuni à Strasbourg le 14 mai 1514 le déposa, et les administrateurs laïques du couvent le firent appeler devant eux. A l'entendre, il n'eut pas de peine à se disculper; ce n'était que par rancune, dit-il, que le provincial et d'autres frères le persécutaient[67]. Au milieu de ces ennuis il ne cessait d'écrire. Son voyage à Francfort pendant l'hiver de 1511, sur un bateau du Rhin, lui avait attiré une maladie; au printemps suivant il avait cherché la guérison dans un lieu de bains[68]. Pendant ce séjour, qui le condamnait à l'oisiveté,

64 Wencker, *Apparatus archivorum*, p. 16.

65 ... *deiner weisen fürsichtigkeit als geflissener Caplon.* Dédicace à Maximilien de l'Énéide, 1515. Waldau, p. 110, est d'avis de ne pas prendre cela au sérieux; mais comment M., s'adressant à l'empereur lui-même, aurait-il pu se dire son chapelain, s'il ne l'avait pas été?

66 D'après l'*Auctarium scriptorum ecclesiast.* du prieur de Laach, Jean Butzbach, M. habitait encore en 1513 le couvent des franciscains de Francfort. Böcking, *Supplem. opp. Hutteni*, T. 2, p. 425. Il est plus probable qu'il était déjà revenu à Strasb., ce que Butzbach a fort bien pu ignorer.

67 V. sa protestation ci-dessous, note 75.

68
Ich fur gen Franckfurt uff dem Rein,
Da viel ein solich wetter ynn
Das ich so gantz erfroren bin.

Geistlich Badenfart, f° c, 3. Il se rendit dans un *Meyenbad*, o. c., f° O, 4, un bain comme Baden-Baden, où l'on allait aussi au printemps.

il fit un poème intitulé : *Eine geistliche Badenfahrt*, allégorie des plus singulières avec la prétention d'être édifiante. Ce livre parut en 1514[69]. En 1515 suivit *Die Müle von Schwindelsheim*[70], qui, à de certains égards, est une de ses satires les mieux réussies. Un autre ouvrage du même genre, *Die Geuchmatt*, contre les mœurs efféminées des contemporains, était prêt dès 1514. Murner en vendit le manuscrit pour 4 florins à l'imprimeur Hupfuff[71]. Les franciscains eurent l'imprudence de prétendre que, par vengeance, il les visait directement dans cette pièce, dirigée contre ceux qui se laissent séduire par les femmes; ils s'en plaignirent au magistrat, qui délégua deux de ses membres pour examiner l'ouvrage et pour avertir Hupfuff de ne rien publier contre les moines[72]. Le manuscrit ayant été remis à l'*ammeister*, Murner s'adressa à Brant, qui était chargé de la censure; il lui déclara qu'il ne voulait offenser personne en particulier et que son livre n'avait d'autre but que de châtier l'immoralité générale; comme l'imprimeur redemandait soit la copie soit les 4 florins, il supplia Brant de lui faire restituer son œuvre, qu'il tâcherait de vendre ailleurs[73]. Elle lui fut rendue, mais il ne put pas la publier chez nous.

Plein de dépit il quitta Strasbourg, fit un voyage en Italie, s'arrêta à Bologne, se chargea à Venise de l'instruction de quelques jeunes gens, mais dut revenir à cause du mauvais état de sa santé[74]. Le

69 Ind. bibl. 233.

70 Ib. 324. Cet ouvrage parut sans nom d'auteur, mais on savait qu'il était de M. Il est mentionné dans des pamphlets du temps de la Réforme; dans le *Dialog zwischen aim pfarrer und aim schulthaisz*, etc., s. l. et a., in-4°, on lit, f° E, 3 : *Murner... hat herfür gebracht die hoch ergründten leer, mit namen die Narrenpschwerung, die Schelmenzunfft, der Greth Mullerin jahrtag, auch den Ulenspygel, und andre schöne büchle mer.* De même dans la *Novella*, s. l. et a, in-4°: *Alle ding er zu dem bösten kört — Als das gar mancher wol hat ghört — In der Müllerin von Schwindelsheim.* Du reste, on n'a qu'à lire deux pages du livre et à les comparer à deux quelconques d'un des poèmes signés de M., pour se convaincre qu'il est l'auteur.

71 Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 143.

72 1514. *Der ammeister bringt an, wie der Guardian zu den Barfussen klag, wie Murner wider sie by Hupfuff drucken lasse... Ist erkant dass man Hupfuff beschick mit derselben matery fürzukummen... Item. Zu Hupfuff die Geuchmatt besichtigen soll Peter Museler und Hofmeister* (membres du conseil); *ihnen gesagt, hat er etwas das wider die Münch sey, soll ers nit drucken. Brants Annalen.*

73 Wencker, *Collecta arch. jura*, p. 143.

74 Dans sa protestation du 18 août 1515, il assure qu'il est revenu à Strasb. *usz*

15 août 1515 il écrivit à Strasbourg une épître à Maximilien pour lui dédier sa traduction de l'Énéide en rimes allemandes, dont, dit-il, il avait soumis le manuscrit à la correction de Peutinger. Trois jours après il publia, sous forme de placard, une protestation contre le provincial et contre le nouveau gardien de Strasbourg[75]; il y raconte ses démêlés avec eux, expose les reproches qu'on lui faisait, et se dit prêt à défendre la justice de sa cause devant l'évêque et le magistrat, et jusque devant l'empereur et le pape. On ne peut pas douter de la sincérité de ces déclarations, mais peut-on se figurer Murner, facétieux, inconstant, plus habitué à courir le monde qu'à maintenir l'ordre et la discipline dans une corporation monastique, peut-on se le figurer comme gardien d'un couvent? Il a dû y avoir mille causes d'inimitié entre lui et les frères. Un de ses travers était de se croire capable de tout; il ne comprenait pas qu'il était peu fait pour ces fonctions de surveillant, dont il se plaignait d'avoir été injustement dépouillé.

Sans attendre l'effet de sa protestation, et sans donner suite à son offre de se justifier devant les autorités ecclésiastiques et civiles, il partit brusquement pour Trèves. Au mois de novembre il annonça dans cette ville un cours sur les Institutes, en promettant de les enseigner en quatre semaines, toujours au moyen de ses cartes[76]. C'est le seul renseignement positif que nous ayons sur sa présence à Trèves pendant l'hiver de 1515. L'auteur d'un pamphlet qui lui est hostile le fait raconter lui-même, qu'ayant machiné quelque chose contre les chanoines de la cathédrale, il fut obligé de fuir afin de n'être pas jeté dans la Moselle[77]. Dans une des *Epistolæ obscurorum virorum*, qui est censée datée de Trèves[78], le personnage auquel on l'attribue raconte au contraire qu'on craignait que Murner, venu récemment en cette ville, ne s'efforçât de gagner les chanoines et les autres clercs pour la cause de Reuchlin. En effet, il passait alors pour un ami de Reuchlin, on prétendait même qu'il avait écrit un livre

den welschen landen. C'est donc en 1514 ou dans la première moitié de 1515 qu'il a fait ce voyage en Italie.

75 Publié par extrait par Röhrich. *Zeitschr.* 1848, p. 588.

76 *Intimatio facta in universitate Trevirensi in die S. Andreæ apostoli* (30 nov.); au verso du titre du *Chartiludium Institutæ*. Ind. bibl. 327.

77 *Leviathan*, f° a, 4.

78 *Epp. obsc. vir.*, p. 189.

pour sa défense[79]. On a vu qu'il avait l'esprit assez ouvert pour ne pas condamner les études hébraïques ; son traité sur les dominicains brûlés à Berne avait prouvé son peu de sympathie pour l'ordre des frères prêcheurs ; il aimait d'ailleurs à prendre parti dans toutes les querelles ; on peut donc admettre qu'il s'était déclaré pour la cause reuchliniste, et que c'est peut-être pour l'avoir plaidée trop haut qu'il s'était fait à Trèves des ennemis, auxquels il voulait échapper en quittant la ville. C'était sa coutume, quand il avait un ennui, de changer de lieu. Il revint dans son couvent de Strasbourg[80], mais son impatience ne lui permit pas d'y rester longtemps.

En 1518 on le trouve à Bâle, pour y compléter ses études sur le droit romain[81]. En même temps, désireux de se produire, il demanda à faire pendant les vacances des leçons d'hébreu qu'il pourrait achever en quatre ou cinq semaines ; il annonça que si on ne le lui accordait pas, il s'absenterait momentanément de la ville[82]. Il ne paraît pas qu'on ait accepté son offre ; il n'y a pas de trace d'un enseignement d'hébreu qu'il aurait fait à Bâle ; on commençait à se méfier de la science d'un homme qui prétendait tout savoir. Avant le mois d'avril 1519 il reçut le grade de licencié en droit[83] ; il expliqua

79 *Composuit unum librum... in defensionem Reuchlin.* O. c., p. 278. Ce livre a-t-il existé ?

80 Avant l'ouvrage de Waldau la biographie de M. était si peu connue que Jöcher, *Gelehrten-Lexikon*, Leipz. 1751, in-4°, T. 3, p. 765, dit qu'il fut en 1517 professeur à Leipzig et qu'il ne quitta cette ville qu'en 1539 pour se rendre à Trèves.

81 Il fut inscrit dans la matricule sous le rectorat de Jean Gebwiler : *frater Th. Murner ordinis minorum sacræ theologiæ doctor.*

82 Murner à Brunon Amerbach. Autogr. Bibl. de Bâle. Cette lettre est sans date ; comme Murner ne signe que *theol. doctor*, il faut admettre qu'il l'a écrite avant d'avoir obtenu les grades juridiques. Il paraît pour la première fois comme licencié en droit le 8 avril 1519 ; la phrase *cum alioqui jam otiosus ad 4 vel 5 hebdomadas essem* se rapporte par conséquent à des vacances de la faculté de droit en 1518 ; il comptait sans doute sur des auditeurs de la faculté des arts, auxquels on avait l'habitude, à Bâle, de faire des leçons même pendant les vacances de la canicule. Brunon Amerbach, auquel il s'adressa, était beaucoup plus fort en hébreu que lui. Ce savant, qui, sans être professeur de l'université, fut un des principaux collaborateurs d'Érasme pour l'édition des œuvres de S. Jérôme, mourut le 21 octobre 1519.

83 Sur les titres de la *Geuchmatt*, qui parut à Bâle le 5 avril 1519, et de la traduction allemande des Institutes, qui est du 8 du même mois, il se qualifie de *beider rechten licentiat.* V. aussi Sieber, *Murner und sein juristisches Kartenspiel*, dans les *Beiträge zur vaterländischen Geschichte, von der Basler hist. Gesellschaft*, 1875, p. 298.

alors aux étudiants ses cartes juridiques et fit un cours sur les Institutes. Quelques personnes le prièrent de traduire cet ouvrage en allemand; quand on apprit qu'il avait cette intention, d'autres lui démontrèrent qu'il entreprenait une œuvre impossible, on le railla de son outrecuidance, on le menaça, s'il persistait, de le rendre la fable du monde[84]. Ce fut pour lui un motif de plus pour faire ce travail réputé si difficile, et il faut dire qu'il n'y réussit pas trop mal. Il paraît que d'abord il dicta sa traduction dans ses leçons[85]; il se plaignit que, la trouvant très-utile, on la lui volât; quelque étudiant s'était peut-être servi de son cahier de cours, sans nommer le nom du professeur.

La licence en droit ne suffisait pas à son ambition, pas plus que les titres de docteur en théologie et de poète lauréat; il aspirait aussi aux honneurs du doctorat en droit. Comme le monde, dit-il, n'apprécie que les docteurs, et que Salomon et Jésus-Christ, s'ils revenaient, ne seraient pas estimés s'ils ne prenaient pas de grade dans une école, il a cru devoir demander le doctorat dans les deux droits, afin de pouvoir écrire sur ces matières avec plus d'autorité[86]. Pour témoigner de son aptitude, il publia successivement trois ouvrages, le *Chartiludium Institutæ*, une édition allemande des rubriques et des règles du droit civil et canonique, et sa traduction complète des Institutes[87]. Son dessein de populariser la connaissance du droit par des versions en langue vulgaire n'aurait dû trouver que des approbateurs à une époque où, pour siéger comme magistrat ou comme juge, on n'avait pas besoin d'avoir fait des études latines; Ulric Tengler et Sébastien Brant avaient poursuivi le même but par la publication du *Klagspiegel* et du *Layenspiegel*. Mais les juristes savants protestèrent contre cette nouveauté, qui suivant eux devait rabaisser la majesté du droit. Celui

84 Préf. des *Instituten* et des *Statrecht*. Ind. bibl. 331.

85 Sieber, l. c., p. 303.

86 Préf. des *Statrecht*.

87 Ind. bibl. 327, 328, 329. — Un ms. du *Chartil. Institutæ*, avec des dessins enluminés, déjà mentionné par Waldau, p. 20 et 37, appartient à la bibl. de la ville de Nuremberg; le 23 août 1537 il avait été donné par Arbogast Stercker, un des héritiers de Murner, à Diebold Schwartz, pasteur de l'église de S. Pierre-le-Vieux à Strasbourg. Ce ms. fait songer à l'ouvrage qu'on avait connu à Strasb. en 1502. V. note 27. — D'après Stintzing, *Gesch. der popul. Lit.*, 465, le texte n'est pas identique avec celui qui est imprimé.

qui s'emporta le plus fut Ulric Zasius, qui jouissait alors de toute la plénitude de sa célébrité. Il ne paraît pas s'être plaint des publications de Brant, car Brant était son ami; mais dans le cas de Murner, la rancune que Zasius lui avait gardée depuis qu'en 1508 ils n'avaient pas pu s'entendre sur les poètes païens, se joignait au dédain pour les livres juridiques populaires; la sortie de Murner, dans la *Narrenbeschwörung*, contre ceux qui enseignent le droit dans les écoles et qui n'y réussissent pas mieux que des aveugles tirant à la cible[88], peut également avoir contribué à exaspérer le très-susceptible professeur de Fribourg. Dans deux opuscules qu'en 1518 il fit publier à Bâle, il exprime, en faisant des allusions directes à Murner, son mépris pour les idiots qui, coiffés d'un capuchon ou d'un bonnet de fou, avilissent la science par des traductions ou par des jeux; ils méritent d'être battus de verges[89]. Si un homme grave comme Zasius n'avait parlé sur ce ton que des cartes de Murner, on le trouverait assez naturel; mais condamner aussi les traductions, ce n'était qu'un orgueilleux pédantisme. A Bâle même on partageait cette opinion; on était peu disposé à accorder au moine le titre de docteur qu'il réclamait. Le 1er mars 1519 Zasius écrivit à Claude Cantiuncula, de Metz, un des professeurs de la faculté de droit : „Quant à Murner, je m'aperçois qu'enfin vous ouvrez les yeux; le bruit s'est répandu que vous couronnez des gens de rien; je te supplie, au nom de Dieu, faites que cela n'arrive pas aussi à Murner; il s'agit d'un intérêt majeur, l'honneur de notre faculté est en jeu; ce serait une chose odieuse, qu'aucun châtiment ne pourrait expier, si ce misérable souillait de son bonnet de fou les très-saintes lois et les nobles prescriptions

88 *Darumb das sy das recht verkören*
Des musz ich sy auch hie beschwören,
Ich red von denen in den schulen...
Sy wissen des rechten also vil
Als wenn ein blinder schützt zum zil. *Narrenb.*, fo h, 3.

89 *Eos omnibus verberibus dignos esse putamus, qui juris civilis scientiam, quam ne a vestibulo quidem unquam cognoverunt, in linguam vernaculam et nescio quos ludos traducere pergunt: quibus non satis est, quod ipsi sint omnibus numeris imperiti, nisi et alios insanire faciant. Scholia; Zasii Lucubratiunculæ*, Bâle 1518, in-fo, p. 17. — *Providerant enim viri prudentissimi complures venturos esse rabulas, qui cum idiotæ, tum imperiti essent, legum tamen sinceritatem fœdare, profanare, vernaculis invulgare verbis aggrederentur; id quod nonnullis in nostra Germania sive cucullo, sive stoliditatis mitra tentatum esse cognovimus. Antinomiarum dissolutiones*; o. c., p. 79.

canoniques, lui qui n'en sait pas plus qu'un aveugle des couleurs"[90]. D'autres prétendaient qu'en sa qualité de moine et de prêtre il n'avait pas à s'occuper de droit civil. A ces adversaires il répondait avec une fierté qui ne déplaît pas : „Si annoncer la parole de Dieu, prêcher aux fidèles, étudier nuit et jour le droit pour pouvoir l'offrir aux laïques honnêtes, sont des œuvres religieuses, je suis un religieux. Si, au contraire, se faire raser la tête, se ceindre d'une corde, porter des sandales et une chemise de bure, coucher sur la paille, ne parler ni dans le cloître ni à table, mendier de maison en maison, se donner pour pauvre tout en étant dans l'abondance, si c'est là ce qui constitue le religieux, je n'en suis pas; ces niaiseries conviennent à des béguines, mais non à un chrétien sincère"[91].

Cependant, malgré les avertissements de Zasius, et malgré ses propres hésitations, la faculté de Bâle consentit à donner à Murner le chapeau de docteur en droit civil et canonique. Pour narguer ceux qui s'y étaient opposés, il voulut donner à sa promotion un éclat, qu'autorisaient les statuts de l'université. Le candidat pouvait inviter l'évêque et les magistrats en se présentant devant leurs demeures à cheval et accompagné de trompettes et de fifres[92]. Murner demanda à cet effet les musiciens de la ville de Strasbourg; venus de loin et revêtus de leurs costumes officiels ils auraient rehaussé encore la solennité; quand une ville comme Strasbourg prêtait ses fanfares à un de ses habitants, les envieux n'auraient plus eu qu'à se taire. Mais à Bâle on souleva des difficultés, on contesta à Murner, parce qu'il était moine, le droit d'user de ce privilége; comme il insista, on lui

90 *Quod ad Murnerum attinet, video, quod jam tandem oculos aperitis, vos qui sacratissimi juris facultatem moderamini. Invulgata jam est fabula homines nihili apud vos nimis faciliter coronari, quod ne Murnerus in tam honesta facultate præstet, per deum exoratus, Claudi, prohibe. Popularis est ea actio, quoniam nostræ facultatis laus periclitatur, ut ita omni bono viro competat exercitium. Infanda ea res foret, et nullo unquam sulphure expianda, si vel sanctissimas leges, vel laudatissima canonica præscripta, homo illotus suo stultitiæ pileo contaminaret, qui tantum in utrisque novit, quantum in coloribus cæcus.* 1er mars 1519. *Zasii epistolæ*, p. 324. — C'est à cela que se rapportent les paroles de Murner sur sa traduction : *Cuius quidem interpretationis a plerisque juristis non fuimus commendati, ajentes, me nobilissimas legalis doctrinæ margaritas porcis devorandas prebuisse, et ingratis atque indoctis barbaris juris majestatem dilacerandam opprimendamque prodidisse, potius quam interpretatum fuisse. Chartil. Inst.*, f° C, 4.

91 Préf. des *Statrechte*.

92 W. Vischer, *Geschichte der Universität Basel*, p. 235.

observa qu'on en référerait à la cour de Rome. Le 11 mars 1519 il écrivit au magistrat de Strasbourg pour le remercier de lui accorder ses fifres, en ajoutant qu'il ne les demandait que pour son honneur et non pour faire une mascarade, mais qu'il attendrait la décision de la cour apostolique[93]. Cette décision ne venant pas, il fut reçu docteur „sans bruit, quoique non sans peine“[94]. La promotion, il est vrai, n'est pas mentionnée dans les registres de l'université; mais si elle n'avait pas eu lieu, il n'aurait pu se donner le titre ni dans un ouvrage qu'il publia au mois d'août de la même année ni dans des publications des années suivantes[95]; on a constaté du reste qu'en 1519 les registres ont été tenus d'une manière très-irrégulière[96]. Dans une lettre à Peutinger, Murner se plaignit de l'opposition que Zasius lui avait faite; Peutinger communiqua cette lettre à Jacques Spiegel, et celui-ci la transmit à Zasius lui-même, en l'engageant, dans l'intérêt de son honneur, à répondre de façon que ce moine présomptueux apprenne quel est l'homme qu'il ose mépriser[97]. Nous ne saurions dire si le juriste de Fribourg a suivi ce conseil.

Satisfait d'avoir obtenu le grade qu'il avait convoité, bien qu'on le lui eût conféré sans enthousiasme, Murner n'eut plus de raison pour s'arrêter à Bâle; les savants se méfiaient de lui; il sentait que ce milieu ne lui convenait pas. Avant de quitter la ville, il remit à l'imprimeur Adam Petri de Langendorf sa *Geuchmatt*, pour laquelle il avait su obtenir un privilége impérial contre la contrefaçon. Dans une intention manifestement satirique contre les Bâlois, il avait modifié le texte écrit à Strasbourg; il se qualifiait de chancelier institué

93 Autographe. Arch. de S. Thomas.

94 *Frag und Antwort Symonis Hessi und Martini Lutheri newlich mit einander zu Worms gehalten.* S. l. et a, in-4°. Chez Böcking, *Opp. Hutteni*, T. 4, p. 609. Dans ce traité on raconte, en l'exagérant, l'histoire des fifres de Strasbourg.

95 Stintzing, *Ulrich Zasius*, p. 210, a tort de croire que Murner n'est pas devenu à Bâle docteur en droit. Sur le titre de sa traduction du traité de Hutten sur la racine de gaïac, il s'appelle *der heiligen geschrifft und beider rechten doctor;* il se donne le même titre dans une lettre à Brant du 13 janv. 1521; dans sa protestation du 8 mars 1521, Röhrich, *Zeitschr.*, 1848, p. 598, il dit: *ich hab alle mein drey doctorat erlangt mit genugsame der kunst, als mir das under brieff und sigel beyde schulen Basel und Freiburg kuntschafft gaben.* Enfin, dans l'éd. latine des actes du colloque de Baden, à la fin, f° a, 2, il est également qualifié de *divinarum literarum et utriusque juris doctor.*

96 Sieber, o. c., p. 299.

97 Spiegel à Zasius, 29 mars 1520. Stintzing, *Zasius*, 379.

par les magistrats du pré des coucous de la louable ville de Bâle, et dit dans les derniers vers : „Notez-vous, ô Bâlois, que je vous fais cadeau de ce livre en prenant congé de vous“[98]. Le volume parut en avril 1519; trois mois auparavant était mort l'empereur Maximilien ; Murner raconte qu'affligé de cet événement il partit pour l'Italie, où il espérait acquérir auprès des jurisconsultes une plus grande expérience du droit[99]. Le peu de cas qu'on faisait de lui à Bâle explique ce voyage mieux que les regrets qu'aurait inspirés à Murner le décès de Maximilien. Son absence ne peut pas avoir été de longue durée, car dès l'été on le voit de nouveau dans son couvent de Strasbourg. Il paraît que là on avait oublié les anciens griefs; on l'admit à remplir les fonctions de lecteur[100]. Les publications qu'il fit à cette époque ne sont pas de celles qu'on aurait attendues d'un professeur monacal; en juillet il publia les histoires facétieuses de Till Eulenspiegel[101], et en août une traduction du traité d'Ulric de Hutten sur la vertu de la racine de gaïac dans la maladie syphilitique[102].

98 Ind. bibl. 330. Au titre : *Der loblichen statt Basel in freyden zu einer letz beschriben;* à la dernière page : *Disz buch, ir Basler, merckt mich eben — Das hab ich üch zu letzen geben. Letze,* repas ou cadeau que l'on donne à quelqu'un en prenant congé de lui. Le livre parut le 9 avril 1519. Les privilèges des *Geuch* sont datés de Bâle 1515; dans la première rédaction il y avait sans doute Strasb. au lieu de Bâle.

99 Préf. des *Statrecht.* — C'est de ce voyage, ou de celui de 1514 ou 1515, qu'on se raille dans le *Leviathan,* f° a, 4; les détails donnés dans ce pamphlet sont vraisemblables, à l'exception de l'anecdote qu'à Venise M. aurait été nommé patriarche s'il n'avait pas été reconnu par des négociants strasbourgeois.

100 Dans une lettre à Brant, 13 janv. 1521, il se dit *lector et regens fratrum minorum.* — Dans le *Leviathan,* f° b, 1, on raconte que de retour à Strasb., il eut une querelle avec un certain Weddele, qu'il poursuivit ce dernier comme adulateur, détracteur, gourmand, etc., et qu'ayant été excommunié pour ce fait, il dut de nouveau quitter la ville. La querelle est possible, mais l'excommunication est improbable; en tout cas M. resta à Strasb. Weddele n'est pas un franciscain, comme le croient Jung, *Beiträge,* P. 2, p. 289, et Röhrich, *Gesch. der Ref. im Elsass,* T. 1, p. 223, note 10; il s'appelait Weddelin, et était licencié en droit, avocat, laïque et marié. Au commencement de la Réforme il fut à Strasb. un des chefs du parti catholique; l'auteur du *Leviathan* le qualifie de *lutheromastix* et ne le maltraite pas moins que Murner; à la fin il le change en porc. En 1524 les bourgeois demandèrent une disputation, à laquelle devait aussi prendre part Weddelin.

101 Ind. bibl. 332. Murner ne signa pas cette édition, mais on sut que c'était lui qui l'avait faite. V. le passage cité note 70, et Lappenberg, p. 384.

102 Ind. bibl. 333. Le traité de Hutten, *De admiranda guaiaci medicina et morbo gallico,* avait paru à Mayence, Jean Schöffer, 1519, in-4°. Il a été souvent réimprimé, en dernier lieu dans les *Opera* de Hutten par Böcking, T. 4, p. 397 et suiv., où se trouve aussi, au bas des pages, une réimpression de la traduction par Murner.

CHAPITRE III.

Murner et la Réformation à Strasbourg et en Suisse. — Séjour à Lucerne. Retour et mort à Obernai.

L'année 1520 commence la période où Murner s'engage avec toute son impétuosité dans les polémiques provoquées par la Réforme. Il y déploya une activité prodigieuse; ce fut le temps de sa plus grande fécondité, et aussi celui où il fut attaqué avec le plus de verve. Nous avons d'autant moins l'intention de suivre ces controverses dans leur partie théologique, que chez Murner, de même que dans les pamphlets de ses adversaires, les questions de doctrine sont plus négligées; il n'y touche que dans quelques écrits spécialement dirigés contre Luther et contre Zwingle, mais tout docteur qu'il fût, il n'avait pas l'esprit théologique; ses arguments, quand ce ne sont pas des injures, ne sont que ceux de la scolastique ordinaire; il n'y a donc pas lieu pour nous de nous en occuper; nous ne faisons pas d'histoire ecclésiastique, notre premier et principal objet est l'histoire littéraire.

Les écrits satiriques de Murner antérieurs à 1520 sont remplis de plaintes sur les abus qui se commettaient dans l'Église et sur les vices des prêtres et des moines; il n'avait fait que répéter ce que disaient Wimpheling, Geiler et beaucoup d'autres. A l'origine de la Réforme il ne paraît avoir vu dans Luther qu'un homme indigné comme lui-même de la décadence générale. Mais quand il le vit se déclarer contre les dogmes et les usages traditionnels, il se sépara de lui, comme le firent chez nous Wimpheling, Luscinius, Gebwiler. Sa première publication polémique fut, en octobre 1520, une traduction du livre de Luther sur la captivité babylonienne de l'Église, où est réfutée la doctrine des sept sacrements[103]; il s'imaginait qu'il battrait

[103] Ind. bibl. 334. Gervinus et d'autres ont cru que Murner a fait cette traduction parce qu'il partageait encore toutes les opinions de Luther! Il dit dans son traité contre Stifel, Ind. bibl. 338 : ... *das buch der babilonischen gefengknisz, das ich selbs vertütschet hab, uff das doch der gemein christ sehe uwer gotzlesterung und schen-*

ainsi le réformateur avec ses propres armes, et qu'il suffirait de dévoiler ses hérésies pour que la population strasbourgeoise en fût effrayée. Mais nos bourgeois étaient plus empressés de lire les écrits de l'*hérétique* que ceux du moine, dont ils connaissaient trop les singularités pour qu'il leur inspirât une haute estime. Murner revint à la charge; en novembre et en décembre il répandit quatre traités, dont le premier est encore empreint d'une certaine modération; il est consacré aux objections que Luther avait élevées contre la messe, et Luther lui-même est invité avec beaucoup d'égards à revenir à l'Église orthodoxe[104]. Les trois autres deviennent de plus en plus véhéments; dans l'un il représente les doctrines luthériennes comme gravement suspectes d'hérésie; dans un autre il prend la défense de la papauté[105]; dans le dernier enfin, qu'il opposa à l'épître du réformateur à la noblesse allemande et qu'il dédia à l'empereur Charles-Quint[106], il appelle Luther un destructeur de la foi, un Catilina ressuscité des morts pour la ruine de la patrie. Mais, chose curieuse, dans ce même livre il convient qu'en bien des choses Luther n'a pas tort, qu'il serait la gloire de la nation s'il n'abusait pas de son génie pour attaquer le siége apostolique, que les abus, au contraire, dont il se plaint sont réels, et que lui, Murner, est loin de vouloir les justifier. Aucun de ces pamphlets, qui tous avaient obtenu des priviléges impériaux, n'était signé de son nom; ils étaient anonymes, dit-il, pour qu'on ne les prît pas pour des libelles diffamatoires; il ne s'était révélé comme auteur qu'à l'archevêque de Mayence et à l'évêque de Strasbourg, ses supérieurs, dont l'autorité devait garantir sa sincérité. Pensait-il que son nom seul, ajouté à ses productions, leur aurait donné un caractère injurieux? Il savait sans doute qu'il ne jouissait pas d'une grande considération. Du reste, ses précautions ne lui profitèrent guère; personne ne se méprit sur l'origine des traités que nous venons de men-

dung der heiligen sacrament; et dans son livre sur Luther et Henri VIII, Ind. bibl. 340: *das der Luther... sagt, ich hab im die babilonisch gefengknisz verdeutscht in zu schenden, das gestand ich; ich hab aber seine wort nit gefelscht mit einicherley unwarheit, dan allein sein lateinische wort nach meinem vermögen zu deutsch gesprochen; ist im dasselbig buch zu schanden, so hat er selber geschent und nit ich, dan ich seins buchs kein macher, sonder ein dolmetsch bin.*

[104] *Christliche ermanung.* Ind. bibl. 335.

[105] Ind. bibl. 336, 337.

[106] Ind. bibl. 338.

tionner; Murner trouva des adversaires qui le traitèrent comme il traitait les luthériens; il parut contre lui un pamphlet satirique, intitulé *Karsthans,* dont il sera parlé plus bas.

Comme les écrits de Luther et de ses partisans circulaient à Strasbourg avec la même liberté que ceux des catholiques, Murner écrivit le 13 janvier 1521 à Sébastien Brant[107], déplorant que celui-ci, qui était censeur, n'empêchât point la publication des livres hérétiques; il le conjura de veiller à ce que Strasbourg, la cité glorieuse et fidèle, ne devînt pas une caverne d'infidèles; il se déclara prêt à lui indiquer les écrits qu'il faudrait supprimer; il se plaignit en particulier d'un libelle dirigé contre lui-même (le *Karsthans*); si on n'en défendait pas la vente, il serait forcé de s'adresser à la cour de Rome, bien que le magistrat n'aime pas qu'un des habitants de la ville soit cité devant ce tribunal. Brant se sentait découragé au milieu du mouvement qui entraînait la population strasbourgeoise; comme censeur il ne put rien faire pour l'arrêter; le magistrat, d'ailleurs, était décidé à rester neutre; il ne défendait que les injures et les violences.

En février (1521) parut un nouvel écrit de Murner, moins passionné que quelques-uns des précédents; il réfutait les raisons que donnait Luther d'avoir brûlé les Décrétales, et annonçait encore d'autres livres[108]. Comme les idées nouvelles étaient propagées aussi par des chansons, il en fit une à son tour, en l'adaptant à un air populaire; c'est une complainte en trente-cinq couplets sur la décadence de la foi, causée par les réformateurs; mais là aussi il est remarquable que, tout en défendant l'Église, Murner ne put s'empêcher de dire, même dans cette pièce destinée au peuple, que si les laïques se détournent du catholicisme, la faute en est à l'envie et à la discorde qui règnent dans le clergé, aux abus auxquels personne ne songe à porter remède, aux indulgences, qui ne servent qu'à séduire la foule[109].

107 *Sitzungsberichte der Münchner Academie,* 1871, p. 277.

108 Ind. bibl. 340.

109 Ib. 339. Contre cette chanson on en fit une autre: *Das lied vom auffgang der christenheit, in Doct. Mur. Veiten thon*; chez Scheiblé, T. 6, p. 671; ce sont des plaintes sur les abus, des éloges de Luther, des invectives contre M.: *Von schelmen soll er schreyben — Da ist er in der zunfft.* — Michel Stifel, d'Esslingen, écrivit: *Uszlegen und glossen über D. Murnern... lied.* 1520, in-4°; M. répondit très-vertement, Ind. bibl. 342; Stifel répliqua de la même façon: *Antwort uff D. Th. Murnars murnarrische phantasey.* Wittemb., 1523, in-4°

Luther laissa passer, sans y répondre, les premiers traités de son adversaire strasbourgeois; ce ne fut qu'en écrivant un jour contre Jérôme Emser, qu'il releva aussi les attaques de Murner[110]; la manière dont il écrivit son nom prouve qu'il avait vu quelques pamphlets qui venaient de paraître, et qui très-probablement étaient d'origine strasbourgeoise. L'un était ce *Karsthans* que nous avons cité; c'est un dialogue entre un paysan et un étudiant son fils, Murner, Luther et Mercure[111]; un autre, également sous forme de dialogue, portait en tête *Murnarus Leviathan*[112]; un troisième était une pièce en vers, à

[110] *Auff das übirchristlich, übirgeystlich und übirkünstlich buch Bocks Emssers zu Leyptzk antwort D. M. Luthers, darinn auch Murnars seines gesellen gedocht würt.* 1521, in-4°. Ce traité fut aussitôt réimprimé à Strasb. chez Jean Schott, in-4°.

[111] Le *Karsthans* est de 1520; on en connaît au moins 7 éd., toutes s. l. ni d., in-4°. Les unes ont au titre une gravure à quatre personnages: un paysan portant une houe (*Karsthans* = Jean de la Houe), son fils qui est étudiant, un homme barbu qui doit être Luther, et Murner avec une tête de chat; sur d'autres est ajouté Mercure. La preuve que la satire est d'origine strasbourgeoise, est fournie par ces vers, à la fin de la 2e éd.:

Der Murnar ist nit allein in dem spil,
Zu Straszburg ich noch zwen nennen will,
Der schulmeister Jeronimus genant
Und doctor Peter uff dem stifft predicant.

L'un de ces deux est Jérôme Gebwiler, le maître d'école de la cathédrale, l'autre est Pierre Wickram, le prédicateur de la même église. Murner est persiflé à cause de ses ouvrages sur le droit, de sa *Geuchmatt*, de son habitude de citer des proverbes; on l'appelle *Murmaw* et on lui attribue les mœurs des chats; on lui reproche de fréquenter les mauvais lieux; on prétend qu'à Fribourg il a prêché tout un carême sur la locution populaire: n'as-tu pas vu mon oie? — Jung, T. 2, p. 254, est d'avis que Karsthans est le nom de l'auteur; je crois plutôt que c'est un nom fictif, une personnification satirique de l'opinion populaire. Après l'apparition du pamphlet, Jean Meurer, ancien médecin à Fribourg, qui parcourait le pays en prêchant aux paysans, paraît s'être emparé du nom de Karsthans. Le 16 mars 1523 le conseil de régence du duché de Wurtemberg écrivit à notre magistrat pour lui demander des renseignements sur un certain Karsthans, qui dans des lieux écartés, *in Winkeln*, répandait les doctrines luthériennes et excitait le peuple à la révolte, *zu bundschuhischer Handlung*. Arch. de Strasb. En 1524 ce personnage fut pris à Tubingue. — Le traité est réimpr. dans le *Kloster* de Scheiblé, T. 10, p. 219, dans l'édit. de Kurz du *Luth. Narr*, p. 163 et suiv., et dans celle de Böcking des œuvres de Hutten, T. 4, p. 615 et suiv. — Un autre pamphlet contre Murner, du mois de décembre 1520, est celui de Matthieu Gnidius, d'Augsbourg, poète lauréat: *Defensio christianorum de cruce, id est lutheranorum; cum pia admonitione fr. Thomæ Murner, lutheromastigis, ordinis minorum, quo sibi temperet a conviciis et stultis impugnationibus M. Lutheri.* Haguenau 1520, in-4°; et s. l. et a., in-4°.

[112] *Murnarus Leviathan vulgo dictus Geltnar oder Genszprediger. Murnarus qui et Schönhenselin oder Schmutzkolb, de se ipso: Si nugæ et fastus faciunt quem relligiosum*

l'éloge de Reuchlin, de Hutten et de Luther, et contre l'inquisiteur Hochstraten, Murner et tout le *conciliabulum malignantium;* pour persifler notre moine encore davantage, on publia ces vers à la suite d'une réimpression de ses propres rimes sur l'affaire des dominicains de Berne[113]. Toutes ces satires sont accompagnées de caricatures, où Murner est représenté tantôt avec une tête de chat, tantôt avec la queue du dragon Léviathan. On reprit le nom de *Murnar* que lui avait déjà donné Wimpheling[114]; on l'appela *Murmur*, *Murmau*, etc.,

— *Sum bonus et magnus relligiosus ego. Raphaelis Musæi in gratiam M. Lutheri et Hutteni, propugnatorum christianæ et germanicæ libertatis ad osores epistola.* S. l. et a. (1521), in-4°, gravures. Une autre édition, ayant en tête du titre le mot *Dialogi*, ajoute: *Auctio Lutheromastigum, dialogus recens illis additus.* S. l. et a., in-4°, grav. — Jung, T. 2, p. 255, attribue ce pamphlet à un *auswärtiger Schriftsteller* et pense à Mat. Gnidius, mais l'auteur se révèle comme Strasbourgeois dans les détails qu'il donne sur Murner, notamment sur ses séjours à Strasbourg, par ce qu'il dit de l'imprimeur Grüninger, du licencié Weddelin, du médecin Laurent Fries, par sa connaissance du mont S[te] Odile et des traditions qui s'y rattachaient. Il prétend qu'il n'a pas de haine contre Murner, qu'il a vécu avec lui amicalement à Bâle, à Francfort, à Trèves; il se raille surtout de sa vie vagabonde; le moine est censé raconter lui-même ses aventures, mais on lui met dans la bouche une foule d'anecdotes imaginaires. Le distique *Si nugæ* etc. est emprunté au pamphlet publié contre M. par les amis de Wimpheling, *Versiculi*, etc. — Le *Leviathan* est réimpr. dans le *Kloster*, T. 10, p. 337 et suiv. — Un pamphlet de 1521, qui, sans être dirigé uniquement contre M., fait mention de lui, est intitulé: *Ain schöner dialogus und gesprech zwischen aim pfarrer und aim schulthaysz, betreffend allen übelstand der gaystlichen und bösz handlung der weltlichen.* S. l. et a., in-4°. Réimpr. dans le *Kloster*, T. 10, p. 301 et suiv. On y cite quelques-unes des satires de M., on prétend qu'il n'a appris sa science que dans un cabaret de Fribourg, *im faulen beltz*, etc. L'auteur paraît être un Strasbourgeois: le *schultheiss* dit que le jour de Pâques il a été à Strasb., le curé revient de Haguenau. — En 1522 parut *Ain kurtzi anred zu allen myszgunstigen doctor Luthers und der christenlichen freyheit.* S. l., in-4°; à la fin: *I A hat es gemacht da er frölich was;* une gravure représente cinq personnages, dont quatre avec des têtes d'animaux, M. avec celle d'un chat. Cette harangue, en prose, n'est qu'une traduction de la conclusion du *Leviathan;* elle est suivie de rimes.

113 *History von den fier Ketzern*, etc. Ind. bibl. 314. Au-dessous du titre une gravure: à gauche Reuchlin, Hutten et Luther, *patron. libertatis;* au milieu quatre dominicains, *Hochstrat*, *Doctor Jesus et ceter.*, avec eux Murner ayant une tête de chat et une queue de dragon; à droite les domin. de Berne et Jetzer, *die maculisten von Bern*, *conciliabulum malignantium;* sur une maison du fond la date 1521. Au-dessous de la gravure: *Ein kurtzer begriff unbillicher frevelhandlung Hochstrats, Murnars, Doctor Jhesus und irer anhenger, wider den christlichen D. M. Luther, von alle* (sic) *liebhaber evangelisther* (sic) *lere.* S. l. et a., in-4°, gravures d'Urs Graf. Le docteur Jésus était un dominicain suisse nommé Jean Burkardi.

114 Wimpheling, s'adressant à Boëce: *lacerat tua carmina Murnar. Versiculi*, f° a, 5.

on tourna en ridicule, comme l'avaient fait jadis les wimphelingiens, ses voyages, ses prédications facétieuses, ses jeux de cartes; on demanda s'il était possible de prendre au sérieux un homme qui avait écrit le *Moulin de Schwindelsheim* et publié les farces d'Eulenspiegel; on lui imputa des sottises et des méfaits dont il est permis de croire qu'il n'était pas coupable. Dans ces pamphlets la question religieuse est traitée à peine en sous-ordre; très-divertissants par leur causticité, ils ont le tort de déverser trop d'injures sur la personne de Murner.

Il voulut se défendre, mais le magistrat, qui en avait assez de ces querelles, ne lui permit que d'afficher un placard en douze endroits de la ville. Dans cette pièce, datée du 18 mars 1521[115], il déclare que puisqu'on a publié à Strasbourg des traités de Luther qui lui ont semblé contenir des attaques injustes contre le siége de Rome, il s'est cru obligé par son vœu d'obéissance et par sa qualité de docteur en théologie de les réfuter; qu'il n'a pas signé ses propres écrits, mais qu'il en a informé ses supérieurs; qu'il s'est servi de la langue allemande parce que Luther a fait de même; qu'il s'est abstenu de dire du mal „du savant et vénéré docteur Luther,“ et qu'il ne veut que du bien au chevalier Ulric de Hutten; qu'il n'a pas justifié les abus et que si, dans ce qu'il a dit de la doctrine, il a erré, il est prêt à se rétracter; qu'étant poursuivi d'outrages par des libellistes anonymes, il traduirait ceux-ci en justice s'il découvrait leurs noms; qu'enfin il s'offre à des disputations publiques devant les universités de Bâle, de Fribourg, de Mayence ou de Heidelberg, mais qu'il ne se croit pas obligé de faire à ses frais le voyage de Wittemberg pour disputer personnellement avec Luther[116].

Cette déclaration de la part d'un homme aussi fougueux que Murner pourrait nous étonner, si l'on ne savait pas combien il tenait à ne pas s'aliéner la faveur du magistrat. Pendant quelque temps il s'abstint de la controverse; en septembre il publia avec un nouveau titre une édition remaniée de sa traduction des Institutes, en la dédiant au *stettmeister* Jean Bock[117]. Il avait achevé aussi une tra-

[115] *Protestation D. Thome Murner das er wider Doc. Mar. Luther nichtz unrechtz gehandelt hab.* Publié par Röhrich. *Zeitschr.* 1848, p. 598.

[116] Il parle de six traités qu'il a publiés chez Grüninger et de vingt-six qu'il tient en réserve. Les six sont les numéros 331 à 336 de l'Ind. bibl. Quant aux vingt-six, il est permis de croire que le chiffre est exagéré.

[117] *Statrecht*, achevé d'imprimer le 28 sept. 1521. Ind. bibl. 381.

duction du code entier, en soixante-dix-sept livres, entreprise depuis trois ans; il annonça au chevalier Bock qu'il ne tarderait pas à la livrer à l'impression[118], mais il ne le fit jamais; dans ces années de trouble, où l'attention générale était absorbée par les discussions religieuses, un ouvrage de ce genre eût difficilement trouvé un éditeur. Murner lui-même, du reste, était trop engagé dans les luttes et avait l'humeur trop belliqueuse pour pouvoir garder longtemps le silence; en automne 1522 il revint à la polémique avec une ardeur nouvelle. En septembre il traduisit l'ouvrage peu royal de Henri VIII contre Luther[119]; en novembre il compléta cette publication par le traité : Lequel des deux est un menteur, Luther ou le roi d'Angleterre[120]? Dans une note ajoutée à ce livre, l'imprimeur Jean Grüninger s'excusa de l'avoir publié; il espère que personne ne lui en voudra, car il faut qu'il vive de sa profession en imprimant toutes sortes de livres[121].

Il venait de paraître un ouvrage intitulé : *Les quinze alliés*[122] *contre l'Église romaine;* Murner n'y était pas nommé, mais le volume, très-sérieux et très-spirituel, l'embarrassait et l'irritait; il résolut de frapper un grand coup à la fois sur ses adversaires personnels et sur ceux du catholicisme; il publia, en décembre, son poème sur le grand fou luthérien[123], où il montra qu'au moins comme écrivain satirique

118 ... *Bin ich zulest in die meinung ersessen das gantz keiserlich recht, das in im siben und sübzig bücher verfasset, zu verteutschen.* — Il aurait voulu dédier cette œuvre à Maximilien, mais celui-ci étant mort, il interrompit le travail et ne le reprit qu'après l'élection de Charles-Quint; *ich hab durch die güte des almechtigen gots hinbracht, das solch verteutscht keiserlich recht ietz allen tag in den druck von mir gefertiget würt, ein grausames werck zu understen, ich geschweig zu vollenbringen.* Préf. des *Statrecht.*

119 Ind. bibl. 343.

120 Ib. 344. Contre ce traité parut: *Antwortt den Murnar uff seine frag, ob der könig von Engellant ein lügner sey, oder der göttlich D. M. Luther. Datum ex Mithilena insula anno XXIII.* in-4°. Pamphlet moitié sérieux, moitié satirique.

121 ... *hab ich Joh. Gruninger, burger zu Straszburg, dis buch getruckt, in guter hoffnung nieman mir solchs verargen wird, wiewol mich etlich angeret ich sol es eim andern trucken lassen. Mag doch ein jeder frumer wol bedenken, das ich mit meiner handtierung dis und anderer trück mein narung suchen musz.*

122 *Eine klägliche klag an den christlichen römischen kayser Carolum von wegen D. Luthers und Ulrich von Hutten. Auch von wegen der Curtisanen und bättelmönch. Das keiserlich maiestat sich nit lasz sollich leut verfüren. Der erst bundtsgnosz.* S. l. et a., in-4°. L'ouvrage se compose de quinze parties, qui parurent successivement. L'auteur principal est Jean Eberlin de Güntzbourg, ancien franciscain, qui en 1521 avait quitté le couvent d'Ulm pour se retirer à Rheinfelden, près de Bâle.

123 Ind. bibl. 345.

il était supérieur à quelques-uns des pamphlétaires dont il avait à se plaindre. L'éditeur Grüninger s'était procuré pour ce livre un privilége impérial pour cinq ans; la contrefaçon était défendue sous peine d'une amende de 5 marcs d'or. L'ouvrage parut le 19 décembre; trois jours après on en informa le magistrat; Grüninger et les autres libraires furent cités et reçurent l'ordre de livrer tous les exemplaires pour qu'ils fussent brûlés. Grüninger ne livra pas tout; il supprima le privilége impérial, le remplaça par une excuse pareille à celle qu'il avait ajoutée au traité sur Luther et Henri VIII, et continua de vendre le volume en cachette; d'autre part il avertit le conseil que Murner avait l'intention de faire réimprimer le livre à Haguenau, sur quoi on invita le gardien des franciscains à veiller à ce que cela n'arrivât point. Murner prétendait être dédommagé de ses pertes soit par son éditeur soit par le magistrat; des deux côtés on lui répondit par des refus [124]. On combattit son ouvrage par un autre qui le surpasse encore en verve humoristique; il a le simple titre de *Novella :* un vieux curé doit conjurer un esprit qu'on croit être celui de *Karsthans;* comme il ne réussit pas, on appelle Murner; celui-ci prodigue en vain ses signes et ses formules, l'esprit se révèle comme le grand fou luthérien et finit par avaler l'exorciste. De même que chez Murner le fou est la personnification de la Réforme, il est ici lui-même la personnification de la puissance hostile vaincue par la Réforme [125].

Les combats livrés par Murner lui firent la réputation d'être à Strasbourg le champion le plus intrépide du catholicisme. Le 17 mai 1523, Jean Faber, vicaire de l'évêque de Constance, aussi irrité que lui contre les réformateurs, l'avertit qu'il venait d'envoyer dans notre ville un traité contre eux; il espère qu'après „les Dialogues tragiques

[124] Voici l'excuse à la fin du volume: *Verantwortung den macher disz büchlins, stot zum teil in der vorred, wie sie im den grossen narren zum spot umbgefürt, etc. Aber sunder verantwort er, das sie in gezigen, antreffende ein person, das sie dan in vil hundert büchlin uff in usz hon lassen gon, on ire namen, des vermeint er ein ietlicher schuldig sei sein eer zu retten. Des hat er mir auch zvgesagt, das dis büchlin niemans sol schmehen, sunder in der narrenkappen uszyon. Uff solchs hab ich Johannes Grieninger das angenumen, so ich mich auch truckens musz erneren, und mein handel ist, von mir getruckt niemans zu lieb noch zu leit.* — V. aussi Jung, T. 2, p. 75 et suiv.

[125] *Novella.* S. l. et a. 18 feuillets in-4°, 3 grav. dont 2 répétées quatre fois. L'auteur est Pamphile Gengenbach, poète et imprimeur à Bâle; c'est un dialogue en vers entre un marchand et un curé. — Réimpr. dans le *Kloster*, T. 8, p. 675 et suiv., et par Gödecke, *Pamphilus Gengenbach*, Hannov. 1856, p. 262 et suiv.

et impudents" qui ont paru à Strasbourg (*Karsthans* et *Murnarus Leviathan*), la censure ne permettra pas que son travail soit supprimé, autrement il se plaindrait au pape, à l'empereur et à Ferdinand d'Autriche; au contraire, comme il n'est ni un simple grammairien ni le premier venu, il est en mesure de rendre des services aux Strasbourgeois, s'ils laissent publier son livre, que Murner fera bien de traduire aussi en allemand [126]. Jusqu'à présent je ne connais pas d'ouvrage de Faber imprimé alors à Strasbourg soit en allemand, soit en latin.

Peu après cette lettre du vicaire de Constance, Murner reçut l'avis que, puisqu'il avait défendu Henri VIII contre Luther, le roi brûlait du désir de faire sa connaissance. Par malheur, cet avis ne venait pas du roi lui-même, mais de quelqu'un qui, connaissant la vanité du moine, voulut se railler de lui. Murner le prit au sérieux; vers le milieu de 1523 il partit pour l'Angleterre et se présenta à la cour; là il apprit que personne n'avait songé à le faire venir; cependant le roi, plein d'admiration pour son zèle catholique et le prenant en pitié à cause du tour qu'on lui avait joué, lui fit remettre 100 livres pour s'en retourner dans des lieux où sa présence semblait plus nécessaire [127]. Henri VIII s'estimait assez fort théologien pour n'avoir pas besoin des secours du franciscain strasbourgeois. Il lui remit une lettre dans laquelle il le recommandait à notre magistrat comme un homme qu'aucun danger ne rebute quand il s'agit de combattre l'hérésie luthérienne [128].

Quand Murner rentra dans son couvent, une scission avait éclaté parmi les frères; les uns ne voulaient plus porter le froc, d'autres étaient résolus à le garder. Murner joua dans cette circonstance un rôle assez équivoque; lui, qui jusque-là s'était montré un des soutiens les plus fermes de l'ancien ordre des choses, jugea à propos de céder à l'opinion publique, soit par peur, soit pour profiter au moins de quelques-uns des avantages de la Réforme; comme le peuple n'aimait plus les moines, il ne voulut plus paraître en moine [129]. En novembre

126 Röhrich, *Geschichte der Reformat.*, T. 1, p. 445.

127 Le chancelier Thomas Morus au cardinal Wolsey, 26 août (1523). *State-papers*, T. 1, p. 225.

128 La lettre est du 11 sept. 1523. Wencker, *Collecta archivi jura*, p. 144.

129 Ces détails sont tirés d'extraits du *Mémorial du magistrat* (arch. de Saint-

1523 lui et plusieurs franciscains adressèrent au magistrat une requête, tendant à être autorisés à changer le froc contre le costume des prêtres séculiers; ils demandèrent que dans le couvent on leur assurât leur subsistance et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie; à ces conditions ils continueraient de s'occuper de l'école et de dire des messes en mémoire des bienfaiteurs de la maison. D'autres frères, soutenus par le gardien Ulric Graf et par le provincial Georges Hofmann, protestèrent contre cette démarche. Le 2 mars 1524 l'affaire fut portée devant le magistrat; il fit savoir aux moines qu'il n'était pas compétent pour se mêler de leurs querelles, qu'il n'avait rien à leur permettre ni à leur défendre. Dix jours plus tard Murner, accompagné de trois frères, se présenta en personne devant le conseil; il exposa que le froc était devenu la risée de la foule, que leur règle ne les obligeait pas à le porter, mais qu'ils ne voulaient pas le quitter sans l'assentiment de l'évêque et du magistrat; qu'étant fils de bourgeois, ils croyaient avoir le droit d'être reçus bourgeois à leur tour; qu'enfin, ils avaient à se plaindre du provincial qui, logé dans le couvent, le ruinait par le grand train qu'il y menait avec ses partisans. Le conseil répondit qu'il réfléchirait. Murner, sans attendre le résultat de ces réflexions, prit l'habit noir des clercs séculiers, tout en restant dans le monastère, qui fut abandonné de la plupart des autres moines [130]. Ce fut alors que le magistrat institua une commission pour faire l'inventaire des biens monastiques. Murner se rendit à Saverne, où résidait l'évêque; celui-ci lui conseilla de solliciter pour le changement de costume une autorisation pontificale et de partir à cet effet pour Nuremberg, où était réunie la diète et où se trouvait le cardinal Campeggi. L'évêque lui-même envoya à ce dernier une plainte contre le magistrat, principalement au sujet de la tolérance à l'égard des prêtres mariés. Murner fit le voyage, s'entretint avec le légat et lui exposa aussi verbalement les griefs de l'évêque. Ceux-ci furent réfutés très-énergiquement par les députés que Stras-

Thomas), d'un protocole des franciscains, 1523 et suiv. (ms. brûlé), et de la *Purgatio* de Murner (v. note 136). En général v. Jung, T. 2, p. 261 et suiv., et Röhrich, T. 1, p. 227 et suiv.

130 En 1524 Luther écrivit à un ami: *Murnarrus habitum cum suis mutavit, gressus (egressus) cum omnibus monasterium. Factus, ut aliqui dicunt, canonicus regularis vel studentium ordinis in collegio. Luthers Briefe*, éd. De Wette, T. 2, p. 528.

bourg avait envoyés à la diète [131]. Murner, à ce qu'il paraît, n'obtint pas la permission qu'il avait demandée, car de retour dans notre ville il reprit le froc [132]. Selon lui-même, il ne le reprit que pour se séparer ostensiblement des franciscains devenus infidèles à leur ordre. Le 21 mai il parut de nouveau devant le conseil pour réclamer encore une fois le droit de bourgeoisie; on consentit seulement à le prendre sous la protection de la ville.

Un décret du magistrat du 15 juin 1524 défendit l'impression de pamphlets polémiques; on prétend que Murner établit alors une presse clandestine dans le monastère même des franciscains [133], mais on ne connaît de lui aucune publication ni de 1524 ni de l'année suivante. Il ne combattit les réformateurs que par des leçons faites dans son couvent et leur demanda de le réfuter par écrit. Invité par eux à une conférence, il refusa de discuter leurs doctrines, de sorte que Butzer fut obligé d'attaquer les siennes. Après cette réunion il remit à Butzer le manuscrit de six leçons qu'il avait faites sur la messe; le réformateur y répondit par un traité sur la cène [134]. Les théologiens strasbourgeois, auxquels s'était joint le Français Lambert d'Avignon, réfutèrent en outre leur antagoniste dans les cours publics qu'ils faisaient sur divers livres de la Bible. Le bruit de cette controverse se répandit parmi la bourgeoisie, excitée déjà contre Murner par les satires populaires; plusieurs fois il fut insulté quand il traversait la rue. Il n'avait pas seulement des ennemis parmi la population laïque, il en avait aussi, et de plus ardents encore, parmi les quelques reli-

131 Röhrich, T. 1, p. 187, note 16, cite un document qui n'existe plus : *Handlung zwischen dem Cardinal und der Stadt Strassburg Gesandten, Dr Murners und der Priester halb, etc.*

132 D'après Sleidan, *De statu religionis, etc.*, Strasb. 1555, f°, f° 57, Murner serait allé à Nuremberg, au nom de l'évêque, pour accuser le magistrat auprès du légat; on peut admettre qu'outre les motifs personnels qui le conduisirent à Nuremberg, il a eu une mission de l'évêque. Le renseignement, au contraire, que donne Waldau, p. 26, d'après des annales wurtembergeoises manuscrites, est peu vraisemblable: M. serait venu pour accuser les Strasbourgeois auprès de la diète; il n'avait pas qualité pour paraître devant la diète. Il rend compte lui-même des motifs de son voyage dans sa *Purgatio*. V. ci-dessous.

133 Jung, T. 2, p. 77. 268.

134 Nic. Gerbel à Jean Schwebel, juin 1524. *Centuria epistolarum theolog. ad J. Schwebelium. Bipont.* 1597, p. 66. — *De cœna dominica ad objecta que contra veritatem Evangelicam Murnerus, partim ipse finxit, partim ex Roffensi ac aliis pietatis hostibus, sublegit, Responsio Martini Buceri.* S. l. et a., 40 feuillets in-8°.

gieux qui étaient restés dans le couvent. Ils lui reprochèrent d'avoir quitté un jour le froc, d'être devenu hésitant dans sa foi, d'avoir engagé quelques-uns d'entre eux à se joindre au mouvement réformateur, d'avoir accepté de l'argent pour attaquer la religion. Les dernières de ces imputations sont trop étranges pour qu'on puisse les accepter comme fondées; elles ne s'expliquent que par l'incompatibilité d'humeur qui existait entre Murner et les moines de son ordre; il s'était formé contre lui un parti qui, pour le dénigrer, le chargeait d'accusations dont quelques-unes étaient aussi injustes que plusieurs des reproches de Wimpheling, de Zasius et des luthériens. Singulière destinée que celle de cet homme, qui n'avait réussi encore qu'à se brouiller avec tout le monde, même avec ceux dont il défendait la cause! Le provincial réclama contre lui l'intervention du magistrat; la foule, le voyant poursuivi par son propre supérieur, pénétra dans sa demeure et enleva divers objets, entre autres le manuscrit de la traduction latine de son traité pour la défense d'Henri VIII. Chassé du couvent, menacé de prison, il se retira à Obernai, où, paraît-il, vivaient encore des membres de sa famille. Depuis le 28 septembre il adressa au magistrat de Strasbourg lettre sur lettre, pour demander réparation des violences et des dommages dont il était victime, affirmant qu'il ne se sentait coupable ni d'une infraction aux lois de la ville ni d'une offense envers un de ses habitants, ne se plaignant pas des bourgeois mais du provincial et des moines, et s'offrant à comparaître dès qu'on le citerait régulièrement devant des juges [135]. Il voulait aussi qu'on obligeât le couvent des franciscains à lui fournir les moyens de vivre. Il envoya en outre un mémoire justificatif, qu'il se proposait sans doute de livrer à l'impression; il est adressé à tous les amis de la vérité [136]. Pendant longtemps, dit Murner, il a gardé le silence, mais son honneur exige enfin qu'il se défende contre les calomnies; il réfute les accusations que les moines avaient portées contre lui; il insiste surtout sur le reproche de n'avoir changé de costume que pour se conformer aux opinions luthériennes; comme religieux de l'ordre de

135 Ces lettres, dont les originaux existent aux arch. de Saint-Thomas, ont été publiées par Strobel, *Beiträge zur deutschen Literatur*, p. 67 et suiv., et d'après lui par Scheiblé, *Kloster*, T. 4, p. 580 et suiv.

136 *Purgatio vulgaris Th. Murner.* Ms. autogr., 5 pages f°. Arch. de Saint-Thomas. Strobel, o. c., p. 88, n'en donne qu'un extrait.

Saint-François il n'est pas un *moine* astreint à porter le froc, la règle ne prescrit qu'un habit avec un capuchon, elle ne détermine ni la coupe ni la couleur et ne sait rien d'une corde; ces choses-là ne sont exigées que par les statuts; or il n'a pas prêté serment sur les statuts, il n'a juré que d'observer la règle. Dans la même pièce il annonça l'intention de se rendre à la diète qui en novembre devait se réunir à Spire; là il prouverait publiquement son innocence et son orthodoxie. On sait que cette diète n'eut pas lieu.

Avant que le magistrat de Strasbourg lui eût répondu, Murner quitta Obernai. Depuis le 17 avril jusqu'au 19 mai 1525 cette ville était menacée par les paysans. Dans cet intervalle il réussit à s'échapper, relevant à peine d'une maladie[137]. De crainte de tomber entre les mains des insurgés, qui en voulaient aussi aux moines, et qu'on avait avertis peut-être que dans plusieurs de ses satires il s'était élevé contre les révoltes précédentes[138], il partit en habits laïques; c'est dans ce costume qu'il arriva à Lucerne. Par égard pour Strasbourg et par pitié „pour un savant célèbre", les Lucernois l'habillèrent, le logèrent au couvent des franciscains et bientôt après lui conférèrent l'office de prédicateur[139]. Il dit qu'après les tribulations des dernières années, il ne désirait plus que le repos[140]; mais dès la fin de 1525, il rentre, plus violent que jamais, dans la polémique[141]. Il était provoqué par des pamphlets publiés en Suisse, et dans lesquels on le traitait de la même façon que dans les satires strasbourgeoises. Comme

137 A Pierre Villenbach et à Nic. Kniebs, 27 juin 1525. Strobel, p. 76.

138 *Den bundschuh uffwerfen. Narrenbeschw.*, f°, S, 5. — *Den bundschuh schmieren. Luth. Narr*, f°. T. 4.

139 *Causa helvetica orthod. fidei*, f°. Pp, 3. Ind. bibl. 353. — Le magistrat de Lucerne à celui de Strasb., 7 mai 1526. Strobel, p. 78. — A Lucerne M. est mentionné pour la première fois le 18 janv. 1526, mais il y fut évidemment plus tôt. Schiffmacher, *Ueber Murners Flucht nach Luzern*, dans le *Geschichtsfreund*, Lucerne 1872, p. 231.

140 *Causa helvetica*, l. c.

141 Vers cette même époque Murner intenta un procès à un jeune Bâlois, Jean Werner Frey, qui l'avait qualifié de voleur. Lucerne défendit à Frey de se montrer en ville et dans le canton jusqu'à ce qu'il se fût rétracté. Bâle se plaignit de cette rigueur et demanda que Murner portât sa plainte devant les tribunaux bâlois. Frey ayant fini par déclarer qu'il n'avait répété qu'un ouï-dire, Bâle pensa que Murner serait satisfait et que Lucerne devait révoquer l'ordre de bannissement. Strickler, *Actensammlung zur schweizerichen Reformationsgeschichte*, Zurich 1878, T. 1, p. 438 et suiv.

Lucerne n'avait pas encore d'imprimerie, Murner lui-même en établit une. Un traité qu'il fit paraître contre ses adversaires dans les premiers jours de janvier 1526 est le premier livre qui ait été imprimé dans cette ville; environ trois mois plus tard, Murner en publia un second, dans lequel il attaquait aussi „le sot hérésiarque Zwingle"[142].

Au milieu de ces controverses, plus passionnées en Suisse qu'à Strasbourg, Murner attendait toujours une décision de notre magistrat. Le 7 mai 1526 celui de Lucerne intervint en sa faveur auprès du nôtre. Le 19 juin Murner écrivit lui-même; il raconta comment la peur qu'il avait des paysans l'avait obligé de s'enfuir d'Obernai; il renouvela ses demandes antérieures et ajouta celle que, s'il ne pouvait se présenter à Strasbourg, on lui fixât un jour, soit à Schlestadt, soit à Haguenau, à Obernai ou à Offenbourg[143]. On le laissa venir à Strasbourg même, dans les premiers jours du mois d'août[144]. Les franciscains ayant remis leur couvent au magistrat, celui-ci leur

[142] Le premier pamphlet dans lequel Murner est attaqué depuis son arrivée à Lucerne, date des derniers mois de 1525; il est intitulé *Concilium* et parut s. l. ni d., in-8°. Réimpr., *Kloster*, T. 8, p. 705 et suiv. L'auteur est Utz Eckstein, pasteur à Uster, dans le canton de Zurich. C'est un dialogue en vers allemands entre sept paysans et sept docteurs, sur les questions alors controversées. Un des docteurs est Murner, auquel l'auteur donne les noms de *Murnar*, *Murmaw*. — Contre ce traité M. publia, dans les premiers jours de janvier 1526, une apologie «contre la perfidie des luthériens»; il la fit précéder de la lettre du docteur Eck aux douze cantons, 28 oct. 1525, et du mandat de réforme de ces derniers, 28 janv. de la même année. Ind. bibl. 346. — Eckstein répliqua par son *Richstag*, écrit en mars 1526, s. l. et a., in-8°. *Kloster*, T. 8, p. 827 et suiv.; espèce de comédie en vers, comme le *Concilium;* les personnages sont des paysans, des magistrats, et Murner comme représentant du clergé; on y trouve des réminiscences du *Karsthans* et du *Leviathan*. — Le traité que Murner fit paraître vers la même époque, fin mars ou commencement d'avril 1526, n'est pas dirigé contre Eckstein, mais contre Zwingle et Sébastien Hofmeister de Constance; il est précédé d'un écrit d'Érasme sur la messe et du bref de Clément VII adressé aux Zurichois. Ind. bibl. 347. V. aussi l'article de Schiffmacher cité note 139. — Murner est raillé accidentellement dans plusieurs autres pamphlets du temps, p. ex. dans ceux de Nicolas Manuel, de Berne, au sujet du colloque de Baden. Grüneisen, *Nic. Manuel*, p. 415-434. — Pour en finir, j'ajouterai qu'en 1531 parut une satire contre Luther sous ce titre: *Bockspiel M. Luthers, darinnen fast alle stände der menschen begriffen, vnd wie sich ein yeder beklagt der yetztleuftigen schweren Zeyt.* Mayence, 20 juill. 1531, in-4°. A la fin de cette pièce l'auteur fait intervenir Murner, qui se plaint d'avoir vainement essayé de conjurer les fous; si on l'avait écouté on n'aurait pas à regretter les progrès de la Réforme, mais on s'est moqué de lui, on l'a appelé tête de chat, etc.

[143] Chez Strobel, o. c., p. 78-80.

[144] Ib., p. 90.

accorda à chacun, et aussi à Murner, une pension viagère de 52 florins. Murner, de retour à Lucerne, envoya au conseil une lettre pour le remercier; il déclara qu'il renonçait à toute autre réclamation, et qu'il s'engageait, sous peine de perdre sa pension, à ne plus ni prêcher, ni écrire, ni imprimer quoi que ce soit contre la ville et ses habitants [145].

Il se dédommagea de cette promesse intéressée, à laquelle du reste il demeura fidèle, en montrant d'autant plus d'animosité contre les réformateurs suisses. Le 18 mai avait eu lieu le colloque de Baden, convoqué par les cantons catholiques, auxquels Jean Eck, professeur à Ingolstadt, avait offert l'appui de son talent de disputateur. Zwingle, contre lequel Murner et d'autres avaient proféré des menaces, avait dû décliner l'invitation de paraître [146]. Le parti de la Réforme était représenté par Jean Œcolampade de Bâle, par Berthold Haller de Berne et par quelques pasteurs. Eck avait pour seconds Faber et Murner. Le colloque s'ouvrit par une discussion sur la messe, en termes relativement courtois et modérés, entre Eck et les réformateurs. Le seul orateur du deuxième acte fut Faber; il s'était proposé de prouver par les écrits de Zwingle que ce dernier était le plus dangereux des hérétiques; mais Zwingle n'étant pas présent, Faber ne put faire qu'une harangue contre sa „perfidie“ et remettre aux délégués des cantons des conclusions écrites. Quand vint le tour de Murner, il protesta d'abord de son estime pour le magistrat et les habitants de Zurich; il n'en voulait, dit-il, qu'à Zwingle; il donna lecture de thèses théologiques et juridiques qu'il avait fait afficher à la porte de l'église de Baden. Les premières avaient pour objet la messe; Murner se contenta de les poser, sans les développer; par les autres il prétendait prouver, au moyen de quarante conclusions basées sur des articles du code et longuement motivées, que les réformateurs étaient infâmes, *chrlos*, pour avoir pris possession des églises, pour avoir excité des troubles et attaqué les dogmes, les docteurs et les usages du catholicisme; les plus infâmes entre tous étaient Luther et Zwingle. Dans sa relation il ajoute d'un air de triomphe : Personne

145 15 août 1526. O. c., p. 83.

146 Hottinger, *Historia der Reformation in der Eidgenossenschaft*. Zurich, 1708, 4°, p. 297 et suiv. — J. J. Hottinger, *Gesch. der Eidgenossen während der Zeiten der Kirchenspaltung*. Zurich 1825, T. 2, p. 80 et suiv.

n'osa ouvrir la bouche [147] ! Cela se comprend, il n'y avait pas lieu à discuter sur de pareilles violences.

Quand on connut les détails du colloque, le gouvernement de Zurich se plaignit du langage et des procédés du fougueux franciscain [148]. Celui-ci répondit qu'il n'avait rien dit ni écrit contre les Zurichois, qu'il n'était l'adversaire que de leur prédicateur. Il inséra cette déclaration dans un pamphlet où Zwingle est malmené de la manière la plus injurieuse [149].

Pendant l'automne de cette année 1526 on rapporta au magistrat de Strasbourg que Murner publiait de nouveau des traités de controverse. D'abord le conseil n'y fit pas attention, mais les plaintes s'étant reproduites, il fit rappeler au moine les conditions auxquelles on lui avait accordé une pension viagère. Le 9 novembre il répondit que s'il écrivait encore, ce n'était pas contre les Strasbourgeois, mais pour défendre son honneur et celui des catholiques de la Suisse [150]. On peut se demander si en effet il défendait cet honneur en faisant paraître son Calendrier des hérétiques et des voleurs d'églises [151]. Dans cette pièce, qui est une des satires les plus virulentes et les plus grossières d'une époque si féconde en grossièretés, Murner répète, en l'outrant encore, ce qu'il avait déjà soutenu au colloque de Baden, savoir que les réformateurs sont des voleurs d'églises, et que Zwingle en particulier est „un scélérat infâme, apostat, quarante fois parjure, séducteur du peuple, un lâche qui n'a pas osé se présenter à Baden". Des signes outrageants marquent les phases du calendrier des hérétiques; dans chaque mois les noms des saints sont remplacés par des noms de tyrans et de traîtres, auxquels sont mêlés ceux des réformateurs [152]. Ce n'était pas là cette controverse presque modérée que Murner avait essayé de faire dans ses premiers

147 *Causa helvetica orth. fidei*, fº Zz, 4.

148 J. J. Hottinger, o. c., T. 2, p. 95.

149 Ind. bibl. 348.

150 Strobel, o. c., p. 88.

151 *Kirchenkalender*. Ind. bibl. 349.

152 Le premier des signes du calendrier est un homme pendu : *dieses Zeichen bedeut gut stelen den pfafen und münchen. Deut. X. Galgibus in hangis krayorum nagere beinis.* Le 1er janv. est consacré à Judas, le 6 à Luther, le 9 à *Mahomet ein unflat*, le 12 à *Nero ein wüterich*, le 13 à *Bersabea ein hur*, etc. A la fin M. dit que tous les partisans de la Réforme sont *onmechtig*, *eerlosz*, *böszwicht*, *dieb*, *lecker*, *schelmen*, *buben*, *furfanti tuttiquanti*.

traités contre les luthériens, où il ne prétendait que plaider la cause de la foi sans justifier aussi les abus. A mesure que les événements avaient marché, ce qu'il y avait de violent dans son caractère avait débordé de manière à lui faire perdre toute mesure; il était tombé au-dessous des pamphlétaires dont il avait eu à se plaindre personnellement; il n'y a même plus de l'esprit dans le Calendrier des hérétiques.

En janvier 1527, les Bernois, indignés de ce pamphlet, envoyèrent à Lucerne des députés pour que Murner fût cité devant les tribunaux[153]. A Lucerne, où l'on reculait encore devant l'idée d'une rupture avec les *Eidgenossen*, on regretta l'apparition du Calendrier des hérétiques; on craignit que les Zurichois ne prissent les armes pour venger leur réformateur outragé; le magistrat crut donc devoir défendre à Murner de publier encore des livres de polémique. Pour se justifier il imprima une excuse en vers adressée à tout le peuple du canton de Lucerne[154]. Le lendemain du jour où cette pièce fut livrée au public, il fit paraître les actes de la disputation de Baden; les cantons catholiques en avaient décidé la publication; on n'y comprit que la relation du colloque entre Eck et les réformateurs, telle qu'au moment même elle avait été écrite par un des quatre notaires, Jean Huber de Lucerne[155].

153 J. J. Hottinger, o. c., T. 2, p. 99.

154 Ind. bibl. 351.

155 *Die disputacion vor den XII orten einer loblichen eidtgenoschaft... zu Baden im ergow irer statt gehalten unnd vollendet. — Gedruckt in der altchristlichen Stat Luzern durch doctor Murner in dem iar Christi tusent funfhundert unnd XXVII uff den XVIII tag May.* In-4°. — Zwingli ayant appris, en août 1526, que Murner se proposait d'imprimer les actes, et craignant qu'il ne les falsifiât, demanda qu'on ne publiât qu'une copie authentique. Strickler, *Actensammlung*, T. 1, p. 486. — Après l'apparition du volume les Bernois conçurent également des soupçons, Murner ne leur paraissait pas digne de foi, *der ehren und des glaubens nit werth.* Hottinger, *Historia der Ref.*, p. 398. Plus tard on renouvela souvent le même soupçon; mais outre une préface de Murner, le volume ne contient que la relation officielle écrite pendant le colloque même par le secrétaire du magistrat de Lucerne, Jean Huber. Au f° *d* il est dit que Huber a certifié tous les exemplaires de sa signature; en effet, sur le titre de celui que j'ai vu et qui appartient à la bibl. de Bâle, il y a cet autographe: *Joh. Huber zu Lucern geschworner schriber sscpt (subscripsit).* — Des rédactions pareilles furent faites par quatre autres notaires. Comme les cantons catholiques tardèrent à publier les actes, Thomas de Hoffen, secrétaire de Berne, fit paraître à Strasb., 1526, sa *Warhafftige handlung der disputation in Obern-Baden.* Les catholiques, trouvant ce rapport inexact, décidèrent la publication de celui qu'avait

Lorsqu'en novembre 1527 le gouvernement de Berne convoqua une nouvelle conférence pour le mois de janvier suivant, Murner remit au magistrat de Lucerne une protestation contre cette mesure „antichrétienne“, mais comme on lui avait défendu l'impression de traités de controverse, il ne la publia point. A Strasbourg, où on le connaissait et où on ne le redoutait pas, on désirait qu'il prît part à la dispution de Berne; les cantons de Lucerne et de Fribourg reçurent l'invitation pressante de l'envoyer; mais lui, qui avait reproché si durement à Zwingle de n'être pas venu à Baden, se garda de venir à Berne; Lucerne, du reste, refusa de se faire représenter au colloque[156]. Après la publication des actes de ce dernier et de pamphlets contre lui-même, Murner ne se crut plus lié par la défense du magistrat; il imprima successivement une traduction latine des actes de Baden, augmentée d'un extrait du traité de Faber, de ses propres conclusions, de 148 „mensonges“ tirés des écrits d'Œcolampade et d'une foule d'observations blessantes insérées dans le texte officiel[157], un résumé de sermons qu'il venait de prononcer contre la thèse sur la messe qu'on avait soutenue à Berne[158], un appel contre ce colloque, suivi d'un exposé des motifs de son abstention[159], une satire en rimes allemandes contre les Bernois[160], la protestation que l'année précédente il avait remise au conseil de Lucerne[161]; enfin une épître aux cantons catholiques pour les exhorter „à ne pas se laisser déshonorer par les hérésies évangéliques et luthériennes“[162]. Ce fut sa dernière publication. En 1528 il avait fait un travail d'une nature toute différente; c'était un registre des anniversaires célébrés dans les églises de Lucerne et des communes voisines d'Ebikon et de Littau[163].

Le 16 juillet 1528 Berne écrivit à Lucerne pour se plaindre de la satire intitulée le Testament du vieil ours chrétien; on demanda que

fait Huber. Les quatre autres sont aujourd'hui déposés à la bibl. de Zurich; en les comparant à celui de Lucerne, on s'est convaincu qu'ils concordent ensemble; c'est une preuve de plus que Murner n'est pas coupable d'une falsification.

156 Hottinger, *Hist. der Ref.*, p. 396.

157 Ind. bibl. 352.

158 Ib. 353.

159 Ib. 354.

160 Ib. 350.

161 Ib. 355.

162 Ib. 356.

163 Ms. in-f°. Arch. de Lucerne.

l'auteur fût empêché de publier de nouvelles invectives. Le magistrat de Lucerne répondit que ce pamphlet avait paru à son insu, et que Murner interrogé a déclaré que les attaques incessantes de ses adversaires et de ceux de la Suisse catholique l'avaient seules poussé à ne plus garder le silence. Le magistrat ajouta dans sa lettre, d'un ton assez aigre, que dès que Berne interdira la polémique, Lucerne fera de même. Là-dessus les Bernois donnèrent l'ordre à leurs baillis de se saisir de Murner partout où ils pourraient le rencontrer[164]. Le 24 février 1529, le magistrat de Zurich résolut à son tour de le citer en justice; mais déjà se préparait la guerre de religion. Au mois de juin, après le départ des troupes lucernoises, Murner monta en chaire, exhorta le peuple à ne pas perdre courage et pria Dieu d'exterminer les hérétiques; puis, saisissant une croix, il se rendit pieds nus et suivi de la foule au village d'Ebikon, où il prêcha de nouveau pour enflammer le zèle des habitants[165]. Dans le traité de paix, qui le 24 de ce mois fut conclu entre Zurich et les cantons catholiques, on convint que Murner, que l'on considérait comme le principal instigateur de la guerre, aurait à se présenter à Baden devant des juges désignés par Zurich et Berne, et que Lucerne exécuterait la sentence qui pourrait être prononcée. Il se sauva sous un déguisement par la fuite. Comme on le supposait à Strasbourg, des députés bernois, venus en notre ville avec une mission politique, demandèrent sa punition; comme on ne le trouva point, Berne et Zurich firent saisir ses biens[166]. Encore en juin 1530, les deux cantons renouvelèrent leur plainte auprès des Strasbourgeois; ceux-ci supprimèrent sa pension et fixèrent un jour où il aurait à comparaître „pour rendre raison de ses libelles“[167]. Il ne se montra plus; vers cette époque il était à Heidelberg, jouissant de la faveur de l'électeur[168]. En 1532 enfin il revint à Obernai, où les nobles d'Oberkirch lui procurèrent la cure de Saint-Jean[169]. Dans cette retraite, fatigué des orages qui l'avaient jeté hors de sa voie, il revint à des études plus paisibles; il acheva une

164 Strickler, *Actensammlung*, T. 1, p. 641 et suiv.
165 J. J. Hottinger, *Gesch. der Eidg.*, T. 2, p. 256.
166 O. c., p. 275. — Grüneisen, *Nic. Manuel*, p. 144-147.
167 Ruchat, Hist. de la réf. en Suisse. Genève 1727, T. 3, p. 147.
168 Vierordt, *Gesch. der evang. Kirche in Baden*, T. 1, p. 241.
169 Gyss, Hist. d'Obernai, T. 2, 429.

traduction de l'Histoire de Marc-Antoine Sabellicus [170]. En 1535 le magistrat de Lucerne lui offrit la direction de ses écoles; il déclina cet appel, ne voulant pas, dit-il, que s'il éclatait une nouvelle guerre, on pût lui reprocher de l'avoir provoquée [171]. Il ne quitta plus sa ville natale ; c'est là qu'en 1537 il termina sa vie troublée [172].

170 *M. A. Sabellici History von anbeschaffener Welt.* A la fin : *finis anno 1532 sabbato post Ulrici, Thoma Murner interprete.* Ms. avec dessins à la plume. Carlsruhe. Il s'agit de l'ouvrage de Sabellicus intitulé : *Enneades ab orbe condito ad inclinationem imperii romani.*

171 Lettre du 1er avril 1535. Arch. de Lucerne. — Suivant le frère Sbaraléa, auteur d'un *Supplementum et castigatio ad scriptores minorum Waddingi*, Rome 1806, f°, p. 678, Thomas Murner aurait été en 1536 gardien des frères mineurs de Passau, et en cette qualité il serait devenu suffragant de l'évêque de cette ville. Sbaraléa s'en rapporte à une *Historia provinciæ austriæ min. convent.* C'est une confusion; le Thomas qui en 1536 a été suffragant de Passau s'appelait *Murnavus*, il était de Murnau en Bavière.

172 On aimerait avoir un portrait authentiqne de Murner. Sur la gravure de la *Defensio Germaniæ* on le voit à côté de Wimpheling et de ses disciples; il est jeune, sans barbe, vu de face, avec une physionomie qui, malgré la simplicité du dessin, est très-caractéristique; l'expression est celle d'un homme railleur et content de lui-même. Comme le portrait de Wimpheling paraît être ressemblant, celui de Murner l'est probablement aussi. Une des gravures de la *Geuchmatt*, dessinée par Ambroise Holbein, représente un moine assis à un pupitre, écrivant des vers, la main gauche comptant les syllabes. Ce moine doit être l'auteur du livre; il ressemble à celui de la *Geistliche Badenfahrt* où, au chapitre intitulé *der Baderin danken*, il y a un religieux à côté duquel sont les armoiries de Murner. Le visage, plus âgé et plus sérieux, diffère un peu de celui de la *Defensio Germaniæ*. Un autre portrait se trouve chez Pfenninger, *Helvetiens berühmte Männer*, 2e éd. Zurich 1799, T. 1, p. 228; il a une grande barbe et une expression vulgaire et sensuelle. Meister, l'auteur du texte de cet ouvrage, dit que l'image est faite d'après celle « qu'on trouva chez les franciscains de Lucerne ». Cette dernière, œuvre du dix-huitième siècle, donnait un Murner de fantaisie; elle ne paraît plus exister.

II.

LES ŒUVRES DE MURNER

En racontant la vie de Murner, nous avons eu l'occasion de mentionner à leurs dates la plupart de ses écrits; il importe de les examiner encore au point de vue littéraire. Qu'ils soient en prose ou en vers, en allemand ou en latin, didactiques, polémiques ou satiriques, singuliers ou graves, modérés ou violents, ils sont, avec leurs défauts et leurs qualités, au nombre des productions qui servent le mieux à caractériser la fermentation des esprits au commencement du seizième siècle. L'ardeur impatiente avec laquelle on cherche des voies nouvelles, l'ambition de rendre populaires et de propager vite des connaissances qui jusqu'alors n'avaient été que le monopole des savants de profession, le désir de corriger ce qui était faux, vicieux, abusif, et en même temps un attachement opiniâtre aux traditions, tout cela se retrouve dans les ouvrages de notre franciscain; pour réussir mieux qu'il ne l'a fait dans la partie scientifique et morale de son œuvre, il lui aurait fallu encore autre chose qu'un talent qu'on ne saurait lui contester, il aurait eu besoin de connaissances plus réelles, d'un esprit plus équilibré, d'une plus grande noblesse de caractère.

On s'étonnera peut-être que Murner, docteur en théologie et plusieurs fois lecteur dans des couvents de son ordre, n'ait laissé aucun ouvrage théologique ; on ne peut donner ce titre ni aux quelques sermons qu'il a laissés ni à ses traités de controverse. A l'époque où il fut promu docteur, il a dû savoir tout ce qui était requis pour obtenir ce grade ; mais personne n'a eu l'esprit moins théologique que ce moine turbulent, qui depuis 1506 fut occupé de trop d'autres choses pour songer à augmenter la somme de ses connaissances. Au surplus, il ne voulait pas former des savants, il se devait, disait-il, au peuple qui le faisait vivre de ses aumônes, et pour les besoins du peuple il croyait

avoir assez de science[1]. Ses écrits contre les réformateurs prouvent surabondamment la médiocrité de son savoir théologique; au colloque de Baden il se hâta de quitter le terrain du dogme pour transporter la lutte sur celui du droit, où il était persuadé d'être plus fort. Pour l'apprécier comme écrivain, on peut donc, sans être injuste à son égard, se dispenser de revenir sur cette partie de sa succession littéraire; il sera inutile également de parler encore une fois de ses deux premiers écrits, sur l'astrologie et sur la paralysie *pythonique;* ce qui en a été dit dans la biographie peut en donner une idée suffisante. La vraie renommée de Murner se fonde sur ses ouvrages didactiques et sur ses satires; les premiers sont en partie bizarres, mais c'est cette bizarrerie qui constitue leur intérêt historique; les satires, quand pour les juger on n'oublie pas qu'elles appartiennent au commencement du seizième siècle, sont des plus spirituelles qu'on ait écrites à cette époque.

1 *Was were es das ich doctor were*
Und geb dem armen man kein lere
Und fress den bettel gar umbsunst,
So ich verhelet meine kunst
So ich von inen han das leben.

Geistl. Badenfahrt, f°. P. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Ouvrages didactiques.

Les uns de ces ouvrages concernent l'enseignement de la littérature classique, les autres les procédés pour faciliter l'étude de la logique, de la prosodie et du droit.

Ce que Murner a fait comme humaniste forme la moindre partie de son œuvre; il n'est remarquable sous ce rapport que par la position qu'il prit dans la querelle sur la valeur pédagogique des poètes païens. On se rappelle que Wimpheling et son ami Zasius accordaient que la lecture de quelques-uns de ces poètes n'était pas dangereuse pour les enfants, mais qu'elle le devenait dès qu'on entrait dans l'adolescence; Locher, au contraire, poursuivait de son persiflage ce pédantisme inconséquent. Murner n'était pas d'humeur à laisser passer cette querelle sans y prendre part.

Wimpheling et ses disciples lui ont reproché d'écrire un latin plein de barbarismes et de solécismes; ce reproche n'est pas plus fondé que le compliment que Zasius lui adressa un jour sur l'élégance de sa latinité [2]. Le style de Murner est loin d'être élégant, mais en somme il n'a pas plus de défauts que celui de la plupart des contemporains. Murner avait lu les auteurs classiques, sa mémoire était pleine de leurs sentences, mais quant à leur emploi dans l'enseignement, il semble avoir partagé l'opinion de Wimpheling, qui était aussi celle de Lefèvre d'Étaples et de Jean de Glogau, dont il avait suivi les cours à Paris et à Cracovie. Dans sa *Honestorum poematum laudatio*, écrite vers 1503, il met ceux qui faisaient contre lui-même des épigrammes sur la même ligne que les poètes païens „remplis de mensonges"; il en appelle contre ces poètes aux mêmes passages de saint Augustin qu'il reproduira quelques années plus tard. En 1508 il reprit la question dans ses leçons professées à Fribourg et publiées sous le titre de *Reformatio poetarum*. Dans ce livre il ne suit plus les

[2] *De reformat. poetarum*, f° i, 2.

principes de Wimpheling, avec lequel il s'était brouillé; mais, tout en dédiant le volume à Locher, il se rattache encore moins à ce prince des poètes, comme il veut bien le qualifier. Ne voulant dépendre de personne, il choisit une voie nouvelle qui, comme cela lui arriva souvent, ne le conduisit qu'à des paradoxes.

La question de la poésie étant controversée, il veut la traiter, dit-il, sans aucun sentiment de haine contre qui que ce soit, uniquement dans l'intérêt de la vérité. Il se propose de rechercher d'après les Pères „les vices et les qualités de la faculté poétique"; il ne tirera rien de son propre *capitellum, quod nullum est*, il ne s'appuiera que sur les docteurs de l'Église; c'est donc à ceux-ci et non à lui-même que devront s'en prendre ses contradicteurs. En effet, son argumentation est fondée en général sur saint Augustin et saint Jérôme; cependant il a aussi des opinions qui n'appartiennent qu'à lui. Il distingue trois espèces de poètes, les scéniques, les impériaux, les canoniques ou ecclésiastiques. Par les premiers il entend *tous* les poètes de l'antiquité, et voici pourquoi: les auteurs dramatiques des Romains n'ont fait représenter que des fables et des turpitudes; or les autres poètes ne nous offrent également que des turpitudes et des fables; donc ils appartiennent à la même catégorie. Leur *éloquence* n'est pas la vraie, c'est une éloquence d'enfants qui ne convient pas à des hommes mûrs; par conséquent il ne faut pas même leur donner le nom de poètes, car pour être poète il faut être éloquent. Virgile n'est pas éloquent, il n'est donc pas poète, *hæc veritas est, Virgilium non esse poetam.* Pour prouver cette vérité surprenante, Murner cite un passage de saint Augustin où il n'est pas dit un mot de Virgile; il généralise et exagère ce que l'évêque d'Hippone avait écrit contre les auteurs païens de son propre temps. — Les poètes scéniques se subdivisent eux-mêmes en plusieurs classes : les mystiques et les naturels, dont les uns expliquent les fables par des allégories, tandis que les autres les ramènent aux phénomènes de la nature; il ne veut ni des uns ni des autres, par la raison que, de quelque façon qu'on les interprète, les mythes sont toujours des mensonges. Viennent ensuite les fabulistes; Murner consent à ce qu'on s'en serve, pourvu que dans l'explication on ne fasse pas intervenir la mythologie et qu'on ne parle pas des amours des dieux. — Les poètes efféminés, qui font „des vers doux et impudiques"; il y en a aujourd'hui, dit-il en son-

geant manifestement à Celtès, ils adressent à des courtisanes des odes saphiques ou des élégies; — les poètes adulateurs, comme Virgile, Horace, Ovide, mais que sont devenus ceux dont ils ont chanté les louanges? au lieu de célébrer des hommes qui passent, il ne faudrait glorifier que le Seigneur Jésus-Christ; — les poètes obscènes, faisant des œuvres telles que les Élégies de Catulle, les Amours d'Ovide, les *Priapeia;* — les poètes prodigues et stériles, qui, après avoir dépensé leur talent à chanter la volupté, ne produisent plus qu'un vain bruit de paroles. Murner fait une sortie véhémente contre tous les poètes; il affirme, à peu près comme Wimpheling et Gebwiler, que les muses sont des *meretrices;* il est indigne d'un chrétien de chercher la gloire en se vouant à leur culte; s'adonner à la poésie lascive et mensongère est „l'erreur de notre temps"; il faut s'en garder comme d'une peste. Il est dangereux d'admettre de pareils poètes comme professeurs dans les universités; tout au plus peut-on les tolérer, à la condition qu'ils ne tirent des œuvres des anciens que des maximes morales. Murner veut bien croire que les professeurs de poésie ne prennent plaisir qu'au latin des classiques et qu'ils ne croient pas aux divinités païennes, mais il est persuadé aussi qu'ils ont besoin de beaucoup de prudence, puisque sous le miel des mots se cache un venin pernicieux; c'était le refrain de la plupart de nos humanistes.

Quant aux poètes impériaux, on cherche en vain ce qu'il entend par ce terme; il paraît le prendre pour synonyme de poètes canoniques. Il prouve que les Pères ont fait grand cas de la poésie; ils avaient lu les classiques, ils ont écrit eux-mêmes des vers; eux seuls ont eu la vraie éloquence, celle qui est inspirée par la théologie. A leur exemple, il est permis de citer dans des sermons et dans des poèmes chrétiens des passages d'auteurs païens, quand ces passages contiennent des vérités; on peut surtout faire usage de Virgile, qui mérite presque le titre de *vir ecclesiasticus, in nostra est enim potestate ethnicum ecclesiasticum facere.* Murner semble oublier que quelques pages plus haut il avait dit que Virgile n'était ni éloquent ni poète.

Mais les religieux peuvent-ils s'occuper d'études poétiques? Les poètes séculiers leur en contestent le droit. Murner se récrie contre cette prétention; il trouve qu'il est injuste de priver ceux qui ont à prêcher

l'Évangile des moyens de se former à l'art oratoire; ce n'est d'ailleurs que dans les poètes qu'ils apprennent à connaître les vices et les erreurs qu'ils sont chargés de combattre; ils peuvent les lire, non-seulement comme écoliers, mais aussi plus tard. Les moines, il est vrai, qui se livrent à la contemplation et ne sortent pas de leurs couvents, font bien de fuir les poètes qui ne pourraient que les troubler dans leur recueillement; mais les frères mendiants, obligés de vivre dans le monde, n'ont pas moins besoin d'études séculières que d'études sacrées; ils emprunteront aux poètes, non la matière, mais l'élégance, l'ampleur, la majesté du discours; ceux qui traitent „de choses impudiques" auraient-ils seuls le droit de parler un beau langage, et nous autres, qui prêchons les vérités les plus hautes, serions-nous condamnés au jargon des béguines? Sans doute, on peut se former à l'éloquence par les Saintes-Écritures, où l'on en trouve tous les préceptes et toutes les qualités; on l'apprend aussi mieux en lisant ou en écoutant des prédicateurs qu'en suivant péniblement les règles de la rhétorique; cependant l'étude des poètes n'est pas à négliger.

Telle est l'opinion de Murner, autant qu'on peut la dégager de son exposition souvent confuse et contradictoire. Il trouve que c'est une perversité d'expliquer les poètes profanes dans les écoles, où l'on ne devrait s'occuper que des dogmes et des vertus, et pourtant il veut que ces mêmes poètes soient étudiés par les religieux. Il veut *réformer* cet enseignement d'après les Pères, pour l'appliquer exclusivement à l'usage pratique des prédicateurs. Il a des chapitres dont les titres parlent du *poeta canonicus*, mais dans le texte il n'est question que de l'*ecclesiasticus eloquens;* pour lui poésie veut dire forme oratoire; le vrai poète est le prédicateur éloquent; Virgile n'ayant pas été chrétien n'est pas poète, mais il a dit des choses si belles que sans trop de peine on peut les faire servir à la théologie. On voit que dans cette question Murner a voulu prendre une position intermédiaire entre Wimpheling et Locher; mais on voit aussi qu'il a moins écouté son bon sens que son ambition de faire bande à part.

On se rappelle que, dans les cours qu'il fit sur Virgile à Fribourg, il ne l'expliqua qu'au point de vue de la grammaire et de la prosodie, en négligeant la *majestas poetica;* pour mettre en pratique sa théorie, il aurait dû montrer aussi comment le *pius Maro* pouvait être transformé en homme ecclésiastique. Son étrange opinion sur Virgile ne

paraît avoir été qu'un de ces paradoxes qu'il aimait à produire *pour affirmer son individualité;* car quelques années plus tard il traduisit l'Énéide en rimes allemandes, en convenant que Virgile était le poète le plus agréable; il s'écria avec complaisance : „En ressuscitant cet auteur de la mort latine à la vie allemande, j'ai fait une œuvre inouïe jusqu'à ce jour"; et de même que Virgile avait fait son poème en l'honneur du très-pacifique empereur Auguste, il dédia la traduction au très-pacifique empereur Maximilien. Il a soin de prévenir le lecteur que dans l'Énéide il est beaucoup parlé des anciens dieux „qu'on estime maintenant être des démons", mais que n'étant que le traducteur, il n'a rien voulu changer au texte. Il n'aurait manqué que de revêtir le *païen* d'une robe ecclésiastique. Dans sa version on soupçonne à peine la poésie de l'original; le mètre dont il s'est servi ne se prêtait guère à la reproduction d'un poème héroïque; on croit lire la prose rimée d'un ménétrier, sans élévation et sans grâce, et parsemée de locutions populaires. Et n'est-il pas curieux que les opinions de Murner sur le danger des poètes païens ne l'aient pas fait reculer devant l'idée d'en mettre un des plus *fabuleux* entre les mains du peuple laïque? Il faut croire que ces opinions n'ont pas été très-sérieuses chez lui.

Parmi ses œuvres les plus singulières sont plusieurs de celles qui ont pour but de faciliter l'enseignement de certaines sciences. Il avait le même principe que Lefèvre d'Étaples sur l'utilité d'interrompre les études par des délassements, et d'employer ces derniers eux-mêmes au progrès de l'instruction. A cet effet il imagina des jeux de cartes, d'échecs et de dés. Si un homme savant et sérieux comme Lefèvre a pu, sans déroger, faire un jeu sur les nombres, on serait injuste envers Murner en le taxant de légèreté pour le seul fait d'avoir suivi cet exemple. La méthode peut nous paraître peu raisonnable; nos ancêtres ne l'ont pas jugée ainsi, elle avait alors de nombreux partisans; parmi nos humanistes, Matthias Ringmann, également élève du célèbre professeur de Paris, fit un jeu de cartes sur la grammaire. Il convient, dit Murner, d'offrir aux étudiants des distractions honnêtes, afin qu'ils ne se dégoûtent pas de la science; pour soutenir leur intérêt, il faut varier les moyens de s'adresser à leur intelligence; par les jeux les préceptes acquièrent un agrément qui manque à l'exposition abstraite; „rendus palpables aux sens", les règles, en pas-

sant par l'imagination, s'impriment plus facilement à la mémoire; de même que l'aigle apprend à ses petits à fixer l'éclat du soleil, Murner pense que par ses images il apprendra à ses élèves à supporter les difficultés de l'étude [3]. Il se berçait encore d'un autre espoir: dans les universités la passion du jeu était si répandue, qu'il semblait impossible „d'extirper ce monstre"; Murner se flattait que par ses jeux savants il bannirait ceux qui ne servaient qu'à la ruine des jeunes gens. Il prend Dieu à témoin qu'il n'a jamais joué lui-même, que de tout temps il a détesté les joueurs, que par conséquent il n'a pas d'intention mauvaise; ne pouvant pas supprimer le jeu, il veut au moins le rendre utile et instructif, il veut habituer la jeunesse „à jouer honnêtement" [4]. Un de ses admirateurs s'écrie: „A-t-on jamais vu ou entendu pareille chose! ce qui doit servir à un but aussi glorieux ne peut pas mériter de blâme" [5]. D'autres disaient que Murner tentait l'impossible, que ses promesses étaient trompeuses, qu'au lieu d'étouffer la passion du jeu il ne lui fournissait qu'un aliment nouveau. Suivant le même admirateur, il n'y a que les paresseux et les envieux qui puissent manifester ces craintes; on abusera peut-être des jeux du frère Thomas, mais de quoi n'a-t-on pas abusé! N'a-t-on pas changé en hérésie l'Évangile de Jésus-Christ! [6] Murner lui-même savait que sa méthode trouverait des adversaires, mais il déclarait qu'il ne s'en inquiétait point; quand on a la conscience de vouloir le bien, on peut tranquillement se laisser calomnier [7]. C'étaient de bien grands mots pour justifier une chose bien petite. Murner en appelait aussi aux figures des évangélistes de Georges Rhelmisius et aux gravures de la *Nef des fous* de Brant; mais ni les unes ni les autres ne formaient des jeux de cartes [8].

La plupart de ses traités sur les jeux furent d'abord des cours faits à des étudiants; ils s'adressent à des auditeurs; Murner en montrait

[3] Préf. du *Chartil. logicæ*.

[4] O. c., f° a, 4. — *Ludus studentum frib.*, préface.

[5] *Quis hæc audivit antea, aut quis vidit similia!... Intentio sancta et felix doctrina! Non possunt esse mala quæ ad tam gloriosam finem sund ordinata.* Vitus Geisfell, préf. du *Ludus stud. frib.*

[6] L. c.

[7] *Chartil. logicæ*, f° a, 4.

[8] *Honestorum poematum laudatio*, f° b, 1. — Les *Evangelistarum figuræ* avaient paru plusieurs fois, entre autres en 1502 avec des vers de Brant.

l'application soit par des tableaux, soit au moyen d'une table de jeu à laquelle il prenait place avec un élève. Il a enseigné ainsi la logique, la prosodie et le droit; il n'y trouvait pas seulement un avantage pour les élèves, il s'amusait lui-même.

Dans les écoles du moyen âge on exposait généralement la logique d'après les *Parva logicalia* de Pierre l'Espagnol. C'est dans ce livre que Murner avait appris la science; après s'en être servi pour ses propres cours à Cracovie, il lui reprocha trois défauts : latin barbare, texte plein d'erreurs, absence d'images capables d'aider le lecteur et de le distraire des ennuis d'une étude abstraite[9]. Il avait déjà fait des cartes sur les Institutes; il en fit maintenant pour la logique; il les publia en conservant le texte de Pierre l'Espagnol, dont il ne voulut pas embellir le style; il redoutait la trop grande nouveauté d'une pareille entreprise; si son jeu, dit-il, a du succès, il corrigera aussi le livre et fera une nouvelle édition *de re logica*. Le *Chartiludium logicæ*, où il expose sa méthode, se compose de seize chapitres, autant qu'en a le traité de Pierre. Chacun est indiqué par un signe, qui le plus souvent n'a aucun rapport visible avec le sujet; en voici l'énumération : 1. *enunciatio*, un grelot; 2. *prædicabile*, une écrevisse; 3. *prædicamentum*, un poisson; 4. *syllogismus*, un gland; 5. *locus dialecticus*, un scorpion; 6. *fallacia*, un bonnet; 7. *suppositio*, un cœur; 8. *ampliatio*, une sauterelle; 9. *restrictio*, un soleil; 10. *appellatio*, une étoile; 11. *distributio*, un oiseau; 12. *expositio*, une lune; 13. *exclusio*, un chat; 14. *exceptio*, un bouclier; 15. *reduplicatio*, une couronne; 16. *descensus*, un serpent. Pour chaque chapitre il y a, en outre, douze cartes, roi, reine, valet, servante, et huit jusqu'à l'as, ce qui forme en tout 192 cartes ou images. Sur chacune de ces dernières on voit un certain nombre de signes marqués de chiffres qui renvoient aux paragraphes des chapitres. En prenant en main une carte, on avait ainsi les moyens de se rappeler tout le contenu du chapitre auquel elle se rapportait. Pour se servir du jeu on mêlait les cartes, chaque joueur en tirait une au hasard et devait réciter les paragraphes correspondants. On a, par exemple, un roi; des grelots appliqués à sa coiffure, à sa langue, aux oreilles de son cheval, indiquent que c'est le roi de grelots et qu'on est au chapitre de l'énon-

[9] Préf. du *Chartil. logicæ*, éd. de 1508.

ciation ; sur le dos du roi est un écu avec deux pies, une roue et une étoile; sa lance porte au bout un miroir; sur le caparaçon du cheval sont une tête d'homme tirant la langue, une pie et la tête d'un chien qui aboie; les deux pieds de derrière du cheval sont l'un, celui d'un oiseau, l'autre celui d'un ours. On ne se douterait pas que sous ces hiéroglyphes se cachent les onze paragraphes du premier chapitre des *Parva logicalia*. Ces images bizarres ont une telle analogie avec les *Evangelistarum figuræ*, qu'on est tenté de croire que celles-ci avaient inspiré à Murner la première idée de ses compositions.

Quand on était bien exercé aux cartes, on passait au jeu des *pyramides;* c'étaient neuf quilles qu'on dressait sur une table divisée en compartiments, et au milieu desquelles on lançait une boule; selon que les quilles tombaient dans un compartiment ou dans un autre, il s'agissait de deviner à quoi elles se rapportaient. Murner avouait que cet exercice était difficile, puisque la mémoire n'est plus aidée par des images; aussi, dit-il, les étudiants ne l'aimaient-ils guère [10]. Quant aux cartes, il était persuadé qu'elles facilitaient merveilleusement la compréhension et la pratique de la logique; cette dernière devenait un art agréable, les images lui donnaient même une certaine poésie; il appela son livre *Logica poetica* [11].

Ses procédés pour enseigner la prosodie sont peut-être plus singuliers encore. C'est d'abord l'image d'une main, pour montrer comment on peut apprendre les quantités en les localisant sur les articulations des doigts; c'est ensuite une roulette, un trictrac avec des dés, un échiquier dont chaque pièce représente une règle [12]. Pour en répandre l'usage, il publia un tableau formé de quatre feuilles in-folio, collées ensemble de manière à représenter une longue bande; au haut est l'échiquier, et au-dessous de celui-ci une roulette mobile [13]. Tout cela est encore beaucoup plus compliqué que les cartes logiques; il n'y a que Murner qui ait pu dire qu'il n'existe pas de moyen pour se familiariser plus promptement avec la prosodie, „celui qui n'ap-

[10] *Hoc exercitium nostri studentes inquiunt esse amarum et acerbum, plerique illud subitaneam mortem appellare consueverunt.* O. c., f° x, 4.

[11] Sur le titre de l'éd. de Cracovie, et f° n, 3, de celle de 1508, il appelle son jeu une *logica poetica.*

[12] *Ludus stud. frib. — De syllab. quantit.* Ind. bibl. 316-318.

[13] *Scaccus infallibilis.* Ind. bibl. 317.

prend pas cet art vite, ne l'apprendra jamais" [14]. Il donnait aussi à ses élèves quelques conseils sur la *facilitas carminandi :* ne laissez pas de substantif sans épithète, mais séparez les deux par d'autres mots, ne répétez pas trop souvent le même terme, employez des synonymes, lisez souvent les mêmes poètes, exercez-vous beaucoup [15]. C'était peu, mais c'était moins déraisonnable qu'une roulette ou un échiquier.

Avant d'imaginer ces jeux logiques et prosodiques, Murner en avait inventé un sur le droit; c'était celui dont il se vantait le plus : „Je suis le seul, *præter me nemo*, dit-il en 1502, qui ait transformé les Institutes de l'empereur Justinien en un usage commode" [16]. Il raconte que du moment où il commença l'étude de la jurisprudence, il se proposa de rendre ce champ immense plus abordable, en réunissant sous une forme brève et attrayante le contenu des nombreux volumes des juristes; les étudiants pourront pénétrer ainsi avec moins de peine jusqu'au fond de l'abîme des lois et des canons [17]. La forme qu'il choisit fut encore celle d'un jeu de cartes. Dès 1502 on connaissait ce *Chartiludium* à Strasbourg, où il était l'objet des railleries de Wimpheling et de ses disciples. Il y a quelques années, le savant et infatigable bibliothécaire de Bâle, M. Sieber, retrouva un vieux paquet de cartes; il put fournir la preuve que c'étaient celles de Murner, probablement les seules qui existent encore [18]. Elles sont au nombre de 119, mais on voit au premier examen qu'il en manque deux. Le format est un peu plus grand que celui de nos cartes actuelles, et les gravures en bois ne sont pas colorées. Elles se partagent en douze groupes, chacun de dix cartes, qui diffèrent de celles sur la logique en ce qu'elles portent les nombres de un à dix. Chaque groupe est marqué d'un signe : 1. grelot, 2. peigne, 3. gland, 4. cœur, 5. couronne, 6. baquet, 7. cloche, 8. soufflet, 9. grelot d'une autre forme que le premier, 10. bouclier, 11. poisson, 12. couteau. Sur les douze as sont représentés l'empereur, les sept électeurs et les quatre ducs de Souabe, de Brunswic, de Bavière et de Lorraine. Au dos des

[14] ...*Hanc artem nisi quis cito, nunquam omnino possit perdiscere. De syllab. quantit.*, f° b, 4.

[15] L. c.

[16] Lettre à Geiler, citée plus haut p. 219.

[17] Préf. du *Chartil. Institutæ.*

[18] V. le mémoire de M. Sieber, cité plus haut p. 233, note 83.

cartes de chaque groupe, on voit les armoiries du prince de l'as. Une 121e carte, qui n'appartient à aucun des douze groupes, est ajoutée sans qu'on en puisse deviner la raison[19]. Sur chacune de celles qui forment réellement le jeu, il y a un ou plusieurs mots rappelant des paragraphes des Institutes; *Justicia*, par exemple, se rapporte à l'introduction du premier titre du premier livre; *Jurisprudentia* au § 1 du titre 1; et ainsi de suite. En tirant une carte du paquet, l'étudiant devait aussitôt compléter la phrase dont le mot lui donnait la réplique. Dans la pensée de Murner, c'était un moyen infaillible de s'assurer si l'on savait bien les textes; les cartes faisaient l'office d'examinateurs, posant au hasard des questions sur toutes les parties des Institutes.

A l'époque même où Murner publia ces cartes, il avait préparé un traité pour en expliquer l'usage; ce traité ne paraît avoir circulé alors qu'en manuscrit. Lorsque plus tard il fit imprimer son *Chartiludium logicæ*, il annonça que si ce livre avait le succès qu'il en espérait, il donnerait sous une forme semblable les Institutes de Justinien[20]. En 1515 il fit sur ses cartes un cours à Trèves; pour y inviter les jeunes gens, il promit, même aux moins avancés, qu'en quatre semaines ils sauraient tous les paragraphes; „on ne le croirait pas, dit-il, mais j'en ai fait l'expérience; venez, ne vous laissez arrêter ni par votre ignorance ni par la crainte que le temps ne soit trop court; le professeur qui vous proclame une chose aussi extraordinaire sait qu'il tiendra sa promesse“[21]. L'ouvrage lui-même ne parut qu'en 1518, sous le nom de *Chartiludium Institutæ*, avec de nombreuses gravures, dont la plupart ne sont que la reproduction des cartes. Il se compose de trois parties : la théorie, le jeu et la pratique du jeu. Dans la première, qui contient un résumé des Institutes sous forme de tableaux, Murner expose aussi les avantages de sa méthode. La seconde est

19 D'un côté on y voit un hérant avec les armoiries impériales, de la main gauche il tient une bande avec les mots *Mul Hannsz* (?); tout autour sont quelques répliques se rapportant aux derniers paragraphes des Institutes; au bas, trois vers tirés du *carmen*, que je donnerai note 24. Au verso de la carte, un porc, portant au cou une cloche, au-dessous les mots: *du wieste saur*. Quel est le sens de cette facétie? Comp. Sieber, o. c., p. 281.

20 Dédicace du *Chartil. log.* à Jean Adelphus.

21 *Intimatio 1515 facta in universitate Trevirensi*, au verso du titre du *Chartil. Instit*

l'explication des images, dont chacune a les mots servant de répliques et représentant en quelque sorte le professeur qui interroge; les réponses, qui sont données dans le texte, ne sont en général que des passages mêmes des Institutes. Murner avait dessiné une grande figure ayant trois membres et donnant une image de la science entière; les trois membres symbolisaient le droit des personnes, celui des choses et celui des actions judiciaires; mais une seule feuille ne suffisant pas pour l'impression, il ne comprit pas cette pièce dans son livre; on devait y embrasser d'un coup d'œil tout l'ensemble des Institutes comme dans un miroir. Il en avait fait imprimer quelques exemplaires, composés de trois feuilles collées l'une à l'autre; en 1518 il lui en restait une vingtaine, qu'il ne voulait pas distribuer à la légère; à ceux toutefois qui suivraient ses leçons, il ne cacherait rien[22]. La troisième partie du *Chartiludium* consiste en indications diverses et en tableaux pour enseigner la manière de se servir des cartes. Murner prouve de nouveau l'excellence de son art; jamais il ne croira qu'on pourra donner plus commodément l'intelligence des lois de Justinien; ceux qui en doutent, après quelques semaines sont forcés d'en convenir; on prétend que c'est un démon qui lui a soufflé cette invention prodigieuse, „mais je sais que tout don parfait vient du père des lumières; ce n'est donc pas un diable, c'est un ange qui m'a inspiré, moi qui ne suis qu'un pauvre serviteur de Dieu“. Plein de cette confiance, il avertit ses lecteurs qu'ils devaient s'attendre de sa part à bien d'autres choses „qu'aucun mortel n'a encore vues“[23].

En 1502 les savants de Strasbourg accusèrent Murner de com-

22 *Cum igitur universæ legalis disciplinæ imaginatio unica figura claudi posset, ea videlicet quæ omne jus personarum esset, rerum aut actionum, sicque illius figuræ tria membra forent principalia, quæ tamen papyrus ipse non caperet, ex singulis membris specialem figuram perscripsimus. Et tamen eadem illa unica Institutæ figura a notis expressioni tradita et tribus bapiri foliis connexis perfecta, quod tamen in hoc opere instituto fieri non potuit. Chartil. Inst.*, fº a, 4. — Il désigne cette feuille par *Instituta major* ou *Memoria juris*: *Institutam nostram majorem (quam typis atque figuris sic ordinavimus, ut unico fere concentu simul et contuitu liceat cujuslibet tituli memoriam non aliter quam in speculo pervidere) fideliter audias, quam ob sui mirandas figurarum protractiones, usque in hanc horam exprimi non potuit.* Ib., fº c, 4. — *Restant viginti Memoriæ juris exemplaria, sed non temere publicanda. Si qui autem sinceri fuerint auditores, nihil est quod illis ex voto occultabimus.* Ib., fº 4, 3.

23 *Quæ adhuc supersunt, nulli mortalium visa, ex nobis indubitanter sperate.* O. c., dernière page.

mettre le crime de lèse-majesté en faisant un jeu des saintes constitutions impériales ; un de ses disciples, au contraire, le célébra dans un *carmen* comme l'émule de Dédale, d'Ulysse, d'Isocrate, de Platon, d'Eschine, de Virgile[24]. La louange valait l'accusation, l'une ne fait pas moins sourire que l'autre. Quand lui-même parle du merveilleux succès de son enseignement par les cartes, on ne peut y voir que la jactance d'un prestidigitateur qui se glorifie d'un tour nouvellement inventé. Il réclamait quatre semaines ; il est possible qu'après ce délai les étudiants, amusés d'un genre si contraire à la grave sécheresse des professeurs officiels, aient su quelque chose des Institutes ou de la logique ; mais comme la réflexion ne venait pas en aide à la mémoire, il ne pouvait pas rester beaucoup d'un savoir acquis à si peu de frais. D'ailleurs, s'il y a eu des résultats, ils ont dû être produits moins par les jeux que par les explications orales de Murner, pleines de saillies et d'exemples. Quelqu'un qui aujourd'hui voudrait s'instruire par la *lecture* d'un des *Chartiludia*, y perdrait son temps ; il y a si peu de rapport entre les images et les idées, que les premières ne rappellent jamais les secondes ; les répliques sur les cartes juridiques et les chiffres sur les cartes logiques ne suffisent pas pour remédier à cet inconvénient ; la valeur mnémonique de la méthode de Murner est donc pour le moins très-contestable. Érasme s'est raillé, dans un de ses dialogues, de l'enseignement par des jeux ; Rabelais, au contraire, partageant les principes de Lefèvre et de Murner, raconte que le jeune Gargantua apprit l'arithmétique par le moyen agréable de

24 *Ingenio valuit primus qui nomina fecit*
Sideribusque suis tradidit esse locis,
Dicitur ingenium dictea habuisse Minerva,
Mnemosine ingenium Pieridos (sic) et habent,
Dedalus ingenium monstrant et grecus Ulisses,
Ingenium Isocrates ingeniumque Plato,
Claruit ingenio clamans Eschinus acuto,
Ingenio Arpinas ingenioque Maro;
Ingenioque potes multum, doctissime Thoma,
Si dicam plus hiis fallere forte putas;
At scio ceruleo dices quid stulte cucullo
Me tantis audes assimilare viris?
Res est plena joci, res est miranda profecto,*
Non minus altisonis atque canenda modis,*
Ordine si cunctas picto pictasmate leges
Et decreta patrum commemorare potes.*

Honest. poematum laudatio, f° b, 1. Les trois vers marqués d'astérisques se trouvent aussi sur la 121e des cartes juridiques.

cartes et de dés, et qu'il entra ainsi „en affection d'icelle science numérale“ [25].

Il faut dire à l'honneur de notre franciscain que, pour propager la connaissance du droit, il a fait des travaux plus utiles que ses jeux. Il regrettait que les membres des conseils des villes appelés à gouverner leurs cités et à prononcer des jugements d'après les lois impériales, fussent obligés de s'en rapporter „à des docteurs latins“ qui, profitant de l'ignorance des magistrats, brouillaient les procès, les traînaient en longueur et dénaturaient le droit. Il crut donc faire une œuvre salutaire en traduisant le code; apprendre aux laïques à rendre la justice ne lui semblait pas indigne d'un prêtre; il le trouvait plus méritoire que les pratiques de dévotion des moines. Ceux mêmes qui dans les universités étudiaient la jurisprudence, pour devenir un jour avocats ou procureurs, devaient connaître, selon lui, la signification allemande des termes dont ils avaient à se servir soit envers leurs clients soit devant les tribunaux [26]. C'est dans cette pensée, assurément très-sage, qu'à Bâle il expliqua en allemand les Institutes. Le premier ouvrage qu'il publia pour vulgariser la science contient, en latin et en allemand, les rubriques des Institutes, du Digeste, du Code, du droit canon, des *libri feudorum* et de la bulle d'or, ainsi que les *regulæ juris civilis et canonici* [27]. Ce volume fut suivi d'un autre, intitulé : *Instituten, ein warer ursprung und fundament des kaiserlichen rechtens* [28]; c'est la première version allemande du recueil de Justinien. Malheureusement là encore Murner ne peut résister à la tentation de se vanter : les lois sont rédigées de telle sorte que les plus érudits mêmes ne les comprennent pas; il a fallu qu'il vînt les interpréter et les mettre à la portée de ceux qui sont chargés de

25 *Erasmi Colloquia, dial. Ars notoria.* — Rabelais, Gargantua, chap. 23.

26 *Ich hab sein lange iar ein hohen verdrusz getragen, das in so manchen loblichen stetten unsers römischen reichs, usz unerkendtnisz der latinischen sprachen, meister und rädte die keiserlichen recht, darnach sie regieren sollen und urteil sprechen, von den latinischen doctores haben müssen betlen... Ich hab auch das von Jacob Murner und Mattheo meinem vatter so oft gehört klagen, wie die baretliszleut... die armen leut rechtlosz umbgetriben haben, das ich so hoch zu hertzen gefasset hab, und vermeinet wie es vor got ein hohes almusen wer, den armen des rechten begierigen zu hilff zu kumen mit vertütschten rechten.* Préf. des *Statrecht.* — *Baretlisleut*, gens ayant obtenu le *birretum*, béret de docteur. La même expression, *Narrenbeschw.*, f° B, 5, et plusieurs fois chez Geiler.

27 Ind. bibl. 329.

28 Ib. 331.

l'exercice de la justice [29]. La traduction, du reste, quoiqu'elle soit faite avec la négligence habituelle de Murner, est d'une lecture facile; on a dit qu'elle est tellement littérale qu'elle en devient obscure [30] ; il est vrai qu'il a dû créer quelques expressions pour rendre des termes qui n'avaient pas leurs correspondants dans la langue vulgaire [31] ; mais en général il a su rester aussi clair que la matière le comportait. La preuve que l'ouvrage répondait à un besoin, c'est qu'il en parut plusieurs éditions successives. On ne sait pourquoi il donna à la troisième un nouveau titre, qui pouvait induire en erreur sur l'objet du livre; les *Statrechte* ne sont qu'un remaniement des Institutes, dont les quatre livres sont divisés en sept parties; sauf quelques retranchements, quelques additions et quelques changements dans les phrases, le texte est le même [32]. On se rappelle que cette tentative de rendre le droit populaire fut censurée très-aigrement par les juristes de profession, et que Murner les laissa dire; il s'était même proposé de publier une traduction de tous les livres composant le corps du droit civil.

29 Les lois sont:

Mit solcher höch beschriben,
Biszher so unverstendig * *bliben,*   * *unverständlich*
Das kaum den glerten ist bekant
Was Instituten uff sich hant...

A la suite de la préf. des *Instituten.*

30 Stintzing, *Gesch. der popul. Lit.*, etc., p. 469.

31 P. ex. *Usucapio Bruchnemung* (*Bruch*, *Gebrauch*), *obligatio Verbindung*, etc.

32 *Statrecht*, *Stat status*, état des personnes, etc.

CHAPITRE II.

Ouvrages satiriques.

Quelle que fût l'utilité pratique des Institutes allemandes de Murner, elles ne révélaient pas de talent personnel. En général, s'il ne s'était signalé que par les œuvres dont il vient d'être fait mention, il n'y aurait pas lieu à le placer bien haut dans notre histoire littéraire; il ne serait qu'un de ces savants qui n'ont pas manqué au commencement du seizième siècle, et qui se sont hâtés de répandre ce qu'eux-mêmes avaient appris à la hâte, en se flattant souvent d'être originaux quand ils n'étaient que singuliers. Mais Murner a de meilleurs titres à l'estime de la postérité; son mérite littéraire consiste avant tout dans ses ouvrages satiriques.

En 1505 le général des franciscains, en l'autorisant à accepter le laurier des poètes, lui recommanda de ne chanter que la majesté impériale, ainsi que la gloire, les doctrines et les grands hommes de l'ordre des frères mineurs. Le conseil était peu de son goût; composer gravement, comme Brant, des *carmina* en mètre élégiaque, en l'honneur de l'empereur ou des saints, ne convenait pas à cette nature moqueuse et vive. Aussi le conseil de son général fut-il comme nul et non avenu pour lui. Son domaine comme poète était la satire; là seulement il avait la liberté de ses mouvements. Pendant que Geiler attaque les vices du haut de la chaire, que Wimpheling les censure dans ses écrits, et que Brant, dans sa *Nef des fous*, ne cherche sous la folie que le péché, Murner poursuit le même but par ses satires. Né railleur, comme il le dit lui-même[33], ayant observé pendant ses voyages les mille travers de ses contemporains, il les dépeint avec une verve inépuisable; mais, il faut le dire dès à présent, il ne se contente pas de faire rire; lui aussi a une intention morale, elle éclate parfois avec une énergie voisine de la brutalité.

Son premier pamphlet satirique n'a pas pour objet le vice; c'est sa

[33] *Arma patientiæ.*

Germania nova, persiflage spirituel du pédantisme et de l'ignorance avec lesquels Wimpheling avait soutenu son opinion sur les anciennes limites de la Gaule. Il y a de la satire aussi dans sa *Honestorum poematum laudatio*, où, pour n'avoir pas l'air d'écrire un pamphlet personnel contre Wimpheling et ses défenseurs, il abrite sa cause derrière l'intérêt général de l'honnêteté de la poésie. Comme nous avons analysé ces traités dans l'article sur Wimpheling, nous n'y reviendrons pas; nous ne nous occuperons que des poèmes allemands de Murner.

Trois de ces poèmes, les premiers en date, furent composés à peu près à la même époque. Ils ne se rattachent pas directement l'un à l'autre, de manière à former un ensemble qui ne serait complet que par la réunion des trois, mais ils se tiennent en ce sens que dans deux l'auteur développe sous une forme nouvelle et avec plus de détails certaines parties que dans l'un il s'était borné à ébaucher. La *Narrenbeschwörung* traite des folies ou des vices en général, en les énumérant sans ordre; la *Schelmenzunft*, plus spéciale, s'occupe des vauriens et des fripons; la *Geuchmatt*, plus spéciale encore, ne dépeint que les hommes *efféminés* qui s'adonnent à la volupté.

La *Narrenbeschwörung* est une imitation du *Narrenschiff*; tandis que Brant embarque ses fous sur un navire qui les conduit à la perdition, Murner se propose de conjurer ou d'exorciser les siens. Les défauts des deux livres sont identiques; de même que le *Narrenschiff*, la *Narrenbeschwörung* n'est qu'une série de chapitres sans suite, qu'on pourrait intervertir sans déranger le plan; et de même que Brant ne maintient pas l'allégorie de la navigation, Murner ne maintient pas celle de la conjuration. La preuve que la première idée de son ouvrage lui a été inspirée par celui de Brant, c'est qu'il s'est emparé des gravures du *Narrenschiff*, bien que les vers qu'il y adapte n'aient souvent aucun rapport avec elles [34]. Les textes qu'il développe sont pour la plupart des locutions proverbiales; quelquefois, mais rarement, il se rattache soit à un vers de Brant, soit à un détail d'une de ses images.

L'entrée en scène est ingénieuse. La gravure du titre, une des

34 Un petit nombre de gravures, faites spécialement pour le livre, sont d'Urs Graf.

rares planches qui ne sont pas empruntées au *Narrenschiff*, montre un fou retenu dans une baignoire et exorcisé par un moine, qui fait sortir de lui des démons sous la forme de petits fous et de guêpes. C'est toute l'idée du livre. Dans la préface Murner dit que l'ordre des fous est répandu dans le monde entier, il remplit les villes, les villages, les moindres hameaux; c'est le docteur Brant qui les a amenés dans sa nef. Est-ce là, comme on l'a cru, une pointe contre Brant? Nous ne le pensons pas; plus bas on verra Murner tourner la même pointe contre lui-même: ce qu'il veut dire, c'est que, quoi qu'on fasse, il y aura toujours des fous; il est facile d'en trouver, il en tombe de toutes les branches; le difficile c'est de nous en débarrasser. A cet effet il veut essayer d'un moyen nouveau; il considère les fous comme des possédés, auxquels il faut faire subir toutes les opérations de l'exorcisme. „J'ai veillé bien des nuits, j'ai traversé beaucoup de contrées, j'ai lu une foule de livres, jusqu'à ce que j'eusse découvert l'art de conjurer les fous pour les séparer des gens honnêtes. Jamais l'Allemagne n'a eu plus besoin de cet art, car jamais elle n'a eu plus de fous dans toutes les classes de la société. Nos pères nous racontent que jadis quand les *Gecken* (les Armagnacs) ont envahi notre pays, ils ont pris les armes pour les chasser; aujourd'hui les *Gecken* (les fous) sont revenus en plus grand nombre, il est temps de les chasser de nouveau“ [35]. Un des membres de l'ordre interpelle le poète et le raille de ce qu'il veut entreprendre une tâche dans laquelle n'ont réussi ni les philosophes ni Salomon; Jésus-Christ lui-même, dit-il, n'a pas pu faire d'un fou un sage; „Vous êtes Murner, je vous connais bien; depuis quand savez-vous l'art de nous apprendre la sagesse? laissez cela, chantez vos psaumes; il vous est plus facile de changer les sages en fous“. Il répond qu'il sait que lui aussi fait partie de l'ordre de la folie, mais que cela ne l'empêchera pas de dire la vérité; il n'en veut à personne en particulier, il s'adressera à tous en bloc; si quelqu'un se plaint, ce sera une preuve qu'il s'est senti touché [36]. Il fait défiler alors devant nos yeux des fous de tout genre: les mères qui ne nourrissent pas elles-mêmes leurs enfants et qui les élèvent mal, les

[35] M. joue sur le double sens que le mot *Geck*, sot, fou, avait en Alsace; on avait corrompu en *arme Gecken* le nom d'Armagnacs donné aux bandes qui, au quinzième siècle, avaient plusieurs fois ravagé la province.
[36] *Narrenbeschw.*, f° a, 4.

savants, les vaniteux, les lansquenets fanfarons, les alchimistes, les goliards (*fahrende Schüler*) qui viennent de la montagne de Vénus et qui ne parlent que du Tannhäuser, les médecins, les astrologues, les étudiants prodigues et débauchés, les galants et les courtisanes, les détracteurs du clergé, les séducteurs, les jeunes fats, les femmes impudiques, les calomniateurs, les traîtres, les ivrognes, les trompeurs, les menteurs, les avocats perfides, les oppresseurs des paysans, les chevaliers bandits, les paresseux, les flatteurs, les juristes, les apothicaires, les marchands, les bourgeois qui veulent être ennoblis, les sorcières, les vindicatifs, les gourmands, les charlatans, les artisans, les usuriers, les falsificateurs des monnaies et des marchandises, etc. Chacun de ces groupes est caractérisé par quelques traits piquants; mais quelle cohue, quel pêle-mêle dans ce cortége désordonné! Finalement Murner introduit un fou malade que le médecin déclare incurable, et un autre qui fait à un prêtre la confession de ses péchés; puis vient, comme conclusion, la pénitence. On s'attendrait à voir l'auteur traiter cette matière avec un sérieux conforme à son caractère sacerdotal et à son intention de corriger le monde; mais que fait-il? il reprend une des gravures du *Narrenschiff* qui lui avait déjà servi pour un des chapitres précédents, et que le hasard seul semble avoir remise sous ses yeux, Dalila coupant les cheveux à Samson, qui dort sur ses genoux. Murner en tire la leçon qu'avant d'exorciser les fous, il faut leur raser la tête, puisque c'est dans la chevelure que les petits démons se cachent; comme exemple, il cite les élégants qui ne songent qu'à soigner leurs cheveux et leur barbe. Une autre pénitence pour les fous, qui par nature sont tous bavards, c'est que les sages ne les écoutent pas. Après nous avoir fait assister à la confession d'un fou, qui n'oublie aucun des péchés qu'on peut commettre, n'est-il pas singulier que Murner ne parle que de la pénitence des bavards et des fats? Sa plume capricieuse passe sans raison d'une idée à une autre, s'arrêtant avec complaisance au premier détail qui se présente et négligeant souvent ce qui semblait être la chose essentielle. Le livre se termine, comme la *Nef des fous*, par une excuse du poète qui dans un sens est plus motivée que celle de Brant. Murner, qui était moine, avait à se justifier vis-à-vis de ceux qui lui reprochaient d'écrire des ouvrages indignes d'un prêtre.

Dans la conception générale de cette satire il n'y a de personnel à

Murner que l'idée de la conjuration; celle de représenter les péchés comme des folies vient de Brant; l'invention de la *Schelmenzunft* n'est pas non plus murnérienne, elle appartient à Barthélemy Grieb, auteur du discours facétieux intitulé : *Monopolium philosophorum vulgo die Schelmenzunft*, que Wimpheling avait fait imprimer en 1489. Grieb ne parle que des étudiants qui se livrent à la débauche; Murner prend le mot *Schelm* dans le sens général de fripon et même de scélérat. Il ne traite plus le péché de folie, il lui donne les noms de forfait, de turpitude, et il a particulièrement en vue les infamies qui se commettent par la parole. Les *Schelmen* forment une corporation qui le choisit pour être son président; il les convoque pour leur assigner à chacun sa place; ils passent devant lui dans le même désordre que les fous qu'il avait conjurés et dont la plupart d'entre eux ne diffèrent pas; ce sont des prédicateurs, des juristes, des conseillers, des prêtres, des femmes; ce sont ensuite les jureurs, les traîtres, les mauvais débiteurs, les flatteurs, les vaniteux, les hypocrites, etc., en un mot tous ceux qui abusent de la parole pour tromper le monde. Beaucoup d'entre eux, parlant à la première personne et rattachant leurs discours à quelque proverbe, font eux-mêmes leurs portraits, ce qui donne à cette œuvre une vivacité que n'a pas toujours la précédente. Les différents chapitres sont précédés de gravures, illustrations parfois très-impertinentes des locutions populaires qui servent de texte. Comme conclusion Murner ajoute une paraphrase rimée de la parabole de l'enfant prodigue, en forme de dialogue entre le père et le fils repentant; le récit que fait ce dernier de sa vie est une sorte de confession des péchés suivant l'ordre des chapitres du livre; l'enfant prodigue a commis toutes ces turpitudes, il est la personnification du pécheur qui se reconnaît coupable et qui implore le pardon de Dieu. En terminant, le poète s'excuse d'avoir osé peindre les *Schelmen* tels qu'ils sont; ils s'en plaindront, mais qu'ils prennent garde! au jugement dernier ils paraîtront devant un autre maître, qui leur assignera d'autres places; ils diront alors : Ah! si nous avions encore le Murner! mais le Murner ne viendra plus [37].

La fin de la *Schelmenzunft* est ainsi plus satisfaisante, plus conforme à l'*idée* poétique que celle de la Conjuration des fous; mais dans la

[37] *Schelmenzunft*, f° k, 6.

suite des chapitres les deux poèmes présentent le même désordre; Murner aurait pu s'excuser en disant que, dès qu'il voulait peindre *toutes* les folies et *toutes* les bassesses, il lui était impossible de les rattacher logiquement les unes aux autres; mais comme poète il n'était pas tenu à parler de tout. La *Geuchmatt*, achevée après la *Schelmenzunft* et la *Narrenbeschwörung*, marque sous ce rapport un progrès sensible dans le développement de son talent; elle n'est plus une succession de morceaux détachés, semblables à des feuilles volantes que le hasard seul aurait réunies; il y a plus d'unité dans la composition, le plan est plus régulier, le mouvement est plus rapide, et malgré les digressions et les répétitions inévitables chez Murner, le tout forme un ensemble plus artistique. L'auteur ne va plus disperser sa satire sur toutes les variétés imaginables de la folie; il en choisit une qui lui semble être la plus répandue et qu'il poursuit de ses railleries les plus incisives; c'est celle „des hommes efféminés" qui deviennent les victimes des femmes, qui se ruinent pour elles et qui leur aliènent leur liberté. Dans le langage populaire on appelait ces hommes des *geuch*, pluriel du vieux mot allemand *gouch*, *gauch*, coucou; le verbe *gucken*, qu'on en avait dérivé, signifiait pratiquer la galanterie; *geuchmatt*, pré des coucous, était une expression proverbiale pour désigner les lieux que fréquentaient les libertins des deux sexes [38].

Murner débute en disant qu'il s'est beaucoup raillé des folies du monde, dans l'espoir qu'on se corrigerait; mais c'est en vain qu'il a voulu dissoudre la corporation des fripons, et pour chaque fou que par ses conjurations il a réussi à chasser du pays, il en est revenu une légion [39]. Il y en a maintenant qui lui demandent de leur décrire les ruses des femmes; ils lui confèrent le titre de chancelier, car ils n'ignorent pas qu'il sait par expérience ce dont il doit les entretenir; avec une hardiesse qui, mal comprise, a provoqué des soupçons sur

[38] Il existe aussi une *Geuchmatt* de Pamphile Gengenbach (chez Gödecke, p. 117 et suiv.). Elle n'est ni une imitation ni une réfutation de celle de M. Le sujet, la censure des amours malhonnêtes, est le même, mais la forme et l'esprit sont différents. Les deux poèmes sont indépendants l'un de l'autre; celui de M. était prêt dès 1514, mais comme il ne fut imprimé qu'en 1519, Gengenbach, qui publia le sien vers 1517, n'a pas pu en avoir connaissance, de même qu'en 1514 M. n'a rien pu savoir de celui de Gengenbach.

[39] *Geuchmatt*, f° b, 1.

la moralité de Murner lui-même, il accepte la charge, il convient qu'il en est digne: „Si je m'étais occupé de la sainte Écriture et des affaires de mon ordre autant que des folies, je n'aurais pas ici la première place.“ Il exposera les ruses des femmes; ce ne sera pas facile, car les femmes sont dangereuses et il ne pourra pas éviter de dire les choses par leur nom; mais il espère que les femmes honnêtes verront bien qu'il ne s'agit pas d'elles.

Le premier personnage qui paraît en scène est la Pudeur; elle se plaint qu'après avoir été honorée jadis par Pénélope, Lucrèce, Esther et surtout par la Vierge Marie, elle soit aujourd'hui méprisée; elle dit donc adieu à la terre et remonte au ciel. Au lieu de la Pudeur c'est Vénus qui règne; l'une ne promet la joie que dans les cieux, l'autre la promet dès ici-bas, ce qui est plus sûr. Vénus en appelle au témoignage de Salomon, de David, d'Alexandre, de Samson, de Virgile, pour prouver que sa puissance est sans limites et qu'elle peut tout faire des hommes. Elle convoque ses serviteurs en assemblée générale; une gravure la représente assise sur un trône, avec un coucou sur la main; à ses pieds sont réunis des chevaliers, des bourgeois, des prêtres, des moines, ayant à leur tête les uns l'empereur, les autres le pape. Dame Vénus invite son chancelier à donner lecture des vingt-deux articles de la constitution de son empire. Cette constitution, rédigée en prose, dans les formes du droit, n'est pas la partie la moins satirique du livre; pour lui donner une apparence plus solennelle, Murner y insère même un passage des Institutes. Elle énumère ce que les femmes attendent de leurs adorateurs; il faut croire qu'elles vous aiment dès qu'elles vous sourient ou vous disent une parole agréable; il faut leur sacrifier votre bien, avoir plus de confiance en elles qu'en Dieu, obéir sans murmurer à leurs caprices; il faut chercher la plus belle, non dans la patrie, mais, comme les chevaliers des romans, dans des contrées lointaines; chaque année la conduire dans un lieu de bains, où elle puisse rencontrer d'autres hommes; lui permettre un ami de la maison, que ce soit le confesseur, le valet ou le fou; lui faire la cour en tous lieux, même dans l'église; lui rendre des services dans son ménage, en débrouillant par exemple sa quenouille; être habillé selon la mode, se donner des airs de héros intrépide, deviner les moindres désirs de la belle, lui faire des cadeaux, lui donner à garder l'argent que l'on possède,

lui révéler les secrets qu'on peut avoir, se rendre instantanément à ses appels, et quand on est vieux, se parer et se coiffer de manière à paraître jeune; enfin il faut démentir tout le mal qu'on peut dire de celle qu'on aime. Après avoir entendu ces formules, les serviteurs de Vénus prêtent le serment d'y rester fidèles; ils jurent aussi de ne jamais se laisser détourner par les gens moroses qui les réprimandent, car dans leur jeunesse ceux-ci n'ont pas fait mieux; ils déclarent en outre qu'on calomnie les femmes en leur reprochant des vices, qu'au contraire il n'y a pas de vertu qu'elles ne pratiquent pas. Quand cette formalité est remplie, le chancelier fait le tableau des ruses qu'emploient les femmes pour attraper les *coucous*, pour les caresser, les apprivoiser et les plumer; ce sont là les expressions de Murner. Cette partie de son poème est une très-curieuse peinture de mœurs; rien ne lui a échappé; on serait tenté de croire qu'en effet il parle par expérience, s'il n'avait pas suffi d'un talent d'observation comme le sien pour recueillir les détails qu'il donne. Le chancelier ayant fini, c'est Vénus qui reprend la parole; après avoir vanté le pouvoir irrésistible de la beauté, elle donne aux femmes des conseils sur les moyens de subjuguer les hommes; qu'elles se parent et s'habillent avec élégance, qu'elles se tiennent décemment, qu'elles paraissent aimables, douces, modestes, mais qu'elles s'y prennent de bonne heure, car vieilles et ridées elles ont perdu leurs charmes. Pour donner des exemples du pouvoir de Vénus, Murner fait parler successivement et sans se préoccuper d'un ordre chronologique, la papesse Jeanne, Bersabé, Thaïs, la reine de Saba, Dalila, Ève, la fille d'Hérode, Didon, Lucrèce de Sienne, la mauresse de Moïse, Sémiramis, Judith. Quand ces dames ont raconté leurs exploits vrais ou légendaires, il passe en revue les hommes qui, depuis Adam jusqu'aux empereurs romains, ont succombé à la séduction. Sans transition il passe aux sept arts libéraux de Vénus; ce sont encore des moyens d'attirer des amants et de les tromper. De cette façon les hommes sont avertis de ce qui les attend; comme néanmoins ils ne renoncent pas au culte de Vénus, le chancelier institue un maître de leur corporation; c'est un personnage qui a observé scrupuleusement tous les articles de la constitution, qui s'est ruiné pour sa maîtresse, qui a été chassé par elle et qui pourtant la regrette. Le conseil de la corporation est formé de douze membres, auxquels on adjoint les sept méchantes femmes dont parlait un proverbe, mais

ce ne sont pas des femmes vivantes, on fait sortir de l'enfer la Romaine Tullia, Putiphar, Jézabel, Hérodias, Sémiramis, la femme de Job, la reine Alba de France. Arrivé à ce point, Murner quitte le ton de la satire pour faire des invectives contre les hommes efféminés et des recommandations de fuir les courtisanes; la montagne de Vénus qui en ce monde est le séjour de la volupté, sera dans l'autre le lieu des tourments infernaux. Il semblerait qu'après cet avertissement le poète eût pu s'arrêter; mais tout d'un coup il retombe dans l'ironie, il proclame les priviléges de la corporation des galants: „Moi Thomas Murner, par la patience de Dieu, chancelier du pré des coucous, à tous ceux qui liront cette charte, salut et bonne volonté.“ Les priviléges au nombre de huit, formulés dans la même prose officielle que la constitution, confirment le droit des membres de suivre leurs fantaisies sans que personne puisse les en empêcher. Dans le chapitre final Murner reprend son sérieux; il se justifie de nouveau d'avoir employé l'arme de la satire; il termine en se tournant non plus contre les hommes, mais contre les femmes qui les séduisent: „De même que la femme honnête est digne de tout éloge, la mauvaise doit être punie dans son âme, dans son honneur, son bien et son corps, jusqu'à ce que Dieu dans sa justice décrète le châtiment éternel qui lui est dû.“

Le même sujet des femmes est traité, outre quelques autres, dans le *Moulin de Schwindelsheim*. Ce poème, plus dramatique encore que la *Geuchmatt* et plus spirituel, est l'histoire plaisante d'un meunier qui a des embarras à cause de sa femme, de ses visiteurs et de son âne. Selon sa coutume, Murner distribue ses coups à droite et à gauche, mais tâche au moins de ne pas trop s'écarter de son meunier. Aux environs de Strasbourg il y a un village appelé Schwindratzheim; vulgairement nous prononçons Schwingelsheim; le peuple disait d'un homme de manières rudes qu'il fallait l'envoyer dans cet endroit pour que le meunier lui mît la tête dans l'eau, de même qu'on faisait aller à l'aiguiserie de Schnersheim les gens qui ne savaient pas manier leur langue. Murner adopte le proverbe sur le *Moulin de Schwingelsheim*, mais change ce nom en Schwindelsheim; *Schwindel*, vertige, est pour lui la folie de ceux dont la tête s'échauffe vite et qui commettent alors toutes sortes d'incongruités. Le meunier de Schwindelsheim a une femme, nommée Marguerite; cette *Gred Müllerin*, qui

paraît aussi dans d'autres satires de notre poète, était la personnification populaire de la courtisane; pour dire d'un homme qu'il fréquentait les femmes, on disait qu'il célébrait l'anniversaire de la meunière Marguerite[40]. Ce proverbe, avec celui du meunier, fait le fond de tout le livre. Les têtes folles qui viennent à Schwindelsheim pour recevoir une douche, reçoivent au contraire des grâces de la meunière, et les payent par des présents. Mais elle meurt; le veuf s'apprête à faire dire la messe mortuaire; on sonne la cloche de l'église, et aussitôt accourent en foule des princes, des bourgeois, des prêtres, „tandis que si dans la rue on entend la clochette du saint-sacrement, on s'incline à peine". Les visiteurs apportent de riches offrandes. Il vient aussi des femmes, laïques et religieuses; le meunier les frappe avec un sac, en les apostrophant à cause de leur mauvaise vie. Jusque-là le poème a de la suite; mais voici que Murner perd son fil; il prend à partie le meunier lui-même; il rappelle de quelle manière celui-ci trompe ses clients, et chacune de ses ruses il la retrouve chez les princes, chez les prélats et chez beaucoup d'autres, en particulier aussi chez les ivrognes. C'est ensuite l'âne qui élève la voix; il se plaint de la charge qu'il porte, tout en étant logé dans une bonne étable; il représente les évêques et les cardinaux qui se lamentent du fardeau de leurs fonctions, et qui pourtant n'en dédaignent pas les bénéfices. Après ces divagations Murner revient à l'anniversaire de la meunière Marguerite; le veuf déplore ce qui s'est passé; il n'avait invité personne, ils sont venus d'eux-mêmes, comme l'ont fait jadis Salomon et Aristote; il aurait été satisfait si chacun n'avait sacrifié qu'un denier, mais ils ont offert des robes, des manteaux, des voiles. Pour s'informer des donateurs, il va en ville chez le marchand, qui lui ouvre ses livres; là il trouve les noms de prêtres, de moines, de magistrats, de gentilshommes; surpris de voir que des religieux ont acheté des étoffes de couleurs qui ne conviennent pas à leurs costumes, il apprend qu'elles étaient destinées à l'anniversaire de Marguerite; sans cet anniversaire, dit le marchand, nous pourrions fermer bou-

[40] *Ouch wie Gred müllerin jarzyt werd. Schelmenzunft*, f° a, 5; c'est, suivant M., un des sujets sur lesquels prêchent les mauvais prédicateurs. — *Ewer gröste wyszheit ist — Wie ir Gred müllerin gryfft die brüst* (il parle des prêtres libertins). *Narrenb.*, f° b, 5. — *Gred Müllerin erspehen.* Ib., f° d, 5. — Un homme qui assiste au culte sans dévotion *achtet was Gred Müllerin thu.* Ib., f° d, 3.

tique. Le meunier, en colère, fait une sortie contre les parents qui laissent trop de liberté à leurs filles, et contre les maris qui ne savent pas surveiller leurs femmes. Ce n'est pas tout; pour comble de malheur on lui a volé son âne; il se met à sa recherche et le trouve tantôt comme prince, tantôt dans le conseil d'une ville, entouré du respect de tous; il le rencontre comme chanoine dans le chœur d'une église, comme gardien de fransiscains, comme prieur de dominicains, comme docteur dans une université; „l'âne est partout, dans tous les états, dans tous les royaumes". Le meunier n'y comprend rien; il consulte un devin, qui se borne à lui confirmer les mérites de son baudet; il se console en disant: „Soit, qu'il jouisse de sa gloire, bien qu'il eût été plus profitable pour tout le monde de le laisser dans son écurie"[41]. Comme ce chapitre est un des plus spirituels de Murner, nous le donnerons en entier comme échantillon de ses satires:

Was hab ich doch den luten thon
Das sie mein esel nit lon ston?
Sie thunt meim esel so vil gut
Das er mir nimmer gut mer thut.
Thet man im an nit so grosz ere,
In meiner mül (er) noch dussen were.
Sobald er mir einmal entran,
Do fieng ich in zu suchen an,
Und fand in uff eim küssen sitzen,
Mein esel von den hohen witzen;
Bei mir war er von hertzen fro
Wenn ich in legt ins bonenstro;
Mein esel hats hindurch gebissen
Das er ietz sitzet uff eim küssen.
Sie hant im uffgesetzt ein kron
Und gülden stück im angethon;
So hant die fürsten im gegeben
Das er mag fürstlich füren leben,
Und ist ein esel doch darneben.
Die burger hant in gesetzt in rat,
Der keiser in geadlet hat,
Und füret ietz adelichen stat.
Zunfftmeister, schöffen, oberkeit
Hant sie meim esel zugeleit.
Bym gollschmidt sitzt er in dem gaden,

41 Les mêmes idées sont développées plus brièvement dans le chapitre *den Esel überladen*, *Narrenb.*, f° n, 4.

Bey dem kremer in dem laden,
Bey dem kauffmann uff der gassen,
All hantwerk bey dem esel sassen
Und setzten in hoch oben dran,
Er must den höchsten sitz do han;
Jederman gab im bevor,
Dem wüsten groben eselsor;
Bey mir lag er im stall fürwor.
Do ich in sucht, von leyen gieng,
In kirchen suchen anefieng,
Fand ich in oben ston im chor
Und gab sich usz für ein doctor,
Und hatt ein syden chorrock an,
Under in allen oben stan.
Wol aber sprach ich : in den stall!
Do wolten sie mir weren all
Und wolten im beygestanden sin,
Bisz dennocht ich in treyb dohin,
Und mir zu den barfuszen entran.
Bald legtens im ein kutten an
Und machten in do gardian.
Zun predigern ward er prior gemacht
Und hat sich mit eim mantel bsacht
Das ich hett tusent eyd geschworen
Er wer ein prediger erboren,
So abenthürig war er gschoren.
Die Augustiner, Carmeliten,
Carthuser von den alten ziten,
Hattent in auch uffgelesen
Das er mit in fürt münches wesen
Und must in der schulen lesen.
Ich fand mein esel uff dem stul
Sitzen uff der hohen schul,
Und fieng an im hertzen sagen :
Hat dich der tüfel uff hin tragen?
Mit kurtzen worten sag ich das,
On allen zorn, on nyd und hasz.
Das er ein grosser esel was
Do er schon oben hoch dran sasz.
Der ley den esel zucht zun eren,
Dem geistlichen kan man das nit weren.
Was hab ich doch den lüten thon
Das sie myn esel nit lont gon
Und doheim im stalle ston?
So unwert wurt er wol darneben
Das sie in umb ein sackpfiff geben,
Den armen ryten und in schinden

Wo sie ein wenig gelt drum finden.
Der esel ist, in allem stand,
In allem rych, in allem land,
Kummen zu so grossen eren
Das sie latein in wellen leren,
Und hett wol me denn drissig ior
Auch latein gelernet vor,
Und doch nie mer begriffen kynnen
Denn ia von dummen synnen,
Wenn er schon gantz nüten kan,
Und dennocht sitzt er oben an.
Nun clag ich ietz vom leyen stat
Der mir min esel verwenet hat
Und in so erlich ufferzogen
Das er min stall dusz ist geflogen.
Das hat auch thon die geistlicheit
Die im anthaten münchisch kleit
Das noch hüt min esel treit,
Jo, ist es wor wie man mir seit,
Denn ich hab sin kein wissenheit.
So bald ich aber in verlor
Und sucht in lange zyten vor,
Zu eim worseger weisz man mich,
Der selbe sagt mir das sicherlich
Wie das mein esel wer so wert
Von iedermann uff gantzer erd,
Das es mich gröszlich wunder nam
Wie er zu solchen eren kam.
Fürwor, ich gyn im wol der eren
Für fürsten, graffen und den herren,
Für aller geistlicheit prelaten,
Wie wol sie mich nie darumb baten.
Aber doch ist mirs ein busz
Das ich sin also manglen musz;
Ich solt min narung mit im gwinnen,
Latin durfft er nit darzu kynnen.
Mich dunckt, wenn ichs dörfft öfflich sagen,
Liesz man in sack zur mülen tragen
Und den esel in dem stall,
So stund es basz wyt überall.

Le *Moulin de Schwindelsheim* est devenu un des livres les plus rares; s'il ne fut pas réimprimé aussi souvent que les autres satires de Murner, c'est sans doute à cause des passages offensants qu'il contient sur le clergé; celui-ci n'est ménagé dans aucun des poèmes du frère Thomas, mais jamais il ne s'était raillé de ses confrères d'une manière

aussi mordante qu'en décrivant l'anniversaire de la meunière Marguerite et en trouvant l'âne du meunier dans les chapitres, dans les couvents et dans les universités. Le livre parut en 1515, un an après que Murner eut été destitué comme gardien de Strasbourg, et presque au même moment où il publia une protestation contre le provincial et contre le gardien nouveau; ce qu'il dit des franciscains qui avaient choisi pour supérieur un âne pouvait être pris pour une vengeance personnelle; dans nos sources on ne trouve rien sur une prohibition du volume, mais il n'est pas impossible que les moines l'aient réclamée et qu'à cette époque le magistrat l'ait prononcée.

Pendant quelques années Murner n'écrivit plus de satires [42]. L'*Ulenspigel*, qu'il publia en 1519, est moins un ouvrage satirique qu'un recueil de contes facétieux. Il dit dans la préface que déjà en 1500 quelques personnes l'avaient engagé à rassembler ces histoires; il n'y

[42] Il existe un petit livre de 24 feuillets in-4°, intitulé *Von eelichs stadts nutz und beschwerden durch Joannes Murner gedicht und gemacht*. S. l. et a. Je ne le connais que par la description qu'en fait Waldau, p. 47. C'est un poème qui paraît être plutôt didactique que satirique; un jeune homme se plaint d'un vieillard qui a épousé une jeune fille, et un vieillard se plaint de ne pas s'être marié plus tôt, le tout pour prouver que pour qu'un mariage soit heureux, il ne faut pas une trop grande disparité d'âge. Waldau attribue le livre à Thomas Murner, dont Jean était un frère: l'impression est très-négligée, on peut donc admettre que par erreur le compositeur a mis Jean au lieu de Thomas; les bordures des pages sont les mêmes que dans la *Narrenbeschwörung*; la langue et la manière sont celles de Thomas; il y a une excuse du poète comme dans les autres satires; enfin, dans cette excuse l'auteur prie les lecteurs de ne pas lui en vouloir s'il parle de choses dont il n'a pas d'expérience, il n'y a qu'un moine qui ait pu parler ainsi. Ces arguments ne sont pas sans réplique: il est difficile de croire que *Jean* ne soit qu'une faute d'impression; Thomas, quand il mettait son nom sur ses livres, avait soin de le faire précéder du titre de docteur; or celui-ci manque sur le traité en question; les bordures des pages prouvent seulement que ce dernier a été imprimé par Hupfuff; Jean, Strasbourgeois, a parlé la même langue que son frère, il a pu avoir quelques-unes de ses qualités et le désir d'être son imitateur; pour expliquer son manque d'expérience, on n'a qu'à supposer qu'il n'y avait pas de disproportion d'âge entre lui et sa femme qui s'appelait Madeleine. Jung, T. 2, p. 63, note 12, est également d'avis que le poème, qu'il avait encore pu voir, est de Jean. — J'ajouterai que selon Panzer, *Annalen der ältern deutschen Literatur*, T. 1, p. 339, un autre frère de Murner, l'imprimeur Béatus, serait l'auteur d'un petit poème astrologique, *Schiffart von disem ellenden Jamertal, gedruckt zu Frankfurt 1512 durch Batt Murner von Straszburg*, in-4°. La préface étant signée B. M., Panzer en conclut à l'identité de l'imprimeur et du poète.

a pas de raison pour mettre cette assertion en doute. Murner avait rapporté de ses voyages dans l'Allemagne du Nord une collection, manuscrite ou imprimée, des anecdotes dont le héros était le paysan Till Eulenspiegel, il les avait traduites en allemand strasbourgeois; plus tard il y avait ajouté divers morceaux du *Pfaff* Amis et du curé de Kalenberg, ainsi que du Pogge et de Henri Bébel. S'il se qualifie de laïque ignorant la langue latine, c'est pour donner le change sur son titre de docteur en théologie; il trahit trop souvent sa connaissance du latin et du français, pour qu'on puisse supposer que le texte, tel que nous l'avons, ne soit pas de lui. Les tours joués par Eulenspiegel, ses drôleries, ses bons mots étaient conformes à l'esprit de notre moine railleur; dans le nombre il y a des farces triviales et même indécentes, mais il ne faut pas oublier que Brant avait inséré des pièces du même calibre dans la seconde partie de son Ésope, et que tous les recueils de facéties de l'époque en sont pleins. Brant avait eu une intention pédagogique; Murner ne veut que „faire rire dans des temps difficiles“. On était à l'origine de la Réforme; il ne songeait encore qu'à distraire le peuple de ces luttes, en l'égayant; mais il s'agissait d'intérêts trop graves pour que les historiettes d'Eulenspiegel eussent pu en détourner les esprits sérieux. Murner ne tarda pas à entrer lui-même dans la lice; après quelques traités polémiques, il publia son poème du Grand fou luthérien.

Sans être de son parti, il nous sera permis de dire que, sous le rapport littéraire, c'est là son œuvre capitale. Elle a les défauts habituels de ses productions, mais elle les rachète jusqu'à un certain point par ce qu'il y a de remarquable dans la conception. Dans une préface aux lecteurs il expose son but: „Luther a fait deux choses, il a changé la doctrine et combattu les abus; quant à moi, sans vouloir justifier les abus, je n'ai pris la défense que de la foi, en laissant en dehors du débat la personne de mon antagoniste; mais celui-ci et beaucoup d'autres m'ont accablé d'invectives; on m'a traité de fou; eh bien, je prendrai la massue des fous, si je frappe fort, on n'aura pas à se plaindre; j'écrirai un livre dans lequel les luthériens se reconnaîtront comme dans un miroir“. Et pour bien montrer qu'il use de représailles, il place en tête les paroles de Samson que Luther avait mises au bas de son traité sur les décrétales qu'il avait brûlées: *sicut fecerunt mihi,*

sic feci eis[43]. Il poussa la présomption jusqu'à se faire représenter sur les gravures du livre avec cette tête de chat que lui donnaient les caricatures de ses adversaires. Pour entrer en matière il reprend l'idée de la *Narrenbeschwörung;* jadis il n'a conjuré que les petits fous, aujourd'hui ce sera le tour des grands; il en a rencontré un, grand comme le saint Christophe peint dans l'hôpital de Strasbourg et haut de 30 aunes. Il le conjure par des formules en latin macaronique; quand il le voit effrayé, il lui demande qui sont son père et sa mère, pourquoi il est au monde et pourquoi il est si grand. Le fou supplie le moine de ne pas employer des conjurations si formidables: „Je suis né de parents fous, toi aussi tu es fou, pourquoi donc me menaces-tu? Si je suis grand, c'est que je porte en moi des fous nombreux, contre lesquels tu feras bien de te mettre en garde"; dans sa tête il a les fous savants „qui expliquent la Bible selon leur fantaisie", dans sa poche ceux qui aspirent à s'enrichir des biens de l'Église, dans son ventre les Quinze alliés, tels qu'ils figurent dans le pamphlet d'Éberlin de Günzbourg. Chacun de ces alliés devient sous la plume de Murner la personnification exagérée d'un des principes pratiques de la Réformation: Abolition des jeûnes, des couvents, du chant des heures, des taxes payées aux prêtres, du culte des saints, de la liturgie, etc.[44]. Mais ces quinze alliés ne suffisent pas pour faire la conquête de l'Église; le grand fou a besoin de renfort; il s'adresse au frère *Veit*, qui représente les lansquenets; ne sachant pas s'il y aura beaucoup à gagner dans la campagne entreprise, Veit est peu disposé à s'y

43 Juges XV, 11.

44 Parmi ces alliés Murner cite le docteur Griff, le chevalier Pierre et Uli de Stauffen, f° L, 1. Ces noms sont pris dans la *Nef des fous* de Brant. Si Murner dit que son père a connu les deux premiers, ce n'est qu'une de ses plaisanteries. Il ajoute qu'un quatrième pourrait se joindre à la troupe, Uli, un des valets de Jean Werner de Morimont, mais il est trop petit et ne mange pas de fromage. Jean Werner est celui auquel M. avait dédié ses deux premiers opuscules. Sur la gravure du chapitre Uli de Stauffen est représenté comme dans le *Narrenschiff*, chap. 4; le docteur Griff et le chevalier Pierre ressemblent aux mêmes personnages chez Brant, chap. 76. Griff paraît avoir été en Suisse une personnification populaire du médecin cupide; il figure aussi parmi les interlocuteurs du *Concilium* d'Eckstein; d'après la réponse de Stifel à Murner, f° A, 9, on le supposait de Bâle. Le chevalier que Brant appelle *Peter von Bruntrutt*, est appelé par Stifel *Peter von Runtziglori*; c'était également un personnage fictif.

engager. En revanche on recrute quelques valets ; ce sont les moyens employés, selon Murner, contre les catholiques : les pamphlets anonymes, les injures, les calomnies. Le grand fou réunit ainsi une armée dont Luther devient le capitaine; d'autres encore viennent s'y joindre, les *Karsthans*, les paysans révoltés du *Bundschuh*[45]. Le capitaine leur distribue trois bannières, sur lesquelles sont écrits les mots: Évangile, vérité, liberté. Après que tous ont prêté le serment de saccager les églises et les couvents et de piller les prêtres, le tambour les appelle au combat; on détruit quelques maisons religieuses, après quoi on s'apprête à attaquer la citadelle principale. Celle-ci est défendue par Murner; Luther le somme de se rendre; comme il s'y refuse, Luther lui offre en mariage sa fille; il feint d'accepter, fait la cour à la jeune personne, lui chante des couplets allemands très-burlesques, et finit par l'épouser. Ne voulant pas quitter le froc, il ne se mêle pas à la danse qui suit la noce; dans la chambre nuptiale la fiancée lui confesse qu'elle a la gale, il prend un bâton et la chasse. A cette nouvelle Luther tombe malade de chagrin; Murner l'exhorte à la repentance, mais il repousse les sacrements; on l'enterre comme hérétique, ses funérailles ne sont célébrées que par les miaulements des chats du voisinage. Luther mort, le grand fou ne peut plus vivre; il s'affaiblit à son tour, il demande une béguine pour garde-malade, Murner s'offre à lui en amener une âgée de 78 ans; il n'en veut pas et expire sans s'être confessé. Murner convoque à son enterrement tous les fous luthériens; il s'élève entre eux une dispute sur sa succession, qui ne consiste qu'en son bonnet; Murner met fin à la querelle en s'emparant de cette dépouille opime: on l'a assez traité de fou, il a donc le droit de garder le bonnet.

Quand on fait abstraction de ce qu'il y a de trivial et de négligé dans l'exécution, on ne peut s'empêcher d'être frappé du caractère épique de l'ensemble de ce livre. Le grand fou n'est pas Luther, il personnifie l'esprit réformateur, tel que cet esprit était compris par Murner; l'idée fondamentale du poème est la lutte entre les deux

[45] *Bundschuh*, gros soulier qu'on nouait (*binden*) avec des lanières de cuir; il était devenu le symbole et, par suite, le nom de la confédération (*Bund*) des paysans insurgés. On avait même fini par appeler *Bundschuh* toute ligue ou conjuration quelconque.

principes, dont les représentants sont le moine de Wittemberg et celui de Strasbourg; par la fille de Luther le poète entend la gloire dont, selon lui, le réformateur était ambitieux[46]; cette gloire lui étant ravie, son existence n'a plus de but, et il suffit qu'il disparaisse pour que l'esprit dont il est l'instrument disparaisse avec lui. En 1522 Murner se croyait encore sûr de vaincre; mais on se souvient qu'il rencontra un adversaire aussi spirituel que lui, et qui le montre avalé, vaincu par l'esprit nouveau. Quoi qu'il en soit, son irritation contre ses ennemis personnels, sa passion religieuse, la conscience des dangers que courait son Église, lui avaient inspiré une œuvre qui dans son genre est une des plus remarquables de l'époque; bien entendu, nous ne l'apprécions qu'au point de vue littéraire.

Il me reste à parler d'un poème de Murner qui, à tous égards, est inférieur à ses autres compositions en vers; c'est son voyage au bain spirituel, *die geistliche Badenfahrt*. Quelques personnes, ne jugeant ce livre que d'après le titre, l'ont pris également pour une satire; mais rien n'est moins satirique, il doit servir au contraire de lecture édifiante. Un jour Murner, malade, dut prendre les eaux; on lui défend de prêcher et d'enseigner; non-seulement il s'ennuie, il songe qu'il peut mourir; pour se distraire il se met à écrire des vers, mais dans la disposition physique et morale où il est, il ne trouve pas sa verve accoutumée. Le bain qui doit le guérir lui fournit l'idée d'un bain spirituel à l'usage de ceux qui veulent se préparer à la mort. Il se croit autorisé à faire cette comparaison par le récit qui se trouve dans l'Évangile de saint Jean, XIII, 8 et suiv. L'application qu'il rattache à ce passage est une des plus singulières qu'on ait osées à une époque où on ne reculait devant aucune extravagance quand il s'agissait d'interpréter pratiquement la Bible. Le bain est la pénitence, le baigneur est Jésus-Christ. Déjà sous l'ancienne alliance Dieu y avait invité les hommes par l'organe des prophètes et de Jean-Baptiste; à la fin il est venu lui-même: „il y a quinze siècles aujourd'hui que Dieu est descendu du ciel et qu'il s'est fait baigneur; il veut nous laver de manière à nous rendre resplendissants comme le soleil“[47]. Pour pro-

[46] Selon Gervinus, T. 2, p. 420, M., en parlant de la fille de Luther, se moque du mariage du réformateur; mais celui-ci ne se maria qu'en 1525.

[47] *Badenfahrt*, f° a, 1.

fiter de ce bienfait, il faut commencer par reconnaître qu'on n'est pas propre; à cette condition Jésus-Christ entreprend avec nous toutes les manipulations qu'on faisait subir à quiconque prenait un bain complet; il nous déshabille, nous lave, nous frictionne, nous gratte la peau, nous ventouse, nous nettoie la tête, nous rase, nous parfume, nous peigne, nous donne des douches d'eau froide, nous couche dans un lit chauffé, et enfin nous remet nos habits. Les bains sont de différentes sortes, bain de jouvence, bains d'herbes aromatiques, d'eaux minérales, d'huile, de rivière, de sueur. Chaque opération est accompagnée d'une image où Jésus-Christ fait les fonctions correspondantes. En tout cela Murner ne manifeste aucune intention satirique, il ne veut qu'engager ses lecteurs à faire pénitence; pour attester combien il est sérieux, il met en marge des passages latins de la Bible, des renvois à des Pères et à des docteurs, même à des classiques tels qu'Aristote, Cicéron, Ovide. Cette gravité pédantesque ne fait que mieux ressortir ce que l'allégorie du bain a de ridicule et d'inconvenant; elle vaut celles de Geiler sur le pain d'épices et sur le civet de lièvre. La *Badenfahrt* est la plus faible des œuvres de Murner; on sent qu'en l'écrivant il n'a pas été à son aise; ennuyé lui-même, il est devenu ennuyeux pour ses lecteurs; le genre édifiant était celui qui lui allait le moins. Et pourtant, qui croirait que c'est dans ce singulier livre qu'il a su placer quelques-uns de ses meilleurs vers? On les rencontre dans le chapitre où il rend grâce à la baigneuse, c'est-à-dire à la Vierge. Malgré son humeur railleuse, il était capable d'éprouver des sentiments plus doux; mais pour les faire naître il fallait des circonstances comme la maladie qui l'avait condamné à l'inaction. En pensant à la mort, il avait pensé aussi à son père qui n'était plus, et à Strasbourg que peut-être il ne reverrait pas. Il parle avec émotion de la beauté de notre cathédrale „qui n'a pas sa pareille dans la chrétienté"; il raconte avec une simplicité qu'il aurait dû garder plus souvent, que dans sa jeunesse, quand il partit pour l'étranger, son père lui recommanda d'envoyer chaque fois qu'il rencontrerait un messager allant à Strasbourg, un salut à la Vierge; le messager devait entrer dans la cathédrale et dire une prière pour lui. Plein de reconnaissance pour son père, „l'excellent homme que j'ai perdu", il observa son conseil dans toutes ses pérégrinations; c'était, dit-il, la coutume des Strasbourgeois; coutume naïve, mais touchante; nos ancêtres, quand

ils étaient loin, reportaient leurs pensées vers leur cathédrale, dont l'image était pour eux le symbole de la patrie absente[48].

[48] Voici comment M. parle de la cathédrale; il s'adresse à la Vierge:

Insunderheit gedenck mit fleisz
Das wir zu Straszburg ere und breisz
Für iederman hont in der welt* — * *haben*
Den unser münster wol gefelt,
Das wir zu lob deins heiligen namen
So zierlich hont gesetzet zamen,
Desgleichen nit ist in cristenheit...
Wer do kumpt gen Straszburg gan
Und sehent das zierlich münster an,
Der spricht das hont from lüt gethan
Die solche kosten und arbeit
Dir zu lob hont angeleit,
Dein schlosz, dein husz und dein palast
Den du von unser arbeit hast,
Doran wir dir teglich buwen
Und inigklich für dich knuwen,
Das sucht man weit in allem landt
Wie schön sie es dir erbuwen handt,
Es ist fürwar disz als ein kron
In die mitt gesetzet schon... — f° P, 3.

CHAPITRE III.

Appréciation.

Une appréciation de Murner comme écrivain devra porter principalement sur ses satires allemandes. D'après les analyses que nous avons données de ces ouvrages, on peut, jusqu'à un certain point, s'en faire une idée sommaire; mais on ne les connaîtrait que superficiellement si on n'entrait pas dans quelques détails sur la forme et sur le fond; cela paraît d'autant plus nécessaire que, comme le dit avec raison un auteur moderne, les œuvres de Murner ont été rarement jugées avec impartialité [49]; peut-être que plusieurs de ceux qui les ont jugées ne s'étaient pas donné la peine de les lire; d'autres ne les ont abordées qu'avec des opinions préconçues. On est étonné par exemple d'entendre un historien de la valeur de Gervinus affirmer que Murner est peu original, qu'il n'est qu'un imitateur servile de Brant [50]. En pénétrant plus avant dans ses œuvres, on arrive aussi à mieux connaître son caractère; je ne prétends faire ni son procès ni son panégyrique; mon seul désir est d'être équitable envers un homme trop rabaissé par ses adversaires de tout genre, trop loué par lui-même, et si peu connu de la génération présente.

Gervinus reproche à Murner d'avoir imité Brant; en effet, il était si nourri de Brant que, sans s'en douter peut-être, il lui emprunte des vers entiers; la *Nef des fous* lui inspira la *Conjuration des fous;* l'idée de la folie traverse toutes ses satires. Mais que de différences entre les deux poètes! Murner a des défauts qui se rencontrent à un moindre degré chez Brant, et il a des qualités qui manquent à celui-ci absolument.

La versification des deux poètes est la même, si ce n'est que chez Murner elle est moins régulière encore que chez Brant; tous ses poèmes, y compris encore la traduction de l'Énéide, se composent de vers ïambiques, dont tantôt deux, tantôt trois ou quatre riment ensemble. Le retour invariable de ce mètre à quatre pieds, qui était

49 Kurz, *Murners Gedicht vom luth. Narren*, *Einleitung*, p. XXVIII.
50 *Gesch. der deutschen Lit.*, T. 2, p. 416.

du reste celui de tous nos littérateurs quand ils écrivaient des vers allemands, donnerait à ses poésies une monotonie fatigante, s'il n'était pas compensé par un langage pittoresque, plein d'images et de comparaisons, bien que celles-ci ne soient pas toujours du meilleur goût. Murner a montré toutefois qu'il savait manier aussi des rhythmes plus harmonieux; son cantique sur la ruine de la foi est formé de strophes de huit vers ïambiques, chacun de trois pieds, d'une allure vive, qui se prêtaient facilement au chant; plus alerte encore, quoique indécente, est l'ode saphique qu'il chante à la louange de la soi-disant fille de Luther [51].

Sa langue est en général le dialecte strasbourgeois; çà et là, notamment dans le *Grand fou luthérien*, on a remarqué une influence de certaines formes nouvelles qui tendaient à s'introduire dans le haut-allemand [52]. Un fait plus singulier et dont je ne sais pas l'explication, c'est que bien avant qu'il vînt à Bâle, Murner s'est servi de provincialismes suisses, surtout pour des diminutifs [53]. Ailleurs il mêle à son allemand des expressions et des phrases latines, ou bien il invente un langage impossible [54]; souvent aussi il parle français [55], parfois même italien [56].

51 Le refrain est formé par le mot *sparnöslin*. Dans le *Karsthans*, qui est antérieur au *Fou luthérien*, on trouve *parnösel* pour jolie fille. Geiler, *Bilgrimschaft*, f° 114, parle de *grosse barnose Herren;* Scherz, *Glossarium*, p. 97, fait l'observation *videtur legendum Baronen;* mais *barnos* est adjectif. Kurz, qui cite aussi *parnosisch*, d'après les 15 *Bundsgenossen*, n'explique pas le mot, p. 248.

52 Comp. Kurz, p. XXXIX.

53 *Kindly*, *Œrtly*, *Hündly*, *Geltly*, *Wybly*, *Herzly*, etc.

54 *Narrenbeschwörung*, f° c, 1. — *Luth. Narr*, f° B, 4. Etc.

55 Je suis tout vostre, *heisst in welsch. Narrenb.*, f° r, 4; V, 4.
Wol usz! das üch der ritten schütt! — In gutem welsch le febre quartan. Ib., f° t, 3.
Kekete (caqueter) *frantzesisch*, *mentiris zu latyn*,
Zu tütschem, du lügst in hals hinyn. Ib., f° v, 7.
Ir klapperern, kakatressen. Ib., f° d, 7.
Oder dir monays *gebrist. Schelmenz.*, f° d, 4.
So thut er ein grosz gentylytz (gentillesse). *Müle von Schwind.*, f° E, 2.
Zühe uff, gib jm ein strope de chorden. *Geuchm.*, f° x, 3.
Genre de torture, estroppe, estrapade; l'accusé était élevé en l'air au moyen de cordes. — Dans le *Grosser luth. Narr*, f° c, 2, Murner dit à la soi-disant fille de Luther: *ich dantz mit dir den denteloren. Dentelore* est le français Tintelore, qui paraît avoir été une danse accompagnée de chant. Le mot se retrouve dans le refrain de la fameuse chanson de Jannequin sur la défaite des Suisses à Marignan: Escampe, toute frelore (tout est *verlore*, perdu), — La tintelore frelore, — Escampe, toute frelore, *bigot!* (par Dieu!) Leroux de Lincy, Recueil de chants historiques français. Paris 1842, T. 2, p. 67.

56 *Darumb bin ich yetz* benevenut. *Narrenb.*, f° a, 6.

Peu soucieux de la pureté de la langue, il ne l'est pas davantage de la régularité de la composition. On a vu que la *Narrenbeschwörung* et la *Schelmenzunft* ne se composent que de fragments incohérents, reliés à peine par les idées de la conjuration et de la corporation, idées qu'à chaque instant l'auteur semble perdre de vue. Il paraît avoir rédigé les chapitres de ces deux livres sans avoir fait d'abord un plan; après les avoir écrits sur des feuillets détachés, selon qu'un proverbe s'était présenté à son esprit, il les réunit au hasard pour en former des volumes; dans le dixième chapitre de la *Schelmenzunft* par exemple, il est fait allusion au vingt-troisième d'une manière qui prouve que ce dernier était achevé avant l'autre [57]. Brant, on s'en souvient, n'avait pas travaillé autrement. La *Geuchmatt*, le *Moulin de Schwindelsheim*, le *Fou luthérien* ont plus de suite, mais là aussi le mouvement est arrêté par des digressions, des répétitions, des longueurs fréquentes. Lors même que Murner s'était fixé un but précis, il ne pouvait se résoudre à en approcher par le chemin le plus droit; son esprit courait à l'aventure, sans s'en apercevoir quand il s'écartait de la route. Le peu de soin qu'il donnait à la forme doit être attribué à l'extrême facilité avec laquelle il savait tourner des vers : „Je ne puis m'empêcher de faire des rimes, c'est plus fort que moi; quand même je veux parler autrement, ma bouche déborde de rimes; rimer n'est pas difficile à celui qui en a le don naturel“ [58]. Il écrivait au courant de la plume; tout chez lui est du premier jet, inégal, négligé; on ne voit nulle part qu'il ait pris la peine de faire des corrections. Cette facilité d'improvisation ne l'empêchait pas de se copier parfois lui-même; non-seulement les mêmes tournures, les mêmes proverbes reparaissent en maints endroits de ses livres, mais quand il lui fallait un portrait qu'il se rappelait avoir dessiné précédemment, il ne le fai-

Uff das solch gut das mal quesit
Ouch widerumb werd mal perdut. *Geuchm.*, f° i, 2.

Les mêmes deux vers dans la *Narrenb.*, f° s, 8, où au lieu de *bedüt* il faut lire *perdut.*

57 *Schelmenzunft*, f° c, 2; e, 1.

58 *Das ich aber rymen dicht*
Der kan ich mir erweren nicht,
Wenn ich schon anders reden sol
Wurdt mir der mundt der rymen fol,
Rymen machen wurdt nit sur
Eym der das selb hat von natur. *Geuchmatt*, f° j, 2.

sait pas à nouveaux frais, il le reprenait. Dans le *Moulin* il a inséré une longue tirade de la *Conjuration des fous* [59]. Quand dans la *Geuchmatt* il rédige en prose la constitution des libertins, les articles concernant leur toilette et la charte de leurs priviléges, ce n'est pas, comme on l'a dit, par négligence; il le fait à dessein pour donner à ces pièces la forme plus comique d'actes officiels. Mais dans le même poème il y a d'autres passages en prose qui n'admettent pas cette explication: ce sont quelques faits empruntés à l'histoire sainte et à l'histoire profane [60]; s'il ne les a pas mis en vers, comme d'autres analogues, il faut supposer qu'il était pressé de finir; ils nous révèlent peut-être un des procédés de son travail; avant de chercher les rimes, il notait rapidement le sujet et les exemples dont il voulait l'illustrer; ce sont de ces notes qu'il a mises dans la *Geuchmatt;* quand il publia le livre, il était trop insouciant pour le remanier.

Brant, d'un esprit plus sérieux et plus élevé que Murner, est rarement vulgaire dans sa *Nef des fous.* Chez le frère Thomas au contraire on se heurte à chaque pas à des grossièretés et à des trivialités. Le scandale ne l'effraye pas; il se plaît à peindre les vices sous leurs formes les plus brutales, les gens qu'il met en scène sont des *Grobianer*, ils parlent un langage hérissé de gros mots et de jurements. On pourrait citer par centaines des passages où il blesse les convenances les plus élémentaires. Il ne perd pas son temps à chercher des périphrases pour voiler sa pensée, il l'exprime telle qu'elle lui vient, soit dans toute sa crudité, soit par une comparaison tout aussi crue, avec un sans-gêne qui n'appartient qu'à lui. Il a l'air parfois d'éviter certains mots, mais s'arrange de telle sorte que le lecteur est amené involontairement à les prononcer [61]. Dans ces moments il n'est plus spirituel, il devient bouffon, sa satire dégénère en caricature. Après un chapitre particulièrement grossier de la *Schelmenzunft*, il prévoit qu'on lui demandera : comment, vous qui êtes religieux et prêtre, pouvez-vous parler de ces choses? Il s'excuse en disant : Ces choses-là ne viennent pas de moi, je ne fais que rapporter ce que j'entends au-

59 C'est la tirade *Lieber Hans nim eben war — Wie unser nachpurin trit dohar*, etc. *Narrenbeschw.*, f° v, 2.

60 *Geuchmatt*, f° c, 4 et suiv

61 O. c., f° x, 1.

tour de moi[62]. On peut accepter cette excuse, mais il aurait mieux valu pour Murner qu'il ne se fût pas mis dans le cas de la donner; pour être fidèle peintre des mœurs, il n'était pas nécessaire de dessiner en gros traits des détails qui devaient rester dans l'ombre. Il est vrai qu'on n'était pas choqué alors aussi vite que nous le sommes aujourd'hui; la délicatesse de nos ancêtres était moins susceptible que la nôtre; on nommait les choses par leurs noms; les prédicateurs eux-mêmes, quand ils voulaient frapper fort, ne se souciaient pas de s'abriter derrière des précautions oratoires. Cependant les satires de Murner n'auraient rien perdu de leur force s'il avait observé davantage des convenances qui, après tout, sont fondées sur le respect du sens moral.

Mais tout vulgaire et bouffon qu'il soit par intervalles, il a une vivacité qui ne le quitte même pas quand il se perd dans des longueurs; sa veine satirique est tout autrement riche que celle de Brant. Ce dernier avait vécu dans un monde restreint, il l'avait étudié en moraliste un peu sombre, en suppléant par ses lectures à ce qui lui manquait en fait d'expérience; il n'avait tracé que des portraits généraux. Murner, toujours en voyage, avait vu beaucoup plus de gens, il avait observé les mêmes travers que Brant, mais sous des aspects plus variés et avec la sagacité propre aux esprits qui sont portés à la raillerie. Il s'applique moins à rassembler des détails épars pour former des types, il nous présente des individus tels qu'il peut les avoir rencontrés. Pour les peindre il ne songe pas à faire étalage d'érudition; il lui arrive parfois de parler de livres qu'il a lus, mais il ne juge pas à propos de les citer[63]; les personnages de la mythologie, de l'histoire

62
Ich weisz noch ein der selben kunden
Der disz myn dicht durchlesen hat
Da der suwkröner hat syn stat,
Und meint ich wer ein geistlich man
Dem semlich redt stündt übel an,
Und wolt darby nit merken das
Das sollich red der grobianer was
Als sie die thundt an allem ort,
Und nit das ich dieg semlich wort* * *thu*
Den nur allein in meldens wysz
Wie man die suw krönt so mit flysz. *Schelmenz.*, f° c, 2.

Dans ce passage il renvoie au chapitre *die Saw krönen*, f° e, 1, qui est en effet un des plus grossiers et des plus obcènes; il n'est surpassé sous ce rapport que par la chanson que M. adresse à la soi-disant fille de Luther.

63 *Wer disz buch gedichtet hett — Der hatt mer denn ein buch gelesen. Geuchmatt*, f° j, 3. — Dans la *Schelmenzunft*, f° b, 3, M. fait dire à quelqu'un :

ancienne et de la Bible, qui jouent un si grand rôle dans la *Nef des fous*, ne font que de rares apparitions dans les satires de Murner, et quand il les introduit ils agissent comme des hommes de son temps; Vénus, trônant dans un antre de sa montagne, est moins la déesse de l'Olympe que la *Frau Minne* du moyen âge. Murner veut être populaire, et il y réussit; comme prédicateur et moine mendiant il sait mieux qu'un professeur de littérature classique que le peuple se méfie d'ouvrages remplis d'une science dont il ne sait rien. Dans la *Geuchmatt*, où il a le plus d'exemples empruntés à l'antiquité, il s'en excuse par une plaisanterie : „Pour les réunir je me suis fatigué à lire beaucoup de livres“ [64]. Il préfère les anecdotes et les facéties plus récentes; il en a du Pogge, d'Eulenspiegel, du curé de Kalenberg, de Geiler [65]; il cite des faits ou des paroles de gens qu'il assure avoir connus [66], il en appelle aux expériences qu'il a faites pendant ses voyages, il parle de Francfort, de Paris, de l'Italie, il mentionne des localités et des coutumes alsaciennes [67]; il fait allusion à des fables et au Tannhäuser; il est surtout inépuisable en proverbes. Vrai Sancho Pansa, il les enfile à perte de vue; on en trouve sur chacune de ses pages; les chapitres de plusieurs de ses poèmes n'ont pas d'autres suscriptions que des locutions populaires; des 137 vers de la préface du *Moulin de Schwindelsheim* plus de 80 sont des proverbes. Il en a beaucoup qu'on

Do mich mein vatter schickt zu schulen
Do lernt ich für studieren bulen
In dem unnützen irrigen buch
Zu latein der megt fürtuch.

Dans l'édition de 1788, p. 31, l'éditeur exprime dans une note le désir que quelque bibliographe fasse connaître ce livre qu'il a lui-même cherché en vain; il ne s'est pas aperçu qu'il s'agit d'une facétie.

64 L. c.

65 *Narrenb.*, f° f, 3; k, 4; r, 6. Comp. Geiler, *Evangelia mit uszlegung*, f° 49.

66 *Schelmenzunft*, f° a, 4.

67 Il parle de la rue mal famée du *Dummenloch* à Strasb., *Narrenb.*, f° s, 3; de la coutume des Strasbourgeois de faire des promenades en bateau jusqu'au couvent de S. Arbogast ou à la Robertsau, ib., f° x, 7; de l'inscription *audiatur et altera pars* dans la salle du sénat, ib., f° v, 8; de la grotte de S. Guy près de Saverne; ib., f° b, 7; de l'habitude de conduire les gens qu'on croyait possédés du diable à Wittersdorf, près d'Altkirch, dont l'église avait un autel consacré à S. Anastase et un chapelain pour le desservir; ce saint était le patron des possédés; parlant de moines qui s'opposent à une réforme, Murner les représente disant à leur abbé : *Sag an wolst du uns reformieren — Wir wendt dich zu sant Anstet fieren — Der gut frum man must schellig* (fou) *sin*. O. c., f° e, 3. — Lui-même veut amener les fous luthériens à Wittersdorf pour les faire conjurer. *Luth. Narr*, f° B, 1.

ne rencontre ni chez Brant, ni chez Geiler, ni dans aucun recueil du seizième siècle; plus d'un peut-être est de sa propre invention.

Murner est celui de nos écrivains qui a le plus d'esprit; rien de plus spirituel dans son genre que l'histoire du meunier qui cherche son âne, ou l'application des découvertes faites par les Portugais dans la mer des Indes aux mœurs des chevaliers qui pillaient les bateaux du Rhin, ou encore la solennelle constitution des habitués de la *Geuchmatt*. Brant n'a rien de pareil dans sa *Nef des fous;* sa gravité d'érudit et de moraliste ne le quitte pas un instant. Sans ironie, enfin, il n'y a pas de vraie satire; Murner est très-habile à manier cette arme, dont Brant semble avoir ignoré la force. Seulement, pour produire des effets plus sûrs, il eût fallu à Murner plus de finesse et plus de goût. Il se pose ironiquement comme le premier des fous[68]; dans la *Schelmenzunft* il est le maître de la corporation, dans la *Geuchmatt* il remplit les fonctions de chancelier, dans la *Narrenbeschwörung* il se dit l'abbé supérieur de l'ordre de folie. En parlant des théologiens il se cite lui-même: „Quand je n'étais que le frère Thomas, je réfléchissais avant de prêcher, je cherchais à comprendre les textes; maintenant que je suis le docteur Murner, je parle de ce que je ne sais pas, je me fie à mon grade; je n'ignore pas que j'ai tort; je crois être un docteur et je ne suis qu'un fou“[69]. Plus d'une fois il prend cet air de s'identifier avec ceux dont il se moque; il s'intitule *ein gelerter gouch*, il prétend connaître les ruses des femmes par expérience, il raconte une mésaventure arrivée à quelqu'un avec une courtisane comme si ce quelqu'un avait été lui-même. Ce sont des licences très-hardies que l'on peut regretter, mais dont il ne faut pas abuser contre le poète; se citer soi-même comme témoin de ce que peuvent les femmes, eût été une manière étrange de se poser en accusateur des hommes efféminés[70]. Sébastien Brant, dans la protestation qui précède son poème, s'était aussi qualifié de fou, et personne n'a jamais cru qu'il l'a été en réalité. Murner a maint chapitre où, après avoir commencé par décrire un personnage, il le fait tout à coup parler à la première personne; si

68 *Narrenb.*, f° s, 7.

69 O. c, f° a, 7.

70 *Schampt ich mich nit usz geistlichkeit — Ich redte usz erforenheit — Wie eim solch geucherei wurdt leidt. Geuchmatt*, f° E, 1. — S'adressant aux femmes, il dit: *Ir handt mich auch betrogen schon — Des wil ich üch geniessen lon.* O. c., f° e, 3. — V. aussi, ib. f° a, 2; b, 3; *Narrenb.*, f° g, 6; h, 2; m, 5. Etc.

chaque fois que, sans nous avertir, il introduit un *moi*, on voulait prétendre qu'il s'agit du sien, il faudrait en conclure qu'il a été, non pas seulement coureur de femmes et fou, mais avocat, marchand, chevalier bandit, etc.

Une autre qualité qui mérite d'être appréciée chez Murner, c'est son talent de donner à ses satires un caractère dramatique, en personnifiant les idées au lieu de nous les offrir dans leur abstraction. Le plus souvent l'action remplace l'enseignement didactique; au lieu de procéder, comme Brant, par maximes appuyées de citations, il fait agir et parler ses fous et ses fripons, il discute avec eux, il a des dialogues très animés, où son ironie se donne pleine carrière. L'exemple le plus frappant, sous ce rapport, est le *Grand fou luthérien*. Ce même caractère dramatique se retrouve, quoique avec moins de suite, dans la *Geuchmatt*, dans le *Moulin* et dans quelques chapitres de la *Narrenbeschwörung*. Là, entre autres, le représentant des faux savants que Murner se propose de conjurer, lui dit: „De quel droit oses-tu nous citer? viens, nous allons discuter avec toi; tu te fais fort de nous prouver que nous sommes des fous, mais nous sommes pleins de l'Écriture sainte, nous savons ce qui concerne le ciel, la terre et l'âme, avec le Maître des sentences nous scrutons les mystères de la Trinité, nous connaissons les voies célestes, nous possédons la sagesse, nous réglons la foi, nous avons lu les décrétales, nous calculons le cours des astres, nous avons appris tout ce que peuvent apprendre les hommes, aussi l'université nous a-t-elle jugés dignes du chapeau du doctorat; nous t'amènerons des enfants plus instruits que toi, pendant six ans ils devront encore te fouetter de verges". Murner répond: „Pour qui me prenez-vous? suis-je par hasard maître Pantalon, le tailleur boiteux? Rien n'est plus dangereux que des fous savants; je sais qu'il n'est pas facile de les conjurer; vous êtes si sophistes que la parole ne suffit pas pour vous convaincre, il faut vous écorcher comme Marsyas, qui lui aussi a cru qu'il n'était pas fou jusqu'à ce qu'on lui eût enlevé la peau. Vous dites que vous connaissez l'Écriture; pourquoi donc ne suivez-vous pas ses enseignements? Vous avez étudié la voie du ciel, et vous marchez sur le sentier des singes. Ce que vous savez le mieux, c'est de faire bonne chère et de courtiser les femmes" [71].

[71] *Geuchmatt*, f° b, 3; f, 4; g, 2; x, 4. Etc.

On voit par ce passage, très-abrégé, auquel on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, que Murner, comme je l'ai indiqué plus haut, ne se raille pas seulement des vices, mais qu'il veut les corriger. Il a la même intention morale que Brant, il ne diffère de lui qu'en étant moins didactique, en faisant plus réellement de la satire. Pour lui aussi le mot folie est synonyme de péché: „c'est avec raison que j'appelle fou celui qui persiste dans ses péchés, car n'est-ce pas de la folie que de compromettre volontairement son salut?“ [72] Presque tous ses chapitres sont entremêlés d'exhortations ou se terminent par des appels à la repentance. Il déclare maintes fois que son seul but est d'avertir les hommes, pour les empêcher d'aller en enfer; au fond de toutes ses satires morales se retrouve l'idée de la justice divine qui punit les pécheurs. Son indignation éclate en termes d'une rudesse qui nous toucherait peu, mais qui peut-être ne manquait pas son effet sur quelques lecteurs contemporains : „Au nom des mille diables, rougissez de votre conduite! que la fièvre vous serre! que la foudre vous écrase!“ [73] Olivier Maillard, frère mineur comme Murner et lui ressemblant sous bien des rapports, s'écria de même dans un de ses sermons : „Allez à tous les diables !“

„Vous allez trop loin, vous renversez l'enfant avec la baignoire“, lui disait-on en citant un proverbe; il prétend même que des gens qui s'étaient sentis touchés de ses coups l'avaient menacé de mort [74]. D'autres s'affligeaient de voir un religieux se railler sans ménagement de toutes les hontes. Pour se justifier, il en appelait à des arguments divers. Un jour il se retranche derrière l'impossibilité de rester toujours grave : „On ne peut pas s'occuper sans cesse des obligations de sa charge; si je ne devais qu'étudier et enseigner, mon sérieux n'y tiendrait pas“ [75]. Après ce qui a été dit de ses intentions comme réfor-

[72] O. c., fº y, 4; H, 4.

[73] *Wol aber her in dusend tüfel nammen,*
Ir wybschen geuch solt üch des schammen! — *Geuchm.*, fº m, 4.
Hy, do schlieg der tüfel drin! — *Narrenb.*, fº s, 4.
Hey, nun schlag der dunder dreyn
Das böse zungen sind so gemeyn. — *Schelmenz.*, fº a, 3.
Wolt ir üch der schelmen schamen,
So thundt erlich ins henckers namen. — O. c., fº k, 7.
... *Das der dunder dryn*
Schlag, das ich so grob musz syn. — O. c., fº b, 2.

[74] O. c., fº a, 2; k, 7.

[75] *Geuchmatt*, fº a, 2.

mateur des mœurs, on ne se serait pas attendu à cette explication ; elle a l'air de n'être qu'une de ces railleries qu'il ne s'épargnait pas à lui-même, et pourtant elle est conforme à sa nature mobile. De même qu'il changeait continuellement de résidence, il lui fallait changer d'occupation ; fatigué de ses fonctions de docteur et de prédicateur, il se délassait en composant des rimes, mais au milieu même de cette distraction il se souvenait du rôle de censeur auquel il se croyait destiné, il ne revenait pas du plaisant au sévère, il les mélangeait.

La raison qu'il vient de donner de ses satires n'est pas en contradiction avec une autre, sur laquelle il insiste plus souvent et qui correspond à un autre côté de son caractère : „Le monde ne veut plus d'enseignement sérieux, il nous oblige de rire avec lui ; il nous faut tourner en plaisanterie les choses que nous devrions traiter autrement ; si je disais à quelqu'un qu'il est pécheur, il se mettrait en colère, mais si je l'appelle fou, vaurien, *coucou*, il rit et m'écoute ; quand je les ai tous réunis autour de moi, je leur dis leur fait en me raillant d'eux ; je les châtie, non comme je le voudrais, mais comme ils le demandent“ [76]. „Si vous y regardez de près, vous comprendrez que je ne ris des folies que pour mieux les extirper ; elles résistent aux plaintes et aux remontrances, mais cèdent quand on les rend ridicules“ [77]. „Je parle une autre langue en écrivant sur Dieu et la vertu pour les savants ; quand je m'adresse aux ignorants, il faut que j'emploie la leur“ [78]. Il disait encore à ceux qui lui reprochaient ses satires, qu'il avait traité les mêmes matières dans des livres latins, qu'il tenait en réserve cinquante ouvrages sérieux, et que s'ils ne paraissaient pas, la faute en était aux imprimeurs, qui préféraient publier des facéties dont le débit était plus assuré [79]. Quels étaient ces cinquante ouvrages ? Le chiffre ne peut être qu'une des hâbleries du moine ; c'en était une autre que d'en appeler à sa *Badenfahrt*, dont on s'était moqué, et qui pourtant lui semblait fournir la preuve qu'il savait parler religieusement de chôses religieuses [80]. Il affirmait enfin

76 O. c., f° I, a.

77 *Schelmenzunft*, f° k, 6.

78 *Denn wer dem ungelerten wil — Schreyben, der musz schimpffen vil.* O. c., f° k, 6. — *Narrenb.*, f° y, 5. — *Schimpfen*, qui signifie aujourd'hui injurier, avait alors le sens de plaisanter.

79 *Narrenb.*, f° y, 6. — *Geuchmatt*, f° I, 2.

80 *Nun hab ich gemacht ein badenfart*

qu'en censurant les folies il ne remplissait qu'un devoir de son ministère : le prêtre est chargé d'avertir et de menacer ; s'il se taisait, de peur de se faire des adversaires, il laisserait le mal régner dans le monde ; il faut donc qu'il continue de châtier le vice ; quoi qu'il lui arrive, il fera toujours quelque bien[81]. Il prévient du reste, à maintes reprises, qu'il parle en général, qu'il ne vise personne en particulier[82].

Il est douteux que Murner ait converti beaucoup de fous en sages ; nous avons exprimé le même doute à propos de la *Nef* de Brant ; les satires de Murner, plus railleuses et en partie plus grossières que ce poème, ont dû produire encore moins d'effets moraux ; on les a lues pour en rire, non pour se corriger ; la véhémence des objurgations qui les interrompent a pu frapper quelques esprits endurcis, mais plutôt peut-être pour les irriter que pour les adoucir. Cependant, quoi qu'on pense de la forme et sans se préoccuper des résultats pratiques, on doit convenir que Murner a rempli son programme aussi bien, je dirai même mieux que Brant. Il connaît la fausseté, la vanité, l'avarice, l'impudeur de ses contemporains, et il poursuit ces vices sous tous leurs déguisements et dans toutes les classes de la société. On lui a reproché jadis et on lui reproche encore aujourd'hui d'avoir calomnié les femmes, mais il n'en dit pas plus de mal que Geiler et Brant : „Ce que je proclame de leur frivolité, je l'ai trouvé dans des livres, où c'est raconté avec des expressions cent fois plus fortes que les miennes" ; il ne cesse de protester de son respect pour les femmes vertueuses, mais il croit qu'elles sont des phénomènes rares[83].

Ce serait d'un médiocre intérêt de montrer en détail comment il dépeint les différents vices ; je ne relèverai que les tableaux qu'il fait des classes dont la censure exigeait alors un certain courage ; on verra

Darynn ich geistlicheit nit spart,*
Noch dennocht sy gescholten wardt,
Und wardt von inen drum verlacht
Das ich gott zu eym bader macht.
Ich müst worlichen frūg uffston
Solt ich dichten noch irem won.

* spiritualité, dévotion.

Geuchmatt, f° I, 2.

81 *Es hilfft doch dennocht was es mag.* O. c., f° b, 2.

82 *Und habs geredt als in der gemein — In sunderheit genennet kein. Narrenb.*, f° y, 4. Presque dans les mêmes termes, *Schelmenz.*, f° k, 7. *Müle von Schwindelsheim*, f° F, 8.

83 *Geuchmatt*, f° I, 4. — *Narrenb.*, f° c, 8; y, 5. Etc.

que ce courage ne lui a pas fait défaut, et qu'il a eu le sens de l'honnêteté, du droit, de la justice. Il dévoile avec la même franchise que Geiler les turpitudes et les abus de son siècle. Qu'on voie, par exemple, comment il traite ceux qui opprimaient et exploitaient le peuple. Un de ces chevaliers-bandits, qui étaient une des plaies de l'Allemagne, parle ainsi de ses habitudes: „On raconte que le roi Ferdinand a découvert de nouvelles îles près du pays de Calicut, et que là on a trouvé en abondance des épices, de l'argent et de l'or. Comme si c'était un art de découvrir des îles! Je l'ai enseigné gratis à bien des gens. Je trouve des îles dès que je le veux; j'écris en secret à mes compagnons habitués à chevaucher avec moi. Quand sur le Rhin j'aperçois un bateau, je le force d'aborder, et c'est là que je recueille des épices, de l'argent, de l'or, du drap, des étoffes. Personne ne se doutait que nous avions ces trésors chez nous; j'ai été le premier à les découvrir. Et cela ne nuit pas à mon honneur... Quand on décrète que les routes doivent être sûres, pour que le pèlerin et le marchand puissent passer librement, nous nous mettons au service des princes, à condition qu'ils nous abandonnent le butin; nous appelons cela le jeu des chevaliers; qui veut jouer avec nous, qu'il pose les quilles! C'est nous qui sommes les vrais découvreurs d'îles nouvelles! Nous apprenons à nos fils à se nourrir sans quitter l'étrier, à frapper le paysan, à piller les villages, à bâillonner les gens ou à les attacher à des arbres, à brûler les maisons, à ravager les blés, à dévaster les vignobles, à rançonner les vilains. Nous amassons ainsi de quoi vivre en liesse pendant quelque temps; quand tout est dépensé, nous remontons en selle pour chercher quelque île sur le Danube ou sur le Rhin!“[84]

Murner remonte plus haut, jusqu'à ceux qui exerçaient le gouvernement: „Écoutez! ceux-là ne sont-ils pas des fous qui prétendent régner comme des tyrans, opprimer le peuple, nous pousser dans des trous de souris, nous forcer de faire leur volonté, oubliant que nous aussi nous sommes des hommes? Le monde ne souffre plus la contrainte; par de bonnes paroles on obtient plus que par la violence; bien souvent les seigneurs ont à se repentir d'avoir employé la force“[85].

84 *Narrenb.*, f° y, 2.
85 O. c., f° n, 2.

Il plaide avec énergie la cause du *arm mann*, de l'homme pauvre, comme on appelait le paysan; il se plaint des impôts dont on le charge, des taxes que prélèvent les nobles, des dîmes et des droits qu'il faut payer aux prêtres, des contributions qu'on exige pour une prétendue guerre contre les Turcs, de la rapacité des avocats et des scribes, de la falsification des monnaies par les princes[86]. Voici comment il décrit la situation des paysans : „Le pauvre homme est accablé de tant de taxes, que la vie lui devient impossible ; on lui enlève jusqu'à la peau, il peut rester à peine à sa charrue. Il ne suffit pas qu'il livre des rentes et des redevances, il faut qu'il paye un tribut de tout ce qu'il a. Un noble a-t-il rendu un service à un prince, celui-ci lui donne en récompense un village, dont il ruine les habitants pas ses exigences. On a imaginé tant d'impôts divers, que les pauvres ne peuvent plus subsister : taille, gabelle, péage pour passer un pont, droit de gîte pour le seigneur, et quand le paysan meurt on prend à la famille une partie de la succession. Sa poule a-t-elle pondu un œuf, je m'empare du jaune pour moi et du blanc pour ma femme ; à lui je laisse la coque. On lui demande de livrer les monnaies mauvaises, mais il n'en a ni de mauvaises ni de bonnes, et si par hasard il en a, on ne lui prend pas les mauvaises, mais les bonnes. Veut-il boire un coup, la moitié de son vin est au seigneur ; a-t-il du blé, le tiers en est perdu pour lui. Le prêtre veut la dîme, quoique aujourd'hui, dans plusieurs pays, elle soit inféodée à des laïques ; quand ceux-ci ont *rasé* le paysan, le prêtre trouve encore à prendre sa part, offrandes à l'autel, deniers pour la confession, pour les baptêmes, pour l'admission dans une confrérie, pour les anniversaires des morts, pour des fondations pieuses. Puis viennent le moine, dont il faut remplir la besace de farine, d'oignons, de fromage ; le religieux de Saint-Antoine, qui demande un porc ; des vagabonds, des montreurs de reliques, des mendiants, des joueuses de lyre, des jongleurs, des étudiants, qui réclament des aumônes ; la grêle, la neige, les gens de guerre achèvent la ruine. Comment le pauvre homme peut-il se tirer d'affaire !“ [87]

Après s'être fait en termes si vifs l'organe des souffrances des paysans, appauvris par leurs oppresseurs ecclésiastiques et laïques, Mur-

86 O. c., f° g, 1; h, 8; i, 2. Etc.
87 O. c., f° i, 2.

ner se tourne contre eux et leur reproche de se soulever contre les nobles et les prêtres[88]; c'est une contradiction chez lui, que nous ne nous chargeons pas d'expliquer; si les vilains étaient réduits à la misère qu'il déplore, comment peut-il les accuser de n'en vouloir au clergé et à la noblesse que par envie? Ils avaient des vices, comme les seigneurs, les bourgeois et les clercs, et à cause du défaut d'instruction leurs mœurs étaient plus brutales; le portrait que Murner fait de nos villageois, quand il les montre grossiers, buveurs, joueurs, préférant le cabaret à l'église, n'est pas une charge; mais quand ils avaient des maîtres qui les opprimaient et des curés qui les négligeaient autant qu'il le dit lui-même, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas valu mieux que leurs supérieurs et que, poussés au désespoir, ils se soient insurgés contre eux.

Ceux que la satire de Murner poursuit avec le plus d'acharnement — ce mot n'est pas trop fort — sont les hommes de sa propre classe. Il a le sentiment de la dignité de son état, et plus celui-ci lui semble déshonoré, plus il laisse éclater sa colère. Les membres des clergés régulier et séculier figurent au nombre des fous qu'il faut conjurer, on les rencontre parmi les fripons, au pré des libertins ils sont des plus nombreux, ils viennent en foule à l'anniversaire de la meunière Marguerite. En cent passages Murner flagelle les évêques nobles qui dilapident les biens de leurs églises et qui, allant à la chasse avec trente ou quarante chevaux, ravagent les moissons des pauvres gens[89]; les chanoines qui ne viennent au chœur que pour se raconter les nouvelles du jour ou pour regarder les femmes[90], les curés qui écorchent leurs paroissiens pour pouvoir faire bonne chère en mauvaise compagnie[91]; les clercs qui ne se font consacrer que pour obtenir, par simonie, de riches prébendes[92]; les bénéficiers dont les cures sont desservies par des vicaires condamnés à mourir de faim[93], les moines dégénérés qui s'opposent à la réforme de la discipline[94], les religieuses

88 O. c., fo s, 5.
89 O. c., fo i, 7. — *Schelmenz.*, fo i, 2.
90 *Narrenb.*, fo d, 1.
91 O. c., fo f, 7; g, 4; h, 2. Etc.
92 O. c., fo l, 4; h, 1; n, 5.
93 O. c., fo n, 6.
94 O. c., fo e, 2. — *Schelmenz.*, fo i, 2. — *Geuchmatt*, fo e, 3. Etc.

qui jouent les grandes dames et qui ne résistent pas à la séduction[95], les beghards et les béguines hypocrites[96], les théologiens qui torturent le sens des Écritures, et les prédicateurs qui, au lieu de prêcher sur la foi et les vertus, „parlent de canards bleus“[97]; les prêtres qui vendent les grâces de l'Église[98], les inventeurs de miracles et de lieux de pèlerinage[99]. En toutes ces plaintes, sauf la crudité de quelques expressions, Murner est comme l'écho de Geiler et de Wimpheling; pour chacune de ses tirades on pourrait citer une invective parallèle du prédicateur ou du pédagogue. „Il me semble, dit-il quelque part, que si Jésus-Christ revenait armé d'un fouet pour chasser les profanateurs du Temple, il commencerait par le clergé, et je crois qu'il ne ferait pas mal“[100]. Pour une de ses censures les plus mordantes il prend pour texte, en la modifiant un peu, la fable du renard prêchant aux poules : Les oies ont formé une ligue contre le loup; celui-ci les attire dans une église, dont il a soin de fermer les portes; après leur avoir chanté la messe, il monte en chaire et annonce que désormais tous les loups se feront prêtres; les oies, rassurées par cette nouvelle, oublient leur ligue; aussi sont-elles croquées l'une après l'autre[101].

Un des derniers chapitres de la *Narrenbeschwörung* est intitulé La grande compagnie[102]. „Je me suis donné beaucoup de peine pour réunir tous les fous ; cependant j'ai hésité à en citer deux, de crainte de les offenser; l'un est l'empereur, l'autre le pape. Toutefois, comme je dis que la folie est le péché, je les prierai poliment d'approcher un peu ; je ne doute pas qu'ils ne me répondent que comme fils d'Adam eux aussi sont pécheurs et fous. Je me garderai de leur adresser des conjurations ; qu'ils veuillent seulement me dire si j'ai bien conjuré les autres, et si les pouvoirs spirituel et temporel ne devraient pas intervenir par des châtiments, car bientôt il serait trop tard, le clergé surtout a besoin d'être ramené à l'ordre. On dit, il est vrai, que la barque de saint Pierre ne peut pas manquer d'arriver au port, mais

95 *Geuchmatt*, f° H, 1. — *Schelmenz.*, f° f, 4.
96 *Narrenb.*, f° s, 2.
97 O. c., f° a, 5. — *Schelmenz.*, f° a, 4.
98 *Narrenb.*, f° l, 4.
99 O. c., f° k, 4.
100 *Geuchmatt*, f° C, 3.
101 *Narrenb.*, f° k, 8.
102 *Die grosse gesellschaft;* O. c. f° v, 8 et suiv.

je connais des fous qui prétendent qu'elle est sur le point de chavirer. Il est temps que le pape et l'empereur avisent; l'honneur, le droit, les mœurs, tout est ruiné". A cet endroit Murner saute brusquement dans la politique; il se plaint du désordre qui règne dans l'Empire; il accuse les princes et les villes libres de refuser à Maximilien l'obéissance; les princes disent au poète: „De quoi te mêles-tu? ces choses ne te regardent pas, occupe-toi de tes psaumes et de ton encensoir"; les bourgeois prétextent leur pauvreté, eux qui sont assez riches pour s'adonner au luxe et pour corrompre par leur exemple les paysans.

Selon Murner, l'Allemagne n'était dans une situation déplorable que parce que les États ne soutenaient pas l'empereur; il eût été plus juste de dire que l'empereur était trop préoccupé des intérêts de sa maison. Murner avait pour la majesté impériale le même respect que ses contemporains; il ne s'écartait de la foule que par la liberté de sa pensée en fait d'hérédité monarchique: „On prend pour roi un enfant encore au berceau; il ne sait pas dire un mot, et on lui met une couronne d'or! Il eût mieux valu pour le royaume de le laisser dormir ou de lui donner sa bouillie, et de choisir à sa place un homme sage; malheur au pauvre peuple dont le roi est un enfant!"[103] En écrivant ces lignes, Murner s'était rappelé un passage de l'Ecclésiaste, X, 16.

Assurément il y a dans les plaintes de Murner sur l'état moral de son époque autant d'exagération que dans celles de Brant et de Geiler de Kaysersberg; mais en faisant la part des hyperboles oratoires et poétiques, il reste assez pour constater un relâchement général des mœurs. Un fait qui à bon droit peut nous surprendre, c'est l'extrême liberté qu'on laissait à la parole et à la presse; les savants, les prédicateurs, les poètes pouvaient s'exprimer, principalement sur le clergé, avec une hardiesse que dans d'autres temps on n'eût pas tolérée. Ceux qui exerçaient l'autorité se figuraient sans doute que le peuple était encore trop ignorant pour tirer des conséquences de ce qu'il lisait ou entendait. Mais le temps de la soumission aveugle était passé, les laïques avaient commencé à réfléchir. Le résultat inévitable des satires de Murner a dû être le même que celui des sermons de Geiler, l'ébranlement du respect pour les hommes d'Église. Murner le sentait

103 O. c., f° g, 8.

lui-même ; il s'élève contre ceux qui méprisent les prêtres, il est impitoyable pour les laïques qui empiètent sur les priviléges du clergé, qui s'emparent de ses biens, qui ne réclament une réforme des couvents que pour s'en attribuer les revenus [104]. „Honorez les serviteurs de Dieu à cause de Dieu" [105]; il ne veut pas que du haut de la chaire on dévoile leurs vices aux yeux du peuple [106]. Croyait-il donc qu'en voyant ces vices raillés dans ses satires, on en serait moins frappé qu'en les entendant critiquer par un prédicateur?

Ses censures du clergé ont eu le singulier sort de devenir un grief contre son caractère. On a trouvé qu'elles étaient en contradiction avec l'attitude qu'il prit à l'égard de la Réforme. Suivant les uns, il ne se décida à combattre pour l'Église que parce qu'il était jaloux de la réputation de Luther; suivant d'autres, il prouva, en refusant de s'allier à Luther, qu'avant la Réforme il ne s'était plaint des abus que pour mieux vendre ses livres, et qu'après il ne prit la défense du catholicisme que dans l'espoir d'être payé de ses services [107]. Ces reproches sont dépourvus de fondement; Murner était vain, mais il a eu d'autres motifs pour attaquer la Réformation qu'une vanité blessée, et de son temps on ne faisait pas fortune comme écrivain; on n'a qu'à se rappeler les quatre florins que l'imprimeur Hupfuff lui paya pour sa *Geuchmatt;* s'il convient lui-même qu'il a reçu de l'argent de quelques princes, il veut parler de la petite pension qu'il devait recevoir de l'empereur en qualité de son chapelain, et de la somme que Henri VIII lui avait donnée pour s'en retourner à Strasbourg. Quelque léger qu'on le suppose, on n'a pas de raison pour le croire vénal ou malhonnête [108]. Sa position vis-à-vis de la Réforme n'a pas été plus inconséquente que celle de Wimpheling; ils ont suivi tous les deux la même ligne de conduite ; ils ont demandé dans l'Église une amé-

104 O. c., f° i, 7; r, 8.

105 O. c., f° c., 7, 8.

106 Il appelle *Schelm ein pfaff der ander pfaffen schent*
Und in der predig an sy went,
Den leyen clagt ir übelthat
Uff der kantzel do es hat
Weder glympff und weder fug. *Schelmenz.*, f° g, 3.

107 Gervinus, T. 3, p. 418. — Hagen, *Deutschlands literarische und religiöse Verhältnisse*, T. 1, p. 61.

108 Lessing s'était déjà proposé de défendre Murner contre le reproche de cupidité et de vénalité. Scheiblé, *Kloster*, T. 4, p. 579.

lioration de la discipline et ont espéré qu'elle serait accomplie par les évêques, mais ils ont protesté dès qu'on eut touché aux doctrines et au culte. Dans ses traités de controverse, Murner revient plus d'une fois sur les abus, „qu'aucun homme d'honneur ne peut justifier", mais ils ne suffisent pas, selon lui, pour motiver un schisme; si on ne peut pas les extirper, il faut les tolérer comme inhérents à la faiblesse humaine[109]; c'était, au seizième siècle, l'opinion de beaucoup de catholiques. Si Murner s'est montré inconséquent, il l'a fait avant la Réformation, quand, lui prêtre, sans s'inquiéter des conséquences, il a livré le clergé au mépris des laïques. Qui sait si plus tard il n'en a pas éprouvé un remords, et s'il n'a pas voulu racheter par un excès de zèle anti-luthérien la licence de ses satires anti-cléricales? Seulement, après avoir tant blâmé les abus et les vices, il a été assez loyal pour ne pas se donner un démenti en s'en faisant le défenseur. Un libelliste vulgaire ne se serait pas fait scrupule de ménager ses intérêts, en adorant ce que d'abord il avait brûlé.

Peu d'hommes, je l'ai dit en commençant, ont été jugés avec autant de rigueur que Murner. Son nom est arrivé à la postérité chargé des imputations les plus malveillantes; depuis Wimpheling il s'était formé sur son compte une tradition reprise par les écrivains du temps de la Réforme et acceptée encore aujourd'hui. Les uns lui refusent même le talent poétique; d'autres, qui ne le lui contestent pas, lui trouvent un caractère méprisable. On prend à la lettre les passages où il met ironiquement sa propre personne en scène; on exagère ses défauts en fermant les yeux sur ses qualités; on va puiser des détails pour sa biographie dans des brochures telles que le *Léviathan*[110]. Quand on connaît la violence de la polémique du seizième siècle, on devrait se méfier des personnalités injurieuses dont abondent les pamphlets des disciples de Wimpheling et ceux des luthériens. De même qu'un écrivain qui se respecte ne fera pas l'histoire de Luther en ne consultant que les ouvrages de ses adversaires, on ne doit pas juger Murner uniquement d'après les témoignages des partis

109 *Die miszbreuch die sie klagen*
Die lobt kein erenman;
Ich musz die warheyt sagen,
Wir haben schuld daran.

Ein neu Lied. Kloster, T. 8, p. 669. — V. aussi *An den deutschen Adel*, f° I 2. Etc.

110 Comme le fait encore en partie Lappenberg.

avec lesquels il s'était brouillé. Il faut dire, sans doute, que si on l'a malmené, il y a eu de sa faute ; il a été d'une nature légère et inconstante, impétueux, frondeur, plein d'une haute opinion de lui-même, amateur de singularités, s'occupant de tout et n'approfondissant rien [111]. Il a heurté les habitudes des savants alors célèbres, il a persiflé sans ménagement leurs idées quand elles lui ont semblé fausses, et s'est engagé ainsi dans des querelles diverses. Toujours prompt à la riposte, il rendait avec usure les coups qu'on lui portait [112] ; par sa jactance, par sa coutume de se mêler de tout sans avoir toujours l'air de prendre les choses au sérieux, par ses railleries mordantes, il s'était fait des ennemis dans tous les camps. Mais l'âpreté avec laquelle on lui a reproché ses défauts de son vivant, s'explique par le fait qu'il a eu plus d'esprit que la plupart de ceux qui l'ont combattu. Personne n'a été moins pédant à une époque où le pédantisme a régné en maître ; „par ma nature, écrit-il à un ami, je suis porté au rire malgré moi, mon esprit déborde de facéties“ [113]. Il y a du Rabelais en lui ; il aurait pu dire comme le curé de Meudon : Le rire est le propre de l'homme. Quand dans le *Léviathan* on lui prête ces paroles : „Quelqu'un se moque-t-il de moi, je ne m'emporte pas, je ris à mon tour“, on le caractérise tel qu'il a été avant de se lancer dans la polémique religieuse [114]. Il est l'antipode de Wimpheling, qui, susceptible et morose, se plaint sans cesse d'être persécuté ; jusqu'à la Réformation Murner est d'une bonne humeur inaltérable ; quand on l'attaque, il riposte par des satires ; au lieu de dénigrer ses adversaires, il se borne à se vanter plus fort. Il ne devient violent qu'après s'être laissé entraîner dans les luttes de la Réforme ; alors il ne rit plus, il se fâche, sa colère devient de la fureur, il ne connaît plus d'autre arme

111 *Dixit mihi unus quod talis doctor* (*Murner*) *in omnibus artibus scit aliquid. Tunc ego audiens dixi : in omnibus aliquid, in toto nihil. Epistolæ obscur. vir.*, p. 169. Ce jugement est fondé, quoique exagéré. Il en est de même quand on lui fait dire : *Garrulus sum et vagus, nullius rei magis impatiens quam tranquillitatis. Leviathan*, fº B, 3.

112 Les paroles qu'il met dans la bouche du meunier, *Müle*, fº F, 6 : *Fiegt man mir den schaden zu — Desselben glychen ich auch thu*, expriment son propre sentiment.

113 *Et ego, ut nosti, meapte natura non sum serius, sed ad risum* (*etiam me de hoc dolente*) *pronissimus, estque animus meus joci perquam ferax et fertilis.* A Phil. Keilbach, 1511. *Arma patientiæ.*

114 *Irridet me quis, nihil indignor, sed et ultro arrideo. Leviathan*, fº B, 2. V. aussi les derniers vers de la *Schelmenzunft*.

pour défendre sa cause et sa personne que l'outrage ; quelque spirituel que soit son *Grand fou luthérien*, il trahit à chaque page la passion ardente qui l'a inspiré.

Dans la première partie de sa carrière, qui est la plus importante de Murner envisagé comme littérateur, il a eu l'esprit vif, ouvert, curieux, saisissant au premier coup d'œil les contrastes que présentait la vie de ses contemporains ; malgré la légèreté de son caractère, il a eu la conscience de la justice et le courage de dévoiler les abus et les travers dont il était témoin. Pour le talent satirique il est supérieur à Brant ; il n'est surpassé lui-même que par un autre Strasbourgeois, Jean Fischart. Un de ses principaux mérites est d'avoir été écrivain populaire ; ses traités sur les cartes peuvent être oubliés, quelque intéressants qu'ils soient comme curiosités pédagogiques ; ses écrits de controverse religieuse, à l'exception du *Fou luthérien*, se perdent dans la masse de ceux qui ont inondé alors l'Allemagne et la Suisse ; mais ses traductions du droit et ses satires prouvent que ce moine mendiant, plus familiarisé avec les besoins du peuple et plus libre de préjugés que les savants des universités, avait compris l'esprit de son temps. Il se sépare à son avantage des humanistes et des juristes qui n'admettaient que le latin comme langue de la poésie et de la science. Il est vrai qu'on ne lira plus guère ni son Énéide ni ses Institutes allemandes, mais quiconque voudra étudier les mœurs du commencement du seizième siècle, devra s'adresser à ses poèmes. La peinture qu'il fait de ces mœurs n'est pas une autre que celles que nous ont laissées Wimpheling, Geiler et Brant ; cette concordance est d'autant plus frappante, que par le caractère Murner est plus éloigné de ses trois compatriotes. J'ai déjà dit que chez tous il y a de l'exagération ; ils emploient volontiers des couleurs trop sombres ; mais l'impression générale qui résulte de la lecture de leurs ouvrages est qu'à bien des égards leur siècle a été une époque de relâchement ; cependant, à côté de cette impression il s'en dégage une autre, savoir que ce même siècle a aussi été une époque où ont fermenté les germes d'un ordre de choses nouveau. Dans les satires de Murner, c'est surtout le peuple qui parle, c'est lui qui expose, à sa manière, ses griefs contre les classes privilégiées, contre les seigneurs, les docteurs, les prêtres ; on entend gronder de loin les orages qui se préparaient. Après avoir contribué à ébranler le respect des laïques pour les institutions reli-

gieuses, les coutumes sociales, les habitudes savantes du moyen âge, Murner s'était effrayé de son audace ; pour conjurer les dangers qu'il avait aidé à faire naître, il était devenu le champion de son Église, mais n'avait su mettre à son service que ses colères et son vocabulaire d'injures. Comme caractère et comme écrivain il est loin d'être irréprochable, mais on ne saurait méconnaître ni son talent ni son importance historique. Il est un de ces esprits mobiles et complexes qu'il est difficile de saisir; à peine semble-t-il fixé quelque part, qu'il quitte sa résidence, et souvent on ne sait pas où il va ; il en est de même de son caractère: on croit le tenir, et aussitôt il vous échappe. Il réunit en lui tous les contrastes de son temps; tour à tour moqueur et grave, le plus impatient des hommes, et ayant pour devise *patientia*, ardent à réformer des mœurs grossières et brutal dans son langage, passionné pour les nouveautés et se cramponnant aux traditions, il caractérise mieux qu'aucun autre cette époque inquiète et tourmentée qui clôt le moyen âge et qui annonce les temps modernes.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

I.

WIMPHELING.

1. Ouvrages de Wimpheling lui-même.

1486.

1. Laudes ecclesiæ Spirensis. S. l. et a. 18 feuillets in-4°, dont le premier et le septième sont en blanc. Sans titre et sans signatures. Goth. Publié aussi avec : Eisengrein, Chronicon Spirense. Dillingen, 1584.

1492.

2. Epistole et carmina quibus elegantissime in medium datur repudiatio filie Regis Romanorum Maximiliani per Regem Francorum Carolum facta et superductio filie ducis Britonum, prefati Romanorum Regis sponse. S. l. et a. Goth. Dans les Amœnit. frib., p. 179, le titre est un peu différent; il est cité d'après Maittaire, Annales typogr. cont. T. 2, P. 1, p. 552. Riegger, Amœn. frib., p. 515 et suiv., donne le texte avec quelques variantes d'après un Ms. qu'il croit être de la main de Wimpheling.

Idem. Disceptatio oratorum duorum regum Romani (Jacobi Phiniphelingii) scil. et Franci (Roberti Gaguini) super raptu illustrissimæ ducissæ Britanniæ. S. l. et a. in-4°. Hain, 16181. D'après la manière dont est écrit le nom de Wimpheling, cette édition paraît être faite en France où il était inconnu.

Les pièces qui composent la brochure sont reproduites par Jean Linturius, Append. ad Fascic. temporum Werneri Rollewink, dans Pistorii Scriptt. rer. german., éd. Struve, Ratisb. 1726, f°, T. 2, p. 587; et dans le Reichstag-Theatrum de Müller, Jena 1718, T. 1, p. 127.

Eyn geticht von dem romeschem kunyge und dem kunyge von Frankreich. Von dem kunigk von Frankerich durch Jacobum Sletzstat des romeschen Kuniges redner geticht. S. l. et a., 4 feuillets in-4°, sur le titre une gravure. Hain, 16188.

1493.

3. Oratio querulosa contra Invasores Sacerdotum. S. l. et a. 8 feuillets in-4°. Goth.

Riegger, Amœnit. frib., p. 178 et 383, mentionne une autre édition également s. l. et a., in-4° avec une gravure qu'il reproduit, p. 397; il la croit imprimée à Bâle. — Une troisième: Delf in Hollandia, s. a., 6 feuillets in-4°. Goth. Amœnit. frib., p. 383. Hain, n° 16195. — Hain, n° 16191, en connaît encore une quatrième, s. l. et a. — Le texte est réimprimé dans les Amœnit. frib., p. 383 et suiv.

4. Immunitatis et libertatis ecclesiasticæ statusque sacerdotalis defensio. S. l. et a. — Réimprimé, Amœn. frib., p. 398 et suiv.

5. De triplici candore Mariæ ad reverendissimum D. Bertholdum Hennenbergensem Archiepiscopum Maguntinum et principem sacrosancti Ro. imperii electorem. S. l. et a., in-4°. Goth.

De conceptu et triplici Mariæ virginis gloriosissimæ candore carmen Jacobi Wimpfelyngii Sletstatini. Gravure: la Vierge posant les pieds sur la lune. Au-dessous: J. B. Au f° e, 8, la même gravure. A la fin, la marque de Jean Bergmann d'Olpe; 1494, nihil sine causa. J. B., in-4°. Dans cette belle édition l'exordium adressé à l'archev. de Mayence a quelques vers de moins que dans la première; elle ne contient pas non plus le commentaire sur cet exorde, qui dans la première remplit les feuillets 2 à 6; en sus elle a des arguments versifiés et une ode de Séb. Brant.

6. Jacobi Vimphelingi Sletstatensis Elegantiarum medulla: oratoriaque precepta: in ordinem inventu facilem copiose: clare: breviterque reducta. S. l. et a. In-4°, Goth. Au titre une gravure: un maître d'école.

Idem. S. l. et a. In-4°, car. rom., au verso du titre une gravure: un homme à genoux, au haut J. C. dans des nuages.

Idem. Argent., Mat. Brant, s. a. In-4°. Amœnit. frib., p. 180.
— Lipsiæ 1499, in-4°. Hain, 16168.
— Impressum Liptzk per Jacobum Thanner Herbipolensem. Anno supra millesimum quingentesimum tertio. Marque de l'impr. In-4°. Goth.
— Ib., 1506, in-4°. Amœnit. frib., p. 181.
— Argent., Mat. Hupfuff, 1506, in-4°, Goth.
— Ib. Joh. Knoblouch, 1508, in-4°.
— A magistro Nycolao de puteo diligenter emendata. Impressum parrhisiis per Nicolaum desprati trecensem campanum fidelem calcographum honesti viri Dyonisii Roce bibliopole bene meriti in vico sancti Jacobi sub intersignio divi Martini se continentis. Anno domini M.CCCCC.VIII. Marque de Denis Roce. In-4°.
— Spiræ, 1508, in-4°. Amœnit. frib., p. 181.
— Lipsiæ, 1513, in-4°. Ib.

Elegantiæ maiores. Rhetorica pueris utilissima. Multa invenies hic addita aliorum impressioni : multa castigata : et in ordinem longe faciliorem redacta. S. l. et a. In-4°. Goth. Hain, 16162.
— Heidelb. 1499, in-4°. Hain, 16163.
— Tubingæ 1499, in-4°.
— Pforzheim, Thomas Anshelmus, 1509, in-4°.
— Ib. 1511, in-4°. Amœnit. frib., p. 181.
— Argent., M. Hupfuff, 1511, in-4°.
— Ib., castigatioribus formis apud Tribotes Joann. Knoblouchius opera quoque qua potuit vigilantiori exscripsit. Anno M.D.XIII. In-4°.
— Tubingæ, Th. Anshelmus, 1513, in-4°.
— Impressum Argentinæ per Mat. Hupfuff. Anno domini M.D.XV. In-4°. Goth.
— Argent., J. Knobłouch, 1516, in-4°.
— Hagenaw (Th. Anshelmus), s. a., 1519, in-4°.

1494.

7. De nuntio angelico ad Philippum Comitem palatinum Heroicum ad Ludovicum eius primogenitum, Elegiacum Jacobi W. Sletsta-

nini. S. l., 1494. Nihil sine causa. J. B. (Bâle, J. Bergmann). In-4°.

Idem. S. l., Anno M.CCCC.XCV, 6 feuillets in-4°. Goth.

— S. l., 1499, in-4°. Hain 16174.

1495.

8. Stilpho Jacobi Wympfelingii Sletstanini. S. l. Anno christi impressum M.CCCC.XCV. 10 feuillets in-4°. Goth.

Idem. S. l., 10 feuillets in-4°, car. rom. La date est par erreur M.CCCC.LXX.

9. Ad Illustrissimum Principem Eberardum: Wyrtenbergensem: Theccensemque ducem Carmen Heroicum, Hecatostichon. Cum eius explanatione. Que nonnulla principibus decora. Et rebus publicis salutaria continet. Jacobi Wynpfelingii Sletstattini. — Impressum per Industrium Johannem Prysse civem Argentinensem. Anno Domini M.CCCC.LXXXXV. 10 feuillets in-4°.

1497.

10. Isidoneus germanicus ad R. D. Georgium de Gemmingen Spirensem prepositum Jacobi Vymphelingi Slestatini. La dédicace est du 21 juin 1496, ex Nemeto. S. l. et a., in-4°, Goth., au titre une gravure: un savant à sa table de travail, à ses pieds un chat; après la table des matières, la marque de Grüninger.

Idem. S. l. et a., in-4°, Goth., sans la gravure et la marque.

Idem. Avec cette addition au titre: Epistola eiusdem ad filios Philippi, com. rhe. pala. In Fridericum victoriosissimum Bavarie ducem oratio funebris, ac ipsius epigrammata in eundem. S. l. et a., in-4°.

Dans la plupart des exemplaires de cette édition que l'on connaît, l'addition manque; elle parut aussi séparément: In Fridericum victoriosissimum Bavarie ducem et magnificentissimum principem oratio funebris magistri Hervici de Amsterdamis theologie professoris doctissimi cum epistola Ja. V. Slest. ad nobilissimos principes Philippi Co. rhe. Palatini filios. Epigrammata in ipsum Fridericum. Philippo salus et victoria. Armoiries de Bavière. S. l. et a., in-4°, 6 feuillets.

Idem. Actum per magistrum Joh. Grüninger, civem Argentinensem. S. a., in-4°. Hain, 16179.

Idem. Argentinæ, Joh. Grüninger, 1497, in-4°. Goth. Hain, 16180.

1498.

11. Philippica Jacobi Vuimpflingi Sletstatini. In laudem et defensionem Philippi Comitis Rheni Palatini Bavariæ Ducis, etc. Sempiterna salus Domui Bavariæ. — Impressum a Martino Schotto Cive Argentinensi. XIII Kal. Decembris. Anno Christi XCVIII. 14 feuillets in-4°. Au titre, les Armoiries de Bavière.

12. Agatharchia. Id est bonus Principatus : vel Epithoma condicionum boni Principis. Ja. Vuimpfelin. Sletstatensis. Sempiterna salus Domui Bavariæ. — Impressum a Martino Schotto Cive Argent. XI Kal. Decembres. Anno M.CCCC.LXXXXVIII. 10 feuillets in-4°. Au titre, les Armoiries de Bavière.

Agatharchia sive Epitoma conditionum boni principis, ad Ludovicum Philippi Electoris Palatini filium. Accesserunt Ludovici IX Regis Francorum et Ludovici IV Electoris Palatini Paræneses principales ad filios. Ex recognitione Nicolai Reusneri, juriscons., sacri palatii Cæs. comitis. Jenæ, cum privilegio. S. a. Petit in-12°.

1499.

13. Pro concordia dialecticorum et oratorum inque philosophia diversas opiniones sectantium quos modernos et antiquos vocant. Oratio habita ad gymnosophistas Heydelbergenses Anno domini M.CCCC.XCIX. Pridie jdus Augusti. A Jacobo Uympfelingio Sletstatino. S. l. et a. 6 feuillets in-4°. Goth.

14. De Himnorum et Sequentiarum auctoribus. Generibusque Carminum que in Hymnis inveniuntur. Brevissima erudiciuncula. S. l. et a. 6 feuillets in-4°. Goth. — Hain, n° 16175 et 16176 a deux éditions différentes. S. l. et a., in-4°.

1500.

15. Ad Illustris domini Ludovici Comitis In Leuenstein filium primogenitum D. Wolfgangum Adolescentia Wympfelingii. — Ex officina providi viri Martini Flach civis Argentinensis : sexto Kalen-

das Septembris anno millesimo quingentesimo. In-4°. Trois gravures : la mort en faucheur sur un cimetière; un jeune noble se promenant dans une rue; un mourant dans son lit entouré de sa famille et de deux moines.

Adolescentia, cum novis quibusdam additionibus per Gallinarium denuo revisa ac elimata. — Impressum Argentine felici auspicio impensis et opera Joannis Knoblouch. Anno Salutis. MCCCCCV.XX. die Februarii. Marque de Knoblouch. In-4°. Mêmes gravures que dans la 1re édition.

Idem. Argent. Hupfuff., 1506, in-4°. Amœnit. frib., p. 105.
— Hagenaw, Henr. Gran impensis J. Knoblouch, 1508, in-4°.
— Argent. J. Knoblouch, 1508, in-4°.
— Ib., Mart. Flach impensis J. Knoblouch, 1511, in-4°.
— Ib., Hupfuff, 1514, in-4°.
— Ib., Hupfuff, 1515, in-4°, sans les gravures.
— Ib. J. Knoblouch, 1515, in-4°, sans les gravures.

1501.

16. Declamatio Philippi beroaldi de tribus fratribus. ebrioso : scortatore et lusore. — Germania Jacobi Wimpffelingii ad Rempublicam Argentinensem. — Ad universitatem heydelbergensem oratio Ja. Wimpfe. S. de annuntiatione angelica. — Finit collatio seu peroratio Ja. W. S. Impressa per industrium Johannem prüsz Civem Argentinensem. Tredecimo Kalendas Januarii. Anno Millesimo quingentesimo primo. In-4°.

Au commencement de la Germania, deux gravures, l'une des armoiries de Strasbourg, l'autre de la Vierge comme patronne de la ville.

La Germania fut publiée de nouveau par Jean Michel Moscherosch sous le titre de : Jac. Wimpfelingii cis Rhenum Germania. Argent., 1649, in-4°; et par nous-même avec la Germania nova de Murner, Genève, G. Fick, 1875, in-4°.

Tutschland Jacob Wimpfflingens von Slettstatt, zu Ere der Statt Strassburg und des Rinstroms. Jetzo nach 147 Jahren zum Truck gegeben von Hansz Michel Moscherosch. Strassb., 1648,

in-4°. Sur le titre et au verso du dernier feuillet de la dédicace, les armoiries de Strasbourg.

1502.

17. Declaratio Jacobi Wimpfelingii ad mitigandum adversarium. — S. l. et a. 4 feuillets in-4°.

Réimprimé avec un commentaire, sous le titre : Carolus Magnus Germanus, hoc est Germaniam a Gallia per interfluentem Rhenum male dividi, declaratio Jacobi Wimpfelingi, e bibliotheca Barptolomæi Agricolæ, j. u. d., cum eiusdem notis marginalibus. Heidelb., 1615, in-4°, 18 pages.

1503.

18. Epistola Ja. wymphelingi de inepta et superflua verborum resolucione in cancellis : et de abusu exempcionis in favorem omnium episcoporum et archiepiscoporum. — S. l. et a. 4 feuillets in-4°. Goth.

Riegger, Amœnit. frib., p. 225, mentionne une édition, s. l. et a., ayant au titre une image de l'Annonciation de la Vierge.

Réimprimé, Amœnit. frib., p. 225 et suiv.

1505.

19. Jacobi Wimphelingi De integritate libellus. — Joannes Knoblouch civis Argentinensis ex Archetypo imprimebat anno quingentesimo quinto supra millesimum. III. no. Mar. In-4°. Goth.

Idem. Cum epistolis præstantissimorum virorum hunc libellum approbantium et confirmantium. — Joannes Knoblouchus civis Argentinensis ex Archetypo denuo imprimebat. Anno quingentesimo sexto supra millesimum. XI. kalendas Novembris. In-4°.

Idem. Ib., 1515, in-4°.

Dans un ms. du XVI[e] s., conservé à la bibl. nationale de Paris et contenant divers extraits de Pic de la Mirandole, de Reuchlin et de Lefèvre d'Etaples, se trouvent aussi, f[o] 16 à 19, quelques fragments du De integritate.

20. Hic subnotata continentur. Vita M. Catonis. Sextus Aurelius de vitis Cæsarum. Benevenutus de eadem re. Philippi Beroaldi et Thomæ Wolphii junioris disceptatio, de nomine imperatorio.

Epithoma rerum Germanicarum usque ad nostra tempora. — Johannes Prüs in ædibus Thiergarten Argentinæ imprimebat. Mathias Schürer recognovit. Anno M.D.V. quinto Idus Martii. Conrado Duntzemio Dictatore Argentinensi. In-4°.

L'Epitome de Wimpheling est publié de nouveau : 1) dans Wittickindi Saxonis rerum ab Henrico et Ottone I. Impp. gestarum libri tres, cum aliis quibusdam raris et antehac non lectis diversorum auctorum historiis. Bas., Jo. Herwag, 1532, in-f° ; — dans Sim. Schardius, Historicum opus seu scriptores rerum germ., Bas., Henricpetri, 1574, in-f°, et dans la 3e éd. de ce recueil, Giessen, 1673, in-f°, T. 1 ; — 2) Jac. W. epitome rerum germ. hactenus a multis desiderata. Marb. 1562, pet. in-8°; — Rerum Germ. epitome, auctore Jac. W., seorsum excusa. Avec 2 traités de Pirckheimer et de Geldenhauer. Hanau, 1594, in-12. — Riegger, Amœnit. frib., p. 259, parle d'après Freitag, Analecta litt., p. 1095, d'une édit. de Hanau, 1524, in-12; 1524 est sans doute une erreur pour 1594.

21. Jacobi Wimpfelingii De arte metrificandi libellus. — Impressum per Mathiam Hupfuff civem Argentinensem. S. a. 12 feuillets in-4°. Goth.

22. Appologetica (sic) declaratio Wimphelingii in libellum suum de integritate : de eo : An sanctus Augustinus fuerit monachus. Cum epistolio Thome Volphii iunioris. Keyserspergii epistola elegantissima de modo predicandi passionem domini. Oratio Wymphelingii metrica. S. l. et a. 12 feuillets in-4°.

Idem. Phorcæ in ædibus Thomæ Anshelmi, sexto Cal. Apr. 1506, in-4°.

— Ib. 1516, in-4°.

23. Soliloquium Wimphelingii Pro pace christianorum et pro Helveciis ut resipiscant. Ad honorem Regis Romanorum et principum. Ad cautelam etiam Civitatum Sa. Ro. Imperii : ne apostate fiant. S. l. et a. 16 feuillets in-4°. Goth.

Réédité avec une trad. all. en regard par Jean Conrad Heidegger, Altzunftmeister à Zurich, dans le Schweizerisches Museum, Zurich 1789, p. 58 et s., avec la fausse date 1510. On a

fait un tirage à part du texte latin, avec quelques changements dans la disposition des pages. S. l. et a. 31 pages in-8°.

1506.

24. Jacobi Wimpfelingii Apologia pro Republica Christiana. —Phorcæ in ædibus Thomæ Anshelmi sexto kal. Apriles. Anno M.DVI. In-4°.

25. Contra quendam qui se Franciscum Schatzer appellat : complicesque suos : Expurgatio Ja. wimphelingi. — Ad honorem dei et vite christiane defensionem Impressum anno 1506. S. l. 4 feuillets in-4°. Goth.

26. Epistola excusatoria ad Suevos. — Mathias Hupfuff imprimebat. M.D.vi. 6 feuillets in-4°. Goth.

27. De vita et miraculis Joannis Gerson. Defensio Wimphelingii pro divo Joanne Gerson : et clero seculari : qui in libro (cui titulus supplementum celifodine) graviter taxati sunt et reprehensi. — S. l. et a. 8 feuillets in-4°.

1507.

28. Jacobi Vimpfelingii Schletstattensis Theosophi Oratio de sancto spiritu. — Phorcæ in ædibus Thomæ Anshelmi Anno M.D.VII. Mense Maio. 8 feuillets in-4°.

29. Ad Julium II. Pontificem max. Querulosa excusatio Jacobi Wimphelingii ad instantiam Fratrum Augustinensium ad curiam Romanam citati : ut propria in persona ibidem compareat : propterea quod scripsit divum Augustinum non fuisse monachum vel fratrem mendicantem. S. l. et a. 4 feuillets in-4°.

Réimprimé, Amœnit. frib., p. 286 et suiv.

30. Avisamentum de concubinariis non absolvendis quibuscunque : ac eorum periculis quamplurimis. A theologis coloniensibus approbatum cum additionibus sacratissimorum canonum. — Impressum Nuremberge per Hieronymum Höltzel. Anno quo supra (1509). Die vero XII. mensis Novembris. In-4°. Au titre une gravure : une courtisane assise à terre, un diable lui montre un miroir, derrière elle un autre tenant deux chiens.

Réimprimé dans les Sermones et varii tractatus de Geiler, f° 138 et suiv. Ind. bibl. 198.

1508.

31. Argentinensium Episcoporum Cathalogus : cum eorundem vita atque certis historiis : rebusque gestis : et illustratione totius fere Episcopatus Argentinensis. — Joannes Grieninger : Civis Argentinensis : formis excusit Anno natalium christianorum : millesimo supra quingentesimum : octavo. Die vero undetrigesima mensis Augusti. Castigatoribus Joanne Adelpho Mülingo Argentinensi et Gervasio Souphero brisgoico. In-4°. Au verso du titre une gravure : l'évêque Guillaume, assis, à côté de lui deux seigneurs et deux chanoines ; l'auteur lui présente son livre.

Jac. Wimphelingi Catalogus episcoporum Argent., ad sesquiseculum desideratum. Restituit Joh. Mich. Moscherosch. Argent., apud hæredes Joh. Andreæ, 1651, in-4° ; — ib., Josias Städel, 1660, in-4°.

1509.

32. Ein tröstliche predig sant iohannes Chrisostomi genant mit dem guldin mund. von dem das kein mensch geletzt mag werden dan von im selbs. — Getruckt in der loblichen freyen stadt Strasburg durch Joh. Gruninger im Jahr der Geburt Christi 1509, uff unser Frawen Lichtmessabent. 9 feuillets in-f°.

Idem. Gedruckt durch Jo. Grüninger, 1514. 18 feuillets petit in-f°. Titre encadré d'arabesques ; en bas S. Jean l'évangéliste avec l'aigle ; au verso du titre une gravure : une forêt d'où sort un chasseur sonnant de la trompe, d'un côté une femme, de l'autre un ermite.

33. Ein sendtbrief des wolgebornen Graven Joannis Pici von Mirandel zu seinem vettern zu ermanen zu cristenlichem leben und zu lere der heiligen geschrifft unangesehen ergernusz. — Getruckt zu Straszburg, s. a. 6 feuillets in-4°. Sur le titre une gravure : un clerc présente un écrit à un roi, à côté duquel se tient un jeune noble.

1510.

34. In Johannis Keiserspergii theologi : doctrina : vitaque probatissimi : primi Argentinensis Ecclesie predicatoris mortem : Planctus et Lamentatio cum aliquali vite sue descriptione et quorundam Epitaphiis. — Impressum Oppenheym : Anno M.D.X. In-4°.

35. Contra turpem libellum Philomusi. Defensio theologiæ scholasticæ et neotericorum. Continentur in hoc opusculo, a Jacobo Vuim. licen. extemporali et tumultuaria syntaxi concinnato : Virtuosa sterilis musæ ad nobilem et subtilem philosophiam comparatio. Subtilis dialecticæ theologiæque scholasticæ quæ per quæstiones procedit defensio. Theologorum de duobus vitiis quæ mulopoeta ipsis asscripsit excusatio. — S. l. et a. 18 feuillets in-4°. Au titre une gravure grossière : Jésus-Christ sur l'âne, entrant à Jérusalem. Au verso du dernier feuillet, une gravure meilleure, un sage et un fou se disputant ensemble dans une rue. Cette image se trouve aussi dans la traduction latine de la Nef des fous, par Locher, en tête du chapitre sur les beghards, et dans la Navicula fatuorum de Geiler, f° Q, 2, où elle se rapporte aux Einrichtig Narren; elle n'est pas dans le Narrenschiff allemand de Brant, où ce chapitre, le 36e, a une gravure différente.

1511.

36. Soliloquium ad divum Augustinum Jacobi wimphelingi Slettstattini theologie licentiati : De beata virgine Maria deque matre eius sancta Anna carmen Joannis Renati ex Wyla sacerdotis contra avariciam quorundam sacerdotum et monachorum. Cum epistola. argumento previo et explanatione sequente Jacobi wimphelingi. Due epistole eiusdem Jacobi Wimphelingi. S. l. et a. 8 feuillets in-4°. Goth.

1512.

37. Orationis Angeli Anachoritæ vallis Umbrosæ ad Julium II super concilio Lateranensi confirmatio cum exaggeratione Jac. Wimph. heremitæ sylvæ hercinæ. S. l. et a., in-4°.

Réimprimé Amœnit. frib., p. 325 et suiv.

?

38. Oratio vulgi ad deum Op. Max. Pro ecclesia catholica et romana. S. l. et a. 4 feuillets in-4°.

1513.

39. Castigationes locorum in canticis ecclesiasticis et divinis officiis depravatorum Jacobi Wimpfelingii Sletstattensis. — Argentinæ Joanne Schotto impressore. 1513. 28 feuillets in-4°.

40. Hymni de tempore et de sanctis : in eam formam qua a suis autoribus scripti sunt denuo redacti : et secundum legem carminis diligenter emendati atque interpretati. Anno Domini M.D.XIII. Impressi per Joannem Knoblouch : insignem Argentinorum impressorem : Ultima die Martii : anno salutis nostræ Millesimo quingentesimo terciodecimo. In-4°. Goth.

Forme la deuxième partie de : Sequentarium luculenta interpretatio : nedum scholasticis sed et ecclesiasticis cognitu necessaria : per Joan. Adelphum physicum Argentinensem collecta. Anno domini M.D.XIII. Les signatures se suivent à travers les deux parties.

Panzer 6, 92, cite de l'ouvrage de W. une édit. de Strasb., 1519, in-4°.

41. Ein heilsam kostliche Predig Doctor iohans geiler von Keisersperg predicanten der loblichen stat Straszburg. Die er zu bischoff Albrechten von Straszburg und andern erwirdigen prelaten, und seiner gantzen Ersamen priesterschafft vor zeiten gethon hat, ir und ires gesindes regiment und reformation antreffend usz wolgeziertem latein durch iacobum wimpfflingen darzu durch grosse bit bewegt in tütsche sprach verandert und transferiert. — Getruckt zu Straszburg... uszgangen montag nach sanct Nicolai. anno domini. M.D.XIII. 12 feuillets in-f°. Trois gravures : 1) Cristus der gut hirt, la même planche que dans Geiler, Evangelia mit Uszlegung, Strasb., Grüninger, 1517, in-f°, f° XCIX[b]; — 2) Geiler en chaire, la même planche que dans ses Sünden des munds, Strassb., Grüninger, 1518, in-f°, f° A, 2[a]; — 3) la Vierge allaitant l'enfant.

Réimprimé dans la Fortgesetzte Sammlung von alten und neuen theologischen Sachen. Leipz. 1747, p. 795 et suiv.

1514.

42. Ad Leonem decimum pontificem maximum carmen Jacob. Wimphelingii contra prodigos in scorta in tanta pauperum, pustulatorum et puerorum expositorum multitudine. S. l. et a. 4 feuillets in-4°.

Réimprimé, Amœnit. frib., p. 427 et s.

43. In hoc libello, Amice Lector, iam primum in lucem edita continentur: Isocratis, de regno gubernando ad Nicoclem liber, a Martino Philetico interprete Divo Friderico III. Dicatus. ad Dominum Jacobum de Bannissis. Quinti Hæmiliani Cimpriaci Poetæ et Comitis Palatini, Epicœdion Tetracolon in divum Fride. III. Impe. ad Maximilianum Ro. Regem, cum Epistola liminari Jacobi Spiegel, mire erudita, ad Dominum Sebastianum Sperantium. Aloisii Marliani Mediolanen. ad Jacobum de Bannissis Cæs. Secretarium, Epistola elegantissima, qua calamitosa Philippi Hispaniæ regis, in Hispaniam navigatio graphice describitur, ad Laurentem saurer. Joachimi Vadiani Helvetii de sancto Gallo Carmen, Maximorum Cæsaris Friderici III. patris et Filii Maximiliani, laudes continens. Anno M.D.XIII, in secundaria Friderici sepultura et parentatione emissum, ad Maximil. Cæs. Aug. cum eiusdem epistola ad Reverendum Episcopum viennensem. Jacobi Wimphelingii Selestensis, ad Jacobum Spiegel ex sorore nepotem expurgatio contra detractores. cum Epistola Ja. Spiegel ad D. petrum de motta Theologum. Epithaphium Rudolphi Episcopi Herbipolensis. — Joannes Prüs iunior Civis Argentinensis excussit, Anno virginei partus. M.D.XIII. In-4°.

L'Expurgatio de Wimpf. commence au f° H, 4.

Idem. Leonhardus et frater eius Lucas Alantsee cives et bibliopolæ Viennenses, Cæsaris et rerum cæsarearum studiosissimi, hos augustales libellos prodire voluerunt in lucem, expensis suis, imprimentibus eos et typis effigiantibus Hieronymo Vietore et Joanne Singrenio calcògraphis sociis... Viennæ Austriæ Idibus Februarii anno M.D.XIII. In-4°.

L'Expurgatio est réimpr., Amœnit. frib., p. 416 et suiv.

44. Diatriba iacobi wimphelingii Seletstattini : sacre pagine licentiati De proba institutione puerorum in trivialibus : et adolescentum in universalibus gymnasiis. De interpretandis ecclesiæ collectis Regulæ XVI. De ordine vite sacerdotalis. — Excusum Hagenaw per Henricum Gran Expensis Conradi Hist Anno domini M.D.XIIII. Mense Augusto. 15 feuillets in-4°. Goth.

1515.

45. Germania Æneæ Sylvii. In qua candide lector continentur. Gravamina Germanicæ nationis. Confutatio eorundum cum replicis. Etc. (V. le titre complet, Amœnit. frib., p. 430.) — Excusum in inclyta urbe Argentinensi per Renatum Beck in ædibus zum Thiergarten, Anno virginei partus sesquimillesimo XV.XVI kal. Jul. In-4°.

Les Responsa et replicæ de Wimph., aussi chez Goldast, Polit. imper., T. 2, p. 1045; dans Freheri Scriptores rerum Germ., T. 2, p. 687; et Amœnit. frib., p. 437 et s.

1520.

46. Divo Maximiliano iubente Pragmaticæ sanctionis Medulla excerpta. — Sclestadii in ædibus Lazari Schurerii, mense Maio. An. M.D.XX. Marque de Schürer. In-4°.

47. Gravamina germanicæ nationis cum remediis et avisamentis ad Cæsaream Maiestatem. — Selestadii impressum in officina Schüreriana. S. a. 12 feuillets in-4°.

2. Ouvrages dont Wimpheling a été l'éditeur, ou à la publication desquels il a concouru.

1489.

48. Tractatus restitutionum usurarum et excommunicationum. — Spire impressum anno domini M.CCC.LXXXIX. In-f°. Goth.

49. Directorium statuum. Seu verius. Tribulatio seculi. S. l. et a. Strasb. In-4°. Goth.

1491.

50. Bonaventuræ Perlustratio in libros quatuor sententiarum. S. l. et a. (Nuremb., Ant. Koberger). 4 P. en 2 vol., in-f°. Goth. — Il s'y trouve une lettre de Nic. Tinctoris, prédicateur de la cath. de Bamberg, à l'éditeur Jean Beckenhaub, datée de 1491; la recommandation de l'ouvrage par W. ad quoslibet theologiæ studiosos, est également de 1491.

Idem. Per Anthonium Koberger. Nurnberge impressus anno domini millesimo quingentesimo. In-f°. Goth. — Là la pièce de W. est datée de 1499. Hain, 3540. — Réimpression : Seraphici profun-

dissimique doctoris ordinis fratrum minorum divi Bonaventure cardinalis : et sanctorum cathalogo ascripti : opus non minus subtilissimum quam speculativum super primo libro sententiarum. Prima pars. Marque de Fr. Regnault. Prostat venale Parrhisiis in edibus Francisci Regnault bibliopole : ad intersignium divi Claudii : e regione sancti Ivonis vici sancti Jacobi moram agentis. S. a. Petit in-4°. Goth.

51. Ludolfi Carthusiensis qui et autor fuit vite Christi : in Psalterium expositio. Præfatio W. universis optimorum literarum cultoribus; 1 jan. 1491. S. l. et a., in-4°.

Idem. S. l. et a. (1499), in-f°.

— Parisiis in sole aureo vici Sorbonici venundantur. — Parisiis per Udalricum Gering et magistrum Bertholdum Rembolt socios. Anno 1506 die vero penultima Januarii. In-f°.

1494.

52. Theoderici Gresemundi iunioris Moguntini lucubratiunculæ, bonarum septem artium liberalium Apologiam eiusdemque cum philosophia dialogum et orationem ad rerum publicarum rectores in se complectentes. — Impressum in nobili civitate Moguntina per Petrum Fridbergensem. Anno virginei partus M.CCCC.XCIIII. In-4°. Goth.

1495.

53. Cathalogus illustrium virorum germaniam suis ingeniis et lucubrationibus omnifariam exornantium : domini Johannis Tritemii abbatis spanhemensis ordinis sancti benedicti : ad Jacobum Wimpfelingum Sletstatinum theologum. A partir du f° o : Prosthesis sive additio illustrium germanorum Jacobi Wympfelingi Sletstatensis post cathalogum domini Johannis Tritemii Spanhemensis composita. 6 feuillets. S. l. et a., in-4°. Goth.

1497.

54. Lupoldus Bebenburgensis. Germanorum veterum principum Zelus et fervor in christianam religionem deique ministros. Nihil sine causa. J. B. — Opera et impensis domini Jo. Bergman de Olpe... Basileæ impressus anno salutis christianæ 1497, idib. Maii. Nihil sine causa. J. B. In-f°.

1498.

54[a]. Petri Schotti Lucubratiunculæ. Ind. bibl. 197.

1500.

55. In pustulas malas, morbum, quem malum de Francia vulgus appellat, quæ sunt de genere formicarum : salubre consilium doctoris Conradi Schellig Heidelberg. illustrissimi clementissimique principis Philippi Comitis Rheni Palatini, Bavariæ ducis et electoris, physici sui expertissimi. S. l. et a., in-4°.

1501.

56. Questiones Marsilii super quattuor libros sententiorum. — Ex officina Martini Flach iunioris civis Argentin. IIII kal. sept. anno domini 1501. In-f°. Goth.

57. Baptistæ Mantuani duarum Parthenicum libri. Ind. bibl. 203.

1502.

58. Jodoci Badii Ascensii stultiferæ naviculæ seu scaphæ fatuarum mulierum : circa sensus quinque exteriores fraude navigantium : Stultiferæ naves sensus animosque trahentes mortis in exitium. — Impressit honestus Johannes Prusz, civis Argentinensis anno salutis M.CCCCC.II. In-4°.

59. Quarta pars operum Johannis Gerson prius non impressa. — Jam vero prodeunt feliciter ex officina Martini Flacci iunioris Argentinensis exactissima Mathie Schurer Sletstatini consobrini eius opera, III kal. Martii anno 1502. In-f°. Au f° B, une grande gravure : Gerson en pèlerin.

60. Defensio Germaniæ Jacobi Wympfelingii quam frater Thomas impugnavit. Epistola T. Volfii Junioris D.D. ad F. Tho. Murner in defensionem Jacobi Wympfelingi. Impressum FRIBV. S. a., in-4°. Avec une gravure, reproduite dans les Amœnit. frib., p. 215.

61. In hoc libello hec continentur : Versiculi Theodorici Gresemundi Legum Doctoris. Epistolæ Thome Wolffii iunioris. Decretorum Doct. Carmina Esticampiani Poete laureati. Tetrastichon Jacobi Wimphelingi. Epistola Thome Murner. Lector eme et gaudebis. — Joannes Strosack feliciter impressit. S. a. 6 feuillets in-4°. Goth.

1503.

62. Magnencii Rabani Mauri de laudibus sancte crucis opus eruditione versu prosaque mirificum. Præfatio et peroratio Wimpfelingii. — Phorzheim in ædibus Thomæ Anshelmi. Martio mense. M.DIII. In-f°. Gravures.

63. F. Baptiste Mantuani Bucolica seu adolescentia in decem æglogas (sic) divisa. Ab Jodoco Badio Ascensio familiariter exposita cum indice dictionum. Carmen eiusdem de sancto Johanne Baptista. Carmen Saphicum Hermanni Buschii de contemnendo mundo. Et alia multa non floccipendenda. — Impressum Argentinæ Impensis honesti Johannis Prusz. X kal. Aprilis: Anno M.D.III. In-4°. Au titre les armoiries de Strasbourg, même gravure que dans la Germania de Wimpheling.

Idem. Impressum Argentinæ per honestum Johannem Prüs civem Argentin. In ædibus zum Thiergarten. Anno M.CCCCC.IIII. In-4°. Cette édit. n'a pas le carmen de H. Busch.

— Argent., Prüsz, 1506.1507. In-4°. Panzer, T. 6, p. 34.37.

— Ib., 1510, in-4°.

— Ib., 1513, in-4°. Amœnit. frib., p. 224; — 1514. Panzer, T. 6, p. 36.

— Tubingæ, in ædibus Thomæ Anshelmi Badensis mense Augusto. M.D.XV sub illustriss. principe Udalrico Wirtenbergensi. Marque de Thomas Anshelm. In-4°.

— Argent. Knoblouch, 1515, in-4°. Panzer, 6, 71.

— Argent., Renatus Beck, 1517, in-4°. Amœnit. frib., p. 224.

— Argent., J. Prüss, 1520, in-4°. Panzer, 6, 92.

64. Concordia curatorum et fratrum mendicantium. Carmen elegiacum deplangens discordiam et dissensionem christianorum cuiuscunque status dignitatis aut professionis. S. l. et a. 10 feuillets in-4°.

65. Statuta synodalia episcopatus Basiliensis. S. l. et a., in-f°. Goth. — Au verso du titre une grande gravure : la Vierge sur la lune, à ses pieds l'évêque de Bâle à genoux, derrière lui un cardinal et une sainte. Sur le deuxième titre les armoiries de l'évêque.

65[a]. Hortulus animæ. Ind. bibl. 162.

1504.

66. Opera Joannis Pici : Mirandule Comitis Concordie : litterarum principis : novissime accurate revisa (addito generali super omnibus memoratu dignis regesto) quarumcunque facultatum professoribus tam iucunda quam proficua. — Diligenter impressit Industrius Joannes Prüs civis Argentinus. Anno salutis M.CCCCCIIII. Die vero. XV. Marcii. In-f°.

67. Biblia latina cum postillis Hugonis a S. Caro tituli Sabinæ cardinalis primi de ordine divi Dominici. — Basileæ, per Jo. Amorbachium et socios. 1504. 6 vol. in-f°.

67[a]. Garson de miseria humana. Ind. bibl. 217.

1506.

68. Paulus de Citadinis, Tractatus juris patronatus. — Impressus Argentine anno domini 1506, finitus in vigilia Joh. Bapt. per Johannem Reinhart alias Groninger. In-4°. Goth.

69. Vita sancti Adelphi patroni collegii Novillarensis, in dominio Liechtenbergensi, dyocesis Argentinensis, ubi et corpus ejus requiescit. Gravure : les armoiries de Hanau-Lichtenberg ; au verso du titre : un évêque à genoux devant un autel, sur lequel est une image de la Vierge avec l'enfant Jésus. — Joannes Prys impressit anno M.CCCCC.VI. 10 feuillets in-4°.

70. Joh. Eck, Bursa pavonis. Logicæ exercitamenta, appellata parva logicalia. S. l., 1506, in-4°.

1507.

71. Divus Bernardus in symbolum apostolicum. Idem in orationem dominicam. Idem de fide christiana. Thomas Wolphius iunior in Psalmum benedicite. — Argentoraci quæ insignis Elvetiorum urbs est : Nonis Januariis Anno Christi septimo et quingentesimo supra millesimum. Joannes Knoblochus imprimebat Matthias Schürerius recognovit. In-4°.

72. Speculum vite humane In quo discutiuntur commoda et incommoda, dulcia et amara, solatia et miseriæ, prospera et adversa,

laudes et pericula omnium statuum. Auctor nobilissimi huius libri fuit dominus Rodericus Episcopus Zamorensis Castellanus, et Referendarius Pape Pauli II. In theologia, utroque jure et omnibus aliis bonis litteris doctissimus Summus christianæ religionis cultor et defensor, Ferventissimusque et constantissimus salutis animarum zelator. — Johannes Botzhemius abstemius D.D. Jacobus Wymphelingius. S. pa. L. Symphorianus pollio sacerdos recognoverunt, Johannes prys civis Argentinus in ædibus lustri vulgo zum Thiergarten impressit. Ad morem gerendum generoso domino Philippo domino in Duno et lapide superiori, Argentinensis ecclesie Preposito et ad preces Pauli Burger eiusdem summissarii : Pridie idus Januarii. Anno salutis M.D.VII. In-f°.

73. Basilii magni de legendis antiquorum libris opusculum divinum. — Impressum Argentinæ anno incarnationis dominicæ millesimo quingentesimo septimo. Die vero lunæ ante purificationis Mariæ per honorabilem virum Mathiam Hupfuff. In-4°.

74. Conradi Summenhard Commentaria in summam physicæ Alberti magni. — Excusæ a solerti Henrico Gran chalcographo in Hagenau... anno 1507 septimo kal. Maias. In-f°.

75. Guilhermus episcopus Parisiensis de collationibus et pluralitate ecclesiasticorum beneficiorum. Albertus Magnus De adherendo soli deo. Sanctus Bonaventura ad fratres mendicantes, quales esse debeant erga prælatos et ecclesiarum rectores. — Prodierunt hæc fœliciter ad dei laudem ex officina Joannis Knoblouchi. Anno salutis nostræ. M.D.VII. Kalen. Julias. In-4°.

76. Speculum anime : seu soliloquium : Heinrici de Hassia maximi theologi secularis. Contra poetas pro theologis epistola Joannis Campani. De poetarum infœlicitate carmen Fausti. In theologorum laudem versus eiusdem. Elegia Joannis pape. XXIII. in concilio Constanciensi depositi. Elegia Sebastiani Brant : in mortem Philippi regis Castelle filii Maximiliani regis. — Impressum Argentoraci a Joanne Knobloucho. XVII. Kl. Augusti. Anno M.D.VII. In-4°.

1508.

77. Quæstiones de parvulis Judeorum baptisandis, a commune doctorum assertione dissidentes, in quibus præter stili nitorem, rara iucunda et grata invenias. Ab excellentissimo viro Udalrico Zasio legum doctore earundemque in Gymnasio Friburgensi ordinario editæ. — Argentinæ providus vir Joannes Grüninger impressit Jo. Adelpho castigatore. Anno salutis M.DVIII. In-4°.

78. Lupoldus Bebenburgensis de iuribus et translatione imperii. — Matthias Schurerius Schletstatinus id ex officina sua impressoria Argentoraci emisit : die VIII Julii anno 1508. In-4°.

79. Humberti quinti generalis sacrosancti Ord. Prædicat. magistri sermones ad diversos status. Cum epistola eiusdem de tribus votis substantialibus et aliis quibusdam virtutibus. S. l. et a., f°. Goth.

79[a]. Fragmenta passionis a J. Geiler predicatæ. Ind. bibl. 182.

1510.

80. In hoc libello subiecta continentur : Valerii Probi interpretamenta literarum singularium in antiquitatibus Romanis, cum plerisque circa singulas literas additionibus. Idem Valerius Probus de abbreviaturis nominum civium Romanorum, in iure civili de legibus et plebiscitis, de actionibus, de edictis perpetuis, de ponderibus, de numeris. Pomponii Læti libellus de Romanorum magistratibus. Idem de sacerdotiis rom. Idem de diversis legibus rom. — Impressum Oppenheim an. Domini 1510. In-4°.

1511.

81. Vocabularius Joh. Altenstaig. — Phorcæ Thomas Anshelmus, 1511, in-4°.

82. Moria encomium. Erasmi Rhoterodami declamatio. — Argentorati, in ædibus Matthiæ Schurerii. M.D.XI. In-4°.

1512.

83. De vita et moribus episcoporum aliorumque prelatorum et principum Libellus, etiam privatis personis utilis, lectuque iucun-

dus. Ad Guilhelmum. III. Episcopum Argentinensem. Breve seu Epistola Gregorii magni Papæ de castiganda incontinentia et impudicitia sacerdotum. — Excusum Argentinæ in edibus vulgo zum thiergarten per Renatum Beck. Anno M.D.XII. Decimoquinto Kal. Aprilis. Marque de R. Beck. Au verso du titre, gravure : la Vierge avec l'enfant et un empereur, à leurs pieds un évêque à genoux. In-4°.

84. Declamationes Jo. Icolampadii De passione et ultimo sermone. Hoc est sacrosanctis septem dictis domini nostri Jesu Christi in cruce, sub typo concionatoris migraturi, quibus Titulus est διαθηκη του αρχαγορητου. Hoc est testamentum principis concionatorum. — Argentorati Matth. Schurerius exscripsit mense decembri anno 1512. In-4°.

1513.

85. Modus Predicandi subtilis et compendiosus Stephani Höst theologi viæ modernæ Heidelbergensis. Oratio eiusdem ad synodum Spirensem. In qua exhortatur clerum ad honestatem vitæ, et ad studia literarum. Tetrastichum eiusdem in ambitionem cuiusdam fraterculi. Oratio Pallantis Spangel theologi Heidelbergensis ad Cæsarem Maximilianum, in arce illustrissimi principis comitis Palatini habita ex tempore. Epitaphium Joannis Keiserspergii prædicatoris Argentinensis. Tetrastichum contra bellisequaces, in sanguinem Christianum grassantes, ne manibus laborare cogantur. Rithmus Germanicus de eodem. — Argentoraci... Ex ædibus Joannis Prüs iunioris. Anno M.CCCCC.XIII. 10 feuillets in-4°.

86. Dogma moralium philosophorum, compendiose et studiose collectum a Jodoco Clichtoveo. Argent. Mat. Schürer, 1513. In 8°.

Une nouvelle édition faite par Schürer in-4°, 1514, n'a pas la lettre de W. qui est dans celle de 1513.

1514.

87. Theod. Gresemundi carmen de historia violatæ crucis. Ind. bibl. 259.

88. Erudita admodum preclaraque expositio in evangelium secundum Mattheum... Cristiani Druthinari (sic) Aquitanensis mona-

chi... Cum appendice compendiolorum in Lucam Johannemque divi Martini presulis. — Excusum Argentoraci opera et Impensis probati viri Jo. Grunigeri (sic). Anno incarnationis dominice M.VC.XIIII. Mense Augusto : die decima. In-f°.

A cause de la faute Druthinari on fit un nouveau titre : Christiani Druthmari Grammatici expositio in Matheum evangelistam. Familiaris luculenta et lectu jucunda. Cum epithomatibus in Lucam et Joannem. San. Martini epistola ad Mironem regem. Gravure : armes pontificales. Pour le reste c'est la même édition.

Idem. Haguenau, Jo. Secerius, 1530, f°.

89. Sermo ad iuvenes, qui sacris ordinibus iniciari, et examini se submittere petunt. Cum epistolio Jac. Wimphelingi ad Hieron. Gebuilerum, et responso eiusdem. — Argentorati ex ædibus Schurerianis mense septembri an. 1514. In-4°.

Idem. Impressum Argentinæ mense Januario anno M.D.XIX. In-8°.

90. Desiderii Erasmi Roterodami de duplici copia verborum et rerum commentarii duo. Argent. Mat. Schürer, 1514. In-4°.

Plusieurs fois dans la suite.

90ª. Petrus Aureoli, Breviarium bibliorum seu epitome universæ s. Scripturæ iuxta literalem sensum. — Joanne Schotto pressore Argentinensi, 21 februarii anno Christi 1514. In-4°.

1516.

91. Heinricus de Hassia plantator Gymnasii Viennensis in Austria contra disceptationes et contrarias prædicationes fratrum mendicantium super conceptione beatissimæ Virginis Mariæ, et contra maculam S. Bernhardo mendaciter impositam. S. l. et a. (Argent., Renatus Beck). In-4°.

92. Nycholai Dünckelspühel Tractatus hoc volumine contenti. I De dilectione dei et proximi. II De preceptis decalogi. III De Oratione dominica. IIII De tribus partibus penitentie. V De octo beatitudinibus. VI De septem peccatis mortalibus : et septem virtutibus illis oppositis. VII Confessionale. VIII De quinque

sensibus. — Joannes Schottus Argen. 3 Kal. Septembris. Anno salutis 1516. F°. Goth.

1517.

93. Formicarius Joannis Nyder theologi profundissimi, pulcherrimus Dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum Formice incitativus : historiisque Germanie refertissimus. Mentionem passim faciens de Principibus, Episcopis, etc. 1517. — Formicarium Jo. Nyder, sumptibus providorum Jo. Knoblouchi, et Pauli Gœtz, Joannes Schottus prelo suo Argentine restituit. In-4°. Goth.

Idem. Per Jacobum le brum impressorem, sumptibus vero honestorum virorum Engleberti et Joannis de Marnef bibliopolarum iuratorum in alma universitate Luteciana. Anno domi (sic) millesimo quingentesimo nono, sole vero Januarii Tricesimo claudente. In-4°, Goth., 2 col.

1519.

94. Lamentatio Petri Ægidii in obitum Cæsaris Maximiliani. Et in hanc Scholia pauca in gratiam amici a Jacobo Spiegel Schlestadiensi adiecta. Etc. — Argentorati apud Joannem Scotum in Thomæ loco. S. a. In-4°, 12 feuillets.

1520.

95. F. Baptistæ Mantuani Carmelitæ theologi fastorum libri XII : quibus præmittitur Carmen ad Julium. II. pontificem maximum. Carmen ad Leonem. X. pontificem maximum. Vita auctoris a se ipso descripta carmine elegiaco. Etc. — Stanneis characteribus excepti sunt Argentorati, instinctu et ære Matthiæ Hupfuff, mense Martio 1520. In-4°.

96. In Aurelii Prudentii Clementis Cæsaraugustani. V. C. De miraculis Christi Hymnum ad omnes horas, Jacobi Spiegel Selestadiensis interpretatio. — Selestadii in ædibus Lazari Schurerii, anno M.D.XX. Marque de Schürer. F°.

97. D. Erasmi Roterodami epistola ad reverendissimum archiepiscopum ac Cardinalem Moguntinum, qua commonefacit illius celsitudinem de causa doctoris Martini Lutheri. — Selestadii in offi-

cina Schurerii. Sumptu Nicolai Cuferii bibliopolæ Selestadiensis. Anno 1520. In-4°.

1524.

98. Canonis missæ contra Huldricum Zwinglium defensio. M.D.XXIIII. S. l. In-4°.

II.

BRANT.

1. Ouvrages de Brant.

1490.

99. Expositiones sive declarationes omnium titulorum iuris tam civilis quam canonici per Sebastianum Brant collecte et revise. — Impressum Basilee per Michaelem Furter opera et impensis præstantissimi viri doctoris Andree helmut totius iuris monarche. Anno salutifere incarnationis Milles. quater centes. nonagesimo Kalendis octobribus. In-4°. Goth.

Idem. Ib., 1500, in-4°, avec des vers de Brant ad studiosos juris.

— Ibr. 1503, 1504, 1505, in-4°.

— Bas., Jac. de Pfortzen, 1508, in-4°.

— Ib., Adam Petri de Langendorf, 1514, in-4°.

— Ib., per Gregorium Bartholomei de nova Angermundis, 1514, in-4°.

— Paris, Franc. Regnault, 1518, pet. in-8°. Goth.

— Lyon, 1518, in-8°.

— Ib., Seb. Gryphius, 1553, in-8°.

— Venetiis, apud hæredes Petri Dohuchini, 1584, in-8°.

100. De moribus et facetiis mense. Thesmophagia. — Translatum in theutonicum Basilee per Sebastianum Brant u. i. doctorem, anno, etc. nonagesimo Kalendis aprilibus. In-4°. — Réimprimé chez Zarncke, Narrenschiff, p. 147 et suiv.

1492.

101. Von dem Donnerstein gefallen im XCII iar vor Ensisheim. Feuille volante in-f°. Au bas : Nüt on ursach. J. B. (Jean Bergmann). En haut une gravure : à gauche du spectateur une ville avec le nom Ensisheim, à droite le village de Battenheim; un homme à cheval et un piéton se sauvent effrayés; du sein d'un nuage est lancée une grosse pierre au milieu d'éclairs. Vers latins et allemands sur deux colonnes; au bas, vers allemands également sur deux colonnes, entre lesquelles l'aigle impériale. — Les vers latins, aussi dans les Varia carmina, f° e, 6, sous ce titre : De fulgetra immani iam nuper anno etc. XCII prope Basileam in agros Suntgaudiæ iaculata. Seb. Brant. — La version allemande, dans la Chronique de Berler, Code hist. et diplomat. de la ville de Strasbourg, T. 2, p. 103. Ce texte présente quelques variantes; comme le manuscrit de Berler, qui existait à la biblioth. de Strasb., est brûlé, je ne saurais dire si ces variantes se sont trouvées dans l'original, ou si elles sont des erreurs du copiste qui a transcrit la chronique pour le Code historique. — Reproduit par M. Pierre Mérian, de Bâle, dans les Annalen der Physik, de Poggendorf, t. 122 (1864), p. 182.

1492 ou 1493.

102. Rosarium ex floribus vitæ passionisque domini nostri Jesu Christi consertum, sanguinolentis quoque rosis compassionis quinque gladiorum Virginis intemeratæ intertextum. Varia carmina, f°. B, 2ª. La preuve que cette poésie fut publiée séparément est fournie par ce passage de Lilio Giraldi : „Fuit et Sebastianus Ticio, germanus ex Argentorato, qui pene infinita poemata apud suos scripsit, quorum quædam in Italiam advecta, ut Rosarium de Virginis matris sapphicum, et Navis quæ stultifera vocatur“. Dialogi duo de poetis nostrorum temporum. Giraldi opera, Bas., 1580, f°. T. 2, p. 406. — Der Rosenkrantz mit blumen des lebens und lydens unsers herren Jesu Christi geflochten, mit den blutfarben rosen des mitlydens der lobwürdigesten iunckfrowen Marie underzogen. Publié dans : Der ewigen wiszheit Betbüchlein. Bas., 1518, in-8°, f° XCIII, et d'après ce texte par Phil. Wackernagel, Das deutsche Kirchen-

lied, T. 2, p. 1099. Cet auteur, qui dans le tome I[er] de son ouvrage, p. 226, donne lui-même le Rosarium latin, ne paraît pas s'être aperçu que le Rosenkrantz n'en est qu'une traduction.

1494.

103. Vita sancti Onofrii. Basileæ, J. Bergmann, 1494. Feuille volante in-f°. Zarncke, Narrenschiff, p. XXIX. — Aussi dans les Varia Carmina.

104. In laudem gloriose Virginis Marie multorumque sanctorum varii generis carmina Sebastiani Brant utriusque iuris doctoris famosissimi. S. l. et a. (Bâle, Jean Bergmann, 1494.) In-4°. 18 pièces, chacune précédée d'une jolie gravure; 47 feuillets.

105. Narrenschiff. — Le titre des premières éditions est formé par une gravure divisée en deux parties; dans la supérieure, au haut de laquelle sont gravés les mots : das Narrenschyff, il y a un char attelé, conduit par un fou et portant des fous, à côté marche un autre fou portant une hallebarde; dans la partie inférieure la grande nef chargée de fous, et deux barques qui se hâtent d'en approcher; en haut, d'un côté : ad narragoniam, de l'autre: gaudeamus omnes, avec les notes du chant; au bas: zu schyff, zu schyff, esz gat, esz gat. — A la fin de la 1[re] édit. : Gedruckt zu Basel uff die Vasenacht die man der narren kirchwich nennt, im jor noch Christi geburt Tusent vierhundert vier und nüntzig. 1494. Marque de Bergmann; au-dessous : Jo. B. von Olpe. In-4°.

1495, chez le même imprimeur, édition augmentée de 2 chapitres et de quelques gravures. In-4°.

1499, chez le même, reproduction de l'édition de 1495, avec addition d'une protestation contre les contrefacteurs. In-4°.

1506, chez le même. In-4°.

1509, Bâle, Nicolas Lamparter. In-4°.

1512, Strasbourg, Mat. Hupfuff, 1512. In-4°.

Ce sont là les éditions originales. Contrefaçons (d'après Zarncke) :

1° Simples réimpressions : Reutlingen, 1494, in-4°; — Nuremberg, Peter Wagner, 1494, in-4°; — Augsbourg, 1494, in-8°.

2° Avec interpolations et altérations : Strasb. 1494, in-4°, avec la marque de Jean Grüninger; — Augsb., Hans Schönsperger, 1495 et 1498, in-4°, d'après l'édition de Grüninger.

Sur ces éditions, ainsi que sur les contrefaçons et imitations allemandes à partir de 1531, V. Zarncke, p. LXXIX et suiv.

Éditions modernes :

Das Narrenschiff von Dr Seb. Brant, nebst dessen Freiheitstafel, neue Ausgabe von Strobel. Quedlinb. 1839.

Seb. Brants Narrenschiff, herausgeg. von Zarncke. Avec un portrait de Brant et fac-simile de trois gravures. Leipz. 1854.

Das Narrenschiff von Seb. Brant, herausgeg. von Gœdeke. Leipz. 1872.

L'édition de Scheiblé, Stuttg. 1845, est une reproduction de celle de 1574, dans laquelle chaque chapitre de Brant est suivi du sermon correspondant de Geiler.

Traduction en allemand moderne:

Seb. Brands Narrenschiff, ein Hausschatz zur Ergötzung und Erbauung, erneuert von Karl Simrock. Avec le portrait de Brant et la reproduction de toutes les gravures d'après les éditions originales. Berlin 1872.

Traductions latines :

1° Stultifera navis Narragonice profectionis nunquam satis laudata navis : per Seb. Brant vernaculo vulgarique sermone... nuper fabricata : Atque iampridem per Jacobum Locher, cognomento Philomusum : Suevum : in latinum traducta eloquium : et per Seb. Brant : denuo seduloque revisa : fœlici exorditur principio. 1497. Nihil sine causa. — Infine : In laudatissima Germaniæ urbe Basiliensi, nuper opera et promotione Johannis Bergman de Olpe anno salutis nostræ millesimo quadringentesimo nonagesimo septimo kalendis Martiis. Marque de Bergman. Pet. in-4°, gravures. — Hain et Brunet citent aussi une édit. pet. in-8° avec la même date. — Réimprimé avec quelques additions et quelques gravures nouvelles, kal. augusti 1497 et de nouveau 1498. — A Paris : in laudatissima urbe Parisiensi nuper opera et promotione Gofridi de Marnef, anno salutis nostræ M.CCCCVCXIII, die VIII Martii, in-4°; — à Lyon : Impressum per Jacobum Zaconi de Romano...

MCCCCLXXXVIII (sic) die XXVIII, mensis Junii, in-4°; — à Augsbourg, Jean Schönsperger, 1497, pet. in-4°; — Strasbourg, Jean Grüninger, 1497, pet. in-4°; — à Bâle, Henricpetri, 1572, in-8°.

2° Navis stultifera a domino Seb. Brant primum edificata... deinde ab Jacobo Lochero philomuso latinitate donata : demum ab Jodoco Badio Ascensio vario carminum genere non sine eorundem familiari explanatione illustrata. Venundatur Parrhisiis in vico sancti Jacobi sub Pelicano et in monte divi Hylarii in edibus Ascensianis. — In fine : Ex officina nostra in Parrhisiorum academia nobilissima VI calendas octobris anno salutis M.D.V., in-4°, Goth. Gravures. — Nouvelles édit. 1507, 1513, 1515, Paris; Caen, s. a.; Bâle, Nic. Lamparter, 1505, 1507.

Traductions françaises :

1° La nef des folz du monde (trad. par Pierre Rivière). A la fin : Imprimee pour maistre iehan philippes Manstener. Et Geoffroy de Marnef libraires de paris. Lan de grace M.CCCC.XCVII. In-f°. Goth., gravures.

2° La grant nef des folz du monde... translatée de rime en prose... par maistre Jehan Droyn... imprime a Lyon sur le rosne par maistre Guillaume Balsarin... le XI[e] iour du moys daoust de l'an de grace mil quatre cens quatre vingz et dix-huit. Pet. in-f°, Goth., gravures.

Nouv. édition : La grant nef des folz du monde auec plusieurs satyres : aditions nouuellement adiousteez par le translateur (Jehan Droyn). Lyon, Guillaume Balsarin, 17 novembre 1499. In-f°. Goth. Gravures.

Idem. Geoffroy de Marnef, Paris, 8 fév. 1499. In-f°. Grav.

3° Sensuyt la grand nef des fols du monde... 1530. On les vend a Lyon en la maison de Francois Juste, imprimeur devant nostre dame de Confort. In fine : Imprime a Lyon sur le rosne par Francoys Juste imprimeur le dernier iour du moys de iuing lan M.CCCCC.XXIX. Pet. in-4°. Goth. Grav. — Idem. Imprime a Paris par Philippe le Noir. S. a. In-4°. Goth. Grav.

Traductions anglaises :

1° The Shyppe of fooles (trad. par Henry Watson). In fine : Em-

prynted at London in Fletestrete by Wynkyn de Worde prynter unto the excellent pryncesse Margarete Countesse of Rychemonde and Derbye... The yere of our lorde M.CCCCC.IX... The VI. daye of Julii. Pet. in-4°. Goth. Grav.—Nouv. édit., 1517, in-4°.

2° The Shyp of folys of the worlde... Translated out of Latin into Englishe by Alexander Barclay Priest. — London, Rich. Pinson 1509, pet. in-f°. Gravures; texte latin et anglais en regard. — Nouv. édit., London, John Cawood, 1570, in-f°.

Traductions flamandes et hollandaises:

Van Præt (Catal. des vélins, T. 4, p. 233) fait mention d'une traduction flamande, qui aurait été imprimée à Paris, chez Guy Marchand, 6 juin 1500.

Der sotten schip oft dat Narrenschip. In fine: Dit Narrenschip is gevisiteert end geapprobiert van den eerweerdighen end gheleerden Heer Jan Goosens van Oorschot Licentiæt in der Godheyt ende Prochiaen van Sinte Jacobs kercke Thantwerpen, end is toeghelaten bi consente van den hove te moghen printen Marien Ancœt gesworene boecprinteresse der K. M. Datum te Bruessel den eersten dach Septembris, Anno M.D. end XLVIII. Onderteckent Meester P. de Lens. In-4°. Grav.

Navis stultorum of der sottenship... Tantwerpen, gedruckt op de Lombaerde Veste, by my Jan van Ghelen. 1584, in-4°. Grav.

Affghebeelde Narren Speelschuyt... Overgheset in onse nederduytsche sprake door A. B. T'amstelredam by Jan Evertsz Cloppenburgh... 1635, in-8°. Grav.

Je n'ai vu ni l'édition de 1584 ni celle de 1635; d'après les extraits que Zarncke donne de cette dernière, elle paraît être une réimpression modifiée de celle de 1548, que Zarncke ne connaît pas. 1635 a au commencement quelques pièces qui manquent dans 1548 et a remanié parfois le texte. Dans la préface de 1635 on rappelle que la traduction a été faite „il y a quelques années“ à Anvers.

Traduction en bas-allemand:

Dat nye schyp van Narragonien... Gedrucket to Rozstock dorch Ludovicum Dietz. In dem iare nach unses heren Cristi gebord vefftheinhundert negenteyne (1519). In-4°. Grav.

Sur les traductions v. Brunet, 5e éd., T. 1, p. 1203 et suiv., et Zarncke, p. 174 et suiv., p. 206 et suiv.; là on trouve aussi des extraits.

1495.

106. Ad clarissimum Rhomanorum Thegis (sic pro Regis), cancellarium dominum Conradum Sturcel iurium interpretem prestantissimum, de monstroso partu apud Wormaciam, anno domini MCCCCLXXXXV quarto Ydus Septembris edito. Explanatio Seb. Brant. S. l. et a. 4 feuillets in-4°, sur le titre une gravure : la ville de Worms et le monstre.

Traduct. allem. : An den allerduchleuchtigsten hern Maximilianum römischen künig, von der wunderbaren geburd des kinds bei Würms des jars MCCCCXCV..., ein auszlegung Seb. Brant. S. l. et a. 4 feuillets in-4°, avec la même gravure. Hain 3759.

Le texte latin, Varia carmina, f° g, 2.

107. De origine et conversatione bonorum Regum : et laude civitatis Hierosolymæ : cum exhortatione eiusdem recuperandæ. Sebastianus Brant. — In fine : ...Basileæ opera et impensa Johannis Bergman de Olpe anno. 1.4.9.5. kalendis Marciis, in honorem sacrosanctæ regiæ maiestatis impressum : finit föliciter. Marque de Bergmann. In-4°. Gravure du titre : le roi Maximilien, portant de la gauche une bannière marquée d'une croix, et recevant de la droite une épée et une branche de palmier que la main divine lui tend du haut du ciel; à un arbre est suspendu l'écu impérial; au fond une ville : Jherusalem. Au f° T, 4, gravure, représentant Maximilien et quatre princes; la main divine tend à Maximilien une épée et une palme. — Le carmen de Brant, qui clôt le volume, in vitam et conversationem regum Israhel et Juda, aussi Varia carmina, f° D, 1.

Traduct. all. par Caspar Frey, de Baden en Suisse, résidant à Rorschach : Von dem Anfand und Wesen der hailigen Statt Jerusalem, und zu welchen zeyten dieselb dem auszerwölten volck Gottes ingegeben... durch Seb. Brant beder rechten doctor, eemals in lateinischer histori vergriffen. 1518. — Getruckt in der loblichen statt Straszburg durch den Ersamen Johannem Knoblouch. Als man zalt nach Christus gebürt Fünfftzehundert und

Achtzehen jar. An dem tzwelfften tag des Monatz Mertzen. und säligklich geendet. In-f°. Gravures sur bois, en partie empruntées à des ouvrages plus anciens.

108. Confederatio divorum Allexandri (sic) pape VI Maximilianique Romanorum Regis semper augusti ac serenissimorum Regum Hispaniarum Ducis Mediolanensis et Dominii Venetorum quinque lustris duratura. — S. l. et a. Nihil sine causa. (Basil., Joh. Bergmann, 1495.) 4 feuillets in-4°. — Hain 3761.

Dans les Varia carmina, f° f, 1, sous le titre : Ad reverendissimum patrem et dominum Johannem Dalburgi Wormatiensem præsulem, de salutifera summi pontificis Alexandri sexti cum serenissimo Maximiliano Romanorum augusto, aliisque nonnullis regibus principibusque christianis anno domini 1495 kalendis aprilibus facta confœderatione, congratulatio Seb. Brant.

1496.

109. Ad sacsosanti Romani imperii invictissimum regem Maximilianum, de portentifico sue in Suntgaudia, kalendis Marciis anno etc. XCVI edito, coniecturalis explanatio Seb. Brant. Feuille volante avec une image du monstre. S. l. et a. Nihil sine causa (Basil., Joh. Bergmann, 1496). In-f°. — Hain 3762. — Varia carmina, f° f, 6.

Vers 1496.

110. Cato in latin durch Seb. Brant getützschet. S. l. et a. In-4°. Sur le titre le nom et le signe de Michel Furter de Augusta (Augst près de Bâle). Weller, n° 219, met avec peu de vraisemblance cette édition en l'année 1502.

Idem. 1498, Nüt on Ursach, Olpe, in-4°. Sur le titre le même portrait que sur celui des Varia carmina. 3 édit. différentes, s. l. et a. 16 feuillets in-4°. Weller, 185, 186, 220.

— Impressum Phorce. S. a. 16 feuillets in-4°. (Weller, n° 218.)

— Impressum Argentine per Mathiam hupfuff, anno salutis Millesimo quingentesimo primo. 18 feuillets in-4°. Au titre une gravure. (Weller, n° 184.)

— Ib. 1504, in-4°. (Weller, n° 275.)

— Impressum Nuremberge per Hieronymum Höltzel. Anno domini 1507. XXVIII die mensis Junii. 14 feuillets in-4°. (Weller, n° 383.)

— Impressum Argentine per Joh. Knoblouch, 1508. 14 feuillets in-4°. (O.c., n° 431.)

— Ib. 1509, in-4°. (O. c., n° 481.)

— Auguste, Johannes Schönsperger, 1511, in-4°. (Strobel, Beiträge, p. 24.)

— Impressum Nuremberge per Hieron. Höltzel. Anno domini 1512. die VIII Mensis Julii. 14 feuillets in-4°. (Weller, n° 683.)

— Impressum Basileæ per Nicolaum Lamparter. S. a. 14 feuillets in-4°. Au titre une gravure. (O. c., n° 886.)

— Impr. Nurnberge per Jodocum Gutknecht. M.CCCCC.XV. 16 feuillets in-4°. (O. c., n° 887.)

— Ib. Anno 1517, in-4°. (O. c., n° 1044.)

— Augusta Vindelicorum. Joann. Otmar. Anno 1517. In-4°. (O. c., n° 1043.) — Réimprimé chez Zarncke, p. 131 et s.

111. Liber faceti docens mores hominum, precipue iuvenum; in supplementum illorum qui a Cathone erant omissi : per Seb. Brant in vulgare noviter translatus. — In fine : Nihil sine causa. 1496. Joh. Bergman de Olpe. 16 feuillets in-4°.

Idem. Memmingen, Alb. Kunne de Duderstadt. S. a. In-4°. (Hain 6890.)

— Ulm, Joh. Schäfler, 1497. 14 feuillets in-4°. (Hain 6893.)

— Impressus Basileæ per Jacobum de Pfortzen. 1498. In-4°. (Hain 6894.)

— Au titre le même portrait que dans les Varia carmina; au-dessous : 1499. Nit on ursach. Olpe. A la fin, la marque de J. Bergmann. In-4°.

— Impressus Reutlingen per Michaelem Greyffen. Anno M.CCCCLXXXXIX. 8 feuillets in-4°. Au titre une gravure : la Vierge sur la lune.

— Augsb., Joh. Froschauer. 1501. In-4°. (Strobel, Beiträge, p. 23.)

— Facetus in latin durch Sebastianum Brant getütschet. — Impressum Pfortzheym per Thomam Anshelmi de Baden. Anno M.CCCCC.II. 14 feuillets in-4°. (Weller, n° 221.)

— S. l. et a. In-4°. Au titre la marque de Michel Furter de Bâle. 2 édit. différentes. (Weller, nos 222, 223.)

— Nuremb., per Hieron. Höltzel. 1503. 12 feuillets in-4°.

— Ib. 1507, in-4°. (Strobel, Beiträge, p. 23.)

— Impressum Moguntie per Fridericum Hewman. 1509. 10 feuillets in-4°. (Weller, n° 486.)

— Impressum Auguste. Anno domini M.CCCCC. und. XI. 12 feuillets in-4°. Gravure au titre. (Weller, n° 640.)

— Lipsiæ, per Wolfgangum Monacensem. 1513. In-4°. (Strobel, o. c., p. 23.)

Weller, n° 1111, cite une édition s. l. et a., qu'il rapporte à l'année 1518.

Réimprimé chez Zarncke, p. 137 et s.

112. Liber moreti docens mores iuvenum in supplementum illorum qui a Cathone erant omissi, per Seb. Brant in vulgare noviter translatus. Au titre une gravure représentant une école; au-dessous la marque de Bergmann d'Olpe avec la date 1496. — In fine : 1499. Nihil sine causa. Olpe. In-4°.

Il paraîtrait d'après la date du titre qu'il y aurait eu une édition dès 1496.

Idem. Impressus Constantie per Joannem Schäffeler Anno 1506. Septimo kalendas Februarii. 14 feuillets in-4°. Gravures au recto et au verso du titre. (Weller, n° 368.)

— Johannes Knoblouch imprimebat. Argentin. Anno domini. M.D.VIII. 12 feuillets in-4°. Au titre une gravure.

Réimprimé chez Zarncke, p. 142 et s.

Vers 1496.

113. Sant Bernarts Rosenkrantz. Publié à la suite des traités : Der

Cursz vom Sacrament. Uszlegung des gloria patri. S. l. et a., in-16°. Goth.

Réimprimé dans l'Alsatia d'Aug. Stœber. Colmar 1875, p. 65 et suiv.

?

114. Ave präclara Sebastiani Brant. S. l. et a. Feuille volante in-f°. Le texte est encadré d'une bordure gravée. — L'exemplaire de la bibl. de S. Gall a ce titre : *Der hübsch sequentz* Ave präclara *von unser l. frowen* Sebastiani Brant; les mots en italique sont écrits à l'encre rouge.

Ave präclara getutst durch Seb. Brant. Gedruckt zu Tubingen, s. a., in-f°. Le texte est accompagné des notes du chant; au haut, une gravure de la Vierge à la lune. Zarncke, Narrenschiff, p. 163, dit à tort que la Vierge pose les pieds sur une ancre; il paraît ignorer que la Vierge sur un croissant est une des conceptions les plus fréquentes de l'art religieux du moyen âge.

Ce cantique se trouve, avec quelques altérations, dans le Gesangbüchlein de Michel Vehe, Leipz. 1537, n° 181, sous ce titre : Ein geystlich Prosa von der mutter Maria, geteutscht durch Seb. Brant. Phil. Wackernagel publia ce texte dans son Deutsches Kirchenlied. Stuttg. 1841, p. 124; dans la nouvelle édition de cet ouvrage, T. 2, p. 1098, il donne le texte de la feuille de Tubingue, tel qu'il est déjà reproduit par Zarncke, l. c.

?

115. Verbum bonum getütst durch Sebastianum Brant. S. l. et a. Feuille volante in-f°. A la partie supérieure, une gravure de la Vierge avec l'enfant sur les bras, deux anges lui posent une couronne sur la tête. Des deux côtés de l'image, une prière en prose; au-dessous le cantique avec les notes. — Réimprimé dans l'Alsatia, 1875, p. 61.

1496.

116. Ad ornatissimum imperialium legum interpretem Johannem Reuchlin alias Capnion, omnis literariæ tam græcæ atque latinæ

quam hebraicæ disciplinæ professorem acutissimum de pestilentiali scorra sive impetigine anni XLVI elogium Seb. Brant. Dans : Tractatus de pestilentiali scorra sive mala de Franzos, originem remediaque eiusdem continens, compilatus a venerabili viro magistro Joseph Grünpeck de Burckhausen, super carmina quedam Seb. Brandt utriusque iuris professoris. S. l. et a. 17 feuillets in-4°. Goth. Gravure sur bois : la Vierge couronnant de la droite un empereur à genoux, de la gauche tenant l'enfant Jésus, de la main duquel émanent des rayons qui tombent sur deux femmes atteintes du mal ; un homme nu couché à terre, couvert de pustules.

Le carmen de Brant, Varia carmina, f° g, 7.

1498.

117. Varia Sebastiani Brant Carmina. — Au-dessous de ce titre : une gravure composée de trois bois ; le plus grand représente un homme à genoux, qui doit être Brant ; il tient à la main un papier ; à un arbre est suspendue une couronne de roses ; au pied de l'arbre, un écusson avec une roue de moulin sur un coussin. A côté, deux bois plus petits : l'un, les trois mages devant la Vierge avec l'enfant Jésus ; l'autre, le martyre de S. Sébastien. Au-dessous, trois distiques par lesquels Brant dédia ses poésies à la Vierge ; puis : 1498. Nihil sine causa. Olpe. — Dédicace de Bergmann d'Olpe à Wynmar d'Erklens. Bâle, 15 mars 1498. Le volume se compose de deux parties : 1° f° A-K, les carmina religieux du recueil de 1494, augmentés d'une vingtaine de nouveaux ; 2° f° a-m, des pièces morales, politiques et de circonstance ; à la fin un index, sur la première page duquel il y a : des vers de Bergmann à Wynmar ; 2° la note : carminum Seb. Brant tam divinas quam humanas laudes decantantium opus : fœlici fine consummatum Basileæ opera et impensis Johannis Bergman de Olpe. Kal. Maiis Anni etc. XCVIII. En bas la marque de Bergmann. In-4°. — En tête de la 2e partie, une gravure : deux chevaux attelés derrière un char ; sur celui-ci un fou placé la tête en bas ; un autre fou, ayant les éperons à la pointe des pieds et tenant un fouet par le haut bout ; au-dessous du char les armoiries des quatre monar-

chies de Daniel, au-dessous un écusson avec une écrevisse. En haut une table avec des signes astrologiques. Au f° d, 1, la même gravure qu'au titre du De origine et conversatione bonorum regum.

Le volume parut ainsi d'abord en mai 1498. Un exemplaire en existe à la Bibl. de Colmar. Au mois de septembre Brant publia: Thurcorum terror et potentia, avec une gravure: le Sultan, à cheval, précédé de fantassins, est en fuite devant des cavaliers, dont l'un porte la bannière impériale. Au-dessous: Anno 98. Kal. septembribus. Ce poème reçut la signature *n* pour être ajouté aux exemplaires des carmina non encore vendus, mais fut aussi débité séparément. La dernière page est occupée par une Exhortatio ad divum Maximilianum regem. Un exemplaire du Thurcorum terror est à la Bibl. de Colmar, un des carmina avec l'Exhortatio à Maximilien, dans la mienne.

En août le libraire strasbourgeois Grüninger avait fait une contrefaçon des Carmina; entre les deux parties il avait intercalé les Scenica progymnasmata de Reuchlin (c'est ainsi du moins que l'édition est décrite par Hain, 3732); à la fin: consummatum Argentine opera et impensis Joannis Grüninger, kal. Augusti anni etc. XCVIII, in-4°. Brant, fâché de cette publication, fit supprimer alors l'Exhortatio de la dernière page de la feuille *n* et la remplaça par quelques distiques ad lectorem carminum suorum; il prévient le lecteur qu'il doit se méfier des contrefacteurs et n'acheter que le volume imprimé par Bergmann, corrigé par lui-même et contenant aussi le Thurcorum terror. Au-dessus de ces vers fut mis le même portrait qu'au frontispice. L'index primitif resta le même, il ne mentionne pas le Thurcorum terror; la note finale avec la date du 1[er] mai resta également la même. — Un choix des carmina, chez Zarncke, Narrenschiff, p. 174 et suiv.

1500.

118. Somnia domini Sebastiani Brant utriusque juris doctoris. S. l. et a. 6 feuillets in-4°, dont le dernier est blanc. Goth. Au titre une gravure: une croix, de laquelle coulent des gouttes; au pied, un homme endormi dans un fauteuil. — D[r] Seb. Brants

Traum in tütsch. — In fine : Gedruckt zu Pfortzheym, 1502. In laudem dei. 4 f. in-4°. Même gravure qu'à l'original.

1502.

119. Opus Calamitatum Baptistæ Mantuani cum commentario Sebastiani Murrhonis Germani Colmariensis. Au f° CII : per Joannem Schottum calcographum Argentinensem. Idibus Marcii. Anno salutis christianæ. M.CCCCC.II. In-4°. A partir de f° XLVII : Collecta Sebastiani Brant in opus Baptistæ Mantuani quod Calamitatum inscribitur : post commentarii Sebastiani Murrhonis defectum.

1504.

120. Von der wunderlichen zamefügung der öbersten Planeten. Feuille volante in-f° ; au bas : anno MCCCCC und viere, quarto kalendas Januariis. S. Brant. Au-dessus des vers une gravure, dont la description est donnée dans l'article sur Brant.

Réimprimé dans l'Alsatia, 1875, p. 65.

1506-1507.

121. Bischoff Wilhelms von Hoensteins waal und einrit anno 1506 und 1507. Conservé en ms. aux Archives de Strasbourg, d'après une copie faite peu de temps après la mort de Brant. Publié dans le Code hist. et diplom. de la ville de Strasb., P. 2, p. 239 et suiv. Zarncke, Narrenschiff, p. 199 et suiv., en donne quelques extraits.

1507.

122. In prämaturam mortem optimi principis Philippi Castellæ et Legionis atque Granatæ regis prästantissimi nænia sapphica Seb. Brant, 1507, kal. Jan. Argent., Joh. Knoblouch, 1507, in-4°. (Weislinger, Catalogus librorum impressorum in Bibliotheca ordinis S. Johannis Argent. Arg., 1749, in f°, p. 33.) — Aussi dans le recueil d'opuscules publié par Wimpheling, dont le premier numéro est le Speculum animæ Henrici de Hassia. Ind. bibl. 76. — Brant reproduisit la pièce, avec quelques variantes dans ses Panégyriques de Maximilien, 1520 (ci-dessous 124). D'après ce texte, chez Zarncke, p. 198.

1518.

123. Ad divum Maximilianum Cäsarem invictissimum, cunctosque Christiani nominis principes et populos, Nænia Sebastiani brant, In Thurcarum nyciteria, cum arripiendæ in eosdem expeditionis exhortatione. — Ex Argentoraco Nonis Februariis Anno M.D. XVIII. 4 feuillets in-4°.

1520.

124. In laudem divi Maximiliani Cæsaris invict. ex panegyricis Sebastiani Brant ποικιλων τῶν κλᾶσματων τάδε. — Argentorati apud Joannem Scotum in Thomæ loco. S. a. 10 f. in-4°.

Réimp. en partie chez Zarncke, p. 196 et suiv.

125. An den allerdurchleuchtigsten groszmechtigisten Fürsten und herren Herrn Carolum den fünften Romischen Keiser unnd Hyspanischen, auch der ganzen Welt Imperatorem Künigen unnd Regierer. In das Leben und tugendtliche geschichten Keyser Tyti Vespasiani des miltenn durch Sebastianum Brant verteutschet. Labor Sebastiani Brant. Ex Argentoraco. Anno XX supra M.D. 20 feuillets in-f°.

?

Épigrammes.

126. Dans un recueil manuscrit formé par Jacques Wencker et conservé à Strasbourg, aux archives de S. Thomas, se trouvent 77 petites pièces allemandes de Brant; la plupart d'entre elles sont précédées d'un texte latin tiré soit de l'Ancien Testament soit d'un auteur classique; les rimes allemandes ne sont que des paraphrases de ces passages. Théophile Dachtler (Elychnius), secrétaire du magistrat au commencement du dix-septième siècle, copia ces pièces d'après les originaux; ce qu'il y a dans le volume de Wencker n'est pas la copie de Dachtler lui-même; ce dernier savait le latin, tandis que le manuscrit que nous avons trahit un copiste qui ignorait cette langue. Strobel, Beiträge zur deutschen Literatur, p. 37 et suiv., publia pour la première fois 49 de ces morceaux, en leur donnant le nom d'Épigrammes; Zarncke les reproduisit dans son édition du Narrenchiff, p. 154 et suiv. Dans ce même ouvrage, p. XXXVI et suiv., Zarncke donne 29 pièces du même genre, d'après une copie faite égale-

ment au dix-septième siècle et appartenant aux archives des princes d'Ysenbourg à Büdingen. Dans ce manuscrit le nombre total des pièces est de 57, dont 23 se rencontrent parmi celles de Strasbourg publiées par Strobel; 13 de celles de Zarncke manquent chez nous; par contre nous en avons 10 qui ne sont pas à Büdingen. Dachtler assure qu'il a trouvé les vers sur des petits papiers conservés jadis aux archives de la ville; probablement il n'en fit qu'un choix; un autre, peut-être Josias Glaser, fit un choix un peu différent, c'est ce qui explique le rapport entre les deux recueils. Le n° 76 du manuscrit strasbourgeois est la prophétie de Brant pour l'année 1520 (Strobel, Narrenschiff, p. 34; Zarncke, p. 161); le n° 78 est la partie allemande du carmen de periculoso scaccorum ludo (Varia carmina, f° h, 5); le n° 1 du recueil de Büdingen est également dans les Varia carmina, l. c., mais là il est plus court, sous cette même forme il est le n° 77 du recueil de Strasbourg. Enfin le n° 29 de Büdingen (Zarncke, p. XXXIX) n'est pas de Brant; c'est l'inscription qui naguère encore se voyait sur un des murs de la porte Nationale avec la date 1418.

J'ai publié dans l'Alsatia de 1875, p. 71 et suiv., les 10 pièces encore inédites, ainsi que 15 de celles que Zarncke a données d'après le manuscrit de Büdingen; notre texte a quelques variantes.

Après 1501.

127. Freiheitstafel. Cette pièce, conservée par Dachtler, recopiée par la même main qui a copié les épigrammes, se trouve dans le même volume que ces dernières. Elle fut publiée par Strobel à la suite de son édition du Narrenschiff, p. 301 et s., et d'après ce texte par Zarncke, p. 158 et s.

Après 1501.

128. Eyn Chronick über Deutschland, zuvor des lands Elsasz und der loblichen statt Straszburg, durch Seb. Brant versamlet. 47 pages à la suite de Hedio, Auserlesene Chronick von Anfang der Welt aus dem lateinischen des Abts von Ursperg, mit einem Anhang von Friedrich 2, 1230-1537, aus Joh. Tritemius und

andern bewärten Historikern, ins deutsche gebracht, zusammengetragen und beschrieben. Straszburg, Crafft Myller 1539, f°.

2. Ouvrages dont Brant a été l'éditeur, ou à la publication desquels il a concouru par des préfaces ou par des vers.

1489.

129. Augustinus de civitate Dei. Basil., Joh. Amerbach, 1489, Idibus Februariis. In-f°. Goth. — Idem, de Trinitate. Ib., 1489. In-f°. Goth. — Idem, Plura ac diversa sermonum opera. Ib., 1494. In-f°. Goth. Chacun de ces volumes a un carmen de Brant; il fondit les trois en un seul, Ad divum Aurelium Augustinum, Varia carmina, f° H, 5.

1493.

130. Opera S. Ambrosii. — In urbe Basiliensium per Magistrum Johannem de Amerbach impressum. Anno salutiferi virginalis partus nonages. secundo supra milles. quaterque centes. 3 vol. f°. — Chaque volume a au titre la même gravure : S. Ambroise assis devant un pupitre; au-dessous, dix vers sans nom d'auteur. Ces vers sont de Brant; il les intercala, en les modifiant un peu, dans son carmen in laudem sanctissimi patris Ambrosii, Varia carmina, f° H, 7.

131. Decretum Gratiani summo studio elaboratum correctum et cum libris Biblie accurate concordatum. — In urbe insigni Basilea... per Joannem Froben de Hammelburg impressorie artis primarium asseclam fidelemque operarium anno salutis M.CCCC. nonagesimo tertio. Idibus Junii... In-4°. — Au titre une gravure : Gratianus compilator decreti. Au-dessous, sur deux colonnes, un carmen de Brant; à la fin, un épilogue de lui en prose ad lectorem.

Idem. Basileæ per magistrum Joh. Amerbach et Joh. Froben de Hammelburg anno salutis M.CCCCC. Kal. Julii. In-4°. Sous le titre, trois distiques de Brant. La gravure avec le carmen n'est reproduite qu'après l'index. Dédicace de Brant à François de Luxembourg, archev. de Besançon, 1er juillet 1500. A la fin le même épilogue que dans la 1re édition.

Plusieurs fois réimprimé. On ne comprend pas comment Mess. Stockmeyer et Reber ont pu dire dans leurs Beiträge zur Basler Buchdruckergeschichte (Bâle 1840, p. 49) que la gravure représente le portrait de Brant.

132. Oratio Jasonis Magni legati ducis Mediolanensis in Germaniam in nuptias Maximiliani et Blancæ Mariæ. S. l. (Basil., J. Bergmann), 1493, Kal. decembr. In-4°. Contient de Brant : In felicem faustamque coniunctionem aquilæ bicipitis cum serpente anthropophago epithalamion in nuptias Maximiliani regis et Blancæ Mariæ.

Idem. Inspruck, die XVI Martii anno a natali Christi 1494. In-4°.

1494.

133. Decretalium domini pape Gregorii noni compilatio accurata diligentia emendata summoque studio elaborata et cum scripturis sacris aptissime concordata. — Johannes Froben de Hammelburg litterariæ officinæ solers indagator anno 1494... Idibus Maiis feliciter consummavit. In-4°. Carmen de Brant.
Idem. Basil., Joh. Froben et Joh. Amerbach, 1500. In-4°.

134. (Joh. Trithemii). Liber de scriptoribus ecclesiasticis. S. l. et a. (Basil., Joh. Amerbach, 1494). In-f°. A la fin un carmen de Brant.

134ᵃ. De conceptu et triplici Mariæ Virginis gloriosissimæ candore : Carmen Jacobi Vimphelyngii Sletstatini. — Basil., 1494. In-4°. Argumenta et Ode Seb. Brant. V. Ind. bibl. 5.

135. In laudem serenissimi Ferdinandi Hispaniarum regis : Bethicæ et regni Granatæ obsidio victoria et triumphus. Et de insulis in mari Indico nuper inventis. — In fine : 1494. Nihil sine causa J. B. In-4°. Au verso du 1er feuillet : In bethicum triumphum congratulatio Seb. Brant. Puis vient : Caroli Verardi Cæsenatis cubicularii pontificii in historiam baeticam ad R. P. Raphaelem Riarium S. Georgii Diaconum Cardinalem præfatio. Suit une sorte de drame en prose, à la fin duquel on lit : Acta ludis Romanis Innocentio octavo in solio Petri sedente anno a natali salvatoris MCCCCXCII undecimo Kalendas Maii. A la fin : De insu-

lis nuper inventis epistola Cristoferi Colom., avec 4 gravures. Cette même épître fut aussi publiée à part, 8 feuillets pet. in-8°, s. l. et a., mais avec les caractères de Bergmann et avec les mêmes gravures que dans l'édit. in-4°. — Le carmen de Brant, aussi Varia carmina, f° bc, 4.

Vers 1494 ?

136. Annotationes sive reportationes Margaritarum omnium decretalium secundum alphabeti ordinem. S. l. et a. (Basil., Nic. Kessler), in-f°. Carmen de Brant. — Nouvelle édition : Margarita decretalium. S. l. et a. (ib.), in-4°.

1495.

137. Quadragesimale novum editum ac predicatum a quodam fratre minore de observantia in inclita civitate Basiliensi. De filio prodigo et de angeli ipsus ammonitione salubri per sermones divisum. — Impressum Basilee per Michaelem Furter. Civem Basil. Anno... MCCCCXCV. Marque de Furter. In-8°, sur 2 colonnes. Goth. Avec gravures. Au verso du titre : In sermones de filio prodigo carmen Seb. Brant.

Ibidem, 1497, in-8°. (Stockmeyer et Reber, p. 79.)

Parabola filii glutonis profusi atque prodigi nedum venuste verum etiam utiliter et devote per venerandum patrem fratrem Joannem Meder ordinis minorum observantium Basilee concionata et collecta : pro totius anni precipue quadragesime sermonibus accommodata. — Impressum Basilee per Michaelem Furter civem Basiliensem. Anno incarnationis domini. M.CCCCCX. XIII. Kal. septembris. Marque de Furter, une autre du même sur le titre, et une troisième à la fin de l'index. In-8°, sur deux colonnes. Goth. Mêmes gravures et carmen de Brant que dans l'édit. de 1495. Le carmen, avec quelques changements, et sous le titre : De clementia piissimi patris in receptione filii prodigi, dans les Varia carmina, f° I, 2.

Vers 1495.

138. Libri artis logice Porphyrii et Aristotelis cum explanacione magistri Joannis de Lapide. — Per magistrum Joannem de Amerbach Lapidani quondam discipulum accuratissima impres-

sione apud Basileam. S. a. In-f°. A la suite de ce traité : Tractatus Jo. de Lapide de propositionibus exponibilibus cum tractatu de arte solvendi importunas sophistarum argumentationes. En tête de cette partie une Elegia commendaticia de Brant. — Les vers de Brant, aussi Varia carmina, f° l, 4.

139. Vita beati Brunonis. S. l. et a. (Basileæ), in-f°. Deux carmina de Brant : divi Brunonis vitæ institutio et de laude et exornatione ordinis Carthusiensis (Varia carm., f° F, 3), et Exhortatio ad lectorem de vita solitaria (ib., f° F, 7). — La première de ces poésies aussi dans le recueil : In hoc volumine continentur que sequuntur. Primo libellus pulcherrimus sancti Basilii de laude solitarie vite. Guigo cartusianus de laude solitarie vite. Tractatus epistolaris prestantissimi viri magistri Nicolai de clamengiis de fructu heremi et laude solitarie vite. Carmen saphicum de laude et exornatione ordinis cartusiensis Sebastiani Brant. Venales reperiuntur Parisius a Johanne Lamberto eiusdem civitatis bibliopola. S. a. In-8°, Goth. — et en abrégé dans Henrici Herp collationes tres notabiles pro cupientibus ad rectissimam christianæ religionis normam pervenire. Coloniæ, Joh. Landen, 1509, in-8°.

1496.

140. Theologica emphasis... Jacobi Locher Philomusi. Gravure; au-dessous : 1494. Nihil sine causa. J. B. — In fine : Marque de Bergmann d'Olpe. In-4°. Au verso de l'avant-dernier feuillet un Elogium de Brant.

141. Locher, Heroicum Carmen de S. Katherina. ex fragmentis historiæ. — 1496. Nihil sine causa. J. B. In-4°. Elegidion S. Brant.

142. Concordantiæ maiores Biblie tam dictionum declinabilium quam indeclinabilium diligenter vise cum textu ac secundum veram orthographiam emendate. — Basilee, per Joh. Petri de Langendorf et Joh. Froben de Hammelburgk socios, anno domini MCCCCXCVI. In-f°.

143. Librorum Francisci Petrarchæ Basileæ impressorum annotatio. (suivent les titres des œuvres latines de Pétrarque). — Basilee

per magistrum Joannem de Amerbach anno domini nonagesimo sexto supra millesimum quater centesimum. In-f°. Au verso du titre, des vers de Brant; sous le titre : De Fr. Petrarchæ laude et præstantia, Varia carm., f° i, 3.

144. Passio S. Meynrhadi martyris et heremite. S. l. et a. (Basil., Mich. Furter, 1496). In-4°. Hexastichon S. Br. ad lectorem.

1497.

144[a]. Lupoldus Bebenburgius, Germanorum veterum principum Zelus etc. Ind. bibl. 54. Hexastichon de Brant sur le titre, et carmen à l'évêque Jean Dalburg de Worms. Les deux pièces, Varia Carm., f° K, 3 et suiv.

145. Clarissimi viri iuriumque doctoris Felicis Hemmerlin, cantoris quondam Turicensis, varie oblectationes, opuscula et tractatus. S. l. et a. (Basil. Nic. Kessler, 1497). In-4°. Sur le titre une gravure : Hemmerlin assailli par un essaim de guêpes; au-dessous, des distiques de Brant; dédicace en vers du même à l'archevêque Herrmann de Cologne, 13 août 1497. Aussi, Varia Carm., f° K, 2.

1498.

146. Joannis Reuchlin Phorcensis Scenica Progymnasmata : Hoc ést : Ludicra preexercitamenta. 1498. Nihil sine causa. Olpe. — In fine : 1498. Nihil sine causa. Olpe. In-4°. Au titre, distiques de Brant adressés à l'évêque de Worms.

Plusieurs fois réimprimé.

147. Methodius primum olympiade : et postea Tyri civitatum episcopus, sub Diocletiano Imperatore In Calcide civitate (que nigropontus appellatur ut divus scribit Hieronymus) martirio coronatur : qui cum eruditissimus esset vir : multa edidit documenta et præsertim de mundi creatione eidem in carcere revelata : passus fuit quarta decima Kalendas Octobris. Gravure, représentant Méthodius recevant la révélation. Au-dessous : Edidit Seb. Brant. — Finit Basilee per Michahelem Furter opera et vigilantia Sebastiani Brant. Anno M.CCCC.XCVIII. Nonis Januariis. In-4°. Goth. Gravures sur bois. Dédicace de

Brant au franciscain Jean Meder, 1er nov. 1497.—La 2e édition a sous le titre de la 1re les mots : De revelatione facta Ab angelo beato Methodio in carcere detento. — Finit Basilee per Michahelem Furter opera et vigilantia Sebastiani Brant Anno M.CCCCC.IIII. In-4°. Mêmes gravures.

Ibidem. 1516, in-4°.

Eyn biechlein sancti Methodii martrers und bischoff zu partinentz in Kriechenland : in dem begriffen sind. göttlich offenbarungen von dem hailigen engel geschehen. von dem anfang der welt. und aussreutung menger reichtumb und des letzten Künigs der römer geschicht. und künfftige überwindung. wider die Türken. Etc. — Getruckt zu Basel durch Michael Furter (1504). In-4°. — Stockmeyer et Reber, p. 82.

148. Collatio habita in publico conventu Cluniacensium ordinis S. Benedicti per præstantissimum S. paginæ professorem magistrum Johannem Raulin Parisiensem. nunc vero professum monachum eiusdem monasterii. de perfecta religionis plantatione incremento et instauratione. 1498. Nihil sine causa. Olpe. — Impressum Basileæ opera Joannis Bergman de Olpe. Anno etc. 1498, 10 Kal. Julii. In-4°.

149. Opus totius Biblie continens glosam ordinariam cum expositione Lyræ litterali et morali. necnon additionibus et replicis. — Per Johannem Petri de Langendorf et Johannem Froben de Hammelburg cives Basilienses magna diligentia et opera Basilee impressum. Anno domini MCCCCXCVIII. 6 vol. in-f°. Goth. — Au 1er vol., dédicace de Brant à l'évêque Dalburg de Worms, 5 sept 1498 ; dans chaque volume des epigrammata du même, indiquant le contenu.

1499.

150. Baptiste Mantuani Carmelite : de patientia aurei libri tres. 1499. Nihil sine causa. Olpe. — Impressum Basileæ opera Johannis Bergman de Olpe. XVI. kl. septembres. Anno salutis. M.CCCC LXXXXIX. In-4° — Carmen de Brant. Adressé à Wynmar d'Erklens, doyen d'Aix-la-Chapelle.

151. Sextus decretalium. — Basilee per Joh. Froben de Hammelburg, MCCCCXCIX. In-4° Goth. Préface et carmen de Brant.

Idem. Basilee, Jo. Amerbach et Jo. Froben de Hammelburg. Anno MD. In-4°. Goth. Les mêmes pièces de Brant, et en outre les mêmes vers ad studiosos iuris que dans l'édition de cette année de ses Expositiones.

A ces éditions du 6e livre des Décrétales devait être joint le traité de Nicasius de Wörda, Arborum trium consanguinitatis, affinitatis cognationisque spiritualis lectura. Brant ajouta un carmen sur ce livre; il est reproduit dans les édit. de Nicasius, Cologne, Henri Quentell, 1502, 1505, 1506 et 1508. In-4°.

152. Summa magistri Joannis de S. Geminiano ordinis fratrum predicatorum. de exemplis et similitudinibus rerum. — Impressa per magistros Jo. Petri de Langendorf et Jo. Froben de Hammelburg Basiliensis urbis cives anno MCCCCXCIX. In-4°. Goth.

153. Decreta concilii Basiliensis. S. l. et a. (Basil., 1499). In-4°. Goth. — Sur le titre : Ad urbem Basileam epigrama (sic) Sebastiani Brant. Dédicace du même au cardinal Jean-Antoine de S. Georges, 1er mars 1499.

154. Liber decretorum sive Panormia (sic) Ivonis accurato labore summoque studio in unum redacta. — Expensis Mihaelis (sic) Furter elaborata. Anno fructifere incarnationis M.CCCC.XCIX. mensis Martii die sexta. Marque de Furter. In-4°. Goth. Au verso du titre, la même gravure que dans le Decretum Gratiani. Dédicace de Brant à Jean Götz, curé à Bâle, 7 mars 1499.

155. Hortulus rosarum de valle lachrymarum. continens egregias et devotas sententias. 1499. Nihil sine causa. Olpe. In-8°. Avec un carmen de Brant, et à la fin ses deux invocations à la Vierge, d'après Apulée et d'après S. Bernard.

1500.

156. (Joh. de Gazalupis). De modo studendi in utroque iure cum nominibus omnium scribentium in jure. — Impressum Basilee per Michaelem Furter atque per Seb. Brant licet perfunctorie revisum. Anno salutifere incarnationis atque aurei iubilei Millesimo quingentesimo. Kal. Septembr. In-4°. Goth. Dédicace de Brant en vers au chanoine Arnold zum Lufft.

Plusieurs fois réimprimé, le plus souvent avec les Expositiones de Brant.

1501.

157. Esopi appologi (sic) sive mythologi cum quibusdam carminum et fabularum additionibus Sebastiani Brant. Deux parties, la 1re de 123 feuillets avec gravures, la 2de de 79, également avec gravures. La 1re est dédiée par Brant à Adelberus de Rapperg (sic), doyen du chapitre de Bâle, 26 janv. 1501; cette dédicace est suivie de la préface que Laurent Valla avait mise en tête de sa version de quelques fables d'Esope, et qui est adressée à Arnold Sevolla, 1er mai 1438, Gaëte. La 2de partie s'ouvre par quelques distiques de Brant, Invitatio ad lectorem; au verso de ce feuillet, le même portrait de Brant qu'au frontispice des Varia carmina, à l'exception des deux petits dessins latéraux. Puis vient une lettre de Brant à son fils Onuphre, s. d.; il y ajoute un extrait du traité de Boccace, De genealogia deorum, sur l'utilité des fables. — In fine : Mythologi Esopi clarissimi fabulatoris: una cum Aviani et Remicii quibusdam fabulis : per Sebastianum Brant nuper revisi : additisque per eum ex variis auctoribus centum circiter et quadraginta elegantissimis fabellis facetis dictis ac versibus : ac mundi monstruosis compluribus creaturis : Impressi Basilee opera et impensa magistri Jacobi de Phortzheim : Anno dominice incarnationis primo post quindecim centesimum : felicite finiunt. In-fol. Goth.

Brunet (éd. de 1861, t. I, p. 91) cite d'après le Trésor des livres rares de Grässe : Æsopi fabulæ metrice cum glossa Seb. Brant. S. l. et a., in-f°, goth., 75 feuillets à 44 lignes par page, avec figures sur bois. Brunet dit : „Cette édition, qu'on suppose avoir été imprimée à Mayence par P. Schöffer vers 1497, est citée par Grässe, qui laisse du doute sur l'exactitude du chiffre 75 indiquant le nombre des feuillets.“ J'ai des doutes au sujet de l'existence de cette édition; Brant n'a eu aucune relation avec Schöffer de Mayence; jusqu'en 1501 il ne s'est servi que des imprimeurs bâlois, qui étaient ses amis. D'ailleurs la dédicace à Adelbert de Rotperg ne fait aucune allusion à une édition antérieure. Il se peut que Grässe n'ait vu que la seconde partie du

volume, et que l'exemplaire qu'il décrit soit incomplet vers la fin; de là aussi son incertitude sur le nombre des feuillets.

En 1508 parut une édition allemande : In diesem buch ist des ersten teils : das leben und fabel Esopi : Aviani : Doligani: Adelfonsi: mit schympffreden Pogii. Des andern teils uszüge schöner fabeln und exempelen Doctoris Sebastiani Brant, alles mit synen figuren und Registern. — Getruckt zum Thiergarten durch Joannem Prüsz, burgern zu Strasburg. 1508. In-f°. — Jean Adelphus dit dans la dédicace de sa traduction allemande des sermons de Geiler sur la Passion (Strasb., 1514, f°), qu'entre autres traductions qu'il a déjà publiées, il y a aussi „Doctor Brandes fabelbuch zu dem Esopo." Cela ne se rapporte qu'à la seconde partie de l'édition latine de 1501. Le texte allemand de 1508 est la reproduction de la version de Steinhöwel; les fables de Brant sont intercalées entre celles de Rimicius et celles d'Avianus. L'édition de 1508 fut réimprimée plusieurs fois, entre autres à Fribourg, 1533, 1539, 1554, 1569, in-4°; à Francfort, 1578, 1608, 1622, in-8°; s. l., 1618, in-8°; à Erfurt, 1617, in 8°; à Bâle, 1676, in-8°; toutes avec de petites gravures faites d'après celles de l'édition latine de 1501.

157ª. Baptistæ Mantuani... duarum Parthenicarum libri. Ind. bibl. 203. — Distiques de Brant.

158. Boetius de philosophico consolatu sive de consolatione philosophie : cum figuris ornatissimis noviter expolitus. — Argentine per Joh. Grüninger MDI. Kal. VIII. septembris. In-f°. Goth. Gravures. Epigramma Seb. Brant.

1502.

159. Hexastichon Sebastiani Brant in memorabiles evangelistarum figuras (pas d'autre titre). Au-dessous des vers de Brant, un tetrastichon de Georgius Relmitius Anipimius. — In fine:... Ista tibi Thomas Phorcensis cognomento Anshelmi tradidit... 1502. In-4°. Recueil de 15 images, dont l'auteur est Pierre de Rosenheim, bénédictin du couvent de Mölk en Autriche, vers 1420.

En 1505 Thomas Anshelmi donna une nouvelle édition sous le

titre de : Rationarium evangelistarum omnia in se evangelia prosa : versu : ymaginibusque quam mirifice complectens. In-4°.

160. Biblia cum glosa ordinaria... Nicolai de Lyra... Cura et impensis... Joh. de Amerbach, Joh. Petri de Langendorff et Joh. Froben de Hammelburg... arte vero et industria, ipsius Joh. Froben... Basilee impressum anno domini millesimo quingentesimo secundo, idibus Maiis. 6 vol. in-f°. Dans le 1[er], lettre de Brant à Froben, 13 sept. 1501.

161. Der heilgen leben nüw mit vil me Heilgen, und darzu der Passion und die grossen fest, daz lesen, mit figuren zierlich und nutzlich den menschen. — Getruckt in der keiserlichen fryen stat straszburg durch Johannes grüninger, und seligclich vollendt uff montag nach sant Mathis tag, des Jares von gottes menschwerdung Tausent fünffhundert und zwey jar. In-f°. 2 parties, Winter- und Summerteil, chacune avec une pagination à part. Grand nombre de gravures, de différents dessinateurs et de valeur très-inégale. Pour la Passion il y en a trois, occupant chacune une page entière; elles n'ont ni monogramme ni date. Au verso de l'avant-dernier feuillet il y a une gravure d'une composition fort remarquable : au bas une des plus anciennes vues de Strasbourg que l'on connaisse; en haut la Vierge avec l'enfant Jésus; d'un côté de la ville, des ressuscités auxquels un ange montre la Vierge, de l'autre, l'enfer dans lequel sont précipités des démons; au fond une mer; aux deux coins du haut des vents qui soufflent; sur une espèce de promontoire, les planètes sous des formes humaines; sur la mer trois barques, dans chacune un homme tenant un livre ouvert qu'il offre à la Vierge; au-dessus de l'un est écrit S. Brand, au-dessus du second, qui est en costume ecclésiastique, S.MRH; sur la barque du troisième, qui est un moine auquel un ange pose une couronne sur la tête, il y a les lettres ATSAMNVN, que je ne saurais déchiffrer; c'est peut-être pour Ratsamhusen. Je ne doute pas que la composition de cette image ne soit de Brant lui-même; elle rappelle, à ne pas s'y tromper, le genre des images du Virgile. La même gravure est reproduite au dernier feuillet de l'Evangelibuch de Geiler, Strasb., Grüninger, 1515, in-f°. Dans le Heiligenleben la gravure est suivie

d'un feuillet : Zu eren der wirdigen muter gotes beschlus dis wercks durch Seb. Brant; traduction de son invocation à la Vierge, composée d'extraits d'Apulée.

Der heilgen leben nüw getruckt mit vil schönen figuren und etlichen zusatz andrer Heiligen lieplich zu lesen. — Getruckt in der keyserlichen freyen stat Straszburg durch Johannem grüninger, seligklich vollendet auff montag vor dem palmtag, des Jares vor gottes menschwerdung Tausent fünffhundert unnd zehen iar. In-f°.

Der heiligen leben neuw getruckt. Der hohen unteilbaren drivaltigkeit zu lob, Marie der würdigsten Junckfrawen und mutter gottes zu eren und den Christenmenschen zu heil und seliger underwysunge. — Gedruckt in der keyserlichen freyen statt Straszburg durch Mathis Hupfuff, seligklich vollendet uff montag vor Johannis des teuffers, des Jahres von gottes menschwerdung tausend und fünffhundert und drey zehen jar. In-f°. Parmi les gravures il y en a quelques-unes d'Urs Graf, tirées de sa Passion, publiée en 1506. Celle de la fin, avec la vue de Strasbourg, est remplacée par une grande image de la Vierge. — Une nouvelle édition fut faite à Strasb. en 1521, impr. par Martin Flach pour Jean Knoblouch. 2 T. in-f°.

162. Hortulus animæ. Il existe sous ce titre plusieurs recueils de prières, les uns en latin, les autres en allemand; tous ont avant les prières un calendrier et sont ornés de gravures.

En 1502 l'imprimeur Jean Wehinger chargea Brant de traduire un de ces livres en allemand.

En 1498 et en 1500 avait paru à Strasbourg, per Wilhelmum Schaffener de Roperswilre, un Ortulus anime, in-8°, Goth., avec gravures. (Hain 8936; le n° 8933, qui est le Hortulus de 1500, a chez Hain le titre : Ortus animæ; je suis persuadé que c'est le même ouvrage que celui de 1498.) Ne l'ayant pas vu, je ne saurais dire s'il est l'original traduit par Brant. La traduction porte ce titre :

Ortulus anime
Der selen gärtlin wurde ich gnent
von dem latein man mich noch kent

zu Straszburg in seym vatterlant
hat mich Sebastianus Brant
besehenn und vast corrigiert
zu tütschem ouch vil transferiert
mich druckt Johannes Wähinger
der hat erlangt durch grosz beger
den kristenmenschen zu andacht
vonn Römscher königklicher macht
mich niemans sol by pen vast hoch
in dry joren ym druckenn noch. —

Getruckt und geendet zu Straszburg durch Johannem Wähinger am mitwoch noch sant Bartholomeus des heyligen zwölff potten tag nach gottes geburt XVhundert und ij jar. Der disz büchlein mit sampt dez lateinischen ortulus anfengklich und zu aller ersten mit groszem fleisz : müg : cost und arbeyt dem almechtigen got zu lob zesamen gesetzt : gelesen : und gebracht und darnach in den truck geben hat. Und hat auch diszes an vyl orten und enden gemeret und gebessert als der lesende das wol sehen und hören würt. 320 feuillets pet. in-8°, avec 66 gravures très-fines.

Il résulte de la déclaration de Wehinger qu'avant la traduction allemande il avait fait une édition latine.

Idem. Ibidem, am mitwoch nach dem sontag Reminiscere. Nach gottes geburt fünffzehen hundert und vier Jar.

— Strassb., Martin Flach, 1512, les vers du titre un peu changés.

D'après le premier vers : Der selen gärtlin wurde ich gnent, on peut supposer que le Hortulus anime, Zu teutsch genant der selen gärtlin, imprimé à Mayence par Pierre Schöffer en 1513 et en 1514 (Weller, 783, 835), est une contrefaçon de celui de Wehinger.

En 1503 Wehinger publia aussi *denuo* le texte latin, revu et corrigé par Brant et Wimpheling : Hortulus anime denuo diligentissime per prestantissimos viros et dominos doctorem Brant et magistrum Jacobum Wimpffelingum castigatus. — Impressum Argentine per Johannem Wehinger veneris post Galli anno domini M.D.III qui hortulus anime tam in vulgari theutonico :

quam in latino primum magna cum diligentia laboribus et expensis in laudem et gloriam omnipotentis dei et omnibus christifidelibus ad profectum et salutem imprimi fecit et curavit. Insuper hortulo in presenti plura superaddidit que in prioribus non habentur. Deinceps prestantissimis viris et dominis doctori Brant: et magistro Jacobo Wimphelingo Sletstatino ad corrigendum et emendandum commisit. Petit in-8°. Goth. Les mêmes gravures que dans l'allemand. Au-dessous du titre, qui est imprimé en rouge, il y a, en noir, quelques distiques de Brant ad lectorem.

Voici quelques renseignements sur d'autres Hortuli :

1° Une édition, sans autre titre que Hortulus anime, ayant 77 gravures, Argentine per Joannem Knoblouch quinta feria post festum purificationis Marie virginis. Anno domini M.CCCCC.VIII, pet. in-8°, est différente de celle de Wehinger et de la suivante:

2° En 1500 et en 1508 il parut un Hortulus latin chez Grüninger; le même chez le même en allemand en 1501 et en 1503. Il commence par ces mots :

Ortulus anime.
Dyses büchlin ein wurtzgart ist
Der sel, die sich darin erfrist
In einem schowenden leben
Dardurch ir öwigs würt geben.

Les strophes du calendrier, les prières, les gravures diffèrent de celles du Hortulus de Wehinger. — Le Hortulus anime zu teutsch Selenwürtzgertlin genant, imprimé en 1519 et en 1520 par Frédéric Peypus à Nuremberg pour le libraire Jean Koberger, pourrait bien être une reproduction de celui de Grüninger, à en juger du moins d'après le premier vers de ce dernier. (Weller, 1193, 1401.) Déjà en 1513 Jean Clein avait imprimé à Lyon un Hortulus pour Antoine Koberger de Nuremberg. (Weller, 782.)

3° Sur un Hortulus de 1515, zu Basel durch Michaelem Furter, et un de 1518, Basel 1518 (Weller 898, 1116), je ne puis pas même faire de supposition. J'ignore s'ils donnent le même texte que celui qui en 1519 parut en latin chez Thomas Wolf à Bâle, et en

1520 en allemand chez le même. Quelques-unes des gravures rappellent celles du Hortulus de Knoblouch de 1508; mais le texte n'a rien de commun avec aucun des strasbourgeois.

4° Un Hortulus, publié en 1518 à Augsbourg par Jean Miller, commence par ces mots :

Gott schuff den menschen nach seiner gestalt
Gab jm das paradeysz gewalt
Nach dem fal must er darausz gon
Die widerfart ist in disem püchlin ston.

(Weller 1115.)

Je puis d'autant moins prétendre à avoir épuisé la bibliographie de ces livres, que je n'ai pas pu les voir tous moi-même; cela ne rentrait du reste pas dans mon plan.

163. Virgilii opera cum quinque vulgatis commentariis expolitissimisque figuris atque imaginibus nuper per Sebastianum Brant superadditis exactissimeque revisis atque elimatis. —Impressum regia in civitate Argentenensi (sic) ordinatione : elimatione : ac relectione Sebastiani Brant : operaque et impensa non mediocri magistri Johannis Grieninger. Anno incarnationis Christi Millesimo quingentesimo secundo quinta kalendas Septembres die. Marque de l'impr. In-f°. Le texte, qui occupe le milieu des pages, est entouré des commentaires. — Au verso du titre, carmen de Brant; dans le cours du volume, des arguments en distiques du même pour les différents poèmes de Virgile; et dans l'Appendix, f° XIII : ad cunctos probæ indolis adolescentes expurgatio Seb. Brant cur priapeiam presenti opere non inseruerit.

Les gravures de cette édition sont reproduites dans les Opera virgiliana cum decem commentis docte et familiariter exposita. Lugduni in typographaria officina Joan. Crespini. 1529. In-f°.

1503.

164. Terentius comico carmine. — Impressum in nobili Helveciorum urbe Argentina per Johannem Grüninger mira etiam arte et diligentia. Anno M.D.III.XV. Kalendas Aprilis. In-f°. Au verso du titre : Ad Terentium afrum contra comici carminis mastices et criticos sympathia Sebastiani Brant.

164[a]. Rabanus Maurus, De laudibus crucis. — Ind. bibl. 62. — Carmen de Brant : Ad magni ingenii virum bonarumque rerum indagatorem solertissimum fratrem Nicolaum Keinbös. ordinis S. Johannis Hierosolimitani. plebanum Durlacensem. in mirificum opus Rabani Mauri de laudibus crucis σύστασις sive commendatio. Ce même poème est joint à ses Somnia. Ind. bibl. 118.

1506.

165. Sermones convivales Conradi Peutingeri de mirandis Germanie antiquitatibus. — Joannes Prüs in ædibus Thiergarten Argentinæ imprimebat. Mathias Schürer recognovit. S. a. In-4°. — In præstantissimi illustratoris Germaniæ domini Conradi Pytingeri Augustensis symposiarchi (sic) convivales sermones carmen Seb. Brant.

1507.

165[a]. Speculum vitæ humanæ Roderici Zamorensis. Elegia Seb. Brant. Ind. bibl. 72.

165[b]. Thomas Wolf. In Psalmum XXIII. Carmen de Brant εἰς ἑρμενειαν τῶν ψαλμων τοῦ Vολφιου νεοτερου ἑξαστιχον, vers latins. Ind. bibl. 218.

165[c]. Thomas Wolf. In Psalmum domine quis habitabit in tabernaculo tuo. — Argentor. 1508. In-4°. — Hexastichon Seb. Brant viri clarissimi in Thomæ Vuolphii ψαλμογραφίαν. — Ind. bibl. 219.

165[d]. Lupoldus Bebenburgensis de iuribus et translatione imperii. — Hexastichon Seb. Brant. Ind. bibl. 78.

166. Freidank. Titre :

Den freydanck nüwe mit den figuren
fügt pfaffen, adel leyen buren
man hielt etwan uff kein spruch nicht
den nit herr Freydanck het gedicht.

Conclusio correctoris : do man zalt funffzehenhundert iar und acht, was gut sy das werd war. Joh. Grüninger. 74 feuillets in-4°, avec 46 mauvaises gravures.

Idem. Augsburg, Hans Schönsperger, 1510, in-f°. Etc.

1509.

167. Layen Spiegel. Von rechtmäszigen ordnungen in Burgerlichen und peinlichen regimenten. — Volbracht... in der kaiserlichen haubtstadt Vindelica yetz Augspurg des lands schwaben, von Maister Hansen Otmar. Durch ordnung und darlegung gantzes kostens des... herrn johann Rynnmann von Oeringen... des jars als man zalt nach christi geburt M.D.IX. In-f°. Gravures. Préfaces de Brant et de Locher.

Idem. Strassburg, M. Hupfuff, M.D.X, am dornstag vor S. Bartholomeus. In-f°. Gravures, en partie différentes de celles de l'édition de 1509. — Ib., 1511, in-f°.

Der neu Layenspiegel von rechtmäszigen ordnungen in Burgerlichen und peinlichen Regimenten. Mitt addition. auch der guldin Bulla, koniklich reformation landfriden. auch bewärung gemeiner recht und anderm antzaigen. Augsb., Otmar, 1511, in-f°. Gravures. C'est l'édition la plus complète. Elle fut réimprimée par le même éditeur en 1512, puis en 1514 à Strasb. par Hupfuff, sans que celui-ci soit nommé; également à Strasb. en 1518, 1527, 1530, 1532, 1536, 1538, 1544, 1550, 1560. — Sur de prétendues éditions antérieures à celle de 1509, V. Stintzing, Gesch. der popul. Literat. des römisch. und kanon. Rechts, p. 425 et suiv.

1510.

167[a]. In mortem Johannis Keiserspergii. Dans la brochure publiée par Wimpheling. Ind. bibl. 34. — La suscription : Carmen istud a Seb. Brant sepulchro Keyserspergii affixum est, permet de supposer que la pièce a paru d'abord comme feuille détachée, dont Brant déposa un exemplaire sur le sépulcre du prédicateur. Avec quelques variantes, dans les Icones de Reusner, Strasb., 1590, p. 27. En rimes allemandes dans les sermons de Geiler, Die Emeis.

1516.

168. Der richterlich Clagspiegel. Ein nutzlicher begriff wie man setzen und formieren sol nach ordenung der rechten ein yede clag, antwort und uszzesprechen urteylen, gezogen usz geistlichen und weltlichen rechten... Durch doctorem Seb. Brandt

wider durchsichtiget und zum teyl gebessert. — Getruckt seliglichen durch Mathis Hupfuff Burger zu Straszburg, und volnbracht uff Mathie apostoli als man zalt von der geburt Christi unsers herren tausent fünff hundert und sechzehen jare. In-f°. Avec gravures sur bois. Dédicace en vers aux sénateurs de Strasbourg Jean Bock et Pierre Museler.

Idem. Strasb., Joh. Albrecht, 1533, in-f°.

168ᵃ. Heinricus de Hassia contra disceptationes etc. — Ad Jacobum Wimphelingum hexastichon Seb. Brant, et à la fin quelques vers allemands du même. Ind. bibl. 91.

1518.

169. Der ewigen wiszheit betbüchlin. Basel 1518, in-8°. Au f° XCIII il y a de Brant: Der Rosenkrantz mit blumen des lebens und lydens unsers herren iesu Christi geflochten, mit den blutfarbenrosen des mitlydens der lobwürdigesten iunckfrowen Marie underzogen, mit dem engelschen Grusz. Sälig syest du andechtiger leser. C'est la traduction du Rosarium, Varia carmina, f° B, 2.

1520.

170. (Angelus de Clavasio), Summa angelica de casibus conscientiæ, denuo revisa a Seb. Brant. Argent., Joh. Knoblouch, 1520, in-f°. Avec une rhapsodia de Brant.

1532.

171. Franciscus Petrarcha. Von der Artzney beyder Glück, der guten und widerwertigen. Unnd wesz sich ain yeder inn Gelück und unglück halten sol. Ausz dem Lateinischen in das Teutsch gezogen. Mit künstlichen fyguren durchausz gantz lustig und schön gezyeret. 2 Parties, la 1ʳᵉ de 144 feuillets, la 2ᵉ de 178. Au bas du titre: Gedruckt zu Augsburg durch Heinrich Steyner. M.D.XXXII. In-f°. Le traducteur de la 1ʳᵉ partie est Pierre Stahel, de Nuremberg; celui de la 2ᵉ, Georges Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe. L'ouvrage est dédié aux médecins Sigismond Grymm et Maximilien Virsing, qui avaient conseillé de faire la traduction. Les titres des deux parties ont la même grande gravure, la roue de la fortune; en outre il y en a une pour chaque chapitre, toutes très-belles, exécutées, comme le

dit l'imprimeur dans sa préface au lecteur, d'après les indications de feu le docteur Brant. Au f° 3b : Vorred Sebastiani Brandt, en rimes. Cette préface, ainsi que la date 1520 sur la dernière gravure, prouve que dès cette époque on avait projeté la publication.

Idem. Petrarcha. Trostspiegel in Glück und Unglück. Frankf. 1572, in-f°, sans la préface de Steyner, mais avec les mêmes gravures et les mêmes vers de Brant.

III.

GEILER DE KAYSERSBERG.

Le libraire Jean Grüninger, qui en 1512 fit paraître la rédaction allemande abrégée que le docteur Eck avait faite des sermons sur la Nef de la pénitence, annonça l'intention de publier „tous les livres“ de Geiler dans le même format. Dans les années suivantes il donna en effet quelques recueils, mais il n'arriva pas à une édition des œuvres complètes. Les Opera omnia de Geiler, mentionnés dans la Biographie universelle de Michaud (édit. de 1856, T. 16, p. 381) comme ayant paru en 1509, 1510 et 1518, n'ont jamais existé; l'auteur de l'article s'est sans doute laissé induire en erreur par le titre de la collection publiée par Wickram: Sermones et varii tractatus, ind. bibl. 198; cette collection, du reste, ne parut pas avant 1518.

172. Wie man sich halten sol bei einem sterbenden menschen (Trad. de Gerson). — Anno LXXXII. 6 feuillets in-4°.

Idem. S. l. et a., in-4°. — Réimpr. avec quelques modifications dans n° 199. — Nouv. éd. en fac-simile avec une introd. par l'abbé Dacheux. Paris 1878.

173. Oratio habita in sinodo Argen. in presentia Episcopi et cleri anno millesimo CCCC.LXXXII. feria quinta post dominicam quasi modo. per doctorem iohannem geiler de Keisersperg. S. l. et a., 5 feuillets in-f°, sans pagination ni signatures.

Réimprimé dans le Directorium statuum, publié par Wimphe-

ling, Strasb. 1489, in-4°, et dans les Sermones et varii tractatus de Geiler.

Ein heilsam kostliche Predig Doctor iohans geiler von Keisersperg predicanten der loblichen stat Straszburg. Die er zu bischoff Albrechten von Straszburg und andern erwirdigen prelaten, und seiner gantzen Ersamen priesterschafft vor zeiten gethon hat, ir und ires gesinds regiment und reformation antreffend. usz wolgeziertem latein durch iacobum wimpflingen darzu durch grosse bit bewegt in tütsche sprach verandert und transferiert. — Und ist disz büchlin getruckt zu Straszburg... uszgangen montag nach sant Nicolai. anno domini. M.D.XIII. 12 feuillets in-f°, 2 gravures. Dédié à Anne d'Endingen, femme de Louis Sturm, 22 déc. 1512.

174. Gersonis opera. Argent. 1488 et 1489, 3 vol. f°. Basil., Nic. Kessler, 1489, 3 vol. f°. — Argent., Mart. Flach, 1494, 3 vol. f°. — 4e volume, ib., 1502, f°. — Les 4 vol., J. Knoblouch, 1511, f°.

175. Dise nachgeschriben predig hatt gelert und geprediget ein hochgelerter andechtiger doctor mit namen Johannes von Keysersperg. — Anno domini M.CCCC.LXXXIX jahre. S. l. 6 feuillets in-4°; au verso du 1er une gravure : un arbre avec autant de branches qu'il y a de lettres dans l'alphabet; au pied de l'arbre un prédicateur et quelques auditeurs. Ce sermon fut publié par „une personne pieuse“ à laquelle Geiler en avait donné une copie.

Ein heylsame lere und predig des Würdigen und Hochgelerten docters Doctor Johansen Geiler von Keysersperg. — Anno domini. M.CCCC.LXXXX. jare. S. l. 6 feuillets in-4°; même gravure que ci-dessus.

Hain, n° 9765, cite une édition s. l. et a., 8 feuillets in-4°, avec une gravure: Jésus flagellé, près de lui sa mère. — Les idées, énumérées d'après les lettres de l'alphabet, forment les thèmes des sermons n° 204.

176. Der bilger mit seinen eygenschafften auch figuren. — Im XCIIII jar. S. l., in-4°, gravures sur bois.

Ein nutzlich buechlin das man nennet den Pilgrim das hat der würdig doctor Keysersperg zu Augspurg gepredigct. — Hat getruckt Lucas Zeissenmair zu Augspurg und volendet am freitag nach sant Johans tag do man zalt nach cristi gepurt M.CCCC. und in dem XCVIIII jar. In-4°. Hain, n° 9767.

Dans le recueil cité plus bas sous le n° 180, il y a, f° 39 et suiv., 18 sermons von Bilgerschaft, réunis en forme de traité ; comme je n'ai pas vu les deux premières éditions, je ne saurais dire si ce traité en est une reproduction, ou s'il est la publication imparfaite, c'est-à-dire incomplète, des sermons sur le même sujet dont parle Other dans la préface de l'édition qui suit.

Christenlich bilgerschafft zum ewigen vatterland, fruchtbarlich angzeigt in glychnusz und eigenschafft eines wegfertigen bilgers, der mit flysz und ylent sucht sin zitlich heymut. Gepredigt durch den hochgelerten herr Johanns geiler gnant von Keyserszbergk, doctor der heiligen schrifft, predicant lœblicher gedechtnusz zu Straszburgk. — Gedruckt zu Basel durch den fürsichtigen Adam petri von Langendorff, noch Christi geburt tusent fünff hundert und zwelff iar, des Monatz Junii an dem fünffzehenden tag. In-f°, gravures avec le monogramme d'Urs Graf. L'édition est dédiée par Other à Radegonde Gossenbröter, de Füssen, 29 mai 1511, Fribourg; Other dit que Geiler lui avait remis le manuscrit écrit de sa propre main.

Peregrinus doctissimi sacre theologie doctoris Joannis Geiler Keyserspergii concionatoris Argentinen. celebratissimi a Jacobo Othero discipulo suo congestus. — In fine : Argentinæ. Ex Aedibus Matthie Schurerii, anno. M.D.XIII. Mense Februario. In-4°. Goth. Dédié à Jean Brisgoicus, prof. de théol. à Fribourg, 10 juin 1512. Traduction résumée. — Dans la Biographie universelle de Didot, T. 20, p. 358, il est parlé de Sermones de jubilæo, Strasb. 1500. Ce sont sans doute les sermons sur le Pèlerinage prononcés par Geiler lors du jubilé de 1500 et publiés par Other en 1511. Une édition latine de 1500 me paraît douteuse.

177. Ein sendtbrieff gethon an die würdigen frauwen zu den Reuweren zu Freiburg im Breisgau, darinn sie ermanend zu der

waren evangelischen geystlichkeit. Strassb., s. a. (1499), in-4°. — Nouv. éd., s. l. et a. (16e s.), in-4°.

178. Der Trostspiegel. Au-dessous de ce titre une gravure, puis : Doctor Keyserspergs Trostspiegel, so dir vatter, muter, kind oder fründ gestorben sind. — Nüt on ursach. Jo. Berckman von Olpe. 16 feuillets in-4°.

Idem. Strasb., s. a. (1503), in-4°. — Augsb., Hans Froschauer, 1507, in-4°. — Strassb., Joh. Knoblouch, 1511, f°. — Augsb., Froschauer, 1512, in-4°. — Basel 1583, in-8°.

Reproduit dans les recueils ci-dessous nos 185 et 186 ; dans le n° 185 il est dit que ces sermons furent prêchés lors d'une peste, puis résumés en forme de traité à la prière du chanoine Charles de Bade.

179. Passionis christi unum ex quattuor evangelistis textum. Ringmannus Philesius ad lectorem. — Au bas de f° D, 6 : Joannes Knoblouchus imprimebat Argen. S. a. 26 feuillets f°, 26 gravures avec le monogramme d'Urs Graf. Cette 1re édit. se reconnaît à la répétition d'une des gravures, qui sert à la fois au chap. 23, la garde du sépulcre par les soldats romains, et au chap. 24, la résurrection.

Der text des passions oder lidens christi usz den vier evangelisten zusammen inn eyn syn bracht mit schönen figuren. — Getruckt von Johannes Knoblouch zu Straszburg anno millesimo quingentesimo sexto. 34 feuillets f°, avec les mêmes gravures, sauf que celle qui dans la première édition servait à la résurrection, est remplacée par une de Jean Wächtelin.

Passio domini nostri Jesu Christi, ex evangelistarum textu quam accuratissime deprompta additis sanctissimis exquisitissimisque figuris. Heus eme lector nam et lachrymas (nisi lapideus fueris) ista tibi excutient : et sanctiorem vitam protinus inspirabunt. Rigmannus (sic) Philesius ad lectorem... — Joannes Knoblouchus imprimebat Argen. Anno. M.D.VIII. In-f°. Mêmes gravures que dans l'édition allemande. A la fin on a retranché l'épilogue de Ringmann et les vers sur Marie-Madeleine. — Strasb., Joh. Knoblouch, 1517, f°. Panzer 11, 357 ; — 1509, f° ; —

Mat. Hupfuff, 1513, f°, avec addition de quelques gravures plus petites.

La traduction allemande, sauf le dernier chapitre, forme la partie de la Passion dans la Postill de Geiler. Ind. bibl. 200.

180. Predigen teutsch: und vil gutter leeren des hoch geleerten herrn Johann von Kaisersperg. in der gotliche geschrifft doctor und prediger zu dem hohen stifft unser lieben frauwen mynster. der stat Stroszburg. Aux quatre coins de ce titre, des médaillons avec les symboles des évangélistes. — Gedruckt zu Augspurg von maister Hannszen Otmar... anno 1508. In-f°. Deux grav. sur bois. — D'après une note au verso du titre, le volume fut publié, à l'insu de Geiler, aux frais de quelques prêtres et laïques d'Augsbourg. Il contient :

1° Von dem berg des schauwens, sermons prêchés dans la cathédrale d'Augsbourg en 1488. Texte latin, Sermones et varii tractatus, f° 77.

2° Von bilgerschafft, v. ci-dessus n° 176.

3° Sermons divers prêchés au couvent de Sainte-Madeleine en 1495, 1496, 1498, transcrits par une des religieuses et en partie rédigés en forme de traités.

4° Von sieben eselhefften, sermons prêchés pendant l'avent de 1497 ; en latin, de uncinis asinariis, dans les Serm. et varii tract.

181. Dis büchlin wisot wie sich ein yeglicher Cristenmensch schicken sol zu einer gantzen volkomnen und gemeiner beicht, und ist gebredig (sic) und corrigieret worden durch doctor Keisersberg zu Straszburg. Gravure. — Gedruckt zu Basel durch Niclaus Lamparter. S. a. 16 feuillets in-8°.

182. Fragmenta passionis domini nostri Jesu Christi. A celeberrimo (divini eloquii oratore) domino Joanne Geiler ex Keisersberg theologo, sub typo placente mellee predicate. Per Jacobum Otherum familiarem eius in hunc modum collecta. Gravure. Au verso du titre, distiques de Wimpheling et de Béatus Arnold. — Ex edibus Matthie Schurerii Mense Decembri. Anno. 1508. In-4°. Goth.

Ammon, p. 23, s'est trompé en parlant d'une éd. de 1507; les sermons furent prêchés pendant le carême de cette année, mais ne parurent qu'en 1508, comme on le voit par la lettre d'Other à Wimpheling, 17 déc. 1508.

Idem. Pas de gravure au titre, mais les distiques de Wimpheling. Ex edibus Matthie Schurerii mense Novembri. An. M.D.XI. In-4°. Goth.

Doctor Keiserspergs Passion des Heren Jesu. Fürgegeben und gepredigot gar betrachtiglich (particuliert) und geteilt in stückes weis eins tüszen lebkuchen uszugeben (per quadragesimam) als durch die gantze fasten allen tag wol ein Predig darusz zu nemen ist. Neulich usz dem latyn in tütsche sprach Transferiert durch Johannem Adelphum Physicum von Straszburg. Gravure: Geiler en chaire. — Au f° 109 : Getruckt und selicklichen vol-endet durch Johanem grüniger (sic) buchtrucker zu Straszburg, uff montag vor sant Andreas tag im aduent und iar M.D.XIIII. Suit une gravure : la résurrection, puis quatre pages : Beschlusz dis buchs, et la traduction en rimes allemandes des-vers de Wimpheling et d'Arnoaldus. In-f°. 38 gravures dont 14 grandes. Le livre est dédié par Adelphus à Christophe de Reineck, custode du chapitre de Trèves, 11 nov. 1513. C'est une traduction littérale du texte publié par Other. F° 66, Adelphus a intercalé un passage sur la consécration de l'évêque Guillaume de Honstein.

183. Dis schön buch genant der seelen Paradisz, von waren und volkummen tugenden sagend. hatt geprediget, und zuletzt corrigiert, der gottförchtig hochberümt doctor und predicant. Johannes Geiler von Keyszersperg zu den Reuwern in Straszburg. Als man zalt nach der geburt Christi unszers herren Tausent Fünff hundert und dreu jar. Gravure : la désobéissance d'Adam et d'Ève. — Gedruckt in der Keyszerlichen frey stat Straszburg von dem wolgeleerten magistro Mathio Schürer, im jar als man zalt fünfzehen hundert und zehen jar, nach christus geburt, am zwen vnd zweintzigisten tag des Brachmonat. In-f°.

Publié par Other et dédié par lui à Jean de Schönau, de Fribourg, 5 juin 1510. Sermons prêchés de 1503 à 1505 chez les

Pénitentes, écrits par la prieure Susanne Hörwart et, après sa mort en 1504, par la sœur Ursule Stigel; Geiler revit le texte et lui donna la forme d'un traité divisé en chapitres.

184. Celeberrimi sacrarum litterarum doctoris Joannis Geiler Keisersbergii : Argentinensium Concionatoris bene meriti De oratione dominica Sermones. Per Jacobum Otherum Nemetensem hac forma collecti. — Matthias Schürerius Argentorati emisit, IIII. Kal. Augusti. Anno M.D.X. In-4°. Goth. — Dédié par Other à Jodocus Gallus et à Jean Vigilius, 17 mai 1509. Sermons prêchés dans la cathédrale en 1508, pendant et après le carême.

Doctor Keiserspergs pater noster. Des hochgelerten wirdigen Predicanten der loblichen statt Straszburg. Vszlegung, über das gebette des herren, so wir täglich sprechen. Vatter vnser der du bist in den hymeln etc. Gravure : Geiler en chaire. — Getruckt und volendet in der loblichen statt Straszburg. Durch den fürsichtigen Mathiam Hupfuff, buchtrucker. vff Letare oder halbfasten. Als man zalt von der geburt Christi vnsers herren, Tausent, fünff hundert vnd fünfftzehen jare. In-f°. A la fin une des gravures de la Passion d'Urs Graf. Le traducteur est Jean Adelphus, alors médecin de la ville de Schaffhouse; il dédia le livre à l'évêque Guillaume de Strasbourg, 25 mai 1514.

185. Das buch granatapfel. im latin genant Malogranatus. helt in ym gar vil vnd manig haylsam vnd süsser vnderweyzung vnd leer, den anhebenden, auffnemenden, vnd vollkommen mennschen, mit sampt gaystlicher bedeutung des auszgänngs der kinder Israhel von Egipto, Item ain mercklich vnderrichtung der gaystlichen spinnerin, Item etlich predigen von dem hasen im pfeffer Vnd von siben schwertern, vnd schayden, nach gaistlicher auszlegung. Meerers tails gepredigt durch den hochgeleerten doctor Johannem Gayler von Kaysersperg etc. — Gedruckt zu Augspurg von maister Hannsen Otmar mit hilff vnd verlegung des Erberen Jörgen Diemars, vnd volendet glücksäligklich auff sambstag nach nativitatis Marie, des iars do man zalt. 1510. In-f°. Six gravures, dont 4 marquées H. B., Hans

Burgmaier. — Les diverses pièces composant le recueil parurent aussi séparément, chacune a son explicit, Augsbourg 1510.

Idem. Gedruckt zu Straszburg durch Johannem Knoblauch auff Freytag nach Gregorii, Des jars do man zalt M.D.XI. In-f°. Six gravures, imitées de celles de l'édition d'Augsbourg, mais d'une meilleure exécution; trois en ont la marque de Hans Baldung Grien.

Idem. Gedruckt zu Straszburg durch Johannem Knobloch uff Freytag vor Johannis baptiste. Des jars do man zalt M.D.XVI. In-f°.

A chacune des trois éditions est ajouté à la fin le Trostspiegel (v. ci-dessus n° 178).

Le traité intitulé Granatapfel n'est pas de Geiler; c'est un résumé allemand d'un ouvrage latin intitulé Dyalogus dictus Malogranatum. In fine: Explicit dyalogus ...compilatus a quodam venerabili abbate monasterii Aule regie in Bohemia ordinis Cysterciensis. Anno domini M.CCCC.LXXXVII. S. l. In-f°. Goth., 2 colonnes. Trois livres de dialogues entre un fils et son père, de statu incipientium, de statu proficientium, de statu perfectorum. La forme est scolastique; chaque livre est divisé en plusieurs distinctions, chaque distinction en plusieurs chapitres. Le texte allemand n'a de neuf que la symbolisation des trois états par Lazare, Marthe et Marie.

La Geistliche Bedeutung des Ausgangs der Kinder Israhel aus Egipto est une reproduction, peu modifiée, d'un traité sous le même titre, dont un ms. de la fin du quatorzième siècle avait existé à la bibl. de Strasb., Cod. B, 138, in-4°.

Un texte latin du Has im Pfeffer, Sermones et varii tractatus, f° 62.

186. Das irrig Schaf. Sagt von kleinmütikeit vnd verzweiflung. Gebrediget, vnd gedeutscht, durch den würdigen vnd hochgelerten doctorem Johannem Geiler von Keiserszberg, mit sampt den nachvolgenden tractaten (v. le titre plus complet de l'édition suivante). Gravure : une brebis.

Getruckt durch magistrum Mathiam Schürer. S. a. In-4°, 2 gravures outre celle du titre.

Das Irrig schafe. Das irrig schafe sagt von cleinmütikeit vnd böser anfechtung. Der hellisch Lew von böser anfechtunge. Kristliche Küngin Von vnderscheid tötlicher vnd teglicher sünd. Der dreieckigt Spiegel der gebott: der beicht und wol sterben. Der eschengrüdel. Anfang der menschen in dem dienst gotes. Das Klappermul der hinderredung. Der Trostspiegel des vnvernunfftigen traurens. Gepredigct vnd getütscht, durch den wirdigen und hochgelerten doctorem Johannes Geiler von Keisersberg mit sampt den obbestimten Tractäte. — Getruckt durch Johannem greininger (sic), uszgangen uff samstag zu mitfast im iar 1514. In-f°, 8 gravures.

Texte latin du Irrig Schaf, Sermones et varii tractatus, f° 121.

187. Navicula sive speculum fatuorum Prestantissimi sacrarum literarum Doctoris Joannis Geyler Keysersbergii Concionatoris Argentinen. a Jacobo Othero collecta. Compendiosa vitæ eiusdem descriptio per Beatum Rhenanum Selestatinum. Gravure: un vaisseau avec 4 personnes; au-dessus: ad Narragoniam. Après l'index: gravure imitée, avec quelques changements, de celle des Varia carmina de Brant, f° a, 1. S. l. et a., in-4°, Goth. La Vita, caract. rom. et signatures à part. — Sermons prêchés en 1498, traduits par Other (le texte allemand a, par erreur, Echer); dédiés à Jean Wydel de Gernsbach, abbé des bénédictins de Schuttern, 11 févr. 1510.

Idem. Argentorati transscriptum XVI. die Mensis Januarii. An. M.D.XI. In-4°, Goth., avec les mêmes gravures que le Narrenschiff de Brant, d'après l'éd. latine de Locher.

Idem. Argentorati in officina literaria Joannis Knobloųchi, iterum castigatiusque transscriptum. XXIIII. die Januarii. Anno M.D.XIII. In-4°, Goth., sans gravures.

Dans les Amœnit. frib., p. 75, on cite, d'après Maittaire, T. 1, P. 2, p. 708, une édition de 1499; c'est évidemment une erreur.

Des hochwirdigen doctor Keiserspergs narenschiff so er gepredigt hat zu Straszburg in der hohen Stifft daselbst Predictant (sic) der Zeit. 1498 dis gepredigt. Vnd vsz latin in tütsch bracht,

darin vil weiszheit ist zu lernen, vnd leert auch die narrenschel hinweck werffen. ist nutz und gut alen menschen. Cum Privilegio. — Getruckt zu Straszburg von Johanne Grieninger, vnd seliglich geendet, vf sant Bartholomeus abent In dem iar der geburt Christi Tusent.CCCCC.XX. In-f°, 2 colonnes, titre encadré, mêmes gravures que dans l'édition latine, mais dans un ordre un peu différent. — Le traducteur est le frère Jean Pauli; il commença le travail le 15 juin 1519 et l'acheva le 8 janv. 1520. Après l'index, des vers allemands d'Onuphrius Brant faisant l'éloge du poème de son père.

188. Sermones prestantissimi sacrarum litterarum doctoris Joannis Geileri Keiserspergii Concionatoris Argentinen. fructuosissimi de tempore necnon de sanctis et festivitatibus principalioribus per totum annum. Cum Privilegio. — Joannes Grüninger vir circumspectus ac providus. Argentine impressit. Anno. milesimo quingentesimo decimo 4. In vigilia Annuntiationis marie. In-f°, Goth., 2 colonnes, gravures.

Ces sermons furent traduits en latin par Jacques Biethen, de Riquewihr, et dédiés par lui à Conrad Wickram, vicaire général du diocèse de Strasbourg, et à Clément Daniel, curé de Ribeauvillé, ex ædibus domini mei Petri Wickram, summæ ædis concionatoris. Biethen dit que Geiler lui-même avait désiré la publication de ces sermons, prêchés en 1495, en partie dans la cathédrale, en partie à Sainte-Madeleine et à Saint-Nicolas-aux-Ondes.

Sermones... de sanctis accomodandi. De arbore humana. De XII. Excellentiis arboris Crucifixi. De XII. fructibus spiritus sancti. De XIII. Conditionibus mortis sub typo maioris villani arborum cesaris. dorfmeier. holtzmeier. De morte Virtuali sine gratia. De XXIII. Obsequiis mortuis impendendis que sermonibus de morte virtuali annectuntur. — Joannes Grüninger vir circumspectus ac providus. Argentine impressit. Anno millesimo quadringentesimo (sic) decimo 4. In vigilia Annunciationis marie. In-f°, Goth., 2 colonnes; mêmes gravures que dans l'édition ci-dessus.

Bien que le jour de la mise en vente, la veille de l'Annonciation, soit le même dans les deux éditions, elles diffèrent non-

seulement par le titre, mais aussi parce que dans l'une la date est 1514, et que dans l'autre, par suite d'une erreur typographique, il y a 1414.

Idem. J. Grüninger... Anno millesimo quingentesimo. decimo quinto. In vigilia Natiuitatis Marie. In-f°, Goth., 2 colonnes; mêmes gravures. Sur l'encadrement du titre on voit les lettres E. F. et G. W.

— Argent., 1518, in-4°. Amœnit. frib., p. 86.

— J. Grüniger (sic)... Anno millesimo quingentesimo. decimo nono. In vigilia Purificationis Marie. In-f°, Goth., 2 colonnes, mêmes gravures. Encadrement du titre différent de celui de 1515.

Das buoch Arbor humana. Von dem menschlichen baum, gepredigèt von dem hochgelerten Doctor Johannes Keysersberg, darin geschicklich und in gottes lob zu lernen ist, des holtzmeyers des dotz, frölich zu warten, Einem yeden menschen nütz und gut. — Datum in dem iar M.D.XXI. Uff sant Gregorientag getruckt zu Straszburg von Johannes grieninger; in-f°, mêmes grav. que dans les éd. latines. — Le traducteur n'est pas nommé et la version n'est pas littérale.

Des éd. du texte latin et du texte all. de 1510, citées par Oberlin, p. 12, me paraissent suspectes; le privilége impérial de l'éd. de 1514 est du 19 janv. de cette année.

189. Navicula penitentie. Per excellentissimum sacre Pagine doctorem Joannem Keyserspergium Argentinensium concionatorem Predicata. A Jacobo Othero collecta. Ecce ascendimus hierosolimam. Gravure, marquée H. B. : un vaisseau, sur lequel un prédicateur et des auditeurs. — Ordinatione magistri Johannis otmar locatis expensis per circumspectum virum Georgium Diemar... in Augusta vindelicorum feliciter sunt impressi et finiti in hebdomade post nativitatem beatissime virginis Marie. Anni Millesimi Quingentesimi Undecimi. In-f°, Goth. — Sermons prêchés dans la cathédrale pendant les carêmes de 1501 et de 1502, mis en latin par Other et dédiés par lui à Grégoire Reisch, prieur de la chartreuse de Fribourg, 15 nov. 1510.

Idem. Argentorati. In ædibus Matthie Schurerii Mense Maio. Anno M.D.XII. Tempus observa. In-4°, Goth.

— Argent. 1513. 1517. 1519. In-4°. Amœnit. frib., p. 81.

Das Schiff der penitentz und buszwürckung gepredigt in dem hohen stifft, in vnser lieben frauwen münster zu Stroszburg, von dem Wirdigen hochgelerten herren Doctor Johann Gayler von Kaysersperg, in Teutsch gewendt vom latin, ausz seiner aygnen handtgeschrifft. Ecce ascendimus hierosolymam. — Gedruckt zu Augspurg von maister Johann Otmar, mit zuthun vnd hilff in verlegung des erbern Jörgen Diemar Vnd volbracht in der ersten Fastwoch. Anno domini Fünffzehenhundert vnd viertzehen, etc. In-f°, titre encadré, avec le chiffre L B; au verso du dernier feuillet une gravure avec le monogramme de Hans Schäuffelin.

Idem. Strassb., Mat. Hupfuff, 1515, in-f°.

Das schiff des Heils Auff das aller kürtzest hie uszgelegt Nach der figur die doctor Johannes von Eck gemacht hat zu Ingoltstat. bewegt ausz den predigen des wirdigen Herren doctor Johannes geiler von Keisersperg etwan Predicant zu Straszburg in dem Elsas. M.D.XII. — Getruckt durch Johannem Grüninger, in der loblichen fryen stat Straszburg (der auch der meinung ist, alle bücher doctor Keiserspergsz zu trucken, in der grösze diszes bappyrs) vnd geendet vff sant Bartholomeus abent, in dem iar von Christi vnsers lieben herren geburt. Tausent fünffhundert zwölffe gezalet. In-f°, 24 feuillets avec 9 gravures, dont quelques-unes plusieurs fois répétées, en tout 13. — Ce volume ne contient pas les sermons mêmes de Geiler, il ne donne que l'explication d'une image que Jean Eck avait composée d'après ces sermons. Cette image, formant une double feuille in-f°, paraît avoir été publiée d'abord à part; un exemplaire s'en trouve en tête du Schiff des heils que possède la bibl. de Bâle; on y voit à peu près toutes les scènes de la construction du navire, du départ, de la navigation, etc., dont avait parlé Geiler. Les petites gravures dans le texte, exécutées par le même artiste, excepté celle de f° 21, reproduisent sous une forme plus détaillée quelques-uns des motifs réunis sur cette curieuse feuille. La Uszlegung

dieser Figur, imprimée sur le revers avec les mêmes caractères que le livre, est un résumé du texte.

190. Predig der himelfart Ma. Dis seind fier predig von vnser lieben Frawen Eine seit von irer himelfart... Gepredigt durch den wirdigen vnd hochgelerten doctorem Johannem geiler von Keisersperg. Anno domini, etc. 1409 (sic) vnd seind von seinem mund abgeschriben. — Getruckt durch Johannes grüninger in der loblichen fryen stat Straszburg vnd vollendet uff den abent vnser lieben frauwen der geburt, vnd inn dem iar von christi vnsers Herren geburt Tusent fünffhundert vnd zwölffe gezalt. In-f°, 18 feuillets, 2 col., 4 gravures.

191. Von dem baum der seligkeit alphabeth in XXIII predigten an einem baum XXIII est vffzesteigen zum ewigen leben. Strassb. 1512 et 1517, in-f°. Amœnit. friburg., p. 83.

Von dem Baum des ewigen lebens nach dem Alphabet geordnet und gepredigt durch den hochgelerten doctor Keysersberg. A la suite du n° 197 ci-dessous, et séparément chez Grüninger, 1518, in-f°, 40 feuillets.

23 sermons prêchés en 1490 dans les couvents de Sainte-Marguerite et de Sainte-Agnès ; en partie ce ne sont que des résumés. Texte latin, Sermones et varii tractatus, f° 93. V. ci-dessus n° 177.

192. Tractatus de dispositione ad felicem mortem XXVII sermonibus absolutus. S. l. et a., in-f°. Aussi à la suite de quelques-unes des éditions des sermons de arbore humana.

Von früchten der penitentz der sterbenden kunst, à la suite du n° 199.

Ces sermons sont peut-être le traité von dem Beichtweh que, suivant Béatus Rhénanus (dans son édition de Tertullien, Bâle 1521, in-f°, p. 471, argument du traité de pœnitentia), Geiler aurait écrit pour rassurer les âmes timorées.

193. Das Evangelibuch. Das buoch der Ewangelien durch das gantz iar, mitt Predig und vszlegungen durch den wirdigen hochgelerten Doctor Johannes Geiler von Keisersperg, der zeit Predi-

cant in dem hohen Stifft der keiserlichen freien stat Straszburg, die er in seinen fier letsten Jaren gepredigt hat. Vnd das vsz seinem mund von wort zu wort geschriben. Anno etc. M.D. vnd fier iar. Fast nutzlich vnd gut, nit allein den leyen etc. Vnd ist vor nie getruckt. Cum Privilegio. — Getruckt in der keiserlichen freien stat Strazburg von Johannes Grieninger in dem Iar als man zalt von der geburt Christi M.D.XV. In-f°, 2 col., gravures de différents maîtres et de différentes grandeurs; deux ont le monogramme de Hans Schæuffelin, une est marquée H. F. Au dernier feuillet, la vue de Strasbourg qui se trouve à la fin du Heiligenleben de Brant, édit. de 1502.

Evangelia mit vszlegung des hochgelerten Doctor Keiserspergs : und vsz dem Plenarium vnd sunst vil gutter Exempel nutzlich, Sumer und Winttertheil durch das gantz iar. Introit, anfang der Mesz Epistel und Collect etc. und auch me von den Heiligen vnd die zwölff Evangelia die der Doctor auch gepredigt und vszgelegt hat, seint von seinem mund abgeschriben, und getruckt mit gnad und Priuilegio vszweiszet wie nach stot. — Getruck (sic) in der keiserlichen freien stat Straszburg. von Johannes grieninger, volendet vff sant Adolffs abent des heiligen Bischoff in dem iar als man zalt von der geburt Cristi. M.D.XVII. In-f°, 2 colonnes. Quelques-unes des gravures de l'édition de 1515 sont supprimées; plusieurs sont remplacées par d'autres.

Euangelia. Das plenarium vszerlesen vnnd davon gezogen in des hochgelerten doctor Keiserspergs vszlegung der ewangelien vnd leren Anfang der Mesz, Colect, Secret, Epistel und Complend. Auch de sanctis von den heiligen. Summer vnd Winterteil durch das gantz iar. Vil guter exempel. Priester und leien nutzlich. Auch. XII. ewangeli von doctor Keiserspergs mund geschriben hie in nüw getruckt. mit gnad und priuileg vszweiszt Keiserlicher brieff. — Getruckt in der keiserlichen stat Straszburg von Johanni Grieninger, volendet vff sant Gregorius abent in dem iar als man zalt nach der geburt Christi Tausent. CCCCC vnd XXII. In-f°, gravures.

Ce recueil se compose de sermons et d'extraits réunis par Jean Pauli au profit des personnes qui sont empêchées d'aller à l'église ou qui aiment une lecture instructive.

A cause de l'analogie du titre, les rédacteurs des catalogues de quelques bibliothèques et même des auteurs d'ouvrages bibliographiques ont confondu ce volume avec un autre qui, tantôt sous le titre de Evangelia und Episteln, tantôt sous celui de Plenarium oder Evangelibuch, ou de Evangelia mit uszlegung der glos, epistel, prophecy etc., a été imprimé fort souvent depuis 1478, à Augsbourg, à Strasbourg, à Bâle. Ce ne sont pas des sermons, c'est une simple traduction des péricopes et de quelques parties de la liturgie.

194. Die Emeis. Dis ist das buch von der Omeissen. vnnd auch. Her der Künnig ich diente gern. Vnd sagen von Eigentschafft der Omeissen vnd gibt underweisung von den vnholden und hexen, und von gespenst der geist. und von dem wütenden heer wunderbarlich, vnd nützlich ze wissen, was man darvon halten oder glauben soll. Vnd ist von dem hochgelerten doctor Joannes Geiler von Keisersperg.... geprediget worden.... F° 66 : Item disz buch das ist geruckt (sic) und selliglich geendet durch Johannem Grieninger, In der Stat Straszburg vff Freitag vor der Herren fastnacht inn dem iar M.D.XVI. In f°, 2 colonnes, gravures.

Idem. ...J. Grienninger, geendet vor mitfast in dem iar nach geburt Christi 1517, f°. Mêmes gravures. — Sermons prêchés pendant le carême de 1508 et recueillis par Pauli.

195. Her der Küng ich diente gern. Also ist dis büchlin genant vnd haltet in funffzehen schöner nützlicher leer und predig, auszgelegt von dem hochgelerten gotzförchtigen doctor Johannes Geiler von Keisersperg... Gravure : empruntée au Virgile de Brant, f° 378, un roi entouré de sa cour, dans une salle. Getruckt in der Keiserlichen freien stat Straszburg, von Johannes Grieninger vnd geendet vff sant Mathis abent in dem iar von der geburt vnsers herren Cristi. M.D.XVI. In-f°, 2 colonnes.

Idem, avec une autre gravure au titre : un roi assis sous un portique ouvert, devant lui cinq courtisans, au fond une ville. — Grienninger... sant Mathis abent in dem iar... M.D.XVII. La gravure du titre est reproduite dans le Barbarossa d'Adelphus, éd. de Strasb. Grüninger, 1535, f°.

Ordinairement ce recueil fait suite à l'Emeis; la pagination se suit à travers les deux ouvrages, mais il existe aussi de chacun des exemplaires à part.

196. Die brösamlin doct. Keiserspergs vffgelesen von Frater Johann Paulin barfuserordens. Vnd sagt von den funffzehen Hymelschen Staffelen die Maria vffgestigen ist, vnd gantz von den vier Leuwengeschrei. Auch von dem Wannenkromer, der Kauflüt sunderlich hüpsche matery bei. LXII. predigen, nutzlich vnd gut den menschen die das lesen, on zweifel wol dadurch gebessert werden. Cum Priuilegio. — F° 110ª: Getruckt von Johannes Grüningern in der Keiserlichen freien stat Straszburg, vff Mitwoch nach vnser lieben frawentag der liechtmesz, in dem iar von der geburt Christi unsers herren. 1517.

Suit une seconde partie sans titre, mais avec pagination à part; à la fin... Grüninger... uff vnser lieben frauwen abent der verkündigung. In dem iar als man zalt von der geburt christi tausent fünffhundert und. XVII. In-f°, 2 colonnes, titre encadré, gravures qui, depuis f° 45 jusqu'à f° 87 de la 1re partie, sont marquées H. F. avec la date 1516.

Ces miettes ont été ramassées par le frère Pauli; depuis la mort de Geiler, dit-il, on a publié quelques recueils de ses sermons où l'on a omis l'accidens facetiæ; c'est pourquoi il croit devoir rétablir le texte tel qu'il l'a entendu lui-même; en outre, il ajoute des sermons et des fragments de sermons qui n'avaient pas encore paru.

1re partie. 1° 22 sermons von den 15 staffeln. Dans ces discours, prêchés dans la cathédrale en 1508, Geiler applique à la Sainte-Vierge les psaumes 119 à 133, appelés cantica graduum. Cela me fait supposer que ce sont les Predigten von den Stuffen-Psalmen, dont Oberlin, p. 25, et Riegger, Amœnit. friburg., p. 90, citent une édition de 1515, Strasb., in-f°.

2° Von den vier Leuwengeschrei, 17 sermons prêchés pendant la foire de 1507 dans la cathédrale et dans quelques couvents.

3° Der Wannenkremer, sermons de foire.

La 2e partie contient, outre des fragments divers, quelques

sermons que Pauli avait oublié d'insérer dans ses recueils précédents.

197. Das buch der sünden des munds. Von dem hochgelerten Doctor Keisersperg, die er nent die blatren am mund davon er. XXIX. predigen und leeren gethon hat, Auch darby Doctor Keiserspergs alphabet in. XXIII. predigen geordiniert Nützlich vnd gut den menschen die das lesen, davon wol gebessert mögen werden. — Getruckt in der Freien statt Straszburg, durch Johannem Grieninger, vnd vollendt vff sant Fridlins tag. Im iar nach Christi geburt. M.CCCCC. vnnd. XVIII. In-f°, 2 col. Titre encadré, gravures, dont quelques-unes sont marquées de Hans Baldung Grün, et une, à ce qu'il paraît, de Hans Schäuffelin.

Les sermons von den sünden des munds, prêchés dans la cathédrale pendant le carême de 1505 et publiés par Pauli, se terminent au f° 90; puis viennent, avec un nouveau titre (gravure, l'arbre de vie) et avec une pagination à part : Des hochgelerten doctor Keiserspergs alphabet in XXIII Predigen. V. ci-dessus n° 191.

198. Sermones et varii Tractatus Keiserspergii iam recens excusi : quorum Indicem versa pagella videbis. Endecasyllabum Ottomari Luscinii... Cum Priuilegio Imperiali. — Petrus wickgram... Joanni Grüninger calcographo ingenuo tradidit... Anno restitute salutis. 1518. Kalendis augusti. In-f°, Goth., 2 col., titre encadré, 4 gravures.

Idem. 1521. Kalendis augusti. In-f°, Goth., 2 col., mêmes gravures, mais autre encadrement du titre.

199. An dem Ostertag hat der hochgelert Doctor Keisersperg gepredigt von den dry marien wie sie vnsern heren iesum cristum wolten salben Vnd von den mucken die vnsz die salben verderben. Von dem senffkörnlin. Vnd von den früchten des wolsterbens. Angeschriben von einer ersamen iunckfrawen vnd die erbeten das sie sollchs in den druck gelasen hat, in hoffnung zu gut allen menschen. — Seliglich geendet vnd gedruckt von Joannes Grieninger in der Keyserlichen statt Straszburg auff mitfasten im iar 1520. In-f°, 2 col., gravures, dont une au titre.

Sermons prêchés dans le cloître de la cathédrale, entre Pâques et la Pentecôte de 1495. Ceux sur l'art de bien mourir, von früchten der penitentz, der sterbenden kunst, commencent f° 31; ils avaient déjà paru à part en latin; v. n° 192.

200. Doctor Keiserspergs Postill: Vber die fyer Euangelia durchs jor, sampt dem Quadragesimal, vnd von ettlichen Heyligen, newlich uszgangen. Au-dessous: le portrait de Geiler. — Getruckt, vnnd seligklich vollendt durch Joannem Schott zu Straszburg... anno Christi M.D.XXII. In-f°, 4 parties, chacune avec sa pagination. 33 grandes gravures de Jean Wächtelin et de nombreuses petites.

Ce recueil, qui embrasse toute l'année ecclésiastique, fut publié par Henri Wessmer, qui, dit-il, avait entendu et écrit les sermons; il y en a de différentes années, 1499, 1506, 1507, 1508, 1509; quelques-uns se retrouvent par extrait dans les Evangelia mit uszlegung, ou par fragments dans les Brösamlin. Le texte de la Passion est celui qui parut en 1506 avec les gravures d'Urs Graf.

23 des planches de Wächtelin se retrouvent dans l'ouvrage intitulé: Passio Jesu Christi salvatoris mundi vario carminum genere F. Benedicti Chelidonii Musophili doctissime descripta cum figuris artificiosissimis Joannis Wechtelin. S. l. et a., in-f°, 27 gravures.

Dans le Catalogus librorum impressorum bibliothecæ S. Johannis..., Strasb. 1749, in-f° p. 88, est indiqué: Geileri Postill. Bas. 1491, Martin Schott, in-f°. Weislinger, l'auteur du catalogue, a confondu la Postille de Geiler avec le Plenarium publié par Martin Schott à Strasb., une 1re fois en 1481 et de nouveau en 1491; du reste, Martin Schott n'a rien imprimé à Bâle. — Dans les Amœnit. frib., p. 84, on cite une édition de la Postille de 1512; il faut lire 1522.

IV.

PIERRE SCHOTT.

201. Petri Schotti Argentin. Patricii: Juris utriusque Doctoris consultissimi: Oratoris et Poetæ elegantissimi: græcæque linguæ

probe æruditi (sic) : Lucubraciunculæ ornatissimæ.. — A la fin, avant le registrum operis : Impressa a Martino Schotto Cive Argen. Sexto Nonas Octobres Anno Christi M.CCCC.LXXXX.VIII. Au-dessous : l'insigne des Schott, des deux côtés les initiales P. S. In-4°. Les mots grecs dans les lettres de Schott et de ses amis sont laissés en blanc.

202. De mensuris syllabarum epithoma sicuti succinctissimum ita et fructuosissimum. — Impressum per Johannem Schottum civem Argen. Nono Kal. Januarias Anno salutis humanæ MCCCCC. 14 feuillets in-4°.

Epithoma de sillabarum quantitate ac versuum connexione. — Impressum per Mathiam Hupfuff civem Argen. Anno salutis humane M.CCCCC.VI. In-4°. A la fin est ajouté le carmen sur sainte Madeleine attribué à Pétrarque.

V.

SÉBASTIEN MURR.

203. Baptistæ Mantuani Poetæ Oratorisque clarissimi duarum Parthenicum libri : cum commentario Sebastiani Murrhonis Germani Colmariensis : Hæbraice (sic) Græcæ Latinæque linguarum interpraetis (sic) doctissimi. — Impressum Argentinæ quinto Kalendas Septembres. Anno Christi M.CCCCCI. Marque de Jean Schott. In-4°.

Idem, augmenté de la 3e Parthenica. Argent. J. Knoblouch, 1515 et 1518, in-4°.

203a. Opus calamitatum Baptistæ Mantuani. 1502. V. Ind. bibl. 119.

Idem. Argent., J. Knoblouch, 1515 et 1518, in-4°.

Les deux ouvrages avec les commentaires de Murr et de Brant, aussi dans l'édition de Paris : Novem fratris Baptistæ Mantuani ...opera præter cætera moralia, familiari quidem Jodoci Badii Ascensii explanatione elucidata omnia, quædam vero etiam argutissima Seb. Murrhonis et Seb. Brantii Germanorum doctissimorum elucidatione decorata. Venundantur ab Joanne Parvo et ipso Ascensio Parrhisiis, et ab Jacobo Forestario Rothomagi,

in suis cuiusque ædibus. — In fine : Coimpressa in ædibus Ascensianis impendio ipsius Ascensii Joannis Parvi et Jacobi Forestarii. Anno salutis M.D.VII, ad cal. Decemb. In-f°. — Nouv. éd., 1513, 3 T. in-f°.

VI.

JODOCUS GALLUS.

204. Mensa philosophica. — Impressum Heidelbergæ anno M.CCCC. LXXXIX. 46 feuillets in-4°. Goth.

204[a]. Jodoci Galli Rubiacensis Oratio habita in sinodo Spirensi Quarto ydus May Anno MCCCCLXXXIX. — Dans le Directorium statuum, Ind. bibl. 49.

204[b]. Monopolium et societas vulgo das liechtschiff. Questio minus principalis a Jodoco Gallo rubiacensi In disputatione quodlibetari excitandi ioci et animi laxandi causa heydelberge determinata. Dans le même volume que le numéro précédent.

205. Nosce te ipsum. S. l. et a. (1489). In-4°. Goth. Sur le titre il n'y a que le tetrastichon de Gallus.

206. Francisci Philelfi poete et oratoris clarissimi conviviorum libri duo. F° i, 4 et suiv. : Epithoma epularis lauticie Jodoci Galli Rubeaquensis. — Spiris Conradus Histius imprimebat anno a natali M.D.VIII. In-4°. Goth.

VII.

JACQUES HAN.

207. Oratio pulchra et elegans de statu clericali Jacobi Han argentinensis ad clerum spiris habita. S. l. et a. (1493). 8 feuillets in-4°, le dernier vide. Goth.

VIII.

ULRIC SURGANT.

208. Homiliarius doctorum. Au-dessous une grande gravure : au milieu un prêtre entouré de peuple, des deux côtés les bustes des principaux Pères qui ont été prédicateurs. — In fine.... factore Nicolao Kesler in inclyta Basiliensi urbe impressum anno incarnationis dominice Millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio pridie Kal. octobris. Marque de Kessler. In-f°. Goth.

Idem : Omiliarius doctorum de tempore. Même gravure. — In fine : ...impensa providi viri Wolfgangi Lachner in officina magistri Jacobi de Pforczen Basilee elaboratum Anno a partu virginis salutifero Millesimo quingentesimo quinto. In-f°. Goth.

Reber et Stockmeyer, p. 64, citent une édit. de 1506, Bâle, Kessler.

209. Manuale curatorum predicandi prebens modum : tam latino quam vulgari sermone practice illuminatum : cum certis aliis ad curam animarum pertinentibus : omnibus curatis tam conducibilis quam salubris. — Feliciter ac fausto finit liber animo : laboriosa diligentia impressus : anno fructifere incarnationis Millesimo quingentesimo tercio : mensis vero Augusti die decimo quarto. In-4°. Goth. Au titre la marque de Michel Furter de Bâle.

Ibidem, 1504, in-4°. — Revue d'Alsace 1873, p. 328.
Augustæ Vindelicorum, 1504, in-4°. — Panzer 6, 133.
Basileæ, M. Furter, 1506, Jan., in-4°.
Argent., Joh. Prüss, 1506, in-4°.
Basileæ, M. Furter, 1506, 8 Mart., in-4°.
Maguncie, Joh. Schöffer, 1508, in-4°. — Panzer 9, 538.
Basileæ, Furter, 1514, in-4°. — Weller 844.
Argent., impensis Pauli Götz Jo. Schottus impressit. 1516, 26 febr., in-4°.
Argent. Joh. Knoblouch., 1520, 24 febr.

210. Regimen studiosorum. S. l. et a. (1502), in-4°. Goth.

IX.

JEAN HUGONIS.

211. Quadruvium Ecclesie quatuor prelatorum officium quibus omnis status tum secularis tum vero Ecclesiasticus subiicitur. Gravure. — Exaratum est opus hoc salubre In inclitissima Helveciorum urbe Argentina per Joannem Grüninger Calcographie artificem ipso die Inventionis prottomartiris Stephani Anno salutis Millesimo quingentesimo quarto. Suivent des emendationes, la marque de l'imprimeur et une Protestatio de non quitquam scripsisse quot est contra ecclesiam ad Imperium. In-f°. Gravures. Car. rom., la Protestatio en car. goth. Impression mauvaise et pleine de fautes.

Der heiligen Kirchen und des Römischen Reichs wagen fur. — In fine ante protest. : Getruckt in der Keiserlichen freien stat Straszburg durch Johannem Gröininger und selig volendet uff montag nach unser lieben frowen geburt des Jars von gottes menschwerdung M.D.IIII. In-f°. Mêmes gravures que dans l'édit. latine.

X.

JÉROME BRUNSCHWIG.

212. Dis ist das buch der cirurgia. Hantwirchung der wundartzny von Hyeronimo brunschwig. Gravure : un homme nu criblé de blessures, chacune avec l'instrument qui l'a produite. — Durch Johannem Grüninger gedruckt und vollendet zu Straszburg uff dinstag nach sant Peter unnd pauls tag. Anno domini M.CCCC.XCVII. In-f°, 2 col., 47 gravures.

Il y a des exemplaires qui ont à la fin : durch iohannes grüniger gedruck und volendt zu strasburgk uff zinstag nach sant peter und pauls dag. Anno domini M.CCC.XCVII. C'est à cause des fautes qu'on réimprima le dernier feuillet.

Idem. Augsb., Hans Schönsperger, 1497, in-f°.

Das buch der wundartzeny. Handwirckung der Çirurgia von Jyeronimo brunschwick. Nüw getruckt mit ordenlicher zusagung. Mêmes grav. que dans l'éd. de 1497. — Getrutkt (sic) durch Johannem Grüninger uff den Palmabent in dem Jar M.D. und XIII. In-f°, 2 col. Mêmes grav. que dans l'édition de 1497.

Trad. anglaise : The noble experyence of the virtuous handworke of surgerie. Lond. 1525, in-f°.

213. Liber de arte distillandi, de simplicibus, Das buch der rechten Kunst zu distilieren die eintzigen ding von Hieronymo brunschwygk. — Getruckt durch den wolgeachten Johannem grueninger zu Straszburg an dem achten tag des meyen. Als man zalt von der geburt Christi fünfftzehenhundert. Lob sy got. — In-f°, 2 col. Gravures. — Hain 4021.

Medicinarius. Das buch der gesuntheit. Liber de arte distillandi simplicia et composita. Das nüw buch der rechten Kunst zu distillieren. Ouch von Marsilio ficino und anderer hochberöpmter (sic) Artzte natürlich und gute kunst zu behalten den gesunden leib und zu vertryben die krankheit mit erlengerung des lebens. Deux gravures : Marsile Ficin assis, devant lui un jeune homme et un vieillard; au-dessous un jardin, deux jeunes filles cueillent des fleurs, deux jeunes gens dont l'un occupé près d'un fourneau sur lequel est un alambic. — F° V, 8 : ...Und ist das buch in der keiserlichen fryen stat Straszburg getruckt durch den wolgeachten Johannem grueninger in dem apprelen als man zalt von der geburt Christi fünfftzehenhundert und. V. Jar. A la fin, marque de Grüninger. In-f°., 2 col. Gravures. — L'ouvrage est divisé en 6 livres; les 2 premiers sont l'Ars distillandi de Brunschwig; le 3e et le 4e, la traduction par Jean Adelphus des 2 premiers livres du de triplici vita de Marsile Ficin; le 5e traite des Composita, le 6e des remèdes faciles à obtenir; à la fin une page sur les moyens d'écrire avec de l'or, de ramollir le fer, le cuivre, etc.

Idem. Strassb., Grüninger, 1509, in-f°.

Liber de arte distillandi de compositis. Das buch der waren kunst zu distillieren die composita und simplicia, und das buch thesau-

rus pauperum, Ein schatz der armen genant Micarium, die brösamlin gefallen von den büchern der Artzny, und durch Experiment von mir Jheronimo brunschwick uffgeclubt und geoffenbart zu trost denen die es begeren. Gravure : Distillatorium ad aqua vite (sic); appareils et deux hommes. — ...Getruckt und gendigt in der keisserlichen fryen stat Straszburg uff sant Mathis abent in dem Jar M.VC. und XII. In-f°. 2 col. Gravures. — Weller, 822, mentionne une éd. de 1514.

Idem. Das buoch zu distillieren die zusamen gethonen ding composita genant, auch die eintzigen ding, und das buoch Thesaurus pauperum. Etc. — Getruckt und volendet in der keiserlichen stat Straszburg durch Johannem Grüninger uff sant Adolffs abent in dem Jar so man zalt nach Christi geburt M.CCCCC.XIX. In-f°.

— Strassb. 1531, 1532, 1557. Etc.

Trad. anglaise : The vertuose boke of distyllacion of the waters of all maner of herbe, translate out of duyche (by Lawrence Andrew). Southwark 1525, Lond. 1527, in-f°. Ne contient que la distillation des simples.

214. Liber pestilentialis de venenis epidimie. Das buch der vergifft der pestilentz das da genant ist der gemein sterbent der Trusenblatern von Jeronimo brunswig. — Getruckt und volendt durch meister Hansen grüninger uff mitwoch nach unser lieben frowen hymelfart in dem iar als man zalt. 1.500. iar. — In-f°. 2 col., 36 feuillets. Gravures.

215. Thesaurus pauperum sive Hausapothek guter gebräuchlicher Artzney. Strassb. 1512, in-f°, Haller, Bibl. medicinæ practicæ. Berne 1776, in-4°. T. 1, p. 476. — Forme aussi le 5e livre du Distillirbuch de 1512 et de 1519.

Je n'ai pas pu me procurer l'éd. de 1512; dans une d'Augsbourg, Henri Steyner, 1543, in-f°, l'ouvrage a ce titre: Hausapothek. Zu yeden leibsgebresten, für den gemaynen mann und das arm Landvolck, durch Hieronymum Braunschweyg getrewlich zusammentragen und an den tag gegeben. Avec grav. en bois.

XI.

THOMAS WOLF.

216. Hic subnotata continentur Vita. M. Catonis. Sextus Aurelius de vitis Cæsarum. Benevenutus de eadem re. Philippi Beroaldi et Thomæ Vuolphii Junioris disceptatio de nomine imperatorio. Epithoma rerum Germanicarum usque ad nostra tempora. — Joh. Prüs in ædibus Thiergarten Argentinæ imprimebat. Anno M. D. V. quinto Idus Martii. In-4°.

217. Joannes Garson de miseria humana.— Joannes Grüninger quarto nonas Martii Anno M. D. V. Argentinæ imprimebat. 20 feuillets in-4°.

218. Divus Bernardus in symbolum Apostolorum. Idem in orationem dominicam. Idem de fide christiana. Thomas Wolphius iunior in psalmum Benedicam. — Joannes Knoblochus imprimebat. Mathias Schurerius recognovit. In-4°. Le traité de Wolf commence au f° C, 2.

Thomæ Vuolphii junioris in Psalmum tercium et trigesimum expositio. Expressum Erphordiæ Anno MDVII. 18 feuillets in-4°. Cette édition a de plus que celle de Strasbourg une lettre de Spalatin à Mut. Rufus, 18 sept. 1506, ex vallibus georgianis, et des vers du même, d'Eoban Hess et de Henri Urbanus; elle n'a pas ceux de Brant, de Bebel et de Vogler.

219. Thomas Volphius junior D. Doctor in Psalmum. Domine quis habitaiibt (sic) in tabernaculo tuo. In expositione sexti versus paucula quæpiam per transgressionem dicta pro invictissimo Cæsare Maximiliano Augusto contra Guilhelmum episcopum Lodoviensem. — Joannes Grüninger Argentoraci imprimebat. Anno Christi M.D.VIII. Die. XXVI. Maii. 24 feuillets in-4°.

220. Subnotata hic continentur. Magni Athanasii in psalmos opusculum. Enchiridion Epicteti stoici. Basilii oratio de invidia. Plutarchus de differentia inter odium et invidiam. Tabula Cebetis Thebani. — Mathias Schurerius artium doctor id libelli veluti primitias ex officina sua impressoria feliciter emisit, die VIII. Junii anno M.D.VIII. In-4°.

XII.

MATTHIAS RINGMANN PHILÉSIUS.

221. Hemistichia poetarum sententiosiora pro pueris. — Joannes Knoblochus imprimebat, Argent. S. a. (1505). In-8°.

222. De ora antarctica per regem Portugallie pridem inventa. Gravure : quatre sauvages et cinq navires. — Impressum Argentinæ per Mathiam Hupfuff. M. V°. V. In-4°. Goth.

223. Opusculum Michaelis Coccinii Tubingensis alias Köchlin dicti. De imperii a græcis ad germanos tralatione. In quo etiam disseritur qui Galliæ populi spectent ad ius et ditionem imperii. — Joannes Grüninger imprimebat Argent. S. a. (1506). In-4°.

223[a]. Passionis Christi unum ex quatuor evangelistis textum. Ind. bibl. 179.

224. Julius der erst Römisch keiser von seinen Kriegen. erst mals vsz dem Latin in Tütsch bracht, vnd nüw getruckt. — Gedruckt in der löblichen fryen statt Straszburg durch flysz Johannis Grüninger, vff den sübenden tag des Mertzen anno domini M.CCCCC.VII. In-f°. 126 feuillets numérotés, une seule colonne. Gravures sur bois.

Julius der erste Römisch keiser von seinem leben vnd kriegen erstmals vsz dem latein in tütsch gebracht vnd mit andrer ordnung der capitel vnd vil zusetz nüw getruckt. — Gedruckt in der loblichen fryen stat Straszburg durch Joannem Grüninger, vff sant Adolffs des heiligen bischoffs tag im Jar M.CCCCC.VIII. In-f°, sans pagination. Gravures sur bois. — Une nouvelle édition, revue et avec quelques changements dans le titre, parut à Mayence (Jean Schöffer), 1530, in-f°.

225. Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis ad eam rem necessariis. Insuper quator Americi Vespucii navigationes. Universalis cosmographiæ descriptio tam in solido quam plano, iis etiam insertis quæ Ptholomæo ignota a nuperis reperta sunt. — A la fin, une marque dont Brunet

(5[e] édit., t. 2, col. 316) donne un fac simile, et qui selon toute apparence est en partie une imitation d'une de celles de notre imprimeur strasbourgeois Jean Schott (v. p. ex. la 2[e] édition de la Margarita philosophica, 1504, in-4°); c'est une circonférence traversée par un diamètre; du centre part un rayon perpendiculaire, qui se continue au-dessus du cercle où, coupé par deux branches, il devient la croix de Lorraine; dans les cercles les initiales S. D. signifient Saint-Dié, G. L. Gaultier Lud, N. L. Nicolas Lud, le monogramme composé de M. J. Martin Jlacomylus. Au-dessous de la marque : Finitum. VII. Kal. Maii Anno supra sesqui millesimum VII; sur les côtés les deux distiques :

Urbs Deodate tuo clarescens nomine præsul
Qua Vogesi montis sunt juga pressit opus
Pressit et ipsa eadem Christo monimenta favente
Tempore venturo cætera multa premet.

52 feuillets in-4°. — Outre l'exemplaire qu'a décrit M. d'Avezac et qu'il a cru être un unicum, il en existe un à la bibliothèque de Schlestadt, provenant de la collection de feu M. Dorlan.

Idem. Pressit apud Argentoracos hoc opus ingeniosus vir Johannes Grüninger. Anno post natum salvatorem supra sesqui millesimum nono. Joanne Adelpho Mulichio Argentinensi castigatore. In-4°. Goth. — Le Globus mundi declaratio sive descriptio mundi, corrigé également par Adelphus, parut chez le même imprimeur, le 31 août 1509, 14 feuillets in-4°. Goth. — M. d'Avezac, p. 114 et suiv., prouve que ce traité est dans une connexion intime avec la Cosmographiæ introductio. Cette dernière parut aussi à Venise, per Joa. Ant. et fratres de Sabio ex requisitione Melch. Sessæ, 1533, pet. in-8°

226. Grammatica figurata octo partes orationis, secundum Donati editionem et regulam Remigii ita imaginibus expressæ ut pueri iucundo chartarum ludo faciliora grammaticæ præludia discere et exercere queant. Suit un tétrastique. — 1509. — V. la description, T. II, p. 119 et suiv.

227. Renati secundi Siciliæ Regis Lothoringiæ ducis vita per Johannem Aluysium Crassum Calabrum edita. Au-dessous : les armoi-

ries de René II. Au dernier feuillet: Distichon Petri de Blarrorivo in quo literæ numerales important annum obitus Renati :

Rex probus in sancta requiescat pace Renatus
Truxque gravi cesus antea morte Leo.
Christianam vite inte-
gerrime agenti
christianus contigit
obitus.
Laus deo.

S. l. et a., 6 feuillets in-4°. Dans la dédicace, ex opido divi Deodati anno MDX, Ringmann dit: „eam (vitam) ego mox in officina Gualtherii Ludii, viri optimatis, disseminandam publicandamque... putavi“. D'ailleurs le papier, le format, les caractères sont les mêmes que ceux des autres publications de Lud. Aucune des bibliothèques de Paris ne possède cet opuscule; je ne l'ai trouvé que dans celle de Schlestadt, collection de feu M. Dorlan. Brunet ne le connaît pas. Il est réimprimé, d'après une copie due à l'obligeance de M. Wendling, archiviste-bibliothécaire de Schlestadt, dans le Journal de la Société d'archéologie lorraine, Juin 1875.

228. Instructio manuductionem prestans in cartam itinerariam Martini Hilacomili : cum luculentiori ipsius europæ enarratione a Ringmanno Philesio conscripta. — Argentorati ex officina impressoria Joannis Grüninger... anno salutis. M.D.XI. mense Aprili. In-4°, 22 feuillets.

229. Apologia mulierum in viros probrosos Joannis Motis Neapolitani sacre sedis apostolice secretarii. Jo. Hiseo lectori : Sta lector cupiens novi — Mox audire aliquid ioci. — Sexus fœminei venit — Patronus, tibi quid velit — aut expostulet: auribus — Gratis accipe si placet. — Unquam vel placuit tibi — Ingens laus muliercula. — Hecatosticha et penthadecas elegiaca : de obscenis mundi voluptatibus extemporalis Georgii Gockenschnabelii Oringensis. — Excussum in Thermis Antoninis oppidi Badensis per Renatum Beck civem Argentinensem. Anno M.D.XI. nono kal. Januariis. quando pestis preter solitam crudelitatem Argentorati incrudescebat. Au dernier feuillet la marque de Beck.

In-4°, 18 feuillets. — Le poème de Motis avait d'abord paru en Italie sous ce titre : Invectiva cœtus feminei contra mares edita per magistrum Joh. Motis. S. l. et a. 5 feuillets in-4°. Goth.

230. Continentur in hoc libello quatuor Plauti comœdiæ : Amphitryo, Aulularia, Duo captivi et Menechmi, familiaribus annotationibus declaratæ. Argent., Joh. Grüninger. S. a., in-4°. Gravures sur bois. — Les vers de Ringmann se trouvent aussi dans : Aulularia Plautinarum comœdiarum lepidissima. Argent., Joh. Prüsz. S. a., in-4°.

231. Lilii Græгorii Ziraldi Ferrariensis syntagma de Musis. Au-dessous une gravure dans un cadre carré : la fontaine d'Hippocrène dans laquelle se baignent les neuf Muses, avec l'inscription : ἐννεα θυγατερες μεγαλου διος. Autour du cadre : Ab Jove principium Musæ — Dulces ante omnia Musæ — Nymphæ noster amor — χαιρετε τεκνα διος. — Mathias Schurerius artium doctor summa cum diligentia impressit, non omissis accentibus in eis que græca sunt. Argentorat. Ann. salutis M.D.XI. Idibus Augusti. 13 feuillets in-4°. Gravures sur bois. Les accents grecs ne sont omis que sur la gravure du titre.

Ibidem, mense Julio M.D.XII. In-4°. — Le traité se trouve aussi dans les œuvres de Giraldi, Bâle 1580, in-f°. T. 1, p. 531 et suiv.

XIII.

JEAN ADELPHUS.

232. Das buch des lebens. Marsilius Ficinus von Florentz von dem gesunden und langen leben, der rechten artznyen, von dem Latein erst nüw zu tütsch gemacht durch Johannem Adelphi Argent. Inséré dans le Medicinarius de J. Brunschwig, 1505, f° 131 et suiv., et dans le Neuw Distilierbuch du même, 1509, 1531. Ind. bibl. 213.

Publié à part mit vil nuwen zusatze der quinta essentia und anderer stück. — Getruckt... zu Straszburg, durch Johannem Grüninger, uff sant Hylarius tag im iar M.D.VIII. In-f°. Grav.

Ibidem, uff sant Adolffs tag, in dem iar nach der geburt Christi Tausent fünff hundert und XXI. In-f°. Grav.

233. Oratio proverbiorum condita a Philippo Beroaldo qua doctrina remotior continetur. — Impressa Argentine per Matthiam hupfuff chalcographum accuratissimum anno salutis M.D.V, die VII Junii, Conrado Duntzemio dictatore de patria bene merito. In-4°. Goth.

234. Alcimi Aviti Viennensis episcopi poetæ christianissimi libri VI de origine mundi, de originali peccato, de sententia dei, de diluvio mundi, de transitu maris rubri, de virginitate. Marque de l'imprimeur. — Fœliciter impressum anno virginei partus M.CCCCC.VII. feria quinta post Bartholomei. In-8°. Goth. Au verso du titre sont des vers de Philésius et d'Adelphus; dans ceux du premier, Grüninger est nommé comme l'imprimeur du livre.

235. Marsilii Ficini Florentini de religione christiana et fidei pietate opusculum. Xenocrates de morte, eodem interprete. — Impressum Argentine per Joa. Knoblouch, anno domini M.D.VII. Nonas decembris. Marque de Knoblouch. In-4°.

236. Hi sunt in hoc codice libelli X divi Gregorii Nazanzeni (sic) Apologeticus. Liber I. De epiphaniis sive natali domini. De luminibus, quod est de secundis epiphaniis. De fide liber I. De Nicena fide, de penthecoste et spiritu sancto. De semetipso ex agro reverso. De dictis hieremie presente imperatore. De reconciliatione et unitate monachorum. De grandinis vastatione. De arrianis quod non liceat semper et publice de deo contendere. — Impressus Argentine per Joannem Knoblouch. Anno domini M.D.VIII. Hilarii. Marque de Knoblouch. In-4°.

237. Plautus poeta comicus. Marque de l'imprimeur. — Joannes Gruninger Argent. imprimebat. anno humanitatis Christi M.D.VIII... octavo die aprilis. Argentine. Gravures. In-8°.

237ª. Traduction de l'Esope de Brant. V. n° 157.

238. Margarita facetiarum. Alfonsi aragonum regis vafredicta. Proverbia Sigismundi et Friderici tertii Ro. Imperatorum. Scomata

Joannis Keisersberg concionatoris Argentinensis. Marsilii Ficini Florentini de sole opusculum. Hermolai Barbari orationes. Facetiæ adelphinæ. — Impressum per honestum Johannem Grüninger anno nostræ redemptionis octavo supra millequingentos. Argentinæ. In-4°.

Dédié à Léonard Nusbach, avocat à la cour épiscopale de Trèves, Strasbourg 1er mars 1508; les Scommata de Geiler sont dédiés à Jodocus Gallus, Strasb. 27 fév. 1508; les deux discours d'Hermolaus Barbarus contra poetas à Dietrich Grésémund, Strasb. 1er mars 1508; le traité de Mars. Ficinus à Jean Spiegel, Trèves 15 mars 1508; les facetiæ adelphinæ à Georges Uebelin, Strasb. 1er fév. 1508. — A la suite du traité de M. Ficinus, De sole, il y a quelques chapitres du traité du même, De lumine, f° F, 4b, parmi les scommata de Geiler, le passage: „Persuasio trinitatis in una essentia. Frater minor est tonsus ut fatuus, ligatus fune ut fur, nudus pedes ut histrio, lotterbub". A la fin, un dictum jocosum suivi d'une traduction en rimes allemandes.

Margarita facetiarum. Alfonsi Aragonum regis vafredicta. Proverbia Sigismundi et Friderici tertii Ro. Imperatorum. Tropi sive sales Joannis Keisersberg concionatoris argentinensis, in quarum priori (sub nomine Scomatum) impressione, nonnullæ indigestæ similitudines casu insertæ sunt præter autorem, e quibus una saltem hæc est: de persuasione trinitatis in una essentia, frater minor est tonsus etc. Nemo igitur in viro innocentissimo scandalisetur. Marsilii Ficini Florentini de sole opusculum. Hermolai Barbari orationes. Facetiæ Adelphinæ. — Impressum per honestum Johannem Gruniger (sic), anno nostræ redemptionis nono supra millequingentos. Argentinæ. In-4°.

Les deux lettres à Nusbach (qui dans cette édit. est appelé Nussbaum) et à Jodocus Gallus sont datées, par erreur, de 1509. Les extraits de M. Fic. de lumine et les rimes allemandes de la fin sont supprimés. En tête des facéties de Geiler il y a tropes au lieu de scommata. Le passage persuasio trinitatis est remplacé par un autre qui n'est pas non plus très-délicat. Enfin Adelphus ajoute deux bons mots qui ne sont pas dans l'éd. de 1508, f° F, 4: Tria virum domo expellunt, et f° G, 3: Veterum et modernorum sacerdotum comparatio, et à la fin quelques vers: doc-

trina pro hipocritis. D'après le titre du livre on pourrait croire que plusieurs des facéties de Geiler sont supprimées, mais celle sur les franciscains est la seule qui soit omise.

239. Der Welt kugel. Beschrybung der welt und des gantzen Ertreichs hie angezögt und vergleicht einer rotunden kuglen, die dan sunderlich gemacht hiezu gehörende, darin der kauffman und ein ietlicher sehen und mercken mag wie die menschen unden gegen uns wonen und wie die Son umbgang, herin beschriben mit vil seltzamen dingen. Gravure. — Getruckt zu Straszburg von Johanne grüniger (sic) im Jar M.D.IX. uff ostern. Johanne Adelpho castigatore. In-4°. Onze gravures, dont dix sphères.

240. Warhafftig sag oder red von dem Rock Jhesu christi neulich in der heyligen stat Trier erfunden mit anderm vil kostbarn heylthum, in gegenwertigkeit des keysers Maximiliani, und andrer fürsten und herren daselbs im Rychstag versambt. Anno. XVC.XII. Gravure. — Getruckt zu Straszburg durch Mathias Hupfuff. Im iar. Tusent Fünffhundert und zwölff. 14 feuillets in-4°. Trois gravures.

Idem. Gedruckt zu Nürnberg, durch herrn Hannsen Weyssenburger, Priester, 1512. 8 feuillets in-4°. Panzer, Annalen, T. 1, p. 340.

241. Die Mörin. Ein schon kurtzweilig lesen welches durch weiland herr Hermann von Sachszenheim Ritter (eins obentürlichen handels halb, so im in seiner iugend begegnet) lieplich gedicht und hernach die Mörin genempt ist. Allen denen so sich der Ritterschafft gebruchen, auch zarter frewlin diener gern sein wölten nit allein zu lesen kurtzweilig, sundern auch zu getrewer warnung erschieszlich. Gravure. — Getruckt von Johannes Grüninger in der loblichen freien stat Straszburg, und vollendet uff sant Kathereinen abent inn dem Iar von geburt Cristi Tausent fünffhundert XII. In-f°, 2 colonnes, 58 feuillets, gravures.

Idem. Worms, Seb. Wagner, 1519, in-f°. Etc.

242. Historia von Rhodis wie ritterlich sie sich gehalten mit dem Tyrannischen keiser Machomet usz Türckyen, lustig und lieplich

zu lesen. Gravure. — Getruckt zu Straszburg durch den fürsichtigen Martinum flach, uff sant Paulus bekörung tag, Im iar nach der geburt Christi Jesu unsers herren Tausent fünffhundert unnd dreyzehn. Marque de Flach. In-f°, 2 col., 23 gravures.

243. Declaration und erclerung der warheit des Rocks Jesu cristi, newlich zu Trier erfunden, das er der recht und wor sye, durch Joannem Adelphum Physicum abermals beschriben. Gravure; au-dessous : Von dem Rock des herren ein neuw gedicht und bewerung. — Datum zu Straszburg uff den Sontag Letare, im iar. M.CCCCC.XIII. Gedruckt durch Martinum Flach. 7 feuillets in-4°.

244. Sequentiarium luculenta interpretatio : nedum scholasticis, sed et ecclesiasticis cognitu necessaria : per Joan. adelphum physicum Argentin. collecta. Anno domini. M.D.XIII. (Suivi de Wimpheling, Hymni de tempore, etc.) — Impressi per Joannem Knoblouch : insignem Argentinorum impressorem : Ultima die Martii : Anno salutis nostre Millesimo quingentesimo tertio decimo. In-4°. Goth.

245. Alexandri Magni Regis Macedonum vita. Per Gualtherum Episcopum Insulanum heroico carmine elegantissime scripta. M.D.XIII. — Renatus Beck civis Argentinensis Impressit Anno M.D.XIII. In-4°.

246. Mundinus. De omnibus humani corporis interioribus menbris (sic) anathomia. – Impressit Argentine Martinus Flach Anno domini. M.D.XIII. Au-dessous une gravure : un homme nu, le torse ouvert et entouré des signes du zodiaque. In-4°. Goth.

246ª. Geilers Passion. Ind. bibl. 182.

247. Das ist der Passion In form eins gerichthandels darin Missiven Kauffbrieff Urtelbrieff und anders gestelt sein, kurzweillig und nütz zu lesen. — Getruckt zu Straszburg durch Joh. Grüninger. 1514. In-f°. Gravures de divers maîtres.

Panzer cite plusieurs édit. postérieures, dont l'une de Munich, 1516, in-f°, avec un titre qui ne paraît pas exact ; l'ouvrage est faussement attribué à Geiler.

247[a]. Geilers Pater noster. Ind. bibl. 184.

248. Die Türckisch Chronica Won (sic) irem ursprung anefang und regiment, bisz uff dise zeyt, sampt irem Kriegen und streyten mit den christen begangen, Erbärmklich zu lesen. Gravure: cinq Turcs à cheval. — Getruckt zu Straszburg durch den fürsichtigen Martin Flach, im iar des herren M.CCCCC.XIII, uff sant Gregorien tag. In-f°, 2 colonnes, 24 gravures de deux mains différentes.

Idem. Gedruckt und volendet in der loblichen statt Straszburg, durch Johannem Knobloch. Als man zalt nach der geburt Christi unsers herren, Tausent fünffhundert und sechzehen Jare. In-f°., 2 colonnes, mêmes gravures que dans l'éd. de 1513.

249. Ludus novus. Feuille volante avec gravure et vers; au bas: Io. Adelfus Phisicus Scaffusensis scripsit, edidit et publicavit anno 1516. Réimpr. par Weller dans le Serapeum. 1859, p. 12 et suiv.

250. Barbarossa. Ein warhafftige beschreibung des lebens und der geschichten Keiser friderichs des ersten, genant Barbarossa. Durch Johannem adelffum Statarzt zu Schaffhausen. Erstmals in latin versamlet usz allen glaubwirdigen geschrifften und hystorien der alten Chronicken. Und aber ietzo in tüsche zungen trülich bracht. Gravure: Barberousse à cheval, tenant une bannière. — Getruckt usz Keiserlicher freiheit in der loblichen stat Straszburg, von Johanne Grüeniger (sic), in dem iar nach der geburt Cristi unsers herren. M.D.XX. uff sant Adolffs oder sant Johanns enthauptung abent. In-f°, 2 colonnes. Gravures. 77 feuillets chiffrés.

Idem. Strassb., Am. Farkall 1530, Barth. Grüninger 1535, f°. Etc.

251. Enchiridion oder handbüchlin eins Christenlichen und Ritterlichen lebens, in latin beschriben durch Doctor Erasmum von Roterdam. Und newlich durch Joannem Adelffum statarzet zu Schaffhusen vertütschet. — Getruckt in der loblichen statt Basel durch den fürsichtigen Adam Petri von Langendorff, In dem iar als man zalt nach Christi geburt. M.D.XX. Marque d'Adam Petri. In-4°. Gravures.

XIV.

THOMAS VOGLER, AUCUPARIUS.

252. Poggii Florentini oratoris clarissimi ac sedis apo. secretarii operum Primæ partis contenta... (Suivent les titres des traités formant la 1re partie et de ceux de la 2e). Argent. J. Schott, 1511, in-f°.

Idem. Argentinæ impensis providi Joannis Knoblouci: literario prelo Joannis Schot pressum hoc opus Poggii sub annum domini MDXIII. Kalen. Septembris. In-f°. Avec une gravure d'Urs Graf.

253. Terentii comœdiæ cum brevi vocabulorum difficilium enarratione pro puerulis a Thoma Aucupario condita. — Argentorati ex officina litteraria ingeniosi viri Joannis Grüninger. Anno virginei partus M.D.XI. Mense Februario. Marque de l'imprimeur. In-8°.

254. Claudii Ptolemei... opus Geographiæ noviter castigatum et emaculatum. — Joannes Grüninger civis Argentoratensis opera et expensis propriis id opus insigne æreis notulis excepit laudabilique fine perfecit XII. die Marcii anno M.D.XXII. In-f°.

XV.

JÉROME GEBWILER.

255. In septem psalmorum penitentialium brevis explanatiuncula a Hieronymo Gebwilerio ex divo Gregorio ac ceteris collecta. Oratio exhortatoria eiusdem ad discipulos ut ad dignam eucharistie sumptionem sese preparent. S. l. et a. 4°, Goth.

Jung, t. 2, p. 303, mentionne: Exhortatio admodum brevis sacram communionem adire cupientibus haud inutilis a Hieronymo Gebvilero edita. Item confitendi modus a Deuspaterio Ninivita per quæstiunculas literariis tyrunculis excusus. S. l. et a., in-12°. Je n'ai pas pu voir ce traité.

256. Polydorii Vergilii urbinatis de inventoribus rerum libri tres. M. Antonii Sabellici de artium inventoribus ad Baffum carmen elegantissimum. — Argentoraci, in officina Matthiæ Schürerii Helvetensis, art. doct. Mense decembri, anno M.D.VIIII. In-4°.

Idem, s. l. et a., 4° (après 1509).

— Argent., M. Schürer, 1512, 4°.

257. Artificialis introductio Jacobi Fabri Stapulensis : In Decem Ethicorum Libros Aristotelis : Adiuncto Familiari Commentario Judoci Clichtovei Declarata. Leonardi aretini dialogus de Moribus : Ad Galeotum Amicum Dialogo Parvorum Moralium Aristotelis ad Eudemium Respondens. Jacobi Fabri Stapulensis introductio in politicam. Xenophontis dialogus de economia.—Joannes Groninger Argentorati ex officina sua impressoria publicavit. Anno ab incarnatione domini virtutum M.D.XI. Mense Martio. In-4°.

258. Grammatica Jo. Cochlei Norici rudimenta ad usum latinæ linguæ necessaria continens. Sive Prosa, sive Carmine latine scribendum loquendumve sit. Alexandri etiam versiculis utilioribus introsertis. Anno M.D.XIIII (sic). — Excusum Argentinæ per Renatum Beck, in officina sua quam vulgo zum Thiergarten nominant, acriori castigationis lima adhibita. Anno salutis humanæ M.D.XIII. 4°, titre imprimé en rouge.

Idem, avec cette addition au titre : Et nunc secundis stanneis calamis diligenter exscripta ac revisa. Habes insuper candide lector grammaticæ sintaxis et prosodiæ appendicem... — In θηριοτροφείω id est vivario Argentoraci a Renato Beck stanneis exscripta calamis virgula Aristarchi adhibita. Anno humanæ redemptionis decimo quarto supra millesimum quingentesimum. Duodecimo kalendas novembrias. 4°.

Idem, avec une nouvelle addition : Additus etiam est punctandi modus perutilis. — Argent., Joh. Prüss, 1515, 4°.

— Argent., Joh. Knoblouch, nonis aprilibus, 1519, 4°.

259. Theoderici Gresemundi Carmen de Historia violatæ crucis. Et eius vita. Cum interpretatione Hieronymi Gebuileri scholarum

summi templi Argentoratensium moderatoris. Gravure : le Christ crucifié, à ses côtés S. Jean, la Vierge et Marie-Madeleine; un homme le frappe avec un sabre. — Excusum Argentinæ per Renatum Beck civem Argentinensem. Anno M.D.XIIII. 4°.

260. Quinti Horatii Flacci liber epistolarum. Eiusdem de arte poetica. Multa preterea hic sunt correcta vel mutata ad exemplum Aldi. (Cum præf. Gebwileri ad M. Schurer). — Ex ædibus Schurerii, mense Februario. Anno M.D.XIIII. 4°.

261. M. Actii Plauti Asinii Comici clarissimi comœdiæ quinque... Cum lucubratiunculis ex commentariis Pyladis Brixiani ornatæ. — Argentorati. Ex ædibus Matthiæ Shurerii. Mense Augusto. Anno Christi salvatoris M.D.XIIII. 4°.

262. Introductio in physicam paraphrasim : adiectis annotationibus explanata. A Jacobo Stapulensi edita. Anno M.D.XIIII. Argentinæ per Renatum Beck. 4°.

263. Libertas Germaniæ, qua Germanos Gallis, neminem vero Gallum, a christiano natali, Germanis imperasse, certissimis classicorum scriptorum testimoniis probatur. Etc. Hieronymo Gebuilero autore.—Argentorati apud Joannem Scotum in Thomæ loci pomerio. 1519. In-4°.

264. Panegiris Carolina continens Hecatosticon elegiacum carmen in sacratissimæ cæsareæ atque catholicæ Maiestatis præconium a Hieronimo Gebvilero lusum adiunctis eodem authore scholiis quibus sequentia lectu non iniucunda obiter inseruntur. — Excusum Argentinæ per Joannem Prüsz anno M.D.XXI. Mense Augusto. In-4°.

Réimprimé, Strasb., J. Phil. Mülb. 1641, in-4°.

265. Ein schöne warhafftig und hievor ungehörte hystorie des Fürstlichen stammens und härkommens der heiligen junckfrawen Otilie, irer eltern, vatter, muter, brüdern, schwestern, auch vettern, so Hertzogen, Graven und Herren seind gewesen, in Schwaben, Elsasz und Breyszgaw... Mit einer schönen Figur und Baum ires geschlechtes. S. l. et a., in-4° ; f° 6 et 7, l'arbre généalogique.

Publié de nouveau par Jean Schuttenheimer, curé d'Ottrott et S. Nabor, Freiburg 1597, in-8°.

266. Contenta in hoc libello. Ysidorus de sectis et nominibus hæreticorum. Divi Augustini libellus aureus de fide et operibus. S. Hieronymi liber de perpetua gloriosæ Virginis Mariæ virginitate. Epistolæ eiusdem contra Vigilantium de venerandis sanctorum reliquiis. — Argentoraci ex officina litteraria ingeniosi viri Joannis Grueninger, anno salutis. M.DXXIII. Duodecimo die Martii. In-4°.

267. Beschirmung des lobs und eren der hochgelobten hymelischen künigin Maria, aller Heiligen Gottes, auch der wol angesetzten Ordnungen der christlichen kirchen wider die freveliclien Heiligenschmeher, die da sprechen, Maria sey nit ein Muter Gottes, Maria sey ein fraw wie ein ander fraw, und hab nicht für unsz armen sünder zu bitten. Etc. — 1523, in-4°, — Jung, t. 2, p. 306.

268. Concertatio haud inelegans Culsameri lutheriani et F. Bartolomei Usingensis theologiæ consulti augustiniani, lectu dignissima ac piarum mentium ædificativa. — Excusum Argentinæ impensis et opera honesti viri Johannis Grieninger, in vigilia divi Erhardi. Anno salutis. 1523. In-4°.

269. Compendiosa Bœmicæ seu Hussitanæ hæreseos ortus et eiusdem damnatorum articulorum descriptio, lectu non iniucunda, nuper a Theophilo Pectono congesta. — Argent. J. Grüninger, 1524, in-4°. — Panzer 6, 104.

270. Epitoma regii ac vetustissimi ortus sacræ cæsareæ atque catholicæ Maiestatis, serenissimi principis et domini do. Ferdinandi Boemiæ regis... autore Hieronimo Gebwilero literariæ pubis Hagnoviensis moderatore.—Excusum communibus impeniss (sic) Hieronimi Gebwileri et Joannis Grienynger civis Argentinensis Vigesima die mensis Marcii. Anno a salutifero Christi ortu. M.D.XX.VII. In-4°. — Au-dessus du titre les armoiries de l'Empire et celles des archiducs d'Autriche. Portraits.

Id. Haganoæ, ex officina Johannis Secerii. Salutis anno M.D.XXX. Mense Augusto. In-4°. — Au-dessus du titre : Sub umbra alarum

tuarum protege nos, et une gravure : l'aigle tenant d'une griffe un écu avec un paon, de l'autre un écu avec un lion.

Keiserlicher und Hispanischer M[t]. auch Fürstlicher durchlüchtigkeit, und aller hievor Ertzhertzogen und herzogen von Oesterreich, darzu der fürstlichen graven von Habsburg, alt künglich harkumen, mit namen, gar nahe uff zweitusent Jar. Durch Hieronimum Gebweiller, Freien Künsten meister, der Zeit schulmeister zu Hagnaw. Hievor zu latein, und jetzt nachmals zu tütsch, in diesem büchlin begriffen. — Getruckt und vollendet in gemeinem costen Hieronimi Gebweiler, schulmeister der zeit zu Hagnaw, und Joannis Grienynger zu Straszburg... im iar 1527. uff sant Peter Stulfeyers abent. In-4°. Au-dessus du titre les deux armoiries. Portraits.

271. Gravissimæ sacrilegii ac contemptæ theosebiæ ultionis, ethnicorum Hebræorum et Christianorum verissimis comprobatæ exemplis syngramma, Hieronymo Gebwilero autore. Ortum et originem imperialis Oppidi Hagenou, hactenus paucis notum, liminaris huius libelli epistola indicat. Anno M.D.XXVIII. — Hagenoæ, anno M.D.XXVIII. In-8°.

272. De præsenti clericorum tribulatione, futurorumque temporum eventu, divæ Hildegardis Prophetiarum seu divinarum revelationum libellus haud pœnitendus. — Haganoæ in officina Guilhelmi Seltz. Anno domini 1529. In-8°.

273. Ein schone auch christenliche Epistel des hochgelerten Doctoris Erasmi von Roterdam, wider etiche, so sich fälschlichen berümen dasz sie evangelisch seyen, hievor zu latein, yetzt kürtzlichen auch zu teutsch auszgangen, darinn gar klärlich erkundet wirt, was gemelter Doctor Erasmus von dem neuwen oder alten Evangelio halte, wie man auch semliche zwytracht schickerlich hynlegen möchte. S. l. et a., in-4°.

274. Hieronymi Geb. Argentuariensis, de Austriaci seu Belgarum regni ad Germanorum et Romanorum regnum devolutione, de Lotharingici ducatus prima institutione, ac debita eiusdem in Ro. Imperatores subiectione, adiunctis nominibus singulorum et omnium dicti principatus ducum liber unus. Haganoæ, anno 1536. In-8°, 26 feuillets.

XVI.

OTTMAR LUSCINIUS.

275. Ubertini Tusculi Brixiensis duo libri Symonidos. De iudæorum perfidia quomodo ihesum christum Crucifixerunt Divos Ricardum parisiensem Symonem tridentinum Afflixere martyrio supliciaque dedere. — Impressum in Augusta vindelicorum per magistrum Johannem Otmar suis in ædibus ex transverso sacelli sancte Ursule intra rivos Lici. Anno M.D.XI.III. Ydus Aprilis. In-4°. 4 gravures, dont une au titre.

276. Λουκιανοῦ Σαμοσατέως θεῶν διάλογοι. Luciani Samosatensis deorum dialogi. numero. 70. una cum interpretatione e regione latina : nusquam antea impressi... Joannes Schottus Argentinæ studiosius elaboravit. Sed relectos iudica. 1515. In-4°.

277. Collectanea sacrosancta, græce discere cupientibus non aspernanda. Contenta, etc. Joannes Schottus Argentinensis prelo literario excussit. 1515. In-4°.

278. Senarii græcanici quingenti et eo amplius versi, singuli moralem quandam sententiam aut typum proverbialem præ se ferentes, Othmaro Nachtgall Argentino metaphraste. Joannes Knoblouch notis æreis excepit Argentoraci. In-4°.

Græce et latine Senarii proverbiales ex diversis Poetis græcis a Stobæo collecti, et iam recens ab Ottomaro Luscinio Argentino. Jurispont. Doct. in Senarios latinos festive admodum versi. — Argentinæ apud Joannem Knoblouchum, mense Decembri. Anno M.D.XXI. In-8°, à la fin la marque de l'imprimeur.

Reproduit dans n° 299.

279. P. Vergilii Maronis Aeneis politioribus exactioribusque formulis iam excusa. Au titre : des distiques de Vitus Werler et d'O. Nachtgall. — Joannes Knoblouch civis Argentinensis impressit die XIIII mensis Junii anno domini M.D.XV. In-4°.

280. Musicæ institutiones Othmari Nachtgall Argentini, a nemine unquam prius pari facilitate tentatæ, studiosis qui ἀμούσοι esse

nolint non mediocriter conducibiles. Joannes Knoblouch notis æreis excepit Argentoraci. — S. a. La dédicace est du 5 août 1515. 10 feuillets, in-4°.

281. M. Valerii Martialis epigrammata, cum interpretamento dictionum græcancarum (sic), quæ passim in toto opere continentur Othmari Nachtgall Argentini. — Impressus Argentinæ Anno domini M.D.XV.XXVIII die mensis Augusti, in ædibus Joannis Knoblouch Chalcographi. In-4°.

Idem. Lugduni, Seb. Gryphius, 1539, in-8°, avec un titre un peu différent.

282. In hoc opere continentur Hesiodi Ascræi duo libri Georgicon, ἔργα καὶ ἡμέραι, id est, opera et dies, saluberrimis pleni doctrinis. Catonis Romani moralia instituta. Tabula Cebetis Thebani miro ingenio qua ad virtutem pergas viam insinuans, et alia quædam. Græce et latine, Joannes Knoblouch formulis excusit, Argentoraci. S. a. In-4°.

283. Isocratis parænesis ad Demonicum. Eiusdem oratio de gubernando regno ad Nicoclem. Græce et latine... Argentoraci ad Kal. Septembris. Anno 1515... Joannes Knoblouch notis æreis excepit, Argentoraci. In-4°.

Græce et latine. Isocratis oratoris disertissimi Parænesis, id est recta vitæ humanæ quod ad probitatem morem attinet institutio, ad Demonicum. Eiusdem præcepta quibus melior evasurus sit princeps... Agapeti ad Justinianum Imperatorem de eadem re sermo exhortatorius. Adiecta sunt hiis apendicis vice Græcorum quorundam illustrium epigrammata de vitæ humanæ varia ratione Ottomaro Luscinio iuriscons. interprete. — Excusum Augustæ per Simpertum Ruff, impensis D. Sigismundi Grim, anno supra sesquimillesimum XXIII. Mense Decembri. Marque de Ruff. In-8°.

284. Summa Roselle de casibus conscientiæ : cum novellis quibusdam doctorum recentiorum decisionibus : ab innumeris erratis summo studio repurgata : quod facile deprehendat quisquis hunc librum cum mendosis exemplis prius Venetiis impressis contulerit.

Suivent quelques vers de Luscinius. — Impressa Argentine per Joannem Knoblouch chalcographum anno domini M.CCCCC.XVI die XXVI mensis februarii. In-f°. Goth., 2 colonnes.

285. Ἐρωτήματα τοῦ Χρυσολώρα. Erotemata Chrysoloræ. Distiques grecs et latins de Luscinius. — Excusus est Chrysoloras formulis græcis Argentorati in officina Joannis Knoblouch calcographi Argentinensi. Anno M.D.CCCCC.XVI. Die III mensis Decembris. In-4°.

286. Auli Gellii noctium atticarum libri undeviginti. Argentinæ in ædibus Joannis Knoblouchi. Mense Martio. Anno M.D.XVII. Ductu Matthiæ Shurerii (sic). Marque de Knoblouch. In-f°. —

Idem. Avec ces additions au titre : In easdem encomium carmine Luscinii ad Huttenum, et des distiques de J. A. Brassicanus et de Luscinius. — Argentinæ in ædibus Knoblochiis, impensis communibus Pauli Gœtz et Joannis Knob. Mense Martio. Anno M.D.XXI. In-8°.

287. Progymnasmata græcanicæ literaturæ ab Ottomaro Luscinio pro studiosis iampridem concinnata. In quibus sequentia insunt... — Excusum Argentorati typis solertis viri Joannis Knoblouch. Anno a salute christiana M.D.XVII. IIII. Kalend. Aprilis. In-4°, 13 feuillets.

Progymnasmata græcæ literaturæ ab Ottomaro Luscinio Argentino iureconsul. cum accessione auctarii quo docetur, qua ratione citra præceptoris operam græce discere possis, plurimis in locis iam recentiore fœtura locupletata. Nuncupatoria epistola de utilitate græcarum literarum et præfracta cervice quorundam matæologorum qui iis contemptis ac in publicis concionibus, theonino dente laceratis, falso sibi scientiæ opinionem induxerunt... Joannes Knoblouchus typis excusit Argentorati. 1521. In-8°.

Idem. 1523. In-8°. Panzer 6, 103.

288. Ex Luciano quædam iam recens traducta. Somnium Luciani, in primis efficax ad studia literarum incitamentum, etc. — Excusum Argentorati typis solertis viri Joannis Knoblouch. Anno a salute christiano M.D.XVII. IIII. Kalend. Aprilis. In-4°.

289. Exercitium super omnes tractatus parvorum logicalium magistri Petri Hispani : per magistrum Johannem Glagoviensem... Argent., Joh. Knoblouch, 1517, in-4°.

290. Exercitium veteris artis : super prædicabilia Porphyrii : kategorias et periarmeneias Aristotelis : sex principia Gilberti Poritani : Ego magister Johannes Glagoviensis... per questiones in leviorem modum institui. Argent., Joh. Knoblouch, 1517, in-4°.

291. Summa summarum que Sylvestrina dicitur. Ex favore et speciali permissu authoris impressa. quam alioqui sub excommunicationis pena late sententie S. D. N. Leonis pape decimi nemini infra decennium imprimere licet. Epigramme de Luscinius. — Argentoraci opera et impensis ingenui viri Joannis Grieninger secundario impressa... anno humane salutis M.D.XVIII. in vigilia Mathie. In-f°. Goth., 2 colonnes. — Il existe une édition de la Sylvestrina, Haguenau 1519 ; contient-elle la dédicace de Luscinius ?

292. Introductorium compendiosum in tractatum sphere materialis Joannis de Sacrobusto... per mag. Joh. Glagoviensem feliciter recollectum. — Impressum Argentine per Johannem Knoblouchum anno domini M.D.XVIII. Die VIII decembris. In-4°.

293. Problema Plutarchi Cheronei. Num in convivio philosophandi sit locus ? Ex symposiacis eiusdem, Ottomaro Luscinio Argentino, Jurispont. Doctore, interprete. — Argentorati, in Thomæ loco, apud Joannem Scotum, indigenam. In-4°, 8 feuillets.
Réimpr. dans n° 296.

294. Doctissimi Haymonis Saxonis episcopi Halberstattensis in divi Pauli epistolas cum brevis tum perlucida expositio nuper Argentorati stanneis calamis primum excusa. — Excusum Argentine per Renatum Beck civem Argentinensem. Anno M.D.XIX. In-4°. Goth.

295. Manium Luciani omnes dialogi, iucundis salibus et impendio festivis iocis referti, quibus æquissima trutina expenditur ab iis qui vita defuncti sunt, quantis in malis vita mortalium versetur.

— 1519. Joannes Schottus Argentorati premebat. In-4°. Après f° f, 8, un nouveau titre, encadré : Manium quod superest e Luciano dialogorum, Ottomaro Luscinio Argentino, iuris pont. doctore, interprete.

296. Plutarchi chæronensis aliquot commentarii iam recens ab Ottomaro Luscinio iurec. e græco versi, et reverendissimo D. Brixinensi dedicati. — Argentorati apud Jonnem (sic) Knoblochum anno M.D.XXII. Kalen. septemb. 10 feuillets in-4°.

297. Grunnius sophista, sive pelagus humanæ miseriæ, Ottomari Luscinii Argentini Jurec., quo docetur utrius natura ad virtutem et felicitatem propius accedat, hominis an bruti animantis. M. Grunnii corocotæ testamentum. Gravure : un porc, debout, s'entretenant avec un poète couronné, derrière lequel un cheval chargé de livres. — Argentinæ apud Joannem Knoblouchum, mense Decembri anno M.D.XXII. Marque de l'impr. In-8°.

298. Evangelicæ historiæ ex quatuor evangelistis perpetuo tenore continuata narratio, ex Ammonii Alexandrini fragmentis quibusdam e græco per Ottomarum Luscinium versa, qua et tedio sacre lectionis studiosorum succurritur, et ordine pulcherrimo mire iuvatur memoria etc. — Augustæ Vindelicorum per Simpertum Ruff, expensis D. Sigis. Grim, Men. Novembri. An. M.D.XXIII. Marque de l'impr. In-4°.

Dye evangelische Hystori... von Ammonio Alexandrino Kriechisch beschriben und durch Othmar Nachtgal doctorem zu latein und deutschen gebracht. — Augsburg durch Simprecht Ruff, 1524, in-8°. — Ib., 1525, in-8°.

299. Græce et latine. Moralia quædam instituta ex variis authoribus. Cato noster, Maximo Planude græco interprete. Aurea carmina Pythagoræ. Phocylidis poema exhortatorium. Senarii morales diversorum poetarum. Cebetis tabula. Sententiæ morales multorum virorum illustrium. — Augustæ Vindelicorum, per Simpertum Ruff, expensis D. Sigismundi Grim, mense Decembri, reparatæ salutis Anno 1523. In-8°.

300. Ioci ac sales mire festivi, ab Ottomaro Luscinio Argentino

partim selecti ex bonorum utriusque linguæ authorum mundo, partim longis peregrinationibus visi et auditi, ac in centurias duas digesti. Suivent six vers ad lectorem... — Excusi... typis Symperti Ruff, accuratissima adhibita opera, impensa vero D. Sigismundi Grimii medici, Augustæ Vindelicorum. Idibus Februarii. Anno a reddita salute. D.M.XXIIII. Marque de Ruff. In-8°.

Reproduit dans : Mensa philosophica, seu enchiridion in quo de questionibus mensalibus... philosophice agitur, auctore Michaele Scoto. Accessit Ottomari Luscinii libellus jocorum et facetiarum lepidissimus. Francf., Wolfg. Richter, 1602 et 1608, in-12.

301. Psalterium Davidis Regis et prophetæ, ea qua potuit fieri cura et diligentia e græco et hebraicis dialectis ab Ottomaro Luscinio Argentino latinitate redditum. — Anno XXIIII. Mense Augusti. Excusum Augustæ per Sympertum Ruf, impendiis eximii D. Sigismundi Grimm Medici et civis Augustani. Marque de Ruff. In-8°.

Allegoriæ Psalmorum Davidis prophetæ, secundum literarum ordinem ab Ottomaro Luscinio Argentino summa scripturarum fide tractatæ. Plectri in singulos Psalmos... Scrupi Psalterii vulgatæ editionis... Apud inclytam Germaniæ Augustam. M.D.XXIIII. In-8°.

302. Der Psalter des Kinigs und propheten Davids, ain summari und kurtzer begriff aller hayligen geschrifft, durch Otmaren Nachtgallen Doctorem, von grund ausz den LXX und hebreischer sprach art und aygenschafft zu verstendigem und klarem hochteutschen gebracht, der geleychen vor nye gesehen, sambt ayns yeden psalmen kurtzen inhalt und begryff, mit erklerung der schwerern örter und puncten wie man die verstön sol. Und wie sie den menschen zu ainem christenlichen leben weysen, Got zu lob und eer. — Gedruckt zu Augspurg durch Simprecht Ruffen, Got zu lob und eer. In kosten und verlegung Doctor Sigmunds Grymm. Im Augstmond. Anno etc. XXIIII. Marque de Ruff. In-4°.

303. Ain fast nützlich büchlin zu dieser zeit zu lesen, von dem Sünd-

flusz oder groszem wasser, dasz solches durch den Einflusz des himmels nit bezeichnet, wie etliche astrologi ungeschicklich davon geschriben, auch sich niemand des besorgen sol. Durch... Paulum bischoffen Forosemproniensem an Pabst Clementen den VII ausgangen, und zu trost den fürchtigen zu teutschem bracht. — Augsb., s. d. (Am Ende, p. 62.)

304. Von iungster belegerung und eroberung der statt Rhodis durch den Türcken im jar unsers hails M.D.XXII. von ainem Rhodiser Ritter Jacoben Fontano in Latein beschriben, und Othmaren Nachtgall Doctorem, zu gut allen frumen christen, damit weg fürgenomen werden dem graussamisten Tyrannen zu begegnen, in teutsch pracht. M.D.XXVIII. — Getruckt zu Augspurg durch Alexander Weissenhorn. In-4°.

305. Plutarchi chæronei philosophi et historici quædam lucubrationes, in gratiam magnifici viri D. Raimundi Fuggeri, latinitate iam recens ab Ottomaro Luscinio donatæ. De Fortuna. De virtute et vicio. De amicitia in multos diffusa. Paramytheeus insignis ad Appollonium super morte filii. Additus est insuper commentarius eiusdem de fugiendis et sequendis in poetica, pro D. Fuggeri liberis. M.D.XXVIII. — Augustæ Vindelicorum, ex officina Alexandri Weyssenhorn, cis ædem divæ Ursulæ, anno reparatæ salutis sesquimillesimo. 28. Mense Novembri. In-8°.

306. Seria jocique dulcissimo literarum Mecœnati D. Antonio Fuggero ab Ottomaro Luscinio, non sine insigni delectu, congesta.— S. l. et a. (Augsb. 1529.) In-8°.

307. Musurgia seu Praxis Musicæ, Illius primo quæ Instrumentis agitur certa ratio, ab Ottomaro Luscinio Argentino duobus libris absoluta. Eiusdem Ottomari Luscinii de concentus polyphoni, id est ex plurifariis vocibus compositi, canonibus, commentarii duo. Argentorati apud Joannem Schottum, anno Christi M.D.XXXVI In-4° oblong. Gravures en bois.

Ibidem, 1542, même format.

Am Ende, p. 41, parle d'une édition qui aurait paru à Augsbourg dans la même année 1542; si elle existe, elle est une contrefaçon; Schott a eu un privilège impérial pour cinq ans.

XVII.

THOMAS MURNER.

A l'exception de deux ou trois, j'ai vu moi-même tous les ouvrages de Murner dont je vais donner la liste; je ne sais pas si celle-ci est absolument complète. De ceux des livres qui ont eu plusieurs éditions je ne mentionnerai que celles qui ont paru du vivant de l'auteur et les plus récentes, pour autant du moins que j'en ai connaissance. Les écrits de Murner sont encore beaucoup plus rares que ceux de nos autres littérateurs.

308. Invectiva contra astrologos Serenissimo Romanorum regi Maximiliano piissimo contra confederatos quos vulgo Switenses nuncupamus interitum predicentes fratris Thome Murner liberalium artium magistri felici exorditur sidere. Gravure. S. l. et a., 6 feuillets in-4°, Goth.

309. Tractatus perutilis de phitonico contractu fratris Thome murner liberalium artium magistri ordinis mīnorum Ad instantiam Generosi domini Johannis Wörnher de Mörsperg compilatus. S. l. et a., 12 feuillets in-4°, Goth.

Wadding, Scriptt. ordinis minorum, éd. de Rome 1806, in-f°, p. 221, cite ce traité sous le titre de De pythonico spiritu; Sbaralea, dans son supplément à Wadding, p. 678, dit même De pythonico quæstu. — Le traité est réimprimé dans le Malleus maleficarum, Francf., 1588 et 1600, T. 2, p. 351 et suiv.

310. Thome Murner Argentini ordinis minorum sacre theologie baccalarii Cracoviensis Ad rempublicam Argentinam Germania nova Oratio eiusdem ad capitulum provincie superioris Alemanie in Ecclesia maiori civitatis Solodorensis perorata. Gravure : chevalier à cheval portant la bannière de Strasbourg. S. l. et a., 10 feuillets in-4°, goth.

Réimprimé avec la Germania de Wimpheling, Genève, Guill. Fick, 1874, in-4°.

311. Thome Murner Argentini Divinarum litterarum baccalaurii Cracoviensis ordinis minorum honestorum poematum condigua (sic) laudatio Impudicorum vero miranda Castigatio. —N. Decretorum doctor. Hoc epulum Comede. — Thomas murner. Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar. — Suivent deux distiques de Werner de Morimont. — S. l. et a., 24 feuillets in-4°, goth.

312. Ven. Patr. Thome Murneri Alemanni e civitate Argentinen. Alme universitatis Cracovien. sacre theologie baccalarii : Cartiludium logicæ seu logica poetica vel memorativa, cum iocondo pictasmatis excitamento (sic) pro communi omnium studentum utilitate. — Impressum Cracoviæ impensis optimi et famatissimi viri Johannis Haller civis Cracoviensis anno verbi incarnationis 1507, decimo tercio kal. Martii. In-4°, goth., gravures en bois. — Brunet, 5e éd., T. 3, p. 1954.

Logica memorativa Chartiludium logice sive totius dialectice memoria : et novus Petri Hispani textus emendatus : Cum iucundo pictasmatis exercitio : Eruditi viri f. Thome Murner Argentini : ordinis minorum : theologie doctoris eximii. Marque de Grüninger. — Argentine industrius vir Joannes gruninger impressit. M.D.IX. In-4°, car. rom., gravures.

Même titre. Bruxelle Thomas vander noot impressit. Anno a Christi salvatoris nativitate 1509 Ipsa die divi Augustini episcopi. Au verso du dernier feuillet : une sirène armée en chevalier, au-dessus une bande avec ces mots : Ir sols ghedinken. In-4°, goth., gravures. —Niceron, Mémoires, T. 21, p. 361, et d'après lui Waldau, p. 63, mettent cette édition en 1609 et appellent l'imprimeur Vanduot ; Lappenberg, p. 394, dit Vaudæt. Un examen attentif du bel exemplaire conservé à la bibliothèque Mazarine m'a convaincu que l'impression ne saurait être du XVIIe siècle ; elle est positivement du commencement du XVIe.

M. de Liebenau connaît une édition de Strasb., 1518, in-4°.

313. Thomas Murner De augustiniana hieronymianaque reformatione poetarum. — Impressum Argentine (Joh. Schott) anno salutis. M.D.IX. In-4°.

M. de Liebenau mentionne une édition de 1519 comme existant à Soleure.

314. De quattuor heresiarchis ordinis Prædicatorum de Observantia nuncupatorum, apud Suitenses in civitate Bernensi combustis. Anno Christi M.D.IX. Gravure d'Urs Graf : le bûcher des quatre dominicains. Au-dessous deux distiques ad Joannem Scotum doc. subtilem. S. l. et a. (Strasb., J. Prüss.) In-4°.

Von den fier ketzern prediger ordens der observantz zu Bern im Schwytzerland verbrant, in dem jar nach Christi geburt MCCCCCIX uff den nechsten donderstag nach Pfingsten. S. l. et a., in-4°.

Réimprimé en 1523 avec un pamphlet contre Murner. (Voir p. 243, note 113.)

315. Arma patientie contra omnes seculi adversitates. franckfordie predicata. Gravure : l'écu de Murner tenu par deux enfants avec des trompettes. Au verso du dernier feuillet une image de la Vierge portant l'enfant Jésus. S. l. et a. (Francf., Beatus Murner, 1511.) 4 feuillets in-4°.

316. Ludus studentum Friburgensium. Gravure : un professeur enseignant; au bas, à gauche, l'écu de Murner; le professeur, à mi-corps, s'appuie sur une gravure représentant un in-folio et collée par un côté; en la relevant on voit une table de trictrac. — Beatus Murner Argentin. Francphordie imprimebat Anno domini 1511. 16 feuillets in-4°, goth. Outre la grav. du titre, 2 autres, chacune avec une cache : le portrait de Marculphe et une grande figure d'une roue. Dans l'exemplaire incomplet de cette édition que j'ai vu, ces deux gravures manquent; je les mentionne d'après le Catal. Tross, Paris 1878, n° 853.

Ludus Studentum Friburgensium cum Prophetia mirabilis (sic) in fine. Quatre vers de Sambucellus (dans l'édit. précédente ils sont au verso du titre); gravure : deux joueurs de trictrac. — Beatus Murner Argentinen. Francophordie imprimebat anno M.D.XII. Au verso du dernier feuillet l'écu de Murner. In-4°, goth.

317. Scaccus infallibilis quantitatis syllabarum hoc tam utili quam iucundo pictasmate memoratus. Thomas Murner ordinis minorum theologie doctor memoravit. S. l. et a. 4 feuilles collées l'une à l'autre dans le sens de la largeur.

318. Thome Murner Argentini ordinis Minorum : sacre Theologie professoris eximii : de silabarum quantitatibus : et arte carminandi facilima praxis In alma Universitate Friburgensi lecta. — Sixtus murner impressit. (Francf.), s. a. 10 feuillets in-4°, goth.

319. Ritus et celebratio phase iudeorum cum orationibus eorum et benedictionibus mense ad litteram interpretatis, cum omni observatione uti soliti sunt suum pasca extra terram promissionis sine esu agni pascalis celebrare per egregium doctorem Thomam Murner ex hebræo in latinum traducta eloquium. S. l. et a. 16 feuillets in-4°, 6 gravures dont une au titre; à la fin l'écu de Murner. Au-dessus du titre latin, deux mots hébreux si barbares qu'il est inutile de les reproduire ici.

320. Benedicite iudeorum uti soliti sunt ante et post cibi sumptionem benedicere et gratias agere deo Egregio doctore Thoma murner Argentinensi ordinis minorum interprete. Gravure : trois juifs attablés. — Beatus Murner de Argen. Franckfordie Impressit anno 1515; au-dessous : l'écu de Murner. 4 feuillets in-4°, goth. — Même observation que ci-dessus sur le titre hébreu.

Der iuden benedicite wie sy gott den herren loben, und im umb die speysz dancken. Durch den hochgelerten herren doctor Thomas murner barfüsser orden von hebrayscher sprach in deutsch verdalmetschett, und wie sy ieren dodten begraben. Qui bien leur feroit rayson. Gravure. — Gedruckt in der loblichen und keyserlichen statt Frankenfurt durch Batt Murner von Straszburg. S. a. 4 feuillets in-4°.

Il existe aussi une édition allemande avec les mots hébreux au titre.

321. Der schelmen zunfft. Anzeigung alles weltleuffigen mutwils. Schalckheiten und bieberyen diser zeyt. Durch den hochgelerten herren doctor Thomas murner von Straszburg, schimpfflichen

erdichtet, und zu Franckfurt an dem meyn mit ernstlichem fürnemen geprediget. — S. l. (Francf.), Batt Murner, 1512, in-4°. — Brunet, 5e éd., T. 3, p. 1954.

Idem. Getruckt zu Straszburg (Mat. Hupfuff) s. a., in-4°. 35 gravures en bois, dont 5 sont reproduites deux fois; celles de fo h, 4 et k, 3, paraissent empruntées à d'autres ouvrages; celle de fo k, 1, est la même que celle de la Schelmenzunft dans le Directorium statuum, 1489, in-4°. Au-dessous de l'explicit, une petite gravure, qui varie selon les exemplaires.

Idem. A la fin :

Von doctor Murner ist die zunfft
Zu Franckfurt predigt mit vernunfft
Entlich getruckt, auch corrigiert
Zu Augspurg und mit fleisz volfiert
Durch Silvanum Othmar fürwar
Im fünffzehn hundert und XIII jar
Bey sant Ursula an dem Lech
Got unser miszthat nymmer rech.
Got sey lob.

In-4°, gravures.

Idem. Strasb., J. Knoblouch, 1516, in-4°. Brunet, 5e éd., T. 3, p. 1954.

Réimpr. dans le Kloster de Scheiblé, T. 1, p. 824 et suiv., d'après une édit. de Francf., 1567, in-8°.

322. Doctor Thomas Murners Narrenbeschwerung. S. l. et a., in-4°. Gravures.

Idem. Getruckt und vollendet in der loblichen statt Straszburg durch Mathiam Hupfuff Als man zalt von der geburt unsers herren Tusent Fünffhundert und zwölff jar. In-4°. 97 grav. en bois, dont 78 sont empruntées au Narrenschiff de Brant; 18 et celle du titre sont l'œuvre d'Urs Graf, bien que 2 seulement portent son monogramme; celle de fo X, 6, avait servi au Manuale curatorum de Surgant, Arg., Prüss, 1506, in-4°; la suivante, fo x, 8, paraît provenir également d'un ouvrage plus ancien; elle se retrouve dans la Schelmenzunft, fo g, 3. Parmi les bordures des

pages, les unes sont celles du Narrenschiff; d'autres, en partie très-triviales, paraissent être d'Urs Graf.

Idem. Augsb., 1513, 1514, in-4°.

— Strasb., 1516; Knoblouch 1518; 1522, in-4°. D'après Lappenberg. — Réimpr., Kloster, T. 4, p. 613 et suiv. — Plusieurs fois remanié, entre autres par Georges Wickram. Strasb. 1556, in-4°.

323. Ein andechtig geistliche Badenfart, des hochgelerten Herren Thomas murner, der heiligen geschrifft doctor barfüser orden zu Straszburg in dem bad erdicht, gelert und ungelerten nutzlich zu bredigen und zu lesen. — F° P, 2 : Seligklich getruckt durch Johannes Grüninger zu Straszburg im Jar M.D.XIIII uff sant Oszwalts tag. In-4°. Gravures en bois, dont une au titre.

Idem. Strasb. 1518, in-4°; d'après Lappenberg.

324. Die Mülle von Schwyndelszheim und Grede Müllerin Jarzeit. — Getruckt zu Straszburg durch Matthis Hupfuff In dem iar als man zalt M.VC. und XV. In-4°; 8 grav. dont 6 reproduites 2 fois, en tout 14, dont une au titre. Mêmes bordures que dans la Narrenbeschwörung.

325. Protestation. 18 Aug. 1515. Placard in-f°. — Publié par extrait par Röhrich, Zeitschrift für hist. Theologie, 1848, p. 588.

326. Vergilii maronis dryzehen Æneadischen Bücher von Troianischer zerstörung und uffgang des Römischen Reichs, durch doctor Murner vertütscht. Maximiliano dem durchlüchtigen, unüberwintlichen, milten, fridsamen und angeborner fürsichtikeit weisen Fürsten dise gelerte gab. A. E. I. O. V. — Getrucket und seligklich vollendet in der keiserlichen freien stat straszburg von Joannes Grüningern, uff montag nach sant Bartholomeus tag. Im iar so man zelt von der geburt Cristi tusent fünffhundert fünffzehen. In-f°, 2 colonnes; 143 gravures, dont 113 sont empruntées à l'Enéide, éd. de Brant. — D'après Waldau, p. 110, les cinq voyelles à la fin du titre signifient Austriæ est imperare orbi universo.

Jusqu'en 1606, sept fois réimprimé.

327. Chartiludium Institute summarie doctore Thoma Murner memorante et ludente. Etc. — Impressum Argentinæ per Johannem Prüss. Impensis ac sumptibus circumspecti viri Joannis Knoblouch. Anno salutis nostræ M.D.XVIII. In-4°. Goth. Gravures en bois.

328. Thomæ Murner Impugnatio defensionis modus legendi abbreviaturas in utroque jure. Je dois la communication de ce titre à M. de Liebenau, qui l'a trouvé dans le catalogue de l'ancienne bibliothèque des capucins de Lauffenbourg en Suisse. M. de L. n'a pas pu se procurer le traité lui-même.

329. Utriusque iuris tituli et regule a doctore Thoma Murner Argentinensi, ordinis Minorum, in Alemanicum traducti eloquium : ad utilitatem eorum qui in inclyta Basiliensi universitate Jura suis studiis profitebantur. Basileæ, ex officina Adæ Petri, anno M.D.XVIII. — Basileæ ex ædibus Adæ Petri, Anno dominicæ incarnationis M.D.XVIII. Mense octobri. In-4°. Goth.

Idem. Ib. M.D.XX, Mense Octobri. In-4°. Goth.

— Lugduni 1530; Francf, 1534. In-4°.

330. Die geuchmat zu straff allen wybschen mannen durch den hochgelerten herren Thoman Murner der heyligen geschrifft doctor, beyder rechten Licentiaten, und der hohen schul Basel des keyserlichen rechtens ordenlicher lerer erdichtet, unnd eyner frummen gemeyn der löblichen statt Basel in freyden zu eyner letz beschriben und verlassen. — Gedruckt in der löblichen statt Basel durch Adam Petri von Langendorff M.D.XIX. an dem fünfften tag im April. In-4°. 52 gravures, dont six sont marquées des initiales C. A.

Réimpr. dans le Kloster, T. 8, p. 895 et suiv.

Wadding, p. 221, cite cette satire sous ce titre : Tractatus contra viros mulierosos, scil. pratum stultorum Geuthma.

331. Instituten ein warer ursprung unnd fundament des keyserlichen rechtens, von dem hochgelerten herren Thomam Murner der heiligen geschrifft doctor, beyder rechten Licentiaten, verdütschet, und uff der hohen schul Basel in syner ordenlichen lectur offen-

lich mit dem latin verglichet. — Gedruckt in der loblichen statt Basel durch den fürsichtigen Adam petri von Langendorff. Als man zalt nach der geburt Cristi. M.D.XIX. in dem VIII tag Aprilis. In-4°, au bas dans l'encadrement du titre le monogramme d'Urs Graf.

Idem. Ib., 1520, in-4°. — Francf., Egenolph, 1536, 1537, in-4°.

Der keiserlichen stat rechten ein ingang und wares fundament. Meister und rädten tütscher nation von doctor Thomas Murner gegabet und zu gefallen vertütschet. — Getruckt und volendet in der stat Straszburg von Johanni Grieninger uff sant Michaels abent in dem iar nach der geburt Cristi. M.D. und XXI. In-4°.

332. Ein kurtzweilig lesen von Dil Ulenspiegel geboren usz dem land zu Brunszwick. Wie er sein leben volbracht hat. XCVI seiner geschichten. — Gerruckt (sic) von Johannes Grieninger in der keiszerlichen stat Straszburg uff sant Margarethen tag Im iar M.CCCCC.XIX. In-4°, 89 gravures dont une au titre. — Un ex. est conservé à Londres.

Réédité par Lappenberg. Leipz. 1854.

333. Ulrichen von hutten eins teutschen Ritters von der wunderbarlichen artzney des holtz Guaiacum genant, und wie man die Frantzosen oder blatteren heilen sol, zu herrn Albrechten dem Churfürsten, Cardinalen, und Ertzbischoff von Mentz ein buch beschriben Durch den hochgelerten herren Thomam Murner der heiligen geschrifft und beider rechten Doctor geteutschet und verdolmetschet. Gravure : sur une place publique un marchand de bois de gaïac avec un étalage, devant lui un homme, une femme et un mendiant avec une béquille et pieds nus; à droite, porte d'une maison, sur le montant dans un petit rond la lettre S traversée d'un trait. — Getruckt und seligklich vollendet durch Johannem Grieninger in der keyserlichen stat Straszburg uff sant Laurentzen abent In dem Jar nach der geburt Christi. M.D. und XIX. In-4°.

Réimpr. dans les œuvres de Hutten par Böcking, T. 5, p. 397 et suiv.

334. Von der Babylonischen gefengknusz der kirchen Doctor Martin Luthers. Straszb., Grieninger, 1520, in-4°.
Plusieurs fois réimpr., entre autres à Bâle.

335. Ein christliche und briederliche ermanung zu dem hochgelerten doctor Martino luter Augustiner orden zu Wittemberg (Daz er etlichen reden von dem newen testament der heiligen messen gethon) abstande und wider mit gemeiner christenheit sich vereinige. — Datum in dem iar nach der geburt Christi unsers herren. Tausent CCCCC. und XX. Uff sant Martinus abent getruckt. S. l. (Strasb.), in-4°.

Idem. Tausent CCCCC. und. XXI. Uff sant Angnesen tag getruckt. In-4°. — Weller 1903.

336. Von Doctor Martinus luters leren und predigen. Das sie argwenig seint, und nit gentzlich glaubwirdig zu halten. — Datum in dem iar nach der gebur (sic) Christi unsers herren. Tausent CCCCC. und. XX. Uff sant Katherinen abent getruckt... S. l. (Strasb.), in-4°.

337. Von dem babstenthum das ist von der höchsten oberkeyt Christlichs glaubens wyder Doctor Martinum Luther. — Datum in der löblichen stat Straszburg in dem jar nach der geburt Christi unsers herren. M.D.XX. uff sant Lucien und Ottilien tag von Johanne grieninger getruckt. In-4°.

338. An den Groszmechtigsten und Durchlüchtigsten adel tütscher nation das sye den christlichen glauben beschirmen, wyder den zerstörer des glaubens christi, Martinum luther, einen verfierer der einfeltigen christen. — Getruckt von Johanne Grieninger in dem jar Tausent. CCCCC. vnd XX. Uff den Cristabent... In-4°.

339. Ain new Lied von dem undergang des Christlichen glaubens Doctor Murner jnn Bruder Veiten thon. S. l. et a.
Réimpr. dans le Kloster, T. 8, p. 667.

340. Wie doctor M. Luter usz falschen ursachen bewegt Das geistlich recht verbrennet hat. — Getruckt zu Straszburg durch Joannem grienniger (sic) in dem iar. M.D.XXI. uff den montag invocavit. In-4°.

341. Protestation D. Thome Murner das er wider Doc. Mar. Luther nichtz unrechtz gehandlet hab (1521). Placard in-f°.

Publié par Röhrich, Zeitschr. für hist. Theol. 1848, p. 598.

342. Antwurt und klag mit entschuldigung doctor Murners wider bruder Michel Stifel weyt von Esslingen daheim, uff das stüfelbuch so er wider meyn lied gemachet hatt, daraus er des lieds den rechten thon erlernen mag. — Ussgangen von doctor Murner uff den abent der geburt Marie in dem iar 1522. 6 feuillets in-8°.

343. Bekennung der süben Sacramenten wider Martinum Lutherum. gemacht von dem unüberwintlichen künig zu Engelland und in Frankreich einem herren zu Hibernien, Heinrico des namens dem achtesten. Etc. Armoiries anglaises; au-dessous : Doctor Murner hat es vertütschet. — Getruckt zu Straszburg von Johannes Grieninger uff den abent der geburt Marie anno 1522. In-4°.

344. Ob der künig usz engelland ein lügner sey oder der Luther. — ... hab ich Joh. Grieninger... dis buch getruckt... uff sant Martins abent, in dem iar Tausent fünffhundert zwei und zwentzig. In-4°.

345. Von dem grossen Lutherischen Narren wie in doctor Murner beschworen hat. — Vollendet von Johannes Grienninger burger zu Straszburg uff Freitag nach sant Luci und Otilien tag. In dem iar nach der geburt Christi unsers lieben herren. Tusent fünffhundert zwei und zwentzig. In-4°. 52 gravures, dont une au titre. Comp. ci-dessus p. 246.

Réédité par Heinrich Kurz, Zurich 1848; et dans le Kloster, T. 10, p. 3 et suiv.

346. Epistola Johannis Eckii. Doctoris. Lutheranos. Gothos in harenam Disputatoriam evocantis... Articuli novem cantonum Helvetiorum... Murnerus in Lutheranorum perfidiam, ut infamiam quam sibimet contra ius gentium et nature irrogarunt, purgent, et vera non fucata spongia abstergant. — Impressum Lucerne inclita Helvetiorum catholica et orthodoxa civitate. S. d., in-4°, 12 feuillets.

347. E. Roterodami de sacrosancta synaxi et unionis sacramento corporis et sanguinis Christi... Breve apostolicum Clementis pape septimi Thuregios ab impia Lutherana perfidia... revocantis. Murneri responsio libello cuidam insigniter et egregrie stulto Ulrici Zwyngel apostate, heresiarche, ostendens Lutheranam doctrinam infamiam irrogare, et verbum dei humanum iudicem pati non posse. Murneri responsio altera contumelioso cuidam libello confilato Sebastiani hoffmeister in Schaffhausen expulso colloquium in Ylandts (ut nominat) christianum adserentis. — Impressum in inclita Lucerne Helvetiorum Christiana civitate. S. d., in-4°, 20 feuillets.

348. Ein worhafftiges verantworten der hochgelerten doctores und herren, die zu Baden uff der disputation gewesen sint von den XII. ortern einer loblichen eidtgnosschafft wider das schentlich erstuncken und erlogen anklagen Ulrich Zwinglyns, das der fiertzig mal eerlosz diebsch böszwicht uff die frummen herren geredt hat und in den druck hat lassen kummen. Von Doctor Thoma Murner gemacht, ob der Zwingly lüstig wurde das er im das überig auch hinusz gebe nach dem rechten winckelmesz. Mit ufflösung der argument die Ulrich Zwingly nach der disputation hinder dem offen härfür gebollen hat mit Güdt schenckel von Bern. S. l. et a., in-4°. M. de Liebenau.

Idem. Gedruckt zu Landszhut durch Johann Weyssenburger. S. a., in-4°. — Weller 3932.

349. Der lutherischen evangelischen Kirchendieb und Ketzer kalender. S. l. et a. (1526.)

Idem. S. l. et a. (févr. 1527.)

Réédité par Waldau, Nuremb. 1804; — dans le Kloster, T. 10, p. 201 et suiv.; — par Götzinger: Zwei Kalender vom Jahre 1527. Schaffh. 1865.

350. Des alten christlichen beeren Testament. Gravure: trois ours entourant un quatrième sur un coussin. S. l. et a., in-4°.

351. An die fürsichtigen ersamen wysen und frommen standhafftigen christen des alten woren und ungezwifelten glaubens der gemei-

nen christenheit alle underthon und verwandten der löblichen herschafft von Lutzern ein entschuldigung Doctor Murners. — Geben zu Lutzern uff freitag nach Jubilate in dem iar M.CCCCC. und XXVII. 3 pages in-4°.

352. Caussa Helvetica orthodoxæ fidei. Disputatio Helvetiorum in Baden superiori, Coram duodecim cantonum oratoribus et nuntiis, pro sanctæ fidei catholicæ veritate, et divinarum literarum defensione, habita contra Martini Lutheri, Ulrichi Zwinglii, et Œcolampadii perversa et famosa dogmata. — Expressum Lucernæ Helvetiorum orthodoxa et catholica civitate. Anno servatoris Jhesu Christi. M.D.XXVIII. vigesima quinta Augusti. In-4°.

353. Die gots heylige mesz von gott allein erstifft, ein städt und lebendigs opffer, für die lebendigen und die dodten, die höchste frucht der Christenheit, wider die fünffte schluszred zu Bern disputiert in der Eidtgnosschaft den frommen alten Christlichen Bernern zu trost und behilff gemacht, und zu Lutzern offentlich durch doctor Thomas Murner geprediget, und mit dem woren gots wort befestiget. Suivent dix vers. — Gedruckt in der Christlichen statt Lutzern im jar so man zalt M.D.XXVIII. uff den zwölfften tag des Wintermonats. In-4°.

354. Appellation und beruoff der hochgelörten herren und doctores Johannes Ecken, Johannis Fabri, und Thome Murner, für die XII örter einer loblichen Eydtgnosschaft wider die vermeinte disputation zu Bern gehalten, beschehen vor den kleinen reedten und hunderten einer loblichen stadt Lutzern, und durch Doctor Thomas Murner exequiert montag nach Nicolai, in dem jar Christi M.D.XXVIII. Ursach und verantwortung worumm doctor Thomas Murner kilchherr zu Lutzern nit uff der disputation zu Bern gehalten erschinen. — Gedruckt in der christlichen statt Lutzern im jar M.D.XXVIII. In-4°.

355. Hie würt angezeygt das unchristlich frevel, ungehört und unrechtlich uszrieffen und fürnemen einer loblichen herrschaft von Bern ein disputation zu halten in irer gnaden statt, wider die gemein Christenheit, wider das heylig gots wort. Etc. — Ge-

druckt in der christlichen statt Lutzern im jar so man zalt M.D.XXVIII. uff den achten tag des Wolffmonds. In-4°.

356. Ein sendbrieff der acht christlichen ort einer loblichen Eidtgnosschafft mit namen Lutzern Ury Schwytz Underwalden Zug Friburg Solathorn Glarisz, an ein lobliche herschafft von Bern flehelich, und uff das höchst bittend und ermanend, by dem alten waren christlichen glauben zu beliben, und sich der evangelischen und lutherischen ketzereien nit beladen noch enteren sollen. Ein spötliche und unfründtliche antwurt der loblichen herschafft von Bern den obgenanten acht christlichen örtern gethon : und durch den druck uszgespreitet. Ein uszlegung und ercleren des selbigen spötlichen, unchristlichen und ungesaltzenen brieffs der herschafft von Bern durch doctor Thomas Murner uszgelegt und zu verston geben. — Gedruckt in der christlichen statt Lutzern anno M.D.XXIX. In-4°.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

TOME SECOND.

ERRATA :

Page 59, ligne 9, lisez *zèle* au lieu de *rôle*.
— 137, note 14, lisez *Kamentz* au lieu de *Kamenty*.
— 228, note 62, ligne 4, lisez *mag* au lieu de *man*.
— 301, ligne 16, lisez *l'ordre de la folie* au lieu de *l'ordre de folie*.

RECTIFICATION :

T. I, p. 225, note 105, en parlant d'un traité sur les dominicains brûlés à Berne en 1509, nous disons qu'on l'attribuait à Nicolas Manuel. Dans la nouvelle édition des œuvres de ce poète faite par M. Bächtold, Frauenfeld 1878, p. CCVI, on prouve que Manuel ne peut être l'auteur ni du traité ni des vers sur l'immaculée conception qui le précèdent.

